

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE HINDOUI

ET HINDOUSTANI

PAR M. GARCIN DE TASSY

PROFESSEUR À L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
ET DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE LONDRES, DE CALCUTTA, DE MADRAS
ET DE BOMBAY
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC. ETC. ETC.

> The Hindi dialects have a literature of their own and one of very great interest.
>
> H. H. Wilson, *Introd. to Mack. Collect.*

TOME II.

EXTRAITS ET ANALYSES.



PARIS

PRINTED UNDER THE AUSPICES
OF THE ORIENTAL TRANSLATION COMMITTEE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

M DCCC XLVII

PRÉFACE.

Dans la préface du premier volume de cette histoire, je n'avais annoncé qu'un second et dernier volume; mais l'abondance des nouveaux renseignements que j'ai obtenus pour la biographie et la bibliographie m'oblige à séparer en deux volumes le restant de cet ouvrage.

Pour le volume qui paraît actuellement, et qui se compose d'extraits et d'analyses, les matériaux ne m'ont pas manqué; mais l'intérêt n'a pas été en mesure de la richesse; car on peut dire des productions hindoui et hindoustani ce que Martial a dit de ses épigrammes :

Sunt bona, sunt quædam mediocria.
Sunt mala plura.

J'ai passé un temps considérable à parcourir, à lire quantité d'ouvrages; à en analyser, à en traduire plusieurs: mais j'ai dû rejeter une grande partie des morceaux que j'avais en vue, ou même que j'avais préparés, soit à cause qu'ils étaient trop contraires à nos mœurs, soit parce qu'ils décrivaient des faits immoraux ou qu'ils étaient déparés par des obscénités [1], soit enfin parce qu'ils étaient

[1] Une chose digne de remarque, c'est que les auteurs musulmans de la Perse et de l'Inde les plus estimés, ceux même qu'on regarde comme de saints personnages, tels que Hafiz, Saadî, Jurat, Kamâl, etc. ont presque tous écrit des poésies licencieuses. On peut appliquer aux Musulmans ce que saint Paul disait des païens : « Ces hommes, qui se croyaient sages, sont devenus fous... Dieu les a livrés... aux vices de l'impureté... à des passions honteuses. » (Épît. aux Rom. I, 22.)

pleins de figures de mots impossibles à faire apprécier au lecteur européen [1].

Parmi les extraits des ouvrages hindoui, ceux du *Bhakta-mâl* offrent un intérêt d'autant plus grand, que la plupart des saints hindous qui y sont mentionnés sont auteurs de poésies hindoui religieuses conservées par leurs adeptes, et dont on trouve des citations dans ce livre.

Je me suis étendu sur le *Prem-sagar*, parce que cet ouvrage est en effet très-remarquable. Ses vers sont en hindoui, et offrent les restes d'une ancienne rédaction, ou ils sont peut-être des fragments d'hymnes populaires conservées par la tradition. La prose est d'une facture plus moderne, et presque simplement en hindî [2]; mais elle est très-élégante et souvent rimée.

J'ai tenu à donner la traduction d'un chant du *Râmâyana* de Tulcî-dâs, quoique je n'aie pu me procurer de commentaire de ce poëme, qui est écrit dans un dialecte hindoui difficile à entendre.

Parmi les extraits d'ouvrages hindoustani, j'ai donné la plus grande place à ceux de l'*Araïsch-i mahfil*, parce que cet ouvrage est un des plus saillants de la littérature moderne de l'Inde. Pour les autres je me suis imposé des bornes plus étroites. J'avais déjà donné, dans le premier volume, de courts échantillons de la littérature hindoui et hindous-

[1] Il y en a que je ne donne pas non plus, parce qu'ils ont été publiés depuis la mise au jour de mon premier volume. Telle est la chronique d'Assam, dont je n'ai pas donné d'extrait, parce que M. Th. Pavie en a publié récemment une élégante traduction; et l'élégie de Miskîn, que j'ai autorisé M. l'abbé Bertrand, un de mes élèves les plus distingués, à publier à la suite du *Gul-i magfirat*, qu'il a donné en français sous le titre de : *les Séances de Haïdarî.*

[2] Sur la différence qui existe entre le hindî proprement dit et le hindoui, voyez mes *Rudiments de la langue hindoui*, p. 10.

tani. Ici j'en donne de plus étendus, traduits pour la première fois, comme dans le volume précédent; et je me flatte qu'ils seront lus avec le même plaisir que ceux que j'ai déjà fait connaître antérieurement dans le Journal Asiatique et ailleurs, tels que l'intéressant roman de la Rose de Bakâwalî, la jolie satire intitulée *Conseils aux mauvais poëtes*, la Description de Calcutta, etc. etc. Je désire avoir prouvé par mes traductions, que cette double littérature, jusqu'à présent si peu connue, offre un intérêt réel et varié.

J'ai eu soin de distinguer par des lettres italiques, dans les véritables traductions, ce qui n'est pas dans le texte, c'est-à-dire, les mots destinés à développer le sens de l'original; mais je n'ai pas eu cette attention dans tout ce qui est analyse et traduction libre ou abrégée. J'ai suivi en cela la méthode adoptée par le Maistre de Sacy dans sa traduction de la Bible, et par Sale dans sa traduction du Coran [1]; et à cette occasion je dois protester contre quelques passages de mes traductions, où l'on pourra trouver des idées peu en harmonie avec le christianisme catholique, et rappeler que j'en suis le simple traducteur.

Dans la préface du premier volume de cette histoire, j'ai tracé la chronologie de la littérature hindoustani, et j'ai indiqué l'importance qu'elle a pour le littérateur, l'historien, le philosophe. Je dois actuellement donner la classification des compositions de cette littérature, et parler des formes diverses qui les distinguent.

En hindoui on ne trouve guère que des compositions en vers. Ces vers, mesurés par syllabes généralement groupées par quatre, se partagent en deux hémistiches rimés. Toutefois

[1] Je parle ici de l'édition originale; car on a négligé ces distinctions dans les éditions subséquentes.

il y a aussi, comme en hindoustani, des ouvrages en simple prose, ou en prose rimée, mais le plus souvent entremêlée de vers, qui dans ce cas sont généralement des citations.

Si nous suivons la classification sanscrite, rappelée par M. Gorresio dans la préface de sa belle édition du *Râmâyana*, nous partagerons en quatre classes les productions hindoui.

1° *Akhyâna* आख्यान *conte, légende*. Il faut entendre par là les poëmes qui ont pour sujet des traditions populaires, et les romans en vers, quelquefois transcrits en caractères persans, sous forme de stances, quoique les rimes changent à chaque vers comme dans les masnawîs.

2° *Adikâvya* आदिकाव्य, ou *poésie primitive*. On entend particulièrement par là le *Râmâyana*.

3° *Itihâça* इतिहास *histoire, récit*. Ce sont les grands corps de traditions historico-mythologiques, tels que le *Mahâbhârata* et les chroniques en vers.

4° Enfin *Kâvya* काव्य, composition poétique quelconque. Ce nom générique, qui équivaut au نظم de l'Orient musulman, comprend en hindoui tous les petits poëmes que je vais bientôt passer en revue.

On doit rattacher à la troisième classe les récits en prose entremêlés de vers, spécialement les recueils de contes et d'apologues, tels que le *Totâ kahânî* (contes d'un perroquet), le *Singhâçan-battîcî* (le trône enchanté); le *Baïtal-pachicî* (narration du Baïtal), etc.

Faire entendre la vérité aux rois, c'est chose difficile en Orient, où leur volonté étant tout, on ne saurait jamais la contredire. C'est au point que le poëte philosophe Saadi recommande d'assurer qu'on voit la lune et les étoiles, si un souverain venait à dire qu'il fait nuit en plein midi. On a donc dû recourir à des fictions, pour faire parvenir jusqu'à ces oreilles délicates la voix de la vérité. C'est ainsi

qu'on a inventé l'apologue, où l'on a pu sans danger donner aux tyrans des leçons, dont ils ont quelquefois profité. Témoin ce roi de Perse qui demanda à son ministre, qui se piquait d'entendre le langage des animaux, de quoi pouvaient s'entretenir deux hiboux qu'il apercevait ensemble. « Ils disent, répondit le hardi philosophe, qu'ils sont charmés de votre règne; parce qu'ils peuvent se réfugier à leur gré dans les ruines que votre administration rapace produit tous les jours. » Nous voyons en effet que la politique occupe le premier rang dans les fables orientales, et en forme la portion la plus importante. On peut s'en convaincre en prenant connaissance des principaux recueils de contes et d'apologues indiens. Là, au moyen des formes les plus éloquentes du discours, on fait entendre le langage de la raison; car, ainsi que l'a dit un poëte urdû, « Ce n'est pas seulement la beauté physique qui séduit le cœur, la persuasive éloquence est encore plus attrayante. »

نه تنها حسن خوبان دلربا هی ادا فہمی تخندانی بلا هی

Voici actuellement, par ordre alphabétique, les noms des principales compositions hindoui en vers.

Abhang अभङ्ग, sorte d'ode trochaïque dont les vers sont réglés par l'accent des mots, comme en anglais, et non par la quantité (la longueur ou la brièveté) des syllabes, comme en sanscrit, en grec et en latin. Ce poëme est surtout usité en mahratte.

Âlhâ आल्हा, poëme qui tire son nom de son inventeur[1].

Baçant बसन्त *printemps,* nom d'un râg, ou mode musical, et d'une espèce particulière de poésie qu'on chante sur

[1] Shak. *Dict. Hind. and Engl.*

ce râg. On trouve dans Gilchrist[1] et dans Willard[2] les noms de tous les râgs (modes principaux) et râguinîs (modes secondaires), avec les explications convenables. Il est d'autant plus nécessaire de les connaître, que souvent ils servent de titre aux pièces de poésie qu'on chante sur ces différents modes. Toutefois je ne citerai ici que les plus usités pour les poésies écrites.

BADHÂWÂ बधावा, poëme de quatre hémistiches, dont le premier est répété au commencement et à la fin du poëme. C'est un chant de félicitation, qu'on fait entendre à la naissance des enfants, à la cérémonie des mariages, etc. On le nomme aussi *mubârak bâd* मुबारक बाद, mais cette dernière expression est musulmane.

BHAKT-MARG भक्त मार्ग, à la lettre, *la voie des dévots,* nom d'une espèce particulière d'hymne à Krischna[3].

BARWA बर्वा, ou BARWI बर्वी, poëme de deux vers sur le mode musical de ce nom. Il appartient à l'espèce nommée *khiyâl* खियाल. On en trouve un exemple dans le *Sabhâ vilâça,* p. 23.

BHATHYÂL भथ्याल, sorte de complainte hindoui à l'imitation des *marciyas* (مرثيه) musulmans.

BHOJANGA, ou plutôt BHUJANG भुजङ्ग, pièce de poésie que Tod[4] nomme *lenghthened serpentine couplet.*

CHAPPAÏ छप्पै, ou *sixain,* poëme de six छः, hémistiches पै (synonyme de पद) rimant ensemble, lesquels forment trois vers. Il commence par un hémistiche qui termine aussi le dernier vers du poëme.

[1] *Gramm. Hind.* p. 267 et suiv.

[2] *On the music of Hindoostan,* p. 49 et suiv.

[3] Broughton, *Pop. poetry of the Hindoos,* p. 78.

[4] *Asiat. Journ.* Octobre 1840, p. 129.

Chhand छन्द, poëme composé de six vers. On en trouve un grand nombre dans le *Râmâyana* de Tulcî. Il est très-usité à Lahore.

Charanâkula-chhand चरणाकुलछन्द, c'est-à-dire, *poëme en vers variés*. On en trouve des exemples dans la version hindoui du *Mahâbhârata*.

Chaturang चतुरङ्ग, poëme consistant en quatre parties chantées sur quatre airs différents : le *khiyâl*, le *tarâna*[1], le *sari-gam*[2] et le *tirwat*[3].

Chaupaï चौपाई, poëme de quatre hémistiches rimés ou de deux vers. Toutefois, dans le *Râmâyana* de Tulcî, les poëmes qui portent ce titre se composent de neuf vers.

Chutkulâ चुटकुला, khiyâl plaisant de deux *taks* seulement.

Dâdrâ दादरा, chant érotique, usité surtout en Bandelkhand et en Bhagelkhand, et mis dans la bouche des femmes.

Dhammal धम्माल, chant nommé aussi *holî* ou *horî*, du nom du carnaval indien, temps pendant lequel on le fait entendre.

Dîpachandî दीपचन्दी, chanson sur une mesure particulière, qu'on chante aussi dans le temps du holî.

Dohâ दोहा, ou Dohra दोह्रा *distique*. C'est le *baït* بيت des poésies musulmanes, c'est-à-dire un vers à deux hémistiches qui forme un couplet.

Domrâ डोमरा, poëme ainsi nommé de la caste des danseurs

[1] Voyez plus loin l'explication de ce mot dans la liste des pièces de poésie hindoustani.

[2] Ce mot signifie proprement *gamme*, et il en offre du reste l'étymologie.

[3] Sur ce dernier air et chant voyez Willard, *A treatise on the music of Hindoostan*, pag. 92.

qui le chantent. Il se compose d'un premier hémistiche, puis d'un vers formé de deux hémistiches plus longs, et enfin d'un dernier vers qui se termine par le premier hémistiche du poëme.

DHURPAD धुर्पद्, petit poëme ordinairement composé de cinq hémistiches sur une même rime. Il y en a sur toutes sortes de sujets, mais particulièrement sur les sujets héroïques. L'inventeur de ce poëme, qui se chante, fut le râjâ Mân, gouverneur de Gualior[1].

GÂLÎ गाली. Ce mot qui signifie proprement *injure*, est aussi le nom de certaines chansons licencieuses chantées aux mariages et en carnaval.

GUÎT गीत, nom générique des chants, chansons, romances, etc.

GUJRÎ गुज्जरी, nom d'un râguinî, et d'un chant sur ce mode musical secondaire.

HINDOLA हिण्डोल (هندولا) *escarpolette*, chant descriptif de cet exercice, et que les Indiennes chantent tout en faisant balancer leurs compagnes.

HOLÎ होली, ou HORÎ होरी. C'est le nom du carnaval indien, dont on peut voir la description dans ma Notice des fêtes populaires de l'Inde[2]. On donne aussi le même nom aux chants qu'on fait entendre à cette époque, chants dont on trouve un élégant échantillon dans le premier volume, p. 549. Le chant nommé *holî* se compose souvent de deux vers seulement, dont le dernier se termine par le même hémistiche qui commence le poëme. On en trouvera des exemples parmi les chants populaires.

JAGAT-BARNAN जगत बर्णन, à la lettre, *peinture du monde, de*

[1] Willlad, *On the music of Hindoost.* pag. 107.

[2] *Journ. Asiat.* année 1834.

la terre. C'est un poëme descriptif hindoui dont le titre indique le sujet.

Jat जत [यति], chant du holî sur un mode musical du même nom.

Jayakarîchhand जयकरीछन्द, ou *chant de la victoire,* sorte de poëme dont on trouve des exemples dans le fragment du *Mahâbharata,* que j'ai publié à la suite de mes Rudiments de la langue hindoui.

Jhûlnâ झूल्ना, ou *balancement,* chant de la balançoire; le même que le hindola. Il y en a entre autres dans Kabîr. On en trouve un exemple, texte et traduction, dans l'*Oriental Linguist* de Gilchrist, p. 157.

Kabit कबित, ou Kabitâ कबिता, petit poëme de quatre vers.

Kahrwâ कहर्वा, poëme pareil pour la forme au *malâr,* dont il va être parlé. C'est proprement le nom d'une danse dans laquelle les hommes ont des vêtements de femme, et *vice versâ;* et par suite on donne ce nom au chant qui accompagne cette danse.

Karkhâ कड़खा, chant guerrier usité chez les Rajpoutes pour encourager les combattants. On y exalte la valeur, et on y loue les hauts faits des anciens héros. Ce sont des chanteurs de profession nommés Karkhaïts ou Dhârîs qui font entendre ces chants.

Kundalyâ कुण्डल्या, ou Kundaryâ कुण्डर्या, poëme ou plutôt stance qui commence et finit par le même mot[1].

Malâr मलार, nom d'un râguinî et d'un court poëme descriptif de la saison des pluies, qui est aussi dans l'Inde celle de l'amour.

Mangal मङ्गल, ou Mangalâchar मङ्गलाचर, petit poëme chanté

[1] Voyez Colebrooke, *Asiatic Researches,* X, 417.

aux fêtes et réjouissances. Chant de congratulation, épithalame.

Mukrî मुक्री, sorte de logogriphe dont j'ai donné un exemple dans l'avant-propos de mes Rudiments de la langue hindoustani, pag. 23.

Pad पद्. Ce mot qui signifie proprement *pied*, s'emploie pour désigner un vers, et par suite un court poëme.

Pâhélî पहेली *énigme*.

Pâlnâ पाल्ना. Ce mot qui signifie *berceau*, s'emploie aussi pour exprimer les chansons qu'on chante en berçant les enfants.

Parbhâtî प्रभाती, nom d'un râguinî et d'un poëme usité chez les Sâdhs. On trouve des parbhâtis parmi les poésies de Birbhân.

Prabandh प्रबन्ध, ancien chant hindoui.

Râg राग, nom des principaux modes musicaux hindous, et d'un poëme qui ressemble au gazal musulman, et qu'on nomme aussi *râg-pad* राग पद् *poëme sur les râgs*. On en trouve entre autres des exemples dans Sûrdâs.

On nomme Râg-sâgar राग सागर्, ou *l'océan des râgs*, une sorte de rondeau dont chaque stance se chante sur un râg différent, et Râg-mâlâ राग माला, ou *collier des râgs*, un recueil de pièces de vers sur les différents râgs, accompagnées de dessins allégoriques qui les représentent.

Ramaïni रमैनी, poëme sentencieux. On trouve un grand nombre de poëmes qui portent ce titre dans les poésies de Kabîr.

Râm-pad राम पद्, pièce de vers de quinze syllabes par hémistiche, en l'honneur de Râma, ainsi que son titre l'indique.

Râs रास, chant descriptif des jeux de Krischna ainsi nommés.

Raçadik रसादिक, c'est-à-dire, *indication des sentiments.* C'est un petit poëme érotique de quatre vers; beaucoup de chants populaires portent ce titre.

Rekhtas रेखतस, poëmes de Kabîr, qui tirent leur nom du mot persan ريخته *bigarré,* appliqué aux poésies hindoustani.

Rolâ-chhand रालाछन्द. Un poëme de ce nom, composé de vingt-deux longs vers, commence l'épisode de *Sacuntalâ,* dans la version hindoui du *Mahâbhârata.*

Sabd शब्द, ou Sabdî शब्दी, nom particulier à certains poëmes de Kabîr.

Sâdrâ साद्रा, chant usité en Braj et en Gualior, et pareil à celui qu'on nomme *karkhâ.*

Sakhî सखी, et au pluriel Sakhyân सख्यां, nom particulier à certains poëmes de Kabîr. On nomme Sakhî-sambandh सखी सम्बन्ध, ou *mesure de sakhî,* un chant sur les amours de Krischna et des gopîs.

Samay समय, autre nom particulier à des hymnes de Kabîr.

Sanguît सङ्गीत, chant accompagné de danse.

Sohlâ सोह्ला. Ce mot qui signifie *fête,* s'emploie aussi pour exprimer les poëmes qu'on chante dans les fêtes et les réjouissances, et notamment aux mariages. Willard parle de ce chant dans son intéressant ouvrage sur la musique de l'Hindoustan, pag. 93.

Sorthâ सोर्ठा[1], nom d'un râguinî et d'un petit poëme hindoui sur un mètre particulier.

Stut, ou Stuti स्तुति, chant de louange.

Tappâ टप्पा, petit poëme érotique qu'on chante sur le

[1] Ce mot dérive du sanscrit सौराष्ट्र *Sarate,* nom de la contrée où était usité le chant ainsi nommé.

mode musical du même nom. On en distingue le corps (*antara* अन्तरा), d'un premier hémistiche qui est répété à la fin. Gilchrist a donné à ce poëme, avec juste raison, le nom anglais de *glee*, qui signifie une chanson à ritournelle. On s'en sert surtout dans les chants populaires du Panjâb, lesquels se distinguent par l'emploi de la postposition du génitif *dau* दौ ou *dâ* दा au lieu du *kau* कौ de l'hindoui et du *kâ* کا de l'hindoustani [1].

Thumrî ठुम्री, nom de certains chants populaires hindoui, composés d'un petit nombre d'hémistiches. Ils sont surtout usités dans les zanânas ou gynécées.

Tuk तुक signifie proprement *un hémistiche.* C'est le *fard* فرد, ou l'hémistiche isolé des poésies musulmanes.

Wischnu-pad विष्णु पद, vulgairement Bischan-pad बिषन पद, poëme pareil au *domrâ,* si ce n'est que le sujet est toujours relatif à Wischnu. Surdâs en est, dit-on, l'inventeur. C'est surtout à Mathura qu'il est usité.

Actuellement si laissant l'Inde brahmanique, nous tournons nos regards vers l'Inde musulmane, nous pourrons classer d'abord, avec les rhétoriciens musulmans [2], les compositions poétiques hindoustani, tant urdû que dakhnî, en sept principales classes.

1° La poésie héroïque, الحماسه.

2° Les élégies, المراثي [3].

3° Les poésies de morale et de conseils, الادب والنصيحت.

4° La poésie érotique, النسيب.

[1] Voyez mes *Rudiments de la langue hindouï*, note 3, p. 6, et note 2, p. 11.

[2] On trouve des détails sur cette classification dans les *Poëseos Asiaticæ commentarii*, par W. Jones.

[3] المراثي *almaracî* est le pluriel arabe, précédé de l'article, du mot مرثيه *marciya*, qui sera expliqué plus bas.

5° Les poésies de louange et d'éloge, الثنا والمدیح.

6° La satire, الهجاء.

7° Les poésies descriptives, الصفات.

On doit ranger dans la première classe certains cacîdas [1], et surtout les grands poëmes historiques qui prennent le nom de *nâma* نامه *livre* [2], et les *quissas* قصه, ou *romans en vers*. On peut même y placer les histoires proprement dites, dont la prose poétique est entremêlée de vers nombreux. Ce sont du reste ces histoires, embellies par l'imagination orientale, qui ont sans doute donné naissance au roman historique, sorte de composition que nous avons empruntée aux Orientaux [3]. Les sujets que ces derniers ont traités d'une manière tout à fait romanesque, se réduisent à un petit nombre de légendes, dont plusieurs sont communes aux Arabes et aux Turcs, aux Persans et aux Indiens musulmans. Tels sont les exploits d'Alexandre le Grand, les amours de Khusrau et de Schîrîn, ceux de Joseph et de Zalîkhâ, de Majnûn et de Laïla. Plusieurs poëtes persans ont même pris à tâche de développer cinq différentes légendes, de manière à former une collection de cinq masnawîs [4], collection à laquelle ils donnent le titre de *khamsa* خمسه, ou *cinq*. Tels sont, par exemple, Nizâmî [5], Jâmî, Khusrau, Kâtibî, Hâtifî, etc.

On trouve aussi chez les Orientaux des romans de cheva-

[1] J'expliquerai plus loin la forme particulière de poëme à laquelle on donne ce nom.

[2] Tel que le *Schâh-nâma*, pour ne citer que le principal.

[3] Des littérateurs distingués se sont élevés contre ce genre de romans, en prétendant que le mot même de *roman historique* renferme une idée contradictoire; mais ils ne pensent pas que plusieurs histoires célèbres ne sont guère que des romans historiques.

[4] J'expliquerai plus loin le sens de ce mot.

[5] Le *khamsa* de Nizâmî comprend le *Makhzan ulasrâr*, le *Khusrau o Schîrîn*, le *Haft Païkar* le *Laïla-Majnûn* et le *Sikandar-nâma*.

lerie; ainsi les Arabes possèdent en ce genre la célèbre histoire d'Antar, où on trouve, comme dans nos anciens romans de chevalerie, des hommes pourfendus, des arbres déracinés, des armées détruites par un seul homme. En hindoustani on peut rattacher aux romans de chevalerie le *Quissa-i Amîr Hamza*, le *Khâwir-nâma*, etc.

On doit rapporter aussi à cette première division les innombrables contes orientaux : les Mille et une Nuits, dont il existe des traductions en hindoustani; le *Khirad afroz*, le *Mufarrah ulculûb*, etc.

Dans la seconde division on doit placer les *marciyas* مرثيه, ou complaintes en l'honneur de Haçan, de Huçaïn et de ses compagnons, poésies fort communes dans l'Inde musulmane.

Dans la troisième on place les *Pand-nâmas* پند نامه, ou *livres des conseils*, qui sont des poëmes moraux dans le genre de l'Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach; les *Akhlâcs* اخلاق, ou *éthiques*, ouvrages de morale en prose, entremêlés de citations en vers, tels que le *Gulistân* et les imitations qui en ont été faites : le *Saïr-i ischrat* par exemple, dont je donne des extraits dans ce volume.

Dans le quatrième il faut ranger non-seulement les poésies érotiques proprement dites; mais tous les gazals mystiques, où l'amour divin est représenté sous des couleurs souvent très-profanes, ce qui constitue un mélange indéfinissable des choses spirituelles et des choses sensibles[1]. Ce serait peu encore si ces poëtes n'appartenaient généralement pas à la secte philosophique musulmane des sofis, dont les doctrines sont en réalité celles du panthéisme indien pro-

[1] A l'obscurité qui accompagne nécessairement de telles conceptions, se joint celle qui résulte du manque d'ensemble de ces pièces. En effet les vers n'ont généralement aucun rapport entre eux.

fessé par les joguîs. Il faut oublier un instant la funeste tendance de ces écrits, pour en apprécier ce qu'il y a d'admirable sur Dieu et l'homme, sur le néant des choses de la terre, et sur la réalité des choses spirituelles.

On doit ranger dans la cinquième les invocations à Dieu qui sont en tête des diwâns et de beaucoup d'ouvrages musulmans, les poëmes à la louange de Mahomet et des imâms qui suivent souvent les premiers, et enfin ceux par lesquels le poëte célèbre le souverain régnant ou ses protecteurs. Ces dernières pièces sont souvent celles qui sont écrites avec le plus d'exagération. Les poëtes hindoustani sont ici, comme en beaucoup d'autres choses, les fidèles imitateurs des Persans. Ce fut sous les princes pleins de vanité de la dynastie des Seljoukides et des Atabeks, que des poëtes aussi insatiables de faveurs que ces princes l'étaient de louanges, commencèrent à employer les hyperboles les plus outrées dans le genre de poëmes dont il s'agit, à cause des limites étroites du sujet, et du besoin d'éviter la monotonie[1]. Ainsi des poëtes n'hésitèrent pas d'écrire des panégyriques où ils dépassèrent toutes les bornes non-seulement de l'adulation, mais du mauvais goût, et même de la raison. Le monde visible n'offrant pas à l'imagination de ces poëtes des couleurs assez fortes pour peindre leurs héros, ils les prennent dans les régions du monde spirituel. Ainsi ils font dépendre, par exemple, toutes les puissances de la nature de la volonté du prince. C'est lui qui détermine le cours du soleil et celui de la lune. Tout est soumis à ses ordres. La destinée même est l'esclave de sa volonté[2].

La satire forme la sixième classe des compositions mu-

[1] Gœthe, *Ost. west. Divan.*

[2] On trouve, du reste, dans les auteurs classiques des exagérations analogues. Virgile n'a-t-il pas, dans le commencement de ses Géorgiques,

sulmanes. Dans tous les pays du monde la critique, la satire sait se faire jour à travers tous les obstacles. Examiner, comparer, telles sont en effet les plus belles prérogatives de l'esprit humain. Or comme toutes les œuvres de la créature sont frappées au coin de l'imperfection, rien ne peut être à l'abri de la critique. Les esprits les plus médiocres peuvent l'exercer quelquefois avec justice envers les plus sublimes. Quoiqu'on soit incapable d'écrire l'Iliade, on peut trouver avec Horace que

Quandoque bonus dormitat Homerus.

De même on peut s'apercevoir des fautes que commettent d'éminents hommes d'état, sans avoir la prétention d'atteindre à leur capacité. Malheureusement la propension à la critique est souvent le résultat de l'envie, de la jalousie et d'autres mauvaises passions. Quoi qu'il en soit, la satire est connue de l'Orient comme de l'Europe : les fiers despotes de l'Asie ne sont pas à l'abri de ses traits. Ainsi on a vu, il y a deux siècles, le poëte turc Uweïci répandre dans le public de Constantinople sa satire sur la dégénération des Ottomans, satire où il interpelle vivement le monarque sur les abus criants qu'il signale, et où il se plaint entre autres que des *animaux* remplissent depuis longtemps le poste de grand

comparé César au maître des Dieux? ne lui offre-t-il pas pour épouse la fille de Téthys? ne veut-il pas que la constellation du Scorpion s'écarte avec respect pour faire place à son trône?

Les troubadours sont tombés dans la même exagération ; ils ont soumis à leur dame la nature entière, et la Fontaine a dit avec sa bonhomie quelquefois un peu maligne :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Son Dieu, sa maîtresse et son roi.

vizir[1]. Et non-seulement des hommes recommandables ont écrit, dans des cas particuliers, des satires que les circonstances leur ont paru rendre nécessaires ; mais, de même qu'en Europe, des poëtes ont cultivé de préférence ce genre, auquel les portait leur esprit caustique : et, chose singulière, on doit généralement aux mêmes écrivains des satires et des panégyriques ; parce qu'en effet, lorsqu'on ressent vivement le mal, on se passionne aussi pour le bien ; si l'on est choqué des défauts de quelques hommes, on s'enthousiasme des bonnes qualités de quelques autres. Ainsi nous voyons le poëte Anwarî, le plus célèbre satirique persan, être à la fois auteur de panégyriques. Il en est de même dans l'Inde : les poëtes satiriques les plus distingués ont aussi écrit des panégyriques, où se trouve l'exagération qui distingue leurs satires ; mais ils ont mieux réussi dans le dernier genre que dans le premier. On trouve dans leurs satires plus d'originalité, et leurs compatriotes eux-mêmes les préfèrent aux panégyriques. Il est vrai que la satire a été cultivée avec succès par les poëtes hindoustani. Chez eux le cercle de la satire s'est peu à peu étendu. Ils ont d'abord attaqué les hommes, puis les institutions, puis enfin les choses qui ne dépendent pas de la volonté des hommes. Ils en sont venus jusqu'à critiquer la nature elle-même[2] dans ce qu'elle a de terrible et d'effrayant. Ainsi ils ont écrit des satires contre

[1] Cette satire a été traduite en allemand par de Diez, et on en trouve quelques morceaux traduits en français dans le tome II des *Mélanges de littérature orient.* par Cardone. Voyez aussi un article de M. de Sacy, dans le *Magasin encycl.* tom. VI, 1811.

[2] Quelquefois même par suite la Providence divine. Chez les Romains aussi Juvénal, tout en s'élevant avec raison contre l'abus que les grands faisaient de leur puissance, finit par déclamer contre les torts de la fortune, c'est-à-dire contre les mystères de la Providence, qui sait tirer le bien du mal.

la chaleur, contre le froid [1], contre les inondations, et même sur les maladies les plus cruelles et les plus repoussantes. On peut même dire que la majeure partie des satires de l'Inde moderne ont pour thème ces singuliers sujets. Toutefois les poëtes hindoustani ont le mérite d'avoir, les premiers en Orient, introduit la satire sur les usages de la vie domestique [2]. Mais l'inconvénient de la plupart de ces satires, c'est qu'elles roulent souvent sur des sujets qui n'offrent qu'un intérêt de localité ou de circonstance, et qu'elles sont souillées par des obscénités et déparées par des trivialités, ce qui est le plus ordinaire, même chez les poëtes les plus célèbres, tels que Saudâ et Jurat; aussi n'ai-je pu en donner dans mes extraits qu'un petit nombre, et encore avec des coupures. J'ai dû renoncer à faire connaître des satires très-célèbres, celles même qui ont donné à leurs auteurs la plus grande réputation [3], et qui sont citées comme des chefs-d'œuvre dans l'Inde, où on est si relâché pour tout ce qui tient aux bonnes mœurs.

On a remarqué avec juste raison, que la comédie n'était qu'une satire moins directe et plus vague. Les Indiens mo-

[1] Voy. tom. I, p. 136.

[2] Dans les littératures de l'arabe, du turc et du persan, qui avec l'indoustani forment les quatre principales langues de l'Orient musulman, on trouve aussi des satires; mais elles n'ont pas le caractère particulier des satires hindoustani. Dans le *Hamâça* il y a trois livres consacrés à la satire الهجو; il y en a une entre autres sur la paresse, une autre contre les femmes, une troisième contre les hommes; mais ce sont plutôt des épigrammes. En persan les satires sont en petit nombre. Ce sont plutôt des invectives contre des particuliers. Telle est la célèbre satire de Firdaucî contre Mahmûd.

[3] Ainsi par exemple je ne donne pas la traduction de la satire de Saudâ sur le cheval, dirigée contre la manie de briller, quoiqu'elle soit très-estimée dans l'Inde, et spécialement louée par Mîr, aussi bon juge que bon écrivain lui-même.

dernes ne sont pas tout à fait privés de ce moyen de blâme. S'ils ne connaissent pas le véritable drame, dont la littérature sanscrite offre de si beaux modèles, ils ont des espèces de comédies que les bâzîgârs [1] exécutent dans les grandes réunions, et qui même contiennent quelquefois des allusions politiques. Dans les grandes villes du nord de l'Inde on trouve de ces sortes d'acteurs qui sont assez habiles. Quelquefois il y a une troupe de ces artistes qui est attachée à un régiment de la cavalerie irrégulière des natifs. Souvent ils sont à la solde d'un riche nawâb, qui a recours à eux quand il a besoin de distraction, ou lorsqu'il veut fêter un hôte. On les emploie aussi à l'époque des principales fêtes musulmanes, surtout à celle du *bacar-îd* ou *îd-uzzuhâ*, la plus grande solennité de l'islamisme. Les pièces qu'ils représentent ressemblent beaucoup à l'ancienne pantomime italienne, où certains acteurs improvisaient leur rôle, et à nos proverbes de société. Les acteurs sont en même temps auteurs. Le dialogue entre les différents personnages, quoique souvent grossier, est néanmoins spirituel et piquant. Il abonde en calembours, jeux de mots, allitérations et expressions à double sens, genre de beauté auquel l'hindoustani se prête admirablement, et est plus propre peut-être que toute autre langue, à cause de sa grande richesse et des sources diverses où il a puisé la masse de mots qui le composent. Ces pièces improvisées, ai-je dit, contiennent souvent des allusions politiques. En effet les acteurs se permettent d'y tourner en ridicule les Anglais et leurs usages, surtout

[1] Ou acteurs. Les *bâzîgârs* بازیگار appartiennent à la tribu des jongleurs (نٹ), et sont généralement musulmans. Quelquefois ce sont des vagabonds qui ne tiennent à aucune religion, et qui par conséquent sont censés adorer Brahma avec les Hindous, et honorer Mahomet avec les Musulmans.

les jeunes civiliens, dont plusieurs se trouvent souvent parmi les spectateurs [1]. Les portraits sont très-chargés, il est vrai, et les peintures de mœurs très-exagérées, comme du reste il n'arrive que trop souvent sur la scène européenne; mais enfin il y a un certain fond de vérité et de l'habileté dans les caractères des personnages. Ces sortes de drames sont généralement précédés de danses et de chants hindoustani exécutés par des chanteurs *ad hoc* nommés *kalâwant* dans le Nord, *bhât, châran* et *bardâi* dans l'Inde centrale [2].

[1] Voici, par exemple, le sujet d'une de ces pièces. La scène représente un tribunal (*kachrî*) où siégent des magistrats européens. Un des acteurs, affublé du costume anglais avec le chapeau rond, paraît sur la scène en sifflant et frappant ses bottes de sa cravache. Puis on amène un prisonnier accusé de quelque crime; mais le juge n'y fait aucune attention, occupé qu'il est d'une jeune Indienne, qui comparaît comme témoin. Pendant qu'on reçoit les dépositions, il ne cesse de la lorgner et de lui faire des signes, sans se mettre en peine de rien autre, et paraissant indifférent au résultat de la cause. Enfin arrive le *khidmatgâr* (domestique) du juge, qui s'approche de son maître, et les mains jointes, d'un air respectueux et soumis, lui dit à voix basse : *Sahib, tiffin taïyâr haï,* c'est-à-dire, « monsieur, votre goûter est prêt. » Aussitôt le juge se lève pour se retirer. Les officiers de la cour demandent ce qu'il faut faire du prisonnier. « Goddam, le pendre, » s'écrie le jeune civilien, en faisant une pirouette sur son talon, à mesure qu'il sort de la salle.

On lit ce qui précède dans l'*Asiatic Journal* (n. s. tom. XXII, p. 37). Bevan (*Thirty years in India,* tom. I, pag. 47) donne aussi l'analyse d'une comédie ou farce qu'il vit représenter à Madras, et dont le sujet était l'arrivée d'un Européen dans l'Inde, et les duperies que lui fait éprouver son interprète. Héber, dans son voyage, parle d'une fête à laquelle sa femme assista, et où furent donnés les trois divertissements de la musique, de la danse et du drame. Une cantatrice indienne célèbre, nommée Viiki, y chanta entre autres plusieurs chansons hindoustani. Mon honorable ami feu le général Sir William Blackburne, m'a aussi assuré avoir vu représenter dans le Décan des pièces hindoustani.

[2] Il existait à Calcutta, il y a quelques années, un théâtre particulier

Enfin dans la septième classe, celle des poésies descriptives, nous rangerons les nombreux poëmes sur les saisons, les mois, les fleurs, la chasse, etc. de quelques-uns desquels on trouvera des extraits dans ce volume.

Je dois rappeler ici, que les règles de la métrique (عروض) hindoustani sont les mêmes que celles de la métrique persi-arabe, avec quelques légères modifications, que j'ai exposées dans un Mémoire spécial[1]. Toutes les poésies urdû et dakhni sont rimées; mais lorsqu'un ou plusieurs mots sont répétés à la fin du vers, la rime se reporte au mot précédent. On nomme la rime قافیہ, et les mots répétés ردیف[2].

Voici ce que dit Mîr Taqui à la fin de son Tazkira, au sujet de la poésie rekhta ou hindoustani en particulier.

« Il y a plusieurs manières d'écrire les vers rekhtas (bigarrés): 1° on peut écrire un misrâ en persan, et un en hindî[3], comme Khosrou l'a fait dans un quita connu. 2° On

entretenu par un riche babou, et situé dans sa maison, au quartier nommé *Schâm-bazâr.* Les pièces, écrites dans la langue vulgaire, étaient jouées par des acteurs hindous de l'un et de l'autre sexe. Des musiciens du pays, presque tous brahmans, formaient l'orchestre, et exécutaient des airs nationaux sur les instruments nommés *sitar, saranguî, pakhwâz,* etc. On commençait la représentation par une prière à Dieu, puis on chantait un prologue où était exposé le sujet de la pièce. On jouait enfin le drame. Ces représentations étaient en bengali, qui est l'idiome plus spécialement employé dans le Bengale par les Hindous. (*Asiatic Journal*, tom. XIX, n. s. pag. 452, as. int.)

[1] *Journal Asiatique*, 1832.

[2] Voyez mon 4e article sur la *Rhétorique des peuples musulmans*, sect. XXIII.

[3] Ce mot vague, qui proprement signifie *indien*, s'applique à l'hindoustani, et spécialement, ainsi que je l'explique dans la préface de mes Rudiments de la langue hindoui, au dialecte moderne des Hindous écrit en caractères dévanagaris.

peut, *vice versâ,* écrire le premier misra en hindî, et le second en persan, comme l'a fait Mîr Muîzz[1]. 3° On peut n'employer que des mots, et même que des verbes persans[2]; mais ce style est de mauvais goût, قبیح. 4° On peut employer des composés persans, mais il faut en user avec sobriété, et seulement quand ils sont conformes au génie de la langue hindî, comme par exemple گفت وگوی *conversation.* 5° On peut écrire dans le style nommé ایهام. Ce genre est très-goûté par les poëtes anciens; mais actuellement il n'est usité qu'autant qu'on le fait avec délicatesse et modération. Il consiste à employer des mots qui ont deux sens, un très-usité (قریب *proche*), et l'autre peu usité (بعید *éloigné*), et à les employer dans leur sens peu usité de manière à mettre dans l'embarras le lecteur[3]. 6° On peut suivre une espèce de juste milieu, qu'on nomme *convenance* انداز. Dans ce genre, dont Mîr a fait choix pour lui-même, doivent être employés l'allitération (تجنیس), la symétrie (ترصیع), la similitude (تشبیه), la belle diction (صفای گفتگو), l'éloquence (فصاحت), l'élocution (بلاغت), la description (ادا بندی), l'imagination (خیال), etc. Quiconque, ajoute

[1] On trouve aussi des vers composés d'un hémistiche arabe et d'un hémistiche hindoustani. J'en ai cité un exemple dans mon Mémoire sur la métrique. Nous avons en français des exemples de ces amalgames; on en trouve entre autres dans Panard. En persan on trouve aussi des vers dont un hémistiche est arabe, et l'autre persan. On les nomme *mulamma* ملمع. Voy. Gladwin, *Dissert. on the Rh. etc. of the Persians.*

[2] L'auteur veut probablement parler de certains vers composés de telle sorte qu'ils sont à la fois persans et hindî; à peu près comme le distique latin-italien de Chiabrera, que mon ancien auditeur, M. Eusèbe de Salles, a cité dans un spirituel article sur mon premier volume :

In mare irato, in subita procella
Invoco te, nostra benigna stella.

[3] Sur la figure de rhétorique nommée ایهام, voyez mon 3e art. sur la *Rhétorique des nations musulmanes*, pag. 97.

Mîr, a dans l'art poétique des connaissances spéciales, appréciera ce que j'ai dit. Je ne l'ai pas écrit pour le vulgaire; car je sais que l'hippodrome du discours est vaste, et que les opinions sont diverses. »

Quant à la prose, il y en a trois sortes : 1° celle qu'on nomme *murrajjaz* مرجّز, ou *prose poétique,* qui a le rhythme sans la rime ; 2° celle qu'on nomme *muçajja* مسجّع ou سجع, vulgairement *saja,* qui a la rime sans la mesure[1]; 3° celle qu'on nomme *ârî* عاری, ou *dépouillée,* qui n'a ni rime ni mesure. Les deux dernières sont les plus usitées; elles sont souvent mêlées ensemble. On nomme *nasr* نثر la prose, par opposition à *nazm* نظم, qui est l'expression générique pour la poésie. La prose, soit simple, soit rimée, est du reste généralement accompagnée de vers qui y sont intercalés, et qui sont ordinairement des citations.

Actuellement je vais, comme je l'ai fait pour l'hindoui, passer en revue, en suivant l'ordre alphabétique, les noms des divers genres de compositions hindoustani.

Band بند signifie proprement *strophes :* ainsi *haft band* هفت بند est une pièce de sept strophes. On nomme *tarjî band* ترجيع بند, ou *strophe en ritournelle,* ou *refrain,* les poëmes composés de strophes à rimes différentes, de cinq à onze vers, à la fin de chacune desquelles on répète un vers particulier[2] étranger au poëme, mais dont le sens cadre avec la strophe, quoiqu'elle soit complète sans ce vers. Ils ne doivent pas être composés de moins de cinq, ni de plus de douze stances[3]. On nomme *tarkîb band* تركيب بند *strophe en arrangement,* une pièce composée de strophes

[1] On compte trois espèces de prose rimée. Voyez à ce sujet mon 4e article sur la *Rhétorique des nations musulmanes,* sect. XXII.

[2] On en trouvera un exemple page 443 de ce volume.

[3] Newbold, *Essay on the met. comp. of the Pers.*

dont le vers final varie. Ce sont généralement des pièces d'éloge[1]; quelquefois les vers isolés qui terminent chaque strophe, peuvent former un gazal par leur réunion. Dans la dernière strophe de ce poëme, ainsi que dans le précédent, le poëte doit placer son *takhallus* ou surnom. A ce sujet Saudâ dit, dans sa satire sur Fidwî, que les poëtes doivent placer leur takhallus dans leurs vers, mais jamais leur véritable nom.

Bait بيت. Ce mot[2] est synonyme de شعر, et signifie un vers en général; mais il a aussi un sens plus restreint, et il se prend pour un vers détaché qu'on appelle quelquefois un distique, parce qu'il se compose de deux *misrâs* مصراع, ou *hémistiches.* Il répond au *dohâ* ou *dohrâ* hindoui.

On nomme *do-baït* دو بيت, ou *deux baïts*, une petite pièce de deux vers, ou de quatre hémistiches; et *châr baït* چار بيت, ou *quatre vers*, une chanson urdû composée de quatre couplets.

Bayaz بياض, ou *album*. C'est un recueil de vers appartenant à différents auteurs. On nomme particulièrement *safîna* سفينة, ou *bateau*, un album oblong où l'on écrit des vers d'autrui et les siens propres. Le savant arabisant, M. Varsy, m'a assuré que ce mot a en Égypte la même signification, et signifie précisément un album oblong renfermé dans un étui.

[1] On trouve dans Mîr Taquî, édit. de Calcutta, pag. 875, une pièce de cette espèce, dont chaque strophe varie; et Kamâl cite dans son tazkira un poëme de Haçan, composé de dix-sept bands ou strophes de quatre vers, dont les trois premiers en urdû et le dernier en persan, sur une rime particulière.

[2] *Baït* بيت signifie proprement *tente*, et par suite *maison;* et de même qu'une tente a deux entrées qu'on nomme *misrâ* مصراع, ainsi le vers a deux hémistiches qui prennent le même nom.

Cacida قصيدة. Ce poëme consacré à la louange (مدح), ou à la satire (هجو), doit se composer de plus de douze vers (généralement d'une centaine) sur une même rime, à l'exception du premier, dont les deux hémistiches doivent rimer ensemble, et qui se nomme *muçarra* مصرّع, c'est-à-dire, *à deux hémistiches rimants,* et *matla* مطلع *exorde.* Au dernier, nommé *macta* مقطع *finale,* doit se trouver le surnom de l'écrivain.

Caul قول *récitation,* sorte de chanson, usitée surtout à Dehli, selon l'*Ayîn Akbari*[1].

Chîstân چيستان, énigme en vers et en prose.

Diwân ديوان. On nomme ainsi un recueil de gazals rangés par ordre alphabétique de la dernière lettre des vers, et par suite le recueil des poésies d'un écrivain. Toutefois on emploie spécialement, dans ce dernier sens, le mot *kulliyât* كلّيات, ou *complètes* (*œuvres*).

Les recueils de gazals sont ce qu'il y a de plus commun dans la littérature de l'Inde musulmane. On fait un ou deux gazals, puis quelques-uns encore; enfin, quand on en a un nombre suffisant, on les réunit en dîwân, on en fait tirer des copies, et on les distribue à ses amis. Il y a des poëtes qui ont fait plusieurs dîwâns; Mîr Taquî, par exemple, en a écrit six. Malheureusement ce sont presque toujours les mêmes pensées, et quelquefois à peu près les mêmes expressions; aussi, dans un dîwân de plusieurs centaines de pièces, on a souvent de la peine à en trouver quelques-unes qui offrent des idées nouvelles, ou originalement exprimées.

Fard فرد, c'est-à-dire, *unique.* On nomme ainsi un *misrâ* مصراع, ou hémistiche détaché.

[1] Tom. II, pag. 459.

Gazal غزل, sorte d'ode pareille pour la forme au cacîda, si ce n'est qu'elle est beaucoup plus courte, ne devant pas être composée de plus de douze vers. Le dernier nommé *schâh baït* شاه بيت, ou *vers royal,* doit contenir, comme dans le cacîda, le takhallus de l'écrivain.

On emploie quelquefois dans le gazal des jeux de mots particuliers. Ainsi les deux hémistiches du premier vers, et le dernier des vers suivants, peuvent commencer et se terminer par le même ou les mêmes mots; c'est ce qu'on nomme *bas gascht* بازگشت, ou *ritournelle*[1].

Hazliyât هزليات *plaisanteries.* On donne quelquefois ce nom à des pièces de vers plaisants.

Inschâ انشاء, c'est-à-dire, *production.* C'est un recueil de modèles de lettres qui ressemble assez à nos manuels épistolaires. Beaucoup d'écrivains se sont exercés à ce genre de composition, et s'y sont livrés sans mesure à leur goût pour les métaphores tant dans la prose que dans les vers. Je n'ai pas besoin de dire que les vers originaux, et surtout les citations, y abondent.

Khayâl خيال, vulgairement Khiyal, et en hindoui ख़ियाल[2]. Les Hindous et les Musulmans donnent ce nom à certains courts poëmes à refrain, dont plusieurs sont devenus des chants populaires, auxquels Gilchrist donne le nom anglais de *catch.* Le sujet de ces poëmes est généralement érotique, ou du moins sentimental. Ils sont mis dans la bouche d'une femme, et leur langage est très-étudié. On

[1] Le gazal de Walî qui commence par les mots دلربا, et qu'on trouve pag. 23 de mon édition, en offre un exemple, ainsi que celui qui commence par les mots سب جمن, et qu'on lit pag. 29.

[2] On peut penser, que bien que ce mot ait pris chez les Indiens modernes la forme d'un mot arabe bien connu, et qui signifie *imagination,* il est l'altération du sanscrit खेलि *hymne, chant.*

attribue au sultan Hucaïn Scharquî de Jaunpur l'invention de cette espèce particulière de chanson [1].

MANCABA منقبه *éloge*. C'est le titre qu'on donne à certains poëmes écrits à la louange d'une personne.

MARCIYA مرثيه *épicède, chant funèbre*, ou plutôt *complainte*, poëme généralement composé d'une cinquantaine de strophes de quatre vers sur les martyrs musulmans. J'en ai déjà parlé plus haut et ailleurs [2].

MASNAWÎ مثنوی. On nomme ainsi en persan et en hindoustani les vers nommés en arabe *muzdawij* مزدوج. Ces deux mots peuvent se rendre par *accouplés* (hémistiches), et ils se prennent pour désigner une série de vers dont les deux hémistiches riment ensemble, et dont la rime change, ou du moins peut changer à chaque vers [3]. On écrit dans cette forme les *wâz* وعظ, *avis* ou *pand-nâmas* پند نامه *livres des conseils*, les poëmes didactiques, tous les longs poëmes quelconques et les narrations en vers. On les divise souvent en *chants* ou *chapitres* qu'on nomme *bâb* باب *porte*, ou *fasl* فصل *division*. Ce dernier mot équivaut au *kânda* कांड des poëmes hindoui.

MAULÛD مولود. Ce mot équivaut à nos chants nommés *noëls*. C'est proprement un cantique en l'honneur de la naissance de Mahomet.

MUAMMA معمّا *énigme*, petit poëme dont le sujet est une énigme [4]; on le nomme aussi *lugz* لغز.

[1] Willard, *Music of Hindoostan*, pag. 88.

[2] Voir des détails sur ces complaintes dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, et dans les *Séances de Haïdari*.

[3] Ils répondent aux vers latins nommés *léonins*. Il y en a beaucoup du même genre dans la liturgie anglicane.

[4] On trouve un grand nombre de ces énigmes dans le *Guldasta-i nischât*, pag. 444.

MUBÂRAK-BÂD مبارک باد et मुबारक बाद *béni soit-il.* On donne ce nom à une pièce de congratulation et de louange. En hindoui on l'emploie comme synonyme de *badhâwâ.*

MUÇAMMAT مسمّط, c'est-à-dire, *rattaché.* On appelle ainsi un poëme composé de strophes qui ont chacune une rime différente, mais qui se terminent par un hémistiche avec une rime à part, laquelle est la même pour tout le poëme. Il y en a de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept, de huit et de dix hémistiches à la strophe, et qui prennent conséquemment les noms de *muçallas* مثلث, *murabba* مربّع, *mukhammas* مخمّس, *muçâddas* مسدّس, *muçabba* مسبّع, *musamman* مثمن, et *muaschschar* معشر. Le mukhammas est le plus usité. Quelquefois on compose ce poëme du gazal d'un autre écrivain. Alors chaque vers du gazal forme les deux derniers hémistiches des cinq qui constituent la stance. La première est donc sur la même rime que le premier vers du gazal, dont les deux hémistiches doivent rimer ensemble d'après l'usage. Dans la seconde stance et dans les strophes suivantes, les trois premiers hémistiches riment avec le premier hémistiche du vers du gazal, vers qui devient le quatrième de la strophe; et le cinquième hémistiche reproduit, jusqu'à la fin du mukhammas, la rime de la première strophe, rime qui est la même que celle du gazal.

MUSTAZÂD مستزاد, ou *addition.* On nomme ainsi un gazal à chaque vers duquel sont ajoutés un ou plusieurs mots avec ou sans lesquels on peut lire le poëme [1]. Cette pièce offre le développement de la figure de rhétorique nommée *incidence* اعتراض, ou *remplissage* حشو, et qui, pour avoir

[1] M. de Sacy (*Journal des Savants,* Janvier 1827) en donne pour exemple un joli rubaï persan. On en trouve plusieurs dans les œuvres de Wali, pag. 113 et 114 de mon édition.

l'approbation des gens de goût, doit être ce qu'on nomme un *beau remplissage* حشو مليح [1].

Nukta نكته *pointe, bon mot,* sorte de chant de harem [2].

Quita قطعه *morceau,* c'est-à-dire, *quatrain* composé de quatre hémistiches, ou de deux vers dont les deux derniers hémistiches seuls riment ensemble. Ils sont fréquemment employés dans les compositions en prose mêlées de vers. On nomme *quita band* قطعه بند une strophe en *quita.*

Rekhta ريخته *bigarré.* C'est le nom qu'on donne à la poésie urdû, et par suite à toute espèce de poëme écrit dans ce dialecte, et spécialement au gazal. Ce nom a été aussi employé par Kabîr, ainsi que je l'ai dit plus haut, pour désigner une classe de ses poésies.

Riçala رساله. Ce mot qui signifie proprement *lettre,* s'emploie pour désigner un petit traité didactique en vers ou en prose, *un opuscule,* et ce que nous pourrions nommer *une brochure,* par opposition au mot *kitâb* كتاب *livre,* qui signifie *un volume, un ouvrage* de longue haleine, et qui équivaut au *pothi* पोथी hindoui, tandis que le *riçâla* répond plutôt au *mâl* ou *mâla* माला [3].

Rubâi رباعي, ou *quatrain,* petite pièce de vers sur une mesure particulière, et composée de quatre hémistiches dont les deux premiers et le quatrième riment ensemble. On la nomme aussi *do-baïtî* دو بيتي, ou *deux vers* [4]; et on nomme *rubâî quïta-amez* رباعي قطعه اميز *rubâï mélangé de quita,* une variété du même poëme.

[1] Voyez mon 3e art. sur la *Rhét. des nat. mus.* pag. 130.
[2] Willard, *Music of Hind.* pag. 93.
[3] Par exemple, dans *Bhakta-mâl,* « Traité sur les saints. »
[4] Gladwin, *Dissert.* p. 80.

SAROD سرود *chant, chanson.*

SÂQUÎ-NÂMA ساقی نامه *livre de l'échanson.* C'est une sorte de dithyrambe d'une quarantaine de vers rimant à la manière des masnawîs, et à la louange du vin. Le poëte s'adresse généralement à l'échanson; et comme dans le gazal, le sens est souvent spirituel. En effet le vin signifie, chez les auteurs mystiques, l'amour de Dieu; la taverne, le temple de la divinité; le marchand de vin, le prédicateur; enfin le gracieux échanson est une image de Dieu lui-même.

SALÂM سلام *salutation,* gazal ou hymne à Alî, et même toute espèce de poëme à la louange d'un individu quelconque.

SCHIKÂR-NÂMA شکار نامه, ou *livre de chasse.* On nomme ainsi un masnawî destiné à célébrer les plaisirs de la chasse, ou plutôt quelque chasse particulière d'un souverain.

SOZ سوز. Ce mot qui signifie à la lettre, *brûlure,* se donne à un chant érotique passionné qu'on nomme aussi *waçokht* واسوخت. On donne le nom de *soz* aux stances des marciyas.

TARÂNA ترانه. Ce mot qui signifie *modulation,* s'emploie pour exprimer une chanson en *rubâî,* usitée surtout à Dehli. On nomme *tarâna-pardâz* ترانه پرداز *faiseur de chansons,* les chansonniers qui les composent.

TARÎKH تاریخ *chronique.* On nomme ainsi une pièce de vers chronogrammatique dans laquelle on fixe, par la valeur numérique des lettres d'un ou de quelques mots, d'un hémistiche ou d'un vers, la date d'un événement. Il est essentiel que le poëme et le chronogramme soient relatifs à l'événement dont il s'agit. Ces poëmes servent souvent d'ins-

cription aux édifices et aux tombeaux, et terminent généralement les ouvrages dont ils fixent ainsi la date. On entend aussi par *tarîkh* une chronique, une histoire, tout grand travail sur l'histoire générale ou sur une histoire particulière.

Taschbîb تشبيب. Ce mot qui signifie *description de la jeunesse et de la beauté,* indique un poëme érotique qui est classé par les rhétoriciens musulmans parmi les principales compositions poétiques.

Tazkira تذكره *mémorial* ou *biographie.* Il y a, en hindoustani comme en persan, beaucoup d'ouvrages qui portent ce titre, et qui consistent en des notices sur les poëtes, accompagnées de citations de leurs ouvrages.

Tazmîn تضمين *insertion.* On nomme ainsi les pièces de vers qui offrent le développement d'un autre poëme. Elles consistent à accompagner de nouveaux vers des vers connus. Saudâ l'a fait pour un de ses propres gazals, et Tâbân pour un gazal de Hâfiz.

Waçokht واسوخت, poëme qu'on nomme aussi *soz* سوز. Voyez plus haut.

Zikri ذكرى *mention,* chant dont le sujet est grave et moral. Il prit naissance dans le Guzarate, et fut introduit dans l'Hindoustan par Cazî Mahmûd [1].

Les deux tables qui précèdent pourront donner, je l'espère, une idée assez juste des différentes sortes de compositions hindoui et hindoustani, c'est-à-dire de la langue moderne d'une grande partie de l'Inde, et de l'idiome plus ancien qui la sépare du sanscrit, de cet idiome de transition

[1] Willard, *Music of Hind.* pag. 93.

dont les poëmes populaires charmèrent le moyen âge de l'Inde, et auquel s'applique, à plus juste titre encore, ce que l'auteur du *Sarf-i urdû* dit de l'hindoustani : « C'est une mine d'élégance et de douceur. »

هی لطافت مین معدن خوبی

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE HINDOUI
ET HINDOUSTANI.

EXTRAITS
ET ANALYSES.

FRAGMENTS DU BHAKTA-MAL [1].

KABIR.

CHHAPPAÏ [2].

Kabîr n'a pas laissé pénétrer dans ses oreilles la distinction des castes, ni celle des six systèmes de philosophie [3].

Il a déclaré que les pratiques sans la foi n'étaient pas de bonnes œuvres. Il a montré la futilité de la pénitence,

[1] Sur cet ouvrage, voyez tome I, pag. 302 et 378.

[2] Ceci est un chant populaire, une sorte d'hymne en l'honneur de Kabîr. On donne à ces chants le nom de *mul* मूल *texte;* on les attribue à Nâbhâ Ji. Le récit qui le développe porte le nom de *tíka* टीका *commentaire.* On doit celui dont je donne ici la traduction à Krischnadâs.

[3] On sait qu'il y a en effet chez les Hindous six différents systèmes de philosophie, systèmes qui sont exposés dans différents ouvrages.

des sacrifices, des austérités, des aumônes *expiatoires*[1], des pratiques *extérieures* du culte.

Ses ramaïnîs, ses sabdîs et ses sakhîs[2] ont été appréciés par les Hindous aussi bien que par les Musulmans[3]. Ses discours n'offrent pas de partialité, il a parlé pour tous.

Dans sa position élevée, on n'a pas vu qu'il ait tourné le visage vers le monde *périssable*.

Kabîr n'a pas laissé pénétrer dans ses oreilles la distinction des castes, ni celle des six systèmes de philosophie.

EXPLICATION.

Il y avait un brahmane qui était assidu auprès du gurû Râmânand[4]. Le gurû et le brahmane avaient souvent de longues entrevues. Or il y avait une jeune veuve vierge[5], qui priait ce brahmane de lui faire voir ce saint personnage. Un jour il la lui amena. En l'apercevant, elle s'inclina devant lui par respect. Le gurû la bénit, et lui dit : « Tu seras enceinte d'un garçon. » — « Mais, dit le brahmane, cette femme est une veuve

[1] Les mots en lettres italiques sont des additions explicatives au texte.

[2] Noms particuliers aux poëmes composés par Kabîr.

[3] Dans le texte on nomme les Musulmans *turcs* तुरक, comme on le fait vulgairement en Europe. Il paraît que cette appellation est commune dans l'Inde. Sauda la met aussi dans la bouche de la femme d'un banyân dans la satire contre Fidwî.

[4] Au sujet de ce célèbre personnage, voy. le Mémoire de M. H. H. Wilson sur les sectes hindoues, tom. XVII des *Recherches Asiatiques*.

[5] Ces deux mots peuvent aller très-bien ensemble dans l'Inde ; car on y épouse souvent des enfants, avec lesquels on ne cohabite pas avant l'âge de puberté.

vierge. » — « N'importe, répondit le gurû, ma parole ne sera pas vaine. Elle aura un fils; toutefois on ne connaîtra pas sa grossesse, et elle ne sera pas diffamée. Son fils sauvera l'humanité. »

Conformément à la parole de Râmânand cette femme fut enceinte; elle accoucha au bout de dix mois (lunaires), et alla jeter *son enfant* dans les flots d'un étang. Un tisserand nommé Alî trouva cet enfant, et l'éleva. Cet enfant était *Kabîr*. Plus tard une voix du ciel se fit entendre à ce dernier, et lui dit : « Sois disciple de Râmânand. Marque-toi du tilak, et porte le collier *de son ordre de faquirs*. » Kabîr fit en effet tout son possible pour être disciple de Râmânand; mais le gurû ne voulait pas voir le visage d'un mlekscha [1].

Une fois, avant que la nuit se fût entièrement écoulée, Kabîr alla se coucher sur les degrés du quai où allait se baigner Râmânand. Le swâmî [2] vint, et Kabîr reçut *par hasard* sur sa tête un coup du kharâun [3] du saint. Kabîr se leva tremblant; mais le swâmi lui dit : « Prononce les mots Râm, Râm. » Alors Kabîr le salua, et se retira. A l'aurore il se leva, marqua son front du tilak de l'ordre de Râmânand, entoura son cou du collier du même ordre, et resta assis sur sa porte. Sa mère lui de-

[1] C'est-à-dire d'un barbare, d'un individu non hindou. Kabîr avait été en effet élevé par Alî dans la religion musulmane.

[2] Expression qui équivaut à celle de *gurû ;* c'est un titre d'honneur qu'on donne aux savants et aux saints personnages.

[3] Sorte de socque de bois avec quatre pieds, qui la font ressembler à une petite table. Les brahmanes se servent de cette chaussure hors de la maison; elle a été adoptée par les missionnaires catholiques de l'Inde.

manda s'il était fou. Il répondit : « Je suis devenu disciple du swâmî Râmânand. »

Tous furent étonnés, et allèrent pousser des cris à la porte du saint. Celui-ci surpris *à son tour*, envoya quelqu'un pour lui amener Kabîr. Assis derrière un rideau, il ordonna à ce dernier de lui dire quand est-ce qu'il en avait fait son disciple. « Seigneur, lui répondit Kabîr, le nom de Râma est-il le mantra [1], ou bien y en a-t-il un autre? » — « Ce mot, répond Râmânand, est bien en effet la parole d'initiation. » — « Seigneur, dit encore Kabîr, ne prononce-t-on pas ce mantra à l'oreille du récipiendaire? Eh bien, vous l'avez fait en me donnant un coup à la tête. »

En entendant ces mots, Râmânand tira le rideau, et serra Kabîr contre sa poitrine. Alors Kabîr, animé d'un ardent désir, tissait des étoffes et allait les vendre, ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper de ses devoirs religieux.

Un jour qu'il allait porter au marché une pièce d'étoffe, Wischnu (Bhagawat) lui-même lui demanda l'aumône sous la figure d'un waïsnava [2]. Kabîr allait lui donner la moitié de sa pièce; mais comme le faux mendiant lui dit qu'il ne pouvait rien faire de la moitié, Kabîr lui donna la pièce entière; et craignant des reproches, il

[1] La parole d'initiation à l'ordre.

[2] Membre d'une secte particulière qui a beaucoup de dévotion à Wischnu, de qui elle tire son appellation. M. Wilson en parle au long dans son savant Mémoire sur les sectes hindoues dans les *As. Res.* tom. XVI et XVII. Le *Bhakta-mâl* est au reste dû à un waïsnava, et les personnages qui y sont célébrés appartiennent tous à cette branche de l'hindouisme.

ne retourna pas chez lui, mais resta couché dans le marché. De leur côté les gens de sa maison attendirent pendant trois jours sans avoir de quoi manger. Sur ces entrefaites Wischnu ayant reconnu la dévotion sincère de Kabîr, en prit la figure, et conduisit à sa maison un bœuf chargé de grains. En voyant cela, la mère de Kabîr s'écria : « Qui as-tu donc volé? Si le juge vient à le savoir, il te mettra en prison. »

Wischnu après avoir laissé ces provisions à la maison de Kabîr, retourna au marché, toujours sous la figure d'un waïsnava, et renvoya Kabîr à sa maison. Ce dernier trouvant chez lui cette abondance, abandonna sa profession, et se dévoua tout à fait à Râma. Cependant les brahmanes vinrent entourer Kabîr, et lui dirent : « Mauvais tisserand, tu as acquis tant de richesses, et tu ne nous as pas invités ; mais tu as fait manger seulement les waïsnavas. » — « Je vais au marché, leur répondit Kabîr, et j'en rapporterai *quelque chose* pour vous le donner. » Kabîr alla donc au marché saisi de crainte, et y resta couché *par terre*. Le Seigneur prit de nouveau les traits de Kabîr, et porta en sa maison une quantité de roupies telle qu'on en aurait rempli une ville. Il les distribua aux brahmanes ; puis en ayant instruit Kabîr, il le renvoya du marché à sa maison : et Kabîr, en arrivant chez lui, continua ses distributions. Cependant sa célébrité se répandit dans la ville. Une foule de gens était constamment à sa porte, au point qu'il ne trouvait pas le temps de se livrer à ses exercices de piété.

Lorsque le pâdschâh Sikandar [1] monta sur le trône,

[1] Le titre de padschâh, qui est persan, ne se donne qu'aux souve-

tous les brahmanes allèrent exciter la mère *putative* de Kabîr, *qui était musulmane*, et la conduisirent avec eux à la cour. Celle-ci ayant pris, quoiqu'il fît jour, une torche enflammée, se mit à crier en présence du sultan : « Sire, les ténèbres obscurcissent ton règne, puisque les Musulmans portent le collier et le tilak hindou. C'est une calamité. » Le sultan envoya saisir Kabîr, et ce dernier ne tarda pas d'arriver en sa présence. On lui dit : « Fais le salâm. » Il répondit : « Je connais Râma, qu'ai-je affaire du salâm[1] ? » Lorsque le sultan eut entendu ces paroles inconvenantes, il donna ordre de mettre une chaîne aux pieds de Kabîr, et de le noyer dans le Gange. Ainsi fit-on, mais Kabîr sortit *miraculeusement* de l'eau. Alors on le jeta dans le feu, *ce fut encore inutilement*. Tous les expédients qu'on employa pour le faire mourir furent infructueux. On le mit sous les pieds d'un éléphant. L'animal, en le voyant, jeta un cri et s'enfuit. Alors le roi descendit de son éléphant, et tomba aux pieds de Kabîr, en lui disant : « Sauvez-moi de Bhagawat. Je vous donnerai les terres et les villages que vous désirerez. » Kabîr lui répondit : « Râma est ma richesse ; à quoi bon tous ces biens temporels pour lesquels on meurt après s'être querellé avec son fils, son père, son frère ? »

rains musulmans. Sikandar, surnommé *Lodî*, du nom de sa tribu, était en effet un roi pathan de Dehli, musulman de religion, qui régnait, ainsi que je l'ai dit dans mon premier volume, de 1488 à 1516.

[1] Pour comprendre ce jeu de mots, il faut savoir que *salâm* (salut) est employé par les Musulmans pour saluer, et que *râm* (nom d'une incarnation de Wischnu), est employé par les Hindous dans le même cas. Cette seconde expression, qui est une sorte de profession de foi, ressemble à la salutation catholique de l'Espagne, *Ave Maria*.

Lorsque Kabîr fut arrivé à son logis, tous les sâdhs vinrent le trouver amicalement. Ceux au contraire qui lui étaient opposés, furent extrêmement fâchés; mais quelque moyen que prissent les brahmanes pour persécuter Kabîr, aucun ne leur réussit. Alors ils s'imaginèrent de le perdre de réputation dans toute sa caste. En conséquence quatre brahmanes s'étant rasé les moustaches et la barbe, écrivirent des lettres au nom de Kabîr aux waïsnavas de tous les environs, et les invitèrent pour un jour fixe. A mesure que la réunion des waïsnavas commençait à se former, un d'eux demanda à Kabîr lui-même la maison de Kabîr; mais Kabîr s'échappa, et alla se cacher quelque part. Alors Râma ayant porté avec lui l'argent nécessaire, vint sous la figure de Kabîr distribuer des gâteaux. Pendant trois jours il rassasia de nourriture tous ceux qui se présentèrent; et prenant ensuite l'apparence d'un waïsnava, il ramena Kabîr et disparut. Kabîr agissant selon l'occurrence, traita tous les waïsnavas respectueusement, et les congédia.

Un jour que des Apsaras étaient venues séduire Kabîr, il leur chanta ces vers.

PAD.

Mes sœurs, vous venez dans ma maison; mais vous n'effectuerez pas votre dessein. Toutes les choses visibles qui existent sont comme le grain torréfié qu'on mâche pour s'exercer les dents, mais non pour y trouver une nourriture solide. Râma, Govinda, sont seuls exceptés. Avec ces vêtements brillants, ces bijoux, ces diamants, ces colliers de perles sur la poitrine, vous êtes descendues du ciel d'Indra pour me séduire et faire de moi votre époux. Laissez ces idées, célébrez plutôt les perfections de

Govinda. Ornez-vous d'un collier de tulci [1], et alors pourquoi n'obtiendriez-vous pas le bonheur suprême? Vous êtes venues m'émouvoir; retirez-vous. C'est en vain que vous avez déployé les dons que vous avez reçus. Vous avez asservi beaucoup de religieux, et les avez corrompus [2], les ayant rouis comme du chanvre; mais vous avez beau vous donner de la peine, le feu ne prendra pas à l'eau. La protection de Hari me suffit. Quant à vous, vous n'êtes qu'une apparence trompeuse. Par la gloire de mon gurû et la société des sâdhs j'ai obtenu la félicité suprême. Je me nomme Kabîr; ma caste est celle des tisserands. Je suis anachorète dans la maison aussi bien que dans les bois. Puisque vous êtes venues avec orgueil et fierté, eh bien, apprenez que vous n'êtes pour moi qu'une mère ou une tante.

Bref ces Apsaras eurent beau user de coquetterie, elles furent obligées de se retirer, désespérées de n'avoir pu réussir.

Lorsque Kabîr fut sur le point de mourir [3], les Hindous disaient qu'il fallait le brûler; les Musulmans, qu'il fallait l'enterrer. Il s'endormit (mourut) recouvert par son drap. Les deux partis ayant reçu la nouvelle de sa mort, se mirent à se quereller. Ils finirent par s'approcher du cadavre, et soulevèrent le linceul; mais ils virent qu'il n'y avait que des fleurs, et pas de corps. Les Hindous prirent la moitié des fleurs, les brûlèrent, et élevèrent en cet endroit un monticule. Les Musulmans prirent l'autre moitié, et construisirent un tombeau pour les y mettre.

[1] *Ocymum sanctum*, plante sacrée chez les Hindous.

[2] Voyez comme exemple de ce que dit ici Kabîr, l'intéressante anecdote traduite du sanscrit par feu de Chézy, sous le titre de *l'Ermitage de Kandou*, Journal Asiatique, année 1822.

[3] A la lettre, « de laisser son corps. »

PIPA.

CHHAPPAÏ.

La gloire de Pîpâ est l'affection du monde ; il fit entendre aux tigres le langage de la raison.

D'abord il fut adorateur de Bhawanî : il lui rendait un culte pour en obtenir le salut ; mais cette déesse lui confessa la vérité, et l'engagea fortement à prendre Wischnu pour son protecteur. Pîpâ eut le bonheur de devenir disciple de Râmânand. Il se dévoua à l'adoration *de Wischnu,* et il courba son cou *sous l'obéissance du* saint aux qualités innombrables et inappréciables. Après avoir touché le bord du puits, il devint parfait, et l'univers entier s'en réjouit.

La gloire de Pîpâ est l'affection du monde, il fit entendre aux tigres le langage de la raison.

EXPLICATION.

Pîpâ était râjâ du château de Gangaran; une nuit, pendant qu'il dormait, un pret [1] vint et renversa son lit. Pîpâ considéra ce songe comme de mauvais augure. Il se leva, et tourna aussitôt ses pensées vers la déesse. A l'instant Bhawanî se manifesta à lui. « Délivrez-moi de l'esprit *qui me tourmente,* » lui dit Pîpâ. « Cet esprit a été envoyé par Wischnu, lui répondit Bhawanî, ainsi je ne puis le chasser. » Le râjâ répliqua : « Si vous ne pouvez me débarrasser de ce revenant, comment donc me délivrerez-vous d'Yama [2] ?

[1] Revenant, esprit, mauvais génie.

[2] Le Pluton indien.

Mais si vous ne pouvez me délivrer vous-même, indiquez-moi la voie *que je dois suivre pour parvenir à ma délivrance.* » La déesse lui dit : « Adorez Hari sous les auspices de Râmânand. »

DOHA.

Un autre culte que celui de Râmâ est pareil au bois d'aloès, qui est destiné à être brûlé. — C'est comme du plâtre sur de la paille hachée, ou comme un mur de sable.

Au matin Pîpâ, sans prendre avis de personne, se mit en route pour Bénarès, et arriva bientôt à la porte de Râmânand. Le gardien alla dans l'intérieur de la maison annoncer son arrivée au swâmî. Celui-ci s'écria : « Qu'ai-je donc affaire avec le râjâ? Vient-il piller ce que je possède? » En entendant ces mots, le râjâ donna en effet l'ordre de dévaster sa maison. Alors Râmânand dit, *en s'adressant au râjâ :* « Puissiez-vous tomber dans le puits! » A l'instant Pîpâ se mit en devoir de se précipiter dans le puits. Tous ceux *qui se trouvaient là* le retinrent en le prenant par la main; puis Râmânand ayant fait venir Pîpâ auprès de lui, lui donna un mantra *à réciter,* et le renvoya dans son pays, en lui disant : « Si j'entends faire aux waïsnavas eux-mêmes l'éloge de la manière dont tu traiteras les sâdhs, j'irai te visiter. » Pîpâ retourna donc en son pays, et se mit à exercer l'hospitalité envers les sâdhs avec un tel zèle, que les sâdhs venaient auprès de Râmânand, et célébraient tous la grandeur de Pîpâ. Sa réputation se répandit ainsi de pays en pays. Lorsque des années et des jours furent passés, Pîpâ écrivit à Râmânand une lettre pour lui rap-

peler sa promesse. Après l'avoir lue, le swâmî prit avec lui quarante disciples, savoir, Kabîr, etc. et se mit en marche. Pîpâ ayant appris cette nouvelle, alla à sa rencontre. Il tomba à ses pieds, et se prosterna devant lui. Il traita aussi avec beaucoup de politesse et de respect tous ceux qui étaient avec le saint. Il conduisit Râmânand et les personnes qui l'accompagnaient dans son palais. Il eut respectivement toutes sortes d'attentions pour le gurû et pour ses compagnons; il les reçut avec empressement, leur offrant à tous des fruits et des mets cuits.

Lorsque Râmânand alla à Dwarikâ, Pîpâ le suivit. Le swâmî lui fit des représentations pour l'en détourner; mais Pîpâ n'y eut pas égard. Il avait douze femmes qui voulaient le suivre aussi. Râmânand excita leurs alarmes, et en effet onze changèrent d'idée. Toutefois la douzième nommée Sîtâ, qui était la plus jeune, se soumit à tout ce que lui imposa le swâmî.

Le purohit de Pîpâ s'empoisonna pour qu'on accusât de ce meurtre sacrilége [1] Râmânand, qui avait fait du râjâ dont il était l'aumônier un baïraguî. Mais Pîpâ lui ayant fait boire de l'eau qui avait servi à laver les pieds de Râmânand, le ressuscita.

Pîpâ avait entendu raconter que le palais où Krischna se manifestait était encore à Dwarika dans la mer; il se jeta *dans l'eau* avec Sîtâ pour s'en assurer. En l'apercevant, Krischna alla à sa rencontre et le serra contre sa poitrine. Pîpâ passa là sept jours; puis le Seigneur lui dit: « Ce serait un déshonneur pour moi de laisser

[1] A la lettre, « de ce meurtre-de-brahmane. »

submerger des adorateurs de Hari; ainsi actuellement retirez-vous. » Alors Pîpâ fut affecté de tristesse; mais ne pouvant se dispenser d'exécuter l'ordre du maître, il se retira. Au moment de son départ, Krischna lui donna un sceau, en lui disant : « Tous ceux que tu marqueras de ce sceau seront par là préservés de la peine due à leurs péchés. » Pîpâ sortit donc de l'Océan, et à cette vue ceux qui étaient sur le rivage se réunirent en foule. L'excellence de Pîpâ s'étant ainsi manifestée, une multitude de gens l'assiégeait jour et nuit. « Il faut s'en aller d'ici, lui dit Sîtâ; car si cette foule continue de nous assaillir encore quelques jours, nos pratiques de piété seront anéanties, et notre pénitence tombera dans la poussière. »

D'après ce conseil, Pîpâ s'enfuit de Dwarika à minuit. A la sixième station, des pathans ayant vu la beauté du visage de Sîtâ l'enlevèrent; mais Râma accourut promptement, et les ayant tous tués, il rendit Sîtâ à Pîpâ. Celui-ci dit à sa femme : « Retourne maintenant à la maison; car dans les chemins tu es exposée à essuyer des violences. » Sîtâ lui dit : « O Pîpâ, vous êtes devenu baïraguî; mais vous n'êtes pas encore propre à cet état. Lorsque dans le chemin j'ai été victime d'une violence, vous n'avez pas fait acte de courage; car c'est mon protecteur qui m'a sauvée. » Pîpâ répliqua : « J'ai voulu éprouver si tu as de l'énergie, ou si tu en es dépourvue. »

Ils avancèrent, et ils rencontrèrent un lion dans les jangles. Pîpâ l'attacha avec son chapelet, et lui récita un mantra à l'oreille, puis il le prêcha en ces termes : « N'attaque ni l'homme, ni les vaches; mais borne-toi à manger la nourriture qui t'est nécessaire. »

Ils allèrent encore en avant, et arrivèrent à un village où il y avait la statue de Wischnu représenté dormant sur le serpent *Sescha.* On offrait au dieu des bambous en présent. Il y avait tout près de là des charges de bâtons *de bambous* qu'on avait déposés. Pîpâ demanda un de ces bâtons. Celui à qui ils appartenaient ne voulut pas le lui donner. Alors tous les bâtons devinrent des bambous *verdoyants.* Les spectateurs s'approchèrent de Pîpâ, et se jetèrent à ses pieds. Après avoir vu la statue dont il s'agit, Pîpâ et sa femme allèrent à la porte d'un adorateur *de Wischnu,* nommé Chîdhar, qui en les voyant, les accueillit avec égards, et les fit entrer dans sa maison. Mais il ne lui restait plus rien *à pouvoir leur offrir.* Le waïsnava dit alors à sa femme : « C'est pour nous un grand bonheur que de pareils sâdhs entrent chez nous; mais quel moyen trouverons-nous pour leur donner à manger ? » Sa femme lui dit : « Je me tiendrai cachée dans la maison; et toi tu iras porter chez un banyân ce *lahangâ*[1] neuf, que j'ai mis aujourd'hui pour la première fois, et tu rapporteras des comestibles pour ces sâdhs. » Ainsi fit le waïsnava. Lorsque Pîpâ eut préparé les mets, qu'il eut porté ces objets et les eut servis dans quatre assiettes de feuilles d'arbres, il appela la compagnie pour venir manger. Le waïsnava lui déclara alors qu'il avait fait vœu de ne manger qu'après les sâdhs. Pîpâ lui dit : « Et moi, j'ai promis de ne point manger dans les maisons où je serai reçu, si ce n'est en la compagnie des gens de la maison; ainsi faites

[1] Le vêtement indispensable des Indiennes, sans lequel la femme du waïsnava ne pouvait se montrer.

venir votre femme si vous voulez que je mange. » En même temps il envoya Sîtâ la chercher. « Va, lui dit-il, et amène la femme de notre hôte. » Sîtâ chercha dans toute la maison, et finit par la trouver toute nue dans sa chambre. Elle lui demanda pourquoi elle était sans vêtements. La femme du waïsnava lui répondit : « Il y a quatre-vingt-quatre lakhs [1] de femmes qui vont toutes nues. Qu'y a-t-il d'étonnant que je le sois ? » Alors Sîtâ ayant déchiré par le milieu la *pièce d'étoffe qui lui servait de* robe, lui en donna la moitié; et l'en ayant revêtue, la conduisit avec elle.

Un jour Pîpâ fut invité quelque part, et Sîtâ resta à la maison. En l'absence du saint des sâdhs arrivèrent; mais il ne restait rien au logis. Néanmoins Sîtâ les fit tous asseoir, puis elle alla chez un banyân, et lui dit : « Des sâdhs sont venus chez nous, mais mon mari n'y est pas. Fournissez-moi quelques provisions : à son retour il vous remboursera. » — « Bien, dit le banyân, faites peser et emporter ce qui vous conviendra; puis ce soir, à la nuit, vous viendrez *vous acquitter.* » Sîtâ agréa la proposition; elle emporta les provisions qu'elle voulut, alla les offrir aux sâdhs, et ceux-ci se mirent à manger. Sur ces entrefaites Pîpâ arriva, et fut étonné de ce qu'il voyait. Au soir, lorsque Sîtâ se mit en marche, après s'être couverte de son vêtement *du dehors*, il commença à pleuvoir, et déjà l'eau couvrait la terre. Pîpâ l'engagea à tenir sa parole, en lui faisant observer qu'on voyait encore la trace du chemin. Pour l'encourager il la prit sur ses épaules, et la

[1] C'est-à-dire huit millions quatre cent mille.

transporta à la demeure du banyân; elle entra seule, et il resta debout à la porte. Lorsque le banyân la vit, il lui demanda comment elle était venue à pied sec par une telle boue. Sîtâ lui répondit que son mari l'avait portée sur ses épaules. En entendant ces mots, le banyân sortit de sa maison, et alla se jeter aux pieds de Pîpâ; puis étant rentré, il tomba à ceux de Sîtâ, et lui dit : « Mère, retournez en votre maison. J'ai commis une faute en vous traitant ainsi. »

Un jour que Pîpâ n'avait pas de quoi manger dans sa maison, il alla au marché; il y trouva une marchande d'huile, qui l'engagea à lui en acheter. Mais il voulut d'abord lui faire prononcer le nom de Râma, qui fait réussir les affaires de celui qui l'invoque. La marchande d'huile se mit en colère, et manifesta beaucoup d'irritation. « Eh bien, *lui dit Pîpâ,* quand ton époux mourra, et que tu seras *satî*, tu t'écrieras alors, O Râma. » — « Tu te moques de moi, *dit la femme;* meurs toi-même, qui tiens ce mauvais discours. » Pîpâ douloureusement affecté de cette réponse, pensait à la manière dont *cette femme* pourrait réparer sa faute. « Puisque, *se dit-il,* elle invoquera le nom de Râma si son mari meurt, il est avantageux que cet événement arrive. » Après avoir ainsi parlé, le swâmi alla en sa maison, et l'inquiétude surgit dans l'esprit de la marchande d'huile. Bientôt *Pîpâ* retira l'âme de son mari, et la porte s'ouvrit pour ses funérailles. En effet le mari n'avait pas tardé de mourir. Alors la marchande d'huile invoqua Râma. Toute sa famille versa des larmes. Hommes et femmes, frères et sœurs, père et mère, s'étant réunis,

transportèrent le cadavre *du mari*, et on fit les funérailles avec de grandes démonstrations de douleur. Alors la femme, déterminée à être satî, regarda le feu qui était préparé, et vit la satisfaction *qu'excitait sa résolution*. On arriva au bûcher au son de différentes sortes d'instruments de musique, et sur ces entrefaites Pîpâ arriva. La satî criait : « Râma, Râma ; » sa langue ne se reposait pas un seul instant. Pîpâ lui dit en souriant : « Pourquoi, ma mère, invoquez-vous actuellement Râma, vous qui gardiez le silence quand vous étiez en pleine vie? Comment ce sentiment s'est-il développé au moment de la mort? » Alors un mouvement de respect mêlé de crainte se manifesta dans l'esprit de la marchande d'huile. « Si mon mari est mort, dit-elle, c'est que vous lui avez donné votre malédiction. Que dois-je dire maintenant, ô mon frère, puisque ma mort arrive dans un clin d'œil? » — « Adore Wischnu, lui dit Pîpâ, alors le cadavre de ton mari revivra, et tu ne mourras pas. » Ces mots rendirent le calme à la marchande d'huile; elle prononça les paroles *de l'adoration*, et Pîpâ ressuscita le cadavre. Il conduisit chez lui *le mari et la femme*, et leur donna l'initiation; puis il convoqua les adorateurs de Wischnu, et ils firent une fête funèbre.

« Maintenant je dois abaisser mon orgueil; mais où dois-je aller? » *Ainsi disait Pîpâ* en errant çà et là sans savoir où diriger ses pas. Toutefois sur le chemin du quai un adorateur de Wischnu le reconnut, et le conduisit en sa maison. Chaque jour il redoublait d'amitié pour lui. Enfin Pîpâ voulut se retirer. Le waïsnava l'ayant su devint triste. Il remplit son cœur d'amour et ses yeux

de larmes : « O Râma, disait-il, comment le saint se décidera-t-il à se séparer de moi? » Tous les sâdhs s'étant réunis firent le pûjâ, et donnèrent à Pîpâ une voiture pleine de vivres. Ils lui remirent aussi une bourse pleine d'argent; pour lui ils interrompirent toutes leurs affaires. On lui donna en présent beaucoup de vêtements, les uns pour se couvrir, les autres pour s'envelopper. Pîpâ se mit donc en marche dans le chemin de sa maison; mais des voleurs arrivèrent, et interceptèrent le quai; ils prirent la voiture et la pillèrent. Pîpâ fut obligé de s'en aller à pied. « Il m'est arrivé aujourd'hui, *disait-il,* ce qui plaît à mon esprit. » Puis il songea à la bourse *qu'il avait conservée sur lui;* il courut *après les voleurs,* en prenant même le ghî et le sucre qui lui étaient restés. « Il y a eu erreur, leur dit-il, *vous n'avez pas tout emporté;* j'avais cette bourse dans ma ceinture. » Après avoir ainsi parlé, il jeta ces objets au milieu de la voiture. A ces mots les voleurs furent étonnés. « O Dieu! dirent-ils, une telle chose n'eut jamais lieu. Qui êtes-vous donc? vers quel pays dirigez-vous vos pas, et de quel pays arrivez-vous? enfin quel est votre nom? » — « Je suis Pîpâ, leur dit-il, j'adore le Seigneur; je suis prêt à donner ma tête à couper pour les saints. Vous avez cru vous approprier *tout ce que j'avais, mais vous vous êtes trompés;* ne trouvez pas mauvais que je vous donne ce qui me reste. »

Les voleurs n'eurent pas plutôt entendu ce discours qu'ils tombèrent aux pieds de Pîpâ, et les mains jointes ils le supplièrent *de leur pardonner.* Ils lui rendirent la voiture et la bourse, *et ils lui dirent :* « Maintenant nous te demandons ta faveur. Donne-nous l'initiation, admets-

nous parmi les serviteurs de Dieu; nous t'offrirons des présents. » — « Bien, leur dit Pîpâ, mais désormais ne pillez plus personne. Tel est l'avis que je vous donne. »

Un jour Pîpâ demanda à un banquier de lui prêter de l'argent. D'après son désir, le banquier lui remit quatre cents takas. Pîpâ en écrivit un reçu, et fournit un bon répondant. « Vous ne me rendrez cette somme, dit le banquier à Pîpâ, que lorsque vous le pourrez. Je n'en suis aucunement inquiet. » Six mois après, le banquier vint demander son argent; il fit une querelle *à Pîpâ*, et ne voulut pas prêter l'oreille *à ce qu'il disait pour se justifier*. Alors Pîpâ lui dit : « Quand m'avez-vous donné de l'argent, et quand l'ai-je reçu? quel est mon répondant? » *A la suite de cette altercation* Pîpâ exigea que le banquier exhibât son reçu devant le tribunal; mais on fouilla en vain dans tous les papiers de la maison, anciens et nouveaux. Alors tous les spectateurs s'écrièrent que *le banquier* avait menti. Ce dernier ne sachant que répondre, se fâcha en pleine assemblée; mais Pîpâ dit : « Eh bien oui, j'ai reçu cet argent; mais les gens de Hari en ont usé par la faveur de Dieu. Pourquoi voudriez-vous abaisser[1] sa grandeur? Lorsque j'aurai de l'argent, je vous le donnerai, si vous vous engagez *à ne pas me tourmenter*. » Alors il écrivit un nouveau reçu, et la tranquillité se rétablit dans le cœur du banquier. Il reçut l'initiation, devint disciple de Pîpâ et le combla de présents.

Pîpâ réfléchit en son esprit s'il ne devait pas quitter actuellement sa famille. « Tant que je serai recherché par

[1] A la lettre, « rendre fausse. »

tant de monde, disait-il en lui-même, je ne pourrai pas me livrer à mes exercices de piété. Jour et nuit la foule se presse ici; mon esprit peut en être fatigué. Pour l'amour de Râma prenons des haillons, dit-il à Sîtâ, et allons dans l'étranger. Selon les circonstances, nous recevrons l'aumône. Le séjour de la forêt doit être pour nous pareil à celui de la maison. Habitons donc pendant quelque temps dans la forêt. »—« Puisque vous l'ordonnez, répondit Sîtâ, actuellement votre ordre ne sera pas anéanti; je suivrai constamment vos désirs. » Ils errèrent donc çà et là, d'après l'impulsion de leur esprit.

Puis ils allèrent habiter dans un village de la forêt, dont des charretiers occupaient la moitié. Les hommes et les femmes se moquèrent *d'eux;* ils considérèrent comme une infamie de les recevoir, et ne les laissèrent pas s'asseoir en leur compagnie. Pîpâ et Sîtâ allèrent alors se reposer dans une maison vide; tous les deux récitèrent ensemble le nom de Râma. Cependant cent sannyacîs arrivèrent auprès de Pîpâ. Ils le prièrent de les traiter charitablement. Pîpâ les reçut avec respect; il leur donna à habiter une maison autre que la sienne. Il fit balayer cette maison par Sîtâ, et fit préparer le foyer, la table, les ustensiles. S'étant procuré des feuilles d'arbres, il en fit des assiettes, puis Wischnu lui fournit les vivres nécessaires *pour qu'il pût nourrir ces faquirs.*

Sur ces entrefaites un meurtrier vint en cet endroit, et il inspira de la crainte à tous. Il s'approcha du côté où il entendait le chant des hymnes, et se jeta aux pieds de Pîpâ, *en disant :* « Je suis un meurtrier, j'ai tué une vache; aussi me suis-je rasé la tête, et suis-je allé auprès

du Gange. Puisque vous avez préparé de la nourriture, votre frère ne pourra-t-il manger? Traitez-moi avec bonté, admettez-moi dans votre ordre; dès aujourd'hui j'ai renoncé à ma caste[1]. Ainsi personne n'aura rien à vous dire. Mon esprit est plein de confiance.»

Alors le maître demanda le lait aigre, et il effaça le doute de l'esprit du voleur. *Il prit* quatre *objets*, savoir, de la farine, des vesces, du beurre fondu et du sucre; il remplit de lait un vase, *puis* il fit manger le meurtrier, et lui fit ainsi éprouver du bien-être. Les sannyacîs contents mangèrent aussi, ainsi que les habitants du village avec leurs familles. En un instant tous furent rassasiés.

Pîpâ pardonna *au meurtrier* son crime; et tous ayant prononcé le nom de Râma, obtinrent le salut. Il aurait pu anéantir des millions de meurtres; comment n'aurait-il pas effacé celui-là? C'est ainsi qu'il agit pour propager le culte de Râma, et que de pays en pays il procura le salut des hommes.

Le râjâ Sûracen[2] inquiet et troublé *disait en lui-même* : «En me livrant habituellement *au vice*, le pardon s'en est allé *loin de moi.*» Il errait donc de tous côtés[3] monté à cheval, et poussait des cris dans son

[1] Ce passage est curieux; il prouve la vérité de ce que M. Wilson a fait observer quelque part, que dans les congrégations des faquirs il n'y a pas de distinction de castes.

[2] Il est plusieurs fois question du même souverain dans d'autres anecdotes, dont je ne donne pas la traduction à cause de leur peu d'intérêt. Ce Suracena était roi du Bengale, et régnait de 1151 à 1154; ce qui fixe l'époque de la vie de Pîpâ au milieu du XIIe siècle de notre ère.

[3] A la lettre, «aux dix côtés.»

agitation. Après avoir parcouru quatre-vingts kos, le roi revint à lui ; il retourna dans son palais, et reçut les félicitations *de ses sujets.* Il fit à plusieurs reprises l'adoration et le pûjâ; il donna *aux pauvres* la moitié des richesses de son palais, et *il dit à Pîpâ :* « O swâmî, ne me quittez pas, je vous traiterai avec honneur, je vous le promets affectueusement. »

On raconte de Pîpâ un grand nombre d'actes pareils à ceux que je mentionne ici; mais aurais-je pu les écrire tous? J'ai donc dû me contenter d'en rapporter quelques-uns[1].

MIRA BAI[2].

CHHAPPAÏ.

Mîrâ, pour se livrer au culte de Krischna[3], renonça à toute considération humaine et à tous les liens de famille.

Quoiqu'elle vécût dans le Kali-yug, elle manifesta pour Krischna un amour pareil à celui des gopîs. Elle chanta avec indépendance et avec esprit, de sa propre bouche, la gloire *de Krischna,* sans avoir reçu aucune excitation *extérieure.* Les méchants machinèrent un crime; ils voulurent lui donner la mort; mais leurs efforts furent vains; le poison qu'elle but fut pour elle de l'ambroisie. Elle célébra sans rougir les signes de la piété.

[1] Cette phrase finale rappelle celle de l'évangile de S. Jean.

[2] Voyez aux Additions l'article sur cette femme célèbre.

[3] Sous le nom de *Guirdhar* (porte-montagne), par allusion à une légende racontée dans le *Prem-sâgar.*

Mîrâ, pour se livrer au culte de Krischna, renonça à toute considération humaine et à tous les liens de famille.

EXPLICATION.

Mîrâ Bâî (c'est-à-dire Mme Mîrâ) était fille du râjâ de Mertâ[1], qui la maria au rânâ[2] *du Marwar*. Dès son enfance elle rendit, dans la maison de sa mère, un culte *particulier* à la statue de Krischna, et lui voua son amour. Lorsque son époux vint la prendre, et qu'elle entendit mentionner la maison de son beau-père *comme devant être sa future résidence*, elle entra dans une grande exaltation. Au moment où elle quittait la maison paternelle, sa mère lui dit d'emporter ce qu'elle voudrait en fait de vêtements et de bijoux. « Si vous voulez me rendre contente, répondit-elle, donnez-moi la statue de Krischna. » Sa mère, qui la chérissait tendrement, n'hésita pas de la lui laisser emporter. Elle mit donc l'idole et sa boîte[3] dans son palanquin. Lorsqu'elle eut atteint la maison de son beau-père, sa belle-mère arriva chantant au son d'instruments de musique, afin de faire le *parichhan*[4]. D'abord elle la conduisit au temple de la déesse pour exécuter le pûjâ. Après l'avoir offert au nom du nouveau marié, et avoir lié le vêtement des deux époux par le nœud sacramentel, elle engagea Mîrâ à sacrifier

[1] Ou Mairtâ et Meirtah dans la province d'Ajmir.

[2] Bien qu'on regarde les noms de *râjâ* et de *rânâ* comme synonymes, toutefois il est évident qu'on met ici une différence entre ces deux titres, et que le premier est inférieur au second.

[3] A la lettre, « la corbeille ou le panier de l'idole. »

[4] Cérémonie qui consiste à faire circuler une lampe autour de la nouvelle mariée.

à son tour, en lui disant : « La déesse est vénérée par ma famille; l'accroissement du bonheur a lieu par le pujâ qu'on lui offre; faites donc en son honneur le sacrifice que je demande. »—« Mon front, répondit Mîrâ, est consacré à Krischna, il ne se courbera devant nul autre. »

KABIT [1].

On me couperait le nez, que mes yeux ne se tourneraient pas vers un autre que Krischna; on m'arracherait la langue, que je n'en prononcerais pas moins le nom du fils de Nand. En effet ma sagesse serait anéantie, si Krischna ne me soutenait. Les sâdhs disent : « Le cœur est consumé *par l'amour;* mais à la fin le fruit *qu'il recherchait* ne se trouve-t-il pas sur les pieds de lotus *de Krischna?* » Qui est-ce qui ne devrait pas faire tomber la tête qui se courbe devant un autre que Krischna, et la jeter dans un puits? »

Bref Mîrâ ne fit pas le pujâ, malgré les instances réitérées de sa belle-mère. Cette dernière dit alors au rânâ d'un ton fâché : « On ne peut rien tirer de cette femme. Voilà ce qu'elle m'a répondu. Qui sait ce qu'elle pourra faire encore? » D'après ces rapports le roi ne la reçut point dans sa maison, mais la fit habiter dans une autre. Mîrâ en fut contente. Dans sa joie elle baisait *respectueusement* sa statue chérie, et suivait le culte des sâdhs.

Sa belle-sœur vint la prêcher. « Ma sœur, lui dit-elle, si vous continuez à fréquenter les sâdhs, vos deux familles en seront déshonorées. Le monde se moquera à la fois de votre beau-père et de votre père. »—« On doit

[1] Ces vers sont probablement une citation des poésies de Mîrâ.

s'éloigner, répondit Mîrâ, de la personne dont on craint l'infamie. Les sâdhs sont liés à ma vie. »

Lorsque le roi fut instruit de ces propos, il lui envoya comme charanamrit[1] une coupe d'un poison violent. Mîrâ la prit et la but, croyant que c'était de l'eau. Toutefois le poison n'eut *sur elle* aucun pouvoir.

SLOKA SANSCRIT.

Le poison n'est pas toujours du poison, et l'ambroisie n'est pas toujours de l'ambroisie. — Car par la volonté de Dieu le poison devient quelquefois de l'ambroisie, et l'ambroisie du poison.

Puis le rânâ envoya auprès de Mîrâ un espion, auquel il recommanda de lui faire savoir si elle continuait à fréquenter les sâdhs.

Un jour que Krischna s'était manifesté à Mîrâ, l'espion vint l'annoncer au roi, qui accourut aussitôt. Après avoir tiré son épée, il brisa la porte et entra ; mais il trouva Mîrâ assise, toute seule. Couvert de confusion, il retourna *dans son palais*.

Le *même espion*, aussi méchant que grossier, lui dit *un jour :* « Le maître vous ordonne de vous disposer à le recevoir. » — « Qui sait, lui répondit Mîrâ, quelle est la pensée de mon maître dans ce qu'il vous a chargé de me dire? » Toutefois elle prépara le lit de l'union, et s'y assit. Puis elle pria *l'espion* de lui déclarer, si en effet le rânâ l'avait chargé de lui donner

[1] A la lettre, « l'ambroisie des pieds. » C'est de l'eau dans laquelle un saint personnage a trempé ses pieds.

l'ordre qu'il lui avait transmis. Alors cet homme pâlit, et tombant aux pieds de Mîrâ, il lui demanda le don du salut.

Une fois le sultan Akbar se trouvant avec Tân Sen [1], entendit vanter la beauté de Mîrâ. Il voulut la voir; et après avoir contemplé cette beauté *digne* de Krischna, il en fut charmé. Tan Sen lui récita un pad à ce sujet.

Puis Mîrâ Bâî alla à Brindâban. Le principal anachorète [2] *de l'endroit* avait promis de ne pas voir le visage d'une femme. Toutefois Mîrâ eut avec lui une petite entrevue, à la suite de laquelle elle l'emmena avec elle, et alla visiter tous les endroits de Brindâban célèbres par les jeux de Krischna. Ensuite voyant les déplorables *dispositions* du rânâ *son mari*, elle alla demeurer à Dwarika. Sur ces entrefaites, des forfaits multipliés ayant eu lieu à Udaïpour, le roi ayant reconnu le pouvoir de la religion, envoya chercher des brahmanes. Ceux-ci se rendirent à son appel, et firent le dharna [3]. Quant à Mîrâ, elle alla dans le temple *de Dwarika*, après en avoir ob-

[1] Voyez dans les Additions à la bibliographie, l'article sur ce personnage célèbre.

[2] जीव गोसाईं

[3] Cette action est expliquée dans différents ouvrages sur l'Inde. Voici en quoi elle consiste. Quand un Indien veut extorquer une grâce quelconque, plus souvent le payement d'une somme, il menace l'individu auquel il s'adresse de se tuer s'il ne remplit pas son désir. Quelquefois il allume un feu, et se place dessus; d'autres fois il y met une vache ou une femme. La même chose se fait à l'égard des dieux. Le passage du texte auquel cette note se rapporte, signifie donc que ces brahmanes firent un sacrifice de ce genre pour obliger la divinité d'éloigner les malheurs de la ville d'Udaïpour.

tenu la permission de Ranachhor[1], et le dieu la combla de ses faveurs.

PAD[2].

Ranachhor m'a permis d'habiter Dwarika, où la crainte de Yama est anéantie par la conque, le disque, la massue et le lotus (attributs de Krischna).

Tous les lieux de pèlerinage de la Gomtî sont habités constamment : la conque et les cymbales à franges y retentissent; on y exécute le joyeux divertissement du râs.

Pour moi, j'ai abandonné mon pays, j'ai laissé ma position. Hélas! j'ai quitté le roi et son royaume. Mîrâ est ta servante; elle est venue se réfugier vers toi, elle t'appartient tout entière.

AUTRE PAD.

O mon ami, puisque vous connaissez mon affection, agréez-la. — Ne m'accordez pas d'autre faveur que le don de vous-même; c'est cela seul que je désire. — Par l'effet de la faim que j'ai supportée pendant le jour, et de l'insomnie qui m'a atteint durant la nuit, mon corps maigrit à chaque instant. O aimable Krischna, puisque vous m'avez permis de venir auprès de vous, ne m'abandonnez plus.

La statue de Mîrâ est encore actuellement dans le temple dont il s'agit, en face de celle de Ranachhor, et elle y reçoit un culte pareil à celui que l'on rend au dieu.

[1] रनछोर signifie «celui qui abandonne le combat.» C'est un des noms de Wischnu, et celui de la statue de Krischna, vénérée à Dwarika. Cette dénomination fait allusion à une légende qui sera mentionnée dans les extraits du *Prem-sâgar*.

[2] Ces pads sont de Mîrâ.

TULCI-DAS.

CHHAPPAÏ.

Walmikî s'est reproduit[1] dans Tulcî pour sauver le méchant siècle Kali (le Kali-yug).

Walmikî analysa dans le Tréta-yug (2e âge) les dix millions de Râmâyanas du Sat-yug (1er âge). Une seule lettre de ce poëme absout celui qui est coupable du meurtre d'un brahmane.

Maintenant il a revêtu plusieurs corps[2] pour le bonheur des serviteurs *de Wischnu,* ivres de l'amour de ses pieds, qui répètent *son nom* et exécutent de pieux nocturnes.

Il a pris une nouvelle forme pour rendre possible le passage au delà du monde sans limites.

Walmikî s'est reproduit dans Tulcî pour sauver le méchant siècle Kali.

EXPLICATION.

Dès que Tulcî fut marié, il conduisit sa femme chez lui. Il était tellement épris d'amour pour elle, que bien que des personnes de la maison de sa belle-mère fussent venues plusieurs fois pour la prendre, il ne l'avait cependant pas laissée aller. Un jour sa belle-mère l'envoya chercher en son absence; mais sur ces entrefaites il rentra, et ne manqua pas de demander ce qu'était devenue sa femme, et qui l'avait emmenée. On lui répondit

[1] Allusion à la métempsycose.

[2] Allusion, je pense, aux auteurs des différentes rédactions modernes du *Ramayana.*

qu'elle était allée chez sa mère. A cette nouvelle il courut, et arriva dans la maison de son beau-père, lorsque sa femme venait à peine d'arriver et n'avait encore pu parler à personne. Quand sa femme l'eut vu, elle lui dit en colère : « J'aime Râmachandra autant que j'aime mon propre corps. Suis-je belle comme l'est le beau brun Râma? Une beauté pareille à la sienne ne se trouve pas parmi les hommes. » Lorsque Tulcî eut entendu ce discours, il ne revint plus à la maison, mais il alla habiter Bénarès, et s'y livra publiquement au service de la divinité.

Une fois des voleurs vinrent de nuit pour le voler. Ils tâchèrent de s'introduire, à cinq ou sept différentes reprises, dans la maison de Tulcî; mais Râmâ, armé de son arc et de ses flèches, les mit en fuite. Au matin *ils finirent par pénétrer dans la maison*, et ils la fouillèrent; mais ils furent cernés par des sipâhîs. Alors Tulcî reconnut clairement que Râma l'avait gardé, et il abandonna ses richesses aux voleurs, qui *se convertirent et* devinrent ses disciples.

Un brahmane mourut; sa femme était en marche pour se brûler avec lui, lorsque Tulcî, qui était sur son passage, l'ayant vue, la salua, et apprit de sa bouche ce qu'elle allait faire. Alors de tous les parents qui accompagnaient le cadavre, et qui étaient hostiles à cette femme, Tulcî en fit des adorateurs de Hari; il ressuscita le mort, en fit son disciple, et le renvoya dans sa maison. Le roi ayant appris cette nouvelle, envoya un ahdi[1] prendre Tulcî. Il alla donc à Dehli, et arriva au-

[1] अहदी, je pense, pour أحدى, mot qui paraît signifier « unitaire, » et qui indique ici une sorte de « soldat. »

près du roi. Le padschâh le fit asseoir avec respect sur un siége d'honneur, et lui témoigna le désir d'être témoin d'un miracle. Tulcî répondit : « Je connais Râma, mais non les miracles. » Le roi répliqua : « Montrez-moi donc Râma. » Puis, après avoir dit ces mots, il le mit en prison. Alors Tulcî invoqua Hanuman.

Bientôt des millions de singes et d'ours arrivèrent; et étant montés sur le toit, ils firent toutes sortes de méchancetés. Ils brisèrent le haut du dôme du fort, y entrèrent, et y répandirent la destruction et la mort. Alors on dit au roi : « Celui que tu as mis en prison reconnaît Hanuman pour sa divinité protectrice. Laisse-le aller, sans cela quelque autre méchanceté aura encore lieu. » En entendant ce discours, le roi accourut; il tomba aux pieds de Tulcî, et lui dit : « Dois-je actuellement me couvrir de cendres? » Tulcî lui dit : « Vous désiriez voir Râma; or c'est son armée, ou plutôt son avant-garde qui est arrivée. Il vient à la suite. Vous le verrez bientôt. » Le roi se courba tout honteux, et alors Tulcî lui dit : « Cette maison appartient désormais à Raghunâth; plantez ailleurs votre drapeau et construisez-vous une autre habitation, si vous voulez votre bien-être. » Ce fut à cette occasion que le roi quitta l'ancienne Dehli, et qu'il bâtit dans Schahjahânâbâd un nouveau palais pour sa résidence [1]. Quant à Tulcî, il alla de Dehli à Brindâban, et y rencontra Nâbhâ Jû [2]. Partout où ils

[1] Telle est la légende hindoue de la fondation de la moderne Dehli. Elle a été mentionnée dans le premier volume, pag. 508.

[2] Ou Nâbhâ Jî, auteur du *Bhakta-mâl.* Voy. son article dans le tome I. *Jû* est l'orthographe archaïque et méridionale de *jî*, titre d'honneur.

allaient ensemble à Brindâban, ils parlaient de Râma et de Sîtâ, et ils entendaient la mention de Krischna et de Radhâ.

DOHA.

Tous disaient : Krischna, Radha sont *unis à nous comme* les trois *sortes de* bois [1] employés dans les bûchers funéraires. Pourquoi Tulcî vient-il dans Braj exciter, *de la part* de Râma, la haine *contre eux?*

Tulcî ayant appris *ce qu'on disait de lui*, se retira dans une hutte, où il demeura sans en sortir. Un waïsnava le trompa *néanmoins un jour,* et l'emmena dans le temple de Krischna. Il lui disait : « Venez, et vous verrez Râma. » Tulcî le suivit en effet; mais en voyant la flûte [2] aux mains du dieu, il récita ce doha.

DOHA.

Que dirai-je de la beauté que j'admire aujourd'hui? Seigneur, votre manifestation est excellente. Toutefois Tulcî n'inclinera son front que lorsque vous prendrez en main l'arc et les flèches [3].

Le dieu, en entendant ces mots, cacha sa flûte, et se manifesta avec l'arc et les flèches. Alors Tulcî composa ce doha.

DOHA.

Le Seigneur a placé sur son front la couronne et le diadème; il a pris en main l'arc et les flèches. Il est devenu Raghunâth (Râma), pour s'identifier Tulcî.

[1] Il y a dans le texte आक ढाक et कैर, c'est-à-dire le bois des végétaux nommés *Asclepias gigantea, butea frondosa* et *capparis aphylla.*

[2] Attribut de Krischna.

[3] Attribut de Râma.

BILWA MANGAL.

CHHAPPAÏ.

Bilwa Mangal ayant célébré la bonté de Krischna, parut *dans le monde* sous la figure de Mangal[1] (la planète Mars).

Il récita des kabits pleins d'une douce ambroisie, et prononça *des paroles* pures. Il plaça sur son cœur, comme une rangée de colliers, les âmes des gens d'esprit[2].

Qu'arriva-t-il lorsqu'il abandonna sa main à *la disposition de* Hari? Le dieu la serra contre son cœur.

Bilwa Mangal trouva la pierre chintâmani[3], et chanta d'une manière admirable les jeux des femmes de Braj.

Bilwa Mangal ayant célébré la bonté de Krischna, parut *dans le monde* sous la figure de Mangal.

EXPLICATION.

Le brahmane Bilwa Mangal était un homme de beaucoup de sens, qui demeurait sur les bords de la Krischna. Sur l'autre rive résidait une femme nommée Chintâmani. Une fois, pendant que celui-ci se baignait de ce côté, Chintâmani vint se baigner de l'autre. Elle fit

[1] Le poëte s'exprime ainsi à cause que le saint dont il s'agit portait le nom de cette planète.

[2] C'est-à-dire, je pense, les personnes animées de l'esprit de Dieu apprécièrent ses poésies.

[3] C'est le nom d'une pierre merveilleuse, qui ainsi que la lampe d'Aladin procure ce qu'on désire. Ici ce mot est mis par allusion à la femme de ce nom dont il est question plus bas.

entendre un chant sur un ton si agréable, que Bilwa Mangal perdit sa fermeté, et que désormais, sous l'empire de cette femme, il renonça à toute bienséance *pour se livrer à sa passion.*

Un jour qu'il célébrait un srâdh (service funèbre) en l'honneur de son père, la distribution de la nourriture à tous les indigents qui se présentaient prit beaucoup de temps; aussi son esprit était-il ailleurs. *Aussitôt qu'il le put* il alla sur le rivage. Mais à cause des quatre mois de pluie la rivière était très-grosse et très-haute; et comme c'était le soir, il ne trouva point de bateau. Il pensa que s'il traversait la rivière à la nage, il ne pourrait arriver, mais se noyerait au milieu; que si au contraire il se décidait à rester, il mourrait par suite de la peine qu'il éprouverait de ne point voir Chintâmani; que puisque des deux façons il fallait renoncer à la vie, il valait donc mieux mourir en présence de sa bien-aimée.

Ayant fait cette réflexion, il s'élança dans la rivière, et il passa la moitié de la nuit s'enfonçant et se relevant. Il était sur le point de mourir, lorsqu'un cadavre passa flottant devant lui. Il s'en saisit pour s'aider *à échapper à la mort,* le prenant pour un bateau que son amie lui avait envoyé; et en effet ce cadavre alla échouer sur l'autre rivage. Bilwa Mangal étant descendu à terre, ne tarda pas d'arriver à la porte de Chintâmani. Un serpent boa pendait du toit de la maison. « Sans doute, dit-il en lui-même, ma bien-aimée, inquiète de mon retard, aura eu soin de placer cette corde pour moi avant d'aller se coucher. » Ayant donc saisi cette *prétendue*

corde, il monta sur le toit, puis il fit un tel saut *pour parvenir à la chambre de Chintâmani* qu'il tomba dans la cour. Le bruit qu'il fit en tombant réveilla tout le monde, et interrompit le sommeil de Chintâmani. Craignant que ce ne fussent des voleurs, elle alluma la lampe; et elle fut étonnée de voir que c'était Bilwa Mangal, et très-affligée *de cet accident.* Après avoir fait baigner son amant, elle le revêtit d'habits secs, et le fit entrer dans sa chambre. Elle lui demanda comment il avait pu venir par un tel temps, la rivière étant si haute. « Vous m'avez envoyé un bateau, lui répondit-il, et j'ai trouvé une corde suspendue à votre porte. » A ces mots Chintâmani tressaillit et s'écria : « Quelle fausseté dites-vous là? » Comme elle s'avança, elle vit le serpent, et elle pensa que la mention du bateau devait être aussi peu exacte. Elle dit alors à Bilwa Mangal : « De même que l'esprit est attaché à mes os et à ma peau, ainsi doit être l'amour de Krischna; je vous considérerai comme sage *si vous possédez cet amour;* désormais je vous reconnais comme vous appartenant à vous-même, et moi comme maîtresse de moi-même. » Ayant dit ces mots, elle prit dans sa main le bin, et se mit à chanter un nouveau pad sur les jeux des *quatre* coins *de Krischna et des gopîes,* en se séparant *de Bilwa Mangal.* Alors les yeux intelligents de ce dernier s'ouvrirent, comme l'aurore succède à la nuit. Il ressentit dans son esprit un grand éloignement pour les choses terrestres. Au matin Chintâmani sortit, et se dirigea d'un côté; Bilwa Mangal alla d'un autre côté. Il devint disciple de Somaguir, et demeura une année entière auprès de lui. Après avoir lu des livres qui res-

piraient le goût des nouvelles beautés *de la divinité*, il se dirigea vers Brindâban. Étant en chemin, il s'arrêta au bord d'un étang où il demeura, ne levant les yeux sur aucun objet. La ville *de Brindâban* fut remplie de sa renommée.

La femme d'un riche marchand vint se baigner à cet étang; il fut enchanté de sa beauté, et la suivit.

DOHA.

Elle n'est restée qu'un peu de temps; elle s'est séparée de moi en un clin d'œil. Voilà son collier et sa bourse à bétel. Là elle chante; ici *mon cœur en éprouve* l'impression. — C'est une femme au teint doré de la classe la plus estimée; et je suis un homme méritant de porter une longue épée. — J'allais demeurer auprès de Hari, lorsqu'au milieu de mon chemin ce coup *de l'amour* m'a atteint.

La femme dont il s'agit arriva bientôt à sa maison. Bilwa Mangal resta debout à la porte. Le marchand vint à la maison de son côté; et comme il vit le sâdh debout à sa porte, il dit à sa femme de lui donner l'aumône. Elle lui dit : « Cet homme n'est pas un mendiant; je connais sa réputation comme pénitent; et je sais qu'il m'a suivie. » A ces mots le marchand fit entrer Bilwa Mangal, le fit asseoir dans son salon, et dit à sa femme de prendre dans un plat de la nourriture, de la préparer, de la donner à manger au sâdh, et de lui rendre tous les services qu'il demanderait. La femme obéit à son mari, et agit conformément à ce qu'il lui avait ordonné. Elle arriva bientôt dans la salle avec un plat de nourriture. Mais Bhagawat changea la pensée de Bilwa Mangal, et il

dit à cette femme : « Apportez-moi deux aiguilles. » Ainsi fit-elle. Alors Bilwa Mangal les ayant prises, en perça ses deux yeux en disant : « C'étaient deux mauvais génies que j'avais laissés aller dans le chemin de Brindâban, et qui m'avaient amené ici. » La femme du marchand frappée de crainte à cette vue, alla rapporter à son mari ce qui venait de se passer. Le marchand accourut, tomba aux pieds de Bilwa Mangal, et lui dit : « Ai-je pu occasionner quelque peine au sâdh? Venez, seigneur, ici, et je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi. » Le sâdh répondit : « Vous m'avez déjà rendu un grand service. » Alors Bilwa Mangal se mit de nouveau en chemin pour Brindâban. Sur la route, tantôt il y avait du soleil, tantôt de l'ombre; tantôt il était affamé, tantôt il trouvait de quoi manger. Lorsque les rayons du soleil l'atteignaient, alors le maître (Krischna) le prenait par la main, et le conduisait à l'ombre. Bilwa Mangal ayant reconnu sa douce main, ne voulut plus la quitter.

Après que Bilwa Mangal fut arrivé à Brindâban, le maître lui envoya régulièrement du lait et du riz bouilli par l'entremise d'un inconnu. Sur ces entrefaites Bilwa éprouva le désir de posséder encore la faculté de voir, afin d'avoir l'avantage de contempler la face gracieuse *de Krischna*. Bhagawat, *pour lui complaire*, fit entendre de sa flûte un tel son, qu'il s'introduisit par le chemin de l'oreille de Bilwa Mangal; et alors ce dernier récita de sa bouche le livre nommé *Mangalâcharan*, qui est imbibé de l'ambroisie de l'excellence.

SLOKA SANSCRIT.

Victoire soit à Chintâmani, au gurû Somaguir, au gurû qui m'a instruit, et à Bhagawat, dont la tête est ornée de la couronne de crête de paon! — Victoire et prospérité aux pieds qui sur les bourgeons des feuilles de l'arbre kalpa, trouvent d'eux-mêmes le goût des jeux!

Après que ses deux yeux se furent ouverts comme des fleurs de lotus, il passa quelques jours à reprendre ses sens. Cependant Chintâmani arriva auprès de lui, et ils se mirent à parler ensemble. En ce même temps le maître lui envoya du lait et du riz bouilli pour sa nourriture. Bilwa Mangal plaça ces objets devant Chintâmani, qu'il prit pour une personne étrangère qui venait lui demander l'hospitalité. Chintâmani dit: « Quel mérite ai-je donc acquis par mes œuvres pour que Hari m'ait envoyée ici, et m'ait conduite de sa propre main afin que j'atteigne ce lieu? »

Le jour se passa dans cette conversation sans que personne vînt auprès d'eux.

Telle est l'histoire de Bilwa Mangal et de Chintâmani.

PRITHIRAJ [1].

CHHAPPAÏ.

Le seigneur de Dwârikâ se manifesta aux méchants habitants d'Amber [2].

[1] Il s'agit ici d'un râna d'Amber ou Dhundhar, qui vivait dans la première moitié du XVIe siècle. (Prinsep, *Useful Tables*, II, 110.)

[2] Ancienne capitale de la province de Jaïpour, dont la ville qui porte ce nom est la capitale actuelle.

Les avis de Krischnadâs [1] sont comme la pierre de touche de l'essence suprême : ils ont anéanti ceux qui ont des qualités extérieures, et ceux qui n'en ont pas ; l'obscurité et l'ignorance. Les enfants sont à l'abri de ses reproches, comme Yudischtir après s'être lavé dans le Gange.

La mention de Hari est une bonne œuvre digne de Prahlâd [2] et au-dessus de l'invocation de Yama. Prithîrâj en fit l'expérience ; il orna son corps de la figure de la conque et du disque *de Wischnu.*

Le seigneur de Dwârikâ se manifesta aux méchants habitants d'Amber.

EXPLICATION.

Le râjâ Prithirâj devait aller *en pèlerinage* à Dwârikâ avec son gurû Païhâri. Son ministre dit à l'oreille du gurû que les affaires du roi souffriraient de ce voyage, mais qu'il ne voulait pas que ce qu'il lui en disait fût connu de sa majesté. Au matin, lorsque le roi se disposait à partir avec ses gens, son gurû lui dit : « Restez ici, et dans votre palais même vous verrez le seigneur de Dwârikâ, vous vous baignerez dans la Gomtî [3], et vous aurez sur votre bras l'empreinte de la conque et du disque. » — « Bien, dit le râjâ, mais quand verrai-je l'effet des paroles de mon gurû ? »

[1] C'est le nom de celui qui a développé et commenté le texte primitif du *Bhakta-mâl*. Voyez tom. I, pag. 302 et 378.

[2] Il sera parlé de ce personnage à l'article de Nâm Deo.

[3] La Gomtî, à la lettre « tournoyante, » a sa source au nord dans le mont Kamaoun, et va se jeter dans le Gange sous Bénarès. Il paraît qu'il s'agit ici d'une autre Gomtî qui passe à Dwârikâ.

Trois jours se passèrent ainsi, et Païharî n'était pas encore parvenu à Dwârikâ, lorsque Krischna, pour favoriser le râjâ, partit de Dwârikâ portant la Gomtî sur sa tête, et ayant sous son aisselle la conque et le disque. Il arriva à minuit à la porte du roi, et l'appelant agréablement avec le son de voix de son gurû : « Holà, Prithirâj, » s'écria-t-il. Le roi frappé d'éton nement accourut, et vit le Seigneur. Alors Krischna ayant fait couler la Gomtî, dit à Prithirâj de s'y baigner. Il eut à peine obéi, que la marque de la conque et du disque parut sur son corps. Quoique la reine vînt aussi, elle ne put voir le Seigneur, mais elle se baigna dans la Gomtî *miraculeuse*. Au matin le fait se répandit dans toute la ville, et les habitants se réunirent en foule *autour du palais*. Prithirâj en reçut, tout confus, des milliers de roupies en présent. Puis, là où le Seigneur s'était arrêté pour l'appeler, il bâtit un temple, et y plaça une statue qui fut comme le joyau du monde.

Un jour un brahmane aveugle vint à la porte d'un temple de Siva[1], et demanda la vue par le moyen du dharna[2]. Siva lui dit : « La vue n'est pas dans ton sort. » Il répondit : « Tu as trois yeux : donne-m'en deux, et gardes-en un pour toi-même. » Alors Siva content *de sa persistance, qui annonçait sa foi*, lui dit : « Ta faculté visuelle est liée au pagne (*angochhâ*) de Prithirâj; applique-le à tes yeux, et tu verras. » Le brahmane alla donc

[1] Le texte porte बैजनाथ.

[2] Manière fort usitée dans l'Inde pour exiger une faveur. Voyez à ce sujet ma note, pag. 25. Ici le dharna consiste à ne pas quitter la place jusqu'à l'obtention de la vue.

trouver le roi, et lui fit part de ce qui s'était passé. Ce dernier connaissant la dignité des brahmanes, craignit *de manquer au respect qui leur est dû*, et refusa de donner son pagne. Cependant tout le monde l'ayant engagé à y consentir, il demanda un pagne neuf; et après l'avoir fait toucher à son corps, il le donna au brahmane. Celui-ci ne l'eut pas plutôt appliqué sur ses yeux, qu'ils s'ouvrirent aussi frais que le lotus.

MADHUKAR SAH [1].

CHHAPPAÏ.

Parmi les fils de râjâs, Madhukar est un de ceux qui traitèrent le plus respectueusement les adorateurs *de Wischnu*.

Il nourrissait les dévots *à Wischnu* de Mathura et de Mertâ, qui étaient dans le besoin, et qui combattaient victorieusement *contre leurs passions*. Les serviteurs de Râma et de Hari étaient satisfaits de le voir détruire les édifices du culte *consacrés à d'autres dieux*. Karam Singh [2], sans crainte, accomplit selon son désir un vœu envers Râma, lui héros aux bonnes pensées, roi du monde et exécuteur des rites sacrés. Et Kânhar (Krischna) le Seigneur, souverain immortel, héros invisible, accorda toutes *ses faveurs* au roi Madhukar.

[1] *Sâh* साह est ici pour शाह شاه *roi* : on dit aussi पातसाह pour پادشاه. Madhukar est le même, je pense, que Madhu Sing, qui régnait dans la dernière moitié du XVI[e] siècle.

[2] Il paraît que c'est de Madhukar qu'il s'agit ici sous cet autre nom.

Parmi les fils de râjâs, Madhukar est un de ceux qui traitèrent le plus respectueusement les adorateurs *de Wischnu.*

EXPLICATION.

Madhukar, roi *d'Orchha*[1], s'engagea envers les serviteurs *de Wischnu* à laver les pieds de tous ceux qui viendraient auprès de lui, et à boire de l'eau dont il se serait servi à cet effet. Tous ses frères, fâchés de cette résolution, prirent un âne, lui mirent le chapelet au cou et le tilak au front, le firent entrer dans le palais, et restèrent eux-mêmes à la porte. Madhukar accourut, lava les pieds à cet âne, et les fit toucher à sa tête, en disant : « Tous les habitants de ma ville sont donc devenus waïsnavas, puisque la foi se manifeste même dans cet âne? Ainsi, à défaut d'hommes, on trouverait la perfection dans l'âne. »

Vyâça, gurû du râjâ, était là, et dans cette circonstance il récita ce pad.

PAD.

Le vrai bonheur ne se trouve que dans la maison des adorateurs *de Wischnu ;* hors de là les plus grandes richesses sont comme un fils stérile. — Il possède ce bonheur, celui qui boit par dévotion de l'eau qui a servi à laver les pieds des waïsnavas, et il obtient le salut. Le bonheur qui ne se trouve pas dans le sommeil, ni en se baignant dans des millions d'endroits sacrés, a lieu en voyant le visage des adorateurs *de Wischnu;* il fait oublier la peine qui s'est manifestée. — Le bonheur n'est pas même

[1] Ou Urcha, l'ancienne *Arijaya,* ville de la province d'Allahabad, et qui était jadis la capitale de la tribu des Bandelah.

attaché au sein d'une femme vertueuse et affectionnée. — Lorsqu'on le possède, on verse des larmes en entendant les discours des adorateurs *de Wischnu*... — Si ce bonheur était départi aux sâdhs, leur apparence serait changée[1], et le pauvre Vyâça trouverait Lanka et Méru[2].

Voici ce que dit Sîva dans les Puranas.

SLOKA SANSCRIT.

Le culte de Wischnu est le meilleur des cultes; mais ce qui vaut encore mieux, c'est d'honorer ses serviteurs.

AGRADAS.

CHHAPPAÏ.

Agradâs n'employa pas inutilement son temps à autre chose qu'à l'adoration de Wischnu.

Dès l'aurore il se livrait aux pratiques de charité envers les saints; méditant sur ses devoirs, il portait à leur service une attention digne de Raghu. Il se livrait constamment à l'amour du jardin célèbre *des choses spirituelles*. Son esprit au goût pur était comme la pluie qui dure longtemps. Krischnadâs a mis affectueusement en œuvre le discours de son esprit, et l'a rendu immuable.

Agradâs n'employa pas inutilement son temps à autre chose qu'à l'adoration de Wischnu.

[1] C'est-à-dire, « ils seraient heureux. »

[2] Les deux principaux lieux sacrés de l'Inde brahmanique.

EXPLICATION.

Nâbhâ Jî[1] a dit : « Agradâs n'employa pas inutilement son temps à autre chose qu'à l'adoration de Wischnu. »

Demande. — Peut-on dire que le temps de la vie d'un homme occupé d'affaires temporelles est employé en vain, puisque le Schastâr a dit que le meilleur rit est de satisfaire et de nourrir sa famille?

Réponse. — Le temps qu'on passe au culte de Hari, celui-là seul a de la valeur. Toutes les autres occupations sont vaines.

Le râjâ Mân Singh[2] vint voir Agradâs. Ce dernier après avoir balayé son jardin, était allé en jeter dehors les feuilles *mortes*, lorsque le roi arriva. Quand Agradâs voulut rentrer chez lui, les officiers, qui ne le connaissaient pas, l'en empêchèrent. Le saint personnage s'assit sous un arbre des Banyans, tenant en ses mains son chapelet. Nâbhâ Jî ayant appris que le roi était arrivé, accourut, et trouva Agradâs assis sous l'arbre dont il a été parlé. Nâbhâ Jî, *qui était son disciple*, s'arrêta devant lui les mains jointes. En voyant sa position et celle de son gurû, des larmes coulèrent de ses yeux. Le roi Mân Singh après avoir attendu quelque temps, fut informé de tout, et se fâcha contre ses officiers; enfin il sortit, et vit Agradâs. Le dévot adorateur de Wischnu pensant

[1] Premier auteur des vers qui font la base du *Bhakta-mâl*, et qui se réduisent, à ce qu'il paraît, au vers initial et final de chaque chhappaï. Les autres vers des chhappaïs, ainsi que le prouvent le texte précédent et le chhappaï sur Prithirâj, sont de Krischnadâs.

[2] Roi d'Amber, qui régna de 1592 à 1615. (Prinsep, *Useful Tables*, II, 112.)

que le roi pourrait renvoyer ses gens, à cause de la faute qu'ils avaient commise, le pria, tellement il était bon, d'augmenter *au contraire* leur paye. Mân Singh dit à Agradâs : « Je ne suis pas libre d'abandonner la royauté ; mais je ne veux pas être privé de votre présence, car je ne puis rester sans vous. Vous me direz ce que j'ai de mieux à faire. » Agradâs lui répondit : « Restez attaché fidèlement à Hari, et tous vos jours seront heureux. »

SANKARACHARYA.

CHHAPPAÏ.

Le héros Sankarâcharya, le gardien de la loi (*dharm*), s'est manifesté dans le Kali-yug[1].

Il extirpa les mécréants qui vivaient ignoramment, privés de liens religieux, et qui méconnaissaient Dieu dans leur langage. Il extirpa tous les hérétiques quelconques.

Bref il punit ceux qui lui résistèrent, et il arriva à la voie élevée de la vérité. On célèbre sa grande réputation dans la limite de sa bonne conduite.

Cette incarnation partielle de Siva fut l'habitation de la dignité *divine* incorporelle.

Le héros Sankarâchârya, le gardien du dharm, s'est manifesté dans le Kali-yug.

[1] Il y a différentes opinions sur l'âge dans lequel cet Hindou célèbre a vécu. La date la plus probable selon Colebrooke, Wilson et Ram Mohan Roy, c'est le IXe siècle de notre ère. (Troyer, *Chroniques de Kachemyre*, I, pag. 327, et *Hymne à Parvati*, Journal Asiatique, 1841.)

EXPLICATION.

Sankara, incarnation partielle de Siva, naquit de Sivaçarmâ, brahmane dravida[1]. Son père mourut lorsqu'il était encore enfant. Quand il eut cinq ans, il reçut l'investiture du cordon du sacrifice. A huit ans il se mit à étudier, et devint bientôt aussi savant que son maître, le swâmî Govind. Lorsqu'il eut douze ans, il se mit en mouvement pour la conquête du monde. Il alla *d'abord* à Badrikâsram. Là il eut une entrevue avec Vyaça. Il avait fait un commentaire sur les écrits sacrés de ce munî, et il le lui montra. Vyaça en fut content, et lui dit : « Tu as actuellement l'âge de seize ans; eh bien, je te donne seize autres ans. Tu resteras donc trente-deux ans sur la terre. »

Puis il alla de là chez Mandan Misr. Là il eut une discussion avec ce docteur. Or la femme de Mandan Misr, laquelle était une incarnation de Saraswati, était arbitre de leur discussion. Elle mit au cou de chacun d'eux une couronne de fleurs, et leur dit : « Celui dont la guirlande se fanera la première, sera reconnu vaincu. » Tout en discutant, la guirlande du cou de Mandan Misr se fana. Alors Sankarâchârya s'écria : « Vous êtes mon disciple. » La femme de Mandan Misr dit : « Celui-ci n'est qu'une moitié; je suis son autre moitié[2]. Il ne deviendra votre disciple que lorsqu'à mon tour je serai

[1] Les brahmanes se divisent en deux grandes branches : les Dravidas ou Draviras, et les Gauds ou Gaurs, lesquelles se subdivisent chacune en cinq tribus.

[2] Nous disons aussi en français *sa moitié*, pour *sa femme*.

vaincue. » La discussion eut donc lieu avec la femme de Mandan Misr; mais elle l'amena sur le Ras-schastar [1]. Or Sankaryâ n'était encore qu'un enfant et un simple brahmâcharî, et il ne connaissait pas le Ras-schastar. C'est pourquoi elle lui accorda un mois *pour se préparer à la discussion.* Alors Sankara se leva; il alla animer le corps d'un râjâ qui venait de mourir [2], et il recommanda à ses disciples de garder son propre corps [3]. Pendant un mois il étudia le Ras-schastar, puis il rentra dans son corps naturel, et alla discuter avec la femme de Mandan Misr. Il en triompha, et fit de son mari son disciple.

Un jour que Sankarâchârya était sur un lieu élevé, un faquir kapâlik [4] vint à lui, et lui parla en ces termes : « Seigneur, comme je m'étais livré à la méditation sur Siva, il m'apparut et me dit : Demande-moi une faveur. Je le priai alors de m'admettre à sa cour. Il me répondit : Si tu m'apportes la tête d'un grand monarque, ou d'un jogui distingué par sa science dans les choses spirituelles, je me rendrai à tes désirs. D'après cette réponse, j'ai beaucoup voyagé *pour remplir ces conditions;* mais en vain. Je désespère de rencontrer jamais personne comme vous; ainsi livrez-moi votre tête. » Sankarâchârya lui dit : « Tu as raison; quel avantage retirerai-je de ma tête? *Ainsi je consens à te la livrer.* Mais si

[1] Ou « le livre de l'amour; » le même, je pense, que le *Kok-schastar.*

[2] On comprend assez que ce fut afin de pouvoir remplir les devoirs de mari auprès des princesses du harem, et pour étudier ainsi dans la pratique le Ras-schastar.

[3] De crainte qu'il ne fût anéanti, et qu'ainsi il ne pût le reprendre.

[4] C'est-à-dire, « se servant, pour boire, d'un crâne humain. »

tu me la coupes en ce moment, mes disciples étant témoins de cet acte, te tueront; c'est pourquoi il faut me trancher la tête seul à seul. » Le kapâlik content de ce discours, l'approuva. Alors Sankara alla à l'endroit où il avait promis de se rendre *pour cette exécution*, et absorbé dans l'extase il s'assit. Le kapâlik se rendit là pour lui trancher la tête. Le disciple de Sankara, nommé Sanandanâchârya, était assis en dehors. En apercevant la mauvaise disposition de cet étranger, il pria Narsing. Le dieu se manifesta; il blessa le kapâlik au cœur[1], et fit ensuite un grand éclat de rire, ce qui fit cesser l'extase de Sankarâchârya. Témoin de l'action merveilleuse de Narsingh, Sankara célébra ses louanges. Alors Narsingh s'étant calmé, le bénit et disparut.

Sankara quitta ce lieu, et il alla trouver son grand-père, le gurû Gaurpâd, à qui il montra le livre qu'il avait composé. Ce dernier en ayant entendu la lecture, en fut content et lui donna son approbation.

Il alla de là au Kachemire. Les pandits de ce pays lui adressèrent des questions auxquelles il répondit. Puis il alla à l'endroit nommé *Saraswatisthân* (la résidence de Saraswati), et il voulut s'asseoir sur le trône. Mais il se fit entendre une voix du ciel, qui dit : « Vous n'êtes pas digne de vous y asseoir, parce que vous avez goûté des jouissances terrestres. » Il répondit : « Non, je n'ai pas goûté avec ce corps des jouissances terrestres[2]. » Saraswati contente de cette réponse, lui permit de s'as-

[1] Mot à mot, « il fit son cœur brisé, » c'est-à-dire, je pense, « il le tua. »

[2] Parce qu'en effet ce fut seulement avec le corps du râjâ mort, qu'il vivifia, que Sankara eut des rapports avec les femmes du Zanâna.

seoir sur son trône. Il s'y assit en effet, du consentement de tous les assistants.

Il accomplit la conquête de la terre, et il arriva à l'âge de trente-deux ans. Alors il se rendit à sa propre maison [1].

C'est à lui qu'on doit l'établissement des sannyacîs nommés dasnâmîs [2].

NAM DÉO.

CHHAPPAÏ.

Nâm Déo accomplit son engagement *envers la divinité* comme dans le deuxième âge Narharidâs [3].

De ses mains, dans le temps de son enfance, l'idole Bithal [4] but du lait.

Il ressuscita une vache morte, et donna ainsi aux açuras une preuve *de sa mission.*

Il retira de l'eau un lit tel qu'il était auparavant.

Ayant vu le temple retourné, ceux qui y résidaient furent saisis de crainte.

[1] C'est-à-dire, « à sa véritable habitation, à la maison éternelle, » pour dire « il mourut. »

[2] Voyez le savant Mémoire de M. Wilson, *Asiat. Researches*, XVII, 172 et suiv.

[3] Surnom de Prahlâd, personnage célèbre parmi les waïsnavas. Voy. le *Wischnu-purana* de M. Wilson, pag. 124 et suiv.

[4] बिठल. Il sera question plus loin de cette idole.

Après s'être fait le sectateur de Panduranâth[1], il étendit son toit de chaume[2].

Nâm Déo accomplit son engagement comme le fit Narharidâs dans le second âge.

EXPLICATION.

Nâbhâ Jû a comparé Nâm Déo à Prahlâd (Narharidâs), parce que dans tous les lieux où Wischnu s'est fait voir à Prahlâd, dans ces mêmes lieux il s'est manifesté à Nâm Déo.

Bâm Déo (aïeul de Nâm Déo) vivait obscurément à Pandurpur. Sa fille fut veuve très-jeune, et Bâm Déo fit cette réflexion : Jusqu'ici l'amour ni aucun autre sentiment ne s'est encore emparé de la personne de ma fille; elle restera désormais attachée à celui à qui elle appliquera son esprit : c'est une chose certaine. Bâm Déo lui dit donc : « Consacre-toi, ma fille, au service du dieu *Wischnu;* si telle est ton intention, j'accomplirai toute *la cérémonie.* » Elle témoigna ce désir en effet. Alors il lui perça les oreilles, et lui mit de la mélasse dans la main. Pleine de bonne volonté, elle s'appliqua au service du dieu. Quelque temps après elle ressentit de l'inclination pour l'amour; elle se rendit la divinité favorable et devint enceinte. Les voisins l'ayant appris chuchotèrent; leurs propos arrivèrent jusqu'aux oreilles

[1] Ce mot signifie, le seigneur, c'est-à-dire le dieu de Pandura ou Pandurapûr, ville de la province de Béjapour ou Vizapour, qu'on nomme Punderpoor dans les cartes anglaises, long. 75° 24′, lat. 17° 40′. Il paraît que le dieu dont il s'agit ici n'est autre que Wischnu.

[2] C'est-à-dire, « il prépara pour lui une chaumière où il se retira loin du monde. »

de Bâm Déo. Après avoir réfléchi, il interrogea sa fille *à ce sujet.* Elle répondit : « Celui dont vous m'aviez parlé a accompli mon désir : que me demandez-vous? » Alors Bâm Déo fut satisfait, et on ne pensa plus à se moquer d'elle. Quelque temps après l'enfant naquit. On fit beaucoup de dépenses à cette occasion, et on lui donna le nom de Nâm Déo. Il grandit de jour en jour. Étant allé jouer avec les enfants de son âge, ils s'amusèrent à imiter le pujâ et tout le service divin. Nâm Déo demanda à plusieurs reprises *à son grand-père*, de le charger du service *du dieu.* Une fois Bâm Déo alla au village *voisin;* il dit à Nâm Déo : « J'ai affaire pendant trois jours au village, vous ferez le service. A la nuit vous donnerez du lait à boire à l'idole[1]. » Lors donc que Bâm Déo s'en fut allé au village, Nâm Déo fit le service pendant le jour, et à la nuit ayant mêlé du lait avec du sucre dans une coupe, il la présenta à l'idole pour qu'elle en fît sa nourriture; mais l'idole ne but pas le lait. Le second jour se passa de même. Le troisième jour il présenta la coupe; mais comme l'idole ne but pas plus que les jours précédents, Nâm Déo tira son couteau, et l'appliquant à son cou, il allait se le couper, lorsque Wischnu (Bhagawat), qui est la force de ses adorateurs, prit de sa main[2] la coupe, et en but le lait.

Quand les trois jours se furent écoulés, Bâm Déo revint, et demanda à Nâm Déo comment il s'était acquitté du service. Nâm Déo lui répondit : « Grand-père, en par-

[1] Cette idole est celle qui est nommée plus haut *Bîthal* et *Pandura-nâth.* Elle n'est autre chose que Krischna, Bhagawat ou Wischnu.

[2] C'est-à-dire, je pense, avec la main de l'idole qu'il dirigea.

tant vous n'aviez pas averti l'idole que votre petit-fils lui apporterait le lait; aussi ne m'a-t-elle pas connu, et s'était-elle obstinée à ne pas boire le lait que je lui présentais. » Nâm Déo raconta, en terminant, ce qui s'était passé le troisième jour, lorsqu'il présentait à boire à l'idole de la même façon que les jours précédents.

Le roi [1] ayant entendu parler de ce fait, fit venir Nâm Déo et lui dit : « Montrez-moi des miracles. » Nâm Déo répondit : « Si j'avais le pouvoir des miracles, me serais-je laissé amener ici? » Le roi se fâcha et lui dit : « Vous ne retournerez pas à votre maison avant d'avoir ressuscité cette vache morte. »

Alors le saint improvisa ce pad.

RAG-PAD.

Écoutez ma supplication, ô Seigneur du monde; je suis votre serviteur; prêtez l'oreille, ô Krischna, au désir que je vous exprime. — Maître du pauvre, pourquoi ne ressusciterez-vous pas cette pauvre vache, qui beuglait naguère, et dont tous les membres sont en bon état? — Augmentez *par là* ma gloire. — Si vous dites qu'il ne lui est pas donné par le destin de vivre davantage, eh bien, ajoutez à sa vie la portion d'existence qui m'a été réservée.

La vache se leva et se tint sur ses pieds. Le roi fut très-content et lui dit : « Si vous voulez des villages et des terres, vous pouvez les prendre. » Nâm Déo refusa, mais finit par accepter un petit lit enrichi de pierreries. Toutefois il le jeta dans la rivière de Bhîmrâ [2], qui se

[1] Il s'agit sans doute ici d'un roi musulman de Bijapour, de la dynastie Adilschâhî, qui régna de 1489 à 1689.

[2] La même, je pense, que celle qu'on nomme ordinairement Bîma.

trouva sur son chemin à son retour. Le roi l'ayant appris, se fit amener Nâm Déo de nouveau, et lui dit : « Apportez-moi mon lit. » Le saint tira alors de la rivière plusieurs sortes de lits, et les jeta sur le bord en disant : « Cherchez celui qui vous appartient, et prenez-le. » Quand le roi l'eut aperçu, il se jeta aux pieds du saint et lui dit : « Demandez-moi quelque chose. » Nâm Déo répondit : « Ce que je vous demande, c'est de ne pas m'appeler de nouveau auprès de vous, et de ne faire jamais souffrir aucun mal aux sâdhs. »

Son exercice continuel était de chanter des pads à Panduranâth dans son temple. Un jour qu'il se retarda, il ôta ses souliers, de crainte qu'on ne les lui volât dans la foule, et les lia à sa ceinture. En tirant de là son tâl [1], ses souliers tombèrent. Alors les employés du temple, mécontents, lui donnèrent cinq à sept coups sur sa tête, dont les cheveux formaient des mèches embrouillées, et le mirent dehors en le repoussant. Nâm Déo n'en conçut pas la plus légère peine dans son esprit; mais s'étant retiré en arrière, il s'assit et se mit à chanter son pad. Après l'avoir chanté, il dit : « O Seigneur, cette punition est *peut-être* juste; mais *néanmoins* dès aujourd'hui ceci sera le lieu où je ferai entendre mon pad. Que vous l'écoutiez ou non, je ne retournerai plus dans votre temple. »

RAG-PAD.

O roi Gobind (*Govinda*), mon extraction est basse; pourquoi as-tu rendu ma vie obscure?

[1] Sorte de cymbale sur laquelle on tape avec une baguette de bois. Nâm Déo la portait pour la faire résonner en l'honneur de la divinité.

Pendant que la bayadère danse en jouant du tâl et du tambour, pourquoi Bîthal n'agréera-t-il pas mon service? — O seigneur de Pandur, écoute mon discours; seigneur, montre-toi à Nâm Déo.

Quand il eut chanté ce pad, la porte du temple changea de place et se trouva à l'occident, au lieu d'être à l'orient comme auparavant; et Panduranâth ayant pris Nâm Déo par la main, le fit asseoir auprès de lui. Lorsque les employés du temple eurent vu cela, ils furent couverts de confusion; et tombant aux pieds de Nâm Déo, ils sollicitèrent leur pardon.

Un riche marchand fit une grande distribution aumônière, qui consistait à donner à chacun le poids de son corps, ce qu'on nomme *tulâ-dân*. Un jour il appela Nâm Déo, et il lui dit : « Prenez ce que vous voudrez. » Le saint voyant que l'orgueil s'était emparé de cet homme, pensa qu'il fallait l'en défaire. Il prit une feuille de tulcî, y écrivit le nom de Râma, et la remit au marchand en lui disant : « Donnez-moi de ce que vous me destinez le poids de cette feuille. » Le marchand se récria : « Quelle est, dit-il, cette plaisanterie? prenez quelque chose. » — « Non, insista Nâm Déo, donnez-moi le poids de cette feuille. » On plaça donc la feuille dans un bassin de la balance; mais on eut beau mettre de l'autre côté toutes les richesses de la maison, et même celles de la famille et des voisins, le côté de la feuille ne put s'élever. Le marchand fut consterné, et tous les assistants lui dirent : « Vous ne connaissez donc pas celui avec qui vous vous êtes querellé? L'individu qui vous a vaincu est nécessairement Nâm Déo. »

Le marchand mit enfin dans la balance tout ce qu'il avait fait vœu de donner, mais le bassin ne s'éleva pas. Alors il s'avoua vaincu. Nâm Déo ayant ainsi réussi à éloigner de lui l'orgueil, lui laissa ses richesses et se retira.

Un jour Krischna prit la figure d'un vieux brahmane, et vint éprouver Nâm Déo, un onzième jour de la lune décroissante[1]. Il demanda à manger au saint, qui lui dit : « C'est aujourd'hui le onzième, restez ici, et demain à l'aurore vous recevrez beaucoup. » Réponse et réplique eurent lieu à deux ou à quatre reprises. Les gens du village tâchèrent d'accorder les parties, mais elles ne se rendirent pas à leurs observations. Lorsqu'ils furent fatigués l'un et l'autre de cette querelle, le brahmane demanda un lit, et se coucha à la porte *du saint*. Au matin Nâm Déo alla le trouver; mais il vit qu'il était étendu mort, la bouche ouverte. Beaucoup de gens se rassemblèrent autour *du cadavre*, et chargèrent Nâm Déo d'injures, le traitant d'*assassin*. Celui-ci ne répondit rien à personne, mais il mit le brahmane sur ses épaules, et le porta au bord de la rivière, où il fit un bûcher, y plaça le cadavre, puis y monta lui-même et s'y assit. Là il se mit à crier : « Tout le monde a vu des *sati*[2], mais personne n'a jamais vu de *satâ*[3]; eh bien, on va en voir un à présent. » Ayant ainsi parlé, il appuya son doigt sur son menton, et ordonna d'allumer le feu.

[1] Jour spécialement consacré à Wischnu, et dans lequel le jeûne est très-méritoire.

[2] Femme qui se brûle sur le corps de son mari.

[3] Homme qui se brûle sur le corps de sa femme, ce qui est inouï.

Sur ces entrefaites le Seigneur montra son visage, et tous les habitants du village le virent et crurent en lui.

JAYA DÉVA[1].

CHHAPPAÏ.

Jaya Déva, roi des poëtes, étant venu auprès du souverain de la province de Chakkwaï[2], fut son barde.

Son Guîtagovinda fut très-célèbre dans les trois mondes.

C'est à la fois un poëme sur les rapports intimes de l'homme et de la femme, une agréable description des neuf sentiments propres à être développés en poésie[3], un océan d'amour[4].

En étudiant ses strophes de huit vers[5], on augmente en sagesse. En écoutant le récit des amours de Râdhâ, on connaît la vérité.

Wischnu est le saint lotus du pays, le soleil père du repos.

Jaya Déva, roi des poëtes, étant venu auprès du souverain de la province de Chakkwaï, fut son barde.

[1] Ou Jaya Déo, selon la prononciation vulgaire.

[2] Serait-ce Chuckwah, long. 85° 42', lat. 25° 4'? J'ignore, du reste, quel est le souverain dont il s'agit ici; il devait régner dans le XV[e] siècle, puisque Jaya Déva paraît avoir écrit à cette époque, étant, selon Wilson (*As. Res.* XVI, 52), disciple de Râmânand.

[3] Savoir, amour, joie, tendresse, colère, héroïsme, terreur, dégoût, surprise, contentement.

[4] Ou *singar*, qui est un des neuf *ras* ou sentiments.

[5] Ou *aschtapadî* अष्टपदी. Lassen dans son édition du *Guîtagovinda*, dit : *Canticorum ea est norma, ut octonis constent distichis.*

EXPLICATION.

Jaya Déva était du village de Kinduvilv[1]. Il était le chef des dévots *à Wischnu*. Il était roi des poëtes et faquir errant; ainsi il ne demeurait pas toujours dans le même lieu; chaque jour il allait rester sous un arbre, et *à la nuit* il revenait *au village*.

Un brahmane alla donner sa fille à Jagannâth. Le dieu lui dit : « Jaya Déva est ma propre figure ; allez lui donner cette fille en mariage. » Le brahmane prit sa fille, et la conduisit auprès de Jaya, à qui il dit : « Jagannâth vous ordonne d'accepter cette femme *pour votre épouse.* » Jaya Déva répondit : « Voici mon habitation ordinaire, comment pourrai-je garder votre fille? » Toutefois le brahmane laissa sa fille auprès de Jaya Déva, et s'en alla. Alors Jaya Déva demanda à cette jeune fille ce qu'elle comptait faire. Elle répondit : « Tant que je suis restée dans la maison de mon père, je suis demeurée en son pouvoir ; maintenant mon père m'a confiée à vous, je ferai ce que vous me direz. Si vous ne m'agréez pas *pour épouse* et que vous m'abandonniez, que deviendrai-je? »

Jaya Déva ayant entendu ces mots, reconnut que le maître lui avait violemment attaché cette femme au cou. Après avoir réfléchi, il se décida à la prendre pour épouse; puis il pensa qu'il ne convenait pas de continuer à vivre ainsi, mais qu'il fallait qu'il se bâtît une demeure. En effet il construisit une maison, et

[1] Jones et Colebrooke ne sont pas d'accord sur le nom actuel et la position de cette ville. Voyez Lassen, *Guîtagov.* Prol. p. 1.

devint grihastha[1]. Alors l'idole de Krischna-Râdhâ lui envoya un songe : « Jaya Déva, lui dit-elle, actuellement que vous avez une maison, je suis fatiguée de mon côté de demeurer dehors. » En apprenant que le maître ne voulait plus que sa statue fût dehors, Jayâ Déva la mit dans sa maison ; puis il pensa qu'il convenait d'en célébrer la gloire. Ce fut alors qu'il composa le livre du Guîtagovinda, où il écrivit *d'abord* le vers suivant.

PAD SANSCRIT.

Donne à la tige généreuse de tes pieds la propriété de détruire le poison de l'amour, et d'être un ornement à ma tête[2].

Il pensa cependant que ce vers était susceptible de critique, et il décrivit ainsi les qualités *de Krischna.*

DOHA.

Il est fier, généreux, jeune, de bonne santé, riche, bien né, beau, doux, fortuné ; il est habile dans les jeux et les artifices *de l'amour,* puissant dans ce qui a rapport à cette passion, et il est éloquent. Telles sont les qualités de l'amant que j'ai chantées. Je dis tout ce qui est dans Krischna, et par quoi il est le roi des amants.

Les qualités qui sont dans l'amant, comment pouvoir les décrire dans la maîtresse ? Ce fut à quoi Jaya Déva réfléchit ; et ayant trouvé convenable d'attendre encore un peu pour écrire cette description, il prépara le papier, puis il alla se baigner. Pendant ce temps Krischna lui-même ayant pris l'apparence de Jaya

[1] On sait que c'est la seconde des positions sociales des brahmanes, l'état d'homme marié, de गृह *maison,* et स्थ *résidant.*

[2] Dans le texte ce pad est en sanscrit, accompagné de la traduction en hindouï. On le trouve dans le *Guitagovinda,* X, 19, v. 8.

Déva, écrivit dans le livre *le pad qui avait embarrassé Jaya Déva,* déchira le papier qu'il avait préparé, laissa le livre ouvert, et se retira. Lorsque Jaya Déva vint et qu'il vit cela, il fut étonné, et interrogea sa femme à ce sujet. Elle lui dit : « Vous êtes revenu et avez écrit ces vers : quel autre que vous aurait touché *à votre livre?* » Après avoir entendu cette réponse, *il comprit que c'était un miracle de Wischnu,* et fit le pradakschin[1] de sa femme[2].

Le râjâ de Nîlâchal[3] rédigea un Guîtagovinda, puis il fit venir les brahmanes, et leur dit de faire connaître ce livre[4]. Ils lui répondirent : « Ce volume n'est point le *véritable* Guîtagovinda, car nous le possédons *déjà.* » Le roi insista, en disant : Que son Guîtagovinda était le véritable. Mais les pandits se refusèrent à le reconnaître, et il fut décidé qu'on mettrait les deux livres dans le temple de Jagannâth, et qu'on regarderait comme authentique celui que désignerait le dieu. Ainsi fit-on. Le Seigneur orna son cou du livre de Jaya Déva comme d'un collier, et jeta hors du temple celui du roi. Ce dernier fâché de ce résultat, se mit en marche pour aller se noyer; mais le Seigneur lui dit : « Sire, pourquoi perdre ainsi inutilement votre vie ? Il n'y a pas de livre pareil à celui de Jaya Déva. Écrivez-en un sloka à chaque division du vôtre, et en cette compagnie il deviendra célèbre. »

La jeune fille d'une jardinière, en allant çà et là pour cueillir du baïgan[5], chantait le pad suivant :

[1] Circumambulation religieuse autour d'une personne ou d'une chose.

[2] Parce qu'elle avait été sanctifiée par la vue du dieu.

[3] Wilson place cette ville sur la côte d'Orissa. (*As. Res.* XVI, 52.)

[4] C'est-à-dire, d'en faire circuler des copies.

[5] *Egg plant.* (*Solanum melongena.*)

Sur le bord de la Jamuna, Krischna habite une forêt que rafraîchit un doux zéphyr [1].

Jagannâth la suivit *pour l'entendre*. Au temps du service divin, le dieu dit au roi Bikram : « J'ai suivi une jeune fille qui récitait un vers du Guîtagovinda : pourquoi n'en réciter qu'un seul ? » Alors le roi lui amena cette jeune fille, qu'il fit asseoir dans le temple, et à qui il ordonna de chanter en ce lieu des vers du Guîtagovinda. Lorsqu'elle mourut, le dieu jeûna et dit à ce sujet au roi : « Comme ma servante est morte, je n'ai pas mangé aujourd'hui, parce que je n'ai pas entendu de chant. » Alors le râjâ *en* fit chanter *une autre*, et jusqu'à présent on continue de chanter lors de la cérémonie nommée *artî* [2], avant le sommeil du dieu. Puis le roi fit faire une proclamation dans la ville, portant que chacun devait lire habituellement et avec respect le Guîtagovinda.

A Lahore un Mogol nommé Mîr Madho lisait le Guîtagovinda; il l'entendait réciter habituellement à un sâdh de qui il l'apprenait. Partout où il allait, monté sur son cheval, Krischna allait aussi, assis sur le pommeau de la selle. Un sâdh ayant vu ce prodige, en fut stupéfait. Le Mogol lui parla, puis il se fit faquir et prit le nom de Sâlih Beg. Une fois le Mogol alla à Dehli, et y récita le Guîtagovinda. Une grande foule se réunit auprès de lui pour l'entendre. Le sultan l'ayant appris,

[1] Ce pad est seulement en sanscrit dans le texte. On le trouve dans le poëme de Jaya Déva, d'où il est en effet tiré, V, 11, v. 8.

[2] Cérémonie qui consiste à passer une lampe allumée autour d'une idole.

fit appeler le Mogol, et lui demanda ce qu'il lisait qui attirait une si grande foule. Celui-ci répondit que c'était le Guîtagovinda. Le sultan lui dit : « Beaucoup d'autres personnes lisent le même livre, et nulle part il n'y a une telle foule. »— « Sire, répliqua le Mogol, si un perroquet dit ce que lui a appris un gurû, personne ne s'approche pour l'écouter ; mais si c'est un corbeau qui parle, tout le monde considérant cela comme un miracle, accourt pour savoir ce qu'il dit. »

Jaya Déva en allant de tous côtés recueillir des aumônes pour les frais du culte du dieu, revenait d'un endroit avec des pièces d'or qu'il avait obtenues, lorsqu'il rencontra des thags[1] sur sa route. Il leur demanda où ils allaient. Ceux-ci lui répondirent qu'ils iraient là où il irait lui-même. Il comprit tout de suite que c'étaient des compagnons de ses pièces d'or ; ainsi il les leur livra. Ces derniers, tout en les prenant, dirent entre eux : « Nous sommes tous des thags ; mais celui-ci est *sans doute* encore plus adroit (*thag*) que nous. Actuellement, au moyen de quelque ruse, il ira dans le village voisin, et nous livrera au magistrat. Que faut-il faire ? » Un d'eux dit qu'il fallait le tuer ; un autre exprima l'opinion qu'il ne fallait pas faire périr celui qui avait donné *volontairement* ses richesses ; un troisième enfin fut d'avis de lui couper les pieds et les mains, et de le jeter dans une fosse, d'où il ne pourrait aller nulle part pour les faire saisir. Ainsi firent-ils. Sur ces entrefaites un râjâ passa par là, et ayant vu du côté de la fosse un éclat pareil

[1] ٹھگ. Ce mot signifie à la fois *voleur,* et *rusé, trompeur.* Il est pris ici dans le premier sens, et plus loin dans le second.

à celui de plusieurs milliers de lunes, il s'en approcha, et aperçut Jaya Déva, dont la vue purifia son intelligence. Il le fit monter dans son palanquin, et le conduisit à son palais, où il le fit guérir de ses blessures; puis il lui demanda de lui indiquer ce qu'il avait de mieux à faire. Jaya Déva lui répondit de faire le service des dévots à Harî. Le râjâ ayant agréé cet avis, agit en conséquence. Quelque temps après *nos* voleurs ayant appris que ce râjâ traitait favorablement les adorateurs de Harî, prirent le chapelet *des sâdhs*, se marquèrent *le front* du tilak convenable, et vinrent auprès de ce souverain. Ils y trouvèrent Jaya Déva dans une heureuse situation. On se reconnut des deux côtés, et les voleurs tremblèrent de crainte [1].

L'arrivée de ces individus fit éprouver à Jaya Déva une joie pareille à celle qu'on ressent à l'arrivée d'un intime ami. De même que les voleurs n'avaient pas dépouillé leur méchanceté, ainsi Jaya Déva avait conservé sa sainteté. Il fit avertir le râjâ, et lui dit : « Après ce petit nombre de jours, votre charité envers les sâdhs a porté son fruit aujourd'hui d'une manière manifeste. De tels dévots ne sont pas encore venus; leur arrivée annonce que votre bonne fortune s'est réveillée. Il convient de les traiter beaucoup mieux que tous les autres. » Le râjâ, en effet, les conduisit dans l'intérieur de son palais, et il chargea des gens de les oindre d'huile et de les frotter de parfums. On les fit ensuite baigner et manger; mais on avait beau les traiter avec distinction, ils prenaient la chose au rebours. Comme ils avaient vu Jaya Déva,

[1] Cette histoire paraît être un reflet de celle de Joseph.

ils disaient dans leur esprit : « O le joli profit que rapporte le chapelet ! pour l'avoir pris nous sommes dans les fers. Ceux-ci croient nous bien traiter ; mais celui-là se retire sèchement. » Alors ils demandèrent à Jaya Déva la permission de s'en aller. Le saint fit appeler le roi, et lui dit de les congédier, en leur donnant toutes les richesses qu'ils désireraient. Le roi les fit donc entrer dans la forteresse où se trouvait le trésor, et leur dit : « Emportez ce que vous voudrez des richesses qui sont déposées ici depuis les temps anciens. » En effet les voleurs emportèrent tout ce qu'ils purent ; puis Jaya Déva leur donna pour les accompagner, deux individus à qui il dit de ne revenir qu'après les avoir conduits jusqu'au delà des limites du pays. Les voleurs furent alors convaincus que Jaya Déva n'avait pas voulu les faire mourir dans le palais, mais qu'il avait donné cette commission à ces hommes chargés de les accompagner. Ces derniers dirent aux voleurs dans la route : « Pendant tout le temps *des distributions extraordinaires faites aux sâdhs*, Jaya Déva n'a traité personne aussi bien que vous tous. Y a-t-il quelque lien de parenté entre vous et lui, ou bien vous êtes-vous simplement connus ? » Les voleurs répondirent : « Nous étions avec lui au service d'un autre roi ; il se conduisit mal dans une affaire, et le roi nous donna ordre de le tuer ; mais nous avions de l'amitié pour lui ; nous ne le privâmes pas de la vie, mais nous nous contentâmes de lui couper les pieds et les mains. C'est ainsi que nous ayant cette obligation, il nous a traités comme il l'a fait. » Pendant que ces voleurs tenaient ce discours, la terre s'entr'ouvrit et les engloutit tous. Les hommes

qui étaient avec eux allèrent raconter ce fait à Jaya Déva. Celui-ci frotta, en soupirant, ses pieds et ses mains brisés, et à l'instant ces membres poussèrent comme une plante. Les hommes témoins de cet événement virent là un nouveau miracle, et allèrent rapporter au roi ces deux prodiges. Ce dernier, en les apprenant, courut se jeter aux pieds du saint, et lui demanda ce que cela voulait dire, qui il était enfin, et à quel pays il appartenait. Comme le roi insista sur sa demande, alors Jaya Déva lui raconta toute son histoire depuis le commencement jusqu'au bout. Le râjâ après l'avoir entendu, reconnut que c'était une grande fortune pour lui *de posséder Jaya Déva*. Il envoya chercher à Kinduvilv Padmâwatî, femme de Jaya Déva, dans un palanquin, et l'installa dans son palais là où la reine avait ses appartements.

Un jour le frère de la reine mourut, et sa femme voulut se brûler avec son cadavre. La reine ayant appris cette nouvelle, se mit à pleurer et à se frapper la poitrine. Dix khuschamâdis [1] l'imitèrent d'une manière encore plus énergique. Quant à Padmawâtî, elle resta assise sans manifester aucune émotion. On lui demanda pourquoi elle n'avait aucun souci de ce qui se passait : « Toutes ces démonstrations, répondit-elle, ne sont pas une preuve d'amitié. La seule preuve réelle qu'on en puisse avoir, c'est lorsque quelqu'un, en entendant annoncer

[1] C'est-à-dire, gens de condoléance, ou pour mieux dire, des gens qui vous disent : خوش آمدی *bravo*, prenant part à votre joie, et par suite à votre tristesse. Ici il est évident que ce sont des gens à gages, comme c'est l'usage dans tout l'Orient. Conf. Évangile de S. Matthieu, chap. IX, vers. 23.

la mort d'une personne qu'il aime, quitte son corps[1]. » Ces paroles excitèrent chez la reine une violente colère; mais elle garda le silence. Quelques jours après elle dit au roi : « Je veux éprouver l'amour de Padmâwati; il faut la mener dans le jardin, et lui envoyer dire là que Jaya Déva est allé dans l'autre monde. » Le roi agit ainsi : mais Padmâwati ne fit aucun mouvement; et comme la reine se mit à pleurer, elle lui dit : « Pourquoi pleurez-vous? mon mari va bien. »

Quelques jours se passèrent, puis la reine pria le roi de répéter la même expérience. Celui-ci, se frappant le front, lui répondit : « *Tout cela est inutile*, les avertissements de Jaya feront tomber dans la poussière *cette nouvelle tentative*. Tu me mets un couteau à la gorge. » La reine insista; elle fit plus, elle renonça au boire et au manger. Alors le roi envoya à Padmâwati le même message que la première fois. Cette dernière pensa en elle-même que cette malheureuse la vexerait sans cesse pour l'éprouver; ainsi elle quitta la vie. La reine, témoin de cet événement, pâlit. Jaya Déva ayant appris ce qui se passait, accourut; il ressuscita Padmâwati en chantant une strophe de son poëme, et il consola le roi; puis il prit congé de lui, et se retira à Kinduvilv. Le Gange était à dix-huit kos de ce dernier endroit; Jaya Déva allait toujours s'y baigner par pénitence. Quand il fut vieux, le Gange lui dit de ne plus venir, mais de se contenter de se baigner en esprit. Jaya Déva ne voulut pas renoncer à cet exercice; alors le Gange lui dit : « Eh bien, je viendrai moi-même auprès de toi. » Jaya Déva lui demanda

[1] C'est-à-dire, « meurt de chagrin, » ou « se brûle. »

quel gage il aurait pour croire *à ce prodige.* « Un lotus fleurira, répondit-il, et tu connaîtras par là *ma présence.* » Ainsi arriva-t-il; et jusqu'à ce jour une branche du Gange baigne le village de Kinduvilv.

RAÏDAS.

CHHAPPAÏ.

Le discours sublime du pur Raïdâs brise le nœud du doute.

Il prononça des paroles conformes à la tradition, aux Vêdas, aux Schastars. Les dévots le serrèrent contre leur poitrine, s'unissant à lui comme le lait et le sucre.

Par la faveur de Wischnu il obtint le bien-être *en ce monde* et l'éternelle félicité. *Le dieu* s'étant assis sur le trône royal, manifesta la foi de son serviteur. Tous ayant renoncé à l'orgueil de la distinction des castes[1], s'attachèrent à ses pieds comme la poussière.

Le discours sublime du pur Raïdâs brise le nœud du doute.

EXPLICATION.

Il y avait un brahmâcharî[2] qui était disciple de Râmânand. Il se procurait des aliments, les préparait, puis les plaçait devant la statue. Il y avait à la porte *du temple* un banyân qui était lié d'affaires avec un boucher. Cet homme demandait sans cesse au brahmâcharî la faveur

[1] Les chefs des sectes indiennes nouvelles, tels que Kabîr, Nânak, Râmânand, Dadu, etc., à l'imitation de Sakya Munî, ont tous adopté l'égalité des hommes pour dogme fondamental.

[2] Jeune brahmane étudiant.

de lui laisser un jour faire une offrande *à la divinité;* mais le brahmâcharî ne tenait aucun compte de sa demande. Un jour la pluie empêcha le brahmâcharî de sortir du temple; il accepta alors l'offrande du banyân, et la prépara pour le dieu. Lorsque Râmânand, ayant placé la nourriture, se mit à méditer sur Raghunath (Râma), son attention ne put se fixer. Il demanda à son élève de qui il tenait ce jour-là la nourriture du dieu. Celui-ci répondit qu'il l'avait reçue du banyân. Alors le swâmî fit entendre ces mots : O chamâr[1]. *D'après cette malédiction* Raïdas *mourut,* et naquit *de nouveau* dans la maison d'un homme de la caste des *chamârs.* Comme il refusait le sein de sa mère, une voix du ciel se fit entendre à Râmânand. C'était Bhagawat qui lui dit : « Allez à la maison du chamâr *où Raïdas a pris de nouveau naissance.* » L'ascète se leva, et se dirigea vers la maison qui lui avait été indiquée. Le père et la mère de Raïdâs, affligés comme ils l'étaient, s'empressèrent d'accourir, et se jetèrent aux pieds du saint. Râmânand n'eut pas plutôt fait entendre le mantra de l'initiation à l'oreille de Raïdâs, que ce dernier ne refusa plus de se nourrir du lait de sa mère.

Lorsqu'il fut grand, il s'occupait à faire des souliers. Quand des sâdhs venaient lui demander, il leur donnait; et au soir il portait à son père et à sa mère les deux à quatre païcas qui lui restaient. Ceux-ci s'étant fâchés contre lui *à ce sujet,* le chassèrent hors de leur maison.

Le Seigneur vint le visiter sous l'apparence d'un waïsnava, et il lui donna un fragment de la pierre philo-

[1] Nom de la caste impure des cordonniers, ou pour mieux dire de ceux qui emploient le cuir dans leurs ouvrages.

sophale, lui ayant montré comment il fallait s'en servir pour changer le fer en or. Toutefois Raïdâs lui dit : « Ma richesse c'est Râma.

PAD DE SURDAS.

Le nom de Hari est la grande richesse de ses serviteurs; elle s'accroît de jour en jour d'un quart ou de la moitié, et elle ne diminue jamais d'un dâm [1]. Aucun voleur ne s'en empare, ni pendant le jour, ni pendant la nuit [2]; elle est en sûreté dans la maison. O Surdâs, celui dont le Seigneur est la richesse a-t-il besoin d'une pierre ?

« Mettez ce morceau de pierre sur le toit, » ajouta Raïdâs.

Le Seigneur laissa passer treize mois, puis il vint encore, et trouva Raïdâs dans la même détresse. La pierre était encore au même endroit. Alors Raïdâs s'étant assis pour faire le service divin, il vit cinq pièces d'or sous le trône du dieu, et n'osa pas continuer les cérémonies sacrées. Mais le Seigneur lui envoya un songe, et lui dit *dans ce songe :* « O Raïdâs, me céderas-tu, ou dois-je te céder ? » D'après ce discours il se décida à prendre les pièces d'or, et il en bâtit un nouveau temple où il plaça un mahant. Pendant tout le jour il distribuait les vivres offerts à l'idole. Sa réputation s'étendit dans la ville. Grands et petits venaient, et obtenaient la nourriture consacrée. Puis le Seigneur voulut le rendre célèbre. Il pensa que les méchants étaient la clef propre à ouvrir la chambre de la grandeur des sâdhs. Il changea donc

[1] Trente-quatrième portion d'un païça, dont il faut douze pour un ana. Seize anas valent une roupie.

[2] Conf. Matth. VI, 19, 20.

l'esprit des brahmanes *au sujet de Raïdâs;* aussi allèrent-ils se plaindre au roi en ces termes.

SLOKA SANSCRIT.

Là où on respecte les choses qui ne sont pas respectables, et où les choses respectables n'attirent rien moins que le respect, là trois choses surviennent : la famine, la mort, la crainte.

Ils ajoutèrent en injuriant Raïdâs : « Un chamâr fait le pûjâ du salgrâm, et distribue ensuite la nourriture sacrée aux hommes et aux femmes de la ville. Ainsi il les dépouille de leur caste et l'anéantit. » Le roi ayant entendu ces plaintes, fit appeler Raïdâs, et lui dit : « Livrez le salgrâm aux brahmanes. » Il répondit : « C'est très-bien, je ne demande pas mieux; mais si à la nuit l'idole vient encore me trouver, les brahmanes crieront ensuite que je l'ai volée. Ainsi ne la leur livrez qu'après avoir fait une épreuve. » En effet le roi fit placer le trône *de l'idole* au milieu de l'assemblée royale. Il dit aux brahmanes d'appeler l'idole. Ceux-ci se fatiguèrent à force de réciter le Vêda, mais l'idole ne bougea pas. Alors Raïdâs fit entendre un chant tellement tendre, que l'idole avec son coussin alla se mettre sur les genoux de Raïdâs. Les brahmanes se retirèrent en rougissant, et le roi traita avec beaucoup de respect Raïdâs.

Jhâlî, reine de Chitor, était allée auprès de Kabîr pour être son disciple. A son arrivée elle trouva Kabîr assis sur un tapis, sur lequel il avait laissé tomber de la mélasse, et qui était couvert de plusieurs milliers de mouches. A cette vue sa foi ne put se développer; mais ayant contemplé la beauté de l'idole de Raïdâs, cette reine

devint disciple de ce dernier. Lorsque les brahmanes qui étaient avec elle eurent appris cela, leur corps fut brûlé par le feu *de la colère,* et ils allèrent réclamer auprès du roi. Celui-ci leur dit que déjà on avait fait subir une épreuve à Raïdâs. Les brahmanes insistèrent, et le roi se décida à faire de nouveau venir le saint, et à lui faire subir la même épreuve que la première fois. Les brahmanes se fatiguèrent en vain à force de lire le Vêda; quant à Raïdâs, il récita ce vers de sa composition en l'honneur du dieu qui justifie le coupable.

PAD.

O dieu des dieux, vous êtes déjà venu à mon secours. Vous êtes la racine du bonheur suprême qui n'a pas d'égale. J'ai trouvé cette racine *en embrassant* vos pieds. J'ai habité dans le sein de plusieurs femmes [1], sans pouvoir éviter la crainte de la mort. Tant que je ne me suis pas livré à votre culte, j'ai erré çà et là *dans l'irrésolution.* J'ai nagé dans la douleur infranchissable du charme de l'illusion et du goût erroné pour les choses visibles. *Aujourd'hui,* à cause de la foi en votre nom, je dois m'abstenir de penser à toute autre *chose,* et ne pas me mettre en peine de la justice du monde. Agréez, ô Dieu, l'adoration de votre serviteur Raïdâs. Rendez son nom célèbre, vous qui purifiez le pécheur.

Alors le Seigneur se mit en mouvement de la même manière que la première fois, et alla s'asseoir sur les genoux du saint.

Lorsque la reine prit congé de Raïdâs, ce dernier lui recommanda de lui écrire, s'il venait à se passer quelque chose qu'elle voulût lui faire savoir. Quand elle arriva dans son pays, les brahmanes l'insultèrent, lui reprochant d'être devenue disciple d'un chamâr. La reine fut

[1] Allusion à la métempsycose.

en grand souci, et elle écrivit une lettre à son gurû. Celui-ci accourut. La reine le reçut avec beaucoup d'honneur, et le fit entrer dans son palais. Tous les brahmanes vinrent; la reine leur distribua des vivres. Après les avoir apprêtés à leur manière, ils s'assirent pour manger ; mais voilà qu'entre chaque couple de brahmanes il parut un Raïdâs. Les brahmanes ayant vu ce miracle deux à quatre fois, s'inclinèrent devant Raïdâs *par respect,* et tombèrent à ses pieds. Alors le saint ayant découvert sa poitrine, leur montra le cordon d'or *qui annonçait sa véritable caste.*

RANKA ET BANKA.

Rânkâ était le mari, et Bânkâ était la femme. Ils habitaient Pandurpur[1], et leur occupation était d'aller chercher du bois dans la forêt. Ils étaient très-charitables envers les sâdhs, et ils ne mangeaient que ce qui leur restait *après leur avoir fait l'aumône;* à défaut de quoi ils restaient à jeun. Un jour Nâm Déo dit au Seigneur : « Ces deux individus passent leurs jours dans une grande détresse, donnez-leur quelque chose. » Le maître lui dit : « Je désire vivement leur donner, mais ils ne veulent rien accepter. Si tu ne le crois pas, viens le voir. » En effet Krischna et Nâm Déo allèrent dans la forêt; et à l'endroit même où les deux saints ramassaient du bois, ils dénouèrent un sac de mille roupies, et répandirent *par terre* quelques pièces d'or. Rânkâ marchait le premier.

[1] Le texte porte *Pundurpur ;* mais c'est la même ville dont il a été question p. 48. J'ai dû ainsi adopter une orthographe uniforme.

En voyant cet or il le couvrit de poussière, en disant en lui-même : « Je connais bien *le néant de cet or;* mais qui sait si ma femme, en le voyant, ne sera pas atteinte par la concupiscence? » Sa femme, qui venait derrière lui, lui demanda ce qu'il avait fait en se baissant. Rânkâ lui dit tout. Sa femme répliqua : « O Rânkâ, tu n'as pas la véritable pénitence. Si tu avais cru que cet or ne fût que de la poussière, pourquoi l'en aurais-tu couvert? » Rânkâ lui dit : « Tu es plus parfaite que moi[1]. » Comme ils marchaient en avant, Krischna eut soin de placer sur leur passage un amas de bois. Lorsqu'ils l'aperçurent, ils se dirent l'un à l'autre : « C'est quelque malheureux qui a fait ce tas, et qui a été obligé de s'en aller sans pouvoir l'enlever. » En conséquence ils le laissèrent, et retournèrent en leur maison. Le Seigneur leur apparut dans le chemin; et après avoir beaucoup persisté, il leur fit accepter cinq coudées d'étoffes *pour se couvrir.*

MADHODAS[2].

CHHAPPAÏ.

Outre Vyâça, Manu a fait paraître Madho l'amour du monde.

D'abord il lut des portions du Vêda et les dix-huit Puranas, puis il étudia le Bhagawat, le Mahabharat, etc., et il contribua ainsi à la gloire de Hari. Enfin, après avoir vérifié tous les livres *sacrés*, il en développa le sens en bhâscha (hindouî).

[1] A la lettre, « tu es plus *Bânkâ* que je ne suis *Rânkâ.* »

[2] माधोदास « serviteur de Madho ou Krischna. »

Il traversa le monde de l'existence en chantant des hymnes sur les victoires et les jeux de Krischna. Il fut aimé de Jagannath, et son cœur fut pénétré de sentiments d'amour envers lui et de la perfection de la pénitence.

Outre Vyâça, Manu a fait paraître Madho l'amour du monde.

EXPLICATION.

Le brahmane Madhodâs habitait Kanoje; il aimait à penser que lorsqu'il aurait un enfant tant soit peu capable de gagner quelque chose, il lui confierait sa maison, et irait *au Nîlâchal*[1]. Sur ces entrefaites sa femme mourut. Il en éprouva du découragement, et il se dit que Dieu avait fait le contraire de ce qu'il désirait.

« C'est ainsi, ajouta-t-il, qu'un jour un voyageur fatigué de la route, pensait que s'il avait un cheval, il monterait dessus, et pourrait la poursuivre *plus facilement*. Mais voilà qu'un Mogol, qui était monté sur une jument, vint à passer. Comme le poulain de sa jument était fatigué, il se saisit de ce voyageur, et mit le poulain sur ses épaules. »

Celui qui s'enorgueillit de sa position est bien insensé. N'est-il pas sous la tutelle de l'Être qui conserve toutes choses?

DOHA.

Vous qui dites, Je donne à ma famille la nourriture et le vête-

[1] C'est-à-dire, « montagne bleue. » Ce sont des monts cités dans les Puranas. (*Wischnu-purana*, pag. 184.) On les place dans le district de Kathac sur la côte d'Orissa. Il ne faut pas les confondre avec les *Nilgheris*, dont le nom a la même signification, mais qui forment les Ghâts de la côte de Malabar.

ment; dites quels arbres et quelles plantes flétris vous avez rendus verts?

Ayant donc fait ces réflexions, Madhodâs quitta sa maison, alla à Nîlâchal, éleva au bord de la mer une chaumière de feuilles d'arbres, et s'y renferma. Sans céder à la faim ni à la soif, il resta absorbé dans *la contemplation de* la forme de Jagannâth.

Cependant la réputation de Madhodâs se répandit. Une grande foule accourait *pour le visiter,* au point qu'il n'avait plus le temps de méditer et de prier. Pour détruire sa renommée, il s'imagina d'aller mendier. Le matin venu, il alla à la porte d'une *vieille* femme qui était en train de la nettoyer. Elle lui jeta le chiffon qu'elle tenait entre les mains. Ayant considéré la qualité *de l'étoffe,* Madhodâs l'emporta, le lava dans l'eau, et le fit sécher ensuite. A la nuit il en fit une mèche, et en ayant allumé une lampe, il la plaça dans le palais du Seigneur, et fit cette prière : « De la même manière que votre temple est éclairé par le chiffon de cette femme, qu'ainsi son cœur soit éclairé ! » Aussitôt que la mèche commença à brûler, la vieille se mit à se repentir, et se frappant la tête, elle disait : « J'ai frappé un waïsnawa, en lui jetant mon chiffon. Ai-je bien pu faire une action aussi blâmable ! » Le lendemain Madhodâs retourna voir cette femme. Elle accourut et tomba à ses pieds, en lui demandant pardon de sa faute.

Madhodâs alla d'abord à Brindâban visiter tous les lieux célèbres par les jeux de Krischna; puis à Bhandîr [1] pour voir Braj. Là le waïsnava Kschémadâs mangeait

[1] Ce mot paraît désigner le district où est situé Braj.

dans la nuit, en cachette de tous les waïsnavas. Madhodâs étant allé auprès de lui, s'assit et resta ainsi sans se lever. Quand la nuit fut avancée, Kschémadâs ne pouvant faire autrement, retira de la terre des provisions qu'il y avait cachées, et les ayant apprêtées, il les servit à Madhodâs sur deux plats de feuilles d'arbres, et l'invita à venir manger. Aussitôt que ce dernier porta la main sur ces aliments, ils se changèrent en vers qui s'éloignèrent. Kschémadâs étonné demanda *ce que cela signifiait.* Le saint lui répondit : « Quand tu manges en cachette des sâdhs, tu te nourris toujours de vers. Désormais tu ne prendras, pendant douze ans, que de la nourriture froide, pour être délivré *du poids* de ta faute. » Ainsi fit Kschémadâs.

De là Madhodâs alla à Haryânâ [1], où il fut témoin des jeux (représentations) qu'on faisait d'après ses propres écrits.

On raconte de Madhodâs beaucoup de traits analogues. J'en ai donné un échantillon.

RUP ET SANATAN.

CHHAPPAÏ.

Les deux *frères* Rûp *et* Sanâtan, quoique jouissant des douceurs du monde, l'abandonnèrent, le quittèrent.

Ils gouvernaient *en qualité de ministres* [2] le pays de Gaur dans la province du Bengale. Ils égalaient le roi, quant à la possession de chevaux, de vaches, de

[1] District de la province de Dehli.

[2] Wilson, *As. Res.* XVI, 114.

maisons, de magasins. Considérant tout ce bonheur comme périssable, ils allèrent demeurer à Brindâban; là ils appliquèrent leur esprit à se faire une cellule pour y trouver le contentement. Dans la terre de Braj ils pratiquèrent avec satisfaction, mais en cachette, le culte de Krischna et de Râdhâ.

Les deux *frères* Rûp *et* Sanâtan, quoique jouissant des douceurs du monde, l'abandonnèrent, le quittèrent.

EXPLICATION.

Rûp *et* Sanâtan avaient assujetti leurs sens. Ils laissèrent le gouvernement du pays du Bengale, ainsi que s'exprime Nâbhâ Jî *dans le vers précédent.* Lorsqu'ils allèrent à Brindâban, ils virent les lieux des jeux de Krischna, décrits par Sukadéva *dans le Bhagawat*, et dont on avait conservé le souvenir.

Ils exécutèrent le rit de l'adoration conformément au Bhagawat, et de manière à satisfaire les gens qui ont du goût *pour les choses spirituelles.* Gopeswar [1] Mahâdéva, kotwâl de Brindâban, vint d'après l'ordre du Seigneur leur dire : « Puisque vous êtes venus à Brindâban, écrivez quelque chose à la louange du maître; sinon je ne vous permettrai pas de rester ici. » Ayant entendu ces mots, ils firent chacun un granth (livre) par crainte [2].

Une fois l'empereur Akbar alla les voir dans leur

[1] A la lettre, « chef (seigneur) des bergers. » C'est un des noms de Krischna. Ce mot est ici ou un titre d'honneur, ou un nom propre, quoiqu'il soit assez singulier que le même personnage porte à la fois un nom de Siva et un nom de Wischnu.

[2] Ils sont auteurs l'un et l'autre de plusieurs ouvrages. (*As. Res.* XVI, 120, 121.)

asile de Brindâban, et leur dit : « Si vous le voulez, je vous ferai bâtir une habitation. » Ils lui répondirent : « Fermez les yeux. » *Il le fit en effet*, et il vit que *tout* Brindâban était enrichi de pierreries. *Rup et Sanâtan* lui dirent : « Vous emploieriez toutes les richesses du royaume, que vous ne pourriez pas construire une chaumière pareille. »

Rûp, dans son granth, avait comparé les cheveux de Râdhâ à un serpent[1]. Sanâtan ayant lu *ce passage*, en trouva les vers grossiers, et il conçut du doute en son esprit *à ce sujet*. Mais une fois Râdhâ *elle-même* se balançant auprès de l'étang de Râdhâ, donna à la tresse de ses cheveux de derrière l'apparence d'un serpent. *Sanâtan, qui l'aperçut*, cria aux habitants de Braj : « Accourez, le serpent va mordre cet enfant et le dévorer. » On vint, on regarda; mais on ne trouva ni enfant, ni serpent. Alors Sanâtan comprit qu'il avait *mal à propos* conçu un doute au sujet des vers de Rûp, et qu'à cause de cela Râdhâ s'était montrée avec sa tresse de cheveux de derrière ayant vraiment l'apparence d'un serpent. Il retourna auprès de son jeune frère, et fit autour de lui le pradakschin en disant : « Le fruit que j'ai retiré de mon blâme, c'est que Râdhâ s'est montrée sous cette forme *que j'avais critiquée*. »

[1] Cette comparaison est fort usitée. Voyez-en un exemple dans ma traduction abrégée de Bakâwalî (*Journal Asiatique*, année 1835, t. XVI, p. 358).

LE PREM-SAGAR.

Cet ouvrage, dont Krischna est le héros, n'est pas un poëme épique à la manière d'Homère et de ses imitateurs; il n'est pas non plus précisément une histoire suivie de Krischna. C'est plutôt une série d'aventures variées, qui n'ont souvent aucun rapport entre elles, si ce n'est que Krischna y prend toujours plus ou moins de part. Elles sont écrites en prose, le plus souvent rimée et entremêlée de vers nombreux appartenant à une rédaction plus ancienne, ce dont on s'aperçoit aisément à leur style archaïque. Un cadre commun réunit ces récits, d'après l'usage suivi par les Asiatiques pour les productions de ce genre, comme le Mahabharat, le Trône enchanté, les Mille et une Nuits.

Quoique le Prem-sâgar ait pour base le dixième chapitre du Bhagawat, curieux Purâna dont mon savant confrère, M. Burnouf, a entrepris avec succès la publication et la traduction, les légendes qui le composent, thème favori des auteurs indiens, ont été mises en œuvre dans plusieurs productions remarquables, notamment dans le Harivansa, dont l'élégante traduction de mon autre confrère, M. Langlois, a enrichi la littérature française; dans le Wischnu-purâna, publié en anglais par le célèbre indianiste H. H. Wilson, et dans plusieurs autres ouvrages. Le Prem-sâgar offre à peu près les mêmes

narrations, tantôt plus développées, tantôt plus succinctes; mais toujours rajeunies par cette poésie de la langue romane de l'Inde, plus concise dans son expression, et plus simple dans sa contexture que l'ancienne poésie sanscrite, si riche de formes grammaticales, de synonymes et d'épithètes. Ainsi, même après la lecture des trois ouvrages que j'ai signalés, celle du Prem-sâgar est attachante et offre de l'intérêt. Toutefois je ne présenterai le Prem-sâgar que sous le point de vue religieux et philosophique, littéraire et mythologique, et ce seront des fragments sur ces deux sujets seulement que je donnerai ici.

Je ne parlerai pas de ce qui touche à l'histoire proprement dite et à la mythologie historique; car je n'ai pas le courage d'entrer dans ce labyrinthe, d'où je craindrais de ne pouvoir sortir.

I. — Ce que je trouve de plus saillant sous le premier point de vue, c'est l'analogie frappante qui existe sur bien des points entre la vie de Notre-Seigneur et celle de Krischna, dont le nom lui-même rappelle, par sa consonnance, celui de *Christ* [1], et surtout entre les doctrines de l'Évangile et celles qui sont exposées dans le Prem-sâgar, notamment en ce qui concerne la foi au dieu incarné. Cette coïncidence est-elle l'effet du hasard? est-elle naturelle, en ce sens que les mêmes idées sont venues à l'esprit des hommes religieux de toutes les nations [2]? est-

[1] Ce n'est en effet qu'une consonnance; car l'étymologie des deux mots diffère entièrement.

[2] Il semble en effet que Krischna soit la personnification de la philosophie védanta.

elle enfin due à d'anciennes traditions orientales sur le Messie ou Christ futur, et à l'histoire de J. C. lui-même, parvenue dans l'Inde dès les premiers temps du christianisme [1]? Je n'hésite pas à adopter, avec T. Maurice [2], cette dernière explication.

La secte des waïsnawas ou sectateurs de Wischnu, en faveur de laquelle le Prem-sâgar est écrit, est une sorte de réforme de celle des saïwas ou sectateurs de Siva, qui font consister le culte de leur dieu en des austérités corporelles, sans qu'il soit nécessaire de les accompagner de la conversion du cœur. En effet ils ne voient que la mortification dans la pénitence. Ce dernier mot a pour eux un tout autre sens que pour nous chrétiens, chez qui il est la traduction du mot grec *μετάνοια*, mot qui signifie *conversion*, *changement*, et qui dans le Nouveau Testament est employé pour désigner la vraie pénitence du cœur [3].

Le culte de Krischna, dernière incarnation de Wischnu, bien différent de celui de Siva, est spirituel. Le salut y est accordé à la foi comme pouvant seule vivifier les œuvres, mortes de leur nature. La doctrine des

[1] Une autre supposition a été faite par des écrivains antichrétiens; c'est celle qui consiste à accuser le Christianisme d'avoir copié l'Inde. T. Maurice (*Brahmanical Fraud detected*) a pris la peine de réfuter cette supposition, que la haine aveugle du christianisme a pu seule enfanter.

[2] Dans l'ouvrage cité à la note précédente.

[3] Si nous accompagnons cette pénitence intérieure de démonstrations extérieures, c'est en union avec le sacrifice de J. C. en témoignage des sentiments qui nous animent, et enfin pour satisfaire à la peine temporelle qu'encourt souvent le péché; mais nous savons que ces démonstrations toutes seules n'ont aucune valeur.

Saïvas, plus ancienne que l'autre, représente en quelque sorte la loi des Juifs, qui reposait aussi sur l'expiation humaine, exprimée par le sacrifice des animaux, tandis que la loi nouvelle nous montre en J. C. seul notre victime de propitiation.

A l'analogie que présente la vie de Krischna et celle de J. C., on objectera que Krischna est un personnage historique, qui vivait, d'après les calculs les plus plausibles, environ 1300 ans avant notre ère, et qu'on ne peut conséquemment le confondre avec le Sauveur. En effet Krischna, fils de Baçudéva, et cousin d'Yudischtir, roi de Dehli, vivait, à ce qu'il paraît, à l'époque que je viens d'indiquer; mais il me semble évident que la tradition a confondu les époques et dénaturé l'histoire en rattachant, selon moi, à ce personnage les notions vagues sur J. C., qui avaient pénétré, ainsi que je l'ai dit, dès le commencement de l'Église, dans les contrées baignées par le Gange et par la Jamuna.

En effet ce n'est que depuis le VIe ou le VIIe siècle de notre ère[1] que le culte de Krischna s'est répandu dans l'Inde avec ses légendes modernes, où figure entre autres un personnage entièrement inconnu dans l'histoire de Krischna du Mahabharat. Je veux parler de Râdhâ ou Râdhikâ, intéressante personnification de l'Église ou de l'âme fidèle.

Dans les autres awatars Wischnu ne manifesta, selon

[1] Bentley, d'après le *Janam-patra* (thème généthliaque de Krischna), qui donne la position des planètes à la naissance du dieu, a même calculé (d'après la supputation basée sur des tables européennes, réduites au méridien d'Ujjaïn), que le ciel ne peut avoir offert l'état décrit dans le *Janam-patra*, que le 7 août 600 de J. C.

les Indiens, qu'une partie (*ansa*) de sa divinité. Ici l'incarnation est complète; c'est le dieu lui-même en chair. Mais on peut dire de l'histoire de Krischna comparée à celle de J. C., ce que Fontanes disait du Coran, que c'était la Bible passée au travers des Mille et une Nuits.

Les extraits qui suivent constateront la ressemblance des dogmes fondamentaux que le Prem-sâgar semble avoir pour but spécial de propager, avec ceux du christianisme [1].

Commençons par la foi en Krischna, ce qui est en effet le dogme prééminent dans l'ouvrage dont nous parlons. Voici comment s'exprime au sujet de ce dieu incarné l'auteur du Prem-sâgar :

« O maître indivisible, invisible, immortel! Lakschmî votre esclave est continuellement occupée à votre service; vous êtes le dieu des dieux, personne ne connaît votre essence; votre éclat se produit dans la lune, le soleil, la terre, le ciel; vous vous manifestez dans l'univers entier. Votre mâyâ [2] est toute-puissante; elle a fasciné tous les êtres. Dans les trois mondes il n'y a ni sura, ni homme, ni muni qui puisse lui échapper.

VERS.

Il n'y a personne qui connaisse votre secret, les Védas vous célèbrent comme infini; nul n'est ni votre ami, ni votre ennemi, ni votre fils, ni votre père, ni votre frère, ni votre parent; vous vous êtes incarné pour délivrer la terre du poids des maux qui

[1] Je ne parle pas ici d'un but secondaire qui se manifeste clairement aussi, c'est d'inculquer le respect aux brahmanes; ce qui paraît prouver évidemment que l'ouvrage original a été écrit par un membre de cette caste.

[2] L'illusion, le voile qui cache la divinité aux yeux des mortels.

l'accablent; c'est pour les hommes que vous avez pris différentes formes[1].

Et plus loin :

« Dans chaque corps et dans chaque esprit sa lumière demeure. On le nomme avec raison libre de qualités *humaines*. Il crée et détruit; il reste uni et désuni; il se manifeste dans la terre, le ciel, l'air, l'eau et le corps, qui est formé des cinq éléments. Dans tout paraît la puissance de Wischnu. Ainsi s'expriment les Védas[2]. »

VERS.

Seigneur, vous êtes le maître de Brahma et des autres dieux; souverain du monde, votre puissance est immuable; vous avez créé la nature, et l'avez embellie... O Krischna, l'univers entier est votre manifestation; j'ai compris votre bonté, je vois certainement que vous êtes le créateur du monde...

« Vous vous êtes incarné plusieurs fois pour soulager la terre du poids *du mal*, pour faire périr les pécheurs[3] et sauver le monde. Vous êtes le seigneur invisible, indivisible, infini; mais à cause de vos adorateurs vous vous êtes rendu visible. Si votre bonté ne vous eût porté à le faire, vous seriez éternellement un esprit sans corps. Dans votre manifestation extérieure, le ciel est votre tête... la terre vos pieds... les nuages vos cheveux... les arbres votre barbe... la lune et le soleil vos yeux,

[1] Chap. LXXXV.

[2] Chap. LXXXV.

[3] Le mot que je traduis par *pécheur* est दुष्ट. On trouve aussi dans ce sens, et dans celui de « méchant » असुर *non sura*, le dernier mot सुर se prenant fréquemment pour *les bons*, par opposition aux méchants. Les mots *sur* et *açur* rappellent le *Sur* שור et l'*Assur* אשור de la Bible. Ce dernier mot peut en effet être considéré comme le surnom plutôt que le nom d'un peuple ennemi des Israélites, et signifiant « méchant. »

Brahma votre esprit, Siva votre majesté, le vent votre souffle, le mouvement de vos cils *pour ouvrir et fermer les yeux* le jour et la nuit, le tonnerre votre voix[1]. »

« Ce monde est un océan de peines; ses eaux sont le souci et la sensibilité. Sans le secours de la nacelle de votre nom[2], personne ne peut parvenir au delà de cet océan difficile *à traverser;* voilà pourquoi beaucoup s'y noient, voulant en sortir *d'eux-mêmes*. Les hommes qui pendant leur vie, lorsqu'ils sont revêtus du corps, ne vous adorent pas, ne pensent pas à vous, ne s'adressent pas à vous, ceux-là oublient leur devoir, et voient s'accroître leurs péchés. L'habitant du monde qui n'invoque pas votre nom, est semblable à celui qui laisse l'ambroisie pour se nourrir de poison. Celui-là au contraire dans le cœur de qui vous résidez, et qui chante vos louanges, possède la vraie piété, et acquerra le salut[3]. »

Dans le fragment qui suit, nous verrons Krischna reconnu par ses compagnons pour ce qu'il était réellement (selon les Hindous), comme J. C. le fut par les apôtres lorsqu'ils s'écrièrent par la bouche de S. Pierre : « Tu es le Christ, fils du Dieu vivant[4]. » Il nous est aussi représenté se manifestant à eux, ainsi que le Messie sur le Thabor.

« Alors tous les bergers, les mains jointes, dirent à Krischna : Seigneur, vous nous avez trompés pendant

[1] Chap. LXIV. On trouve dans la Bible quelques-unes de ces idées : « Le souffle de Dieu (le vent) se mouvait sur les eaux. » (Gen. I, 2.) « La voix de Dieu (le tonnerre) qui brise les cèdres. » (Ps. XXVIII, 5, etc.)

[2] « Nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. » (Act. IV, 12.)

[3] Chap. LXIV. — [4] Matth. XVI, 16.

longtemps; mais maintenant nous connaissons le mystère. Vous êtes le créateur de l'univers, celui qui efface les péchés des créatures, le seigneur des trois mondes; soyez bienveillant envers nous, et montrez-nous aujourd'hui le paradis [1]. Krischna se rendit aux vœux de ses compagnons, et leur montra dans Braj même le séjour où il donne à ses adorateurs la félicité. En cet instant l'esprit des habitants de Braj s'ouvrit; et les mains jointes, la tête inclinée, ils dirent : Seigneur, votre grandeur est sans limites; nous ne pouvons la célébrer dignement. Grâces vous soient rendues de ce que, par l'effet de votre bonté, nous avons vu aujourd'hui que vous êtes Wischnu, et que pour soulever de la terre le fardeau *des crimes qui l'oppressent*, vous avez pris naissance dans le monde [2]. »

Mais comme le génie oriental ne peut s'arrêter dans de justes bornes, les waisnawas admettent non-seulement la justification par la foi en Krischna dans le sens chrétien, mais encore par tout acte qui a rapport à Krischna. Le Prem-sâgar est très-explicite sur ce point; je cite textuellement :

« Ceux qui sans reconnaître la grandeur réelle de Krischna célèbrent ses qualités, ceux-là sans doute obtiennent l'avantage de la piété et du salut. De même que quelqu'un qui boit du nectar sera immortel, qu'il connaisse ou non la vertu de cette boisson. Tout le monde sait que la qualité d'une chose et son résultat existent toujours. Ainsi le mérite du culte de Vischnu

[1] Proprement, « le Baïkunth, ciel de Wischnu. »

[2] Chap. XXIX.

est tel, que celui qui y aura pris part d'une manière quelconque, sera sauvé.

VERS.

Le chapelet, le tikâ du front, tout cela n'est-il pas pour une seule chose ?

« Ainsi ceux qui animés par ces divers sentiments ont reconnu Krischna, sont d'abord Nand et Jaçoda, qui l'ont cru leur fils ; les gopîs, qui l'ont considéré comme leur amant ; Kans, qui l'adora par crainte... Siçupal, qui vit en lui un ennemi ; les enfants d'Yadu, qui le reconnurent pour un membre de leur famille ; les joguîs, les jâtis et les munis, qui pensèrent à lui comme à leur seigneur. Tous ceux-là ont été sauvés par lui [1]. »

Le dogme de l'unité de Dieu, quoique proclamé dans les Védas, dans les Schastars, dans les Purânas, n'est pas compris par les Indiens, il faut le dire, comme par les chrétiens. Ils entendent par là l'unité des êtres : c'est la fatale doctrine du panthéisme, ainsi que le prouve l'extrait suivant :

« Celui dont vous (Wischnu) éclairez le cœur par la lumière de la science *divine*, celui-là seul vaincra le mâyâ. Vous êtes l'auteur de l'univers, toutes les âmes sont contenues en vous. Comme les différents objets faits avec de la terre ne sont autre chose que de la terre, de même on fait le pujâ et la louange de plusieurs dieux, mais le Seigneur est réellement l'unique objet du culte et des louanges. Ainsi l'orfévre fabrique nombre de bijoux à qui il donne différents noms, mais tous ces bijoux sont de l'or. En effet, ô Seigneur, vous

[1] Chap. xxx.

avez bien des formes ; mais en y faisant attention et en s'en rendant compte, on se convainc qu'elles ne détruisent pas votre unité. Quelque part qu'on regarde, on vous voit. La manifestation de votre divinité est infinie ; elle a les trois qualités de puissance, de désir, d'obscurité, qui produisent la création, la conservation, la destruction. Personne n'a connu le secret de votre nature, personne ne le trouvera ; mais il est bon à l'âme de se défaire de tout désir et de méditer sur vous, méditation où elle trouvera son bonheur[1]. »

Le Prem-sâgar est plus satisfaisant sous le rapport de la manifestation spirituelle de Dieu dans les hommes[2]. Écoutons-le :

« La créature qui se livre à mon culte, se sauve sans peine de l'océan de l'existence. Vous m'offrez[3] ce que vous possédez, votre corps, votre esprit : c'est parce que vous me connaissez que vous me témoignez un amour sans bornes ; aussi personne n'est heureux comme vous, fût-il Brahma, Rudra, Indra. Quand vous ne pensiez pas au maître du monde, il était avec vous, et son amour pour vous augmentait de plus en plus. Sachez donc que je demeure dans toutes les âmes, et que je fais entendre un discours qu'on ne saurait mesurer ni sonder. De même que dans le corps réside la lumière, l'eau, le feu, la terre, l'air ; ainsi mon éclat brille dans toutes les âmes[4]. »

[1] Chap. LXXXVII.

[2] « Le Seigneur est proche de chacun de nous. » (Épître aux Philipp. IV, 5.)

[3] Krischna s'adresse aux bergères.

[4] Chap. LXXXI.

« Krischna, par l'invocation de qui les péchés sont effacés, a nécessairement un corps dont rien ne peut altérer la pureté ni la gloire. Ainsi lorsqu'une chose tombe dans le feu, en brûlant elle devient du feu. Dieu n'est-il pas tout-puissant? Il peut détruire ce qu'il produit. En effet Siva mangea du poison, et en fit un ornement pour son cou, et du noir serpent il fit un collier. Qui connaît les actes de Dieu[1]? Il ne fait rien pour son avantage personnel; mais il accorde la faveur que lui demande celui qui l'adore et l'invoque. Il se manifeste à tous les hommes, et se joint à eux. Si vous réfléchissez, en effet, vous vous convaincrez qu'il se fait connaître également à tous en particulier, comme la fleur de lotus à l'eau qui l'entoure[2]. »

L'omniprésence visible de Krischna est aussi célébrée dans le Prem-sâgar. S'il était permis de comparer le sacré au profane, on y verrait quelque analogie avec la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie. L'anecdote suivante[3] met en relief cette prérogative.

« En ce temps-là il vint dans l'esprit de Nârad de savoir comment Krischna remplissait ses devoirs envers ses seize mille cent huit femmes. Dans cette pensée, il alla dans la ville de Dwârikâ. Il entra d'abord dans la maison de Rukminî, et il y vit Krischna brillant de son éclat, qui était debout, tandis que Rukminî tenait un pot plein d'eau. Nârad les salua respectueusement, et se dirigea

[1] « Qui a connu les desseins de Dieu? » (Ép. aux Rom. XI, 34.)

[2] Chap. XXXIV.

[3] Maurice (*Brahmanical Fraud detected*, pag. 93) donne un autre exemple de l'omniprésence de Krischna. C'est lorsque Akrur qui se baignait dans la Jamna, vit en même temps et à plusieurs reprises Krischna sous l'eau et sur le bord de la rivière.

vers la demeure de Janwâwati. Aussitôt que le maître eut aperçu Nârad, il se leva; et Nârad après s'être incliné, se retira marchant *par respect* à reculons. Il alla sur-le-champ auprès de Satibhâma, et il trouva Krischna occupé à oindre son corps d'huile et de parfums. Nârad sortit en silence, parce qu'il est écrit dans les Schastars qu'il ne faut saluer ni roi ni brahmane au moment où il se frotte le corps d'huile. Nârad alla ensuite à la maison de Kalindî, auprès de qui Krischna dormait. Celle-ci, en voyant Nârad, réveilla Krischna en lui pressant les pieds... Nârad se transporta aussitôt chez Mitrabindâ, et il vit qu'on faisait en cette maison une fête en l'honneur des brahmanes, et que c'était Krischna qui s'était chargé de faire la distribution des vivres. Krischna l'ayant aperçu, lui dit : Seigneur, puisque vous avez bien voulu venir, acceptez quelque chose, et donnez-moi vos restes pour sanctifier ma maison [1]... Nârad alla ensuite à la maison de Satya, et il fut étonné d'y voir Krischna, l'amour de ses serviteurs, jouant avec cette femme. Chez Bhadrâ, Hari mangeait; chez Lakschmana, il se lavait. De cette même manière Nârad alla dans les seize mille cent huit maisons, et il n'en vit aucune sans Krischna. Alors le rischi, d'abord étonné, fit ensuite réflexion que c'était l'effet du mâyâ, qui se manifeste sans qu'on s'y attende, et sans qu'on puisse s'y soustraire [2]. »

Les paroles qui suivent annoncent l'intention évi-

[1] Il dit cela, parce que Nârada était brahmane, tandis que Krischna n'était, selon la chair, que kschatrya.

[2] Chap. LXX.

dente d'une réforme, d'une simplification du culte mythologique :

« Hari est le dieu des dieux ; personne ne connaît sa manière d'être. Il est le seigneur de Brahma et de Rudra ; il faut l'adorer le premier, et courber sa tête devant lui. De même qu'en arrosant d'eau les branches d'un arbre, toutes ses feuilles sèches reverdissent ; ainsi en faisant le pujâ de Hari, tous les dieux sont satisfaits. Il est le créateur du monde ; il produit, il conserve, il détruit [1]. Ses actes sont infinis ; personne n'en connaît le but... Il s'est incarné plusieurs fois par amour pour ses serviteurs ; et revêtu d'un corps, il agit comme une créature humaine [2]. »

Ailleurs l'auteur du Prem-sâgar semble plaider à la lettre en faveur de Krischna. Il s'efforce de prouver sa supériorité sur les autres divinités, notamment sur Siva et Indra. Non content de relever Krischna, il abaisse les autres dieux, il les injurie, et il raconte beaucoup d'anecdotes pour prouver leur infériorité, leurs défauts et même leurs vices [3].

Écoutons, par exemple, le parallèle que fait notre auteur [4] entre Hari et Har, c'est-à-dire entre Krischna et Siva. Dans ce tableau nous verrons encore Krischna entouré de quelques traits évangéliques. On le repré-

[1] Conf. I Rois, II, 6 ; et Deutéron. XXXII, 39.

[2] Passim.

[3] Ceci rappelle les anciennes discussions des moines sur les prérogatives des saints, fondateurs de leurs ordres : scandaleuses discussions, que l'auteur du livre admirable de l'Imitation blâme sévèrement dans un chapitre spécial (le LVIIIe du IIIe livre).

[4] Dans le chapitre LXXXVIII.

sente, en effet, bénissant la pauvreté, que dis-je? l'imposant à ceux qu'il aime comme moyen de salut. Cette doctrine rentre tout à fait dans celle de l'Évangile, qui nous dit *que le riche n'entrera pas plus dans le royaume des cieux qu'un chameau ne passera par le trou d'une aiguille*[1], comparaison orientale qui se trouve aussi dans le Coran[2].

« Les gens qui se livrent au culte de Hari sont pauvres, ceux qui se rendent les autres dieux propices sont riches. Voyez la différence entre Hari et Har. L'un est l'époux de Lakschmî, l'autre de Gaurî. Le premier porte une guirlande de fleurs, le deuxième un collier de crânes. L'un tient en ses mains son disque, l'autre le trident. Celui-là porte la terre, celui-ci le Gange. Hari joue de la flûte, Har de la trompe. Wischnu est le maître du Baïkunth, Siva du Kaïlas. Le premier conserve, le deuxième détruit. Celui-là se parfume le corps avec du sandal, celui-ci se le frotte avec de la cendre de bouse de vache. Hari lit les Védas, Har le Schastar nommé *âgam*[3]. Le véhicule de celui-ci est Garur, Nandî sert de monture à l'autre. Le premier vit parmi les bergères, le deuxième parmi les spectres et les revenants.

VERS.

La manière d'agir de ces deux maîtres est bien différente.
Choisissez des deux celui que vous voudrez servir[4].

[1] S. Matthieu, XIX, 24, etc.

[2] Cor. VII, 38.

[3] Où se trouvent ses Mantras.

[4] « Choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, *et voyez* qui vous devez plutôt adorer, ou les dieux auxquels ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez. » (Josué, XXIV, 15.)

Ailleurs Krischna dit à Yudischtir : « Je prive insensiblement de leurs richesses ceux que je veux traiter avec bonté, parce qu'en effet lorsque l'homme perd sa fortune, il est *ordinairement* délaissé par sa famille, par ses frères, par ses amis, ses femmes, ses fils, etc.; alors il se convertit, et par l'effet de ce changement il abandonne l'illusion de la richesse et des créatures, et libre de fascination, il applique son esprit à mon adoration; et c'est par le mérite de cette adoration qu'il obtient la jouissance de l'immuable béatitude... En faisant le puja des autres dieux, on obtient, *il est vrai*, les désirs de son esprit, mais non le salut [1]. »

« Seigneur, est-il dit ailleurs, celui qui par l'effet de votre faveur particulière acquiert la richesse, l'empire, la jeunesse, la beauté, le commandement, celui-là devient ordinairement aveugle par l'effet de l'orgueil; il oublie la justice, ses devoirs, la pénitence, l'énergie nécessaire pour pratiquer la vertu, la générosité, l'adoration et le culte [2]. Alors vous le rendez pauvre, parce que le pauvre se souvient toujours de vous. C'est pourquoi vous aimez le pauvre; ainsi celui que vous traitez avec le plus de bonté sera toujours pauvre [3]. »

Dans le passage suivant on voit l'application de la théorie qui précède.

[1] Chap. LXXXVIII.

[2] « Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége du diable, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation. » Voyez 1re Ép. à Tim. VI, 9.

[3] Chap. LXI.

« En ce temps-là Akrur et Krita-Branma allèrent auprès de Krischna, et lui dirent : Seigneur, tous les yadus sont devenus impies; ils ont été fascinés par l'illusion *du monde extérieur*. Ils ont cessé de penser à vous, et de méditer sur votre essence; les richesses les ont en effet aveuglés; mais s'ils éprouvent quelque affliction, ils reviendront au service du maître... Alors Krischna agit de telle sorte, qu'il y eut dans toutes les maisons de la ville de Dwârikâ différents genres de maladies, telles que fièvre chaude et intermittente, épilepsie, consomption, dartres, gale, migraine, lèpre, éléphantiasis, hydropisie, dyssenterie, ténesme, colique, toux, paralysie, frisson, etc. Il ne tomba pas non plus de pluie pendant quatre mois; les rivières, les ruisseaux, les étangs de la ville se desséchèrent; l'herbe ne crût pas, le riz ne leva pas; les oiseaux, les poissons, les reptiles, les quadrupèdes moururent d'inanition. Les habitants de la ville, dévorés par la faim, firent entendre des plaintes; enfin, troublés et agités, ils vinrent auprès de Krischna qui éloigne la douleur. Ils lui exposèrent leur affliction, et avec soumission, les mains jointes, et ayant baissé la tête, ils dirent : Nous venons implorer ta protection; nous ne saurions supporter davantage les fléaux qui nous affligent... »

« Krischna répondit : Telle a été la volonté de la Providence... En effet, dans la ville que n'habitent pas des gens vertueux, la mort, la pauvreté, la douleur pénètrent... là, au contraire, où sont les gens vertueux et véridiques, où les serviteurs de Hari demeurent, il y a l'anéantissement du malheur, de la famine et de la

calamité. Indra aime les serviteurs de Hari : aussi fait-il pleuvoir dans la ville qu'ils habitent[1]. »

Écoutons cette autre description de Siva :

« Siva attacha ses cheveux derrière la tête, frotta son corps de cendre, mangea du bhang[2], de l'âk[3] et du datura. Il mit en travers de son corps une corde de serpents blancs, se couvrit d'une peau d'éléphant, se para d'un collier de têtes de morts et de serpents, prit en main le trident, son arc nommé pinâk et le khappar[4]; puis il monta sur son taureau, et emmena avec lui l'armée des mauvais génies et des revenants, tant mâles que femelles... Il avait à ses oreilles des boucles enrichies de grosses perles, sur son front l'ornement nommé *chandrmâ*, sur sa tête le Gange. Ses yeux étaient rouges, sa figure terrible; il présentait ainsi l'aspect de la mort. Chantant et jouant de son instrument, il mettait en mouvement son armée[5]. »

Voici une critique directe de Siva :

« Narad dit à Wikâçur : Mahadéva récompense s'il est charmé, et punit sur-le-champ s'il est fâché. Voyez, il donna mille bras à Sahastrârjun pour quelques austérités qu'il fit, et qui lui furent agréables; puis, après une

[1] Chap. LVIII.

[2] Ou plutôt *mâcha* ou *but*. En effet on nomme *bhang* les feuilles de chanvre. On les mâche quelquefois; mais on en fait surtout une liqueur enivrante. Voyez une note à ce sujet dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 61; note que Vr Jacquemont a citée, en l'approuvant, dans ses lettres.

[3] *Asclepias gigantea*. Voy. ma note, pag. 30.

[4] Sur cet ustensile, voy. les *Aventures de Kâmrûp*, pag. 221.

[5] Chap. LXIV.

légère offense, il se mit en colère et le fit périr... Wikâçur alla donc à son habitation, et se mit à faire beaucoup de sacrifices et de pénitences en l'honneur de Siva. Pendant sept jours il coupa avec un couteau de la chair de son corps, et l'offrit en sacrifice à Siva. Le huitième jour il voulait se trancher la tête; mais Siva accourut, et lui saisit la main en disant : Je suis content de toi. Dis-moi ce que tu désires, et je te l'accorderai sur-le-champ. Alors Wikâçur lui demanda la faveur de réduire en cendres en un clin d'œil celui sur lequel il placerait la main. Il n'eut pas plutôt obtenu cette grâce, qu'il voulut mettre la main sur la tête de Siva. Ce dernier saisi de frayeur se sauva, et alla se réfugier dans le Baïkunt[1]. »

Ailleurs les sectateurs de Siva sont représentés comme d'intolérants fanatiques.

« Un jour Kans en colère dit à son père : Cessez d'invoquer le nom de Rama (le rédempteur); prononcez plutôt celui de Siva (le destructeur)... — Rama est mon maître et mon protecteur, répondit Ugracen. En ne l'adorant pas je manquerais aux devoirs les plus sacrés, et je m'exposerais à ne jamais franchir l'océan de l'existence temporelle. Cette réponse rendit Kans furieux. Il renferma son père, et s'empara de tout son royaume. Puis il fit publier dans la ville de Mathura une proclamation, par laquelle il était expressément défendu de prononcer le nom de Rama, de faire *en son honneur* des sacrifices, des aumônes et de

[1] Chap. LXXXVIII. Je dois rappeler au lecteur que le baïkunt est le paradis de Wischnu. Voyez p. 83.

bonnes œuvres, enfin de se livrer à des pratiques de piété quelconques [1]. »

Plus loin on lit encore :

« Kans dit à son ministre : Allez, et anéantissez tous les adorateurs de Wischnu. Conformément à cet ordre, ce dernier conduisit avec lui un grand nombre de rakkas, et alla dans la ville de Mathura. Là après avoir pris par ruse ou par force les vaches des brahmanes, leurs enfants et tous les dévots à Wischnu, il les mit à mort impitoyablement[2]. »

Après Siva, Indra est le dieu dont le culte est le plus attaqué dans le Prem-sâgar, et dont l'infériorité relative est le plus souvent affirmée. Dans le passage suivant il est représenté rendant hommage à Krischna, et confessant ses propres vices. On ne reconnaît guère là le dieu Jupiter, l'Indra des Grecs et des Romains.

« Un jour, au matin, le roi Indra quitta le monde des suras; et monté sur un éléphant, suivi des déotas et précédé de la vache Kam-dhénu, il alla se tenir sur le chemin de la forêt de Brindâban... Du plus loin qu'il aperçut Krischna, il descendit de sa monture; et les pieds nus, les vêtements sur le cou, tremblant de crainte, il se jeta aux pieds de Krischna, et témoignant son repentir par ses pleurs, il lui dit : O seigneur de Braj, ayez pitié de moi.

VERS.

J'ai été fier et orgueilleux; j'ai abandonné mon esprit à l'avidité et à la colère; j'ai cherché le bonheur dans les richesses, et je

[1] Chap. I.

[2] Chap. V.

n'ai pas voulu connaître le mystère *de votre naissance*. Actuellement je reconnais en vous le seigneur et le maître de tous; celui à qui Brahma, Indra, etc. doivent de pouvoir distribuer des faveurs. Vous êtes le père du monde, annoncé dans les Vêdas, et servi par Lakschmî votre épouse. Vous vous êtes incarné en faveur du genre humain, pour enlever du monde le fardeau *du mal*. Daignez donc éloigner de moi mes fautes.

« Krischna voyant l'humilité d'Indra et sa prière respectueuse, se sentit ému de compassion, et lui dit : Puisque tu as amené avec toi Kâm-dhénu, je te pardonne ton crime : mais à l'avenir évite la fierté; car elle fait perdre l'intelligence, et la remplace par la stupidité, qui produit le déshonneur...

« Ensuite Indra, conformément aux rites des Védas, fit le pujâ, lava les pieds de Krischna, en conservant l'eau comme une relique; puis il fit autour de lui la tournée d'honneur, tandis que les gandharbs jouaient de différents instruments de musique et célébraient le nom de Krischna, et que les déotas, assis sur leurs trônes, jetaient du firmament des fleurs sur eux [1]. »

Des actes et des protestations analogues ont lieu de la part de Varuna, roi des eaux, et des autres dieux élémentaires.

Ailleurs on trouve des attaques directes contre le culte d'Indra, ce dernier étant représenté comme le dispensateur des biens temporels, par opposition à Krischna, dispensateur des biens spirituels. Indra est encore ici l'image de l'ancienne loi, et Krischna de la nouvelle.

« Ordinairement, le quatorzième jour de la quinzaine obscure de kâtic (septembre-octobre), les habitants de

[1] Chap. XXVII.

Braj après s'être baignés et lavés, nettoyaient avec du safran et du sandal un emplacement spécial, et y plaçaient des sucreries et différentes espèces d'aliments cuits. Ils y brûlaient de l'encens, y allumaient des lampes, et y faisaient le pujâ d'Indra, conformément au rite traditionnel. Une année, ce jour étant venu, Nand prépara beaucoup de mets, et les mêmes dispositions eurent lieu dans toutes les maisons de Braj. Krischna demanda ce que signifiaient ces préparatifs... Nand lui dit : Puisque tu ne connais pas encore ce mystère, sache que c'est le pujâ d'Indra, roi des nuages et des suras. Par sa grâce la prospérité a lieu dans le monde. C'est à lui qu'on doit la nourriture, l'eau et l'herbe; par lui les bois et les bosquets fleurissent et fructifient, et tous les êtres vivants, oiseaux et quadrupèdes, vivent en joie. Cet usage existe dès les temps les plus anciens. Ce n'est pas nous qui l'avons imaginé. Krischna dit : Que nos pères aient fait ce pujâ avec intelligence ou par ignorance, peu nous importe; mais actuellement que nous connaissons la voie de la justice, pourquoi la laisser pour marcher dans un sentier impraticable[1]? Il n'y a point d'avantage à rendre un culte à Indra. Il ne donne ni la piété, ni le salut; et personne n'acquiert par lui la véritable prospérité et l'accomplissement de ses désirs[2]. »

Il est dit dans le Nouveau Testament[3], que si on avait la foi, on pourrait soulever des montagnes. On trouve

[1] Ceci rappelle ce que dit S. Pierre du joug que ses pères n'avaient pu supporter. (Act. xv, 10.)

[2] Chap. xxv.

[3] S. Matth. xxi, 21. Ce rapprochement a déjà été fait par Maurice, *Brahm. Fraud.* pag. 92.

l'application de cette sentence dans le chapitre XXVI du Prem-sâgar, où Krischna est représenté soulevant sur son petit doigt la montagne Gobardhan, et s'en servant comme d'un parapluie pour garantir Braj du violent orage qu'Indra, délaissé dans son culte, avait soulevé.

Il y a une différence très-réelle entre le culte spirituel de Krischna, et le culte tout idolâtre auquel le Prem-sâgar veut substituer le premier. Voici une anecdote destinée à prouver l'absurdité de ce système déplorable qui met les pratiques extérieures au-dessus de tout. On y voit Krischna punir l'orgueil pharisaïque de ces sectateurs des vieilles doctrines, le tout avec surabondance du merveilleux.

« En ce temps-là un daïtya nommé Sâlab (qui à l'époque du mariage de Rukmini avait été frappé de la main de Krischna, et s'était enfui), se mit à faire des pénitences en l'honneur de Sîva, afin d'acquérir le pouvoir nécessaire pour se venger des enfants d'Yadu.

VERS.

Il vainquit ses sens, et les réduisit en son pouvoir. Il supporta dans toutes les saisons la faim et la soif; il en vint au point d'avaler de temps en temps une poignée de sable. Il continua en l'honneur de Sîva cette austère pénitence pendant une année.

« Au bout de ce temps Mahadéo lui accorda la faveur d'être toujours jeune et immortel, et le pouvoir de se servir d'un char pareil à celui des dieux, et qui pourrait le transporter partout dans les trois mondes.

« Monté sur ce char il se dirigea vers Dwârikâ ; et arrivé dans cette ville pendant l'absence de Krischna, il commença à en tourmenter les habitants. Tantôt il faisait

pleuvoir de l'eau, tantôt du feu; tantôt il arrachait les arbres et même les montagnes, et les jetait dans la ville.

« Tous les habitants de Dwarika, agités par la crainte, allèrent se plaindre auprès du roi Ugracen... Ce dernier appela Pradyumn et Sambû, et leur dit : Voyez, cet açur a profité de l'absence de Krischna pour venir affliger mes sujets. Cherchez quelque expédient pour les en garantir. Conformément aux ordres du roi, Pradyumn prit son armée, monta sur son char, et alla hors de la ville se préparer à combattre Sâlab. Ne vous mettez en peine de rien, dit-il à Sambû qui était effrayé, je tuerai cet açur en un clin d'œil par la puissance de Krischna. Après avoir tenu ce discours, Pradyumn saisit ses armes, et s'avança devant Sâlab; mais l'açur produisit un tel mâya, que le jour fut remplacé par une nuit très-obscure. Pradyumn lança des flèches éclatantes, et il dissipa ainsi cette obscurité, comme les rayons du soleil dissipent le brouillard.

« Des deux côtés un grand combat avait lieu, lorsque tout à coup, sur ces entrefaites, Dubid, ministre de Sâlab, donna un tel coup de massue sur la poitrine de Pradyumn, que celui-ci tomba évanoui. A cette vue Dubid poussa un cri de joie, et s'écria : J'ai tué Pradyumn, fils de Krischna. Alors le fils du cocher Dârak voyant Pradyumn dans cet état, le mit sur son char, et fuyant le champ de bataille, il le conduisit à la ville. Lorsque Pradyumn fut revenu à lui, il dit à son cocher :

VERS.

C'est bien mal à toi de m'avoir amené à la maison, loin du champ de bataille, tandis que j'avais perdu le sentiment. Ce n'est

pas ainsi que se conduisent les héros. Personne dans la tribu d'Yadu n'a jamais quitté le combat.

« M'as-tu jamais vu agir ainsi, pour que tu te sois permis de me transporter loin du champ de bataille? Ne sais-tu pas que ceux qui entendront raconter cette aventure, riront de moi et me blâmeront? Tu as bien mal agi en cela, puisque tu as, sans utilité, placé sur mon front la marque du reproche. Le cocher, en entendant ce discours, descendit du char, et se mettant en face de Pradyumn, les mains jointes et courbant la tête, il lui dit : Mon maître, vous connaissez tous les usages; il n'y a en effet dans le monde aucun devoir que vous ignoriez : or on a dit :

VERS.

Lorsqu'un héros monté sur un char est blessé, le cocher doit l'emmener dans son char. Lorsqu'au contraire le cocher tombe blessé, le maître du char doit aussi éloigner son cocher du lieu de l'action.

Un grand coup de massue a atteint le vaillant Pradyumn; il s'est évanoui et a oublié jusqu'à son existence, je l'ai emmené loin du combat; j'ai craint pour lui l'injure et l'infamie... Mon maître, actuellement que vous avez pris quelques instants de repos, marchez et allez combattre. Les règles de la justice vous sont connues; les moqueries du monde ne sauraient vous affecter...

« Ainsi parla le cocher; puis il conduisit Pradyumn au bord de l'eau; là ce dernier se lava les pieds et les mains, et étant bien remis, il se couvrit de ses armes et de son casque; il prit son arc et ses flèches, et dit à son cocher : Ce qui est fait est fait; mais actuellement conduis-moi au lieu où Dubid combat contre les fils de

Yadu. Le cocher obéit, et Pradyumn, en arrivant à l'endroit où le combat continuait, défia Dubid en lui disant: Que fais-tu? viens plutôt te mesurer avec moi pour que je t'envoie trouver Siçupal[1]. A l'instant Dubid se précipita sur Pradyumn. Mais ce dernier lui lança quelques flèches et le fit tomber mort, tandis que Sambû taillait en pièces l'armée des açurs et la poussait dans la mer.

« Vingt-sept jours s'écoulèrent pendant ce combat contre les açurs; et Krischna, qui connaît les secrets, fut instruit de ce qui se passait... Suivi de Balram, il quitta Hastinapur... Lorsqu'il vit le carnage que les açurs faisaient de tous côtés des enfants d'Yadu, il dit à Bal : Allez veiller sur la ville *de Dwârikâ* et sur ses habitants, et moi je vais me défaire de ces ennemis acharnés. En effet Bal se rendit à la ville, et Krischna alla sur le champ de bataille, là même où Pradyumn était occupé à combattre Sâlab. A l'arrivée du maître le son de la conque se fit entendre, et tous apprirent que Krischna était venu en personne... Sâlab lui dit : Ce n'est que par trahison que tu as pu faire périr Sankâçur, Baumaçur, Siçupal, etc.; mais il te serait difficile de te tirer de mes mains... Laisse la fourberie, et combats avec moi... On ne revient pas ordinairement du lieu où je prétends t'envoyer; et si tu fuis, tu n'acquerras pas de grandeur...

« O orgueilleux insensé, lui répondit Krischna, tu n'es qu'un poltron cruel. Les vrais braves ne discourent pas tant. A ces mots Sâlab courut, et lança contre

[1] C'est-à-dire, « pour que je te tue comme j'ai tué Siçupal. »

Krischna sa massue; mais le maître la brisa adroitement, et le fit tomber. Puis il lui donna à son tour un coup de sa massue. Alors Sâlab ayant recours au mâyâ, sembla rester évanoui pendant deux gharîs, tandis qu'ayant pris une forme trompeuse, il vint auprès du maître, conduisant un mâyâ de Baçudev : Vois, Krischna, lui dit-il, j'ai lié ton père et te l'ai amené pour lui trancher la tête devant toi; puis je tuerai tous les fils d'Yadu, et les jetterai dans l'Océan; enfin je te ferai périr, et je régnerai seul. Il dit, et abattit la tête fantastique de Baçudev, qu'il fit rouler devant Krischna. Ensuite il la mit au bout d'une pique pour la lui montrer. A cette vue le maître s'évanouit d'abord, puis il dit en lui-même : Comment ceci peut-il se faire? comment Sâlab peut-il être allé prendre Baçudev à Dwârikâ, Bal y étant? ce dernier n'est-il pas plus fort que lui? comment aurait-il pu enlever Baçudev en sa présence?... A la fin Harî découvrit l'ombre du mâyâ de l'açur, et pénétra ainsi son secret. Alors il le perça de quelques flèches. En tombant Sâlab eut encore la force de lancer sa massue contre Krischna [1]. »

La morale des waïsnavas n'est pas à la vérité celle de l'Évangile ; mais certainement celle de l'Évangile s'y reflète, comme ses dogmes dans les leurs. Voici, par exemple, un passage du Prem-sâgar sur la manière dont on doit traiter le prochain.

« Une gopî dit à Krischna : Seigneur, les uns font du bien à ceux qui ne leur en ont jamais fait; les autres rendent le bien pour le bien; il y en a qui rendent

[1] Chap. LXXVII.

le mal pour le bien; enfin d'autres ne tiennent aucun compte du bien qu'on leur fait. Quelle est la meilleure et la plus mauvaise de ces quatre sortes de personnes? Veuillez me l'expliquer. Krischna répondit : La meilleure des quatre est celle qui fait du bien sans en avoir reçu préalablement; c'est ainsi que le père aime son enfant. En effet, il n'y a pas de mérite à rendre le bien pour le bien. Telle est la vache, par exemple, qui produit du lait parce qu'on lui donne de la nourriture... Si on rend le mal pour le bien, on doit être considéré comme un ennemi; mais la pire espèce de gens, c'est celle qui méconnaît le bien qu'on lui fait... Je ne suis point au nombre de ces quatre personnes; mais ce qu'on désire de moi, je l'accorde [1]. »

Ailleurs il est dit plus expressément qu'il faut rendre le bien pour le mal.

« Les arbres éprouvent toutes sortes de mauvais traitements, et donnent néanmoins le bien-être aux hommes. La même chose se passe dans le monde. Heureusement le résultat des actions est productif [2]. »

Le néant des choses de la terre, thème favori des Orientaux, n'a pas été oublié non plus.

On lit à ce sujet dans le Prem-sâgar :

« Il serait très-fâcheux qu'il existât un homme qui pût dire, Je ne mourrai point. Heureusement tel est le cours du monde : tandis que l'un naît, l'autre meurt. L'un embellit sa vie par des actions vertueuses, l'autre la salit par des actions honteuses; mais cette vie n'appartient

[1] Chap. XXXIII.
[2] Chap. XXIII.

ni à l'un ni à l'autre : la richesse, la jeunesse, la royauté ne sont rien [1]. »

Les idées orientales sur la prédestination doivent trouver ici naturellement leur place. Voici quelques passages où on les trouvera exposées.

« Personne ne peut effacer ce qu'a écrit le destin. L'homme, en venant au monde, doit nécessairement naître et mourir, être *ainsi* réuni *avec les autres créatures*, puis en être séparé. Le vrai sage considère du même œil la naissance et la mort [2].

« Rien ne peut résister au destin. L'homme, quoique immortel, ne vit pas toujours *visiblement*. L'âme, revêtue du corps, éprouve tantôt de la douleur, tantôt de la satisfaction; mais il ne faut pas se laisser aller au chagrin, parce qu'il n'est propre qu'à attrister inutilement l'esprit [3]. Rien ne peut empêcher ce qui doit arriver. L'homme se meut d'après différents désirs; mais l'écrit du destin s'accomplit toujours. On croit qu'une chose aura lieu d'une manière; mais elle arrive d'une autre. L'espoir dont on se flatte n'a pas de résultat [4]. »

Dans l'anecdote suivante on trouvera l'application de ce système, et on y verra un souvenir lointain du serpent dont la femme écrasera la tête, et qui en mordra le talon [5].

« Pour écraser les têtes de Kâlî-nâg [6], Krischna devint

[1] Chap. II.
[2] Chap. V.
[3] Chap. L.
[4] Chap. XXXVII.
[5] Genèse, III, 15.
[6] C'est-à-dire le noir serpent.

aussi lourd que les trois mondes. Il allait d'une tête à l'autre, dansant et battant la mesure comme s'il eût joué d'un instrument; ce poids énorme ôta presque la vie à Kâlî. Il agita ses têtes, en fit sortir les langues, et des ruisseaux de sang en coulèrent. Lorsque la fierté que lui donnait sa force et son poison l'eut abandonné, il dit en lui-même : Le premier être doit s'être incarné; car aucun autre n'aurait pu se sauver de mon poison. Craignant pour sa vie, il fut glacé d'effroi. Sa femelle vint alors auprès de Krischna, et baissant la tête, elle lui dit humblement : Mahârâj, vous avez rendu service à Kâlî en le blessant. Vous avez, en effet, éloigné de lui, orgueilleux, son extrême orgueil : que dis-je? son bonheur s'est réveillé, puisqu'il vous a vu... Traitez-moi avec bienveillance, et veuillez bien le laisser, sinon tuez-moi aussi avec lui; car il est bon que la femme qui perd son mari meure. Croyez d'ailleurs qu'il n'est coupable en rien. Son naturel est tel, que si vous lui donniez du lait à boire, son venin s'augmenterait...

« Krischna, ému par ce discours, descendit de dessus le serpent. Ce dernier s'étant incliné, lui dit : Seigneur, pardonnez ma faute, c'est par ignorance que j'ai lancé mes têtes sur vous; ma nature étant vile et abjecte, comment puis-je posséder une science telle que je vous connaisse?... Puis Kali ayant fait, conformément aux usages, le pûjâ avec les parfums, les lampes et autres oblations, et ayant placé différents dons devant Krischna, il prit congé de lui [1]. »

Les richesses, ainsi que nous l'avons observé, sont

[1] Chap. XVII.

réprouvées par Krischna aussi bien que par Jésus-Christ. Citons un passage là-dessus.

« Le riche sait-il distinguer la justice de l'injustice?.... L'insensé se livre à l'amour des choses visibles qui sont trompeuses, aussi s'égare-t-il dans sa voie et s'enfle-t-il d'orgueil; tandis que l'ivresse des richesses ne s'introduit pas dans l'esprit du sage. Il considère le bonheur et le malheur avec la même indifférence [1]. »

Sur les obligations de la femme, le Prem-sâgar s'exprime ainsi :

« Le devoir de la femme est de servir son mari, qu'il soit poltron, stupide, insensé, trompeur, laid, lépreux, borgne, aveugle, manchot, boiteux, pauvre. La femme bien née et chaste ne doit pas quitter son mari un seul instant; si elle l'abandonne pour suivre un autre homme, l'enfer sera son éternelle résidence [2]. »

Et ailleurs :

« La femme qui abandonne son mari est digne de mépris [3]. »

Enfin le précepte de pratique sur lequel le Prem-sâgar insiste le plus, c'est l'amour, le respect, la générosité envers les brahmanes, qu'il identifie avec la divinité. Voici à ce sujet une anecdote curieuse.

« Un jour après s'être baigné et avoir fait la prière de l'aurore, le râjâ Mrig, pour accomplir un vœu qu'il avait fait, se mit à distribuer aux brahmanes des vaches blanches, noires, jaunes, brunes et grises, ayant les

[1] Chap. II.

[2] Chap. XXX.

[3] Chap. LXIII.

pieds ornés d'argent, les cornes dorées et le dos couvert de cuivre, et de plus revêtues de riches étoffes de soie; il leur donna aussi beaucoup de riz, et leur fit d'autres présents... Le lendemain le râjâ fit la même distribution; mais une vache qu'il avait déjà donnée le jour précédent, vint, sans qu'il le sût, se mêler aux vaches de la distribution du jour, et le râjâ la donna de nouveau avec les autres. Le brahmane qui l'avait reçue l'emmenait en sa maison, lorsque celui qui déjà avait eu la veille la même vache dans son lot, l'arrêta et lui dit : Cette vache est à moi, je l'ai reçue hier du roi; comment se fait-il que tu l'emmènes? Le premier brahmane répondit : Je la tiens de la main du roi; comment peut-elle être à toi? Ces deux brahmanes disputèrent ainsi pendant quelque temps, en revendiquant chacun la vache. A la fin ils se rendirent auprès du râjâ, lequel joignant les mains, s'excusa sur cette erreur involontaire, et leur dit :

VERS.

Qu'un de vous d'eux accepte un lakh de roupies, et qu'il laisse à l'autre la vache.

« Mais ces deux brahmanes querelleurs étant exaspérés, s'écrièrent l'un et l'autre qu'ils ne donneraient pas, même pour un karor de roupies, la vache qu'ils avaient reçue avec reconnaissance. Le râjâ se jeta aux pieds de ces irascibles brahmanes, et tâcha de leur faire entendre raison; mais ce fut en vain, ils laissèrent la vache qui faisait l'objet de leur contestation, et se retirèrent. »

En punition de cette faute le râjâ fut changé en

lézard, et fut ensuite délivré par Krischna, qui dit à ce sujet :

VERS.

Que personne ne fasse du mal aux brahmanes; que personne ne retienne leur lot. Ne gardez pas ce que vous avez fait vœu de leur donner. Voyez comment Yama a puni celui qui avait agi de cette manière. Soyez les serviteurs des brahmanes. Celui qui croit en la dignité des brahmanes, croit en moi, et ne me considère pas comme distinct des brahmanes. Celui qui met entre les brahmanes et moi une différence, tombera en enfer (*naraka*). Celui qui reconnaîtra *leurs droits* me trouvera, et sans aucun doute il ira habiter le séjour de l'immortelle béatitude [1].

Citons actuellement quelques traits de la vie de Krischna qui rappellent celle du Sauveur; et pour suivre l'ordre chronologique, mentionnons d'abord l'entrevue de Déwakî et de Jaçodâ, qui rappelle la visite de la sainte Vierge à Élisabeth.

« Après que Krischna eut été conçu dans les entrailles de Déwakî, le mâyâ vint habiter dans le sein de Jaçodâ, femme de Nand. Elles étaient enceintes toutes deux, lorsqu'à l'occasion d'une fête Déwakî étant allée se baigner dans la Jamuna, rencontra par hasard Jaçodâ qui allait s'y baigner de son côté. Elles s'entretinrent de leurs malheurs, et Jaçodâ finit par promettre à Déwakî de garder son enfant, et de lui donner le sien propre [2]. »

Parlons ensuite de la naissance de Krischna, qui eut lieu à minuit, comme celle de Notre-Seigneur [3], et qui fut

[1] Chap. LXV.

[2] Chap. III.

[3] Dans le Bhagawat il est parlé d'un météore lumineux, pareil à

précédée de moins d'un mois par celle de son frère Balrâm, son compagnon fidèle et son précurseur, pour ainsi dire, de même que Jean-Baptiste le fut de Jésus-Christ.

Les déotas qui célèbrent la naissance de Krischna, rappellent les anges[1] qui accompagnèrent de leurs chants la naissance de Jésus-Christ. Voici le passage où il en est question :

« Tous les déotas ayant laissé leurs chars dans l'espace des airs, et s'étant rendus invisibles, vinrent à Mathura dans la maison de Baçudev, dont la femme Déwakî portait Krischna dans son sein. Là les mains jointes ils récitèrent les Védas, et chantèrent des louanges en l'honneur de cette divine grossesse. Personne ne les vit, mais chacun put entendre leurs chants[2]. »

Plus loin on trouve un passage qui rappelle les prophéties de Siméon et d'Anne sur Jésus-Christ.

« Au matin Nand s'étant levé, envoya prendre les pandits et les astrologues. Ceux-ci apportèrent leurs livres et leurs tables astrologiques. D'après les règles exposées dans les Schastars, ils établirent l'année, le mois, le jour lunaire et solaire, la mansion de la lune, le moment et l'instant astronomique de la naissance de Krischna. Puis ayant étudié l'aspect des planètes et médité sur leur combinaison, après avoir consulté leurs livres,

l'étoile des mages, qui annonça la naissance de Krischna (*As. Res.* tom. V, pag. 276); mais le *Prem-sâgar* n'en fait pas mention.

[1] « Au même instant *de la naissance de J. C.* une troupe nombreuse de l'armée céleste se joignit à l'ange, et ils se mirent à louer Dieu, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » (Luc, II, 14.)

[2] Chap. III.

ils firent la déclaration suivante : Cet enfant est la seconde divinité (la deuxième personne de la Trinité); il anéantira tous les açurs, et déchargera la terre de Braj du fardeau de ses infortunes... Tout le monde célébrera sa gloire[1]. »

Et ailleurs l'astrologue Garg déclare que Krischna est le second dieu, que personne ne connaît ses actes. « Je sais toutefois, ajoute-t-il, qu'il tuera Kans, et qu'il ôtera de la terre le poids du malheur[2]. »

Plus loin encore nous voyons dans les bergers qui viennent offrir leurs présents à Krischna naissant, les bergers qui entourèrent de leurs hommages Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem.

« Tous les vachers et les bergers de Gokul firent prendre à leurs femmes des pots de lait aigre sur leur tête; et eux-mêmes, vêtus de différentes façons, ils vinrent en gambadant et en chantant offrir à Nand, en l'honneur de la naissance de Krischna, leurs dons et leurs congratulations[3]. »

La fuite de Krischna, qui suit la narration précédente, nous rappelle aussi la fuite en Égypte[4].

« Baçudev dit à Nand : Le vil Kans enverra chercher sans doute l'enfant Krischna, dont il désire la mort. Allez-vous-en tous d'ici avant que les rakkhas viennent vous chercher. On ne sait pas, en effet, jusqu'où peut aller la perversité d'un homme méchant. Après avoir

[1] Chap. VI.
[2] Chap. IX.
[3] Chap. VI.
[4] Chap. II de l'Évangile de S. Matthieu.

entendu ces mots, Nand agité prit avec lui tous les siens, et il alla de Mathura[1] à Gokul, en réfléchissant sur ce qu'il avait à faire[2]. »

On peut rapprocher encore du massacre des innocents par Hérode, l'ordre de Kans, oncle de Krischna, de tuer tous les descendants d'Yadu, parmi lesquels on comptait Krischna. Le nom même d'Yadu, prononcé aussi *Jadu*, rappelle celui de Juda. Krischna était de la tribu d'Yadu, comme Jésus-Christ de celle de Juda.

« Un jour Kans s'étant assis dans son palais, appela tous ses daïtyas, et leur dit : Écoutez, les déotas sont venus prendre naissance sur la terre, et Krischna s'incarnera au milieu d'eux. C'est de Nârad que je tiens ce secret. Il faut donc anéantir tous les membres de la race d'Yadu, et faire en sorte qu'aucun d'eux ne se sauve vivant. Les daïtyas après avoir reçu cet ordre, se retirèrent en s'inclinant. Ils vinrent dans la ville chercher *les individus que Kans leur avait désignés*, les saisirent et les lièrent. Qu'ils mangeassent, qu'ils bussent, qu'ils fussent

[1] T. Maurice (*Brahmanical Fraud.* pag. 122), a déjà remarqué la ressemblance du nom de *Mathura* avec celui de *Matarea* (en Égypte), où J. C., selon l'Évangile de l'enfance (pag. 71), résida pendant son absence de la Judée jusqu'à la mort d'Hérode, et où il fit nombre de miracles. Le même auteur a comparé aussi avec raison plusieurs traits de cet évangile et d'autres écrits apocryphes, avec des traits analogues du Bhagawat. Il est reconnu que Mahomet a mis à contribution ces évangiles, surtout celui de l'enfance, parce qu'en effet ils étaient très-répandus en Arabie dans les premiers siècles de l'Église; ils ont aussi pu parvenir facilement dans l'Inde avec les premiers missionnaires chrétiens, du moins les récits merveilleux qui les distinguent des évangiles authentiques; et les rapprochements de T. Maurice le prouvent évidemment.

[2] Chap. VI.

assis ou debout, dormants ou réveillés, marchants ou errants, ils n'en laissèrent aucun. Ils les conduisirent en un lieu qu'ils entourèrent, et ils brûlèrent les uns, noyèrent les autres, assommèrent ceux-ci, écrasèrent ceux-là; enfin ils les tuèrent tous. Ils jetèrent ainsi la terreur parmi les grands et les petits, qu'ils cherchaient dans les villes et les villages, les rues et les maisons, afin de les massacrer. Les pauvres Yadus, en butte à la persécution, quittèrent alors leur pays, et se mirent à fuir pour sauver leur vie[1]. »

La désolation de Jaçoda, lorsque Krischna fut resté à Mathura, est pareille à celle de la sainte Vierge, lorsque Jésus-Christ resta parmi les docteurs à Jérusalem. Voici le passage où cet incident est raconté :

« Krischna renvoya Nand, les bergers et leurs enfants à Brindâban; et lui-même, avec Bal et quelques amis, il resta à Mathura. Alors les premiers se mirent en chemin pensifs comme un joaillier qui a perdu toute sa fortune; leurs pieds chancelaient dans la route. Tout en allant à Brindâban, ils se retournaient pour regarder Mathura. Ils étaient agités, et ressentaient vivement la peine de la séparation. Cependant ils arrivèrent à Brindâban. En apprenant leur arrivée, Jaçoda accourut très-émue, et n'apercevant ni Krischna, ni Bal, elle dit à Nand :

VERS.

Ah! mon époux, où avez-vous laissé notre fils? *Au lieu de le ramener,* vous avez apporté des vêtements et des joyaux : c'est comme si vous aviez jeté hors de la maison l'or qui s'y trouvait, et que

[1] Chap. III.

vous l'eussiez remplacé par du verre. Insensé ! vous avez laissé l'ambroisie pour le poison ; vous avez fait comme l'aveugle, qui sans le savoir a trouvé la pierre philosophale, et la jette ; puis, quand il en entend vanter les qualités, il se frappe la tête de dépit...

Nand répondit : « O femme, n'appelez plus Krischna votre fils, reconnaissez-le pour votre seigneur, et adorez-le [1]. »

Voici un trait qui rappelle à la fois et la parabole du bon Samaritain, et le discours mémorable où Jésus-Christ s'identifie avec le malheureux qu'il faut soulager pour gagner le ciel, et enfin l'histoire de la Madeleine. On y voit aussi que les Indiens reconnaissent dans Krischna les deux natures, comme les chrétiens dans Jésus-Christ. On y trouve enfin une tirade contre les brahmanes, qui rappelle la censure des pharisiens.

« Dans ce temps-là Krischna étant arrivé auprès de la Jamuna, se tenait debout sous un arbre, appuyé sur un bâton, lorsque les bergers ses compagnons vinrent, et lui dirent les mains jointes : Seigneur, nous avons une grande faim ; nous avons bien mangé ce que nous avions apporté pour notre goûter, mais la faim ne nous a pas quittés pour cela. Krischna leur dit : Vous voyez ces gens qui font élever la fumée des sacrifices, ce sont des brahmanes de Mathura, qui par crainte de Kans exercent leur culte en secret. Allez auprès d'eux en mon nom, et avec l'humilité du mendiant demandez-leur de la nourriture. Ainsi firent les bergers ; mais les brahmanes se fâchèrent, et leur répondirent : Il faut que vous soyez bien sots pour nous faire actuellement cette

[1] Chap. XLVI.

demande ; nous ne donnerons rien à personne que le sacrifice ne soit terminé. Quand la cérémonie sera finie, s'il y a quelques restes, nous les distribuerons. Les bergers insistèrent encore : Souvenez-vous, leur dirent-ils, que c'est une œuvre très-méritoire qu' de nourrir les affamés. Les brahmanes ne firent aucune attention à ce discours, mais détournèrent leur visage, disant entre eux :

VERS.

Voyez le peu de raison de ces vils gardiens d'animaux, qui nous demandent du riz bouilli pendant le temps du sacrifice.

« Alors les bergers revinrent auprès de Krischna, désespérés et regrettant d'avoir fait cette démarche... Krischna leur dit : Actuellement allez exposer vos besoins aux femmes des brahmanes, elles sont très-dévotes et très-charitables ; je suis sûr qu'aussitôt qu'elles vous verront, elles s'empresseront de vous donner de la nourriture avec honneur et respect. Les bergers agirent ainsi, et trouvèrent ces femmes qui prenaient leur repas. Ils leur dirent : Tandis que Krischna est occupé à faire paître les vaches dans la forêt, la faim s'est emparée de lui ; il nous envoie vous demander si vous pouvez lui donner quelque chose à manger. Les brahmines n'eurent pas plutôt entendu ces mots, que contentes de pouvoir être utiles à Krischna, elles se levèrent, et mirent sur des plats d'or des mets des six saveurs ; et sans que personne les en empêchât, elles accoururent avec empressement. Le mari d'une de ces brahmines ne voulait pas laisser aller sa femme ; alors celle-ci *se rappelant les facultés que son éminente piété lui avait acquises*, laissa son corps *appa-*

rent et matériel auprès de son époux, et devançant ses compagnes, son esprit alla joindre Krischna[1]. Plus tard toutes les autres brahmines arrivèrent, et trouvèrent Krischna entouré des bergers, debout, à l'ombre des arbres... Il avait la posture trinitaire, la fleur du lotus était dans sa main. Les brahmines placèrent devant lui les plats, et reconnaissant en lui *Wischnu* lui-même, elles le saluèrent respectueusement... en lui disant : Seigneur de bonté, quelqu'un peut-il contempler votre face sans votre grâce? Oh! combien nous sommes heureuses aujourd'hui, puisque nous avons eu le bonheur de vous voir, et d'effacer ainsi les fautes de notre vie!...

« Krischna leur dit :

VERS.

Ne vous prosternez point devant moi, car je suis le fils de la femme Nand[2]. En me faisant adorer par les femmes des brahmanes, acquerrai-je en ce monde la grandeur?...

« Mais il se fait tard; retournez à vos maisons, où vos maris vous attendent; souvenez-vous que le sacrifice n'est pas productif pour ceux qui sont privés de leurs femmes. Les brahmines entendant ce discours, répondirent à Krischna les mains jointes : Seigneur, par amour pour vous nous avons renoncé à l'affection de notre famille; comment retournerons-nous à présent auprès de ceux malgré qui nous sommes venues vous trouver? En effet, s'ils ne nous laissent pas entrer dans nos maisons, où irons-nous habiter? Il vaut donc mieux que nous restions

[1] Le texte ajoute : *comme l'eau se réunit à l'eau*, pensée dans laquelle perce le panthéisme.

[2] « Femme, mon heure n'est point encore venue. » (Jean, II, 4.)

sous votre protection. Sachez, seigneur, qu'une de nos compagnes, qui pour vous voir voulait venir avec nous, étant empêchée par son mari, est tombée morte dans son agitation. Krischna se mit alors à sourire; et leur montrant celle qui avait laissé son corps pour venir le trouver, il leur dit : Celui qui aime Krischna ne périra jamais[1]. En voyant leur compagne, toutes les femmes furent étonnées; mais reconnaissant le pouvoir *de Dieu*, elles chantèrent les louanges de Wischnu. Alors Krischna les engagea encore à retourner chez elles, en les assurant que leurs maris ne leur feraient pas de reproches. Ayant donc pris respectueusement congé de Krischna, elles allèrent à leurs maisons; et les brahmanes après avoir réfléchi, témoignèrent leur repentir et dirent : Nous avons appris par les Purânas que Nand et Jaçodâ avaient fait de grandes pénitences pour obtenir un fils, et que Dieu (Wischnu) étant venu, les bénit et leur dit : Je viendrai chez vous après avoir pris incarnation dans la maison d'Yadu. C'est donc Dieu lui-même qui a pris naissance, et c'est lui qui nous a envoyé chercher de la nourriture par l'entremise des jeunes bergers. Qu'avons-nous fait? Le premier être nous a demandé à manger, et nous le lui avons refusé!...

VERS.

Quoi! nous ne sommes pas allés aujourd'hui devant celui pour qui les sacrifices et les œuvres pies ont été établis. Nous qui connaissons Wischnu, nous avons pu méconnaître le discours des

[1] « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. » (Jean, XI, 25.)

bergers. Insensés que nous étions, pécheurs, orgueilleux, nous n'avons pas eu de compassion. Hélas! Wischnu connaît notre conduite. Anathème à notre sacrifice! Malédiction sur nous, qui ayant connu la divinité, ne l'avons pas honorée[1]! Nos femmes valent bien mieux que nous, puisque sans avoir préalablement fait des sacrifices et des actes de dévotion et de pénitence, animées d'un vif désir, elles ont joui de la vue de Dieu incarné, et de leurs mains lui ont donné de la nourriture[2].

Le passage que je vais citer actuellement nous fait retrouver dans Akrur le centenier de l'Évangile, ou le publicain du temple de Jérusalem.

« Le treizième jour de la quinzaine obscure de Kâtic, Akrur après avoir pris congé de Kans, monta sur son char et se dirigea vers Brindâban. Cependant il disait en lui-même : Ai-je accompli quelque acte pieux, quelque pénitence, quelque sacrifice qui puisse me mériter le bonheur de voir Krischna ?...

« Je n'ai jamais invoqué le nom de Krischna; je suis toujours resté dans la société du méchant Kans : comment connaître le secret de l'adoration?

« Dans ma vie précédente je dois avoir fait quelque action très-méritoire, qui me vaille d'en goûter aujourd'hui le fruit. En effet, puisque Kans m'a envoyé pour tromper Krischna, la source de ma joie, j'irai, je le verrai, et je ferai ainsi fructifier ma vie...

« Cependant Akrur craignait dans son esprit que Krischna ne vît en lui que l'envoyé de Kans : Mais, disait-il néanmoins, puisqu'il connaît l'intérieur, il ne doit pas ignorer l'affection qu'on lui porte, et il doit distin-

[1] Conf. Épître aux Romains, II, 21.

[2] Chap. XXIV.

guer entre les amis et les ennemis. Il ne pourra donc me croire tel que je parais être; mais il s'empressera de me serrer avec bonté à son cou, et de poser sur ma tête sa main aussi douce que le lotus. Alors je pourrai regarder fixement la beauté de ce corps de lune, et je donnerai par là le repos à mes yeux, pareils à ceux du chakor *qui est amoureux de la lune.*

« Cependant Akrur poussait son char vers l'endroit où se trouvait Krischna, Baldev et les bergers qui faisaient paître les vaches... En voyant de loin la face de Krischna, Akrur descendit de son char; il courut et se jeta aux pieds du Seigneur. Il était tellement hors de lui, qu'il ne pouvait proférer une parole : des larmes de joie coulaient de ses yeux. Krischna le releva, et l'accueillant avec beaucoup d'amitié, il le prit par la main et le conduisit à sa maison [1]. »

Dans le passage suivant on voit Krischna se transfigurer devant le même Akrur.

« Sur ces entrefaites Krischna se manifesta à Akrur avec quatre bras, la conque, le disque, la massue et le lotus dans ses quatre mains, entouré des munis, des kinnars et des gandharbs [2]. Alors Akrur stupéfait, méditant un instant sur ce qu'il voyait, en acquiert l'intelligence. Il joint ses mains, en disant : Tu es l'être suprême, créateur et destructeur; tu es venu dans le monde pour tes adorateurs, et tu leur manifestes ta forme infinie. Les suras, les hommes, les munis sont renfermés dans ton essence; ils sont néanmoins visibles pour toi, comme

[1] Chap. XXXIV.

[2] Chap. XL.

l'eau qui sort de l'Océan et qui y est contenue. Ta grandeur est étonnante; qui peut la célébrer dignement[1]? »

Parmi les faits miraculeux qu'on attribue à Krischna, plusieurs ont un caractère évangélique.

Tel est, par exemple, le suivant, qui a pour objet la guérison d'une bossue pieuse, et qui rappelle la femme courbée depuis dix-huit ans, que J. C. redressa[2], et celle qui chez Simon le lépreux parfuma la tête de N. S.[3]

« En ce temps-là Krischna rencontra dans les rues de Mathura une bossue, qui avait en sa main un plateau chargé de vases pleins de sandal et de safran. Krischna lui demanda qui elle était, et où elle portait ces objets. Elle répondit : Protecteur du pauvre, je me nomme Kubjâ, et je suis au service de Kans... mais intérieurement je vous suis dévouée, et c'est ainsi que j'ai aujourd'hui le bonheur de vous voir et de rendre ma vie fructifiante... Actuellement, seigneur, le désir de votre servante est que vous lui permettiez de vous offrir de ses mains du sandal. Krischna admirant la ferveur de cette femme, consentit à son désir. Alors Kubjâ, avec attention d'esprit et beaucoup d'affection, frotta de sandal Krischna. Puis le Seigneur ayant placé son pied sur celui de Kubjâ, et ayant pris son menton avec deux de ses doigts, rendit droite sa taille. Bien plus, par l'attouchement de la main de Krischna, Kubjâ devint fort belle[4]. »

Dans le passage suivant Krischna arrêtant les ravages

[1] Chap. XLI.
[2] Luc, XIII, 10, 12.
[3] Marc, XIV, 3.
[4] Chap. XLIII.

de l'incendie, nous fait souvenir de J. C. arrêtant la tempête aux cris de ses disciples : « Sauvez-nous, nous périssons[1]. »

« Un jour que les habitants de Braj furent surpris par la nuit dans les jangles, ils dirent entre eux : Comment pourrons-nous retourner à nos maisons, fatigués, affamés, altérés comme nous le sommes? Passons la nuit ici, et à l'aurore nous irons à Brindâban. Ayant ainsi parlé, ils s'endormirent; mais lorsqu'il fut minuit, et que l'obscurité fut devenue très-intense, que la nuit fut noire, le feu prit instantanément à la forêt de tous côtés. Arbres, arbustes et animaux, tout brûla rapidement. A l'apparition de l'incendie les bergers se réveillèrent en sursaut; et agités, tendant les bras, ils criaient : Krischna, délivrez-nous promptement de ce feu, autrement il se propagera et réduira tout en cendres. Krischna entendit les cris de Nand, de Jaçodâ et des habitants de Braj; il se leva, et en un instant il aspira le feu. L'ayant ainsi anéanti, il éloigna l'inquiétude de l'esprit de tous. Au matin ils retournèrent à Brindâban, et dans toutes les maisons on fit des réjouissances, et on chanta des cantiques de félicitation[2]. »

Ailleurs Krischna est aussi représenté éteignant le feu; mais ici le feu est personnifié, c'est l'élément divinisé.

« Une nuit Krischna et Arjuna étaient assis quelque part, lorsque Agni (le feu) vint auprès d'eux les mains jointes; et courbant la tête, il dit à Hari : Sire, depuis longtemps j'ai erré dans le monde cherchant à assouvir

[1] Matthieu, VIII, 25.

[2] Chap. XVIII.

ma faim; mais je n'ai rien trouvé à manger nulle part; maintenant je désire obtenir de vous la permission d'aller dévorer les forêts et les bois (jangles). Le maître lui répondit : Bien, va, et nourris-toi. Agni répliqua : Seigneur de bonté, je ne puis aller seul dans les forêts, car dans ce cas Indra (le dieu du ciel) se hâterait de m'éteindre. — Va, dit alors Hari à Arjuna, et fais paître le feu, car il meurt de faim depuis longtemps.

« En entendant ces mots, Arjuna prit son arc et ses flèches, et s'en alla dans les forêts avec le feu. Ce dernier mit tout en flammes, manguiers, tamarins, arbres des Banians, tamârs [1], mahuâs [2], jâmans [3], khirnîs [4], kachnârs [5], vignes, chironjîs [6], orangers, citronniers, jujubiers, etc.

VERS.

Tous les arbres brûlaient; l'herbe, les bambous craquaient; les animaux de la forêt couraient dans les sentiers pour se sauver du feu.

« Cependant le feu s'étendait en faisant un bruit sourd, et la fumée s'élevait jusqu'aux cieux. Lorsque Indra s'en aperçut, il appela le seigneur des nuages, et lui dit : Allez, faites tomber de la pluie en abondance, et éteignez Agni. Conformément à cet ordre, le déota prit avec lui l'armée des nuages, et se dirigea vers cet endroit. Alors le tonnerre se fit entendre, et il se mit à pleuvoir. Mais Ar-

[1] *Xanthochymus pictorius.*

[2] *Bassia latifolia.*

[3] *Eugenia jambolina.*

[4] *Mimusops kaukî.*

[5] *Bauhinia variegata.*

[6] *Chirongia sapida.*

juna lança des flèches aux nuages de telle façon, qu'ils se dispersèrent comme les flocons de coton lorsqu'on les agite au vent. Personne n'étant venu à l'aide des nuages, ils furent facilement anéantis. Le feu brûla les racines mêmes des arbres de la forêt, et parvint jusqu'à l'endroit où était le palais d'un açur nommé Maya. Celui-ci en voyant arriver le feu très-irrité, éprouva une grande crainte. Étant sorti de son palais les pieds nus, son vêtement sur le cou, les mains jointes, il vint au-devant d'Agni, et s'étant prosterné, lui dit : O seigneur, ô seigneur, sauve-moi promptement, agrée ma prière dans ton esprit; délivre-moi du feu. Agni n'eut pas plutôt entendu ce discours du daïtya Maya, qu'il quitta sa qualité de feu, et toujours accompagné d'Arjuna, il conduisit Maya auprès de Krischna, à qui il dit : Cet açur, Maya, vous a servi, et a bâti pour vous un palais; calmez donc ses craintes, et permettez-moi d'éteindre le feu... Le maître tournant ses regards du côté d'Agni, lui fit signe; il s'éteignit tout de suite, et un air frais ne tarda pas à pénétrer dans la forêt[1]. »

La résurrection du fils du gurû Sandîpan, malgré l'accessoire obligé de la mythologie, rappelle naturellement celle du fils de la veuve de Naïm[2] et la descente de Notre-Seigneur aux enfers ou limbes.

En voici le récit :

« Sandîpan, gurû de Krischna et de Bal, accompagné de sa femme, sortit de sa maison, et étant allé devant Krischna et Bal, il dit au premier : Seigneur, j'avais

[1] Chap. LIX.
[2] Luc, VII, 11 et suiv.

un fils, je le pris un jour avec moi, et j'allai me baigner avec ma famille à l'occasion d'une fête. Arrivé à l'endroit convenable, j'ôtai mes vêtements; et je me baignais avec mes compagnons, quand une vague du fleuve emporta mon fils, qui ne revint plus. Sans doute quelque crocodile ou quelque poisson l'aura dévoré; aussi la douleur que j'en ressens est extrême; mais puisque vous voulez bien m'accorder un don en récompense de mes soins, rendez-moi mon fils, et éloignez ainsi de mon esprit le chagrin...

« Alors les deux frères (Krischna et Bal) allèrent à la ville de Sanyamanî, dont le souverain est Yama ou Dharmrâj [1]. En voyant Krischna, Yama se leva de son siége, alla à sa rencontre, et l'accompagna respectueusement. Il le fit asseoir sur son trône, lui lava les pieds, et dit : Heureuse cette ville, puisque le Seigneur vient s'y montrer pour accomplir le désir de ses serviteurs! Donnez-moi vos ordres, et votre serviteur s'empressera de les accomplir. Alors Krischna lui dit : Rendez *à la vie naturelle* le fils de mon gurû...

« Dharmrâj alla promptement, et amena l'enfant; puis joignant les mains, il dit : Roi de bonté, j'ai su, par l'effet de votre grâce, que vous deviez venir chercher ici le fils de votre gurû; c'est pourquoi je l'ai gardé avec soin jusqu'à ce jour sans lui rendre la vie. Il dit, et remit l'enfant à Krischna. Alors ce dernier l'ayant fait placer sur son char, mit en peu de temps l'enfant en présence de son père [2]. »

[1] Yama est le Pluton des Indiens. *Dharmrâj* signifie « roi de justice ; » c'est le Minos des Grecs.

[2] Chap. XLVI.

L'empressement des filles de Mathura pour recevoir Krischna et Bal son précurseur, rappelle celui des habitants de Jérusalem lors de l'entrée triomphante de Jésus-Christ.

« Comme la nouvelle de l'arrivée de Krischna et de Bal circula dans la ville de Mathura, ses habitants accoururent, oubliant les affaires de leurs maisons..... Les jeunes femmes laissèrent, l'une son repas, l'autre le bain, une troisième la préparation de sa coiffure; d'autres oubliant leur époux, et mettant leurs vêtements à l'envers et leurs joyaux sens devant derrière ou sens dessus dessous, se précipitèrent pour voir Krischna. Ne connaissant plus de pudeur, de retenue ni de crainte, l'une se met à sa fenêtre, l'autre à son balcon, celle-ci reste debout à sa porte, celle-là court et erre dans les rues.

VERS.

De tous côtés elles tendaient les bras, elles montraient Krischna, en disant: Balrâm est ce blond qui a des vêtements bleus; Krischa, ce noir qui en a de jaunes... Regardez de vos propres yeux la beauté de ceux dont vous avez entendu citer la bravoure. Celles-là ont fait de bonnes actions dans une vie antérieure, qui aujourd'hui ont obtenu la vue de Krischna...

« Cependant Krischna s'en allait dans les rues, les places et les marchés; et on répandait sur lui, des maisons de la ville, des aromates, du sandal, et une pluie de fleurs[1]. »

Je ne quitterai pas cet intéressant sujet sans faire connaître le message que Krischna envoya, par l'entremise d'Udho, à Jaçoda et aux gopîs ses anciennes compa-

[1] Chap. XLII.

gnes[1], pour leur révéler sa divinité qu'elles méconnaissaient encore.

« Udho revêtu des propres vêtements de Krischna, paré de ses joyaux, de sa couronne, assis sur son char, partit de Mathura, et arriva promptement à Brindâban. Il trouva les arbres des alentours remplis d'oiseaux qui faisaient entendre des chants agréables, et le sol couvert çà et là de vaches blanches, jaunes, brunes et noires qui ressemblaient aux nuages. Il entendit les bergers, les bergères et les jeunes enfants chanter les louanges de Krischna. Charmé de cet agréable spectacle, Udho reconnut le théâtre des divertissements champêtres de Krischna, et s'inclina respectueusement. Nand le conduisit dans sa maison, lui fit laver les pieds, le fit asseoir à la place d'honneur, lui fit servir des mets des six saveurs ; puis il le fit reposer sur un lit propre et doux comme de l'écume. Alors Udho après avoir mâché du bétel, s'endormit, et se réveilla peu de temps après, sans ressentir en rien la fatigue de son voyage. Ensuite Udho lut la lettre de Krischna et de Bal à Nand et à Jaçoda, qui se livrèrent à la douleur en apprenant que Krischna ne revenait pas auprès d'eux. Il accompagna cette lettre de l'allocution suivante, d'après l'ordre qu'il avait reçu de Krischna :

« Peut-on célébrer dignement la gloire de ceux en la maison de qui Dieu a pris naissance?... Celui que vous croyez votre fils est en effet le premier être, le créateur

[1] En effet Krischna était berger. On sait que J. C. a dit aussi : « Je suis le bon pasteur. » (Jean, x, 2.) « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » (Matth. xv, 24.)

de Brahma et de Siva, qui n'a ni père, ni mère, ni frère, ni parent. Comment donc pourrait-il rester loin de vous? On a dit :

VERS.

Par la puissance de son amour Hari est proche de chacun de nous[1], lui qui par amour pour nous s'est revêtu d'un corps humain. Il ne fait acception de personne dans son amitié ni dans sa haine. Pour lui appartenir, il faut dévouer son esprit à son adoration et à son culte. De même que le taon prend le ver et l'identifie à lui, ainsi agit Hari envers celui qui l'aime, et qui sans cesse pense à lui *le reconnaissant sous son enveloppe terrestre,* comme le bourdon reconnaît l'abeille, quoiqu'elle soit enfermée dans la corolle du lotus, et reste toute la nuit à bourdonner auprès d'elle.

« Cependant les gopîs entourèrent Udho, le firent asseoir à l'ombre, et formèrent un cercle autour de lui. Elles se plaignirent à lui de ce que Krischna, qui avait envoyé par son entremise un message à son père et à sa mère, les avait entièrement oubliées, elles qui s'étaient dévouées à lui avec tant d'abandon... Comme l'oiseau, ajoutèrent-elles, quitte l'arbre qui l'abritait, ainsi Hari s'en est allé loin de nous. Udho leur répondit : Je vais vous faire part du message écrit dont Krischna m'a chargé; écoutez-le attentivement; voici la teneur de sa lettre : Si vous abandonnez l'espoir des jouissances *extérieures*, et que vous vous résigniez à la pénitence, vous n'éprouverez pas la douleur de la séparation. Je n'ignore point que vous vous souvenez de moi jour et nuit, et je reconnais que personne ne vous égale dans l'attachement que vous me portez. *Udho* ajouta :

[1] Voyez une note précédente, p. 85.

Eh quoi ! vous voulez pour votre époux celui que tout le monde reconnaît comme étant invisible et indivisible ! Il est en vous, de même que dans votre corps naturel se trouve de la terre, du vent, de l'eau, du feu et de l'air ; s'il se montre séparément, c'est par l'effet du mâyâ... Il est toujours au pouvoir de ses adorateurs *d'approcher de lui par la contemplation*, tandis que sa présence visible anéantit *souvent* sa connaissance et son souvenir. Voilà pourquoi Hari est allé habiter au loin. En effet, comme il avait vu l'ardeur de votre affection et de votre amour, il avait fait le râs (danse) avec vous : mais alors vous oubliâtes Dieu ; et celui qui connaît le fond des cœurs vous quitta, et devint le roi des yadus...

« Les gopîs se fâchèrent en entendant ces mots, et s'éloignant d'Udho, elles lui dirent : Vous nous parlez de connaissance, de pénitence et de sagesse, vous nous engagez à laisser la pensée des plaisirs *périssables*, et vous nous montrez le ciel. Mais qui peut croire que l'aimable Krischna, qui tant de fois a joué avec nous[1], soit Wischnu lui-même ? Comment celui qui nous a donné tant de satisfaction dans son enfance, est-il devenu l'être invisible ? Comment celui qui possédait tant de belles qualités et une figure si gracieuse, serait-il l'être sans qualités *humaines* et sans forme *extérieure* ? Actuellement qu'il a absorbé notre esprit dans son corps, pouvons-nous croire à votre discours[2] ? »

[1] Ceci rappelle les discours des Juifs au sujet de Jésus-Christ : « D'où vient à celui-ci cette sagesse et ces miracles ? N'est-ce pas là le fils de ce charpentier ? » (S. Matthieu, XIII, 54-56.) « Le Christ viendra-t-il de la Galilée ? » (Jean, VII, 41.)

[2] Chap. XLVII et XLVIII.

Je citerai aussi le récit de la lutte de Krischna avec Jâmâwant, lutte qui rappelle celle de Jacob et de l'ange, mentionnée dans la Genèse[1].

« Krischna s'enfonça dans la caverne ténébreuse et terrible où il croyait trouver le joyau que Surya avait donné à Satrâjit, et qu'on accusait Krischna d'avoir pris à Pracen (frère de Satrâjit), après l'avoir tué, tandis qu'en effet un lion l'avait dévoré, lui et son cheval. Là il trouva Jâmâwant[2], qui était endormi. Celui-ci se réveilla, se jeta sur Hari, et se mit à lutter avec lui. Comme il vit qu'il ne pourrait terrasser son adversaire, il pensa en lui-même que Râma et Lakschmana seuls étant de sa force, et personne dans le monde ne pouvant se mesurer avec lui, celui avec qui il avait affaire devait être le Seigneur.

VERS.

Alors il s'éloigna, s'arrêta, et joignant les mains, il dit : O Krischna, toi qui te manifestes à moi, je crois en toi, à qui l'intérieur des cœurs est manifesté; je t'ai reconnu à ta manière d'agir. Tu t'es incarné pour faire le bien, pour éloigner du monde le poids des maux qui l'accablent. Je suis demeuré en ce lieu depuis le troisième yug, parce que Nârad m'avait annoncé que tu viendrais ici à cause du joyau de Satrajit, et que tu te manifesterais à moi d'une manière éclatante.

« Hari satisfait de la vive affection que ressentait pour lui Jâmawant, se fit voir à lui sous les traits de Râma, avec son arc et ses flèches. Alors celui-ci l'adora[3]. »

[1] Chap. XXXII, versets 24 et suiv.

[2] Personnage qui dans l'incarnation de Rama avait accompagné ce déota dans la conquête de Lanka.

[3] Chap. XLVII.

Voici encore une histoire attendrissante où l'on voit le détachement des biens du monde, ou pour mieux dire la pauvreté d'esprit[1], comme l'appelle éloquemment l'Évangile[2], récompensée et honorée.

« Dans la contrée méridionale de l'Inde, nommée Dravida[2], habitaient des brahmanes et des marchands qui étaient très-dévots à Hari. Ils se livraient à la méditation sur lui; ils faisaient des sacrifices, de bonnes œuvres, des aumônes, respectaient les saints et les personnes pieuses, honoraient les vaches... Parmi eux se trouvait un brahmane nommé Sudâmâ, qui avait eu le même gurû que Krischna. Son excessive maigreur annonçait sa misère, qui était telle qu'il n'avait réellement pas de quoi se nourrir, et qu'il n'avait pas le moyen de renouveler le chaume de sa maison. Un jour sa femme, que son extrême pauvreté tourmentait vivement, dit à son mari : Seigneur, la pauvreté où nous sommes plongés nous met dans une position bien pénible; mais si vous voulez en sortir, je vous en indiquerai le moyen. — Quel est-il donc? dit le brahmane. — Votre meilleur ami, lui répondit-elle, c'est le maître des trois mondes, *savoir*, Krischna, l'habitant de Dwârikâ; je suis sûre que si vous alliez le trouver, votre pauvreté cesserait; car Krischna donne à son gré la volonté, la justice, le pouvoir et le salut. — Mais, mon amie, lui répondit Sudâmâ, Krischna ne donne rien sans recevoir d'avance quelque chose : tel est l'usage qui existe dans le monde;

[1] S. Matthieu, v, 3.

[2] Ou Dravira; c'est la côte de Coromandel, le pays où l'on parle le tamoul. (Wilson, *Wischnu-purana*, pag. 192.)

aussi je n'ai jamais rien reçu, parce que je n'ai jamais rien donné *à cause de ma pauvreté;* toutefois, pour te faire plaisir, j'irai, et je ne reviendrai auprès de toi qu'après avoir vu Krischna. Alors la femme de Sudâmâ mit dans un vieux morceau d'étoffe blanche un peu de riz, pour que son mari pût l'offrir au maître en forme de présent; puis elle plaça devant lui un vase de terre entouré d'une corde et un bâton. Sudâmâ après avoir invoqué Ganescha et pensé à Krischna, se mit en marche vers la ville de Dwârikâ. Pendant toute la route il disait en lui-même : Les richesses ne me sont pas destinées; mais mon but, en allant à Dwârikâ, est seulement de voir Krischna... En arrivant à cette ville, il fut étonné de la trouver entourée de l'Océan des quatre côtés. Il y avait des bois et des bosquets remplis de fleurs et de fruits; des étangs, des réservoirs, et des puits à roue, où l'on voyait les seaux monter et descendre; et on apercevait des plaines où paissaient des vaches, que gardaient en jouant de jeunes bergers. Sudâmâ après avoir admiré la beauté des bois qui environnaient la ville, y entra, et put voir ses magnifiques palais resplendissants d'or et de pierreries. Çà et là, dans des lieux consacrés spécialement au plaisir, les fils d'Yadu avaient formé des réunions pareilles à la cour d'Indra. Dans les marchés, les chemins et les carrefours on vendait toutes sortes d'objets. Dans différentes maisons on chantait les louanges du maître, et on distribuait des aumônes; dans toutes les rues enfin il régnait une grande joie. Cependant Sudâmâ parcourait la ville, demandant le palais de Krischna. Enfin il se présenta à la porte principale, et

s'informa timidement où Krischna tenait sa cour. On lui répondit que Krischna était dans l'intérieur du palais, et qu'il le trouverait assis en face de lui sur son trône de pierreries.

« Sudâmâ entra en effet; mais aussitôt que Krischna l'eut aperçu, il descendit de son trône, et l'ayant pris amicalement par la main, il l'y conduisit, le fit asseoir, lui lava les pieds[1], puis lui demanda des nouvelles de sa santé. Cependant Sudâmâ dit à Krischna : O dieu de bonté, ami du pauvre, seigneur qui connaissez les cœurs, vous savez tout, et rien au monde ne vous est caché. Krischna sourit, comprenant tout de suite ce qu'il désirait, puis il lui dit : Pourquoi ne me remettez-vous pas le présent que votre femme m'a envoyé? Sudâmâ confus et troublé tira alors de dessous son bras le paquet de riz. Krischna l'ouvrit, il en prit deux poignées qu'il mangea avec plaisir, et il dit à Rukminî : Celui-ci est mon grand ami, je ne saurais trop le louer... Il considère le bonheur extérieur comme l'herbe des champs. Puis Krischna offrit à Sudâmâ des mets des six saveurs, lui fit mâcher du bétel, et le fit ensuite étendre sur un lit aussi mou que l'écume. Sudâmâ fatigué du voyage ne tarda pas à s'endormir. Pendant ce temps le maître appela Wiswakarma[2], et lui dit : Allez tout de suite bâtir pour Sudâmâ un beau palais enrichi d'or et de pierreries; vous y placerez les huit pouvoirs

[1] Notre-Seigneur lava aussi les pieds de ses disciples. (Jean, XIII, 5.)

[2] Ce mot signifie *factoton*, ou pour mieux dire *fac-totum* (qui fait tout) ; des mots sanscrits विश्व « tout, » et कर्म्म « chose, affaire, *nego-* « *tium.* » Dans le Véda, il fait aussi la foudre.

de la nature et les neuf trésors de Kuvera, pour que Sudâmâ n'ait plus rien à désirer. Ainsi fit Wiswakarma.

« Au matin Sudâmâ se leva, se baigna, fit la méditation, l'adoration et le puja, puis il alla auprès du maître pour prendre congé de lui. Le dieu ne put rien lui dire, tant il était affligé de son départ ; il le regarda seulement les yeux mouillés de larmes. Cependant Sudâmâ se mit en route, et tout en marchant il pensait en lui-même qu'il avait agi sagement en ne demandant rien à Krischna : Si je l'avais fait, disait-il, il m'aurait sans doute accordé l'objet de ma demande; mais il m'aurait trouvé avide et immodéré dans mes désirs. N'y pensons plus; je ferai bien entendre raison à ma femme. Krischna m'a fait beaucoup de politesses et d'honneurs ; et comme il a vu que je ne demandais rien, il a pensé que son bon accueil valait pour moi des lakhs de roupies. En se livrant à ces réflexions, Sudâmâ s'approchait de son village; mais il fut très-étonné de ne plus trouver sa chaumière, ni même le lieu qu'elle occupait. A la place s'élevait un beau palais digne d'Indra. Le pauvre Sudâmâ fut fort affligé à cette vue. Qu'as-tu fait, Krischna? s'écria-t-il : j'avais une douleur, et tu m'en as donné une nouvelle. Qu'est devenue ma chaumière? où est ma femme? Cependant il demanda au portier, à qui était ce beau palais. A Sudâmâ, l'ami de Krischna, répondit le portier. Sudâmâ allait répliquer, lorsqu'il aperçut dans l'intérieur sa femme couverte de beaux habits, ornée de joyaux de la tête aux pieds, parfumée et mâchant du bétel. A la vue de son époux, elle s'approcha suivie de ses compagnes, et lui dit : Pourquoi mettez-

vous le pied dans ce palais en hésitant? Sachez que Wiswakarma est venu en votre absence, et l'a bâti en un instant. Alors Sudâmâ devint fort triste. Sa femme étonnée lui fit observer que tout le monde était content d'acquérir des richesses, et que lui seul en était fâché. Mais Sudâmâ lui dit : Chère amie, oui, je suis fâché que le Seigneur m'ait donné des richesses illusoires qui ne sont que tromperie. En effet, elles ont trompé, elles trompent, elles tromperont le monde entier. Oui, je suis fâché que Krischna n'ait pas eu confiance en mon amour. Lui avais-je demandé ces biens, pour qu'il me les ait donnés [1] ?.... »

II. — Les citations suivantes, où la majestueuse figure de Krischna domine toujours, ne sont faites néanmoins que sous le point de vue littéraire; ici ce sont de gracieuses descriptions, là des détails curieux d'ethnologie, partout un style remarquable par son originale simplicité.

LE BARATTEMENT DU LAIT.

« Un jour la femme Nand [2] se leva de grand matin pour baratter le lait aigre. Les gopîs qu'elle avait réveillées nettoyèrent et balayèrent la maison, et l'enduisirent de cendre de bouse de vache; puis elles prirent leurs bâtons, et se mirent à faire l'opération du barattement. De son côté Jaçoda se procura un grand vase neuf, le plaça sur un rond de paille, demanda un siége,

[1] Chap. LXXX.

[2] C'est-à-dire, la femme de Nand (Jaçada). On dit de même en France, dans certaines localités, *la femme* ou *la mère Martin*, pour signifier « la femme de Martin. »

le bâton pour baratter et la corde pour le tenir, disposa des vaisseaux neufs *pour mettre le fromage;* et ayant emmené Krischna et Bal, elle se mit à agiter le lait. Alors, par l'effet du barattement, il y eut dans la maison un tel bruit, qu'on aurait dit que les nuages tonnaient. Sur ces entrefaites Krischna se réveilla en pleurant et en appelant sa mère. Comme elle n'entendit pas ses cris, il s'approcha d'elle les yeux remplis de larmes, et plein d'agitation lui dit en balbutiant : Ma mère, depuis combien de temps ne t'appelais-je pas, et tu n'es pas venue me donner à manger! tu n'as donc pas encore fini tes affaires? Il dit ces mots, et faisant le mutin, il tira le bâton du vase avec ses deux mains, le jeta par terre, prit ensuite du lait qu'il répandit çà et là, et dont il se salit le corps; puis lançant des coups de pied en même temps qu'il tirait le voile de sa mère, il poussa de nouveaux cris. La dame Nand tout émue dit à Krischna:

VERS.

Mon fils, que fais-tu donc? lève-toi et approche; je te donnerai à manger. — Non, dit Krischna, maintenant je ne veux rien; pourquoi as-tu attendu que l'impatience se fût emparée de moi, ma mère?

« Jaçoda le cajola, le caressa avec affection, le serra contre sa poitrine, et lui donna du beurre et du caillé, que Krischna content mangea, couvert du voile de sa mère, afin que personne ne le vît. Cependant une gopî vint lui dire : Pendant que vous êtes assise ici paisiblement, le lait qui est sur les fourneaux bout. En entendant ces mots, Jaçoda laissa Krischna, et s'étant levée, courut sauver le lait. Pendant ce temps Krischna brisa les

pots de lait et de crème, ainsi que le bâton à baratter; il prit un vase plein de beurre, courut parmi les fils des vachers, s'assit sur un mortier renversé qu'il trouva, et ayant fait mettre ses compagnons à ses côtés, ils se partagèrent le beurre et le mangèrent [1]. »

LES VACHES.

« Le huitième jour de la quinzaine lunaire de kâtic (octobre-novembre), Nand et Jaçoda firent le pûja des étables, tracèrent aux fronts de Krischna et de Balram le tilak de lait aigre, et leur permirent de s'éloigner avec les autres bergers. Contents, ils parvinrent bientôt dans les bois; ils en admirèrent la beauté, et Krischna dit à Balram : Ceci est bien beau et bien délicieux. Voyez comme les arbres se balancent agréablement, et comme les oiseaux prennent leurs ébats. Après avoir ainsi parlé, il monta sur une éminence; et agitant son dopatta, il se mit à crier à ses vaches : Holà, noires, rouges, jaunes, blanches, grises (couleur de fumée), brunes, bleues. Les vaches l'entendirent, et mugissant et haletant elles accoururent; on aurait dit des nuages de différentes couleurs se rassemblant de tous côtés [2]. »

LE CHALUMEAU DE KRISCHNA.

« Une bergère (*gopî*) dit : Écoutez, mes amies : Krischna joue du chalumeau, entendez-en le son perçant. Mais quel mérite a donc cet instrument pour qu'il soit tout le jour appliqué à la bouche de Krischna, et qu'imprégné de l'ambroisie de ses lèvres, il résonne

[1] Chap. x.
[2] Chap. xvi.

joyeusement comme le nuage chargé de pluie? Il lui est sans doute plus cher que nous, puisque nuit et jour il est entre ses mains. C'est comme une forteresse qui nous sépare de Krischna; c'est une rivale qu'il couvre de baisers... La tige qui le forme s'est d'abord élevée au milieu des roseaux, et agitée par le vent, a fait entendre le nom de Wischnu, puis de dessous l'eau elle a joui des rayons du soleil et de la fraîcheur; enfin elle a été coupée en morceaux et exposée au feu; elle s'est imbibée de fumée: c'est ainsi apparemment qu'elle a fait pénitence, et qu'ayant acquis la perfection, elle en a obtenu le fruit[1].... »

LE BAIN PÉNITENTIEL.

« Cependant l'automne (*sarad*) se passa, et l'hiver (*hemant*) arriva. Le froid fut intense, et il tomba beaucoup de neige. Alors les filles de Braj se souvinrent d'avoir entendu dire aux anciens qu'en se baignant dans le mois d'aghan (novembre-décembre), on expiait les fautes de sa vie et on obtenait l'objet de son désir. Elles se décidèrent donc à se baigner, espérant avoir par là Krischna pour époux. En conséquence un matin elles se levèrent, se mirent leurs vêtements et leurs bijoux, et s'étant réunies, elles allèrent se baigner dans la Jamuna. Après s'être baignées et être sorties de l'eau, elles firent une statue de Durgâ en terre, lui offrirent du sandal, du riz, des fleurs et des fruits, et placèrent devant la statue des parfums, des lampes, des oblations de toute espèce. Puis elles firent le pûja, baissant la tête et joignant les mains

[1] Chap. XXII.

pour se rendre Durgâ favorable, et elles lui dirent : O déesse, nous vous avons souvent demandé en grâce de nous donner Krischna pour époux.

« Les gopîs se baignaient ainsi tous les jours ; elles jeûnaient toute la journée, puis dormaient sur la terre, après avoir mangé, le soir, du lait aigre et du riz bouilli, dans l'espoir de recueillir promptement le fruit de leur pénitence[1]... »

RAS OU DANSE DES GOPIS ET DE KRISCHNA.

« En ce temps-là les gopîs coururent pour joindre Krischna, avec l'impétuosité que les rivières, après les quatre mois de pluie, mettent à se réunir à l'Océan ; la beauté de ce spectacle ne saurait être décrite par Bihârîlal[2] lui-même. Krischna était en parure, et aussi leste qu'un jongleur ; il se rendit tellement agréable et séduisant, que les jeunes filles de Braj furent charmées de lui. Mais il leur dit : Comment, au milieu de la nuit, au temps des spectres et des revenants, avez-vous pu laisser votre maison, et, les vêtements en désordre et vos joyaux de travers, avez-vous pu parcourir ce chemin terrible, pour venir dans cette immense forêt ? Il n'est pas convenable que des femmes prennent une résolution si énergique... En entendant ce discours, les gopîs hors d'elles tombèrent dans un océan sans limites de soucis....

VERS.

La tête baissée elles poussèrent des soupirs. Avec l'orteil[3] du

[1] Chap. XXXIII.

[2] L'auteur de *Satsaï*.

[3] On trouve la même pensée dans Musée, *Héro et Léandre.*

pied elles se mirent à creuser la terre; elles froncèrent les sourcils, et un courant d'eau s'échappa de leurs yeux, comme un collier de perles brisé... Krischna touché par tant d'amour, consentit à faire le râs avec elles. Alors la tristesse les quitta; elles entourèrent Krischna, et contemplant sa face, leurs yeux furent rassasiés de plaisir... Il les conduisit au bord de la Jamuna, à une place ronde, dont on apercevait de tous côtés l'éclat semblable à celui du halo de la lune, et qu'un zéphyr doux, frais et parfumé parcourait... A ce spectacle les gopîs furent pleines de joie... Ivres d'amour, et laissant toute réflexion et toute honte, réunies autour de Krischna, elles se mirent à jouer des instruments, à chanter et à danser; on aurait dit la lune au milieu du cercle des étoiles[1]. »

TERREURS DE KANS[2].

« Kans ayant entendu parler des actes de Krischna, fut très-tourmenté; il n'avait de repos ni assis ni debout; il était plongé dans la tristesse, mais ne parlait de son chagrin à personne. On a dit :

VERS.

De même que le ver ronge le bois, sans que personne connaisse le dommage que le bois éprouve; ainsi, lorsque le souci s'est emparé de l'esprit, il détruit peu à peu la sagesse et la force de l'individu.

Kans finit par éprouver une agitation violente. Toutefois il alla dans son palais, et se coucha sur son lit; mais la crainte qu'il éprouvait, éloigna de lui le sommeil.

VERS.

Il resta réveillé pendant trois pahars de la nuit. Enfin ses paupières se fermèrent, et il eut un instant de repos. Alors divers

[1] Chap. xxx.

[2] L'Hérode hindou. Voy. pag. 110.

songes s'offrirent à son imagination : tantôt il croyait errer sans tête à l'ombre de son palais; tantôt après s'être enfoncé dans le sable, il montait sur un âne, et courait en mangeant du poison. Une autre fois il était dans le cimetière, entouré de revenants faisant des guirlandes de fleurs sanglantes, et il voyait de tous côtés des arbres, sur lesquels Krischna et Bal étaient assis.

« Lorsque Kans eut vu ces songes, il se réveilla en sursaut; et très-agité, il se leva et sortit, réfléchissant dans son esprit *sur la naissance de Krischna*[1]. »

ROYAUTÉ D'UGRACEN.

« Krischna et Bal, *après le meurtre du roi Kans*, allèrent auprès d'Ugracen, et lui dirent :

VERS.

Seigneur, grand-père, régnez actuellement à Mathura; le jour est heureux pour votre installation, et la constellation est favorable.

« Alors Ugracen se leva, et alla se jeter aux pieds de Krischna, en disant : Seigneur de bonté, veuillez agréer mon excuse. C'est à vous, qui avez tué le grand coupable Kans avec tous les açurs, et qui par là avez donné satisfaction à tous vos serviteurs, qu'il appartient de siéger sur le trône. Régnez donc vous-même à Mathura, et ayez soin des sujets. Krischna répondit : Sire, les fils d'Yadu ne sauraient régner. Tout le monde sait, en effet, que le roi Jajati étant vieux, fit venir son fils Yadu, et lui dit de lui donner sa jeunesse et de prendre sa vieillesse. Yadu réfléchit que s'il consentait aux désirs de son père, ce dernier se livrerait au plaisir, et que par suite lui Yadu se rendrait coupable. Ainsi

[1] Chap. XLIII.

il lui dit : Mon père, ce que vous désirez de moi ne peut pas se faire. En entendant ce discours, le roi Jajati se fâcha, et maudissant Yadu, il lui dit : Va-t'en, il n'y aura pas de roi dans ta race. Sur ces entrefaites le jeune fils de Jajati, nommé Pur, vint devant son père, et joignant les mains, lui dit : Père, donnez-moi votre vieillesse et prenez ma jeunesse : elle ne m'est bonne à rien; quoi de mieux, si elle vous sert utilement? Alors le roi content fit cet échange, et dit à Pur : La royauté restera dans ta famille. D'après ce que je viens de vous exprimer, grand-père, il n'est donc pas convenable que moi, descendant d'Yadu, je gouverne le royaume.

VERS.

Asseyez-vous et régnez, éloignez de votre esprit tout souci, nous ferons toutes les affaires, mais par votre ordre. Ceux qui ne se soumettront pas à vous, nous les punirons sévèrement. De votre côté vous devez n'avoir d'autre pensée que de satisfaire vos sujets en leur rendant une exacte justice. Appelez tous les fils d'Yadu qui sont émigrés par la crainte de Kans; engagez-les à habiter Mathura, et faites-leur goûter le bien-être. Honorez et défendez les brahmanes, les vaches, les suras.

« Alors Krischna... fit asseoir Ugracen sur le trône, lui donna l'onction royale, et plaça sur sa tête le parasol royal. Puis les deux frères prirent en main des chasse-mouches, et les agitèrent à ses côtés. Tous les habitants de la ville furent pleins de joie, et firent entendre des applaudissements [1]. »

[1] Chap. XLVI.

ORIGINE DE SANKHA (CONQUE), QUE PORTE KRISCHNA.
PERSONNIFICATION DES FLEUVES.

« Krischna et Bal saluèrent leur gurû et sa femme, montèrent sur un char, et allèrent au bord du fleuve pour sauver le fils de ce gurû *qui s'y était noyé*. Ils arrivèrent bientôt sur la rive... Le fleuve les voyant venir d'un air fâché, se troubla; il prit une forme humaine, se munit de présents, et étant sorti de l'eau, il accourut sur le bord, tremblant et effrayé. Il déposa ses offrandes devant Krischna et Bal, et les mains jointes, courbant la tête, il dit avec humilité :

VERS.

O bonheur! le Seigneur s'est manifesté. Mais quel est le motif qui l'amène ici?

« Je viens, répondit Krischna, pour que vous me rendiez le fils de mon gurû qui était venu se baigner ici avec sa famille, et que vos vagues ont emporté. En entendant ces mots, le fleuve inclina la tête et dit : O vous, le gurû de tous les hommes, le seigneur du monde, qui avez jadis pris la forme de Râma, sachez que mon courant n'a point entraîné votre fils... Mais il demeure dans mes flots un açur nommé Sankha, qui tourmente tous les animaux aquatiques, et qui saisit aussi et emporte tous ceux qui viennent sur le rivage pour se baigner. Peut-être a-t-il emporté le fils de votre gurû. Allez et voyez.

VERS.

Krischna entra dans le fleuve, et comme il aperçut Sankhaçur, il le tua : il l'ouvrit ensuite, et le jeta hors de l'eau; mais il ne trouva pas dans sa coquille le fils du gurû.

« Alors il fit savoir à Bal qu'il était fâché d'avoir tué sans motif ce coquillage ; mais Bal lui dit : Peu importe, prends-le actuellement. En effet Krischna le prit, et en fit une arme dont il se servit depuis[1]. »

COMBATS DE JURACINDHU ET DE KALYAMAN CONTRE KRISCHNA.

« Juracindhu, à la tête de vingt-trois armées complètes d'açurs, se mit en marche de Magadh vers Mathura; chacune de ses armées se composait de vingt et un mille huit cent soixante et dix chars, autant d'éléphants, soixante-six mille cavaliers et cent neuf mille trois cent cinquante piétons. Comme ces armées marchaient au son du tambour, les gardiens des dix points principaux du monde[2] se troublèrent, et les déotas s'enfuirent de peur. La terre trembla comme un plancher à cause de ce poids extraordinaire...

VERS.

Cependant les deux princes d'Yadu (Krischna et Bal) sortirent de Mathura et arrivèrent auprès de l'armée de Juracindhu.

« En les voyant, ce dernier dit fièrement à Krischna : Fuis loin de moi, pour que je ne sois pas obligé de te tuer. Je ne veux pas me servir de mes armes contre toi, parce que tu n'es pas mon égal... — Orgueilleux insensé, lui répondit Krischna, apprends que les braves ne discourent pas longuement; ils sont modestes avec tout le monde, et dans l'occasion ils montrent leur courage. Mais peut-on considérer comme tels ceux qui

[1] Chap. LXVI.

[2] Nord, sud, est, ouest, N. O., N. E., S. E., S.O., zénith et nadîr.

se vantent par leur propre bouche? Le proverbe dit : S'il tonne, il ne pleuvra pas... Juracindhu en colère fit avancer son armée, et les deux héros se précipitèrent sur elle, en criant comme lorsque des lions se jettent sur une troupe d'éléphants. L'armée des Rakkhâs s'étendait des quatre côtés, pareille à une masse de nuages, et il en sortait une pluie de flèches. Krischna et Bal brillaient au milieu des armées; on aurait dit l'éclair parmi d'épais nuages. Les déotas assis sur leurs chars regardaient ce spectacle du haut du ciel, célébraient la gloire du Seigneur, et applaudissaient à sa victoire...

« Lorsque les troupes des açurs furent complétement taillées en pièces, Bal fit Juracindhu prisonnier. Krischna lui défendit de le tuer : Laissez-le vivant, lui dit-il, parce que sans doute il rassemblera de nouveaux açurs que je détruirai encore, et ainsi j'éloignerai de la terre les maux qui pèsent sur elle... Cependant du champ de bataille coulait un fleuve de sang sur lequel flottaient des cadavres comme des bateaux, et çà et là il y avait des éléphants morts étendus par terre. Ils ressemblaient de loin à des montagnes. Mahadéo, à la tête des bhâts et des prêts (esprits), satisfait de ce carnage, dansant et chantant, fit des têtes des corps morts un collier qu'il mit à son cou. Des esprits femelles et des ogresses remplissaient des crânes de sang et le buvaient; des vautours, des chacals, des corbeaux étaient sur les cadavres, et s'en disputaient les lambeaux... Peu de temps après Juracindhu réunit une armée pareille à la première; mais Krischna et Bal la mirent encore en fuite, et la taillèrent en pièces. Par dix-sept fois il s'avança

à la tête de vingt-trois armées complètes, et il fut toujours repoussé avec perte [1]. »

FONDATION DE DWARIKA.

« En ce temps-là Kâlyaman réunit une armée de trois karors (trente millions) de mletschas [2], et alla assiéger la ville de Mathura. Mais Krischna le sachant, pensa qu'il n'était pas avantageux d'y rester, pour ne pas exposer les sujets aux malheurs de la guerre; qu'il valait mieux au contraire se retirer ailleurs. Il appela donc Viswakarma, et lui dit : Allez bâtir au milieu de l'Océan une ville propre à contenir commodément tous les descendants d'Yadu, puis transportez-les-y en un instant, de manière qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils changent de demeure. Conformément aux ordres de Krischna, Wiswakarma bâtit en une nuit sur le disque de Wischnu, au milieu de l'Océan, une ville occupant une superficie de douze yojans [3], et il lui donna le nom de Dwârikâ... Puis au milieu de la nuit suivante Wiswakarma prit tous les fils d'Yadu avec Ugraçen et Baçudev, et les transporta à Dwârikâ. Krischna et Bal s'y rendirent aussi sur ces entrefaites. Cependant les fils d'Yadu furent réveillés en sursaut par le bruit des vagues, et saisis d'étonnement,

[1] Chap. LI.

[2] म्लेच्छ et vulgairement मलेछ et मलेख. Ce sont, dit-on, des kschatryas dégradés. (*Wischnu-Purana*, p. 13.) Selon les Puranas (Word, *Hist. lit. of the Hindus*, I, 143), ils méprisent les dieux et mangent des nourritures défendues; ce qui signifie qu'ils ont des opinions et des usages différents de ceux des Hindous. Ainsi ce sont les Xafirs des Musulmans, et les Barbares des Romains.

[3] Un yojan vaut quatre kos, et le kos une lieue française.

ils se demandaient comment il pouvait se faire que la mer fût venue jusqu'à Mathura[1]. »

ENTRÉE TRIOMPHANTE DE KRISCHNA DANS DWARIKA APRÈS L'ENLÈVEMENT DE RUKMINI.

« Krischna et Bal étaient près d'arriver à Dwârikâ.

VERS.

La poussière *de leurs chevaux* s'élevait et couvrait l'atmosphère. Les habitants de la ville, instruits du retour du héros, s'empressèrent de disposer convenablement la ville pour le recevoir...

« Dans toutes les maisons on se livrait à la joie; on plaçait aux portes des habitations des piliers formés avec des bananiers, et embellis d'ornements dorés et de vases de fleurs; partout flottaient des bannières et des drapeaux, partout étaient attachées des guirlandes. Des troupes de jeunes filles, avec des lampes à quatre becs dans les mains, remplissaient les marchés, les rues et les carrefours. Le râjâ Ugraçen, à la tête des fils d'Yadu, alla au-devant de Krischna en grande pompe, et avec des instruments de musique. Conformément à l'étiquette, il conduisit à la ville Krischna et Balram... La joie remplissait le cœur de tous les habitants de Dwârikâ, hommes et femmes. Lorsque la procession fut arrivée devant le maître, chacun lui offrit des présents, tandis que les femmes chantaient des hymnes de félicitation sur leurs portes et leurs toits, dans leurs cours et leurs pavillons. Elles avaient suspendu des lampes à leurs balcons, et répandaient de là des fleurs. Krischna

[1] Chap. LI.

et Bal s'avançaient, souriant à tout le monde. Ils arrivèrent de cette manière jusqu'au palais du roi [1]. »

LE SACRIFICE RAJAÇU [2].

« En ce temps-là Nand dit à Krischna : Je viens d'auprès des cinq Pandaus : ils sont en bonne santé et dans un état satisfaisant ; mais seulement ils sont fort en peine au sujet du sacrifice nommé râjaçu, qu'ils veulent faire. Sans l'aide de Krischna, disent-ils, ce sacrifice ne pourra s'exécuter... Krischna prit congé d'Ugraçen et de Suraçen, puis il donna ordre aux fils d'Yadu de disposer leur armée pour aller à Hastinapur. Yudischtir envoya ses quatre frères (Arjun, Bhim, Nakul, Sahadéva) à sa rencontre. Ceux-ci allèrent recevoir Krischna, au son d'instruments de musique. Ils lui offrirent respectueusement des présents, firent en son honneur le pujâ d'après le rite des Védas, étendirent des tapis de soie sur son passage, et y jetèrent du chua, du sandal, de l'eau de rose et des fleurs d'or et d'argent. Ainsi au milieu des illuminations, des parfums et de la musique, il fit son entrée dans la ville. En se trouvant réuni à Krischna, le râjâ Yudischtir éprouva une grande satisfaction ; enfin il lui exprima le désir qu'il avait de faire le sacrifice rajâçu : Je veux l'accompagner, ajouta-t-il, d'une offrande pour vous, et être ainsi *à jamais* délivré de l'océan de l'existence *visible*. — Sire, vous avez formé un excellent désir, répondit Krischna ; il comble de joie les suras, les hommes,

[1] Chap. LV.
[2] Chap. LXXI-LXXIV.

les munis et les rischis... Il ne vous sera pas difficile de l'exécuter, parce que vos quatre frères sont très-glorieux et très-forts, au point que personne au monde ne peut leur résister. Envoyez-les d'abord soumettre les rois des dix déças (régions) de la terre (de l'Inde); puis vous ferez le sacrifice, étant délivré de tout souci.

« D'après le conseil du maître, Yudischtir appela ses quatre frères, leur donna à chacun une armée, et les envoya aux quatre points cardinaux. Sahadéva alla au midi, Nakul à l'occident, Arjun au nord, et Bhîm à l'est; et ces quatre princes, par la puissance de Hari, s'emparèrent des sept dwîps (îles) et des neuf kands (divisions de la terre). Ils triomphèrent des rois des dix déças, et les amenèrent avec eux... Udho dit alors à Yudischtir : Incarnation de justice, les rois des différents pays sont réunis; mais un seul, Juracindhu, fils de Jaïndratha, roi de Magadh, n'est pas soumis à votre pouvoir; et tant qu'il refusera son obéissance, notre sacrifice ne pourra être exécuté avec avantage. Ce prince est très-fort et très-glorieux, et personne ne peut lui résister. Ce discours attrista le roi Yudischtir, mais Krischna lui dit aussitôt : Sire, ne vous mettez en peine de rien; si vous m'en donnez l'ordre, j'irai avec vos frères Bhîm et Arjun. J'emploierai la ruse pour vous amener Juracindhu; et si je ne puis y réussir, je le tuerai. Alors Krischna aussi bien que Bhîm et Arjun prirent l'apparence de brahmanes. Pour cela ils firent horizontalement à leur front les trois raies des sectateurs de Siva, mirent un livre sous leur bras, s'habillèrent proprement et se donnèrent un air respectable... En quelques

jours ils arrivèrent au pays de Magadh, et à l'heure de midi ils se présentèrent à la porte de Juracindhu. Les portiers s'empressèrent d'aller annoncer au roi que trois brahmanes de belle apparence, ayant les allures de gens savants et respectables, désiraient le voir. Le roi n'eut pas plutôt appris l'arrivée de ces hôtes, qu'il se leva pour les recevoir; il les salua respectueusement, et les fit entrer dans son palais; puis il les fit asseoir sur son propre sofa, et s'étant assis devant eux les mains jointes, il leur dit :

VERS.

Le brahmane errant de porte en porte mérite d'être appelé un hôte honorable, et de recevoir le nom de seigneur. Quant à vous, vous n'êtes pas des brahmanes, mais de courageux guerriers. Or il n'est pas bien de dire des paroles contraires à la vérité. Celui qui se présente sous une apparence mensongère, et qui trompe ainsi, ne mérite pas d'être appelé bon... Expliquez-moi ce que vous désirez... L'homme généreux est véridique dans ses paroles; il donne volontiers ses richesses, et jusqu'à sa vie même. Demandez, et je vous donnerai tout, jusqu'à mes enfants, jusqu'à moi-même.

« Krischna répondit à Juracindhu : Je vois que tu me connais; je suis Baçudev, et ceux qui sont avec moi sont Bhîm et Arjun mes cousins. Je suis venu pour combattre avec toi. — Voilà ce que je désire; je veux bien combattre avec Bhîm, dit Juracindhu, celui-là seul est mon égal; je n'ai pas honte de me mesurer avec lui... Juracindhu donna à son adversaire sa propre massue, et il en prit une autre... Ils mirent leur casque et leur ceinture, et ils ressemblèrent ainsi à des lutteurs. Ils s'avancèrent dans la lice, frappant des

mains, tendant leur massue, et se balançant d'un air terrible; on aurait dit deux éléphants en fureur...

VERS.

Lorsqu'ils se mirent à combattre, ils se regardaient mutuellement; ils donnaient des coups à gauche et à droite; ils sautaient pour les éviter...

« Cela dura pendant vingt-sept jours de suite; ils combattaient durant le jour; au soir ils mangeaient ensemble et se reposaient. Enfin Krischna fit réflexion que Juracindhu ne pouvait être tué de cette manière, parce qu'il était né en deux morceaux qu'une rakschacî nommée Jarû joignit ensemble... et les astrologues déclarèrent qu'en conséquence de cette union miraculeuse, il serait immortel tant que son corps ne serait pas séparé en deux parties. Alors il avertit Bhîm, en lui communiquant sa force. Ce dernier saisit Juracindhu, et appuyant son pied contre une de ses jambes, il prit l'autre avec la main et le sépara en deux, comme on fend un cure-dent... Puis Krischna fit venir Sahadev, fils de Juracindhu, lui donna l'onction royale, et le fit asseoir sur le trône, en lui disant : Mon fils, régnez avec justice; protégez les rischis, les vaches, les brahmanes et les sujets... Actuellement allez, et amenez-moi les rajâs que votre père tenait enfermés dans la caverne de la montagne. Sahadev obtempérant aux désirs de Krischna, se dirigea vers la grotte qu'il lui avait désignée, enleva la pierre qui en couvrait l'entrée, en fit sortir les vingt mille rajâs qui y étaient enfermés, et les conduisit devant Hari. Ils avaient des fers aux mains et

aux pieds, et des chaînes au cou; ils avaient laissé croître leurs cheveux et leurs ongles; leur corps était amaigri et sale, et leur esprit affligé. Ces rois rangés en ligne, debout et les mains jointes, dirent au Seigneur : Océan de bonté, ami du pauvre, si vous ne vous fussiez mis en peine de nous en temps opportun, nous serions morts à cette heure; votre vue nous a donné la vie; toute notre douleur s'est dissipée[1]... Krischna leur dit : C'est aux bons sentiments qui sont dans vos esprits que vous devez la délivrance de vos liens. Allez d'abord en vos maisons voir vos familles, et consolider vos trônes; puis vous vous rendrez à Hastinapur auprès du rajâ Yudischtir, pour le sacrifice rajâçu... Ils s'en allèrent donc en leurs pays respectifs; et Krischna aussi ayant pris Sahadev avec Bhîm et Arjun, arriva avec joie à Hastinapur. De leur côté les rajâs arrivèrent aussi avec leurs armées, munis de présents qu'ils offrirent à Yudischtir; puis, d'après l'ordre de Krischna, ils se tinrent prêts pour le sacrifice qu'on préparait... De leur côté les rajâs des divers pays, tant de la dynastie solaire que de la lunaire, étaient accourus à Hastinapur. Krischna et Yudischtir traitèrent ces rois avec respect et politesse, et confièrent à chacun d'eux quelque fonction du sacrifice; puis Krischna dit à Yudischtir : Vous allez commencer le sacrifice avec les rischis, les munis et les brahmanes; et moi avec vos autres frères et tous les rajâs, je le continuerai ensuite. Yudischtir fit donc venir les rischis, les munis et les brahmanes, et les

[1] Ces rois nous rappellent les saints de l'Ancien Testament délivrés des limbes par J. C.

pria de lui indiquer tout ce qu'il fallait pour le sacrifice; ceux-ci en écrivirent la liste sur une feuille, après avoir consulté le livre; et le roi s'étant procuré ces objets, les plaça devant eux. Puis les rischis, les munis et les brahmanes dressèrent l'autel du sacrifice, étendirent un tapis et s'y assirent. Yudischtir et sa femme s'étant purifiés, s'assirent les pans de leurs robes respectives liés ensemble, comme dans la cérémonie du mariage. Les guerriers distingués et les grands rajâs s'assirent aussi. Les brahmanes récitèrent la formule de bénédiction, firent d'abord le pujâ de Ganescha, répandirent l'eau lustrale[1], et préparèrent une espèce de maison. Le roi prononça l'éloge des grands rischis, munis et brahmanes. Ces derniers récitèrent alors les mantras des Védas; ils interpellèrent tous les déotas, et annoncèrent au roi que le sacrifice était commencé, et que le hom allait être exécuté.

« Alors les rischis, les munis et les brahmanes prirent dans leurs mains leurs offrandes, et les élevèrent devant les déotas. Les brahmanes faisaient la lecture du Véda, tandis que les rajâs donnaient les choses nécessaires au sacrifice. Ainsi il s'accomplissait paisiblement. Lorsque le roi fit sa dernière oblation, les suras et les munis dirent tous : Bonheur, bonheur au rajâ. Et les yakschs, les gandharbs, les kinnars faisaient résonner des instruments de musique, chantaient les louanges du rajâ, et répandaient sur lui des fleurs...

« Ensuite le rajâ Yudischtir fit asseoir Krischna sur son trône, et accompagné des huit reines, il lui offrit du sandal, du riz, des fleurs, des parfums et des lampes, et

[1] कलश स्थापन signifie proprement : « offrir une jarre d'eau à un dieu. »

l'adora; puis il fit le pujâ de tous les déotas, des rischis, des brahmanes et des rajâs, et les revêtit de vêtements doubles. Il leur mit au front des lignes de sandal et de safran, les orna de colliers de fleurs, et appliqua à leur corps des essences, conformément à la circonstance [1].

COMBAT DU MAHABHARATA.

« En ce temps-là Krischna dit à Bal-Râm : Mon frère, un grand combat a lieu entre les Kauraus et les Pandaus; que devons-nous faire?... — Asile de bonté, lui répondit Krischna, veuillez bien aller à Hastinapur. Quant à moi, j'exécuterai d'abord des pèlerinages, puis j'irai vous trouver. En conséquence Krischna se rendit sur le champ de bataille nommé Kurukschetr [2]... Bal après avoir parcouru la terre en pèlerinage, arriva en ce même lieu, où alors Duryodhan et Bhîm combattaient vaillamment. En voyant Bal-Râm, les deux héros le saluèrent, le premier le considérant comme son gurû, et le second comme son ami. Bal s'écria : Braves guerriers, cessez de combattre; conservez vos races respectives, en songeant au nombre d'amis et d'ennemis qui ont été anéantis. Mais les deux héros répondirent, la tête courbée en signe de respect, qu'ils ne pouvaient quitter actuelle-

[1] Il est dit plus loin (chap. LXXVI), que Bhîm fut chargé de pourvoir à la nourriture de chacun; Sahadev, de présider au pujâ; Kakul, de porter les objets précieux (pour les oblations); Arjun, de faire les honneurs à tout le monde. Krischna se chargea du soin de laver les pieds, et de fournir les feuilles d'arbres destinées à servir d'assiettes; enfin Duryodhan, des distributions, des cadeaux; et tout autant de rois qu'il y avait furent chargés chacun de fonctions particulières.

[1] C'est-à-dire le champ de Kuru.

ment le combat, et Duryodhan ajouta : Seigneur des gurûs, ceci est le combat du Mahâbhârata ; si des gens en grand nombre ont déjà été tués, le sont et le seront encore, ce n'est que par la volonté de votre frère Krischna : car c'est seulement par la force de Krischna que les Pandaus combattent; car autrement comment pourraient-ils résister aux Kauraus? Les Pandaus sont entre les mains de Krischna, comme une poupée de bois dans celles d'un jongleur... Mais il n'est pas bien à lui de leur prêter son aide, et de nous traiter avec cette inimitié. Il a coupé le bras de Duçaçan par l'entremise de Bhîm, et a brisé ma jambe d'un coup de massue. Mais que vous dirai-je de plus? on sait que Krischna réussit dans tout ce qu'il fait.

« Bal ému de ce discours de Duryodhan s'approcha de Krischna, et lui reprocha ses actions cruelles : Il est contraire aux usages des combats, dans lesquels on suit les règles de la justice, lui dit-il, qu'un homme assez fort pour n'avoir pas besoin de recourir à de pareils moyens, coupe le bras de son adversaire, ou le frappe au-dessous des reins. Le combat, selon l'équité, exige que lorsqu'on a défié son adversaire, on le combatte face à face avec ses armes... — Mais vous ne savez donc pas, répondit Krischna, que les Kauraus sont tellement injustes et méchants qu'on ne saurait l'exprimer. Ils ont d'abord joué aux dés avec les Pandaus, et ont acquis par tricherie toutes les possessions du rajâ Yudischtir. Puis Dûçaçan a pris Draupadi par la main et l'a emmené; c'est pour cela que Bhîm lui a arraché la main. Quant à Duryodhan, si sa jambe a été coupée, c'est qu'il a fait as-

seoir sur cette même jambe Draupadi au milieu de l'assemblée... Il serait trop long de parler de toutes leurs injustices. C'est à cause d'elles que le feu de Bharata ne pourra s'éteindre d'aucune façon; ainsi ne cherchez à cette chose aucun expédient [1]... »

III. — Les descriptions abondent dans le Prem-sagâr; on sait que c'est en ce genre qu'excellent surtout les Asiatiques. Ainsi rien d'étonnant que dans l'ouvrage dont nous parlons, il y en ait plusieurs dignes d'être citées, et qui en même temps qu'elles intéresseront le lecteur, lui feront connaître la nature dans l'Inde, et lui offriront différents tableaux de mœurs et d'usages peints avec vérité et avec les couleurs locales. Nous commencerons par deux récits où est déployé un merveilleux extraordinaire, digne des Mille et une Nuits et de nos romans-féeries.

NARAKAÇUR [2].

« Dans un certain temps la terre prit un corps humain, et ayant fait une entière pénitence, elle obtint des dieux un fils, auquel ils accordèrent la plus grande puissance. Ce fils devait porter le nom de Bhaumâçur et de Narakâçur, et résider dans la ville nommée Prayotischpur, entourée de montagnes des quatre côtés. Là il bâtit des fortifications d'eau, de feu et de vent; et ayant enlevé de force seize mille cent filles de rois, il les y enferma avec leurs nourrices, veillant à ce qu'elles fussent entretenues avec soin et vêtues convenablement.

[1] Chap. LXXIX.

[2] Chap. LX.

Un jour Bhaumaçur étant entré dans une grande colère, s'assit sur un trône de fleurs qu'il avait apporté de Lanka, et alla à Surapûr[1], où il se mit à tourmenter les dieux et à leur faire éprouver toutes sortes de vexations, au point qu'ils quittèrent leur habitation et qu'ils se dispersèrent. Il fit plus, il prit à Aditi[2] ses boucles d'oreilles, et s'empara du chhatra (parasol) d'Indra; enfin il finit par faire souffrir des afflictions de tout genre à la création entière, aux suras, aux hommes et aux munis. Krischna, l'ami des hommes, ayant entendu raconter ces faits, forma le projet de tuer Narakaçur, de s'emparer des princesses qu'il retenait captives, de rendre à Aditi ses boucles d'oreilles, à Indra son parasol, et de le remettre sur son trône, où il régnerait désormais sans crainte... En effet il arriva près de la ville de Prâyotischpur. Il n'eut pas plutôt vu les fortifications de feu, d'eau et de vent qu'abritait la montagne, qu'il lâcha son oiseau Garur, et qu'il lança son disque Sudarçan. En un instant le feu fut éteint, l'eau s'écoula, et le vent cessa. Cependant Krischna s'étant avancé dans la ville, les gardiens daityas voulurent combattre avec lui; mais le maître les terrassa facilement avec sa massue. Alors un rakchâs nommé Mur qui avait cinq têtes, et qui était le gardien spécial de la forteresse, se mit dans une violente colère en voyant tomber les daityas, et il s'avança vers Krischna, armé du triçul (trident): Je viens voir s'il y a quelqu'un dans le monde qui soit plus fort que moi, disait-il les yeux rouges de colère et en grin-

[1] Capitale du Swarga, paradis d'Indra.

[2] Femme de Kacyapa, et mère des dieux.

çant les dents... Il employa inutilement contre Krischna toutes ses armes; le maître les brisa toutes. Enfin il l'attaqua avec sa massue; mais Krischna bien loin de se laisser vaincre par lui, lui trancha ses cinq têtes. Le bruit qu'elles firent en tombant du tronc fut entendu par Bhaumaçur, qui s'informa de ce qui se passait, et qui, l'ayant appris, en fut très-affligé. Il donna ordre à son général et aux sept fils de Mur d'aller repousser l'ennemi... Ainsi firent-ils. Bientôt les troupes, comme des nuages, entourèrent Krischna. Les héros qui les composaient employèrent toutes sortes d'armes contre Krischna, mais il les brisait toutes et les mettait en morceaux. Enfin, au moyen de son disque, il tailla en pièces l'armée des açurs, comme un moissonneur coupe les tiges de blé... Ensuite Bhaumaçur s'avança lui-même; mais ses coups ne produisirent pas plus d'effet sur le corps de Krischna, que la fusée nommée *phuljharî* sur celui de l'éléphant... Enfin Krischna lui trancha la tête. Elle tomba avec ses boucles d'oreilles et sa couronne, en faisant des mouvements convulsifs. La joie se répandit dans les trois mondes, le souci et la tristesse disparurent... Les suras firent entendre des cris de victoire; de leurs trônes réunis tomba une pluie de fleurs; ils récitèrent les Védas, et chantèrent la gloire du dieu... Alors les seize mille cent vierges que Bhaumaçur avait retenues prisonnières sortirent du château. Elles se tinrent debout, en ligne, devant le maître; et charmées de voir cette splendeur du monde, agitées, poussant des soupirs et tenant les mains jointes, elles dirent à Krischna : Seigneur, puisque vous nous avez tirées

des liens de ce grand coupable, faites-nous miséricorde; prenez avec vous vos servantes, et placez-les dans votre service. Krischna conduisit avec lui à Dwârikâ toutes ces princesses, dans un équipage royal... On ne saurait décrire la beauté des ornements des éléphants et des bœufs qu'elles montaient, l'éclat de leurs pendants d'oreilles, le brillant des armures des chevaux, la splendeur des tentures, des palanquins et de leurs franges garnies de perles; tout cet éclat se joignait à celui du soleil, et s'identifiait avec lui... Enfin ils arrivèrent à Dwârikâ, et Ugraçen maria les seize mille cent princesses à Krischna, conformément au rite des Védas. Krischna les traita avec la même affection que les huit princesses qu'il avait déjà épousées... »

Depuis les Mille et une Nuits jusqu'aux plus modernes romans hindoustani, les héros et les héroïnes de ces productions fantastiques voient généralement d'abord en songe l'objet qui doit fixer leur cœur. Les poëtes musulmans ne sont pas les seuls des écrivains asiatiques qui ont exploité cette singulière idée. Les auteurs brahmaniques l'ont aussi adoptée, témoin l'histoire d'Uscha, rappelée dans le Prem-sagâr, histoire merveilleuse qui ressemble tout à fait à un conte des Mille et une Nuits représenté sur la scène française sous le titre de *la Clochette.*

USCHA[1].

« Uscha (fille de Baumaçur) désirait vivement se marier. Pour obtenir cette grâce, elle était dévote envers

[1] Chap. LXIII.

Parvati, elle faisait l'aumône et différentes pratiques de piété... Un jour après avoir prié cette déesse, elle se coucha et s'endormit en pensant à l'époux qu'elle désirait obtenir. Elle ne tarda pas à voir en songe un jeune homme noir, d'une belle figure, aux yeux de lotus, revêtu de jaune, la tête ornée d'une couronne pareille à celle du paon, avec des ornements enrichis de joyaux, entre autres un bracelet en forme de poisson, une guirlande de fleurs des bois, un collier de gunj ; ce jeune homme se tenait devant elle dans la posture nommée tribhanguî (trinitaire).

« Elle se réveilla dans une vive agitation, et elle raconta son rêve à Chitrarekha[1], en la priant de trouver quelque expédient pour la réunir à l'être qu'elle avait vu, et qui désormais était son amant. Alors Chitrarekha après avoir demandé tout ce qui est nécessaire pour écrire, s'assit, se recueillit, se rendit favorable Ganescha et Saraswati, pensa à son gurû ; puis traça la figure des trois lokas (mondes), des quatorze terres, des sept îles, des neuf khands, du firmament, des sept mers, des huit sphères[2], y compris le Baïkunt ; puis tous les dieux, les démons, les gandharbs, les kinnars, les yakschs, les rischis, les munis, les gardiens du monde, les gardiens des points cardinaux, et les rois des divers pays. Elle dessina l'une après l'autre ces différentes catégories d'êtres, et les montra à Uscha. Mais parmi cette foule de personnages, elle ne trouva pas

[1] M. Wilson écrit *Chitralekha* dans le *Wischnu-Purana.*

[2] Nommées aussi *loka.* Voyez-en l'explication dans Wilson, *Wischnu-Purana*, pag. 48, note 10.

son bien-aimé. Alors Chitrarekha traça une à une les figures des Yadu-bancî, et les montra à son amie. Uscha n'eut pas plutôt vu la figure d'Anirudh qu'elle s'écria : Voilà le voleur de mon cœur; voilà bien celui qui cette nuit est venu auprès de moi. Mais quel est-il donc, et ne pourras-tu trouver quelque expédient pour me réunir à lui? — C'est, lui répondit Chitrarêkha, un des descendants d'Yadu; il est petit-fils de Krischna et fils de Pradyûmn; il se nomme Anirudh, et il demeure dans une ville au bord de la mer, et entourée d'eau, nommée Dwârikâ... Sois sans soucis au sujet de cette affaire; avec la grâce de Wischnu, je me charge de conduire auprès de toi ton mari... En effet Chitrarekha rendit son corps aérien, monta sur un cheval aussi vite que le vent; et brillante comme l'éclair, dans un noir nuage, au milieu de l'obscurité de la nuit, elle arriva en un instant à Dwârikâ, et entra dans le palais de Krischna, sans que personne le sût... Puis elle chercha le lit d'Anirudh, qui avait eu le même songe qu'Uscha; et aussitôt qu'elle l'aperçut, elle emporta le lit et celui qui y était couché, et reprit promptement son chemin, chargée de son fardeau... Elle arriva bientôt à l'endroit où Uscha était restée pensive. En reconnaissant celui qu'elle venait de voir en songe, Uscha confuse se jeta aux pieds de Chitrarekha, en s'écriant : Loués soient, ô mon amie, ton courage et ta force, qui t'ont permis d'aller en un lieu si difficile enlever l'objet de mon amour, et d'accomplir ainsi ta promesse! si je ne puis te rendre la pareille, je te reste redevable de ce bienfait. Chitrarekha répondit : Ma chère amie, la

plus grande consolation dans ce monde c'est de faire du bien aux autres, et de les assister dans leurs besoins. Le corps n'est bon à rien *de spirituel;* toutefois, si on peut en faire quelque chose, rien de mieux; alors aux avantages temporels se joignent les spirituels. »

DESCRIPTION DES SAISONS.

« Quoique la saison de la chaleur (*grîscham*) fût venue, et qu'elle eût privé le monde du bien-être que le printemps y avait répandu, ayant échauffé la terre et le ciel, et les ayant rendus semblables au feu, toutefois par la faveur de Krischna, Brindâban fut toujours en possession du printemps (*baçant*); les arbres formaient des berceaux touffus où l'on voyait briller des boutons rouges, où s'épanouissaient des fleurs de différentes espèces qu'entouraient des essaims de taons bourdonnants. Sur les branches des manguiers le kokila faisait entendre continuellement son ramage; les paons sautaient sous le frais ombrage que parfumaient de doux zéphyrs, et d'un côté de la forêt la Yamuna déployait sa majestueuse beauté [1]. »

« Le roi de la saison des pluies ayant vu les graves inconvénients de la chaleur, et ayant eu compassion des oiseaux, des quadrupèdes et de tous les êtres vivants de la terre, rassembla de tous côtés l'armée des nuages, et les conduisant avec lui, il s'avança pour combattre la saison qu'il voulait remplacer... Il battait lui-même le tambour, tandis qu'on entendait le bruit du tonnerre. Des nuages de toute nuance se réunissaient comme des

[1] Chap. XIX.

guerriers pour le combat. Au milieu d'eux la lueur des éclairs représentait l'éclat des armes. Les rangées de bâglas (hérons) qui sillonnaient l'air en différents endroits, paraissaient des bannières blanches. Les paons, les grenouilles représentaient les bardes qui accompagnent les armées et en célèbrent la gloire. Enfin les grosses gouttes d'eau qui tombaient, ressemblaient à la pluie des flèches. La saison de la chaleur voyant venir celle des pluies avec tout ce fracas, laissa le champ *de bataille* et se sauva. Alors la pluie, comme un époux chéri, réjouit par sa venue la terre, qui pendant huit mois avait été privée de son bien-aimé. Les montagnes, qu'on peut comparer à des mamelles, furent rafraîchies, et la terre devint enceinte. Elle mit au monde des fils de différentes espèces, qui s'étant chargés de fleurs et de fruits, en firent hommage, en guise de présents, à leur père. En ce temps la terre de Brindâban fut tellement belle, qu'elle ressembla à la jeune amante qui s'est artistement ornée. Partout les rivières, les ruisseaux et les lacs étaient pleins d'eau; les cygnes, les hérons qui s'y tenaient, en relevaient la beauté. Les arbres balançaient leurs branches, sur lesquelles des kokilas, des pigeons et des perroquets grimpaient et poussaient des cris joyeux. Çà et là les gopîs et les bergers vêtus d'habits rouges se balançaient sur des escarpolettes, chantant des couplets de circonstance sur les tons les plus élevés[1]. »

« La saison nommée *sarad* (automne), qui donne le repos au monde, est venue.

[1] Chap. xxi.

VERS.

Actuellement chacun est plein de joie, à cause de la douceur de la température, de la beauté de la nature, et de l'odeur embaumée que les fleurs répandent dans l'air. Dans la nuit les étoiles brillent, et donnent au firmament l'éclat de Brahma que ne souille point les passions. Comme on est resté renfermé dans les maisons pendant les quatre mois *que dure la saison des pluies*, on est charmé de voir arriver le temps où l'on peut les quitter et vaquer à ses affaires[1]...

Lorsque le mois de kâtic (le premier de la saison sarad) arriva, le froid et la pluie qu'accompagnaient les faibles rayons du soleil s'évanouirent. Les étangs étaient alors pleins d'eau limpide, les lotus étaient en fleur. A la nuit on voyait le chakor contempler la lune comme l'amant sa maîtresse. Alors, *à cause de la chaleur étouffante*, malgré son amour pour le soleil, le cygne devint triste, et le lotus lui-même se fana.

« Au firmament sans nuages brillaient les étoiles, et les rayons de la lune éclairaient les quatre points cardinaux. Le zéphyr exhalait doucement son souffle parfumé; le bois touffu offrait un aspect ravissant[2]. »

« A mesure que la saison sarad se retira, l'hiver (*hemant*) arriva. Le froid se fit sentir, la neige tomba en abondance[3]. »

DESCRIPTION MYTHOLOGIQUE DE LA PLUIE.

« Indra fit appeler le maître des nuages. Ce dernier arriva tout tremblant, et ayant joint les mains, il se tint

[1] Chap. XXI.

[2] Chap. XXX.

[3] Chap. XXIV.

debout en sa présence. Indra en colère lui dit alors : Prends ton armée, et fais couler la pluie sur le territoire de Braj et sur le mont Gobardhan, de telle façon qu'il n'y ait plus trace de montagne, et que le nom des habitants de Braj soit anéanti.

« Conformément à cet ordre, le roi des nuages après avoir salué Indra et pris congé de lui, s'en alla dans son séjour ordinaire, où ayant fait venir les principaux nuages, il leur dit : Le Seigneur veut que vous alliez à l'instant même verser des torrents de pluie sur Braj, au point de le submerger.

« Aussitôt ils suivirent leur chef, accompagnés de l'armée des nuages. Ils entourèrent le territoire de Braj, tonnèrent, et firent tomber de l'eau en gouttes énormes et avec abondance... Il plut pendant sept jours successifs de la même manière. Lorsque toute l'eau fut épuisée... Indra s'en alla en sa demeure avec les nuages. Ces derniers s'étant éloignés, la clarté se rétablit [1]. »

SIGNES DE L'AURORE.

« Uscha s'étant aperçu que le bétel n'avait plus de goût, que les perles de son collier lui faisaient sentir leur fraîcheur, que la lumière des lampes s'affaiblissait, elle sortit de son appartement, et vit que l'aurore se levait, que l'éclat de la lueur des étoiles et de la lune s'effaçait, et que l'obscurité se répandait dans l'air. De tous côtés les oiseaux gazouillaient ; et tandis que le lis d'eau, nommé *kamodami*, se fanait, le lotus s'épanouissait. »

[1] Chap. XXVI.

GANGA (LE GANGE).

« Brahma la reçut dans un vase, Siva la mit sur sa tête; puis les suras, les munis et les rischis la recueillirent. Alors elle fit pénitence en l'honneur des trois déotas, et vint dans le monde; depuis lors elle se nomma Baghîrati. Elle ôte le péché, elle purifie des souillures, elle donne le repos aux purs et aux saints, elle est l'échelle du paradis d'*Indra*..... Quiconque s'y baigne est déchargé des fautes qu'il aura pu commettre dans ses différentes vies; quiconque boit l'eau du Gange obtient le salut. Celui qui a vu Baghîrati, celui-là a gagné le monde[1]. »

DESCRIPTION DE MATHURA.

« Au dehors de la ville on voyait de tous côtés de bois et des bosquets, dont les arbres fleuris et chargés de fruits avaient sur leurs branches des oiseaux qui faisaient entendre des chants agréables à l'esprit. On voyait de grands étangs pleins d'eau pure, et dans lesquels des lotus épanouis étaient entourés d'essaims de taons qui bourdonnaient. Au bord de ces réservoirs, des cygnes, des hérons et d'autres oiseaux prenaient leurs ébats. Un vent frais et doux, chargé d'odeurs suaves, y soufflait. On voyait de grands jardins entourés de murs, et des parterres où l'on cultivait le bétel. Des terres couvertes de fleurs variées s'étendaient à plusieurs kos. De place en place il y avait des puits à roue dont les seaux de cuir montaient et descendaient; et des jardiniers

[1] Chap. LXIV.

chantant d'agréables chansons[1], arrosaient les champs...

« La ville était construite de façon, que de tous côtés il y avait des forteresses recouvertes de cuivre, des réservoirs de briques cuites, de larges fossés. On y voyait quatre portes de cristal avec des battants des huit sortes de métaux, ornés d'or; les maisons de cette ville étaient de cinq à sept étages et de différentes couleurs: rouges, jaunes, vertes. Elles étaient tellement élevées, que de là on aurait pu s'entretenir avec les nuages. Les ornements des dômes et des pinacles brillaient comme l'éclair. Il y avait des étendards et des bannières. Des fenêtres munies de jalousies et des lucarnes sortait la bonne odeur des parfums. A chaque porte on avait placé des piliers formés de feuilles de bananier avec des ornements et des pots de fleurs, et auxquelles des guirlandes de verdure étaient attachées. Dans toutes les maisons on entendait le bruit des instruments. Il y avait des palais d'or ornés de pierreries, particulièrement celui du roi, qui resplendissaient d'éclat. On ne saurait décrire leur beauté. Telle était la ville de Mathura[2]... »

DESCRIPTION DE DWARIKA[3].

« Cette ville est au milieu de la mer; elle est entourée des quatre côtés par de grandes montagnes qui forment

[1] Apparemment le chant des porteurs d'eau, chant nommé *karwá*. Voy. l'article des chants populaires.

[2] Chap. XLII.

[3] On trouve plus haut, pag. 129, une description plus courte de Dwârikâ. Voyez aussi un morceau sur le même sujet, parmi les chants populaires cités dans ce volume.

un aspect magnifique, et des forêts où toutes sortes d'oiseaux et de quadrupèdes font entendre leurs cris. On y voyait des étangs remplis d'eau limpide, où fleurissaient des lotus sur lesquels des essaims de taons bourdonnaient; sur le bord, des oies, des hérons jouaient à l'envi. Tout autour de la ville, jusqu'à plusieurs kos de distance, il y avait des jardins pleins de fleurs et de fruits de tout genre. Dans leur enceinte on voyait des parterres de bétel en fleur. Auprès des puits et des citernes on apercevait des jardiniers, qui tout en chantant des airs doux et agréables, faisaient aller les roues et les seaux de cuir, et qui après avoir ainsi puisé de l'eau, s'occupaient à arroser. Sur les quais il y avait un grand nombre de porteurs d'eau, qu'on distinguait à leurs pots de terre arrondis. La ville était entourée de forteresses très-élevées, qui avaient quatre portes d'entrée à deux battants enrichis de pierreries. Dans la ville on voyait briller des palais de cinq à sept étages recouverts d'or et de pierreries. Ils étaient tellement exhaussés qu'ils atteignaient le ciel, et leurs pinacles et ornements resplendissaient comme l'éclair. Des drapeaux et des bannières de différentes couleurs flottaient çà et là. De toutes les fenêtres et ouvertures des maisons il s'exhalait une odeur suave. A chaque porte on avait placé des espèces de colonnes de bananier, avec des fleurs, terminées par des ornements d'or, et on y avait attaché des guirlandes. Dans toutes les maisons on entendait retentir de joyeux instruments ou raconter des histoires, lire les Pûranas ou s'entretenir de Hari. Bref cette ville jouissait des dix-huit genres de bonheur et de

tranquillité. Le disque de Wischnu, nommé *Sudarçan*[1], la préservait de tout mal[2].

« Krischna embellissait de sa présence la ville de Dwârikâ. L'abondance et la prospérité régnaient dans les maisons des enfants d'Yadu. Les hommes et les femmes, toujours bien vêtus et ornés de bijoux, se frottaient le corps avec du chua, du sandal et d'autres parfums. Les marchands avaient soin de balayer les marchés, les rues et les carrefours, et d'arroser. Il en venait de différents pays, qui vendaient toute espèce de denrées. Çà et là les habitants se livraient à des jeux divers. De place en place les brahmanes récitaient les Védas. Dans les maisons particulières on écoutait la lecture des Purânas et des recueils d'histoires. Les gens de bien chantaient constamment les louanges de Hari. Les chars et les voitures stationnaient devant la porte du château royal; chacun venait rendre au roi son hommage... Des gens habiles dans leur art dansaient, chantaient, jouaient des instruments de musique et se divertissaient... Les poëtes célébraient les louanges de Hari, et recevaient en récompense des éléphants, des chevaux, des vêtements, des armes, des pièces de monnaie, des bijoux enrichis d'or et d'argent[3]. »

INTÉRIEUR DU GYNÉCÉE (*ZANANA*) DE KRISCHNA.

« Le lit était d'or enrichi de pierreries; on y avait étendu des matelas légers comme l'écume, ornés de

[1] Comme le Palladium d'Athènes.

[2] Chap. LIII.

[3] Chap. XC.

fleurs. Il y avait des coussins pour les joues, et pour la tête des oreillers parfumés; aux quatre angles du lit on avait placé dans des vaisseaux du camphre, de l'eau de rose, du chuâ, du sandal, de l'argaja. Les murs qui l'entouraient étaient couverts de dessins et de peintures de toute espèce; et dans des niches qu'on y avait pratiquées, on avait mis des fleurs, des fruits, des sucreries et des électuaires; il y avait enfin tout ce qui peut contribuer au bien-être. Rukmini était là vêtue d'une robe[1] resplendissante, qui était parsemée de vraies perles, d'un corset, d'un sârî et d'un manteau, vêtements tout brillants d'éclat. Elle était parée de la tête aux pieds. On voyait sur son front la ligne horizontale du rolî et le tika, à son nez un anneau de grosses perles, à la tête le sîsphal et le mang, à ses oreilles des boucles et des pendants, au cou différents genres de colliers, sur sa poitrine le dhukdhuki, aux bras des bracelets, aux doigts des mains et des pieds des bagues de toute espèce. Enfin elle était chargée de toutes sortes d'ornements et de joyaux...

« Les huit reines étaient toujours occupées à servir Krischna. En se levant au matin, une d'elles lui lavait le visage, une autre le baignait et lui frottait le corps de parfums; une troisième lui présentait des aliments des six saveurs, qu'elle avait apprêtés; une quatrième préparait une boisson composée de bétel, de girofle, de cardamome et de noix muscade, et la lui faisait prendre; une cinquième, enfin, parfumait des vêtements propres, arrangeait des joyaux enrichis de perles et de pierreries, et en revêtait le maître; la sixième lui mettait une guir-

lande de fleurs, lui jetait de l'eau de rose, et le parfumait avec du safran et du sandal; la septième agitait le pankhâ, et la huitième lui massait les pieds[1]. »

DESCRIPTION D'UN SWAYAMBAR (MARIAGE ÉLECTIF).

« Râdjidéwi, fille de Suracen et tante paternelle de Krischna, avait une fille nommée Mitrabindâ. Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de puberté, Suracéna fit un swayambar pour elle. Dans la vue d'y prendre part, les rois des divers pays, tous doués des meilleures qualités morales et physiques, tous d'une bravoure héroïque, se revêtirent à l'envi de leurs ornements, et se réunirent. Krischna ayant appris cette nouvelle, prit Arjun avec lui. Ils allèrent à l'endroit désigné pour le swayambar, et se placèrent au milieu.

VERS.

La belle Mitrabinda fut contente en apercevant Krischna; charmée de sa tournure, elle jeta à son cou le collier qui devait marquer son choix.

« Alors les rois des différents pays furent couverts de honte et remplis de colère; et Duryodhan dit à son frère Mitracen : Hari est le fils de votre oncle paternel; *c'est pour cela* qu'en le voyant, Mitrabinda a perdu la tête. Mais ce qu'elle a fait est contraire aux usages; elle se rendra par là ridicule dans le monde. Allez donc faire entendre raison à votre sœur, et dites-lui de ne pas choisir Krischna, si elle ne veut pas que les princes se rient d'elle.

« Mitracen tint en effet ce langage à sa sœur. Celle-ci, instruite par son frère, se retira d'auprès du maître et s'en tint éloignée. Alors Arjun s'étant retourné, dit à

[1] Chap. LXI.

l'oreille de Krischna : De qui avez-vous honte? actuellement votre affaire est gâtée ; faites ce qui est nécessaire ; ne différez pas. Encouragé par le discours d'Arjun, Krischna prit Mitrabindâ par la main, l'enleva du milieu du swayambar, la fit asseoir sur son char, et à l'instant, à la vúe de tous les spectateurs, il poussa les chevaux en avant. Cependant tous les rois prirent leurs armes, montèrent à cheval, entourèrent le maître, et se préparèrent à combattre ; mais les habitants de la ville riaient, battaient des mains, et les injuriaient ; ils disaient :

VERS.

Krischna est venu épouser la fille de sa tante, il acquiert par là une grande gloire.

« Toutefois Krischna se voyant bloqué de tous côtés par l'armée des açurs, tendit son arc, tira de son carquois quelques flèches, et les lança contre les açurs, qu'il dispersa complétement[1]. »

DON CONDITIONNEL DE LA MAIN D'UNE PRINCESSE[2].

« Nagangit, roi du pays de Kauçal, avait une fille nommée Satya. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, le roi se procura sept taureaux indomptés, grands et très-forts ; il les lâcha dans le pays, et il déclara qu'il ne donnerait sa fille qu'à celui qui les dompterait tous à la fois en leur mettant un anneau aux narines. Ces taureaux se mirent donc à errer çà et là, la tête basse,

[1] Chap. LIX.

[2] Comme dans l'antiquité, ainsi qu'on le voit dans l'Odyssée et dans le moyen âge, ce dont nous trouvons un exemple dans *Quentin Durward* de Walter Scott.

la queue élevée, mugissant, creusant la terre, et tuant ceux qu'ils rencontraient.

VERS.

Hari ayant appris ce fait, serra sa ceinture, se rendit à l'endroit où étaient ces taureaux, et se montrant sous trois formes différentes, il passa en même temps l'anneau aux narines des sept taureaux, qui se trouvant domptés, devinrent immobiles comme des taureaux de bois.

« Le maître les ayant liés avec une même corde qui traversait leurs narines, les conduisit à la cour de Nagangit; et les habitants de la ville, tant hommes que femmes, étaient étonnés et applaudissaient. Alors le raja ayant appelé le purohit, donna sa fille à Krischna, selon le rite des Védas. Son douaire se composa de dix mille vaches, de neuf lakhs d'éléphants, de dix lakhs de chevaux, de soixante et treize lakhs de chars, enfin d'esclaves mâles et femelles sans nombre [1]. »

UNE ARMÉE INDIENNE.

« En ce temps-là Balram s'étant fait suivre de toute l'armée d'Ugracen, sortit de Dwârikâ au son du tambour, et marcha contre Sonatpur... En avant il y avait une rangée d'éléphants furieux à longues dents. Sur le dos des éléphants se tenaient les musiciens et étaient déployés les étendards. Venait ensuite une deuxième rangée d'éléphants chargés d'ambâris (tourelles) pleines de guerriers avec leurs cottes de mailles, leurs casques, leurs boucliers et toutes les armes nécessaires. Derrière eux étaient les chars couverts de leurs tentures, puis les cavaliers montés sur des chevaux de différentes

[1] Chap. LIX.

couleurs, avec leurs colliers, ceintures, chasse-mouches et armures, qui faisaient arrêter, sauter, caracoler leurs montures. Il y avait au milieu d'eux des bardes et des poëtes qui célébraient les louanges des combattants. A la suite venait l'infanterie, semblable à une nuée de sauterelles. Les combattants étaient armés de boucliers, d'épées, de couteaux, de dagues, de piques, de lances, de flèches, de massues, de haches, de bâtons ferrés, etc.

VERS.

Leur marche faisait voler la poussière jusqu'au firmament. Le soleil en fut caché, et le jour devint le frère de la nuit... Croyant que la nuit était venue, le lotus s'épanouit, et le kumad[1] se ferma. Les animaux qui ne sortent que la nuit quittèrent leurs retraites...

« Les instruments de guerre résonnèrent, les braves apprêtèrent leurs armes, tandis que les poltrons, les hermaphrodites et les lâches quittèrent l'armée et s'enfuirent sans attendre le combat[2].

« En avant étaient placés les nombreux éléphants; à gauche et à droite étaient les chars traînés par des chevaux; au milieu se trouvait le gynécée; et derrière, Krischna, à la tête de toute l'armée, s'avançait pour protéger tout le monde. Lorsque les tentes étaient dressées, elles formaient une ville et remplissaient un espace de quatre kos[3]. »

LES BOXEURS.

« D'après l'ordre de Kans, les ministres vinrent à l'endroit préparé pour les jeux. L'ayant nettoyé et arrosé,

[1] *Nymphæa esculenta.*

[2] Chap. LXIV.

[3] Chap. LXXII.

on y étendit des tapis de soie, et on y suspendit des bannières et des guirlandes. On y fit résonner des instruments de musique de divers genres... Kans s'assit fièrement sur l'estrade qu'on lui avait préparée... Alors les boxeurs accompagnés de leurs gurûs, de leurs fils et de leurs serviteurs vêtus de différentes manières, ayant frappé des mains contre leurs bras pour se préparer au combat, entourèrent Krischna et Bal, pour en venir aux mains avec eux. Un d'entre eux, nommé Chatûr, les regarda et leur dit en ricanant : Écoutez-moi. Aujourd'hui notre monarque étant un peu triste, désire, pour s'amuser, voir la manière dont vous savez combattre, persuadé que dans la forêt où vous avez habité, vous avez acquis toutes sortes de sciences... Krischna répondit : Nous sommes reconnaissants de ce que le roi a bien voulu nous appeler; mais pourrons-nous satisfaire à son désir? Vous êtes très-forts et très-habiles, et nous sommes des enfants ignorants; comment nous sera-t-il possible de combattre avec vous? On dit qu'il faut observer l'égalité dans le mariage, dans l'amour et dans la haine. Toutefois nous ne voulons pas désobéir au souverain, ainsi nous agréons votre proposition. Seulement considérez-nous comme de jeunes enfants, n'employez pas à notre égard toute votre force, et ne nous terrassez pas. Contentons-nous d'amuser le roi... Alors Chatûr attaqua Krischna; et Muschtak, Balram. La lutte eut lieu entre eux quatre.

VERS.

Ils étaient collés l'un contre l'autre, tête contre tête, bras contre bras, œil contre œil; ils se prirent par les pieds, et les ayant fait agir, ils tombèrent et restèrent attachés l'un à l'autre.

« Sur ces entrefaites les spectateurs disaient entre eux : Ce qui se passe est contraire à la justice. Quoi ! on fait combattre des boxeurs forts comme la foudre avec de faibles enfants ! Si nous empêchons ce combat, Kans se fâchera ; s'il a lieu, la justice est compromise. Nous ne devons donc pas rester ici, puisque nous ne pouvons empêcher le mal. Ainsi tout le monde devisait, tandis que Krischna et Bal se battaient avec les boxeurs. A la fin les deux frères saisirent leurs adversaires et les tuèrent [1]. »

PERSONNIFICATION DE LA FIÈVRE.

On sait que les Indiens personnifient tout, jusqu'à la petite vérole et au choléra. Voici un exemple frappant de la personnification de la fièvre.

« Siva ayant vu Banâçur troublé *de se voir attaqué par Krischna*, appela la fièvre chaude, et l'envoya contre l'armée de Krischna. Celle-ci, grande, forte, aussi brûlante que le soleil, avait trois têtes, neuf pieds, six mains, trois yeux, et sa forme était terrible. Aussitôt les Yadu-Bancî furent brûlés par sa chaleur, et éprouvèrent l'agitation qui en est la suite. Mais Krischna lâcha contre elle la fièvre froide. Cette dernière courut contre la première, qu'elle mit en fuite. Alors la fièvre chaude alla trouver Siva et lui dit : Prenez-moi sous votre protection ; la fièvre de Krischna me consume. Mais Siva lui répondit : Personne autre que Krischna, dans les trois mondes, ne peut éloigner cette fièvre ; vous n'avez rien de mieux à faire que d'avoir recours à Krischna, l'amour de ses servi-

[1] Chap. XLIV.

teurs. La fièvre chaude réfléchit à ces paroles; elle ne tarda pas d'aller trouver Krischna; et les mains jointes, avec beaucoup de supplications, tremblant et poussant des soupirs, elle lui dit : Océan de miséricorde, refuge du pécheur, protecteur du pauvre, pardonnez ma faute, et délivrez-moi de votre fièvre... — Eh bien, dit Hari, puisque tu te mets sous ma protection, tu es sauvée; sans cela tu aurais perdu la vie. Je te pardonne ta faute; mais à l'avenir n'attaque plus mes adorateurs... Retourne auprès de Mahadéo; car si tu restais ici, ma fièvre te tourmenterait...

VERS.

Celui qui entendra ce récit, n'aura point à craindre la fièvre intermittente [1].

LE TALISMAN.

« Yudischtir alla à l'endroit où le Daitya May avait bâti un fort beau palais, orné de pierreries de belles couleurs.... Là, au milieu de la cour, May avait disposé les choses de manière que ceux qui marchaient sur la terre ferme croyaient être dans l'eau, et prenaient au contraire l'eau pour la terre. Comme Duryodhan entra dans le palais et crut voir de l'eau en apercevant la terre, il ôta ses vêtements; puis en voyant de l'eau, il crut que c'était la terre ferme; il avança son pied, et ses vêtements furent mouillés. Cette méprise excita les rires des courtisans [2]. »

[1] Chap. LXIV.

[2] Chap. LXXVI.

DÉTAILS ETHNOLOGIQUES SUR LES ENFANTS.

« Krischna était revêtu d'une chemise bleue, et Bal d'une jaune; leurs cheveux, bouclés sans art, tombaient sur leur front; ils avaient des amulettes *à leurs bras*, des colliers à leur cou, des jouets à leurs mains, et ils folâtraient dans la cour de la maison, marchant sur leurs genoux, tombant et se relevant, et faisaient entendre des mots inarticulés [1]. »

« Lorsque Krischna fut un peu plus grand, il prit avec lui de petits bergers et se rendit à Braj, pour voler du lait caillé et du beurre.

VERS.

Ils allaient dans les maisons où il n'y avait personne, et ils pillaient ce qu'il y avait.

« Là où ils trouvaient des gens endormis, ils enlevaient les vases de lait qu'on avait rangés. Quand ces objets étaient placés dans le filet *qui sert de garde-manger*, alors ayant mis un tabouret sur un siége, et sur le tabouret un mortier, y ayant fait monter un de ses camarades, et étant monté sur lui-même, il enlevait ces objets, en mangeait une partie, et en emportait ou faisait emporter le reste [2]. »

« Un jour que Krischna et Balrâm jouaient dans la cour avec leurs amis, Krischna mangea de la terre. Alors un de ses amis alla le rapporter à Jaçoda. Celle-ci s'étant fâchée, prit des verges dans sa main et courut sur lui. Krischna voyant sa mère en colère, essuya promptement son visage, et se tint debout plein de crainte. Pourquoi, drôle, manges-tu de la terre? dit-elle en arrivant au-

[1] Chap. IX.
[2] *Ibid.*

près de lui... Krischna lui dit : Ma mère, ne te fâche pas. Quand as-tu vu que l'on mange de la terre? Alors il ouvrit la bouche, et Jaçoda y découvrit les trois mondes...

« Un jour, au matin, Krischna alla faire paître les veaux dans la forêt; et les jeunes bergers le suivaient, ayant eu soin d'emporter de leurs maisons de quoi manger. Comme ils arrivaient dans la prairie, ils prirent leurs provisions, et laissant paître les veaux à leur gré, ils se tatouèrent le corps de craie et d'encre rouge, se parèrent de fleurs et de fruits de la forêt, et se mirent à jouer, à danser et à chanter, en imitant les cris des oiseaux, et en faisant toute espèce de folâtreries [1]. »

CÉRÉMONIES USITÉES À LA NAISSANCE D'UN ENFANT.

« A l'instant de la naissance de Kans, Ugracen fut comblé de joie; il appela tous les musiciens de la ville, et fit faire des réjouissances; il envoya chercher aussi respectueusement tous les brahmanes, les pandits et les astrologues, qui s'empressèrent d'accourir; le raja les reçut avec honneur, et les fit asseoir poliment. Alors les astrologues étudièrent avec soin, dans ses rapports avec les constellations, l'heure de la naissance de l'enfant royal, et annoncèrent à son père le résultat de leurs observations [2]. »

CÉRÉMONIES POUR DONNER UN NOM À UN ENFANT.

« Baçudev fit appeler Garg, qui était un grand astrologue, et le purohit des descendants d'Yadu, et lui dit d'aller à Gokul donner un nom aux enfants de Rohaṇî

[1] Chap. IX.
[2] Chap. I.

et de Nand... Ce dernier obéit; et sur ces entrefaites on annonça son arrivée à Nand, qui accourut au-devant de lui, muni de présents et accompagné de jeunes bergers. Il le reçut au son des instruments de musique, et après avoir exécuté les rites du pujâ, il le fit asseoir et lui lava les pieds. Alors les femmes et les hommes ayant joint les mains, Nand dit à Garg : Mahârâj, je suis heureux de ce que vous avez bien voulu bénir ma maison par votre présence...

« Garg après avoir demandé le jour lunaire et le temps précis de la naissance des deux enfants, étudia l'aspect des planètes à cette époque, et fixa les noms de Krischna et de Bal d'après cet examen [1]. »

ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE.

« Quand arriva le jour anniversaire de la naissance de Krischna, la reine Jaçoda invita toute sa famille, lui donna une grande fête, et fit solennellement le nœud annuel au cordon *destiné à fixer l'âge des individus...* Nand après avoir fait asseoir tous les convives, les fit manger et boire, et leur donna du bétel [2]. »

ENSEIGNEMENT DES ENFANTS.

« Krischna et Bal allèrent auprès d'un rischi très-savant, natif d'Ujjain, et qui habitait Kâcî; il se nommait Sândîpan... Ce dernier les reçut dans sa maison très-amicalement, et avec beaucoup de douceur les fit étudier. En peu de temps ils eurent acquis les quatorze

[1] Chap. IX.
[2] Chap. XII.

sciences, savoir : les quatre Védas, les Upavédas, les six Schastars, les neuf grammaires (*viâkarna*), les dix-huit Puranas, les Mantras, les Jantras et les Tantras, la divination (*agâm*), l'astronomie *et l'astrologie*, la médecine, l'art érotique (*kok*), le chant *et la danse*, la métrique. Puis un jour les deux frères ayant joint les mains, dirent avec respect à leur gurû : Seigneur, il a été dit : Quand même on naîtrait plusieurs fois, et qu'à chaque fois on récompenserait largement son maître, on ne saurait néanmoins donner la juste rétribution de la science. Mais puisque vous connaissez actuellement notre pouvoir, demandez-nous ce que vous désirez pour l'offrande du gurû; nous vous le donnerons, puis nous retournerons à notre maison après avoir reçu votre bénédiction. »

PUJA DE LA DOUZIÈME ANNÉE[1].

« En ce temps-là Nand dit aux bergers : Mes frères, lorsque Krischna naquit, je fis ce vœu à Parwatî, déesse de ma famille : Au jour, lui dis-je, où Krischna aura douze ans, j'irai en cérémonie, avec toute la ville, faire le pujâ en votre honneur. C'est aujourd'hui le douzième anniversaire de sa naissance, il faut donc nous mettre en marche et aller exécuter le pûjâ. Alors tous les bergers accoururent, apportant tout ce qui était nécessaire pour le sacrifice; et Nand ayant placé sur des voitures ou suspendu à des bâtons le lait, le caillé, le beurre, et tous les autres préparatifs du pujâ, partit avec eux et sa famille. Quand ils furent arrivés auprès du temple de Parwatî, ils se baignèrent dans la Saras-

[1] Chap. XLVI.

watî, et Nand fit venir le prêtre (*purohit*). Suivi de tout son monde, il alla au temple de la déesse, et fit le pujâ d'après le rite des Schastars. Il plaça devant lui les objets qu'il avait apportés pour offrir; et quand il en eut fait le tour (*parikrama*), ayant joint les mains et s'étant humilié, il dit : Ma mère, je reconnais que c'est par votre bonté que Krischna est parvenu à sa douzième année.

« Après avoir dit ces mots, il sortit du temple, et donna de la nourriture à mille brahmanes[1]. »

DESCRIPTION D'UNE FEMME.

« Une belle femme sans mari est comme une nuit sans lune... Lorsque Uscha[2] eut douze ans, l'éclat de sa beauté effaça celui de la lune; la noirceur de ses cheveux surpassa l'obscurité de la nuit; les boucles naturelles de ses cheveux rendirent de jalousie droit comme un bâton le noir serpent entortillé; la courbure de ses sourcils brûla *d'envie* l'arc; le daim et la bergeronnette se retirèrent en voyant la grandeur et la vivacité de ses yeux; la fleur de sésame se fana à cause de la beauté de son nez; la rougeur de ses lèvres était plus remarquable que celle du fruit nommé *bimba*[3]; le cœur de la grenade se déchira en apercevant les rangées *régulières* de ses dents; la rose se sécha en voyant ses joues lisses; à cause de la rondeur de son cou, la colombe tordit le sien par envie; en voyant la forme gracieuse de son sein, le bouton du lotus se plongea dans l'étang par jalousie; la

[1] Chap. XXXV.

[2] Fille de Banâçur, Briarée à cent bras. Voyez-en plus haut la mention.

[3] *Orgonia grandis.*

finesse de sa taille, qui surpassait celle du lion, le fit cacher dans la forêt; le poli de ses jambes fit avaler du camphre[1] au bananier à la tige unie; la belle couleur jaune de son corps l'emporta sur celle de l'or et de la fleur nommée *champa*[2]. »

LE GOÛTER[3].

« Krischna réunit les veaux, prit ses amis avec lui et se mit en marche. Arrivé à une certaine distance, il s'arrêta à l'ombre d'un arbre, et se mit à jouer de la flûte; puis ayant appelé les jeunes bergers, il leur dit : Frères, ceci est un endroit favorable; pourquoi le quitterions-nous pour aller en avant? Asseyons-nous donc, et mangeons ici notre goûter. Ils apportèrent donc des feuilles de différents végétaux, ils en firent des plats et des assiettes; et lorsqu'ils eurent balayé et nettoyé l'emplacement, ils s'assirent en ligne (cercle) autour de Krischna, et ayant étalé leur déjeuner, ils se servirent mutuellement. Lorsque cette opération fut

[1] Quoiqu'on retire généralement le camphre de la distillation des diverses parties d'un arbre qui croît aux Indes, et qu'on nomme *laurier-camphrier,* il paraît toutefois qu'on en retire aussi du bananier, où il se trouve naturellement, d'après ce texte et le vers suivant de Surdâs :

سوات بوند سیپی مکت کدلی بهیو کپور

کاری کی مکهه بش بهیو سنگت سوبها سور

« La goutte d'eau *qui est tombée quand la lune était* dans *la mansion* « *nommée* Arcturus, est devenue dans la nacre une perle, sur le bananier « du camphre, *et* dans la bouche du noir serpent du poison. O Sûr *dâs,* « la société met en relief. »

[2] Chap. LXIII.

[3] छाक, en anglais *lunch,* et dans l'Inde *tiffin.*

terminée, Krischna, au milieu de tous, une couronne de plumes de paon sur la tête, une guirlande de fleurs au cou, un bâton à la main, dans une posture commode, revêtu d'une étoffe de soie jaune, éleva d'abord une bouchée, et donna permission de commencer. Les bergers se mirent alors à manger, et Krischna leur donna à tous, en souriant, de son propre goûter; et prenant quelque chose dans l'assiette rustique de chacun, il le portait à sa bouche, et disait s'il en trouvait le goût aigre, doux, amer, piquant [1]. »

INVESTITURE DU CORDON DISTINCTIF DES CASTES.

« Lorsque Krischna et Bal vinrent auprès de Baçudev et de Déwakî, ces derniers oublièrent leur affliction, et éprouvèrent une joie pareille à celle que ressent un pénitent lorsqu'il recueille le fruit de ses austérités. Puis Baçudev dit à Déwaki : Krischna et Bal sont restés auprès d'un étranger, et ils ont mangé et bu avec lui. Ils ignorent les usages de notre caste; c'est pourquoi il est actuellement convenable d'appeler le purohit, de lui demander ce que nous devons faire, et d'agir en conséquence. — Très-bien, répondit Déwakî. Alors Baçudev fit venir le muni Garg, prêtre de sa famille. Quand celui-ci fut venu, Baçudev lui exposa tous les doutes de son esprit. Seigneur, lui dit-il, veuillez bien nous dire ce qu'il est convenable que nous fassions actuellement. Garg répondit : Invitez tous vos parents, puis faites le sacrifice de la naissance, et mettez à Krischna et à Bal le cordon de votre caste.

[1] Chap. XIV.

« Alors Baçudev envoya dans la ville inviter les brahmanes et les yadu-bans. Ils vinrent, et on les fit asseoir avec respect. D'abord Baçudev exécuta le sacrifice de la naissance d'après les règles, fit écrire l'horoscope, et donner aux brahmanes dix mille vaches avec des cornes d'or, le dos de cuivre, les pieds d'argent, et revêtues d'étoffes jaunes, ainsi qu'il avait promis de le faire à la naissance de Krischna, puis il fit des réjouissances et accomplit toutes les cérémonies conformes aux préceptes des Védas; on mit à Krischna et à Bal le cordon distinctif des castes, et leur ayant donné ce qui leur était nécessaire, on les envoya étudier auprès du rischi (Sandipan)[1]. »

COSTUME DES WAÏSCHNAVAS.

« Chitrareka se mit des vêtements couverts du nom de Rama[2], tira sur son front la ligne perpendiculaire de sandal, signe des vaïschnavas, et se tatoua la poitrine et les bras de différentes empreintes. Elle orna son cou d'une guirlande de tulcî, prit en main un chapelet de graines de tulcî, jeta sur ses épaules un manteau, mit sous son bras un tapis[3] qu'elle eut soin de rouler, ainsi que le livre du Bhagavat guita, et eut ainsi l'apparence d'un vaïschnava[4]. »

[1] Chap. XLVI.

[2] On porte encore aujourd'hui quelquefois dans l'Inde des vêtements ornés d'inscriptions. Voy. la notice que j'ai donnée de vêtements de ce genre, dans le *Journal Asiatique*, en 1838.

[3] Pour s'asseoir et pour faire la prière, comme le pratiquent les Musulmans.

[4] Chap. LXIII.

LE BAIN RELIGIEUX.

« Akrur ôta ses vêtements, se lava les pieds et les mains, but un peu d'eau dans le creux de sa main[1]. Il entra ensuite dans la rivière et s'y plongea; puis il fit le pujâ, le tarpan (libation pour les morts), la prière et la méditation, et plongea une seconde fois[2]. »

Ailleurs le bain d'Udho est décrit à peu près de la même manière[3].

« Udho étant arrivé au bord de la Jamuna, ôta ses vêtements... joignit les mains, et chanta les louanges de la rivière. Puis, après avoir bu un peu d'eau dans le creux de sa main, il entra dans l'eau, se baigna et se lava. Il fit ensuite le sandhyâ[4], le pujâ, le tarpan et d'autres prières. »

FUNÉRAILLES.

« Après que Krischna eut tué Kans, il traîna son corps et le porta au bord de la Jamuna. Là, s'étant assis, il se reposa ainsi que son frère Balrâm, qui était avec lui. Depuis ce jour-là on nomme ce lieu le Quai du repos.

« Ensuite les femmes de Kans accompagnées de leurs belles-sœurs, *dont les époux avaient aussi été tués par*

[1] C'est ce qu'on nomme *charnâmrita* (ambroisie des pieds). Les Musulmans ont une cérémonie pareille. Voyez la seconde édition de mon *Eucologe musulman*, pag. 151.

[2] Chap. XL.

[3] Dans le chapitre XLVII.

[4] On peut rapprocher cette prière de nos vêpres, du moins quant au sens de ce mot.

Krischna, ayant appris la mort de leur époux, arrivèrent très-agitées, pleurant et se frappant la poitrine. En apercevant le cadavre de Kans, elles firent des vœux pour son éternel bonheur et chantèrent ses louanges; puis elles tombèrent comme si elles allaient mourir. Sur ces entrefaites Krischna, l'asile de la compassion, eut pitié d'elles; il s'en approcha et leur dit :

VERS.

Mes *petites* mères, écoutez-moi. Ne vous livrez pas à cette excessive douleur. Occupez-vous à rendre à votre époux vos devoirs. Personne ne reste toujours en vie; celui qui oserait le dire serait un menteur. Père, mère, fils, parent naissent et meurent tour à tour...

« Lorsque Krischna eut ainsi parlé aux reines, elles se levèrent, et se résignant à la patience, elles allèrent sur le bord de la Jamuna rendre à Kans les derniers devoirs. Le Seigneur mit de sa propre main dans le feu le cadavre de Kans, et fit ses funérailles. Puis les reines avec leurs belles-sœurs s'étant baignées et lavées, allèrent au château royal [1]. »

PROSOPOPÉE ET MÉTAPHORES SUR L'AMOUR.

« Les gopîs dirent entre elles : Nous ne voyons ici personne. A qui demanderons-nous où est allé Krischna? Alors une bergère dit : Écoutez, mes amies, je pense à une chose. Ces oiseaux, ces quadrupèdes et ces arbres qui sont dans cette forêt, sont tous des rischis et des munis qui se sont incarnés pour admirer les actes de Krischna; interrogeons-les, ils nous indiqueront le che-

[1] Chap. XLV.

min qu'a tenu Krischna. Alors toutes les gopîs, agitées par l'amour, s'adressèrent en ces termes aux êtres animés et inanimés.

VERS.

O héros, vous qui par la pénitence avez acquis de grands mérites, et qui par bonté avez pris sur la terre la forme de différents arbres, vous supportez les rayons du soleil, le froid, la pluie; et debout, occupés de votre devoir, vous prodiguez aux hommes la valeur de votre écorce, de vos fleurs, de vos racines, de vos fruits et de vos branches. O êtres compatissants, veuillez nous dire où est allé Krischna, qui s'est emparé de toutes nos facultés intellectuelles... O tulcî, cher à Krischna, ne le cachez-vous pas? Si vous êtes en fleur, c'est qu'il s'est uni à vous... Alors les daims poussèrent des cris qui firent entendre ces mots : Femmes de Braj, allez, et vous verrez Krischna...

« Quand Krischna, qui connaît l'intérieur des cœurs, se fut assuré que les gopîs ne pouvaient vivre sans lui, il se rendit visible à elles, comme le jongleur après qu'il s'est caché aux regards fascinés. Lorsqu'elles virent Hari, l'intelligence se réveilla en elles, comme si l'âme rentrait dans un cadavre[1]... Privées de la vue de Krischna, leur esprit était agité; on aurait dit que l'amour, pareil à un serpent, les avait mordues. Krischna vint donc les retrouver, et les ayant aspergées avec du nectar, il les vivifia. De même que le lotus est triste pendant la nuit, ainsi les jeunes filles de Braj furent affligées en l'absence de Krischna; mais en voyant le disque de ce soleil, leurs grands yeux parurent s'épanouir de plaisir. Elles furent aussi contentes que celui qui submergé

[1] Chap. XXXI.

dans une mer profonde, finit par en trouver le fond[1]. »

« Le noir Krischna et les blondes jeunes filles de Braj ressemblaient à une parure d'or ornée de saphir. Les gopîs furent tellement ivres de joie, qu'elles n'avaient pas la conscience de leur existence... Sur leur front brillaient des gouttes de sueur comme des colliers de perles; et sur leurs blancs visages, les boucles de cheveux en désordre semblaient être de petits serpents noirs, qui attirés par l'odeur de l'ambroisie, seraient allés s'attacher à la lune, *où se trouve cette liqueur merveilleuse*[2]. »

JALOUSIE.

« Les gopîs laissant toute retenue et toute pudeur, s'emparèrent du char de Krischna *qui allait partir*, disant entre elles : Les femmes de Mathura sont folâtres; elles sont agréables, belles et douées des qualités les plus aimables : Krischna ne pourra manquer de les aimer, et peut-être restera-t-il auprès d'elles, fasciné par leurs charmes; mais alors comment se souviendra-t-il de nous? Celles-là seront fortunées, puisqu'elles demeureront avec leur amant. Mais quelle faute a donc altéré nos dévotions pour que Krischna nous quitte?...

VERS.

Comment pourrons-nous, sans toi, passer nos instants? Lorsque nos paupières se fermeront loin de toi, notre poitrine sera déchirée. Pourquoi nous quitter après nous avoir rendues amoureuses de toi? Tu es cruel, sans pitié, sans compassion.

[1] Chap. XXXII.

[2] Chap. XXXIV.

« Ainsi parlaient ces belles bergères, qui se voyaient plongées dans un océan de malheurs. Ensuite elles s'arrêtèrent regardant fixement du côté de Krischna, comme la biche sur laquelle on a jeté un sort, ou comme l'oiseau chakor lorsqu'il contemple la lune. Des larmes coulaient de leurs yeux en abondance, et leurs cheveux en désordre couvraient leur visage... Cependant le char s'éloigna; bientôt la poussière qu'il faisait voler couvrit le firmament, et on ne put pas même apercevoir sa bannière. Alors les gopîs dans le désespoir, et pareilles par leur agitation au poisson hors de l'eau, restèrent pendant quelque temps évanouies; puis elles reprirent peu à peu leurs sens, et espérant dans les promesses de Krischna, elles se soumirent à la patience[1]. »

Voici sur le mariage des détails ethnologiques qui seront lus, je l'espère, avec intérêt.

MARIAGE DE DÉWAKI.

« Déwak, oncle de Kans, fit d'abord venir un brahmane qui dut fixer le moment favorable pour le mariage de sa fille Déwaki avec Baçudev, fils de Suracen. Ensuite il envoya au palais de ce dernier les présents de noce. De son côté Suracen, pour donner plus de pompe au cortége nuptial, prit avec lui les princes de tous les pays, et alla marier son fils Baçudev à Mathura.

« Lorsque Ugracen, Déwak et Kans eurent appris que

[1] Chap. XL.

le cortége nuptial s'avançait vers Mathura, ils allèrent à sa rencontre accompagnés de leur armée, et le conduisirent à travers la ville. Après cette cérémonie et celle de la réception, ils firent mettre sous un pavillon spécial tous ceux qui avaient pris part à la procession nuptiale; ils les firent asseoir, et leur donnèrent à manger et à boire; puis, conformément aux préceptes des Védas, Kans remit à Baçudev Déwakî, et lui donna pour douaire quinze mille chevaux, quatre mille éléphants, dix-huit mille chariots, des esclaves des deux sexes en grand nombre, quantité de vases d'or, de vêtements et de joyaux enrichis de pierreries. Il revêtit de robes d'honneur ceux qui avaient fait partie du cortége, et leur donna de précieux bijoux. Tous, réunis, allèrent reconduire le marié [1]. »

MARIAGE DE BALRAM.

« Un jour quelques membres de la tribu d'Yadu dirent au râjâ Ugracen : Sire, il faut marier Bal, car il est arrivé à l'âge convenable pour entrer dans cet état. En conséquence le râjâ fit venir un brahmane, et lui ordonna d'aller chercher pour Bal une épouse dans une maison honorable, et de le fiancer à la femme qu'il aurait choisie; puis Ugracen ayant fait apporter du rolî [2] et de l'akschak [3], il mit le tilak au front du brahmane, et lui donna des roupies et des cocos. Ce dernier ayant pris congé du râjâ, se mit en route. Il alla dans

[1] Chap. II.

[2] Composition de parfums.

[3] Riz cuit.

le pays d'Arnati auprès du râjâ Déwat, qui avait une fille nommée Réwati. Déwat s'empressa de fiancer sa fille à Bal. Il fixa le contrat, et remit au brahmane les présents d'usage. Le brahmane les porta à Ugracen, et lui expliqua comment tout s'était passé. Le râjâ satisfait reçut avec joie les présents que le brahmane lui avait apportés; puis il prit avec lui les enfants d'Yadu, et il alla en grande pompe au pays d'Arnati faire le mariage de Bal, qu'il ramena ensuite[1]. »

MARIAGE D'ARJUN ET DE SUBHADRA.

« En ce temps-là Arjun se dirigea vers Dwârikâ sous l'apparence d'un sannyacî, un bâton et la coupe de la mendicité en main. Dans un lieu agréable il étendit une peau de daim, et s'assit dessus. Les habitants pensant que c'était un atit, le traitèrent avec distinction en l'honneur de Wischnu. Krischna seul savait qui il était; mais il n'en dit rien à personne. Un jour Baldev conduisit Arjun avec lui dans sa maison, pour lui donner à manger. Comme Arjun s'asseyait pour prendre de la nourriture, Subhadrâ au corps de lune, aux yeux de gazelle, apparut à ses regards. Arjun charmé cherche à la voir de nouveau sans être aperçu; et de son côté Subhadrâ, ravie de sa belle tournure, disait en son esprit :

VERS.

Cet homme doit être un roi, et non un sannyacî. Qui sait pourquoi il s'est déguisé en udâci[2]?

« Cependant elle se retira dans le gynécée, pensant au

[1] Chap. LIII.

[2] Nom d'une classe de faquirs. Ce mot signifie proprement *triste*, et par suite, *triste de ses fautes*, c'est-à-dire *pénitent*.

jour où elle pourrait être mariée. Quant à Arjun, il prit son repas, puis il alla se placer de nouveau sur sa peau de daim, pour songer aux moyens qu'il devait prendre afin de posséder Subhadrâ... Quelques jours après, pour célébrer le Siva ratr [1], tous les habitants de la ville, hommes et femmes, allèrent hors des murs faire le pujâ de Siva, et Subhadrâ les suivit avec ses amies et ses compagnes. Arjun l'ayant appris, monta sur son char, prit son arc et ses flèches, et se tint prêt à agir. Lorsque Subhadrâ fut de retour, Arjun saisit hardiment sa main, la fit monter sur son char et l'emmena avec lui.

VERS.

Quand Balrâm eut appris cette nouvelle, il se mit dans une grande colère... et grondant comme le tonnerre, il dit : Je vais à l'instant opérer une grande destruction... O ma sœur chérie, Subhadrâ, comment se fait-il qu'un mendiant t'ait enlevée ? Non-seulement je veux massacrer ce sannyacî, mais en rechercher la famille et la détruire entièrement...

« En cet instant Krischna accourut, et fit comprendre à Bal tout le mystère de l'enlèvement de Subhadrâ. O mon frère, ajouta-t-il avec affliction, Arjuna est le fils de notre tante paternelle; il est d'ailleurs notre grand ami. Sans préméditation ou avec préméditation, comprenant ce qu'il faisait ou ne le comprenant pas, il a accompli l'action que vous lui reprochez ; mais il ne nous convient en aucune façon de combattre contre lui ; ce serait contraire à la justice et au droit des gens. Si nous agissions ainsi, on dirait que l'amitié des enfants d'Yadu est pareille à un mur de sable.

[1] Ou la nuit de Siva, fête en l'honneur de ce dieu.

« En entendant un pareil discours, Bal en colère se frappa la tête et dit à Krischna : C'est vous qui êtes cause de ce qui s'est passé; vous avez appliqué le feu, il faut actuellement recourir à l'eau... Toutefois la fureur de Bal se calma, il jeta le soc de charrue et le pilon dont il s'était armé, et s'assit, ainsi que tous les enfants d'Yadu qui étaient avec lui...

« Cependant Arjun alla à sa maison, et il épousa Subhadrâ selon le rite des Védas. Quand ils eurent reçu la nouvelle du mariage, Krischna et Bal envoyèrent en présent à Hastinapur, par l'entremise d'un brahmane, des vêtements, des joyaux, des esclaves mâles et femelles, des éléphants, des chevaux, des chars et beaucoup de roupies[1]. »

MARIAGE DE RUKMINI[2].

« Sîta s'incarna et vint au monde dans la maison de Bhischmak, roi célèbre de Kundalpur dans le pays de Vidarbha... Cette fille, à laquelle on donna le nom de Rukminî, croissait de jour en jour comme le diamètre de la lune. Ses jeux enfantins intéressaient son père et sa mère... Un jour, lorsque l'âge avait développé complétement sa beauté, des mendiants, venus de pays étrangers à Kundalpur, chantaient la gloire de Krischna; ils disaient comment il avait pris naissance à Mathura, et comment il était allé à Gokul et à Brindâban. Ils mentionnaient ses divertissements avec les bergères... ils célébraient la destruction des *méchants* açurs, par la-

[1] Chap. LXXXVI.
[2] Chap. LIII.

quelle il avait enlevé les malheurs de la terre, et donné le bien-être aux fils d'Yadu...

VERS.

Le récit des aventures de Krischna parvint aux oreilles de la belle Rukminî, qui était à son balcon; elle en fut ravie d'étonnement et d'admiration... et ces sentiments firent élever et croître en elle la plante de l'amour. Contente et agitée en même temps, le mérite de Krischna la priva de ses sens et de son intelligence.

« En effet, depuis le jour où elle avait entendu citer le nom du Seigneur et parler de sa gloire, pendant les huit quarts du jour et de la nuit et leurs soixante-quatre subdivisions, en veillant et en dormant, assise, debout, en se promenant, en mangeant, en buvant, en jouant, elle se souvenait continuellement de Krischna et chantait ses louanges. Elle se levait habituellement de grand matin, et après s'être baignée, elle formait avec de la terre une statue de Gaur (Parwatî); puis, après lui avoir fait les oblations d'usage, elle disait devant cette statue :

VERS.

O Gaur, traite-moi avec bienveillance, donne-moi pour maître (mari) le maître des Yadus, éloigne de mon esprit tout chagrin.

« Cependant le roi Bhischmak voyant qu'elle était en âge d'être mariée, réunit les membres de sa famille et ses ministres, et les chargea de lui trouver un mari de bonne maison, et doué des meilleures qualités physiques et morales. Les assistants citèrent différents princes

dont ils vantèrent la naissance et les qualités, mais leurs discours ne firent aucune impression sur l'esprit de Bhischmak. Alors Rukm son fils aîné lui dit : Fiancez ma sœur à Siçupâl, râjâ de la ville de Chandéri, prince puissant et votre égal sous tous les rapports. Vous acquerrez par là de la célébrité dans le monde... Rukmkes, jeune fils de Bhischmak, dit à son tour : Mon père, donnez-la plutôt à Krischna. Le roi, content d'entendre tenir ce langage, dit à Rukmkes : Toi qui es le plus jeune de mes fils, tu es le plus sensé. Tu as raison dans ce que tu dis, et je l'approuve tout à fait. Oui, ajouta Bhischmak, Rukmkes a dit une excellente chose. En effet, parmi les descendants d'Yadu, le râjâ Suracen est célèbre et glorieux; Baçudev est son fils, et c'est dans la maison de ce dernier que le premier être, l'immortel, le dieu des dieux a pris naissance. Il a tué le puissant Kans et d'autres râkkhas fameux, et il a délivré la terre du poids *du mal;* ce serait ainsi très-glorieux pour nous de donner Rukminî au seigneur de Dwârikâ... Tous les assistants partagèrent l'avis du prince. Vous pensez sagement, dirent-ils; il est impossible de trouver pour Rukminî un époux pareil à Krischna, et une maison aussi illustre que la sienne.

« Quand Rukm eut entendu ces discours, il se mit dans une violente colère. Vous ne savez ce que vous dites, s'écria-t-il. Vous ignorez ce qu'est Krischna. Il est resté pendant seize ans auprès de Nand; et alors, revêtu d'un manteau, il faisait paître les vaches : il est donc villageois et berger. Comment fixer sa généalogie? Celui dont personne ne connaît le père ni la mère, de

qui peut-on le dire fils? Les uns le considèrent comme le fils de Nand, les autres comme celui de Baçudev; mais jusqu'ici personne n'a pu savoir au juste de qui il est fils en effet. C'est ainsi que chacun dit à son sujet ce qui lui vient dans l'esprit. Tout le monde nous connaît pour rois légitimes; mais lui, depuis quand est-il devenu roi de la race d'Yadu? Comment aurait-il acquis en si peu de temps un rang aussi élevé? Dans tous les cas, sa première ignominie ne s'effacerait pas. D'ailleurs il n'est que le serviteur d'Ugracen. Si nous contractions donc une alliance avec lui... nous perdrions notre réputation et notre honneur. Je persiste donc à proposer Siçupal, râjâ de la ville de Chandéri, qui est très-puissant et très-célèbre, que chacun craint et respecte, et qui est assis par droit de succession sur le trône de ses pères. Il vaut mieux que nous lui donnions Rukminî qu'à tout autre; ainsi qu'on ne prononce plus devant moi le nom de Krischna. Ce discours affligea les assistants; mais ils n'osèrent faire aucune réflexion, et ils gardèrent le silence. Bhischmak ne dit rien non plus. Alors Rukm, sans hésiter, appela son astrologue, fixa un jour favorable *pour le mariage;* puis il envoya auprès du râjâ Siçupal un brahmane chargé de présents. Ce dernier se mit en marche, parvint bientôt à la ville de Chandéri, et fut introduit à la cour de Siçupal, à qui il exposa le motif de son voyage. Le râjâ fut très-satisfait, appela son purohit, et reçut en sa présence les cadeaux qu'on lui avait envoyés. Ensuite, après avoir congédié le brahmane en lui donnant des marques de sa faveur, il invita les rois de tous les

pays, savoir, Juracindhu, etc. de venir à ses noces. Ceux-ci arrivèrent suivis de leur armée; et Siçupal aussi, à la tête de la sienne, s'avança vers Kundalpúr pour se marier... En apprenant ces nouvelles, le roi Bhischmak fort triste avertit néanmoins sa royale épouse de se tenir prête à recevoir la procession nuptiale. La reine réunit toutes les femmes de sa maison, et fit venir des musiciens pour exécuter les rites du mariage et les réjouissances d'usage... Cependant le bruit se répandit dans toute la ville que Rukminî devait se marier avec Krischna, mais que le méchant Rukm l'avait empêché et la donnait à Siçupal. Sur ces entrefaites, dans le palais royal, les femmes chantaient et jouaient des instruments, les brahmanes lisaient les Védas et faisaient exécuter tout le cérémonial du mariage. Çà et là les tambours résonnaient; de place en place on plantait des mâts de bananier entourés de fleurs et d'autres ornements, et auxquels on attachait des guirlandes de verdure. On balayait d'une manière spéciale les marchés, les rues, les carrefours, et on y étendait des tapis. Il y avait un grand mouvement tant au dehors qu'au dedans des maisons.

« Rukminî ne tarda pas à être instruite de ce qui se passait. Deux ou quatre de ses amies vinrent lui dire :

VERS.

Rukm t'a donnée à Siçupal, tu es devenue à présent la reine Rukminî. Interdite à ces mots, elle baissa la tête et dit en elle-même : Wischnu, roi du monde, sauve-moi; que mon vœu soit accompli.

« Sans perdre de temps elle appela un brahmane,

lui fit connaître son désir, et le supplia de partir pour Dwârikâ, chargé d'une lettre imprégnée de la couleur de l'amour... Allez, lui dit-elle en la lui donnant en main, remettez ma missive à Krischna, source de la joie, et dites-lui de ma part : Votre servante a recours à vous, son honneur vous appartient; agissez donc pour le conserver, et venez promptement vous révéler à elle... Le brahmane exécuta ponctuellement la commission de Rukminî. Krischna prit avec beaucoup d'affection la lettre, l'appliqua d'abord sur son cœur, puis la lut et dit au brahmane : Ne conservez aucune crainte; j'irai avec vous, je tuerai les açurs, et j'accomplirai le vœu de Rukminî.

« Alors Krischna alla trouver le roi Ugracen, et joignant les mains, lui dit : Bhischmak, roi de Kundalpur, a écrit des lettres d'invitation pour le mariage électif[1] de sa fille, et il m'a fait prévenir en particulier par l'entremise de son purohit[2]; si vous me le permettez, j'irai épouser cette princesse...

« Krischna ayant donc pris congé d'Ugracen et de Baçudev, alla trouver le brahmane, fit venir son cocher Darak, qui se hâta d'atteler un char à quatre chevaux, monta dessus, et fit asseoir le brahmane auprès de lui; puis ils se mirent en route. Lorsqu'ils sortirent de la ville, ils virent à leur droite une troupe de daims, et vis-à-vis des lions et des lionnes qui s'avançaient en rugissant après avoir assouvi leur faim. A cette vue le brahmane dit à Krischna : Sire, de même que ces ani-

[1] Swayambar.

[2] On pourrait traduire ici ce mot par *directeur*.

maux reviennent après avoir terrassé leur proie, ainsi vous retournerez après avoir triomphé. Ceci est un bon augure.

« Cependant ils avançaient dans la route; et à force de traverser de nouvelles villes, de nouveaux villages et de nouveaux pays, ils arrivèrent à Kundalpur. Là ils virent qu'on faisait les préparatifs du mariage de Rukminî...

VERS.

On balayait les rues, on couvrait de feuillages les marchés, on arrosait partout avec de l'eau parfumée; des drapeaux et des oriflammes étaient arborés; des guirlandes étaient tendues, attachées par des ornements d'or...

« Krischna chargea le brahmane qui l'avait accompagné d'aller annoncer son arrivée à Rukminî, pour la tranquilliser et éloigner de son esprit la peine qui l'accablait. Il lui recommanda de retourner ensuite auprès de lui, sans délai, lui donner des nouvelles du palais, afin qu'il avisât aux moyens d'empêcher le mariage qui se préparait...

« Tandis que de ce côté-ci Krischna arrivait seul, silencieusement; du côté opposé Siçupal et Juracindhu suivis de toute l'armée des açurs, accouraient excitant un bruit extraordinaire. Le poids de leurs troupes se fit sentir au grand serpent lui-même, et la terre en fut ébranlée. En recevant la nouvelle de leur venue, le roi Bhischmak alla à leur rencontre avec ses ministres et sa maison, tous montés sur des chevaux ou des éléphants; puis on servit au fiancé, ainsi qu'à sa suite, un somptueux repas.

« Lorsque Krischna fut parti de Dwârikâ, les fils d'Yadu allèrent auprès d'Ugracen, et lui parlèrent ainsi : Sire, lui dirent-ils, il nous a été rapporté que le râjâ Siçupal va se marier dans Kundalpur, escorté de Juracindhu et de l'armée des açurs, tandis que Krischna s'est mis tout seul en marche. Dans cette circonstance nous craignons qu'il n'y ait entre eux une collision. Nous ne pouvons donc pas nous décider à rester ici insouciants, et à abandonner Krischna. Si vous voulez bien nous donner des ordres à ce sujet, nous agirons en conséquence. Comme Ugracen entendit ce discours, il fut agité par la crainte, et fit venir auprès de lui Balrâm, auquel il dit : Prends toute mon armée, va en toute hâte à Kundalpur avant que Krischna y arrive, et accompagne-le.

« Bal n'eut pas plutôt reçu l'ordre du roi, qu'il réunit des milliers[1] d'Yadus, et il se mit en marche pour Kundalpur. Les éléphants de l'armée, noirs, blancs et bruns, produisaient l'effet de nuages amoncelés, et leurs dents blanches semblaient des rangées de hérons[2]. Le tambour résonnait comme le tonnerre, les armes brillaient comme l'éclair. On voyait de toutes parts des troupes de cavaliers revêtus de belles robes rouges ou jaunes. De tous côtés étaient en mouvement des files de chars éclatants. En voyant ce bel aspect, les dieux satisfaits répandaient sur cette armée, de leurs trônes où ils

[1] Il y a dans le texte « cinquante-six karors, » c'est-à-dire cinq cent soixante millions : le karor vaut en effet dix millions.

[2] C'est l'oiseau nommé *bagla*, qui est une sorte de héron ou de grue toute blanche.

étaient assis dans le ciel, une pluie de fleurs, et célébraient d'avance la victoire que Krischna allait remporter.

« Bal fit si bien, qu'il arriva à Kundalpur en même temps que Krischna. Toutefois la charmante Rukminî ignorant ce qui se passait, se mit à son balcon élevé; là, soucieuse, elle regardait de tous côtés, le visage pâle comme la lune au lever de l'aurore. De ses yeux coulaient des torrents de larmes. L'air triste, l'esprit affligé, elle était vivement agitée, et elle se disait en soupirant : Comment se fait-il que Krischna ne soit pas encore venu, lui qui connaît le secret des cœurs? Est-ce à cause d'une faute que j'ai pu commettre, qu'il ne pense pas à moi? Le brahmane que je lui ai envoyé, ne serait-il pas par hasard arrivé auprès de lui? Krischna me trouverait-il laide, et refuserait-il de se rendre à mon amour? Serait-ce enfin parce qu'il a appris l'arrivée de Juracindhu? Mais demain c'est le jour de mon mariage. Déjà l'âçur Sicupâl est arrivé. Si mon mariage avec lui se conclut, que deviendrai-je? Quoi donc! mon attachement à mes devoirs, mes pratiques de piété et mes austérités, tout cela ne me protégera pas?

« Sur ces entrefaites le brahmane de Rukminî accourt auprès d'elle, la salue et lui dit : Krischna est arrivé, et il a dressé sa tente dans le jardin royal. Bal le suit à la tête de son armée. Les paroles du brahmane rendirent à Rukminî tout son courage [1]. En ce moment

[1] Le texte offre ici un jeu de mots; il y a à la lettre : « le courage (*jî*) « vint dans l'âme (*jî*) de Rukminî (*jî*). » Le mot *jî* est employé la dernière fois comme un titre d'honneur.

elle éprouva la satisfaction que ressent le pénitent qui recueille le fruit de son expiation.

« Alors, les mains jointes et la tête courbée, elle dit au brahmane : En m'annonçant aujourd'hui l'arrivée de Krischna, vous m'avez rendu la vie. Que dois-je vous offrir pour un si grand service? Quand je pourrais vous donner les richesses des trois mondes, je ne me croirais pas dégagée de la dette que j'ai contractée envers vous.

« Elle dit ces mots, et sa physionomie exprima l'agitation et l'anxiété. Le brahmane satisfait se retira d'auprès de Rukminî, après l'avoir de nouveau saluée. Il alla chez le râjâ Bhischmak, et il lui apprit toutes les circonstances de l'arrivée de Krischna. Bhischmak instruit par ce récit, se leva et alla dans l'endroit où Krischna et Bal se trouvaient; et se prosternant, il se tint ensuite respectueusement debout devant eux, les mains jointes, et il dit :

VERS.

O Krischna, je me réfugie auprès de vous; faut-il vous dire ce que les méchants ont fait?

« Mon désir est actuellement rempli, puisque vous êtes venu vous montrer à moi...

« Cependant les habitants de la ville, tant hommes que femmes, vinrent à l'endroit où se trouvaient Krischna et Bal; et courbant la tête en signe de respect, ils chantaient la gloire du Seigneur et célébraient sa présence. Krischna, disaient-ils entre eux, est un époux digne de Rukminî. Que Dieu les unisse, et qu'ils soient longtemps ensemble... Puis les deux frères conçurent

le désir de parcourir la ville. Ils passèrent en effet à travers les marchés, les rues et les carrefours. Partout où ils paraissaient, une foule de gens les suivaient; ils répandaient sur eux du chua[1], du sandal, de l'essence de rose, des fleurs. Ils se montraient Krischna l'un à l'autre, et disaient entre eux :

VERS.

Bal est vêtu de bleu, Krischna de jaune; ils ont des pendants d'oreilles qui vacillent, et sur leur tête des diadèmes; leurs yeux de lotus font à leur gré des esclaves.

« Les dieux incarnés continuèrent ainsi leur promenade, en regardant de toutes parts. Quand ils eurent vu toute la ville et aussi l'armée de Siçupal, ils allèrent rejoindre leur propre armée.

« Le fils aîné du râjâ Bhischmak ayant appris ce qui se passait, en fut très-irrité. Il se rendit chez son père, et lui tint ce discours : Dites-moi la vérité : qui est-ce qui a fait venir ici Krischna? Vous croyez donc que je n'ai pas deviné ce secret? Serait-il, en effet, venu sans avoir été appelé? Ce mariage doit être une chose toute paisible; pourquoi s'en mêlerait-il? Krischna et Bal sont des fourbes et des pervers, ils ne font que du mal partout où ils vont. Si donc votre intérêt vous touche, avouez-moi la vérité, dites-moi par qui les deux frères ont été appelés.

« Sans attendre aucune réponse, Rukm après avoir ainsi parlé à son père d'une manière menaçante, s'en alla irrésolu auprès de Siçupal et de Juracindhu, qui

[1] C'est ainsi qu'on nomme l'huile faite avec l'odorant bois d'aloès.

étaient assis au milieu de leur cour, et il leur dit : Krischna et Bal sont ici ; recommandez à vos gens la plus grande vigilance. En entendant ces mots, Siçupal, qui connaissait les aventures de Krischna, pensa un instant, et désespéré dit à Juracindhu : Écoutez. Partout où ces deux frères portent leurs pas, ils commettent des injustices. Ils sont très-forts et aussi très-rusés. Ils ont, en effet, tué en Braj de grands râkkhas, tels que Kans, etc. Toutefois ne les croyez pas invincibles. Il est vrai que lorsqu'ils ont combattu contre quelqu'un, ils n'ont jamais été vaincus. Il est encore vrai que Krischna a défait mon armée dix-sept fois ; toutefois à la dix-huitième il s'enfuit, et se réfugia sur une montagne ; j'y mis le feu, mais il eut l'adresse de se sauver à Dwârikâ, sans que j'aie pu connaître la manière dont il s'y est pris.

VERS.

Actuellement il est encore venu ici pour exercer quelque méchanceté. Il est fourbe et traître ; on ne sait jamais ce qu'il veut faire.

« Il s'agit donc de trouver un expédient par lequel nous puissions conserver la bonne réputation de nous tous. Ainsi parla Juracindhu ; alors Rukm prenant la parole, dit à son tour : Quels sont donc ces individus, pour que nous soyons si effrayés ? Je les connais, moi ; je sais très-bien qu'ils allaient de forêts en forêts pour paître les vaches, chantant, dansant et jouant de la flûte. Comment de jeunes villageois peuvent-ils être instruits dans l'art de la guerre ? Ne vous livrez à aucun souci ; je me charge de repousser dans un instant et de faire

périr Krischna, Bal et tous les fils d'Yadu... Juracindhu et Siçupal passèrent la nuit dans l'irrésolution. Au matin, comme c'était le jour fixé pour le mariage de Rukminî, ils s'occupèrent de la procession nuptiale, qui eut lieu avec grande pompe. D'un autre côté on fit de grandes réjouissances chez le râjâ Bhischmak. Sur ces entrefaites Rukminî se leva, et envoya à Krischna, par l'entremise d'un brahmane, un message conçu en ces termes : Asile de bonté, c'est aujourd'hui le jour de mon mariage. Lorsqu'il n'y aura plus que quatre gharîs du jour, j'irai offrir le sacrifice au temple de la déesse[1] qui est à l'orient de la ville; je vous abandonne mon honneur, vous ferez ce que vous jugerez convenable pour le défendre.

« Lorsqu'un quart du jour se fut passé, les femmes de la famille de Rukminî, ses compagnes et ses amies vinrent auprès d'elle pour exécuter les cérémonies du mariage. D'abord elles remplirent de grosses perles un espace carré, puis elles y placèrent un siége orné d'or, et y firent asseoir Rukminî; ensuite elles oignirent son corps d'huile, et le frottèrent de parfums; elles la lavèrent et la baignèrent, lui mirent les seize ornements[2] et les douze joyaux, puis elles la revêtirent d'une robe rouge. Lorsque cette toilette de nouvelle mariée fut terminée, il n'y avait plus que quatre gharîs du jour. Alors la jeune Rukminî prit avec elle ses amies et ses com-

[1] Déwî, c'est-à-dire la déesse par excellence. On entend par là Durgâ ou Bhawânî, l'Hécate des Hindous.

[2] Il est aussi question dans les *Aventures de Kâmrûp*, p. 120, des seize ornements de Kala.

pagnes; elle alla faire le sacrifice de la déesse, suivie de la musique et des gens de Bhischmak, que celui-ci avait envoyés pour protéger la marche de sa fille.

« Le râjâ Siçupal ayant appris que la princesse était allée hors de la ville faire le sacrifice de la déesse, craignait que Krischna ne profitât de cette circonstance pour faire quelque funeste tentative. Il appela auprès de lui les braves guerriers qui composaient son armée, et leur ayant fait part de ses appréhensions, il les chargea de veiller aussi à la garde de Rukminî. Ils agirent en conséquence, et ayant pris leurs armes, ils la suivirent.

« Quant à Rukminî, magnifiquement parée, accompagnée de ses amies et de ses suivantes, cachée par un grand voile[1], protégée par de noirs râkkhas, elle était aussi belle que la lune au milieu des noirs nuages, lorsqu'elle est entourée du cercle des étoiles. Elle ne tarda pas d'arriver au temple, vers lequel elle se dirigeait. Là, s'étant lavé les mains et les pieds[2], et s'étant ainsi purifiée, la princesse plaça devant l'image de la déesse du sandal, du riz, des parfums, des lampes, et fit la cérémonie du pûjâ conformément aux règles des Védas, ainsi que la libation aux mânes des ancêtres. Ensuite elle distribua aux brahmanes une nourriture recherchée, et les revêtit de beaux habits; elle mit à son front la marque de sa secte, et reçut des brahmanes leur bénédiction en échange de ses aumônes; puis elle fit le tour de la statue. Enfin cette beauté à face de lune, au corps

[1] Ou *antarpat*, sorte d'écran ou de rideau.

[2] Le texte ajoute : « ayant fait l'*âchman*. » Cette cérémonie consiste à boire un peu d'eau dans le creux de la main pour se purifier.

couleur de champak, aux yeux de gazelle, à l'élocution du perroquet, à la démarche de l'éléphant, prit avec elle ses amies, et libre de soins elle se remit en marche, espérant d'être bientôt réunie à son divin amant. Cependant Krischna assis tout seul sur son char, atteignit les guerriers qui munis de leurs armes accompagnaient Rukminî.

« La princesse retournait donc, après avoir adoré la déesse, lorsqu'une de ses compagnes lui dit :

VERS.

Écoute, ma belle amie. Krischna est arrivé; vois flotter son étendard.

« En apprenant cette nouvelle et apercevant elle-même le drapeau du char du maître, la princesse ne put contenir sa joie. Elle prit la main de sa compagne, et embellissant son visage par un aimable sourire, elle se livra à l'espoir d'être réunie à Krischna...

« Lorsqu'ils aperçurent Krischna, les gardes restèrent ébahis comme des idiots, et laissèrent tomber de leurs mains le voile dont ils couvraient Rukminî. Alors Krischna put apercevoir la face enchanteresse de la princesse; et il en fut tellement charmé, qu'il perdit le sentiment de sa propre existence.

VERS.

Elle tendit l'arc de ses sourcils; elle y plaça la corde de ses cils teints de noir collyre; elle lança les flèches de ses regards, qui faisaient mourir sans cependant priver de la vie.

« Tandis que les râkkhas, tristes comme une pein-

ture, se contentaient de regarder stupéfaits, Krischna fit avancer son char au milieu d'eux, tout près de Rukminî. En voyant à ses côtés le maître de son âme, elle avança pudiquement les mains, pour indiquer qu'elle se livrait à lui. Krischna la prit aussitôt dans ses bras, et la fit asseoir sur son char.

VERS.

Son corps tremblait, son esprit était troublé, lorsque laissant toutes ses compagnes elle s'enfuit avec Krischna pour se dévouer à son amour. Tel le faquîr quitte sa maison pour se consacrer au culte de Dieu.

« Ainsi Rukminî recueillit le fruit de sa dévotion, des pénitences, abstinences et pratiques de piété qu'elle avait faites, et elle oublia tout à fait ses peines anciennes. En effet, pendant que les râkkhas, ennemis de Krischna, tenant leurs armes toutes prêtes, étaient dans l'irrésolution, le maître enleva Rukminî du milieu d'eux.

VERS.

Tel un lion se précipite au milieu d'une troupe de chacals, et saisissant un d'eux pour le dévorer, il se retire sans crainte en rugissant.

« Bal ne tarda pas à rejoindre Krischna; il le suivit avec toute son armée, au son du tambour.

« Cependant Krischna était allé en avant, et voyant Rukminî pensive et grave, il lui adressa ces mots : Belle Rukminî, ne sois inquiète de rien; je vais faire entendre le son de ma conque pour dissiper de ton esprit toute crainte; et aussitôt que nous serons arrivés à Dwârikâ,

nous nous marierons selon le rite des Védas. Après avoir ainsi parlé, le maître lui mit encore son propre collier, et il la fit asseoir à sa gauche. Quand il sonna de la trompe, tous les compagnons de Siçupal et de Juracindhu tressaillirent, et bientôt la nouvelle de l'enlèvement de Rukminî se répandit dans toute la ville.

« Lorsque Siçupal et Juracindhu apprirent, de la bouche de ces gens, que Hari avait enlevé Rukminî, et que ceux qu'on avait chargés de veiller à la garde de la princesse l'avaient abandonnée, ils entrèrent en fureur; et s'étant couverts de leur cuirasse et de leur casque, ayant attaché leur ceinture et pris toutes leurs armes, ils se mirent à la tête de leurs armées respectives, et marchèrent à la poursuite de Krischna. Ils ne tardèrent pas de l'atteindre, et brandissant leur épée, ils s'écrièrent : Holà! pourquoi fuyez-vous ainsi? prenez vos armes et combattez; les braves guerriers ne tournent pas le dos quand il s'agit de combattre. A ces mots les fils d'Yadu se rangèrent en bataille, et des deux côtés on commença à lancer des flèches. Pendant ce temps la jeune Rukminî toute troublée se couvrit de son voile; elle versa des larmes, poussa de longs soupirs; et regardant de temps en temps le visage de son bien-aimé, elle réfléchit que c'était à cause d'elle qu'il éprouvait ces afflictions. Le maître, à qui l'intérieur des cœurs est connu, sachant ce qui se passait dans l'esprit de la princesse, lui dit : Pourquoi crains-tu, belle Rukminî? je tuerai sous tes yeux tous les açurs, et j'ôterai ainsi le poids de la terre; n'aie donc souci de rien.

« Cependant les dieux, assis sur leurs trônes, voient

du ciel les fils d'Yadu combattre avec les açurs. Quant à Krischna, il se contente d'être témoin du combat de Bal, sans y prendre part. Le tambour résonne, les bardes entonnent des chants guerriers, et excitent les combattants par les louanges qu'ils leur donnent. Les cavaliers combattent avec les cavaliers; les gens montés sur des éléphants ou sur des chariots, avec la même sorte d'adversaires; les piétons avec les piétons. Çà et là des héros se défient et s'attaquent mutuellement, tandis que les poltrons laissent le champ de bataille et se sauvent par la fuite. On voit les blessés rester debout, en proie à d'effrayantes convulsions; les troncs sans tête marcher encore l'épée à la main; les cadavres tomber sur les cadavres. Le sang qui coule de toutes parts forme un fleuve, au milieu duquel sont étendus çà et là des éléphants morts, dont on prendrait les corps pour des îles et les trompes pour des crocodiles. Siva, suivi des différentes classes d'esprits, cherche les têtes humaines, et après en avoir fait un collier, le suspend à son cou. Les vautours, les chacals, les chiens se disputent entre eux les cadavres, les déchirent et les dévorent; les corbeaux en arrachent les yeux et les emportent. A la vue des dieux, Bal tailla en pièces l'armée ennemie, de même qu'un laboureur lorsqu'il trace des sillons dans un champ. Cependant Juracindhu et Siçupal se voyant complétement défaits, prirent avec eux quelques blessés et s'enfuirent. Comme ils s'arrêtèrent dans un certain lieu, Siçupal très-affligé dit à Juracindhu en branlant la tête : Puisque j'ai encouru l'infamie, et que j'ai jeté le déshonneur dans ma famille, il n'est pas convenable que

j'existe dans ce monde. C'est pourquoi, si vous voulez me le permettre, j'irai sur le champ de bataille mourir en combattant.

VERS.

Dans le cas contraire je veux habiter les forêts; je m'y dévouerai à la pénitence, j'abandonnerai tout désir. Mon honneur et ma réputation étant actuellement perdus, comment pourrais-je vivre? Me déciderai-je à conserver l'existence et à être déshonoré?

« Juracindhu ayant entendu ces mots, prit à son tour la parole. Seigneur, dit-il, vous êtes instruit sur toute chose, vous n'avez donc aucun besoin de mes avis. Toutefois je me permettrai de vous faire observer que le sage ne se laisse point aller à l'affliction au sujet des choses qui ont eu lieu; car l'auteur véritable du bien et du mal est autre que l'homme. Les mortels n'ont aucun pouvoir, ils sont dans une dépendance absolue. Comme la poupée de bois que fait danser le jongleur, ainsi l'homme est l'instrument du Créateur qui lui fait faire ce qu'il veut. Il ne faut donc pas se réjouir dans le bonheur, ni s'attrister dans le malheur. Nous devons considérer tout cela comme un songe. Moi, par exemple, j'ai marché dix-sept fois contre Mathura à la tête de vingt-trois corps d'armée, et tout autant de fois ce même Krischna a détruit toute mon armée: eh bien, je ne m'en suis point affligé; et lorsqu'une dix-huitième fois j'ai à mon tour taillé en pièces son armée, je ne m'en suis pas non plus réjouï. Il s'est enfui sur une montagne, j'y ai mis le feu, et je ne puis comprendre comment il vit encore. On ne saurait expliquer sa conduite.

Vous connaissez ce proverbe : « La vie sauvée, tout est sauvé ; » il en sera peut-être de vous comme il en a été de moi, qui après avoir été vaincu dix-sept fois, ai remporté une dix-huitième fois la victoire ; c'est pourquoi agissez dans votre intérêt seul, sans vous laisser aller à un entêtement passionné.

« Les paroles de Juracindhu calmèrent Siçupal, et ayant réuni autour de lui quelques guerriers blessés qui s'étaient sauvés, il suivit Juracindhu, se repentant d'avoir attaqué Krischna.

« Mais laissons ces deux rois vaincus se retirer tristement, et parlons de ce qui se passait en ce moment dans la maison de Siçupal. La mère de ce prince pensant que son fils allait être bientôt de retour, prépara une fête ; mais un éternument et un clignotement involontaire de son œil droit lui parurent de mauvais augure, et lui firent éprouver un funeste pressentiment. Sur ces entrefaites quelqu'un accourut, et lui annonça que l'armée de son fils avait été détruite, et qu'on ne savait ce qu'était devenue sa fiancée ; que quant à son fils, il avait trouvé son salut dans la fuite, et qu'elle allait le voir. En entendant ce récit, la mère de Siçupal désolée resta silencieuse.

« Lorsque Rukm eut appris à son tour la nouvelle de la fuite de Siçupal et de Juracindhu, il se mit dans une violente colère ; puis il s'assit au milieu des officiers de sa cour, et leur dit : Krischna ne saurait se sauver de mes mains ; je pars à l'instant, je le tue et j'emmène Rukminî, et alors je serai digne de me nommer Rukm. Si je ne réussis pas, on ne me reverra plus à

Kundalpur. Après avoir pris cet engagement, Rukm se mit à la tête d'une armée complète, et s'avança en grande hâte pour combattre Krischna. Il ne tarda pas d'entourer l'armée des fils d'Yadu, et aussitôt il dit à ses gens : Tuez-les tous, et moi j'irai prendre Krischna vivant. A cet ordre, les compagnons de Rukm livrèrent bataille à leurs adversaires; quant à lui, il fit avancer son char, et étant arrivé auprès de Krischna, il le défia en ces termes : O astucieux villageois, peux-tu te flatter de connaître les usages des rois? De même que dans ta jeunesse tu as volé du lait et du caillé, ainsi tu as cru pouvoir enlever la belle Rukminî; mais nous ne sommes pas les vachers de Braj.

« Ainsi parla Rukm; il prit ensuite ses flèches qui étaient imprégnées de poison, et il en lança contre Krischna trois, que le dieu incarné fit tomber au milieu de l'atmosphère brisées par le milieu. Rukm lança d'autres flèches, et le maître agit de la même manière. Puis Krischna saisit à son tour son arc, et lança des flèches de telle façon, que le cocher de Rukm et ses chevaux en furent percés et périrent. L'arc que Rukm avait à la main se rompit et tomba; il en fut de même des autres armes qu'il prit. Alors Rukm outré de dépit prend son bouclier et son épée, saute à bas de son char, et, comme un chacal en furie tombe sur l'éléphant, ou comme le papillon se jette sur la lampe, il se précipite vers Krischna, et frappe son char d'un énorme coup de sa massue; mais Krischna le saisit au plus vite, et le lia. Il allait même le tuer, lorsque Rukminî lui dit :

VERS.

Souvenez-vous que c'est mon frère. Ne le faites pas périr. Vous le maître, laissez vivre votre esclave. Comment voulez-vous que cet aveugle, que cet insensé vous connaisse? Les mortels savent-ils que vous êtes l'époux de la déesse Lakschmî [1]? Il n'y a que vos adorateurs qui voient en vous le premier être et l'être sans fin, la divinité manifestée visiblement. Ah! si cet insensé le savait, il louerait celui qui comble le pauvre de ses bontés...

« Celui qui est parfait, ajouta-t-elle, ne fait pas attention aux manquements de l'homme simple et de l'enfant. Ainsi le lion ne prend pas garde aux aboiements du chien. Si vous tuez Rukm, mon père en sera vivement affecté; ainsi il serait indigne de vous de l'affliger par cette action cruelle. Là où vous placez les pieds, toutes les créatures sont dans la joie. Voudriez-vous donc jeter Bischmak seul dans le chagrin en le privant de son fils?... Puis tremblante et agitée, les yeux pleins de larmes, Rukminî tombe aux pieds de Krischna, et ayant tendu les bras, elle s'écrie :

VERS.

Faites-moi l'aumône de la vie de mon frère, vous acquerrez par là de la gloire dans le monde.

« Après avoir entendu le discours de Rukminî, Krischna la regarda, et sentit sa colère s'apaiser; aussi ne priva-t-il pas Rukm de la vie; mais il fit signe à son cocher, et celui-ci lui ôta son turban, lui attacha les mains derrière le dos, lui rasa les moustaches, la barbe et la

[1] Wischnu, dont Krischna est l'incarnation, est en effet l'époux de Lakschmî, déesse de la fortune.

tête, à l'exception de sept mèches de cheveux qu'il lui laissa, puis il le lia derrière le char de son maître...

« Cependant Bal après avoir mis en déroute toute l'armée des açurs, alla rejoindre son frère : tel est l'éléphant blanc, qui après avoir coupé les lotus dans un étang qui en est plein, les avoir mangés ou dispersés, s'enfuit dans l'agitation. Étonné de voir Rukm lié, Bal en exprima hautement sa désapprobation. Et après l'avoir délivré, il le congédia avec politesse; puis il dit à Rukminî : Belle Rukminî, ce qui est arrivé à votre frère ne doit pas nous être imputé; c'est la punition d'une faute dont il s'est rendu coupable dans une première vie... Mais ne pensez pas que votre frère soit déshonoré par ce qui lui est survenu. Les sages reconnaissent l'immortalité de l'âme et le néant du corps; donc, si l'honneur du corps est perdu, celui de l'âme est intact.

« Quand le jour du mariage fut arrivé, on exécuta les cérémonies d'usage. On conduisit la nouvelle mariée sous un pavillon spécial, où on la fit asseoir; puis les principaux fils d'Yadu allèrent s'asseoir aussi.

VERS.

Pendant que les pandits lisaient les Védas, Krischna et Rukminî faisaient le tour sacramentel. Les tambours résonnaient, et les dieux satisfaits faisaient pleuvoir des fleurs; les saints, les danseurs et les musiciens célestes regardaient ce spectacle du haut des airs en baissant la tête, réunis ensemble sur leurs chars respectifs. Les déesses chantaient toutes des hymnes de félicitation.

Cependant le maître prit Rukminî par la main; et conformé-

ment aux usages il la fit asseoir à sa gauche, après avoir fait avec elle le tour dont il a été parlé. Il remit au cou de Rukminî le collier qu'il en avait ôté; il fit ensuite le sacrifice de la déesse de la famille. Enfin il délia le bracelet de Rukminî; ils burent et mangèrent gaiement ensemble du lait, du riz et du beurre. Le roi du monde se livra à la joie; et tous les assistants, contents et satisfaits, le comblèrent de bénédictions. Rukminî s'étant enivrée du nectar des qualités de Krischna, fut réunie à lui dans l'immortalité. On fit des présents aux brahmanes qui se présentèrent; on donna des vêtements d'honneur aux bardes et aux poëtes; et quand tout fut terminé, on congédia les rois des différents pays qui étaient venus assister à la cérémonie.

« *N. B.* Ceux qui liront cette histoire ou en entendront la lecture, et ceux qui la raconteront, obtiendront la piété *dans ce monde* et le salut *dans l'autre.* Ils obtiendront par là le même mérite qu'en faisant le sacrifice du cheval, en donnant des vaches *aux brahmanes,* en se baignant dans le Gange, en faisant le pèlerinage d'Allahabad, etc. »

SUNDARA KANDA[1],

CHANT CINQUIÈME DU RAMAYANA DE TULCI-DAS.

CHAUPAÏ.

Hanumân fut charmé dans son cœur des paroles agréables que Jâmawant[2] lui avait fait entendre. *Il lui dit :* « Jusqu'à ce que je revienne après avoir vu Sîta, jusqu'à ce que mon affaire soit terminée et que joie soit à mon cœur, jusqu'alors, ô mon frère, mon épreuve aura lieu; je me nourrirai de racines et de fruits sauvages, et je supporterai la douleur. » Ayant ainsi parlé, Hanumân salua en inclinant la tête et satisfait il se mit en marche pensant à Râma.

Il y a au bord de l'Océan une belle montagne; Hanumân y monta en jouant. Râma s'y était *souvent* tenu. Au matin donc Hanumân plein de force plaça les pieds sur cette montagne et se rendit sans retard au patâl, ayant alors les manières de l'aimable Râma. Ainsi marcha Hanumân. L'Océan l'ayant reconnu pour le messager de Râma, ordonna au mont Maïnak de travailler à écarter de lui la fatigue.

SORTHA.

Lorsque le mont Maïnak eut entendu les paroles de

[1] C'est-à-dire, *belle division.*

[2] Ours fabuleux, chef de l'armée des ours employés par Râma.

l'Océan, il fut attentif; et les mains jointes, il salua plusieurs fois Hanumân.

DOHA.

Hanumân salua respectueusement *l'Océan et la montagne;* puis il dit : « Tant que l'affaire de Râma ne sera pas terminée, comment pourrai-je me livrer au repos? »

CHAUPAÏ.

En allant *au patâl*, le fils du vent (Hanumân) vit les dieux, et il acquit la force et l'intelligence pour se diriger *au lieu où il devait se rendre.* La mère des serpents (*ahi*), nommée Suraçâ, fut envoyée vers lui, et lui dit ces mots : « Les dieux t'ont aujourd'hui donné à moi pour nourriture. » Hanumân entendant ces paroles se prit à rire, et lui répondit : « Je retournerai lorsque j'aurai terminé l'affaire de Râma; il faut que j'aille m'informer de Sîta, et que j'en donne des nouvelles au Seigneur, puis je viendrai entrer dans ta bouche. Je dis la vérité; ainsi, ô ma mère, laisse-moi continuer ma route. Après avoir pris tant de peines, faudrait-il renoncer à la poursuivre? Ah! ne me dévore pas, ô ma mère! » Ainsi dit Hanumân. Cependant Suraçâ ouvrit sa bouche à laquelle elle donna l'étendue de plusieurs yojans[1]; mais le singe prit une forme deux fois plus grande. Alors elle donna à sa bouche une étendue de seize yojans, et aussitôt Hanumân en donna trente-deux à son corps. Bref, à mesure que Suraçâ agrandissait sa bouche, Ha-

[1] Le yojan ou jojan vaut quatre kos, et le kos deux milles anglais, ou deux tiers de lieue de France.

numân doublait à proportion le volume de son corps. Enfin elle donna à sa bouche l'étendue de cent yojans; Hanumân prit alors une très-petite forme, et étant entré dans la bouche de Suraçâ, il en sortit ensuite. Il prit congé d'elle en inclinant la tête. « Ce sont, dit-elle, les suras qui m'ont envoyée, et j'ai découvert le secret de votre force et de votre sagesse. »

DOHA.

Elle ajouta : « Exécutez toute l'affaire de Râma, ô vous qui êtes l'habitation de la force et de la sagesse. »

Cependant Suraçâ ayant donné sa bénédiction à Hanumân, se retira; et ce dernier s'éloigna de son côté, satisfait.

CHAUPAÏ.

Au milieu de l'Océan habitait une ogresse, qui au moyen d'un mâya[1] s'emparait des oiseaux du ciel. Tous les animaux qui volaient dans l'air ayant vu son ombre dans l'eau, venaient en vain pour la prendre. De cette façon l'ogresse mangeait les oiseaux. Elle employa la même ruse envers Hanumân; mais ce dernier la découvrit tout de suite. Le brave fils du vent tua cette ogresse, et avec un grand calme d'esprit il traversa l'Océan.

Là où il aborda, il vit de belles forêts où bourdonnaient des abeilles qui cherchaient à faire leur miel. Il y vit des arbres de différentes espèces, des fleurs et des fruits qui lui plurent; des bandes d'oiseaux et de daims

[1] Ou *illusion*. Il s'agit ici d'une sorte de talisman.

qui le charmèrent. Il aperçut devant lui une montagne élevée; ayant sauté dessus, il y monta libre de crainte; mais il ne resta pas longtemps tranquille, préoccupé qu'il était de la gloire de son maître. Ayant donc grimpé sur cette montagne, il aperçut de là l'île de Lankâ. On ne saurait dire combien elle lui parut inaccessible. Des quatre côtés il y a le profond Océan, et des forteresses d'or qui produisent un grand éclat.

CHHAND.

Il vit nombre de forteresses d'or embellies par des pierres précieuses de différentes couleurs, et dont rien ne surpassait la beauté. Aux dix côtés[1] il y avait des marchés, des routes agréables, de belles villes, des forêts de différents genres; de nombreux éléphants, chevaux et mulets, beaucoup de piétons et des chars de différentes sortes; des multitudes de rakschas de diverses formes, une armée dont la force ne saurait être décrite. Il y avait des forêts, des jardins, des bosquets, des maisons de campagne, des étangs, des puits, des réservoirs bien placés, des hommes, des nâgas[2], des suras, des gandarbs, de jeunes filles dont la figure fascinait jusqu'à l'esprit des munis. On voyait quelque part de forts lutteurs de haute stature, semblables à des montagnes et dont la voix résonnait comme le tonnerre. Ils s'entre-battaient, après s'être défiés d'une manière insul-

[1] *Dici.* On entend par là le zénith et le nadir, les quatre points cardinaux et les secondaires.

[2] Sorte de demi-dieux, dont le nom signifie *serpent*.

tante. Des millions de guerriers ivres [1], au corps redoutable, gardaient des quatre côtés cette ville, où vivaient, au milieu des hommes, des buffles, des vaches, des ânes, des brebis, des chacals. Tel est le tableau raccourci que Tulcî-dâs présente de ces choses.

Sur ces entrefaites Râma laissant pour le moment le pèlerinage des étangs et des rivières, alla droit dans sa marche.

DOHA.

Lorsque Hanumân eut vu les nombreux gardiens de Lankâ, il dit en son esprit : « Je prendrai une forme très-petite, et j'entrerai dans la ville de nuit. »

CHAUPAÏ.

Hanumân prit donc la figure d'un moustique, et s'avança vers Lanka en méditant sur l'incarnation de Wischnu en homme-lion. Il y avait là un râkschas femelle nommé Lanka *ou Lankinî* [2]; elle lui dit : « *Quoi!* tu poursuis ta route sans éprouver aucune crainte de moi? Insensé, tu ne connais pas mon secret, tu ne sais pas tout ce que je puis dévorer. »

Hanumân tua d'un coup de poing cette ogresse; et le sang qu'elle vomit, souilla la terre. Toutefois *avant de mourir* s'étant soulevée, elle joignit les mains, et tint humblement et avec crainte le discours suivant : « Lorsque Brahma eut accordé à Râwana les faveurs *dont il est si fier*, il me vit en se retirant, et me dit : Lorsque tu seras en agonie frappée par Hanumân,

[1] C'est-à-dire furieux, braves.

[2] M. Wilson pense que cet être mythologique est peut-être celui qu'on considère comme la déesse particulière de Lanka.

souviens-toi que tous les rakschaças doivent être détruits. O mon père, mon mérite est donc bien grand, puisque je vois de mes yeux celui dont Râma a fait son messager.

DOHA.

Tu as pesé *ma faute*, ô mon père, et tu m'as donné le bonheur de la béatitude céleste. Ne faut-il pas, *en effet*, que tout ce qui arrive en fait de bonheur et de perte, soit exactement pesé dans cette circonstance?

CHAUPAÏ.

« Quand tu seras entré dans la ville, remplis les commissions dont tu es chargé, l'esprit plein *du souvenir* du roi d'Aoude (Râma)... Va donc, et par la bonté de Râma considère le mont Méru, malgré son importance, comme de la poussière. »

Hanumân prit donc une forme très-petite, et il s'introduisit dans la ville en méditant sur Wischnu. Partout il vit un nombre incalculable de guerriers. Après avoir cherché parmi tous les palais celui de Râwana, il se convainquit en le trouvant qu'il n'y en avait nulle part un autre aussi beau. Il vit Râwana qui se reposait, mais il n'aperçut pas Sîta dans l'intérieur du palais. Il vit ensuite une maison agréable, auprès de laquelle était construit un temple dédié à Hari. Ce bel édifice était marqué du nom de Râma; on ne saurait dire à quel point Hanumân en fut charmé.

DOHA.

Non, on ne saurait décrire la beauté de cet édifice, marqué

du nom de Râma, ni la joie qu'éprouva le singe lorsqu'il y vit du tulci [1] frais en grande quantité.

CHAUPAÏ.

« Lankâ est un repaire de rakschaças : comment des gens respectables peuvent-ils y demeurer? » Ainsi disait Hanumân en lui-même dans l'hésitation, lorsque sur ces entrefaites Bibhîschan [2] se réveilla. Alors comme il répéta le nom de Râma, Hanumân se convainquit intérieurement que Bibhîschan était un homme vertueux. Il pensa qu'il pouvait s'empresser de se faire connaître à lui, convaincu que de la part d'un sâdh rien de fâcheux ne pouvait lui arriver. Il prit donc l'apparence d'un brahmane, et lui adressa la parole. Bibhîschan l'ayant entendu et s'étant levé, vint auprès de lui. Il le salua, et lui demanda de ses nouvelles. « O brahmane, lui dit-il, fais-moi connaître ton histoire. Es-tu un des serviteurs de Hari, en sorte que mon amitié te soit acquise dans mon cœur? ou bien es-tu lié avec le héros de la race de Raghu (Râma), pour que ta venue auprès de moi me rende heureux? »

DOHA.

Lorsque Hanumân eut dit toute l'histoire de Râma et son propre nom, Bibhîschan content célébra les louanges de Râma aux qualités multiples.

CHAUPAÏ.

« Écoute, lui dit-il, ô fils du vent, quelle a été ma

[1] *Ocymum sanctum* ou basilic, plante sacrée chez les Hindous.

[2] Frère de Râwana.

conduite. Considère-la comme ma langue au milieu de mes dents, ô mon père. Le seigneur de la race du soleil (Râma) a eu pitié de moi, ayant reconnu que j'étais sans précepteur spirituel; car les sâdhs ne doivent pas être dans l'ignorance, puisque l'aimable lotus des pieds *de Râma* est dans leur esprit. Maintenant, ô Hanumân, je suis plein d'espoir; *car je sais que* sans la grace de Hari, le juste (Hanumân) ne serait pas venu auprès de moi. En effet Râma m'a traité favorablement, puisque tu t'es montré avec empressement à moi.»

«Écoute, ô Bibhîschan, *répondit Hanumân*, tel est l'usage du Seigneur. Il traite toujours affectueusement ses serviteurs. Mais dis-moi, *sais-tu bien qui* je suis, ô excellent prince? moi singe folâtre et dépourvu de toute sagesse. Celui qui a invoqué mon nom au matin, n'aura pas en ce même jour de nourriture *spirituelle*.

DOHA.

Je suis cet humble ami que Râma, ayant écouté, a traité avec bonté. En rappelant ses perfections, mes yeux sont pleins de larmes.

CHAUPAÏ.

«Je suis convaincu que ceux qui oublient leur directeur spirituel, ne peuvent manquer d'être affligés. Au contraire, en récitant les nombreux attributs de Râma, les oreilles pures éprouvent un agréable repos.»

Alors Bibhîschan raconta toute l'histoire, savoir, de quelle façon et où Sîta se trouvait. Puis Hanumân lui dit : «Écoute, ô mon frère, je veux voir la mère Sîta.»

Bibhîschan lui fit alors connaître toutes les circonstances *relatives à Sîta*, et Hanumân s'en alla en prenant congé de lui. Il prit de nouveau la forme sous laquelle il s'était déjà montré; et content il alla à l'endroit où se trouvait Sîta, l'açoka[1] des bois. En la voyant, il la salua intérieurement; et pendant qu'il était assis à la contempler, les pahars de la nuit passèrent. Elle était maigre de corps, elle avait les cheveux réunis en une seule tresse par derrière, elle répétait dans son esprit les perfections infinies de Râma.

DOHA.

La pauvre Sîta, les yeux fixés sur ses pieds, tenait son esprit aux pieds de Râma[2], tandis que Hanumân, affligé *de la voir dans cet état*, la contemplait.

CHAUPAÏ.

Il se cacha parmi les branches des arbres, se demandant à lui-même[3] ce qu'il devait faire. Sur ces entrefaites Râwana vint en cet endroit pour tâcher de persuader cette femme *infortunée*. Ce méchant prince, pour lui faire peur, lui montra une corde noire et un cercle de fer. « Tu es belle et sensée, lui dit Râwana;

[1] *Jonesia asoka*. C'est le plus bel arbrisseau de l'Inde. Dans le poëme de Nalus, Damayanti lui est aussi comparée.

[2] Métaphore très-usitée dans les langues de l'Inde, pour dire la personne même. On dit en français, par une métaphore à peu près semblable, « déposer son hommage aux pieds de quelqu'un. »

[3] Ou peut-être, « demandant à Bibhîschan ; » car il y a dans le texte : « Il réfléchit : que ferai-je, ô mon frère ? »

écoute. Je ferai tes suivantes de Mandodari et de toutes les autres reines; je te le promets. Regarde donc au moins une fois de mon côté.» Sîta considérant comme de l'herbe la faveur *de Rawâna*, lui répondit en pensant au roi d'Aoude son excellent mari : «Écoute, ô Râwana. L'éclat du soleil ne saurait être comparé à celui du lotus qui fleurit sur l'étang. Comprends dans ton esprit ce que Sîta te dit. Tu ne penses donc pas, ô méchant, aux flèches terribles de Râma. Homme insensé, enflé d'orgueil, après m'avoir enlevée, tu oses t'approcher de moi! homme vil et méprisable, n'as-tu pas honte *de me tourmenter ainsi?*»

DOHA.

Râwana entendant comparer Râma à l'éclat du soleil, et dire qu'il était pareil à cet astre; ayant donc entendu ce fâcheux discours, il tira son épée, et dit à Sîta dans un accès de colère:

CHAUPAÏ.

«Tu m'as offensé, Sîta; je couperai ta tête avec mon épée tranchante; sinon, agrée promptement mon discours. Est-ce parce que tu es belle, que tu veux faire périr ceux qui te sont soumis? Toi qui as le prix du bleu lotus, Râwana est pareil au bras du Seigneur qui fait grâce. Blanche Sîta, voilà mon bras, ton cou et ta crainte de mon épée. Insensée, écoute ma promesse, soumets-toi à mon autorité. Ici mon épée et ma dignité, là l'ardeur du feu de l'absence de Râma.»

«Dans cette nuit fraîche ton épée me rendra service, car je suis accablée par la douleur.» Ainsi dit Sîta.

Râwana, en entendant ce discours, s'avança de nouveau pour la frapper. Il tâcha cependant encore de lui faire entendre raison; puis ayant appelé toutes les râkschacîs[1], il leur dit : « Allez effrayer Sîta; elle n'a pas voulu agréer mes propositions pendant un mois entier; eh bien, je tirerai mon épée, et je la tuerai. »

DOHA.

Cependant Râwana retourna à son palais; et alors les ogresses venant en foule tâchèrent d'effrayer Sîta, en prenant des formes affreuses.

CHAUPAÏ.

Il y avait *parmi elles* une râkschacî nommée Trijatâ[2], d'un esprit distingué, et qui était sans cesse occupée à méditer sur le mérite de Râma. Cette ogresse les ayant toutes appelées, leur raconta le songe qu'elle avait eu, et les engagea à témoigner à Sîta de l'amitié. « J'ai rêvé, dit-elle, que Hanumân avait mis le feu à Lankâ, et qu'il avait défait toute l'armée des rakschasas. Râwan était monté nu sur un âne, la tête rasée et ses vingt bras coupés. J'ai rêvé qu'auparavant *Hanumân* était *déjà* allé dans le midi, savoir à Lankâ, et qu'il y avait trouvé Bibhîschan. Étant ensuite revenu à la ville de Râma, le maître l'avait renvoyé chargé d'un message pour Sîta. Ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi que je vous raconte ce songe, car il est vrai que quatre jours se sont passés depuis que je l'ai eu. » En entendant ce discours,

[1] Ou rakschas femelles, ogresses.

[2] Ce nom propre signifie *trois tresses* (*de cheveux*).

toutes les ogresses furent saisies de crainte, et elles tombèrent aux pieds de Sîta.

DOHA.

Toutes allèrent çà et là, tandis que Sîta disait en elle-même : « Les jours et les mois se sont écoulés, et les râkschaças sont-ils détruits ? »

CHAUPAÏ.

Alors elle dit à Trijatâ les mains jointes : « O ma mère, vous vous êtes dévouée à moi dans mon adversité; eh bien, trouvez promptement quelque expédient pour que mon âme abandonne mon corps. Je ne puis plus supporter la fâcheuse séparation *de mon époux*. J'ai donc réuni du bois, et formé un bûcher. O ma mère, mettez-y le feu. Vous, qui êtes sensée, aimez-moi véritablement. Qui est-ce qui, *vous exceptée*, voudra entendre de ses oreilles l'exposition de ma peine? »

Trijatâ entendant ce discours, embrassa les pieds de Sîta, et essaya de la détourner de son dessein; elle lui rappela la gloire, la force et la célébrité du Seigneur.

La princesse royale n'ayant pas obtenu de feu cette nuit, se retira dans son propre palais, en disant : « La fortune s'est détournée de moi; je ne trouve pas de feu, et ainsi ma peine ne cessera pas. Je vois des feux nombreux dans le ciel, et une seule étoile ne tombe pas sur la terre. Sachant que je suis anéantie par la douleur, la lune qui est composée de feu, n'en laissera-t-elle pas tomber? Toi (Trijatâ), qui es comme l'açoka fleuri, écoute ma supplication. Tu es digne d'être ap-

pelée vertueuse, et tu causes néanmoins mon chagrin. Ces jeunes branches conviennent au feu; embrase-le donc, et éloigne de moi le blâme. »

En voyant Sîta extrêmement agitée par l'absence de Râma, Hanumân vint à l'instant, pareil à la révolution qui s'opère au passage d'un jour de Brahma.

SORATHA.

Après avoir réfléchi dans son esprit, il jeta à Sîta le billet de Râma. Sita contente laissa le charbon qu'elle voulait allumer pour enflammer *le bûcher*. Elle se leva joyeusement, et prit *ce papier*.

CHAUPAÏ.

Alors cette ravissante créature voyant ce billet agréable scellé du nom de Râma, le considéra timidement; et comme elle reconnut son authenticité, elle fut agitée dans son cœur et par la joie, et par la douleur. *Elle disait en elle-même*, en maudissant *le destin :* « Est-ce que l'invincible Râma est vaincu? Ses armes lui ont-elles été arrachées par l'illusion? »

Tandis que Sîta se livrait à ses différentes réflexions, Hanumân lui fit entendre de douces paroles. Il célébra les louanges de Râma, et ainsi il éloigna la douleur de l'esprit de Sîta qui l'écoutait. Ce qu'elle entendit de ses oreilles, elle le porta dans son esprit. En effet Hanumân lui raconta toute l'histoire depuis le commencement; il la fit parvenir à l'ambroisie de ses oreilles. « Mon frère, dit-elle, que de choses me sont manifestées! » Alors elle s'approcha davantage de Hanumân,

puis elle s'assit, tandis que son esprit était dans l'incertitude. « O ma mère Sîta, lui dit Hanumân, je suis le messager de Râma. Mon serment est véridique ; ta douleur a eu son terme. C'est moi qui t'ai apporté la lettre du généreux Râma ; et c'est lui qui après avoir supporté la peine de l'absence, me l'a remise pour toi. »

Ensuite il lui expliqua comment les hommes et les singes avaient réuni *leurs forces*, et il lui fit le récit de cette union.

DOHA.

Le discours amical que Hanumân tint à Sîta, fit naître la confiance dans son esprit. Elle reconnut, à la puissance de ces paroles, que Râma, océan de bonté, avait pris réellement Hanumân à son service.

CHAUPAÏ.

L'ayant donc reconnu pour être au service de Râma, son amitié envers lui s'accrut. Les yeux pleins de larmes, éprouvant un frisson involontaire, elle prépara le sacrifice. « O Hanumân, dit-elle, je suis submergée dans l'océan de la séparation. Où ces eaux me porteront-elles, ô mon père? Parlez actuellement, et contente j'irai exécuter mon sacrifice, tandis que *Râma* reste tranquillement dans sa maison avec son jeune frère. Le prince de Raghu est généreux et d'un esprit doux ; mais pourquoi, ô Hanumân, est-il devenu cruel? O toi son serviteur au langage facile, toi qui me donnes le repos, dis-moi si Râma songe quelquefois à moi. Ah! souvent mes yeux sont humides, ô mon père. Mon

corps délicat, en pensant à lui, prend une couleur foncée. Comme je n'entends pas sa voix, mes yeux se remplissent de larmes. Hélas! il n'est que trop vrai que mon Seigneur m'a oubliée.»

En voyant Sîta très-affligée par l'absence de son époux, Hanumân lui tint un discours doux et agréable. «Ma mère, lui dit-il, le Seigneur est en parfaite santé, ainsi que son jeune frère; il souffre de ta douleur, lui qui est l'habitation de la bonté. Peux-tu croire que les sentiments de Râma envers toi se soient affaiblis? Ah! plutôt ils sont doublés.

DOHA.

«Écoute actuellement le message de Râma, et place la patience dans ton cœur.» Ainsi dit Hanumân, et ses yeux se remplirent de larmes.

CHAUPAÏ.

«Écoute donc, Sîta, *ajouta-t-il*, l'expression de la douleur qu'éprouve Râma de ton absence. *Voici ce qu'il dit dans sa lettre :* Que sont pour moi toutes les concubines qui m'entourent? La plante peut-elle être comparée à son rejeton, la nuit noire à la lune, celle-ci au soleil? Un espace couvert de lotus est-il semblable à un étang sur lequel flottent de simples graminées[1]? L'eau produite[2] par les nuages est-elle pareille à l'huile la plus

[1] Le texte porte कुंतवन, que je pense être le pluriel de *kunta*, nom indien du *coix barbata*.

[2] A la lettre : «chauffée, fondue, etc.»

excellente? Comme l'haleine du serpent au triple[1] souffle, je rends jaune l'arbre sous lequel je demeure. Ma douleur ne diminuera pas en la faisant connaître. Pourquoi, d'ailleurs, la dirais-je? Personne ne peut comprendre ce que j'éprouve. Rends-moi amour pour amour. Sache, en effet, ô ma bien-aimée, quelle est mon unique pensée. Mon esprit est toujours à tes pieds; connais à cela la force de mon amour. »

Lorsque Sîta eut entendu le message du maître, elle fut tellement satisfaite dans son amour, qu'elle perdit le sentiment de sa propre existence. Mais Hanumân lui dit : « O ma mère, conserve de la fermeté dans ton esprit, pense à Râma qui donne le bien-être à ses serviteurs. Aie confiance en son pouvoir, écoute mon discours, et cesse d'être agitée.

DOHA.

Les rakschaças viendront comme le papillon; et les flèches de Râma seront pour eux comme la flamme. Attends patiemment, et sois convaincue qu'ils seront consumés *par le feu.*

CHAUPAÏ.

« Quand Râma aura repris son énergie, il ne tardera pas *à venir te délivrer.* Ses flèches sont comme le soleil à son lever, tandis que les armes des râkschaças sont dépourvues d'éclat, ô Sîta. Maintenant, ô ma mère, que je t'ai porté *mon message*, persuade-toi que Râma va venir, prête l'oreille à ses soupirs. Attends quelques

[1] Peut-être dans le sens poétique latin, comme dans l'expression d'Horace, *æs triplex.*

jours encore, et Râma accourra avec les singes; il tuera les râkschaças, il t'emmènera, et dans cette ville même Nârad, etc. chanteront sa gloire. »

Sîta dit : « O mon fils, tous les singes *dont tu parles* sont-ils semblables à toi? Les guerriers râkschaças sont très-forts; aussi éprouvé-je de l'inquiétude dans mon esprit. »

Hanumân excité par ce discours manifesta son corps *véritable*, c'est-à-dire un corps semblable à une montagne d'or, terrible et puissant pour le combat; et lorsque l'esprit de Sîta eut conçu de la confiance, Hanumân prit de nouveau sa forme exiguë.

DOHA.

« Écoute, dit-il, ô ma mère. Les singes ne sont pas très-forts; mais ils ont une grande intelligence. *Souviens-toi que* par la grâce du Seigneur, Garura, quoique *comparativement* très-petit, dévora néanmoins des serpents. »

CHAUPAÏ.

Sîta tranquillisée par le discours de Hanumân éprouva une grande satisfaction, et ses yeux se remplirent de larmes. Pénétrée de l'éclat de la piété et de l'énergie de la gloire *divine*, elle bénit Hanumân, sachant qu'il était chéri de Râma.

« Sois, lui dit-elle, *comme* le fils de cette source impérissable et immortelle de perfection; traite toujours Râma avec beaucoup d'affection. Le Seigneur a ouï de ses oreilles mes soupirs, et il a déployé envers moi sa bonté; je suis pleine de joie dans mon amour excessif, ô Hanumân. »

Alors ce dernier ayant incliné la tête à plusieurs reprises, dit à Sîta les mains jointes : « Mon affaire est actuellement terminée, ô ma mère; ta bénédiction sera productive pour moi, et digne d'être célébrée. Mais écoute, ma mère : j'éprouve une faim dévorante, et j'aperçois de beaux arbres chargés de fruits. » — « Apprends, mon fils, *lui répondit Sîta*, que de grands guerriers râkschaças veillent sur ce bois et en font la garde. » — « Je ne les crains pas, ma mère, *répliqua Hanumân;* ainsi soyez bien tranquille dans votre esprit. »

DOHA.

Lorsque Sîta eut reconnu la force et la prudence de Hanumân, elle lui dit : « Tu peux aller manger ces doux fruits, en pensant aux pieds de Râma [1]. »

CHAUPAÏ.

Après avoir incliné la tête *en signe de respect,* il alla en avant, et s'introduisit dans le jardin. Quand il eut mangé des fruits, il se mit à briser les arbres. Il y avait là beaucoup de guerriers chargés de la garde de ce lieu. Il en tua plusieurs; mais quelques-uns allèrent rapporter à Râwana ce qui se passait. « Seigneur, lui dirent-ils, un énorme singe est venu, qui a arraché les açokas [2] et les batikas [3]. Il a mangé les fruits, et arraché les branches; il a tué les gardiens en les repoussant avec violence. »

En apprenant ces nouvelles, Râwana envoya d'autres

[1] Sur cette expression, voyez une note, pag. 223.

[2] Sur cet arbrisseau, voyez une autre note, pag. 223.

[3] *Sida cordifolia.*

guerriers nombreux. Lorsque Hanumân les vit, il rugit, et il massacra tous ces râkschaças. Quelques-uns demi-morts allèrent se plaindre à Râwana. Alors ce dernier envoya encore Akscha, prince royal, accompagné d'innombrables combattants. Hanumân, en les voyant arriver, prit, en leur adressant des injures, une grande branche d'arbre, et les terrassa en poussant un grand cri.

DOHA.

Il frappa les uns, il massacra les autres, il renversa les troisièmes dans la poussière. Un petit nombre s'étant sauvé, alla dire à Râwana que le singe avait une grande force.

CHAUPAÏ.

Le souverain de Lankâ fut fort affligé d'apprendre que son fils était prisonnier. Il envoya le puissant Méghanâd *son autre fils, en lui disant :* « Hanumân a tué un grand nombre de nos gens, *et* il a fait prisonnier *mon fils; mais* je vais voir s'il pourra me résister à présent. » Ce fils de Râwana, vainqueur d'Indra, s'avança donc ayant pris des guerriers avec lui. Comme il apprit la mort [1] de son frère, sa colère s'accrut.

Lorsque Hanumân vit ces terribles guerriers s'avancer, il devint furieux et accourut en rugissant. Il arracha un arbre énorme, et il renversa de son char le fils du souverain de Lankâ. Quant aux grands guerriers qui étaient avec lui, Hanumân les ayant saisis, les

[1] Je crois bien que l'auteur a voulu jouer sur le mot *badh* बध *mort*, qui écrit avec un anuswara बंध, et prononcé *bandh*, signifie *prisonnier*, comme il a été traduit en premier lieu.

massacra de sa propre main. Après avoir terminé cet exploit, il s'attaqua au prince; ils en vinrent aux mains tous les deux comme deux majestueux éléphants. Hanumân tua le prince d'un coup de poing, et monta ensuite sur un arbre. Là il resta un moment évanoui; puis il se leva et se retira sous une forme empruntée, sans avoir pu être vaincu. Il s'en alla comme le vent.

DOHA.

Toutefois il pensa dans son esprit aux flèches de Brahma. « Pourquoi, dit-il en lui-même, ne demanderais-je pas ces flèches, afin que la grandeur de Râwana puisse être *tout à fait* anéantie?

CHAUPAÏ.

« Quel ravage Hanumân ne ferait-il pas avec les flèches de Brahma? Dans une seule fois elles anéantiraient l'armée entière. »

En se livrant à ces considérations, Hanumân tomba dans un état d'insensibilité, et on se saisit de lui au moyen d'un nœud coulant. Bhawanî, dont il invoqua le nom, l'ayant entendu, brisa les liens qui serraient son corps, croyant que c'était un être humain. Puis on revint lier ce messager; mais il s'attacha lui-même dans l'intérêt de Râma.

Lorsque les râkschaças eurent appris que Hanumân était chargé de liens, ils accoururent charmés, et le conduisirent à leur assemblée. Hanumân parut donc dans l'assemblée de Râwana, assemblée dont la majesté ne pourrait se décrire convenablement. Les suras et les gardiens des parties du monde joignirent humblement les mains, et fronçant le sourcil, ils le regardèrent avec crainte. En voyant la majesté *de cette assemblée*, Hanu-

mân n'éprouva aucune hésitation, comme Garur était sans peur au milieu de la troupe des serpents.

DOHA.

Lorsque Râwana aperçut le singe, il sourit, et lui parla grossièrement; puis, en songeant au meurtre de son fils, le chagrin s'éleva dans son cœur.

CHAUPAÏ.

« Qui es-tu, ô Hanumân, lui dit le roi de Lankâ, et par quel pouvoir as-tu terrassé *mon armée*, en ricanant et en faisant un grand bruit? Tu m'entends de tes oreilles, et cependant, ô insensé, je te vois très-rassuré. Pour quel crime as-tu tué les râkschaças? Mais dis-moi, ô insensé, ne tiens-tu pas à la vie? »

« Écoute, Râwana, répondit Hanumân. J'ai arraché l'œuf de Brahma. Par sa puissance j'ai produit l'illusion (*mâyà*); c'est par la même force que Brahma, Wischnu et Siva créent, conservent et détruisent; c'est par la même force qu'on peut avoir une tête à mille visages, et être dépourvu d'autres parties du corps[1]. Je t'apprendrai, ô insensé, que celui que les suras protégent peut se revêtir de différents corps. Celui qui a brisé l'arc tendu de Siva, et qui par son moyen *a défait* l'armée ivre de ganja[2], celui-là, en employant des broussailles et au moyen de sa queue, détruira les guerriers les plus forts qui n'ont pas d'égaux.

[1] Je traduis ainsi pour ne pas rendre un mot que notre délicatesse réprouve.

[2] Liqueur enivrante faite avec la fleur de chanvre.

DOHA.

« Je suis le messager de Râma. C'est par la plus petite portion de sa force que je vaincrai, nettoyant la terre, et que je viendrai prendre sa femme chérie. »

CHAUPAÏ.

« Je connais la grandeur de ton maître, *répondit Râwana.* Il a combattu avec le géant à mille bras[1]. En attaquant Bali, il a acquis de la gloire. »

Hanumân après avoir entendu ce discours, dit en souriant et en plaisantant : « Si j'ai mangé des fruits, c'est que j'avais faim. J'ai brisé les arbres pour me conformer aux mœurs des singes. Mais, seigneur, chacun aime bien son corps; ainsi, si vous me tuez, vous agirez fort mal. Il est vrai que j'ai frappé ceux qui m'ont frappé, et qu'en outre j'ai tué votre fils. Mais n'avez-vous pas honte de m'avoir lié? car je veux faire, seigneur, mes propres affaires. Je vous prie, ô Râwana, les mains jointes, *de m'excuser dans ce que je vais vous dire.* Écoutez mon avis, et abandonnez l'orgueil. Voyez vous-même *ce que vous devez faire*, en réfléchissant dans votre esprit. Abandonnez l'erreur, et cessez d'inspirer de la crainte aux gens pieux. L'être par la crainte de qui on intimide la mort même, est celui qui détruit les suras, les açuras et la terre elle-même. N'agissez jamais hostilement envers lui; mais remettez-moi Sîta, conformément à ce que je vous dis.

[1] Wischnu, dans la cinquième incarnation de Paraçu-Râma, tua Sankaçur, géant à mille bras.

DOHA.

« Ceux qui sont allés implorer le secours du défenseur de l'humble, du joyau de la race de Raghu, de l'océan de bonté, ceux-là, dis-je, le Seigneur les met sous sa protection, et oublie leurs fautes.

CHAUPAÏ.

« Place ta poitrine sur le lotus des pieds de Râma, et tu régneras à Lankâ d'une manière immuable. La gloire du rischi Palasty[1] est exempte de reproches; l'infamie s'élèverait-elle dans sa race? Sans le nom de Râma, aucun discours n'est agréable; considère et réfléchis, abandonne l'ignorance de l'orgueil. O açura, *souviens-toi que* la femme excellente, parée de tous ses joyaux, ne saurait plaire cependant, si elle est dépourvue des vêtements *convenables*. Dans l'opposition à Râma y a-t-il quelque prospérité et quelque grandeur *à espérer?* Cela disparaît *au contraire;* et si on le trouve, c'est illusoire. Telle est une racine humectée *accidentellement,* mais qu'un ruisseau ne mouille pas; elle se sèche lorsque la pluie a passé. Écoute, ô colère Râwana. Si tu t'opposes à Râma, tu ne trouveras pas de protecteur. Siva est pour toi, mais non Wischnu ni Brahma; tu ne pourras régner, si tu excites contre toi le ressentiment de Râma.

DOHA.

« L'ignorance radicale des choses spirituelles produit beaucoup de mal. Crois-moi, abandonne l'orgueil de l'esprit; adore Râma,

[1] Duquel Râwana descendait.

le chef de la race de Raghu, l'océan de bonté, la divinité elle-même.

CHAUPAÏ.

Quoique Hanumân eût tenu un discours amical, empreint de la direction qu'il voulait donner à cet éloignement et à cette absence de dévotion; toutefois ce vil orgueilleux dit en souriant: « Tu es pour moi, ô méchant singe, un gurû fort savant; mais sache que la mort est près de toi; ton avis méprisable a produit sur moi son effet. O Hanumân, vous avez dit l'inverse de ce qu'il fallait exprimer. J'ai reconnu l'erreur évidente de votre esprit. »

Le singe ayant entendu ce discours, se fâcha violemment et répliqua : « Eh bien, insensé, prends sans tarder ma vie. » Les râkschaças ayant entendu ces mots, accoururent pour le tuer, et Bibhîschan vint aussi avec ses ministres. La tête inclinée, il fit beaucoup de supplications *en ces termes :* « Ne tuez pas ce messager contre toute justice; le Seigneur ne tardera pas à venir, et il vous punira. O mon frère, j'ai eu soin de dire tous les mantras *convenables à la circonstance.* »

Quand Râwana eut entendu ces mots, il dit en souriant : « Je renverrai le singe; mais je le priverai d'un de ses membres. »

DOHA.

Hanumân, qui affectionnait sa queue, dit alors à tous, en tâchant de les persuader : « Attachez *à ma queue* une étoffe imbibée d'huile, puis mettez-y le feu. »

CHAUPAÏ.

« Insensés, lorsque le singe sera sans queue, pourrez-vous le traîner avec votre corde? » A mesure qu'il rendait sa queue démesurément longue, les râkschaças disaient : « Voyons jusqu'où ira son pouvoir. » Hanumân ayant entendu leur langage, riait en lui-même, en pensant que les rayons du soleil de la saison nommée sârad le favoriseraient.

Les râkschaças agirent donc conformément aux ordres de Râwana. Ces insensés firent précisément ce que Hanumân avait indiqué. Bientôt il ne resta plus dans la ville d'étoffe qu'on pût imbiber d'huile; car la queue croissait tandis que Hanumân jouait. Les habitants de Lankâ vinrent par manière d'amusement. Ils frappaient des pieds et parlaient beaucoup; ils faisaient résonner le tambour et battaient des mains. Ils parcoururent la ville, et mirent ensuite le feu à la queue d'Hanumân. Ce dernier parut avoir été brûlé par le feu; mais promptement il prit une très-petite forme. Alors le feu s'avança en pétillant jusqu'aux toits de chaume[1], et les râkschaças pleins de crainte furent consumés.

DOHA.

Un grand vent envoyé par Hari souffla; et Hanumân riant aux éclats, et faisant entendre des cris, s'éleva jusqu'au ciel.

CHAUPAÏ.

Son corps *apparent* devint extrêmement grand, et s'étendit de palais en palais. La ville brûla, et les habitants

[1] *Kanak*, ou « thorn apple. »

furent dans la désolation, tandis que Hanumân sautait sur les plus grandes forteresses et s'y tenait attaché. On entendait partout les cris de : « Mon père, mon père, c'est nous qui sommes la cause de cet événement. Nous avions bien raison de penser que ce n'était pas un singe, mais un sura qui en avait pris la forme. Tel est le fruit de notre conduite envers les saints : la ville brûle comme si elle n'avait pas de maître. »

En effet la ville fut consumée en un moment, à l'exception de la seule maison de Bibhîschan. Ce serviteur *de Dieu* avait allumé *du feu pour faire le pujâ à Parwati;* par ce motif cette déesse ne le brûla pas [1]. Hanumân brûla donc Lankâ complétement, puis il sauta dans l'Océan.

DOHA.

Il éteignit sa queue, et sa fatigue étant dissipée, il reprit sa petite forme ordinaire; puis il alla devant Sîta, et il lui dit les mains jointes :

CHAUPAÏ.

« Ma mère, donnez-moi un gage, comme Râma l'a fait. » Alors elle ôta son bracelet [2], et le lui donna. Hanumân content le prit. Elle lui dit ensuite : « Mon père, reçois mes salutations. Toutes les affaires du maître sont à présent terminées. O Seigneur, toi qui es compatissant envers le malheureux, toi qui soutiens la réputation, éloigne de moi ma pesante infortune. »

[1] C'est-à-dire, ne permit pas qu'il fût brûlé.

[2] A la lettre, « bijou d'ornement. »

Alors Hanumân lui raconta tout ce qui s'était passé; il lui fit comprendre l'excellence des flèches du Seigneur. « Mais, dit-elle, si le maître ne vient pas avant la fin du mois, il ne me trouvera plus en vie. Dites-moi, ô Hanumân, comment je pourrai tenir ma promesse. Vous savez bien, ô mon père, ce que je dis. *Il est vrai* qu'en vous voyant ma poitrine a été rafraîchie. Désormais qu'est pour moi le jour? qu'est pour moi la nuit? »

DOHA.

Le singe exhorta Sîta, et l'engagea à prendre patience. Après avoir incliné sa tête sur ses pieds de lotus, il alla trouver Râma.

CHAUPAÏ.

En cheminant il poussa des cris si épouvantables, que les femmes des rakschâças qui étaient enceintes avortèrent. D'un saut il traversa l'Océan, et fit entendre aux autres singes sa voix et son rire. Tous virent Hanumân avec joie; ils crurent prendre une nouvelle vie. *Ils dirent :* « Il a le visage satisfait, et le corps brillant d'éclat; il a terminé l'affaire de Râma. » Tous l'abordèrent joyeusement, comme le poisson agité lorsqu'il retrouve l'eau.

Cependant Hanumân alla auprès de Râma, à qui, d'après sa demande, il raconta sa singulière histoire. Sur ces entrefaites tous les singes vinrent au milieu de Mathura, et avec Angad[1] ils mangèrent des fruits agréa-

[1] Singe célèbre, fils de Bali, lequel était fils à son tour de Sakra ou Indra.

bles. Mais les gardiens voulurent les en empêcher, et ils les mirent tous en fuite en les frappant avec le poing.

DOHA.

Les singes allèrent auprès de Sugriva leur roi, et lui dirent: « Prince, arrachez ces bois. » Sugriva les ayant entendus, pensa ceci en lui-même : « Hanumân, *se dit-il*, est revenu après avoir accompli la mission du maître.

CHAUPAÏ.

« Car tant que Sîta n'avait pas repris ses sens, nous pouvions nous nourrir des fruits de Mathura. » Sugriva fit donc réflexion que Hanumân devait être revenu en compagnie *de Sîta*. Tous accoururent donc en inclinant la tête aux pieds *de Hanumân*. Le roi des singes l'aborda avec beaucoup d'amitié. Il lui demanda des nouvelles de sa santé, et s'assura qu'elle était en bon état, et que par la faveur de Râma l'affaire du maître était évidemment terminée. Hanumân, *dit-il*, a exécuté les ordres du Seigneur; il rend par là la vie à tous les singes. » Hanumân ayant entendu Sugriva *parler ainsi*, s'avança vers lui, et tous ensemble ils allèrent auprès de Râma.

Lorsque le Seigneur vit venir Hanumân, sa poitrine se dilata par la pensée que sa mission avait été remplie. Les deux frères (Râma et Lakschman) s'assirent sur un rocher de cristal, et tous les singes tombèrent à leurs pieds.

DOHA.

Râma, source de bonté, les traita tous affectueusement, et leur

demanda de leurs nouvelles, tandis que de leur côté ils s'assurèrent du bon état du lotus de ses pieds.

CHAUPAÏ.

Alors Jâmawant dit à Râma : « Écoutez, ô chef de la famille de Raghu. Celui que vous traitez avec bonté jouit constamment du bonheur et de la santé ; et les suras, les munis et les hommes en sont pleins de satisfaction. Vous êtes l'océan de la victoire et de la bonté ; c'est ainsi que l'éclat de votre renommée est répandu dans les trois mondes. Toutes les affaires ont été accomplies par la grâce du Seigneur. Aujourd'hui notre vie a été productive. Seigneur, mille bouches ne sauraient célébrer comme il faut l'action que Hanumân a exécutée. Les actes du fils du vent[1] sont en effet dignes d'approbation. »

Ainsi parla Jâmawant à Râma. Alors le bienveillant Râma se leva, et appliqua *Hanumân* contre son cœur. Il reconnut en lui un bon guerrier, et son esprit en fut charmé. *Il lui adressa la parole en ces termes :* « Dis-moi, mon père, comment va Sîta? Prend-elle soin d'elle-même? »

DOHA.

Hanumân *répondit :* « Elle récite jour et nuit votre nom, et pense toujours à vous. Ses yeux sont fixés sur ses pieds *comme sur* un amulette ; *mais* où pourrait-elle aller ?

[1] C'est-à-dire, de Hanumân. Nous avons vu plus haut qu'on lui donne ce nom.

CHAUPAÏ.

« En allant vers la porte, elle me dit en criant : Engage *Râma* à penser à Bali. J'étais en marche lorsqu'elle me donna un bracelet, que je pris et que je portai pour l'amour de Râma. Seigneur, la fille de Janaka dit alors différentes choses : Râma a voulu s'en aller avec son jeune frère, *dit-elle*. Cet ami du pauvre a fait alors *autour de moi* le tour religieux[1]. Mon esprit s'occupait de cette pérambulation, et de l'affection envers les pieds *de Râma*. Pour quelle offense le maître m'a-t-il laissée? J'avoue que j'ai eu un tort, c'est que ma vie ne se soit pas échappée lorsqu'il m'a abandonnée. Mes yeux ont offensé le Seigneur; ma vie, en me quittant, éprouvera nécessairement de la peine. Le feu de l'absence est pour le corps comme le samûm dans l'atmosphère. Son souffle vous brûle en un instant. De mes yeux coulent des larmes, l'amour s'est emparé de moi; ce n'est pas le feu *réel* qui brûle mon corps, c'est le feu de l'absence. La douleur de Sîta est très-grande; que Râma, le compatissant envers les malheureux, soit satisfait de ce que je viens de dire.

DOHA.

« Dans un instant, *ajouta Hanumân*, l'incertitude où était Sîta fut dissipée par mes soins affectueux. Pars vite, *me dit-elle*, le

[1] Cérémonie qui consiste, soit à tourner autour d'une personne ou d'une idole, ce qui est le *parikrama* proprement dit; soit à faire le même exercice, en portant des fleurs, des parfums ou une lampe, ce qu'on nomme alors *arati*.

maître viendra *sans doute*, et par la force de son bras il vaincra cette faible armée. »

CHAUPAÏ.

Lorsque le Seigneur, qui est la voie du bonheur, eut entendu mentionner l'affliction de Sîta, ses deux yeux royaux se remplirent de larmes, et il dit : « La douleur, qui est l'objet de mes discours et de mes démarches, et qui occupe mon esprit et mon corps, doit désormais devenir *pour moi comme un* songe, *puisque celle de Sîta est plus forte.* »

Hanumân répliqua : « Seigneur, telle est bien la douleur de Sîta, lorsqu'elle ne peut s'occuper de toi, ni t'adorer. Mais un léger combat sera seulement nécessaire entre le Seigneur et les râkschaças; et lorsque l'ennemi sera vaincu, Sîta sera délivrée. »

Râma dit : « Écoute, Hanumân. Les circonstances te sont favorables. Aucun sura, homme ou munî ne soutiendra *tes adversaires.* Dois-je te prêter mon aide? *mais* mon esprit ne pourrait être témoin *de ce conflit.* Écoute, ô singe : je ne t'abandonne pas cependant; j'examinerai et je réfléchirai en moi-même. Ainsi, ô Hanumân, en voyant que les suras sont tes protecteurs, que tes yeux se mouillent de larmes, et que ton corps éprouve une sensation de plaisir. »

DOHA.

Lorsque Hanumân eut entendu le discours de Râma, il le regarda au visage, et fut satisfait dans son cœur; il tomba tout ému à ses pieds, en disant : « Seigneur, protége-moi. »

CHAUPAÏ.

A différentes reprises le maître voulut le relever; mais plongé qu'il était dans l'amour, il ne voulut pas quitter cette posture. Il appuya sa tête sur le lotus des pieds du maître, et se livra aux réflexions que lui inspira la circonstance, content comme Gaurî lorsqu'elle excite l'attention de Sivâ, et il se mit à faire à Râma un fort beau récit *de ce qui lui était arrivé*. Le Seigneur fit lever enfin Hanumân, et le serra contre sa poitrine; il le prit par la main, et le fit asseoir auprès de lui. *Puis il lui tint ce discours :* « Donne-moi des nouvelles du souverain Râwana et de Lankâ; dis-moi comment tu as pu brûler cette ville qui est inaccessible, et où on ne saurait pénétrer. »

Hanumân voyant que Râma était satisfait *de sa mission,* lui parla respectueusement en ces termes : « Le singe est plein de bonnes qualités. Il sait sauter d'une branche à l'autre; mais de plus il s'élance à travers l'Océan, et il a pu ainsi brûler la ville dorée. Il a tué les râkschaças, et il a dévasté les forêts. Toutefois tout cela a eu lieu par votre gloire, ô seigneur de Raghu, et ne tient en aucune façon à mon mérite personnel.

DOHA.

« Lorsque vous êtes bienveillant, y a-t-il quelque chose qui soit inaccessible? Par votre grâce le singe pourrait brûler le ciel et la terre. »

CHAUPAÏ.

Le maître fut charmé d'entendre ce discours; il reconnut qu'il avait dans Hanumân le serviteur de ses ordres et l'action de son esprit. « Mon fils, lui dit-il amicalement, demande-moi une faveur excellente, et je te l'accorderai aujourd'hui, à toi qui es pour moi la racine du bonheur. » — « Seigneur, répondit Hanumân, votre adoration donne beaucoup de bonheur; accordez-moi pour grâce la libération finale qui plaît à mon esprit. »

Râma dit, après avoir entendu le discours sans art de Hanumân : « Ainsi soit-il; *j'en jure par* Bhawanî! » — « Oh! Bhawanî, répondit le singe; oui, ceux qui ont connu les qualités du Seigneur, et qui néanmoins ont négligé son adoration, ceux-là ne sont point parvenus à l'existence spirituelle; mais ceux qui ont eu ce bonheur, ont trouvé la dévotion aux pieds de Râma. »

Lorsque le Seigneur eut entendu ce discours, la troupe des singes s'écria : « Bravo, bravo, le bienveillant, racine du repos! » Alors Râma appela le roi des singes, et lui dit : « Va, et fais les préparatifs *de l'expédition*. Pourquoi tarder actuellement? Déterminons tout de suite où les singes doivent aller. »

A cause de cet empressement, des fleurs tombèrent *du ciel* en abondance, et les suras contents se mirent en marche.

DOHA.

Comme Râma appela promptement le chef des singes, ce dernier s'approcha, conduisant des troupes de singes et d'ours d'une force sans pareille et de différentes espèces.

CHAUPAÏ.

Les ours et le singes courbèrent la tête vers le lotus des pieds du maître; ils rugirent avec violence; Râma ayant aperçu toute l'armée des singes, la contempla avec bienveillance de ses yeux royaux. La force *extraordinaire* des singes était un effet de la grâce du Seigneur. On aurait dit, *en voyant leur stature et leur agilité*, que des ailes étaient jointes à des montagnes. Alors Râma content se retira, et différents bons augures se manifestèrent; *augures* qui excitèrent la joie, et rendirent heureux ce départ.

De son côté Sîta connut le départ du maître. Son œil gauche remua, son corps ressentit du bien-être; mais de même que Sîta eut de bons augures, Râwana en eut de mauvais.

Cependant l'armée traversait l'*Océan*. Qui pourrait décrire *sa marche?* Les innombrables singes et ours rugissaient. Ils avaient pour armes leurs ongles, des fragments de montagnes et des arbres. Ils marchaient au milieu du ciel, conformément à leur volonté. Les singes et les ours faisaient entendre des cris pareils à ceux des lions, au point que les éléphants, gardiens des huit points *cardinaux et secondaires*, furent dans l'épouvante.

CHHAND.

Ces éléphants crièrent *donc*, et dans leur agitation ayant secoué les montagnes, ils remplirent l'Océan des plantes qui les couvraient, tandis que le lumineux

Soma[1], les suras, les munis, les serpents, les kinnars étaient contents dans leur esprit, et que leur affliction s'éloignait d'eux. Les singes par milliers, faisant du bruit, s'avancèrent dans ce chemin difficile. Ils chantaient la victoire de Râma; ils proclamaient sa force, sa gloire et sa prospérité, et célébraient la réunion de ses perfections. Le roi des serpents, *qui supporte la terre*, ne put supporter le poids excessif *occasionné par ces actes extraordinaires*, quoique fasciné à plusieurs reprises *par Râma*. Il prit alors avec ses dents une tortue, pensant que son dos solide serait un agréable *soutien*.

Le héros de Raghu fut alors assuré que son départ s'effectuerait convenablement et d'une manière tout à fait avantageuse, et que ses gens trouveraient le dos de la tortue immobile *sous leurs pas* par l'effet des ordres du roi des serpents.

DOHA.

Râma, océan de bonté, se mit donc en marche, et descendit sur le rivage de la mer. Aussitôt les grands ours et les singes vigoureux se mirent à manger des fruits.

CHAUPAÏ.

Cependant les râkschaças étaient dans l'hésitation à Lankâ, depuis que Hanumân s'en était allé après avoir mis le feu à cette ville. Tous pensaient à leurs propres maisons dont ils n'avaient pu sauver la moindre partie. *Ils disaient :* « Qui pourrait parler convenablement de la force de ce messager? Depuis son arrivée qu'est devenu le bien-être de la ville? »

[1] La lune, ou le dieu *Lunus*.

Mandodarî, *femme de Râwana,* ayant entendu ce discours des habitants de Lankâ, fut troublée dans son esprit. Elle se jeta aux pieds de son mari les mains jointes, et lui adressa ces mots empreints de l'essence de la justice : « Seigneur, lui dit-elle, tu as enlevé cette vagabonde et l'as gardée avec toi; toutefois mets dans ton esprit ce que je vais te dire, par amour excessif pour toi. Je comprends le motif qui a fait agir l'envoyé *de Râma*, écoute la reine de la race des râkschaças qui est enceinte. Renvoie cette femme que tu as nommée ta compagne, si tu désires ton bonheur. Cette malheureuse ne donne que de l'affliction à ta famille. Sîta est venue *sans doute* dans une nuit froide [1]. Écoute, mon époux : accorde-moi l'éloignement de Sîta. Est-ce que Brahma et Siva ne t'aiment pas, *sans que tu aies besoin de l'attachement de cette femme?*

DOHA.

« Lorsque les flèches de Râma et les troupes de serpents en colère, et sous l'apparence de râkschaças, se mettront à exercer leurs ravages, votre attention ne se réveillera-t-elle pas, et ne cesserez-vous pas de protéger *cette femme?*

CHAUPAÏ.

« Insensé, écoutez de vos oreilles le discours que je tiens. Le monde rit de vous : votre orgueil est connu. Reconnaissez comme véridique votre femme craintive, mais dont les conseils sont bons. Au milieu de la joie

[1] Jeu de mots entre *Sîta* सीत, nom de la femme de Râma, et *sîta* शीत « froid. »

elle a été affectée par le chagrin. Lorsque ce singe est venu en frappant çà et là, les râkschaças mangeaient tranquillement songeant à eux. Les gardiens des quatre lokas[1] ont tremblé par la frayeur qu'il leur a inspirée; tandis que vous en riiez beaucoup avec cette femme timide. Ensuite vous l'avez appliquée en souriant contre votre poitrine, et puis vous vous êtes rendu à l'assemblée avec un excessif orgueil. Cependant Mandodari ayant réfléchi dans son esprit, est devenue pour son mari une sorte de contradiction. Pendant qu'il était assis au milieu de sa cour, elle a eu des nouvelles *de ce qui se passait, et elle a su que* toute l'armée *de Râma* était venue en deçà de l'Océan. Votre ministre a apprécié la situation, et a exprimé un avis convenable; mais tous les autres ont souri et gardé le silence, *et cependant* aucun repos n'est *en ce moment* ni aux suras, ni aux açuras; car ils sont sous l'influence d'un décret du destin relativement aux singes et aux hommes.

DOHA.

« Le ministre, le médecin, le gurû, ces trois personnages ont exprimé à mon seigneur et mari la crainte qu'ils éprouvent. Exercez donc la justice publique, et l'équité envers tous, *autrement* vous périrez sans retard. »

CHAUPAÏ.

Ainsi dit à Râwana l'épouse qu'il affectionnait; elle lui fit entendre ces paroles, en les accompagnant de bénédictions.

[1] C'est-à-dire, le soleil, la lune, le feu, le vent, qui sont gardés par Indra, Yama, Varuna et Kuvéra.

Bibhîschan croyant l'instant favorable, accourut et courba sa tête vers les pieds de son frère; puis s'inclinant de nouveau, il s'assit sur son siége, et il tint ce discours, après en avoir obtenu la permission : « Si le gracieux *monarque* demande mon avis, je le lui dirai conformément à ma pensée. Seigneur, puisque vous désirez votre propre bien-être, votre bonne réputation, la sagesse, une heureuse conduite et le bonheur, vous devez alors éloigner de vous la femme étrangère. Seigneur, ne la laisserez-vous donc pas aller avant le quatrième jour de la lune? Les quatorze mondes ont un seigneur auquel ne saurait résister la malice des démons. Il est à désirer que personne ne puisse dire justement de vous, qui êtes un homme habile et l'océan des bonnes qualités, qu'une misérable passion *vous a fait oublier vos devoirs*.

DOHA.

« Seigneur, la passion de l'amour, la colère, l'orgueil, la convoitise, tout cela est le chemin de l'enfer; renoncez-y, et adorez les pieds de Râma. Ainsi disent réellement les livres *sacrés* [1].

CHAUPAÏ.

« Père, Râma n'est pas seulement roi des hommes, il est le seigneur de la création entière; il est le maître de la mort. Il est la manifestation de la divinité, l'énergie de Brahma et de Siva. Il remplit tout; il est invincible, il n'a ni commencement ni fin. Il affectionne les dieux, les brahmanes et les vaches; il protége les hommes; il est un océan de bonté.

[1] *Granth*, c'est-à-dire, je pense, les Puranas.

« On trouve peu d'avantage à fasciner les hommes; mais celui qui observe les Védas et la loi (*dharma*), est protégé par les suras. Laissez donc cette inimitié, et courbez votre front; dominez vos passions, et adorez le seigneur de Raghu. Rendez Sîta à Râma, et adorez-le, après vous être séparé de celle qu'il aime tendrement. Le Seigneur n'a jamais abandonné l'homme qui a eu recours à lui; tandis que le malheur s'attache à celui qui se livre complétement au mal. La protection de son nom anéantit la peine. Ainsi, ô Râwana, adorez manifestement Râma.

DOHA.

« Je serre vos pieds à plusieurs reprises, je vous adresse mes supplications, ô vous qui avez dix têtes. Laissez l'ivresse et la séduction de l'orgueil, et adorez le roi d'Aoude. Le muni Pulasty m'a envoyé, moi son propre disciple, vous dire, ô père, les paroles que je viens de vous faire entendre, dans ce moment qui m'a paru favorable. »

CHAUPAÏ.

Lorsque Mâlawant, ministre très-sage de Râwana, eut entendu ce discours, il en éprouva beaucoup de satisfaction. « Père, *dit-il*, votre jeune frère est le joyau de la droiture. Ainsi mettez dans votre cœur ce que Bibhîschan vous dit. Il assure, ignorant que vous êtes, que votre ennemi est deux fois plus fort que vous. Éloignez-vous donc, et que personne ne reste *pour soutenir inutilement son attaque.* »

Après avoir ainsi parlé, Mâlawant retourna en sa maison. Alors Bibhîschan les mains jointes dit à Râwana :

« La sagesse ou la sottise règnent dans le cœur de tous les hommes, sire, ainsi s'expriment les Védas et les Purânas. Là où est la sagesse, là se trouvent toutes sortes de prospérités; là où est la sottise, là existe une excessive infortune. La sottise a habité dans votre cœur, et par conséquent le malheur; *car,* bon gré, mal gré, vous connaissez l'amour de votre ennemi. *De même que* la nuit noire est favorable à la horde des râkschaças, *ainsi* le cœur *de Râma* ressent violemment l'amour de Sîta.

DOHA.

« Père, j'embrasse vos pieds, et je vous demande, par amitié pour moi, de rendre à Râma Sîta, quelle que soit votre passion pour elle.

CHAUPAÏ.

« Le discours des sages, des Purânas et des Védas est identique. Bibhîschan vous a fait entendre des paroles équitables. »

Râwana après avoir entendu ces mots, se leva, et dans une violente colère dit à son frère : « Homme vil, la mort est près de toi! Insensé, vivras-tu toujours? Par ma vie, tu te plais à faire de mon ennemi ton ami. Ne dis-tu pas, homme méprisable : Qui dans le monde *pourrait résister à Râma?* Mais puisque je possède la force du bras, pourquoi ne vaincrais-je pas? Insensé, tu es lié d'amitié avec les pénitents (*tapacîs*) qui habitent ma ville. Dis, est-ce une chose convenable que d'être *ainsi* uni avec eux? »

Ayant ainsi parlé, il frappa du pied son jeune frère;

mais ce dernier saisit les pieds de Râwana à plusieurs reprises. « Ah ! dit-il, est-ce en ceci que consiste la grandeur des saints? Celui qui fait le bien doit-il s'enorgueillir? Père, vous m'avez frappé avec colère et violence; mais si vous eussiez adoré Râma, vous m'auriez affectionné au contraire. »

Cependant Bibhîschan ayant pris avec lui le ministre de Râwana, s'en alla au travers des airs; et après avoir fait entendre à Râwana tout ce qu'il avait à lui dire, il ajouta : « Ce que je vous ai annoncé aura lieu.

DOHA.

« Votre cœur est sous la puissance de la mort; j'en jure par la vérité de Râma, du maître qui sait tout. J'abandonne désormais les gens imparfaits, et je vais chercher un refuge auprès du chef de la maison de Raghu. »

CHAUPAÏ.

Ayant ainsi parlé, Bibhîschan se mit en marche; et dès lors les râkschaças devinrent sans énergie. « O Bhawânî, *dit-il*, rendras-tu heureux ceux qui ont manqué de respect aux sages, ou bien les feras-tu périr? » Lorsque Bibhîschan eut quitté Râwana, ce dernier perdit son pouvoir et devint malheureux. De son côté Bibhîschan content voulut aller trouver Râma en formant beaucoup de projets dans son esprit. « Je verrai, *disait-il en lui-même*, les pieds de lotus *de Râma*, ce doux soleil qui donne le bonheur à ses serviteurs. Ces pieds qu'adora la femme du rischî[1], laquelle fut ainsi sauvée et se pu-

[1] Ceci fait allusion à une légende qui est développée dans le Râmâyana

rifia dans la forêt de Dandaka; ces pieds vers lesquels Sîta courut appliquer sa poitrine, imitant l'agilité des daims; ces pieds, *dis-je*, qui sont comme le lotus de l'étang sur la poitrine de Siva, ô bonheur! je les verrai.»

DOHA.

«Ces pieds que Bharata considéra à l'égal des empreintes sacrées qu'on vénère[1], je les vois aujourd'hui de mes propres yeux.»

CHAUPAÏ.

Faisant donc affectueusement ces réflexions, il arriva promptement au delà de l'Océan. Lorsque les singes virent venir Bibhîschan, ils le considérèrent comme un ennemi sous l'apparence d'un messager; ils veillèrent sur lui, et allèrent auprès du roi des singes (Sugriva), à qui ils firent savoir cet incident. Sugriva dit *alors à Râma :* «Écoutez, chef de la famille de Raghu : le frère de Râwana est venu nous trouver.» — «Eh bien, répondit Râma, il faut voir ce qu'il veut nous dire.» — «Écoutez, répliqua le chef des singes. Le frère de Râwana n'est pas un homme; on ne peut savoir jusqu'où peuvent aller les artifices des râkschaças. Qui sait pourquoi il se présente à nous sous une forme aimable? Cet insensé est peut-être venu nous ravir nos secrets. Il me

de Valmiki. La femme dont il est ici question, est la fille de Barghawa. Danda, fils d'Ischwâka, l'ayant violée, Bhargawa le maudit, et par suite de cet anathème son royaume devint la forêt Dandaka. (*Wischnu-Purana*, pag. 351.)

[1] Allusion aux prétendues traces des pieds de Wischnu, que les Indiens croient découvrir sur des pierres, qu'en conséquence ils vénèrent.

semble convenable de le retenir prisonnier. » — « Mon ami, *dit à son tour Râma*, votre pensée est-elle conforme à la justice? *Sachez que* Bibhîschan s'est voué à moi, et qu'il est sans crainte sous ma protection. » Hanumân, content, ayant entendu le discours du maître, *dit :* « Le Seigneur est affectionné envers ceux qui ont recours à sa protection. »

DOHA.

« Celui qui abandonnant son orgueil et ses doutes, a mis en moi son refuge, *répondit Râma,* voudrais-je le faire périr, quelque vil et criminel qu'il soit, après avoir tourné mes regards vers lui?

CHAUPAÏ.

« Quand même des millions de brahmanes auraient condamné quelqu'un à la mort, s'il se met sous ma protection, je ne l'abandonnerai pas. Lorsqu'un homme a recours à moi, j'anéantis les milliers de fautes de sa vie. Quand le pécheur entre dans de bonnes dispositions, n'est-il pas tout de suite porté à mon adoration? Au contraire, si le péché est dans le cœur du coupable, viendra-t-il en ma présence? Celui dont l'esprit est pur me trouve; mais l'astuce et la fourberie ne sauraient me plaire. Il n'y a pas à craindre que le personnage à dix têtes ait envoyé Bibhîschan pour connaître nos secrets: Oui, ô roi des singes, *sache, mon* ami, que tous les râkschaças qui sont dans le monde seront détruits par Lakschman en un clin d'œil. Puis donc que celui-ci est venu timidement se mettre sous ma protection, ne dois-je pas défendre sa vie?

DOHA.

« De toutes les façons, amenez-le-moi, » dit en souriant Râma l'asile de la bonté. Et les singes, savoir, Hanumân, Angad, etc. se mirent en marche en disant : Vive le prince généreux!

CHAUPAÏ.

Alors ils placèrent respectueusement Bibhîschan devant eux, et allèrent là où Râma déployait sa bonté. Lorsque Bibhîschan eut vu de loin les deux frères le bonheur des yeux, les dispensateurs des dons, et qu'il eut admiré Râma l'habitation de la beauté, il s'arrêta, immobile, sur un pied. Ses bras étaient pendants, ses yeux d'un rouge foncé; son corps noir était incliné, mais il était délivré de la crainte. Il alla le cœur dilaté auprès du roi Râma, auprès de cette face incommensurable et enchanteresse comme la forme de l'amour (Kâma). De ses yeux coulaient des larmes, les poils de son corps étaient hérissés de plaisir. Constant dans *ses sentiments*, il tint ce discours plein de douceur :

« O vous, qui êtes le défenseur des suras, et qui protégez aussi l'existence de la race des râkschaças, Seigneur, c'est vous qui m'avez rendu le frère de Râwana. J'ai été facilement l'ami du péché, et mon corps a été livré à l'obscurité, comme le hibou qui aime les ténèbres.

DOHA.

« Ayant entendu de mes oreilles votre belle renommée, je suis venu, Seigneur, craignant la destruction. Grâce, grâce, ô héros de la famille de Raghu! vous qui chassez l'affliction; vous, dont la protection est si avantageuse.

CHAUPAÏ.

Puis, après avoir ainsi parlé, Bibhîschan regarda Râma, et le salua; aussitôt le maître se leva manifestant sa joie. Cet humble discours plut à son esprit. Ayant pris Bibhîschan dans ses bras, il le serra contre sa large poitrine. Il le fit asseoir auprès de lui et de son jeune frère, et il lui tint ce discours capable d'éloigner de ses adorateurs la crainte. « Dis-moi, prince de Lankâ[1]... comment peux-tu demeurer jour et nuit dans le cercle des gens vils? Mon ami, de quelle manière peux-tu ainsi accomplir tes devoirs? Je n'ignore pas quelle a été ta conduite. Tu as été très-habile dans le malheur de ta situation. »

Bibhîschan répondit : « Père, votre grâce rendrait l'enfer lui-même une demeure agréable. La Providence a voulu que je naquisse avec les méchants; mais maintenant j'ai vu vos pieds fortunés, ô roi de Raghu, et j'ai connu les bienfaits que vous distribuez au genre humain.

DOHA.

Depuis que j'ai adoré Râma, j'ai laissé l'habitation de la tristesse; et alors le bonheur ne s'est-il pas attaché à ma vie, comme le repos a lieu dans le sommeil?

CHAUPAÏ.

« Auparavant la tromperie régnait dans mon cœur; j'étais séduit par la concupiscence, par la volupté et par

[1] J'omets ici la traduction de quelques mots, dont le sens ne semble pas cadrer avec la réponse de Bibhîschan.

l'envie : mais lorsque Râma a brillé dans mon cœur, il a placé son arc et ses flèches, et j'ai passé au travers du courant de *l'existence extérieure.* J'étais d'abord dans l'obscurité de l'orgueil, dans les ténèbres de la jeunesse; j'étais un hibou, ennemi d'affection : mais lorsque la gloire du maître, plus brillante que le soleil, s'est montrée, elle a rempli mon esprit et mon cœur. Mon bonheur pourra-t-il s'anéantir, et la crainte s'emparer encore de moi, maintenant, ô Râma, que j'ai vu le lotus de vos pieds? O bienfaisant, celui que vous avez aimé n'a pas été en proie à la peine des trois mondes. Je suis un râkschas d'un naturel très-vil, et en effet aucun d'entre nous ne tient une bonne conduite. Mais le Seigneur a porté dans mon cœur satisfait celui dont les munis n'ont pas *même* trouvé l'image dans leur pensée.

DOHA.

« Hélas! mon sort est très-méprisable; mais par la faveur de Râma, capital de bonheur, j'ai pu voir de mes yeux Brahma et Siva, en adorant le lotus de vos deux pieds. »

CHAUPAÏ.

« Écoute, mon ami, *lui répondit Râma,* je te développerai ma propre nature. Reconnais-moi à mes flèches enflammées. Vois en moi Siva et Pârvatî. Les hommes inconstants et méchants qui se mettent sous ma protection en tournant vers moi leurs regards, s'ils abandonnent la fascination de l'orgueil, et toute ruse et tromperie, je les rendrai semblables aux saints, ô mon ami. L'homme doit réunir les fils divers de l'orgueil, de quelque part qu'il provienne, de son père, de sa mère,

de ses parents, de ses enfants, de sa femme, de sa personne, de ses richesses, de sa maison, de ses amis, de sa famille; il doit les réunir, et attachant son esprit à mes pieds, il doit briser ces fils. Un désir ne saurait être impartial; la joie, le chagrin, la crainte ne sauraient être *en même temps* dans l'esprit. De même que les gens respectables sont ma propriété, ainsi la richesse occupe le cœur de l'homme avide. Mes amis sont saints, comme vous l'êtes vous-même; ne leur accordé-je pas les grâces qu'ils me demandent?

DOHA.

« Ceux qui respectent les augures, qui sont attachés à l'excellente amitié, et dont la grande piété est conforme à la justice; ces hommes, dis-je, sont pour moi comme ma propre vie, eux dont l'amour double le mérite.

CHAUPAÏ.

« Écoute, *ajouta Râma*, ô prince de Lankâ, ce sont ces qualités qui font que tu m'es cher. »

Alors les singes après avoir entendu le discours de Râma, s'écrièrent : « Vive le Seigneur asile de bonté! » Bibhîschan, qui avait aussi prêté l'oreille au discours que le maître avait tenu, le considéra comme de l'ambroisie, et ses oreilles n'en furent pas rassasiées. Ayant serré à plusieurs reprises le lotus de ses pieds, son amour illimité ne pouvait être contenu dans son cœur. « Écoute, *dit-il*, ô Dieu, seigneur des créatures, toi qui protéges l'humble et qui connais l'intérieur : mon cœur sera désormais pour toi une excellente habitation, l'amour des pieds du Seigneur y coule comme un ruisseau. Mainte-

nant, ô généreux, que tu as trouvé ton adoration *établie en moi,* accorde-moi ta faveur, et aie pour agréable de me rendre heureux. »

Le Seigneur brave dans les combats répondit : « Ainsi soit-il, » et il demanda à s'approcher de l'Océan. « Mon ami, ajouta-t-il, quand même tu n'aurais pas de désirs, sache que ma vue est productive dans le monde. » Ayant ainsi parlé, il traça le tilak sur son front, et en même temps une pluie de fleurs sans nombre tomba du ciel.

DOHA.

Cependant Râwana s'étant mis en colère, *dit:* « *Que* mon souffle de feu, comme un vent brûlant, consume Bibhîschan, qui a tout à fait abandonné ce royaume. Râwana avait fait part *à Bibhîschan* des richesses que Siva lui a départies; mais Bibhîschan ne les a pas possédées; *à leur place* Râma lui a donné la crainte.

CHAUPAÏ.

« Ceux qui sont venus à moi, après avoir quitté l'adoration de ce seigneur (Râma), ceux-là doivent être cités comme des animaux mutilés. Toutefois je les ai considérés au nombre de mes gens, et je me les suis appropriés. *C'est ainsi que de son côté* le Seigneur a agréé dans son esprit les bonnes qualités de la tribu des singes.

« Siva habite dans tous les cœurs; il est exempt des qualités *humaines*, et ne ressent pas les inclinations *dépravées.* »

De son côté le défenseur de la justice (Râma) tint ce discours : « Je suis le destructeur des açurs, dans l'intérêt du genre humain. Écoute, chef des singes. Le roi

de Lankâ est vaillant : de quelle manière descendrons-nous *dans son île?* car l'Océan est profond. Il y a de nombreux serpents, crocodiles et poissons qui parcourent ses bords ou ses flots. De toutes façons il est sans limite ; il ne saurait être franchi. »

Le prince de Lankâ dit : « Écoutez, chef de Raghu. Vos flèches pourraient dessécher dix millions de mers ; mais puisque vous voulez vous diriger d'après la justice, il faut aller supplier l'Océan *de vous favoriser.*

DOHA.

« Seigneur, l'Océan fut le gurû de votre tribu ; imaginez donc un expédient. Vous pouvez facilement le faire traverser par les singes ; sans peine ils se sauveront du terrible Océan. »

CHAUPAÏ.

« Mon ami, *lui répondit Râma*, tu as proposé un bon expédient ; exécutons-le, si le destin est propice. »

Le premier avis plut à Lakschman ; mais lorsqu'il eut entendu le discours de Râma, il en fut affligé. « Seigneur, *lui dit-il*, pourquoi laisser l'espérance et s'abandonner au destin? La proposition de dessécher la mer peut-elle exciter la colère de votre cœur? C'est donner un aliment à l'esprit timide ; le paresseux crie, Le destin, le destin ! »

Le héros de Raghu sourit en entendant ces mots. « Eh bien, dit-il, agissez de cette manière, et placez dans votre esprit la constance. » Ayant ainsi parlé, le maître donna ses avis à son jeune frère ; puis il alla sur le bord de l'Océan. D'abord il s'inclina respectueuse-

ment, puis il s'assit sur le rivage, et mâcha l'herbe nommée *darbha*[1].

Tandis que Bibhîschan arrivait auprès du maître, Râwana envoyait un message qui suivit de près son frère.

DOHA.

Celui-ci ayant vu les préparatifs qu'on faisait, prit adroitement la figure d'un singe, louant[2] les qualités du maître, et son amour pour ceux qui se mettent sous sa protection.

CHAUPAÏ.

Visiblement il célébrait les perfections de Râma; les ayant chantées affectueusement, il oubliait les temps mauvais.

Lorsque les singes reconnurent le messager de l'ennemi, ils le lièrent et vinrent auprès de leur chef. Sugriva leur dit : « Écoutez, vous tous habitants des bois. Renvoyez ce rakschas après lui avoir brisé le corps *de coups*. »

Les singes accoururent au discours de Sugriva; ils réunirent leurs armées, et les mirent en mouvement de tous côtés. Ils commencèrent à frapper de toutes les manières le *faux* singe. Le malheureux ne cessa pas de crier. « Si vous devez, *disait-il,* m'enlever le nez et les oreilles, eh bien, exécutez l'ordre du maître. » Lakschman ayant entendu ces plaintes, le fit venir auprès de lui, et souriant, fit grâce à ce malheureux et le laissa aller.

[1] *Poa cynosuroides.*

[2] Il y a dans le texte, *louant dans son cœur;* mais ces derniers mots ne semblent pas cadrer avec le contexte.

Or la lettre que Râwana avait faite, et qu'il avait remise à *son messager*, Lakschman la lut. Sa teneur exprimait la destruction.

DOHA.

Il y disait dédaigneusement : « Mon généreux message *s'adresse* à un insensé. Donne-moi Sîta *de bonne grâce;* unis-la-moi *en mariage,* sinon *l'heure de* ta mort est venue. »

CHAUPAÏ.

Le messager ayant donc courbé son front aux pieds de Lakschman, s'éloigna ensuite en chantant la louange *du Seigneur;* puis tout en célébrant la gloire de Râma, il vint à Lankâ, et baissa la tête aux pieds de Râwana.

Le monarque à dix visages sourit, et lui dit : « O Suka, tu ne me donnes donc pas des nouvelles de ta santé; me donneras-tu ensuite des nouvelles de Bibhîschan que la mort a été bien près d'atteindre? Il a laissé Lankâ où il aurait pu régner; il a rendu son cœur malheureux comme un ver. Puis dis-moi encore de quelle façon les ours et les singes t'ont frappé, et comment ayant été renvoyé d'une manière fâcheuse, tu es arrivé ici. Dis-moi comment le pauvre Océan au doux regard a conservé ta vie. Toi qui as fait des austérités, dis-moi beaucoup de paroles sur ces gens dont la crainte remplit mon cœur.

DOHA.

« *Dis-moi* comment a eu lieu ton entrevue avec Râma, et si ma réputation est parvenue jusqu'à ses oreilles. As-tu examiné son armée? ton esprit a-t-il été étonné de son éclat et de sa force? »

CHAUPAÏ.

« Seigneur, *répondit le messager*, puisque vous avez la bonté de m'interroger, veuillez bien écouter mon discours, sans vous mettre en colère. Lorsque votre jeune frère est allé trouver Râma, ce dernier traça *sur son front* le tilak. Puis les singes ayant entendu de leurs oreilles que j'étais l'envoyé de Râwana, me lièrent, et me firent endurer toutes sortes de mauvais traitements; ils commencèrent à me couper le nez et les oreilles, mais ils cessèrent quand j'invoquai le nom de Râma[1]. Alors le Seigneur demanda pourquoi les singes me frappaient. Dix millions de bouches ne sauraient décrire sa grandeur. Ces ours et ces singes ont pris des formes diverses, des visages terribles, larges et inspirant la crainte. Celui qui a brûlé ta ville et qui a tué ton fils n'a que peu de force, comparé aux autres singes. Il y a *entre autres* un guerrier très-vaillant nommé Amit, d'une force colossale, et dont le corps a un grand éclat.

DOHA.

« Dwibid, Magandî, Nîl, Nal, Angad, etc. aux terribles épées, *sont* des lions à la gueule brune, *ou* de blanches vaches; ils possèdent tous la force de Jâmawant.

CHAUPAÏ.

« Tous ces singes sont pareils à Sugriva; que pourraient faire contre eux des troupes innombrables? Par la faveur de Râma leur force est incalculable; ils n'évaluent les trois mondes que comme de l'herbe. O Râ-

[1] A la lettre, « quand je fis serment ou imprécation par Râma. »

wana, j'ai entendu de mes oreilles que Râma a dix-huit singes qui sont les chefs d'autant de troupes d'éléphants. Mais dans votre armée il n'y a pas de singes; ainsi vous ne pourrez avoir la victoire dans le combat. *Les ennemis,* tous très-animés, se frottent les mains; Râma vient avec eux; il ne lâchera pas le pied. Les serpents dessécheront avec ardeur l'Océan; sans cette précaution les larges ventres *des ennemis* se rempliraient d'eau. En se frottant *donc* les mains et en rugissant, tous les singes disent: Nous allons attaquer l'homme aux dix têtes. En grondant et disant des injures, *ils s'avancent* facilement et sans crainte; on dirait qu'ils vont en ce moment avaler Lankâ.

DOHA.

« Ainsi sont les braves ours et singes, et Râma est à leur tête. Dix millions de morts menacent Râwana, comment pourrait-il vaincre dans le combat?

CHAUPAÏ.

« On ne saurait célébrer *convenablement* la gloire, la force, la sagesse, la grandeur de Râma, *ni* du serpent à cent mille têtes. Une seule flèche de Râma peut dessécher les cent océans. Demandez à ce sujet à votre frère une habile direction. Ensuite daignez vous informer de la route que vous devrez suivre dans l'Océan. »

Après avoir ouï ce récit, Râwana sourit de ce que les singes venaient en aide *à Râma* en cette circonstance. « L'homme timide, dit-il, tient aisément un discours ferme. Ils ont manifesté leur ignorance pour ce qui re-

garde l'Océan. En vain l'insensé affecte de la grandeur; j'ai trouvé le fond de la force et de la sagesse de l'ennemi. O mon ministre, Bibhîschan est allé par crainte trouver Râma; en est-il résulté pour lui plus d'avantage et de pouvoir ? »

Le messager, en entendant ce vil discours, sentit accroître son indignation. Ayant cru le moment favorable, il tira la lettre *de son sein,* lettre que le jeune frère de Râma lui avait remise. « Seigneur, dit-il, la lecture *de cette lettre* serrera ton cœur. » Râwana la prit de la main gauche en souriant; et traitant le ministre de sot, il se mit à la lire. *En voici le contenu :*

DOHA.

« Insensé ! tes paroles ont excité ma colère; la femme *que tu as enlevée* portera le malheur dans ta famille. L'inimitié de Râma n'est-elle pas au-dessus de la protection de la trinité tout entière ? Laisse l'orgueil, et comme ton jeune frère sois l'abeille des pieds de lotus du maître. Les flèches de Râma sont de feu; toi, être méprisable, et toute ta famille, vous êtes comme le papillon *qui se brûle à la flamme.* »

CHAUPAÏ.

Lorsque Râwana eut entendu ces paroles, et en eut compris la valeur, son esprit conçut de la crainte; mais sa bouche sourit, et il dit à tous : « Après avoir mis la terre en désordre, j'irai m'emparer du ciel; *ainsi* le moindre pénitent, après s'être courbé, jouit du plaisir. » Suka dit : « Seigneur, tous mes discours sont conformes à la vérité; appréciez-les, et renoncez à l'orgueil de votre naturel. Écoutez mes paroles, et laissez la colère. Seigneur, désistez-vous de votre inimitié envers Râma, car

le héros de Raghu est d'un caractère très-gracieux, quoiqu'il règne sur tout le monde, et *qu'il pût être fier et dédaigneux.*

« En se mettant en rapport avec vous, le maître use d'indulgence, il n'a aucunement dans son cœur le dessein de vous offenser; rendez-lui donc la fille de Janaka. Suivez mon conseil. »

Lorsque Suka eut parlé à Râwana de rendre Sîta, ce méchant le frappa de son pied. Alors le messager courbant la tête, s'en alla au lieu où était Râma océan de bonté. Après l'avoir respectueusement salué, il lui raconta ce qui lui était arrivé, et par la faveur de Râma il trouva la ligne de conduite qu'il devait suivre. Il était devenu un râkschas par la malédiction que prononça contre lui le rischi Agastya au nom de Bhawânî, mais il était toutefois resté un sage munî.

Râma après avoir plusieurs fois retenu ses pas, se mit enfin en mouvement pour son propre bonheur.

DOHA.

Cependant l'insensible Océan n'agrée pas ses supplications, et trois jours se passent. Alors Râma dit avec colère : Nous n'avons pas d'amitié à attendre de lui; la crainte seule *peut le contraindre.*

CHAUPAÏ.

Lakschman vint avec l'arc et les flèches. « Consume l'Océan, *dit-il à son frère*, avec le feu de tes flèches. La prière à l'égard du sot, est comme l'amitié envers le méchant. Obtient-on facilement bonne justice de l'avare? Dois-je louer la sagesse avec celui qui m'abandonne, et

le repos avec l'homme qui est très-avide? Calme ta colère, laisse ton désir. Voilà ce que tu dois faire; *car agir différemment*, c'est comme *si tu voulais obtenir* du fruit d'une semence stérile. »

Râma ayant ainsi parlé, tendit l'arc; cette résolution plut à l'esprit de Lakschman. L'Océan observa l'arc, et sentit les dures flèches; il se leva la flamme dans le cœur; et la multitude de poissons et de serpents s'émut et s'agita. Lorsque l'Océan sut que ses gens brûlaient, il remplit un plat d'or de diverses pierreries en grand nombre, et renonçant à l'orgueil, il s'avança sous la figure d'un brahmane.

DOHA.

Quelqu'un arrosera-t-il avec mille soins un bananier dont la tige est coupée? N'agréez pas l'excuse de l'Océan, seigneur de Garur, et sachez qu'un caractère vil ne s'abaisse que lorsqu'il est dominé par la crainte.

CHAUPAÏ.

Cependant l'Océan ayant timidement embrassé les pieds du maître, *dit:* « O Seigneur, pardonnez toutes mes fautes; c'est vous qui avez produit sans peine le ciel, l'air, le feu, l'eau, la terre. Par votre mâya, que vous avez envoyé, vous avez tout organisé. Les livres sacrés célèbrent votre création. Là où l'ordre du maître est observé, il obtient pour résultat le bonheur. O maître, tu m'as traité avec bonté, tu m'as donné l'enseignement *nécessaire*, tu as agi envers moi avec droiture; les villageois, les sudras, les animaux, les femmes, tous font retentir le tambour *en ton honneur*.

« Pour la gloire du Seigneur j'irai dessécher l'Océan ; *mais* ce ne sera pas par ma puissance qne l'armée y descendra. J'ai chanté l'ordre du maître et ton intelligence, qui n'a pas besoin d'être excitée. Faites promptement ce qui vous sera agréable. »

DOHA.

Le généreux Râma après avoir entendu cet humble discours, dit en souriant : « Père, imagine un expédient pour que l'armée puisse opérer sa descente. »

CHAUPAÏ.

« Seigneur, *dit l'Océan*, les singes Nîl et Nal sont deux frères. Par l'ordre du rischî Larikâin, après lui avoir rendu les honneurs qui lui étaient dus, ils remplirent *l'Océan* de montagnes, et par votre faveur ils se sauvèrent des flots. J'ai placé dans mon cœur la grandeur du maître ; je m'efforcerai d'aider Hanumân *de la même manière.* Ainsi, Seigneur, vous enchaînerez l'Océan, et les gens de bonne renommée célébreront cet acte. Anéantissez, avec ces flèches qui sont à mon rivage au nord, l'amas des péchés des gens vils. »

Le brave et compatissant Râma ayant entendu l'expression des sentiments de l'Océan, se saisit de lui. Lorsque l'Océan eut senti la force immense et sans pareille du dieu, il fut content et satisfait. Il dit, et fit entendre au Seigneur toutes ses perfections ; et il accomplit *ce qu'il avait promis*, en se laissant lier les pieds.

CHHAND.

Puis l'Océan rentra dans son gîte, et le héros de Raghu fut charmé dans son cœur.

C'est Tulcî-dâs, dont l'esprit songe à la gloire, qui a chanté cette histoire. Elle enlève la souillure du Kali-yug. Que les honnêtes gens écoutent les diverses perfections de Râma, l'asile du bonheur, le vainqueur du doute, l'ennemi de l'inaction; qu'ils abandonnent toute appréhension, et qu'ils se livrent à l'espérance.

DOHA.

Tous ceux qui auront entendu respectueusement le chant des perfections de Râma qui donne le bien-être, ceux-là se sauveront sans entrer *de nouveau* dans l'eau de l'océan de l'existence.

ANALYSE ET EXTRAITS

DU

SINGHAÇAN-BATTICI.[1]

Parmi les râjâs de l'Inde il y en avait un nommé Bhoj[2], qui régnait à Ujjaïn[3]. Il était célèbre par sa puissance et par sa richesse, et il gouvernait suivant la justice. Les peuples qui vivaient sous ses lois jouissaient de la tranquillité; roi et sujets étaient heureux. Personne ne se permettait aucun méfait. La sécurité était telle, que le tigre et la chèvre buvaient l'eau du ruisseau sur la même rive, et que tous les hommes vivaient tranquilles sous la protection *du souverain;* car depuis que Dieu avait fait descendre Bhoj sur la scène du monde, ce roi défendait toutes les personnes sans appui. La lune de la quatorzième nuit fut éblouie de sa beauté. Il était, en

[1] M. R. Roth, indianiste très-distingué, que j'ai compté parmi mes auditeurs, a donné dans le Journal Asiatique (septembre et octobre 1845) l'analyse de l'ouvrage sanscrit intitulé *Vikrama charitram,* le même que le *Singhaçam-dvâtrinsati,* ouvrage qui sert de base au Singhaçam-Battici.

[2] Ce personnage est historique, ainsi que Bikrmajit ou Vikramaditya, qui est le héros de ces contes. Le premier vivait dans le v[e] siècle; le second, dans celui qui précéda la fondation du christianisme, et il a donné son nom au Samwat ou ère indienne, qui commence 56 ans avant J. C.

[3] Capitale du Malwa, située sur les bords du Sopra; lat. 23° 11′ N., long. 75° 35′ E.

effet, grand, intelligent, bien fait, rempli de bonnes qualités. Toutes les perfections étaient contenues en lui. Son excellence était célèbre dans tout le monde; et sa capitale était tellement peuplée, qu'on ne pouvait y étendre la main, tant elle fourmillait de monde. Il y avait des divertissements dans toutes les maisons. On y voyait des édifices somptueux, construits d'une manière nouvelle; il y avait un marché formé de légères échoppes. Au milieu coulait la rivière. Les boutiques étaient sur deux lignes; on y voyait des changeurs, des merciers, des marchands quelconques, des ouvriers, *tels qu'*orfèvres, joailliers, forgerons, chaudronniers, tisseurs d'or ou d'argent, doreurs, polisseurs, miroitiers, tous activement occupés de leurs travaux respectifs.

Dans la partie du marché réservée aux bijoutiers, il y avait des vases pleins de pierreries; et on y voyait des marchands de perles, de corail, d'émeraudes, de cornalines, de rubis, de saphirs, de topazes. Tout le marché était plein de curieux et d'acheteurs. On voyait dans les boutiques des marchands de fruits étaler dans des corbeilles des grenades d'Europe, des pommes, des coings, des poires, du raisin, et vendre des tas de dattes, de pistaches et d'amandes, tandis que les marchands de fleurs faisaient des bouquets.

Les vendeurs de bétel en préparaient les feuilles. Les boutiques des parfumeurs exhalaient la bonne odeur des huiles et des essences. Les marchands de noix d'arec s'occupaient, dans leurs échoppes, à en arranger des morceaux avec du café et de la coriandre. Ils avaient devant *eux* des boîtes de rob, *et* coupaient les

noix *dont ils avaient besoin.* Les merciers mettaient en ordre dans leurs boutiques leurs marchandises variées, et en débattaient le prix avec les acheteurs.

Le *grand* marché était carré, celui des objets de verroterie était contigu. Il était ouvert au troisième pahar[1]. On y vendait sans cesse des marchandises de différentes sortes, neuves et vieilles, auxquelles les acheteurs ne manquaient pas. Toute chose y trouvait son débit, *et* les coupes s'entre-choquaient. Quelque part on dansait; ailleurs on faisait de la musique; ici on se livrait à des exercices religieux; là on répétait des fables ou des contes. Des femmes coquettes parcouraient le marché, les amants erraient à leur suite. Ces choses avaient lieu jour et nuit.

Dans des jardins et des parterres disposés pour la promenade, on voyait des arbres chargés de fruits se balancer au gré du vent, et des fleurs nombreuses s'épanouir dans les plates-bandes. Au milieu des étangs les lotus fleurissaient; l'eau brillait au fond des puits, où l'on descendait par un escalier tournant, et que surmontait une roue pour puiser de l'eau. Il y avait pour le râjâ quatre-vingt-quatre palais élégamment construits, à portes élevées, à cours régulières. De tous les côtés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de ces palais, étaient bâtis des édifices admirables. Il y avait des salles, des appartements, des kiosques d'été, des balcons, des maisons à quatre et à cinq étages, des lieux de plaisir, des belvédères élevés, des maisons recouvertes de chaume. A chaque porte étaient suspendus des rideaux; et des tapis

[1] C'est-à-dire au troisième quart de la journée, l'après-midi.

de différentes espèces étaient étendus partout. Des coussins et des oreillers étaient à leur place. Dans les salles d'honneur on trouvait des sofas et des siéges d'or et d'argent ornés de pierres précieuses. Sur les enfoncements des murs étaient posés des flacons d'huile de saule[1] et de rose. Des baldaquins de drap d'or étaient tendus, des pavillons étaient dressés çà et là.

Dans certains endroits on avait artistement disposé des rangées de fleurs. Plus loin il y avait des ruisseaux aux eaux abondantes et fluctueuses, dont les bords étaient couverts par des maisons d'été. Il y avait même des bassins remplis d'eau de saule et de rose. On voyait sourdre de nombreuses sources, et l'eau des cascades se précipiter. De tous côtés coulaient des ruisseaux. Il y avait des cyprès à stature élancée, et différents genres de petits arbres. Les avenues, les allées étaient toutes droites. Des fleurs de mille couleurs étaient épanouies dans les parterres. Dans chaque palais résidait, heureuse et satisfaite, une reine, maîtresse du cœur du roi Bhoj. La danse, la musique, les divertissements avaient lieu jour et nuit. Bhoj était accompli dans ses paroles; il enfilait les perles *de l'éloquence quand il s'exprimait.* Des gens parfaits en tous genres[2], comme un bracelet de pierreries, formaient l'assemblée royale. En voyant cette réunion, le dieu Indra brûlait du feu de la jalousie, et

[1] Sur l'huile et l'eau de saule, voyez une note de mon ouvrage intitulé *Les Oiseaux et les Fleurs*, pag. 144 et 231.

[2] Il y a dans le texte : « en neuf genres, comme le *nau-ratan* (bracelet « à neuf pierres). » Par *neuf* il faut entendre un nombre indéterminé. On compare aussi au *nau-ratan* les neuf principaux poëtes de la cour de Bikramajit.

sa cour se frottait les mains de douleur. Les hommes et les femmes qui pouvaient connaître Bhoj, en étaient enchantés au point de perdre la raison. Quiconque l'avait vu une fois ne se possédait plus lui-même; et celui qui en entendait parler, désirait impatiemment *de le voir*. Malgré l'ivresse d'une ardente jeunesse, il était prudent autant que brave. Tel était le souverain d'Ujjaïn.

Pour ses promenades et ses divertissements, des jardiniers avaient arrangé autour de la ville, plusieurs kos à la ronde, des parterres où ils avaient étalé la beauté de toute espèce de fleurs. D'un autre côté un marchand de légumes avait semé des concombres dans un champ. Lorsque ces plantes eurent crû, et que leurs tiges se furent étendues, elles produisirent beaucoup de verdure, et leurs fleurs jaunes y répandirent de l'éclat. Quand ce champ porta du fruit et eut un bel aspect, le propriétaire voulut préparer un endroit d'où il pourrait le garder. En cherchant un emplacement favorable, il découvrit au milieu de ce champ un espace vide où *aucune herbe* ne croissait. Il fit mettre des pieux autour, il éleva au-dessus une sorte de plate-forme; il y monta, se mit à regarder de tous côtés, et s'écria: « N'y a-t-il personne qui veuille aller prendre *le roi* Bhoj dans son château, et l'amener ici[1]? »

Un des serviteurs du roi ayant ouï ces mots, prit cet homme par la jambe et le fit tomber en bas; puis il

[1] Ce fait est raconté un peu différemment dans l'*Araïsch-i Mahfil*. Voy. la traduction qu'a donnée de ce passage M. l'abbé Bertrand, *Journal Asiatique*, 4e série, tom. III, pag. 355. Dans tous les cas, la découverte singulière du trône dont il va être parlé paraît historique.

le souffleta au point de lui faire enfler le visage. Il le releva ensuite, en le tenant par les oreilles, et le fit asseoir. Autant l'ivresse de l'orgueil était montée à la tête de cet homme, autant elle descendit alors. Il s'écria qu'il se repentait, et tombant aux pieds de ce serviteur, il lui dit : « Quelle faute ai-je donc commise pour que vous me frappiez ainsi? » Les gens qui se trouvèrent réunis par hasard, accourus des chemins environnants, lui répondirent : « Si jamais le roi venait à entendre le discours que tu as tenu aujourd'hui, il te placerait à la bouche d'un canon, et te ferait sauter. » Cet homme alors, hors de lui, se mit à jeter des cris de terreur. Craignant pour ses jours, son souffle *de vie* vint sur ses lèvres; aussi finit-on par le laisser en proie à ses pleurs et à ses cris.

Toutefois, lorsque cet individu montait sur cette plate-forme, il n'en descendait point sans parler de la même manière. Un jour quatre émissaires que le roi avait envoyés quelque part pour une affaire, revenaient de nuit dans le royaume, tandis que de son côté l'individu dont il a été parlé, criait en haut de sa plateforme : « Appelez mon ministre et mes officiers pour qu'ils bâtissent en ce lieu des édifices à mon usage et un fort où ils réuniront toutes les munitions du combat, parce que je veux faire la guerre au roi Bhoj, et le tuer, lui qui veut régner sur les sept générations de ma famille. »

Ces quatre émissaires furent étonnés d'entendre ce langage, et se fâchèrent contre celui qui le tenait. Un d'eux dit avec colère : « Tuons-le. » Le second dit : « Con-

tentons-nous de le menacer, puis lions-lui les bras, et emmenons-le auprès du roi; il lui fera ce qu'il jugera convenable.» Le troisième dit: «Il a bu du vin, il est ivre; il fait entendre ce qui lui vient à la bouche.» Le quatrième dit: «Il comprendra de lui-même qu'il a tort de parler ainsi, il vaut donc mieux attendre.»

Après avoir tenu ce discours entre eux, ces émissaires allèrent auprès du roi. Ils lui présentèrent d'abord leurs devoirs, et lui exposèrent ensuite la situation de l'endroit où il les avait envoyés. Bhoj lorsqu'il eut entendu leur rapport, s'informa d'eux si tout le monde était content, et ce qu'on disait de lui. Alors ils racontèrent ce qu'ils avaient entendu dans la route, et ils ajoutèrent que ce qu'il y avait d'étonnant *dans ce dont ils avaient été témoins*, c'est que lorsque l'individu dont il s'agissait montait sur sa plate-forme, l'orgueil se manifestait en lui, et que lorsqu'il en descendait, cette ivresse le quittait, et il revenait à son état normal.

Le râjâ leur ordonna de le conduire en cet endroit, et de le lui montrer. Il se leva donc content, prit avec lui ces émissaires, et se dirigea vers la plate-forme. Là il se cacha, et resta silencieusement assis. Sur ces entrefaites il entendit de ses propres oreilles que l'individu qu'on lui avait désigné dit, en mettant les pieds sur la plate-forme, les mots suivants: «Qu'on aille promptement faire sortir le râjâ Bhoj de son château, qu'on le tue, et qu'on lui enlève au plus tôt son royaume, qui est le mien. Il en résultera deux avantages: on acquerra de la réputation, et on fera un acte méritoire.»

En entendant cet appel, Bhoj eut peur, et suivi de

ses émissaires il retourna dans son palais. La nuit *suivante* il ne put dormir, à cause des réflexions *auxquelles il se livra*, et il fut en proie à une agitation violente. Au matin, après s'être baigné, il tint sa cour; puis il fit venir les pandits et les astrologues, et leur raconta son aventure.

Les astrologues après avoir réfléchi sur cet accident, dirent à Bhoj : « Sire, nous pensons que ceci est l'indice de quelque trésor enfoui. » De leur côté les pandits furent du même avis. D'après cette réponse, le râjâ fit appeler tous les pionniers de la ville au nombre de cent mille, et il leur ordonna d'aller en cet endroit, et d'en fouiller toute la terre. Conformément à cet ordre, les pionniers allèrent au lieu indiqué. A leur suite Bhoj envoya tous ses officiers, et lui-même y alla à cheval. Lorsque les pionniers eurent bêché partout, et qu'ils eurent enlevé la terre, on aperçut le pied d'un meuble. Alors Bhoj ordonna d'enlever cet objet avec précaution, en prenant garde de le briser. Comme les pionniers continuèrent à enlever la terre, on aperçut les quatre pieds d'un trône, que le roi ordonna de retirer de là.

En vain les dix mille ouvriers faisaient tous leurs efforts pour déterrer ce trône, il ne remuait pas même. Alors un pandit s'adressant au roi, lui dit : « Sire, ce trône a sans doute été construit par des dieux ou par des sages; peut-être ne bougera-t-il de sa place qu'autant que vous offrirez un sacrifice en son honneur. »

A l'instant le râjâ sacrifia dix millions de buffles et de chèvres. De tous côtés des instruments de musique se mirent à résonner, et on fit des réjouissances. Le

trône agréa ce sacrifice, et à mesure qu'on le toucha, il fut facilement enlevé; puis on le plaça sur un espace de terre, dont on avait ôté les broussailles, et qu'on avait nettoyé. Lorsque le râjâ vit le trône sur ses pieds, il fut très-joyeux. On le débarrassa de la terre et de la poussière *qui le couvrait;* on le lava, on l'essuya, et il fut tellement brillant, que l'œil ne pouvait s'y arrêter. En voyant ce trône orné de pierreries, on admirait la puissance de Dieu. En effet, les ouvriers qui l'avaient fait s'y étaient pris de telle façon, que personne n'en avait vu un semblable, ni n'avait entendu parler d'un pareil.

A chacun des quatre angles de ce trône, il y avait huit petites figures qui tenaient chacune une fleur de lotus à la main. Elles étaient telles, que si les suras ou les munis les avaient vues, ils en auraient été dans l'admiration. Le râjâ fit venir ses ouvriers, et leur dit: « Prenez dans mon trésor l'argent nécessaire pour remettre à ce trône toutes les pierreries qui y manquent, et le réparer comme il faut. »

Après avoir donné ces ordres, le râjâ rentra dans son palais, et on se mit à travailler au trône. En cinq mois tout fut prêt, et les statuettes furent restaurées. On les aurait dit douées de la parole. Leur beauté était parfaite; leurs yeux ressemblaient à ceux des gazelles; leur taille était aussi fine que celle de la panthère, leur tournure aussi gracieuse que celle du cygne. Ceux qui voyaient ces figures, en rassasiaient la figure (prunelle) de leurs yeux[1].

[1] On sait que la prunelle reflète comme un miroir la figure de celui

Cependant les pandits donnèrent leur opinion sur ce trône; puis ils dirent à Bhoj : « Écoute, ô râjâ : le vivre et le mourir a lieu par la volonté de Dieu; mais il est juste que l'homme passe agréablement sa vie. » Le roi fut fort satisfait de cette manière de voir, et pensa que peut-être ces figures avaient été faites pour son avantage par Dieu lui-même, ou bien qu'elles étaient tombées du ciel d'Indra.

Après avoir fait cette réflexion, il ordonna aux pandits de choisir une heure et un moment favorables pour qu'il pût s'asseoir sur ce trône. En conséquence les pandits réfléchirent là-dessus, et fixèrent un jour du mois de kâtic [1], et une heure convenable pour cette cérémonie.

Or Bhoj fit des préparatifs pour monter sur ce trône. Il adressa une invitation à tous les râjâs qui étaient dans son royaume, aux pandits, et à tous ses parents proches et éloignés. Lui-même après s'être baigné, il se revêtit de beaux habits. Des pandits se mirent à lire les Védas, et à chanter le gandarb-guît [2]. Des poëtes célébrèrent le nom *du roi*, et différents instruments de musique se firent entendre. Il y avait partout des divertissements, de la danse, de la musique, de la joie. Bhoj traita généreusement toutes les personnes qui étaient venues assister à cette fête. Il paya les brahmanes, et leur donna des villages. Il donna des roupies et de quoi manger

qui la regarde. On fait souvent allusion à ce phénomène dans les poésies orientales, et il donne ici lieu à un jeu de mots.

[1] Octobre-novembre.

[2] Ou l'hymne des gandharbs.

aux affamés; des vêtements, de l'argent et des provisions aux nus; à tous ses sujets des présents et des bienfaits. A toute la ville il accorda des faveurs; à son armée des pelisses d'honneur et des gratifications. Enfin il combla d'attentions ses commensaux. Tous ceux qui furent réunis dans cette assemblée se réjouissaient et célébraient le nom de Dieu. Au milieu était placé le trône. Le roi, joyeux, après s'être rendu, par l'invocation ordinaire, Ganeça propice, alla auprès du trône, et se tint debout un moment. Puis ayant levé le pied droit, il voulut y monter; *mais* tout à coup les trente-deux figures *dont il a été parlé* se mirent à rire en ricanant, ce que chacun put voir. Par un premier mouvement le roi voulut les briser; mais honteux de sa faiblesse, il se retint. En proie à la fois à la crainte et à l'étonnement en voyant ces *statuettes* insensibles être cependant vivantes, il se fâcha, et retirant son pied, il dit en colère à ces figures :

« Qu'avez-vous vu qui ait excité votre rire? expliquez-le-moi. Ne suis-je point puissant, fils de roi, généreux? ou bien suis-je un poltron d'entre les chatryas, ou suis-je inhumain? Ne commandé-je pas à d'autres râjâs? ne suis-je pas savant? une reine padminî [1] n'est-elle pas ma compagne? ne connais-je pas l'art de gouverner? ai-je pris une place inférieure dans une assemblée? En quoi suis-je indigne? J'éprouve un doute à ce sujet; veuillez l'éclaircir. »

[1] C'est-à-dire une femme de la meilleure espèce. On divise dans l'Inde les femmes en plusieurs classes, selon leurs qualités morales et physiques. Voyez là-dessus le premier volume, pag. 55.

Lorsque les figures eurent entendu ce discours, la première d'entre elles, *nommée* Ratan-Manjarî, dit au râjâ :

« Sire, prêtez-moi votre attention, et écoutez mes paroles. Vous protégez le mérite, et vous savez le discerner. Ce que vous avez dit est vrai; mais l'ardeur de votre colère est plus violente que celle du soleil. Toutefois ne soyez pas si fier de votre mérite; écoutez une ancienne histoire. Ce monde n'a pas de fin, Dieu y produit des substances de différentes sortes et espèces. A chaque pas *il y a* un trésor de richesses, et à chaque kos une source d'eau de la vie. Mais vous êtes malheureux, parce que vous ne savez découvrir ces choses, ni les comprendre dans votre esprit.

« Vous êtes venu au monde des millions de fois; mais chaque fois vous avez été orgueilleux, vous vous êtes oublié vous-même; et comparé à celui à qui appartenait ce trône, vous n'êtes pas plus qu'un de ses plus petits serviteurs. »

Quand le râjâ eut entendu ces mots, il se mit en colère, et annonça qu'il allait briser à l'instant même ce trône. Sur ces entrefaites le purohit [1] du roi, nommé Bararuch [2], lui fit observer que ce serait une action contraire à la justice. « Écoutez, lui dit-il, les paroles de la statuette, et vous verrez ensuite ce que vous aurez à faire. » Alors le râjâ demanda à la statuette de lui raconter l'histoire du possesseur de ce trône. La figure pre-

[1] On peut rendre ce mot par « aumônier, chapelain. »

[2] Un des hommes les plus célèbres du siècle de Bhoj. Abûfazl le nomme Baruj, et dit que ses ouvrages ont une grande réputation. (*Ayeen-i Akbery*, II, 45.)

nant de nouveau la parole, répondit : « Si je disais tous les faits et gestes de ce souverain, vous seriez brûlé, en les entendant, par le feu de la jalousie au point d'être réduit en cendre; son histoire vous rendrait honteux de vos jours perdus, et vous les ferait pleurer; de plus elle vous avilirait devant les peuples. Il vaut donc mieux ne pas nous faire parler que de nous faire parler. Nous étions complétement sans vie mes compagnes et moi, et le trône était brisé depuis le jour où le râjâ Bikramajit l'avait quitté. A présent qu'avons-nous *désormais* à craindre ? »

Le ministre de Bhoj s'adressant à son tour à la statuette, lui dit : « Pourquoi ne veux-tu rien dire de ton roi ? Cesse d'être en colère, parle actuellement, et instruis-nous de son histoire qui nous est inconnue. » La statuette *obtempérant au désir du ministre*, prit alors la parole en ces termes : « Le râjâ Bikram a établi une ère; il était très-puissant, et il gouvernait dans la ville d'Ambâwati[1]. Grande était sa dignité; il était fervent adorateur des dieux, et il exerçait la bienfaisance envers tout le monde. Au surplus je raconterai une de ses aventures; prêtez l'oreille, sire, à ce que je vais dire.

« Il y avait une ville nommée Sâmswayambar, dont le souverain, qui était brahmane de caste, se nommait Gandarbsaïn. C'était un grand roi dont on célébrait partout le nom. Il avait dans son palais quatre reines appartenant aux quatre castes, savoir, une brahmine, une kschatryâ, une vaïcya et une sudra. Celle qui était brah-

[1] Il ne faut pas confondre cette ville avec Avanti, qui est l'ancien nom sanscrit d'Ujjaïn. Voy. plus loin, pag. 309.

mine était fort belle et délicate; elle avait un fils qui était fort savant, et qu'on appelait Brahmanît. Il n'y avait pas dans le monde un individu aussi savant que lui; il avait étudié toutes les sciences au point qu'il pouvait même expliquer ce que c'était que la mort. De la femme chatrya il eut trois fils qui choisirent *naturellement* la profession des armes. Le premier se nommait Sank, le second Bikram, le troisième Bharat. Tous étaient également vaillants; leurs noms étaient célèbres dans le monde, et on les nommait *Kalp-vrisch*[1]. Le fils de la femme vaïcya se nommait Chandr-rakhâ. Il était très-généreux et compatissant. Le fils qu'il eut de la femme sudra s'appelait Dhanwantar; il était un grand médecin parmi les médecins. Le râjâ avait *donc* six fils, et tous étaient parfaits.

« Bref tous les membres de la famille de ce brave roi, qui avait le surnom d'*Amara-singh* (lion immortel), étaient excellents. Brahmanît (le fils qu'il avait eu de la brahmine) exerçait les fonctions de ministre; mais comme il se rendit coupable d'une faute, le roi le révoqua de ses fonctions, et l'exila à Dhârâpur[2].

« Sire, c'était là que se trouvaient tous vos ancêtres. Le roi de ce pays était votre père. On accueillit Brahmanît avec empressement, et on le combla de politesses; mais après un certain espace de temps, il conspira, tua le

[1] Arbre du paradis, qui donne tout ce qu'on désire.

[2] Voici ce qui est dit de Dhâra ou Dahâr dans l'*Araïsch-i Mahfil* : « Dahâr est actuellement un village; mais dans les temps anciens cette ville était la capitale de l'empire du râjâ Bhoj; elle resta même capitale (du Malwa) sous d'autres râjâs. » Voyez aussi l'*Ayeen-i Akbery*, tom. II, pag. 42.

râjâ votre père, et s'empara de son royaume; puis il vint à la ville d'Ujjaïn, et gouverna ce royaume. Voici quelques détails sur son compte.

« Un jour les pandits donnèrent à Sankh la fâcheuse nouvelle que son ennemi avait paru dans le monde, ce qui le remplit de terreur. Ils ajoutèrent : Nous avons lu tous les Schastars, et il en résulte en effet ce que nous t'avons dit; mais il y a aussi un mot que nous ne pouvons faire sortir de notre bouche. — Eh bien, puisque vous m'avez fait connaître une partie de la vérité, répliqua le râjâ, vous devez dire tout ce que vous savez.

« Nous pensons donc, répliquèrent-ils, que Bikram tuera Sankh et s'emparera du gouvernement. Ces paroles excitèrent l'hilarité du râjâ. Les savants sont fous, s'écria-t-il, ils n'ont pas de bon sens; c'est pourquoi ils tiennent un tel discours. Le râjâ ne mit pas plus d'importance à cette prophétie, et ne fit pas d'autre réflexion; mais les pandits furent couverts de honte, et se dirent à eux-mêmes : Sankh a considéré nos livres comme faux, et nous a mis au rang des insensés.

« Quelques jours après, les pandits s'occupaient à examiner les astres, lorsqu'un d'eux dit : Je pense que Bikram est venu près d'ici. Un autre exprima l'opinion qu'il était dans un bois voisin; un troisième se mit à dire : Dans cette forêt il y a un étang, c'est là qu'il tient sa cour. Alors un brahmane d'entre eux se leva, et se rendit à l'endroit désigné. Il vit qu'en effet le râjâ Bikram faisait sa prière sur les bords de l'étang. Il adorait une statue de Siva qu'il avait faite avec de la terre, et se prosternait devant elle.

« Lorsque le pandit eut vu ce qui se passait, il retourna; et ayant pris avec lui les autres brahmanes, il alla auprès du râjâ, et lui dit : Vous considérez nos livres comme faux : or maintenant je viens de voir de mes propres yeux le râjâ Bikrmajit dans un bois des environs. Lorsque Sankh eut entendu ces mots, il garda le silence. Le lendemain matin il se leva, et alla dans ce jangle; il s'y cacha, et se mit à regarder ce que faisait Bikram. Or il vit que ce dernier se leva de l'endroit où il était assis et se baigna dans l'étang; puis qu'il s'assit de nouveau sur son tapis et se mit à adorer Siva. Sankh étant sorti du lieu où il s'était caché, se tint tout prêt; et lorsque Bikram eut fini le pûjâ de Siva, il profana [1] la statue du dieu.

« Les gens qui étaient avec le râjâ, et qui furent témoins de cet acte, pensèrent qu'il avait perdu l'esprit en traitant ainsi un dieu digne d'adoration; et un savant d'entre eux lui dit : Grand roi, qu'avez-vous fait? Il répondit : Est-ce un dieu ou la terre qu'on adore? Les brahmanes répliquèrent : Sire, nous ne trouvons pas votre réflexion juste; votre intelligence est devenue obtuse. Quand l'homme est sur le point de mourir, son esprit est frappé d'ineptie.

« Vous êtes fous et me rendez fou, répliqua le râjâ; ce que Dieu a écrit arrivera; personne ne peut l'effacer. Après *avoir ainsi parlé*, il forma la pensée de tuer Bikram. Pour y parvenir il tira avec du charbon sept lignes enchantées, et étendit au-dessus de la paille, en sorte que Bikram ne pût s'en apercevoir. Or ces lignes avaient la propriété de rendre fou quiconque y mettait le pied.

[1] Il y a dans le texte, *minxit super simulacrum.*

Puis il se procura un concombre et un couteau. Or par l'effet d'un charme qu'il jeta sur ces objets, celui qui coupait ce concombre avec ce couteau avait la tête tranchée.

« Appelez-le, dit-il aux pandits. Quand il viendra, et qu'il placera les pieds sur ces lignes, il perdra la raison. Dans cet état de folie il prendra sans doute ce concombre dans ses mains, et le coupera; mais alors sa tête tombera. En entendant ces mots, les chatryas qui étaient avec le râjâ dirent en eux-mêmes : Le râjâ prépare une trahison; ce n'est pas ainsi que doivent agir les chatryas.

« Cependant le râjâ fit venir Bikrmâjît, et lui dit : Asseyons-nous vous et moi, et mangeons de ce concombre. En sa qualité de joguî, Bikram connaissait toutes les sciences. Ayant donc évité les lignes *magiques*, il arriva auprès du trône de Sank. Il prit le couteau avec sa main droite, et le concombre avec sa main gauche; et pendant que le râjâ Sank était inattentif, Bikram lui donna lestement un coup de couteau, et termina ainsi son affaire.

« En effet, sire, ajouta Ratan-Manjarî, si Dieu veut manifester sa bonté, il peut former une montagne d'un brin de paille; et s'il déploie sa colère, il fera d'une montagne une paille. Ce qu'il a écrit dans les Schastars n'est point mensonge. Lorsque l'homme est produit dans le ventre de sa mère, il porte avec lui quatre choses : l'utilité, le dommage, la douleur, le contentement. Il a beau se mouvoir dans les trois mondes et dans les quatorze terres, l'écrit du sort ne s'efface pas.

« Bikram tua donc son frère, et satisfait en lui-même il fit avec le sang de la victime une marque sur son propre

front; puis il s'assit sur le trône royal, et on agita devant lui le chasse-mouche, indice de sa dignité. La reine, femme de Sank, s'immola sur le bûcher *funèbre,* et Bikram se mit à administrer le royaume selon les règles de la justice; aussi tous les râjâs qui dépendaient de cet état, et qui apprirent ce qui se passait, furent-ils contents, et vinrent-ils présenter au nouveau souverain leurs respects.

« Un jour le roi allant à la chasse, prit des chiens, des faucons et tous les animaux dont on se sert pour cet exercice, et il se fit accompagner des gens les plus habiles à tirer le fusil et les flèches. Arrivé dans une forêt, Bikram lança son cheval à la poursuite d'un daim. Le râjâ s'avança fort en avant, mais personne ne le suivit. Arrivé au plus épais de la forêt, il s'aperçut que ses gens ne l'accompagnaient pas; il ne savait où il était, et il ignorait le chemin qu'il devait prendre. Sur ces entrefaites il vit un grand arbre, il monta sur son sommet, et de là regarda de tous côtés. D'abord il n'aperçut que des jangles; mais il finit par découvrir une ville, et prit courage.

« La ville qu'il remarqua était très-florissante. Les colombes et les milans y voltigeaient; les ornements du faîte des maisons y brillaient aux rayons du soleil. Le râjâ se promit de prendre sans retard cette ville, qu'il voyait pour la première fois. Or il arriva que Lûtabaran, ministre du roi de cette ville, était en ce moment sous la figure d'un corbeau[1], et que sous cette forme il en-

[1] On n'ignore pas que les Indiens prétendent que ceux qui connaissent l'art de la magie, ont le pouvoir de se changer en animaux.

tendit ce qu'avait dit le râjâ. Il en fut très-irrité, et dans sa colère il jeta des ordures[1] dans la bouche de Bikram.

« Le râjâ fut vivement ému; mais sur ces entrefaites ses gens arrivèrent auprès de lui, et il rentra dans sa ville avec eux. Aussitôt il ordonna à son ministre de s'emparer de tous les corbeaux qu'on trouverait, et de les lui porter. Conformément à cet ordre, des domestiques armés d'arcs et de flèches coururent de tous côtés; et ayant pris tous les corbeaux qu'ils purent attraper, ils les portèrent au roi dans des cages.

« Alors le râjâ dit à ces oiseaux : Misérables! quel est celui d'entre vous qui a jeté des ordures dans ma bouche? Si vous me le dites, je vous laisserai aller; sinon je vous ferai tous périr. Ils répondirent : Grand roi, il n'y a parmi nous aucun corbeau qui n'ait été pris, et *cependant* aucun de nous ne s'est rendu coupable de ce méfait. Le râjâ fut encore plus en colère d'entendre ces mots. Quel est *donc*, leur demanda-t-il, le corbeau en dehors de votre espèce qui a fait cette action?

« Sire, dirent-ils, nous vous dirons la vérité, puisque vous désirez la connaître. Il y a un roi nommé Bâhubal, dont le royaume s'étend de l'orient à l'occident. Son ministre Lûtabaran est un pandit très-sage et très-intelligent; il prend à son gré la forme de corbeau. C'est lui sans doute qui s'est rendu coupable de cet acte; car il est le seul être à figure de corbeau qui ait pu se sauver. — Comment pourrai-je le faire arriver auprès de moi? dit le râjâ; indiquez-m'en le moyen; ne pourriez-vous

[1] Il y a proprement dans le texte : *ventrem exoneravit in* [illegible] *Bikrami.*

pas envoyer deux corbeaux d'entre vous pour l'amener? A ces mots deux de ces corbeaux allèrent trouver Lûtabaran. Ce dernier les salua très-poliment, et leur demanda l'objet de leur visite. Ils lui dirent : Mahârâj, si vous n'accourez, nous allons être tués nous tous corbeaux; mais si vous venez auprès du râjâ Bikrmâjît, nous serons sauvés. — Bien, dit Lûtabaran; puisque vous êtes venus pleins d'espoir auprès de moi, je ne vous ferai point défaut. Il dit, et après avoir obtenu l'agrément de son souverain, il suivit les corbeaux qui lui avaient été envoyés. Quand les autres corbeaux virent ce ministre, ils dirent *à Bikrmâjît :* Voici celui dont nous vous avons parlé. Aussitôt le râjâ l'accueillit avec politesse, le fit asseoir avec lui sur son trône, et lui demanda des nouvelles de sa santé. Lûtabaran lui présenta ses hommages, et lui dit ensuite : Pourquoi m'avez-vous fait appeler, et quel est le motif qui vous a fait mettre en cage tous ces corbeaux? Le râjâ raconta alors à Lûtabaran ce qui s'était passé; puis il ajouta : Jusqu'à ce qu'un de ces corbeaux m'ait dit la vérité, je n'en laisserai aller aucun; que dis-je? je les priverai tous de la vie.

« Sire, s'écria Lûtabaran, c'est moi qui suis coupable de l'acte dont vous vous plaignez. Lorsque j'ai vu que vous vous livriez à l'orgueil, je me suis mis en colère, et en ce moment ma raison m'a abandonné. Le râjâ sourit en entendant ces mots; mais néanmoins piqué de l'observation de Lûtabaran, il répliqua : Comment pourrais-je être exempt d'orgueil? Je suis râjâ, je suis généreux, je suis chatrya. Quelle qualité ne possédé-je pas? dites-le vous-même. Lûtabaran répondit : Je vais vous

expliquer ce qui concerne la ville que vous avez vue. Le râjâ Bâhubal est l'ancien souverain de ce pays, et Gandharbsaïn votre père était son ministre; mais il manqua d'égards en quelque chose envers le roi, et fut ainsi obligé de quitter son service. Votre père arriva à la ville d'Ambawati, et en fut roi. Toi, Bikram, tu es son fils; qui est-ce qui ne te connaît pas dans le monde? Mais jusqu'à ce que le râjâ Bâhu te donne l'onction royale (le tilak), ton règne ne sera pas immuable. Si quelqu'un avait connaissance de cette circonstance, il n'aurait qu'à s'élever contre toi, et il te mettrait en un instant au niveau de la poussière. Agrée donc le bon conseil que je te donne, prends un prétexte pour aller auprès du râjâ, montre-lui de l'amitié, et tu en recevras l'onction au moyen de laquelle tu régneras immuablement.

« Le râjâ Bikram, qui avait beaucoup d'esprit, fit attention à ce discours. Il ne se fâcha pas des dures paroles de Lûtabaran, et au contraire il les écouta d'un air riant. Lûtabaran ajouta à ce qu'il avait dit : Si vous voulez faire cette démarche, venez avec moi, après avoir fixé d'après les pandits une heure favorable.

« Le lendemain matin Bikram se mit en marche avec le ministre Lûtabaran, et ils ne tardèrent pas à arriver à la ville du râjâ Bâhubal. Alors le ministre dit à Bikram : Asseyez-vous ici, et j'irai annoncer votre arrivée à mon maître. Lûtabaran alla en effet au palais de Bâhubal, et après l'avoir salué, lui raconta ce qui lui était arrivé et ce qui concernait le râjâ Bikrmâjît. Sire, lui dit-il enfin, Bikram, fils de Gandharbsaïn, est venu pour vous voir. Bâhubal voulut l'admettre aussitôt en sa présence; alors

le ministre amena le râjâ, et l'aboucha avec son maître. Le roi se leva pour aller à sa rencontre, et le traita avec la plus grande politesse. Il le fit asseoir avec lui sur son trône, et lui demanda des nouvelles de sa santé; ensuite il lui désigna un palais pour sa demeure; Bikram y alla, et s'y installa. Lorsque cinq à dix jours furent passés, le râjâ Bikram pria le ministre de lui faire accorder la permission de retourner chez lui. Le ministre lui répondit : L'usage de mon roi n'est pas de congédier de lui-même celui qui vient le visiter. Demandez la permission de vous retirer, et sans honte dites-moi ce que vous voulez que le roi vous donne. — Je ne veux rien, répondit Bikram; au contraire je suis disposé à accorder la faveur qui me sera demandée. — Apprenez, dit alors Lûtabaran, que dans la maison de ce râjâ, il y a un trône que Mahâdéo avait d'abord donné à Indra, et que ce dernier donna à Bâhubal. La propriété de ce trône est de donner l'empire invincible des sept îles et des neuf régions à celui qui s'y assoit. Beaucoup de pierreries sont incrustées sur ce trône, et il y a aussi trente-deux figures qui ont été jetées dans un moule après qu'on leur a donné de l'ambroisie *afin de les faire participer à la vie*. En vous retirant, demandez ce trône au roi; et quand vous y serez assis, vous gouvernerez avec joie.

« Le ministre donna le soir ce bon conseil à Bikram, et au matin il alla à la cour du râjâ, et lui dit : Grand roi, Bikram s'en va, il est debout dehors *attendant la permission de se retirer*. Aussitôt le râjâ vint trouver Bikram à sa porte, et courbant son front, lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai. Bikram dit :

Grand roi, puisque vous voulez me faire un don, donnez-moi le trône. — Bien, répondit le râjâ, je vous le donne; mais je reconnais que c'est à la suggestion de mon ministre que vous me l'avez demandé, car vous ne connaissiez pas ce trône. Ainsi le roi donna le trône à Bikram; puis il le gratifia de bétel, lui imprima au front l'onction royale, et le fit asseoir sur le trône, en lui disant : Vous êtes actuellement invincible, ainsi ne vous mettez en peine de rien. Gandharbsaïn était mon grand ami, et vous êtes un homme célèbre de sa famille.

« Bâhubal congédia ainsi le râjâ Bikram en faisant des vœux pour lui. Ce dernier retourna en son palais très-content en son esprit. Ses ennemis le craignirent; les peuples soumis à son gouvernement furent fort satisfaits, et les rois des îles vinrent lui présenter leurs respects. Lorsqu'un roi était orgueilleux, Bikram s'emparait de son royaume, et y établissait son gouvernement.

« Bref il affermit solidement son empire de l'orient à l'occident. Tous ses sujets vivaient joyeusement dans son royaume. Ceux qui étaient chatryas le craignaient, et les voyageurs qui allaient de royaume en royaume entendaient parler partout de la justice de Bikrmajit. Tout *son* royaume était florissant; on n'y voyait aucun infortuné; personne n'y entendait parler d'amende ni de prison; bien plus, dans chaque maison on entendait réciter les Védas et les Purânas. Tout le monde s'occupait à se baigner en temps opportun, et se livrait trois fois par jour au souvenir de sa divinité *favorite*. Chacun satisfait tenait, à l'imitation du râjâ, une assemblée en sa maison; roi et sujets étaient heureux.

« Un jour le râjâ Bikrmâjît réunit tous les savants, et leur dit : J'ai l'intention d'établir une ère, mais je désirerais savoir auparavant si je suis digne de le faire. Consultez là-dessus les Schastars, et après avoir réfléchi donnez-moi *votre* avis. Les pandits, après un mûr examen, répondirent au roi : Sire, l'éclat de votre gloire s'étant répandu dans les trois mondes, il vous est maintenant loisible de faire ce que vous voulez. *Au surplus,* vous n'avez pas d'ennemis.

« Le râjâ, satisfait de cette réponse, dit aux pandits : Indiquez-moi actuellement de quelle manière je dois établir une ère; dites-moi tout ce qu'il est convenable de faire pour se conformer aux Schastars. Alors les pandits dirent : D'abord il faut se mettre le collier invincible; ensuite vous convoquerez les brahmanes de tous les pays, les propriétaires, les râjâs et tous les gens de votre caste. Vous doterez un lakh et un quart de jeunes filles que vous marierez à des brahmanes, à qui vous donnerez le même nombre de vaches. Vous devrez faire une pension à tous les brahmanes qui sont dans votre royaume, nourrir tout malheureux affamé qui recourra à vous pendant cette année, enfin dispenser les propriétaires du payement d'une année d'impôts.

« Bikrmâjît agit conformément à cet avis, et en outre il fit des aumônes et des sacrifices qu'il serait impossible de détailler. Il se renferma dans son palais pendant une année entière pour se faire lire les Purânas. Ce fut ainsi qu'il établit son ère, et que tous les peuples du monde célébrèrent ses louanges. »

La figure nommée Ratan-Manjarî donna donc ces dé-

tails au roi Bhoj, et célébra ainsi la gloire de Bikrmâjît. Elle ajouta : « Si vous êtes tel que lui, montez sur ce trône. » — « Bien, répondit Bhoj, j'approuve entièrement ce que vous avez dit. » Après avoir ainsi parlé, le roi s'assit au milieu de ses officiers; et son ministre appela ses employés, et leur ordonna de faire les calculs nécessaires afin de fixer le moment favorable pour que Bhoj montât sur le trône; mais l'heure propice de ce jour se passa sans que la cérémonie pût avoir lieu. Le lendemain Bhoj ordonna de nouveau de faire les préparatifs pour qu'il pût s'asseoir sur le trône. « Agissez avec promptitude, dit-il à son ministre, et qu'il n'y ait pas de retard. »

Toutefois le prêtre Bararûch lui dit : « Sire, pourquoi êtes-vous si empressé de monter sur ce trône? sachez que les statues vous parleront chacune à leur tour. Écoutez leurs paroles, puis vous ferez ce qui sera convenable. » Malgré cette observation, le râjâ leva le pied pour monter sur le trône; mais la seconde statuette, nommée Chitrarekhâ, prit alors la parole, et lui raconta une anecdote sur Bikram relative à un fruit merveilleux[1].

Lorsque la statuette eut fini son discours, l'heure favorable s'était encore écoulée. Le lendemain matin le râjâ se disposa de nouveau à s'asseoir sur le trône; mais au moment qu'il allait y mettre le pied, la troisième statuette, nommée Ratibâmâ, prit la parole en ces termes :

« Sire, il ne vous convient pas de monter sur ce

[1] Cette histoire est à peu près pareille à celle qu'on lit dans la traduction du texte persan sur le même sujet, par feu le baron Lescalier, intitulée *le Trône enchanté*, tom. I, pag. 20 et suiv. Je ne crois pas devoir la répéter ici.

trône ; écoutez plutôt une nouvelle histoire que je vais vous raconter.

« Un jour le râjâ Bikram était assis tout seul dans un palais au bord de la rivière. On faisait devant lui de la musique, et son cœur était séduit par des divertissements de toute espèce auxquels prenaient part des femmes plus belles l'une que l'autre. Le râjâ s'affectionnait à ce spectacle, lorsqu'un voyageur tenant par la main une femme, et cette dernière ayant un jeune enfant à son sein, sortirent de leur maison en colère, et étant venus au bord de la rivière tout près du palais, ils s'y précipitèrent avec fureur. Ces trois individus étaient sur le point de se noyer, lorsqu'ils s'écrièrent : Quel est cet homme si vertueux qui sauvera les âmes de ces trois créatures? L'homme ajouta, en poussant un soupir : Celui qui ne peut étouffer sa colère meurt ainsi sans que son heure soit venue, et en expirant il se repent vivement. Ces cris furent entendus de Bikram, qui demanda à ses gens quel était le malheureux dont les cris parvenaient à ses oreilles. On le satisfit; et au même instant cet homme cria de nouveau : Nous nous noyons tous les trois, n'y aura-t-il pas un serviteur de Dieu qui nous retire de l'eau? *Cette fois* le râjâ entendit distinctement ces mots. Il accourut, et sauta dans la rivière; il prit d'une de ses mains la femme, et de l'autre l'enfant. De son côté l'homme s'attacha à lui; mais le râjâ se troubla, et fut sur le point de se noyer. En cet instant il se souvint de Siva, dieu envers lequel il avait le plus de dévotion, et lui dit : J'avais voulu exécuter une bonne œuvre, mais je sens que je vais perdre la vie. Permet-

triez-vous que je périsse pour avoir fait une action vertueuse? Après cette prière le râjâ redoubla d'efforts, mais ce fut en vain; alors il se souvint des deux demi-dieux Aguyâ et Koélâ, *qui étaient à son service.* A mesure qu'il se les rappela, ils se présentèrent devant lui, l'enlevèrent avec ceux qu'il voulait sauver, et les placèrent sur le bord de l'eau. Alors cet étranger tomba aux pieds du roi, en disant : Grand roi, vous nous avez sauvé la vie à nous trois; vous êtes notre dieu, puisque par vous nous avons eu la vie.

« Le râjâ ayant pris par la main ces trois individus, les conduisit dans un lieu agréable, les fit asseoir, et leur dit : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai. — Sire, si vous nous le permettez, répondit le chef de la famille, nous irons à notre maison, et pendant toute notre vie nous vous bénirons continuellement, tant est grand le service que vous nous avez rendu. Alors le râjâ leur donna un lakh de roupies, et les renvoya en leur maison.

« Sire, ajouta la statuette après avoir tenu ce discours, ne vous asseyez sur ce trône que lorsque vous en serez digne; si vous le faisiez dans les circonstances présentes, tout le peuple se rirait de vous. » Ce jour-là le moment *favorable* s'écoula encore. Le lendemain le roi Bhoj pensif s'avançait pour se placer sur le trône, lorsque la quatrième statuette, nommée Chandrakalâ, raconta à son tour une histoire merveilleuse, destinée à mettre en relief la générosité de Bikram.

Le cinquième jour la cinquième statuette raconte aussi une histoire dont voici le sujet : Deux individus

sont en discussion pour savoir si c'est le destin qui règle tout, ou si c'est la force de l'homme. Ils soumettent cette question à Bikram. Ce prince renvoie la décision à six mois, afin d'avoir le temps de mettre lui-même la chose à l'épreuve. Ce qu'il fit pour y parvenir est raconté tout au long, et au temps indiqué il exprime la conviction qu'il avait acquise par cette sentence un peu obscure :

« Le destin est impuissant contre la force de l'homme; et sans le destin la force humaine ne sert à rien. »

Le sixième jour vient l'histoire racontée par la figure nommée Kâmkandala. Elle roule sur un trait de courage et de générosité de Bikram. Ce prince vérifia, au péril de sa vie, un phénomène mythologico-astronomique qu'un brahmane lui avait signalé; et à son retour il donna à un faquir, qui le lui demandait, le kundal ou boucle d'oreille dont Surya (le soleil) l'avait gratifié.

Le septième jour la septième statuette raconte aussi son histoire. Elle se rapporte à un acte de bonté de Bikram, qui permit à une femme de monter sur ses épaules, et de pouvoir ainsi alléger les souffrances de son mari qui était empalé, en lui donnant à manger. Cette action bienfaisante fut récompensée par le don d'un sac merveilleux, d'où sortait à l'instant ce qu'on désirait manger, sac que Bikram donna généreusement à un brahmane.

La huitième histoire est rapportée par la figure nommée Puhpâwati. Un charpentier présenta à Bikram un merveilleux cheval de bois, qui conduisait son cavalier où il voulait aller. Le généreux râjâ lui fit remettre

deux lakhs de roupies. Monté sur ce cheval, Bikram éprouve des aventures étranges, longuement racontées par la statuette, et à la suite desquelles il acquiert une fleur enchantée qui produit des rubis, et que Bikram donne sans difficulté à un enfant qui la lui demande.

La neuvième histoire est encore un trait de générosité de Bikram envers un brahmane.

Dans la dixième, la statuette Pramawatî raconte qu'un individu est amoureux d'une femme d'une beauté tout à fait extraordinaire; mais il fallait se soumettre, pour la posséder, à des épreuves auxquelles avaient succombé tous ses prétendants. Le brave et généreux Bikram affronte tous les périls dans l'intérêt de cet inconnu, et lui cède ensuite celle qu'il était venu à bout de posséder.

La onzième narration roule sur un autre trait de courage et de bonté de Bikram. Il s'agit d'une femme de la caste des brahmanes, qu'il délivre des mains d'un dive qui voulait la forcer, et qu'il marie à un brahmane.

La douzième histoire est racontée le douzième jour par la douzième statuette, que l'auteur nomme Kîrtawatî. Un brahmane indique à Bikram un souverain qui paraît le surpasser en générosité. Bikram, piqué d'émulation, va sous un déguisement se mettre au service de ce prince, afin de savoir au juste à quoi s'en tenir sur son compte, et il vient à bout de surpasser en générosité ce souverain.

Les histoires treizième, quatorzième, quinzième et seizième se rapportent toutes les quatre à des traits de générosité de Bikram.

Le dix-septième jour la figure nommée Satyawatî raconte à son tour une histoire en ces termes : « Écoute, ô roi Bhoj. Un jour le brave râjâ Bikrmâjît était assis comme Indra au milieu d'une brillante assemblée. Des musiciens faisaient entendre des chants ravissants; des danseuses exécutaient des danses expressives; des poëtes célébraient la gloire du souverain. Ici des brahmanes lisaient les Védas; là des braves s'exerçaient entre eux au combat; plus loin il y avait des chasseurs entourés de léopards, de chiens, de syâhgoschs[1], de daims, de béliers. On voyait d'un autre côté des officiers tenant en main des vases à parfums, des boîtes à bétel, des pots à fleurs, des flacons d'eau de rose. Enfin tous les serviteurs de Bikram étaient sur pied, et on trouvait en ce lieu tout ce qu'un roi peut désirer. Bikram, entouré de savants et de héros, était donc assis sur son trône, lorsqu'après avoir réfléchi en son esprit, il dit aux pandits : Le râjâ Indra qui est dans le ciel connaît tout ce qui se passe sur la terre. *De mon côté je voudrais savoir tout ce qui se passe sous terre.* Dites-moi *donc* quel est le râjâ du patâl[2], et où il réside. Alors un de ces pandits lui répondit : Grand roi, le râjâ du patâl est Seschnâg, serpent qui a mille têtes, et la princesse Padminî est sa femme. La peine ni le chagrin ne le dominent jamais. Il gouverne ce paisible royaume avec bonheur, et personne dans le monde n'est aussi heureux que ce râjâ.

[1] C'est-à-dire, *oreille noire.* C'est l'animal nommé *felis caracal*, Gmel. et lynx de Perse, Penn.

[2] Enfer; région sous terre, habitée par des serpents.

« Ces mots donnèrent à Bikram le désir de visiter le patâl. Il appela les bétals qui étaient à son service, et leur dit : Conduisez-moi au patâl, je veux avoir une entrevue avec Seschnâg. Sans retard les génies le soulevèrent, le transportèrent au patâl, et lui montrèrent de loin le palais de Seschnâg. Le râjâ l'ayant aperçu, congédia les bétals, et se dirigea tout seul vers ce palais. Lorsqu'il y fut arrivé et qu'il l'eut considéré, il vit qu'il était resplendissant d'or et de pierres précieuses, à tel point que jour et nuit il brillait du plus grand éclat. A chaque porte étaient suspendues des guirlandes de fleurs de lotus, et dans chaque appartement régnait le bonheur.

« Le râjâ, tremblant et joyeux à la fois, vint auprès de la porte. Il salua les portiers, et les chargea de l'annoncer au roi du patâl. Faites-lui savoir, leur dit-il, qu'un monarque de la terre est venu le visiter. Pendant que le portier allait donner cette nouvelle à Seschnâg, Bikram, qui était resté à la porte, se félicitait d'être arrivé jusque-là. Cependant de tous les côtés se faisaient entendre les cris de Râm Krischna, Râm Krischna, et on entendait du palais de Seschnâg le murmure *occasionné par la lecture* des Védas. Lorsque le portier fut arrivé auprès de Seschnâg, il le salua, et se tint debout les mains jointes. Quand Seschnâg eut prêté attention, le portier lui dit : Sire, il y a un homme respectueusement debout à votre porte, qui dit venir de la terre, et qui entretient tous ceux qu'il voit du désir *qu'il a* de vous connaître, *désir* qui le prive du repos. Seschnâg, en entendant ces mots, se leva et s'avança vers la porte.

« Lorsque Bikram l'aperçut, il le salua et l'adora. Sesch-

nâg le bénit en souriant, et lui demanda quel était son nom et son pays. Le râjâ après avoir joint les mains, lui répondit : Mon nom est Bikram, et je suis souverain de la terre. Je souhaitais voir vos pieds, et j'ai rempli le désir de mon cœur. Aujourd'hui je retire le fruit d'un karor (dix millions) de sacrifices, et le mérite de plusieurs karors de charités, puisque je suis assez heureux pour contempler vos pieds de lotus, ce qui équivaut pour moi aux soixante-quatre pèlerinages et bains sacrés.

« Le nom de Bikram n'eut pas plutôt frappé les oreilles de Seschnâg, que ce dernier alla au-devant de lui, et l'ayant pris par la main, il le conduisit à la place qu'il occupait. Il s'assit de son côté dans une place convenable, puis il lui demanda comment il se trouvait en cet instant. Le râjâ lui répondit : Je suis tout joyeux d'avoir vu votre majesté. Ensuite Seschnâg ajouta : Quel est le motif de votre venue, et n'avez-vous pas essuyé bien des peines dans la route ? — Seigneur, répondit Bikram, votre entrevue m'a fait oublier toutes mes fatigues. Après ce colloque, Seschnâg donna au râjâ un appartement pour y demeurer, et beaucoup de serviteurs, à qui il recommanda de le servir mieux que lui-même. De cette manière le râjâ Bikrmâjît resta cinq à sept jours en ce lieu. Après ce temps, Bikram dit un jour à Seschnâg les mains jointes : Seigneur, donnez-moi mon congé, afin que j'aille dans ma ville, et que désormais je chante vos louanges selon mon habileté. Seschnâg lui répondit en souriant : Maintenant, ô râjâ, puisque vous avez le désir de revoir votre

maison, nous vous offrirons quelque chose avant votre départ. Seschnâg fit alors apporter quatre rubis, et il les donna à Bikram, en lui en faisant connaître les propriétés. Telle est, *dit-il*, la nature d'une de ces pierres précieuses, que quelque joyau que vous désiriez, elle le fournit sur-le-champ; la propriété de la seconde pierre est de procurer des palanquins, des éléphants et des chevaux autant qu'on en veut; celle de la troisième de donner quelque richesse qu'on désire; enfin celle de la quatrième est de procurer tout de suite l'accomplissement des pratiques de piété envers Wischnu, ou des actes de charité qu'on veut faire.

« Seschnâg après avoir expliqué les propriétés de ces pierres au râjâ, lui donna congé. Bikrâm ayant joint les mains et se tenant debout, lui dit : Grand roi, je ne puis célébrer dignement votre mérite; mais considérez-moi comme votre serviteur, et accordez-moi votre faveur.

« Après avoir dit ces mots, le râjâ se retira, et ayant appelé ses bétals, il fut soulevé par eux et alla dans sa ville. Lorsqu'il n'y eut plus qu'un kos pour y arriver, il laissa les génies, et se dirigea à pied vers la ville. Il ne tarda pas à voir un pauvre brahmane, qui arrivé auprès du prince, lui dit : Je suis affamé, donnez-moi de quoi manger et de quoi nourrir ma famille qui est dans la détresse.

« Lorsque le râjâ eut entendu ces mots, il pensa en lui-même qu'il devait donner à ce brahmane un de ses quatre rubis. Il n'eut pas plutôt fait cette réflexion qu'il lui dit : Déota, j'ai quatre pierres précieuses, et elles ont

chacune telle propriété. Je te donnerai d'entre ces pierres celle que tu désireras. Alors le brahmane dit : J'irai d'abord chez moi, puis je vous donnerai ma réponse.

« Le brahmane alla en effet dans sa maison, tandis que le râjâ resta à l'attendre. Arrivé à son logis, il dit à sa femme, à son fils et à sa bru *ce dont il s'agissait.* Mais chacune de ces trois personnes eut une opinion différente. Maître, lui dit sa femme, prenez le rubis qui donne la richesse (le troisième), et renoncez à toute autre pensée. En effet avec la richesse, on trouve de l'appui ; avec elle on est en possession de tous les expédients, des actes méritoires, des *bonnes* actions, de l'intelligence, des actes pieux, des mérites, des aumônes. C'est pourquoi n'agite pas ton esprit pour autre chose. Va, et rapporte la richesse.

« Ensuite son fils lui dit : A quoi bon la richesse, si on n'a pas un rang qui soit en rapport avec elle? Mais si on a ce rang, qu'on soit appelé roi, que tous les souverains inclinent la tête devant vous, enfin que les ennemis vous craignent, alors on trouve la gloire en ce monde. Au contraire la vie de celui qui possède la richesse, mais qui n'obtient pas l'illustration, est sans fruit. Ainsi il faut prendre le rubis qui donne l'illustration [1].

« A son tour sa bru dit : Prenez le *deuxième* rubis, et laissez les autres ; car on sait que c'est aux danseuses qu'il appartient de se parer de bijoux. Quant à la femme vertueuse qui s'en pare, elle déploie par là sa beauté, mais elle s'expose à tomber dans l'adversité.

[1] Il est évident qu'il s'agit ici du premier rubis. L'auteur confond l'illustration, l'éclat moral, avec l'éclat de la parure, l'éclat des joyaux.

En vendant *ce que produira ce rubis,* vous en retirerez un grand prix, puisque autant vous demanderez, autant vous aurez; ainsi que ne pourrez-vous pas obtenir? Mon mari est fou, et ma belle-mère n'a pas de sens. Vous, mon beau-père, qui vous distinguez par votre sagesse, faites ce que je vous dis.

« Après avoir entendu toutes ces considérations, le brahmane dit de son côté : Vous êtes fous tous les trois. Pour moi, je ne désire autre chose que la justice, parce que par la justice l'homme obtient une *sorte de* souveraineté dans ce monde. Par elle toutes les affaires ont une heureuse fin; par elle on obtient une juste célébrité. N'est-ce pas par l'exercice de la justice que le râjâ Bali acquit le royaume du Patâl? N'est-ce pas par la justice que le râjâ Indra s'éleva au Swarga et obtint le trône céleste? Par la justice le corps devient immortel, et il est dispensé de séjourner dans le sein de la femme[1]. C'est pourquoi ne cherchez pas à ébranler ma légitime manière de voir les choses. Ma résolution est prise, je n'abandonnerai pas mon sens droit.

« Ces quatre personnes envisagèrent donc les choses de ces quatre manières différentes, et aucune d'elles ne se rendit au sentiment de l'autre. Alors le brahmane retourna auprès du roi, et il lui fit part de ce qui s'était passé. Sire, lui dit-il, je suis allé chez moi; mais l'affaire n'a pu s'arranger. Chacun a exprimé une opinion différente et quatre manières de voir. Ainsi vous avez eu la bonté de m'attendre inutilement.

[1] C'est-à-dire : il ne naît plus de nouveau sur la terre; mais en mourant il s'unit tout de suite à Dieu.

« Le râjâ Bikram dit alors au brahmane : Ne vous désespérez pas, et ne vous laissez pas aller au chagrin. Prenez et emportez chez vous les quatre pierres, je vous les donne. Je serai heureux moi-même, puisque vous et votre famille serez contents. Bref le râjâ satisfait remit entre les mains du brahmane les quatre rubis. En les recevant, le brahmane bénit Bikram, puis il alla en sa maison. »

Le dix-huitième jour et les jours suivants, les dernières figures s'animent et prennent tour à tour la parole pour faire connaître au roi Bhoj quelque nouvelle anecdote propre à mettre en relief la bonté et la générosité de Bikram. C'est toujours quelque aventure merveilleuse et singulière, à la suite de laquelle Bikram obtient un talisman, que sa générosité naturelle le porte à donner souvent au premier venu.

Enfin le trente-deuxième jour la trente-deuxième figure, nommée Bhanhamati, raconte que Jaïtapâl[1], successeur de Bikram, en voulant s'asseoir sur le trône de ce dernier, perdit connaissance. Dans son évanouissement il vit en songe Bikram, qui lui défendit de s'asseoir sur son trône, et qui lui déclara que celui-là seul qui l'égalerait en courage et en générosité pourrait y monter. Dans un deuxième songe Bikram lui ordonna d'abandonner les villes d'Ujjaïn et de Dhârâ, qui étaient alors les capitales du Malwa, et d'aller résider à Ambâwati après avoir enfoui son trône à Ujjaïn. Ainsi fit Jaïtapâl.

Lorsque Bhoj eut entendu ce récit, il finit par se reconnaître indigne de monter sur le trône. Il donna

[1] Prinsep (*Useful Tables*) le nomme Chandra sen.

ordre de l'enfouir de nouveau, et laissant le soin du gouvernement à son ministre, il prit le costume de faquir, et entreprit un pèlerinage.

L'auteur termine son ouvrage par les réflexions suivantes : « Il est de fait que le roi qui n'a pas les qualités nécessaires pour rendre le peuple heureux, fait bien d'abdiquer. Tel était l'usage des rois anciens ; tandis que la conduite des rois actuels consiste à tyranniser les sujets, à maltraiter les honnêtes gens, et à favoriser les méchants. Les plus petits souverains affectent la plus grande fierté, et ne se mettent aucunement en peine de leurs sujets. Ils ferment l'oreille à la vérité, et au contraire ils écoutent volontiers le mensonge. »

EXTRAITS

DE L'ARAÏSCH-I MAHFIL.[1]

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'HINDOUSTAN.

Depuis que ce vaste espace de terre a été peuplé, des centaines, que dis-je? des milliers de villes et de villages s'y sont élevés. De ces lieux habités, les uns sont misérables, les autres florissants; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'Hindoustan est un pays à part, bien différent des autres contrées. Il n'y a pas de région aussi vaste, il n'y a pas de royaume aussi prospère. Chaque village compte une population considérable. Chaque ville, grande ou petite, contient de nombreux caravansérais de briques, beaux et propres, où dans chaque saison on trouve pour les voyageurs des couvertures, des lits et des nourritures convenables. La plupart des villes offrent des mosquées, des couvents, des colléges, des jardins. *Il y a* différents édifices pour les malheureux, les gens sans asile, les voyageurs. *Il y a*

[1] J'ai donné d'autres extraits de la première partie de cet ouvrage, c'est-à-dire de la topographie de l'Inde, dans le Journal Asiatique, dans les notes des Aventures de Kamrûp et ailleurs. M. l'abbé Bertrand a donné de son côté, dans le Journal Asiatique, la traduction de la seconde partie, qui contient l'histoire ancienne de l'Inde.

des châteaux bien fortifiés, tellement spacieux, que des centaines de villages pourraient y tenir, et tellement élevés, que les nuages qui versent la pluie sont au-dessous de leurs créneaux. Il y a mille rivières, ruisseaux, réservoirs; mille puits propres et élégants, dont l'eau est douce, fraîche, bonne et abondante. Les différents grands fleuves *de ce pays* sont sillonnés par des bateaux, des nacelles et d'autres embarcations sans nombre. Dans beaucoup d'endroits on a élevé des ponts sur les rivières et les ruisseaux qui traversent la route royale. Sur les deux côtés de la plupart des grands chemins, jusqu'à plusieurs kos *des villes, il y a* un rang d'arbres touffus. A chaque kos il y a une tour pour marquer les distances. Sur les bancs qui sont auprès, se trouvent les denrées dont les voyageurs peuvent avoir besoin. *Il y a* partout des boutiques de marchands. Les voyageurs boivent gaiement, se lèvent, s'asseyent. Ils marchent pendant le jour, et le soir ils trouvent à se reposer commodément dans le caravansérai.

VERS.

Quelque part qu'on regarde, tout est bien. Ce n'est pas un voyage, c'est une promenade dans un jardin.

Du reste, si on jetait de l'or dans le chemin, et qu'on continuât de marcher, nulle part il n'y a de danger; comme aussi on peut rester à dormir où l'on veut, dans les forêts, au milieu de la nuit, sans qu'il y ait aucune crainte *à éprouver*. C'est ainsi que les commerçants et les banjâras[1] transportent, des endroits les plus éloignés, de

[1] Sorte de colporteurs qui forment une caste particulière.

l'argent, des marchandises et des grains en quantité, et qu'ils arrivent toujours sains et saufs à l'endroit où ils doivent trafiquer de ces objets.

A l'orient de l'Hindoustan se trouve le Bengale, au midi le Dékhan, à l'occident Thatha (le Sinde), que baigne l'Océan; au nord une grande montagne (l'Imaüs ou Himalaya), au sommet de laquelle personne n'est parvenu. Quoiqu'il y ait dans ce royaume des mines de diamants, de rubis, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, etc., et que le revenu de ces mines soit très-grand, néanmoins le plus riche produit du pays consiste dans les grains; on y en trouve d'espèces et de qualités différentes, qu'il serait trop long de détailler. La plupart de ces grains sont d'un goût délicieux, particulièrement le riz de Sukhdâs, qui est extrêmement doux, agréable et de bonne odeur. L'empereur, les ministres, les gouverneurs, et tous les riches auxquels Dieu a départi le sens du goût, font chaque jour cuire de ce riz, et en mangent lorsqu'ils le désirent. Assurément si ce riz eût été dans le paradis terrestre, certes Adam, sur qui soit la paix, n'aurait pas fait attention au blé; comment donc aurait-il songé à le broyer et à le manger[1]? Mais l'abondance des grains dépend de la culture, et son principal agent c'est la pluie. Néanmoins dans différents endroits les champs sont aussi arrosés par l'eau des lacs, des étangs ou des puits, particulièrement dans

[1] Les Musulmans, avec quelques rabbins, pensent que le blé était le fruit défendu du paradis terrestre. Il est aussi fait allusion à cette croyance dans les *Oiseaux et les Fleurs*, pag. 52. On dit que les Caraïbes, habitants de l'île de Saint-Vincent, croyaient que c'était le tabac.

les prairies situées près des montagnes, où des rivières et des ruisseaux coulent en abondance; des portions de terre de ces endroits sont souvent mouillées, et ainsi n'ont pas besoin d'autant de pluie *que les autres*. Mais *ces prairies* sont loin d'avoir assez d'étendue pour que les grains qu'elles produisent soient suffisants aux nombreux habitants de l'Inde.

Bref la culture de la plus grande partie des terres de l'Hindoustan qui sont susceptibles d'être labourées et ensemencées, consiste uniquement dans la pluie. Dans cette contrée, en effet, il est impossible d'arroser; et ce serait sans résultat, parce que les terres à grains y sont en tel nombre, qu'on ne saurait le calculer: comment donc serait-il possible que les fermiers pussent arroser le dixième du dixième de ces terres? Il faut donc renoncer à l'arrosage; mais le Très-Haut a donné la puissance aux nuages de couvrir d'eau en un instant un vaste terrain; il en résulte qu'il a placé dans la pluie de sa miséricorde la cause de l'abondance et du bon marché des grains, et non dans l'arrosage. Il y a des terres qui sont ensemencées deux fois par an, et jusqu'à trois fois. Dieu est un admirable créateur: de la matière des éléments, qui est unique, il a produit un élément contraire à l'autre, et de ces éléments des effets différents. Que dis-je? chaque élément n'est pas identique, il a des particularités et des qualités diverses. Ainsi l'air d'un royaume est une chose, et l'air d'une ville une autre. La même analogie se remarque dans l'eau, quoique réellement elle ait en propre l'unité. L'eau du Gange, par exemple, a-t-elle quelque rapport avec celle de la Jamuna? De plus, la

qualité de l'eau, que dis-je? sa couleur est différente. Ainsi dans les rivières entre lesquelles il y a une grande distance, il est reconnu que la différence est extrême. De la même façon, l'eau des puits aussi est ici saumâtre, ailleurs douce. Il y a ainsi entre eux des différences pareilles à celle de la nuit et du jour; mais ce serait tracer des mots inutiles que d'entrer dans des détails là-dessus. *L'état de* la terre présente aussi quelque chose d'approchant. En un lieu, dans une année, *il y a* deux ou trois récoltes; dans un autre, une seule; ailleurs il n'y en a pas du tout. Quoique dans certains lieux la pluie tombe pareillement, néanmoins le riz d'un endroit est bon, le blé d'un autre, et les pois chiches d'un troisième. En outre il y a partout ou manque ou abondance de chaque grain, et la vraie cause de ces différences ne nous a pas été révélée. Quant au feu, on ne trouve pas de différence dans ses qualités particulières. La cause en est apparemment qu'il n'existe pas séparément sans bois, charbon, ou autres matières combustibles, ou bien c'est par toute autre raison que nous ne connaissons pas.

« La science appartient à Dieu. »

SUR LA SAISON DU PRINTEMPS ET DES PLUIES.

En Hindoustan, dans la saison du printemps, les fleurs s'épanouissent, les fruits mûrissent en abondance, et de diverses espèces et variétés. En effet les manguiers fleurissent, et les roses s'ouvrent en grand nombre au milieu des jardins. Dans les forêts il y a une telle

quantité de téçû[1] et de sénevé[2], qu'on n'y fait pas attention, et que l'œil ne s'y arrête pas. La brillante couleur des fleurs fait un frappant contraste avec la pâleur du visage des amants, et leur parfum excite vivement[3] le feu de l'amour...

Réellement le jour et la nuit de cette saison ne sont pas dépourvus de circonstances *remarquables*. Car dans ces jours-là les rayons du soleil sont sans force, et ceux de la lune sans altération. Le vent aussi souffle avec modération; et il est embaumé à tel point qu'il parfume les cerveaux, et que sa fraîcheur accroît la fraîcheur du corps. Les princes musulmans de l'Inde nomment cette saison saison du printemps, ou temps du printemps; mais la plus grande partie des gens distingués et du vulgaire la nomment l'hiver de rose. Le commencement de cette saison a lieu à l'entrée du soleil dans le signe des Poissons (en février), et la fin coïncide avec le trentième degré de la constellation du Bélier (en avril)...

Dans l'Inde la saison des pluies offre aussi d'agréables particularités. *On voit* dans le ciel des nuages de différentes couleurs ; *on sent* un vent suave venir des quatre côtés. La terre est toute verte; chaque montagne est comme un jardin de roses qui présente l'image du printemps. Des fleurs de mille sortes sont épanouies dans les jardins; différentes espèces d'arbres verdoyants mêlent ensemble leurs rameaux touffus. Dans cette

[1] *Butea frondosa.*

[2] *Sinapis dichotoma.* Roxb.

[3] A la lettre, « deux fois plus qu'ordinairement. »

saison les rivières sont plus hautes que d'ordinaire, et la beauté de la nouvelle crue des plantes est vraiment admirable. Chaque fleuve, chaque rivière, chaque ruisseau s'enfle; les lieux marécageux, les étangs sont remplis d'eau. Le brillant des herbes, l'éclat du ver luisant, la lueur des éclairs, le froissement des nuages, tout attire votre attention. Des rangées de hérons blancs[1] traversent l'air, tandis que pendant la pluie les cris des paons, ceux des papîhâs[2] excitent le désir des cœurs. Des poteaux sont dressés çà et là, des escarpolettes y sont suspendues; un nombre infini de jeunes filles, belles comme des fées, revêtues de robes de différentes couleurs, s'y balancent. Tandis que l'une fait aller la balançoire, l'autre chante la romance de l'escarpolette[3]. Il y en a qui se balancent avec une compagne en serrant les pieds, tandis que d'autres quittent leurs amies pour se balancer toutes seules.

VERS.

Chacune d'elles est disposée à s'amuser; tout ce qu'elle fait est plein de charme. Le vin de la jeunesse produit son effet; toutes les personnes que vous voyez paraissent ivres. C'est une saison étonnante que celle des pluies, où les apparences et les changements de la nuit et du jour sont si variés. Il y a matin et soir une si grande quantité de nuages, que ces deux parties de la journée ont le même aspect. De chaque côté il y a irruption de nuages, et en même temps le bruit de la pluie se fait entendre. L'eau ne cesse de tomber continuellement, et à verse. De chaque source il jaillit de l'eau avec violence; une seule est cachée, c'est

[1] *Ardea torra et putea.* Buch. (en hindoustani *baglâ.*)
[2] *Falco Nisus.*
[3] On la trouvera parmi les chants populaires.

celle du soleil[1]. On fait circuler le vin pur, *tandis que* de tous côtés il y a un monde d'eau. Actuellement il n'est plus question du jour ni de la nuit *dans les conversations;* s'il est question de quelque chose, c'est de la pluie.

Parmi le peuple, aussi bien que parmi les gens distingués, on compte quatre mois de pluies. Le premier de ces mois est açârh (juin), temps où l'on voit ordinairement le ciel se charger de nuages couleur de poussière, et quelquefois des orages s'élever et la pluie tomber avec violence et bruit, puis le temps s'éclaircir. Le second est sâwan (juillet), dans lequel le ciel est généralement couvert de nuages agréables, et où il règne des vents frais et des pluies légères et modérées. Mais souvent les nuages restent accumulés pendant plusieurs jours, et le soleil reste caché. Le troisième est bhâdon (août). Dans ce mois ordinairement les tonnerres éclatent, les éclairs brillent, et la pluie tombe d'une manière impétueuse, mais le temps s'éclaircit bientôt. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que d'un côté il tombe de la pluie, et de l'autre le soleil darde ses rayons. La pluie de bhâdon est si singulière, qu'on va jusqu'à dire que quelquefois une corne d'un bœuf est mouillée tandis que l'autre est tout à fait sèche. Conformément à ce qui précède, les ondées d'açârh, les petites pluies continuelles de sâwan, et les pluies impétueuses de bhâdon sont célèbres. Le quatrième mois de la saison des pluies est kuâr (septembre), que l'on considère comme

[1] Ceci est un jeu de mots que la traduction ne peut pas rendre. Le mot persan چشمه *source*, s'applique aussi à la source de la lumière, au soleil. L'auteur fait allusion aux nuages qui couvrent le soleil.

la porte du froid. Dans ce temps il pleut *ordinairement* des jours entiers de suite; mais comme cette pluie n'offre aucune particularité, nous ne nous y arrêterons pas...

DESCRIPTION DE L'ÉLÉPHANT [1].

Parmi les quadrupèdes de ce pays, l'éléphant est un animal étonnant. Quant à sa forme et à ses qualités, il est distinct de tous les autres. Sa stature est extrêmement élevée, et sa corpulence le rend semblable à une montagne. Quant à la force il l'emporte sur la plupart des animaux. La couleur des éléphants est généralement noire, on en voit cependant aussi quelques-uns de bruns. De plus, il y en a de grands et de petits; on nomme les petits *kumendhyâ*, et les grands *kunjal*. Au lieu de nez ils ont une longue trompe qui ressemble à un dragon, et au moyen de laquelle ils enlèvent et prennent tout ce qu'ils veulent. Leurs oreilles sont tellement larges qu'elles sont semblables à un van; et lorsqu'ils les agitent, elles produisent une bouffée de vent. Leurs deux dents ont à peu près la longueur d'un gaz; elles sont attachées au fond de la bouche, l'une d'un côté, et l'autre du côté opposé; elles sont blanches à tel point qu'elles effacent l'éclat de la bougie de camphre, et si fortes qu'elles peuvent briser en pièces une montagne. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que les membres de cet animal sont tous conformes à sa stature, si ce n'est ses yeux qui sont relativement petits. Dieu en connaît le motif, mais comment la créature pourrait-elle le savoir?

[1] Voyez l'*Ayeen Akbery*, tom. I, pag. 114.

Toutefois on peut s'imaginer que peut-être le Créateur n'a pas fait plus grands les yeux de l'éléphant, de crainte qu'il ne devînt orgueilleux. Il lui a même donné la vertu d'humilité. En effet, debout devant sa mangeoire, il jette souvent avec sa trompe de la terre sur sa tête; mais lorsqu'il se met en fureur, le tigre le plus fort ne saurait lui résister. De terreur, à un seul de ses cris, son foie se change en eau, et il n'ose l'attaquer. Aussi les hommes expérimentés reconnaissent-ils qu'un éléphant guerrier, au moment du combat, vaut mille braves cavaliers. La vérité est, que l'éléphant est tellement brave, qu'il ne fait pas plus d'attention au canon et au fusil, qu'aux insignifiants feux d'artifice *qu'on lance pour l'arrêter.*

VERS.

Que sont ces fusées pour qu'il y prenne garde? S'il en arrive quelqu'une jusqu'à lui, et qu'elle l'atteigne, il en brise le bâton et le mâche comme une canne à sucre, et de sa trompe il arrache les liens de paille dont on veut entraver ses pieds.

Lorsqu'en élevant sa trompe, et poussant un cri, il se précipite sur l'ennemi, un escadron de cavaliers est pour lui comme un roseau. Hélas! les pas des piétons s'arrêtent dans la poussière. Personne ne trouve moyen de s'échapper; il semble qu'on ait enlevé à chacun le pied de la fuite.

Dans le fait, l'éléphant est pareil à l'étendard de la victoire. Il est vraiment l'ornement de l'armée. Ceux qui le montent sont plus élevés que tous les autres, et la bénédiction céleste accompagne le bonheur qui suit ses pas.

Sa valeur *pécuniaire* est plus grande que celle de la

plupart des chevaux[1]; car un domestique peut, s'il le veut, acheter pour cinquante roupies un cheval, tandis que l'éléphant n'est attaché qu'à la porte des personnages opulents. Une troupe de gens montés à cheval est précédée d'un simple officier (*riçâla-dar*), mais la file des éléphants ne se trouve que derrière le roi et le vizir. Quelque agile à la course que soit un cheval, il ne peut faire plus de quarante à quarante-cinq kos, tandis que l'éléphant fait de quatre-vingts à quatre-vingt-cinq kos sans être fatigué; et malgré la masse énorme de son corps, il marche si légèrement, que celui qui le monte ne sent pas en son corps le moindre mouvement[2], et que personne n'entend le bruit de ses pas. Il est si compatissant, que s'il voit un petit enfant au milieu de son chemin, il l'enlève avec sa trompe, et le met en sûreté, dans la crainte que l'atome du mal ne lui arrive. Il est si chaste qu'il ne fait attention qu'à la femelle de son espèce, et ne s'accouple point à elle devant l'homme. Les petits des éléphants naissent le plus souvent dans les forêts; mais si par hasard les femelles sont couvertes, et mettent bas dans un village, cet accident est considéré par le chef de l'endroit comme d'un mauvais augure. La vie naturelle de cet animal est semblable à celle de l'homme, savoir, de cent vingt ans. Sa jeunesse se prolonge jusqu'à soixante ans; elle est mêlée de folie et de sagesse. Dans

[1] « Le plus bel éléphant ne se vend pas plus de 5 à 6 mille roupies, 12,500 ou 15,000 francs, dit plus loin l'auteur, tandis qu'un bon cheval arabe ou persan se vend jusqu'à plus de 25 mille roupies, ou 62,500 fr. »

[2] A la lettre : « l'eau du ventre de celui qui le monte ne remue pas » سوارکی پیت کا پانی نہ ہلی.

cette période de leur vie les éléphants se plaisent à s'opposer l'un à l'autre, et en se battant ils agissent avec ruse. Quelquefois celui-ci pousse violemment celui-là; d'autres fois cet autre le repousse de la même manière. Leur bravoure consiste dans les torsions des trompes, les frottements des têtes, et les coups de dents. Ils peuvent se soulever et se porter. En les voyant on dirait que c'est une montagne qui heurte une autre montagne, ou qu'un dive est aux prises avec un autre dive. Dans cet instant quelle force humaine oserait s'en approcher? Il n'y a que les individus munis de longs pieux ou de lances aiguës, lesquels armés de leurs piques, et ayant mis le feu à des artifices, peuvent venir auprès d'eux. Les cornacs savent leur faire exécuter beaucoup de choses. Si un d'eux vient à être tué par l'ennemi, un autre monte tout de suite sur l'animal. Leur adresse et leur hardiesse est digne d'applaudissements; car dans ces circonstances, par la force de leur crochet de fer, et à cause de la place qu'ils occupent sur l'animal, ils vaincraient un dive.

VERS.

Dieu a donné une telle puissance à l'homme, que tous les animaux sont sous sa dépendance. Les plus grandes affaires s'accomplissent par lui, et toutefois il n'est lui-même qu'une grande calamité.

DESCRIPTION DU BOEUF DU GUZARATE ET DES MOYENS DE TRANSPORT.

Parmi les bœufs de ce pays, le meilleur est celui du Guzarate; car le bœuf de Nâgaur[1], qui est, à la vérité,

[1] Pays près du Marwar dans la province d'Ajmir.

préférable aux autres espèces, est loin d'atteindre à celle-ci. Son apparence est très-belle; il est élevé de stature, et admirable de forme. Il est apprécié des rois, des vizirs, des pauvres, de chacun. Son petit trot est tel, qu'un cheval de l'espèce nommée *turkî,* qui va l'amble, ne pourrait l'atteindre; et lorsqu'il galope, le cheval arabe le plus agile reste derrière lui...

On sait aussi que la gârî[1] est une invention particulière aux gens de l'Inde. Ceux qui s'en servent y sont parfaitement à l'abri, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il fasse du vent ou de la pluie[2]. Quatre individus peuvent s'y tenir assis, tout en causant à leur aise; et ainsi ils jouissent, quoiqu'en voyage, des agréments de la résidence dans leur demeure. La gârî a deux roues, qu'elle soit recouverte d'un tendelet, ou qu'elle n'en ait pas. Si elle est légère et de forme exiguë et basse, on la nomme *manjholî;* si elle est très-petite et très-légère, on la nomme *gaïnî.* Dans ce dernier cas les bœufs aussi sont extrêmement petits, et on les nomme *gaïnas.* Ils sont d'une espèce particulière. Le rath[3] à quatre roues n'est pas préférable à la gârî. Comparé au premier, ce dernier véhicule, en effet, ne lui est pas inférieur. Dans le rath, de même que dans la gârî, les cahots se font peu sentir. Il est digne d'être la voiture des amirs et des omras. Dans le fait quelques-unes de ces voitures

[1] Sorte de chariot qui ressemble aux voitures des blanchisseuses.

[2] Ici il y avait dans le texte imprimé une transposition dans la pagination, qui altérait le sens de ce morceau. M. Duncan Forbes a découvert l'ordre véritable.

[3] Autre espèce de chariot. C'est le nom des anciens chars de guerre indiens. On donne aussi ce nom au char du soleil.

sont si bien faites et si légères, elles ont de si jolies peintures, que les gens qui les voient en sont stupéfaits, comme la figure peinte sur un mur. Il y a aussi au-dessus, pour les recouvrir, des tentures ou simplement de laine, ou brodées, et d'autres manières. Elles ont tant de propreté et d'élégance, que si le soleil était sur la terre au moment de leur passage, il descendrait de son char pour monter dans celui-là, et s'y asseyerait; et si le râjâ Indra lui-même les voyait, il ne voudrait plus appuyer le pied sur son trône. Aussi à cause des avantages que présentent ces voitures, les princes et les omras s'en servent dans les promenades qu'ils font pour se distraire.

Quoique ces personnages distingués ne montent que rarement sur ces sortes de chars, cependant on ne manque pas de changer, selon la saison, les tentures qui doivent les couvrir. Dans les chaleurs on emploie le khas[1]; du temps des pluies, la toile cirée; du temps des froids, une étoffe de laine. Toutefois, en général, ce sont des banquiers, des changeurs, des joailliers, des employés qui se servent de ces chars, ou bien les femmes des Musulmans et des Hindous. Souvent aussi de jolies bayadères, d'élégantes courtisanes se servent de ces chars. Dans ce cas elles les couvrent d'ornements brillants; elles pendent au cou des bœufs des clochettes, et à leurs cornes des joyaux d'or ou d'argent; elles attachent des pièces de métal et des cymbales à l'essieu, et elles placent dans les timons des sonnettes. Montées sur ces chars ainsi arrangés, elles

[1] Le vétyver (*andropogon muricatum*).

vont et viennent avec grande pompe dans les foires et les lieux fréquentés par la foule, ou bien elles parcourent les jardins. La vérité est que leur présence fait perdre l'esprit et le sentiment à ceux qui les voient. On dirait, en effet, que les trônes des péris sont portés au son des cymbales.

VERS.

Là où elles passent, qui pourrait avoir le temps de les regarder? et dans ce cas quel en serait le résultat, puisqu'en les voyant on reste immobile comme la peinture d'un mur? Lorsque par hasard le rideau des chars est écarté par le vent, la beauté coquette de ces femmes brille de tout son éclat. Si elles passaient devant l'éclair, ébloui lui-même il serait agité au point de rouler dans la poussière.

Sur les voitures des femmes honnêtes il y a des tentures ou couvertures *solidement* attachées; ainsi comment pourrait-il se faire qu'il s'y trouvât une fente ou une ouverture semblable à un cheveu?... Mais cet usage n'est réellement qu'une exigence de l'orgueil; car lorsqu'il passe une de ces voitures splendidement couverte, il entre naturellement dans l'esprit des promeneurs et des gens des marchés qu'il y a au dedans quelque beauté lunaire digne d'exciter la jalousie des fées. Toutefois le trop grand luxe pour les voitures des femmes est très-répréhensible, selon quelques amîrs dignes de confiance. Au fond l'usage de ces équipages, en général, est réellement avantageux. Leur forme particulière dépend du goût de la personne qui les emploie; mais les cahots sont un fâcheux inconvénient. Outre les différentes espèces de voitures que nous avons signalées,

il y en a d'autres de fantaisie, qui sont dues à des gens de goût qui en font usage, et à d'habiles ouvriers. Bref, pour les rois et les empereurs, on se sert du véhicule nommé *takht* (trône) et du *nalkî* (sorte de litière); pour les amîrs, du *palkî* ou palanquin garni de franges; pour les princesses et les femmes de vizirs et d'amîrs, du mahâdol[1], du chandol[2], du sukhpâl, du myâna[3]; et pour les femmes des pauvres du dolî. Une dame distinguée ou noble ne sort pas à pied; et une personne qui n'est pas mahram[4] pour elle, ne voit ni sa taille ni sa stature.

SUR LES HABITANTS DE L'INDE.

Les habitants de l'Hindoustan, tant Hindous que Musulmans, s'habillent généralement bien, et se nourrissent sainement. Ils ont l'air gracieux; ils sont d'un agréable naturel, affables, fidèles, de bonne conduite; ils savent apprécier l'amitié; ils sont scrupuleux observateurs de leur parole; ils sont bons, compatissants et sensibles; ils ont de la capacité; ils sont d'un caractère égal et gai; ils sont justes et sincères dans leur amitié; ils ont de l'élévation dans leurs vues, et ont la conscience timorée. C'est ainsi que les banquiers sont tellement fidèles, que si quelqu'un, par exemple, place chez eux secrètement en dépôt, sans témoins, mille roupies lui appartenant, ils les lui remettent au moment même

[1] Sorte de grande et belle litière.

[2] Sorte de palanquin, avec deux timons ou pieux pour le porter.

[3] Deux autres sortes de palanquins.

[4] On nomme ainsi les personnes admises légalement dans le harem.

que le dépositaire le réclame, sans excuse et sans retard...

VERS.

Tous les habitants de l'Hindoustan sont capables, savants, habiles, et connaissent le mérite. Ce qu'ils disent de bouche, ils le font avec plaisir; ils ne mettent pas de différence dans le vendre et l'acheter [1]; ils possèdent douceur, modestie, pudeur et fidélité; ils ont en partage le calme, la générosité, la bienfaisance, la libéralité. Leur conduite est telle quant à ce qui concerne l'amitié, qu'ils donnent jusqu'à leur vie, à combien plus forte raison leur bien. Ils possèdent abondamment les perfections du genre humain. Dans un seul d'entre eux on trouve les vertus dn monde entier.

Les soldats (*sipâhîs*) de ce pays sont extrêmement fidèles, dévoués, soumis; ils renoncent facilement à la vie, d'après le désir de leur général. Ils sont susceptibles du plus grand attachement; ils meurent s'il le faut, mais ils ne tournent pas le dos. La règle ordinaire des courageux et braves cavaliers de ce pays, c'est que lorsque le tour des flèches et des balles a passé et que l'heure de la mêlée arrive, ils descendent de cheval, tirent l'épée du fourreau, et en viennent aux mains avec leurs adversaires. Ils agissent ainsi afin que si l'un des deux partis vient à avoir le dessus sur l'autre, il ne puisse pas arriver que les vaincus disent: « Puisque nous sommes cavaliers, venez maintenant, faisons galoper nos chevaux, et conservons nos vies en sûreté; car la vie est une chose excellente et précieuse. » Un proverbe cé-

[1] C'est-à-dire, qu'ils traitent aussi bien celui qui leur achète, que s'ils achetaient eux-mêmes.

lèbre dit : « La vie, comme un hôte, vient nous visiter une fois, mais non pas deux fois. » Il faut donc couper d'abord le pied de la fuite, afin de ne pas abandonner le champ de bataille. Tant pis si on vous tranche la tête.

VERS.

Au jour du combat, les braves dignes de renommée ne gardent pas dans le corps les pieds de la fuite. Leurs pas ne vont jamais en arrière; ils finissent par être tués étant taillés en pièces, tellement ils combattent. Jamais ils ne se débandent; ils sont tellement immuables, qu'ils ne cèdent jamais le terrain, quand même la terre s'évanouirait sous leurs pas.

Lorsque des zamîndârs de ce pays se révoltent, par une raison quelconque, contre le gouverneur, avant de marcher au combat ils confient leurs femmes à des gens sur la fidélité desquels ils peuvent compter; et lorsque ces gens voient que le gouverneur est vainqueur, et que les zamîndârs doivent se résigner à périr, ils endurcissent leur cœur, et par point d'honneur ils tuent les femmes toutes à la fois, et se tuent ensuite eux-mêmes. On nomme cette action *jauhar*. Toutefois cette pratique n'est pas particulière aux zamîndârs; car aussi, quand de nobles personnages, jaloux de leur honneur, voient qu'ils sont avilis étant en butte aux vexations des rois, ils abandonnent avec résignation la vie, et jamais ne renoncent à leur fierté...

Les femmes de l'Inde sont incomparables pour la beauté... Sans doute les autres pays ne sont pas dépourvus de belles; mais je soutiens qu'ici les femmes ont un

charme tout particulier. La perfection des formes, la gentillesse des mouvements, l'attrait des minauderies, les manières agaçantes, la recherche dans la parure, tout cela se trouve-t-il de même dans un autre pays? Il est bien connu que la province de Dehli est particulièrement célèbre pour ce qui concerne la beauté sans art. Les femmes étrangères au corps d'argent qui viennent à Dehli dans leur jeune âge, perdent en quelques jours leur caractère maussade, et acquièrent une aimable beauté. En effet chaque maîtresse (femme) qu'on voit ici, est maîtresse dans l'art de séduire le cœur et de l'enlever, dans l'adresse et la hardiesse. Lorsqu'elle en forme le dessein, d'un regard elle rend fous les sages, et en un instant elle arrache aux gens dévots le vêtement de la piété. En voyant la coupe de son œil, celui qui servait Dieu depuis cent ans devient un débauché, et l'abstinent courbé sous le poids des années devient un idolâtre.

VERS.

Toutes ces femmes sont d'habiles praticiennes dans l'art de séduire. Elles savent se draper de la manière la plus gracieuse. Quelle que soit celle que vous voyez, elle est unique pour la fraîcheur, elle surpasse Laïla en grâce et en amabilité. Si elle entr'ouvre seulement ses douces (*schîrîn*) lèvres, Shîrîn elle-même ne peut dire autre chose, si ce n'est qu'elle lui rend les armes. Elle blesse pour toujours le cœur de ses amants, elle tue avec ses yeux qui elle veut. L'homme religieux qui a pu l'apercevoir dans tous ses atours, donnerait, pour la contempler à son gré, la piété qu'il a en partage. Elle pourrait dévaster la religion des Musulmans, et des Hindous faire des Musulmans. En un instant elle changerait une mosquée en pagode, et établirait dans le sanctuaire de la Mecque le siége de l'infidélité. L'éloge de ces

beautés ne peut avoir de limite, la plume est impuissante à les décrire; renonçons-y donc.

En résumé, on ne saurait trop louer le pays de l'Inde et ses habitants. En effet tous ceux qui l'ont connu, grands ou petits, pourvu qu'ils aient eu de l'intelligence, l'ont apprécié comme il convient; que dis-je? ils ont désiré s'y établir. C'est ainsi que beaucoup de gens venus de la Perse s'y sont fixés, oubliant leur propre pays; de faquîrs ils sont devenus amîrs, et de pauvres riches.

VERS.

Quoique dans toutes les parties de l'univers il y ait des habitants aussi bien que dans l'Inde, toutefois l'Hindoustan n'en est pas moins un pays merveilleux. Si au matin un faquîr est venu ici, avant le soir on le voit amîr. Dans un moment le piéton devient cavalier; et celui qui est arrivé dépourvu de tout, obtient ce qu'il désire.

Tel était en effet jusqu'à Aurang-zeb l'état de l'Hindoustan, et telle était son admirable prospérité. Mais à partir du temps de Farrukh-siyar, la corruption s'introduisit dans l'empire. Muhammad Schâh aimait trop ses plaisirs pour pouvoir supporter *le poids de la couronne.* Toutefois l'empire subsista jusqu'à son temps; mais il fut comme un marché. Ce fut sous Ahmad Schâh qu'on put considérer le sultanat comme terminé. En effet beaucoup d'amîrs respectables se renfermèrent chez eux; et des nobles pleins d'honneur fermèrent leurs portes, et moururent de misère; mais la plupart se dispersèrent, et allèrent se fixer *un peu* partout. Heureux est l'état des habitants de la province du Bengale, qui est soumise à l'administration des chefs honorables

de la Compagnie des Indes Orientales. Par cette raison le Bengale est jusqu'aujourd'hui dans un état prospère; mais, excepté cette province, l'injustice règne partout. Le gouverneur général, lord Wellesley[1], travaille avec vigueur à la discipline du pays. Espérons que par la faveur céleste il pourra accomplir ce qu'il désire, et que le Bengale acquerra bientôt tout l'éclat dont il est susceptible.

Tout l'Hindoustan, y compris les provinces du Bengale, du Décan et du Candahar, renferme vingt subas[2], cent quatre-vingt-dix sarkars[3], deux mille deux villes, villages ou bourgs; et son revenu est de huit arbs[4] huit karors[5] huit lâkhs[6] quatre-vingt mille cinq cent quatre-vingt-trois dâms[7].

PROVINCE DE SCHÂHJAHÂNABÂD OU DEHLI.

On sait par les chroniques indiennes et persanes, que la ville d'Hastinâpur[8] sur le Gange était dans les temps anciens la capitale des rois de l'Hindoustan, et se

[1] Frère du célèbre Wellington et de lord Cowley.

[2] Ou province.

[3] Ou district. Cette division territoriale représente assez bien nos départements.

[4] L'arb vaut cent millions.

[5] Le karor vaut dix millions.

[6] Le lakh vaut cent mille.

[7] Le dâm est, selon Afsos, la vingt-cinquième, d'autres disent la trente-quatrième partie d'un paiça, lequel vaut à peu près trois liards. Le compte est fait en dâms.

[8] Ce mot ne signifie pas *ville des éléphants*, comme l'ont dit beaucoup d'indianistes; mais *ville d'Hastin* son fondateur. (Wilson, *Wischnu-Purana*, p. 461.)

faisait remarquer par son étendue et sa splendeur, à tel point que la langue ne saurait le décrire. Quoique maintenant elle soit très-florissante, néanmoins elle est loin de l'être comme sous les pandaus et les koraus. Ces deux tribus s'étant séparées à la suite des dissensions qui eurent lieu entre elles, les pandaus quittèrent cette ville, se retirèrent dans la ville d'Indraparast sur la Jamuna, et en firent leur capitale. Après un peu plus de douze cents ans de l'ère de Bikrmâjit, le râjâ Atak Pal Tonor bâtit, en lui donnant son nom, une ville avec une citadelle. Après lui le sultan Cutb uddîn Ipak et le sultan Schams uddîn Altamsch y fixèrent leur résidence; mais le sultan Guiyâs uddîn Balban bâtit une autre forteresse en 668 de l'hégire, et lui donna le nom de Marzagan. Ensuite, en l'an 686, le sultan Muïzz uddin Kaïcubâd bâtit au bord de la Jamuna une autre ville spacieuse avec de beaux édifices. Il donna le nom de Kîlû-garhî à cette ville, dont Khusrau[1] a fait la description dans son poëme intitulé *Quirân ussaadaïn*[2]. Plus tard le sultan Jalâl uddîn Khalijî bâtit la ville de Kuschk-lal[3], et le sultan Ala uddîn celle de Kuschk-sabz[4], et ils firent de ces villes leur capitale respective. Ensuite le sultan Guiyâs uddîn Taglic Schâh, en l'an 725 de l'hégire, bâtit la ville de Taglicâbâd. Son fils, le sultan Muhammad Muïzz uddîn Jaunân, jeta encore les fondements d'une

[1] Il s'agit ici du célèbre poëte persan-hindoustani, sur lequel on peut consulter le tome premier de cet ouvrage.

[2] C'est-à-dire, la conjonction des deux planètes heureuses (Jupiter et Vénus).

[3] C'est-à-dire, forteresse (kiosque) rouge.

[4] Forteresse (kiosque) verte.

autre ville, et bâtit un château de mille colonnes, ainsi que d'autres beaux et vastes édifices de marbre. Puis, en 755 de l'hégire, le sultan Firoz Schâh fonda la ville spacieuse de Firozâbâd, et ayant détourné la Jamuna, il la conduisit sous les murs de cette ville. En outre il bâtit, à la distance de trois kos, un édifice avec une tour pour servir d'observatoire. Cette tour est encore sur pied, et le peuple la nomme l'obélisque de Firoz Schâh. Ensuite le sultan Mubârak Schâh fonda Mubârakabâd; et en 938 de l'hégire Humayûn Padschâh après avoir réparé et reconstruit le château d'Indraparast, lui donna le nom de Dîn-panâh[1], et y établit le siége de son empire. Scher Schâh le Pathân détruisit Kuschk-sabz, et fonda une autre ville. Son fils Salîm Schâh bâtit Salîm-garh, château qui existe encore à Dehli au milieu de la Jamna, vis-à-vis le fort d'Arak. Quoique les rois dont nous venons de parler eussent chacun fondé une ville particulière, et y eussent établi le siége de leur résidence royale, néanmoins Dehli continua, de règne en règne, d'être reconnue comme capitale des empereurs de l'Hindoustan. Schâh-jahân, deuxième sâhib quirân[2], en l'an 1048 de l'hégire, le douzième de son règne, bâtit, contiguë à Dehli, une ville à laquelle il donna le nom de Schâhjahânabâd. Par ses soins cette ville acquit un tel lustre et une telle prospérité, que toutes les

[1] Asile de la religion.

[2] C'est-à-dire, *possesseur de la conjonction* (des deux planètes heureuses, savoir, Jupiter et Vénus). On nomme ainsi ce souverain, aussi bien que Timour, parce que le phénomène astronomique dont il s'agit, et qui est considéré comme du meilleur augure, eut lieu quand Timour, et plus tard quand Schâh-jahân montèrent sur le trône.

villes des anciens rois, villes dont il a été fait mention, ont perdu leur nom. Toutefois le nom seul de Dehli est resté : ainsi plusieurs grandes rivières se mêlent à l'Océan; mais son nom seul est mentionné. La forteresse de pierres rouges est bâtie si solidement et avec tant d'élégance, que la langue de l'architecte du destin[1] est muette au sujet de ses perfections. Ainsi une autre construction semblable à celle-là est une chose impossible. En outre les divers édifices *de cette ville* sont nombreux, élégants et agréables; et ses jardins sont les plus beaux de ceux du monde. Partout il y a des ruisseaux d'eau courante. Dans chaque endroit on voit des étangs pleins comme une coupe. De quelque côté qu'on jette les yeux, on aperçoit un nouvel aspect; et en quelque endroit que le regard tombe, il peut à bon droit se fixer. Si Rizwân voyait la beauté de ce lieu, il ne voudrait plus garder la porte du jardin du paradis.

VERS.

Chaque endroit de *Dehli* offre l'aspect du paradis; que dis-je? quant au bon arrangement, il vaut le double du paradis. Les jardins d'ici portent toujours des fleurs et des fruits; l'automne ne trouve pas accès jusqu'à eux. La couleur et l'odeur des roses est au-dessus de ce qu'elle est dans le reste du monde. La douceur des fruits est autre chose qu'ailleurs. La couleur des oiseaux d'ici est extraordinaire; leur chant est particulier. A quoi comparerai-je les choses de ce pays, puisqu'elles n'ont pas d'objets de comparaison?

[1] C'est-à-dire de Dieu : allusion à la parole de Dieu, contenue (selon les Musulmans) dans le Coran. Par cette hyperbole orientale l'auteur veut dire que le Coran lui-même ne pourrait célébrer dignement cette forteresse.

Autour de cette ville fortifiée il y a un fossé extrêmement large, et d'une telle profondeur, que celle de la terre ne saurait lui être assimilée. L'eau de ce fossé est tellement limpide et transparente, qu'on apercevrait nettement au fond une graine de pavot dans une nuit obscure, et qu'un aveugle qui y plongerait l'en retirerait sans doute.

Désireuse de voir cette ville admirable, la Jamuna arrive du côté de l'orient, et y coule avec beaucoup d'eau et de force. En effet, feu le nawâb Alî Mardân Khân[1] ayant coupé la rivière susdite, l'amena dans la ville, au travers du mont nommé Sarmar. Ainsi s'accrut la beauté des rues et du bazar, et l'éclat de la ville fut doublé; alors on se mit à établir dans la plupart des maisons des jets d'eau fraîche, et dans les palais des bassins et des réservoirs; enfin les jardins et les parterres furent facilement arrosés. Ce grand personnage était vraiment bihischtî[2]; car par ses soins le roi aussi bien que le pauvre ont joui de l'abondance.

Le mur des remparts est très-solide; il est formé de pierres très-dures; l'esprit ne peut se faire une juste idée de la hauteur de son élévation, de sa belle architecture. Bien plus, il ne peut concevoir l'étendue d'un seul

[1] Noble persan, dont le palais est actuellement l'habitation du résident anglais. (*As. Journ.* N. S. XIV, 5. Hamilton, *East India Gaz.* I, 489.)

[2] Ce mot, qui dérive de *bihischt*, paradis, signifie *céleste* (*paradiseus*); mais comme le paradis est, selon les Orientaux, un lieu agréable, surtout par la fraîcheur, par les rivières et les ruisseaux qui le parcourent, on donne métaphoriquement, dans l'Inde, le nom de *bihischtî* aux porteurs d'eau. De là le jeu de mots du texte, qui ne peut être compris qu'au moyen de cette explication.

côté de ses murs. Au dedans et au dehors *il y a* quantité d'habitations presque sans intervalle, et grand nombre de beaux édifices et de maisons charmantes de divers genres. Dans ses jardins, le printemps n'est pas suivi de l'automne. Il semble qu'on y soit sous l'influence des talismans. Chaque quartier de cette ville est plus spacieux qu'un climat[1]; sa plus petite rue est plus grande qu'une ville. Il y a foule en chaque lieu, et partout il y a de quoi satisfaire les regards.

Les habitants de différentes villes et de divers villages ont fixé là leur résidence, y ayant trouvé leur avantage et leur bien-être. On y voit en abondance des personnes de toute espèce et des objets de chaque royaume. Il est impossible d'y manquer d'une chose quelconque. Quoique tout le bazar soit très-remarquable, cependant la principale rue est ce qu'il y a de plus beau dans la ville entière. Chacune de ses boutiques est incomparable. Les marchandises qui y sont étalées sont dignes du roi. L'emplacement du marché est tellement *dilaté*, que le cœur se *dilate* en le voyant; il est tellement propre, que si on y répandait du riz *cuit*, on pourrait le manger encore. Là les courtiers ne daignent pas regarder les commerçants, et les plus petits marchands ne font pas cas des joailliers; le magasin d'un seul mercier a autant de mercerie que tout Constantinople; le comptoir d'un changeur vaut tous les comptoirs de l'Irân.

VERS.

Dans chaque boutique les roupies tintent. Toute la nuit les

[1] Les Musulmans appellent ainsi une partie du monde; ils en comptent sept.

coupes font entendre du bruit. De tous côtés il y a des monceaux de fleurs; chaque rue et ruelle fait honte aux jardins. L'abondance des fruits est telle, qu'elle est pareille à celle qui existe à Ispahân. Celui qui ira au marché demander des mets de différents genres, en reviendra avec la quantité suffisante pour une troupe *de gens*. S'il s'agissait d'approvisionner un royaume entier, un seul marchand pourrait le faire à l'instant. Si une armée entière voulait des munitions, on en trouverait là suffisamment en un jour. L'ouvrier n'y est jamais sans travail. La vente et l'achat a lieu sans cesse. Le magasin de pierreries le moins fourni est une véritable mine de pierreries. Si on transportait ici les richesses d'un climat entier, un seul banquier pourrait s'en charger sur-le-champ. Pourquoi un marchand serait-il soucieux, puisque la vente de toute chose ne manque jamais d'avoir lieu?

En effet on ne saurait trop louer ce lieu fortuné. Le grand marché de Dehli est entre autres remarquablement beau; son vaste emplacement est très-propre; les édifices qui l'entourent sont admirablement construits et élevés. Cet endroit est la jalousie des jardins; chaque boutique est, par sa beauté, l'image du printemps; tous les ouvriers sont dans un heureux état; leurs magasins sont pleins d'argent monnayé, de marchandises et de bijoux; là le manque d'aucune chose ne se fait sentir; là personne n'est triste.

VERS.

Sa porte est celle du jardin[1]; il est la plus belle page de l'album du monde. En voyant d'un seul coup d'œil son étendue, le cœur ne serait plus resserré pour toujours. Parcourir ce bazar fait oublier le chagrin dans un moment; sa promenade est très-agréable en tout temps. Si Manès avait seulement aperçu ce bel

[1] Ou *Gulistan* : allusion à l'ouvrage de Saadi qui porte ce titre, et aux portes ou chapitres qui le composent.

endroit, il n'aurait pas pris le nom d'*Arjang*[1]. Quant à moi, je fais d'autant plus volontiers l'éloge de ce marché, que c'est là que la langue du marché (camp) a pris naissance[2].

Le marché pour les esclaves et le bétail est séparé; son étendue est plus grande que celle du monde; il est rempli de quadrupèdes de différentes espèces; le sol en est extrêmement propre et uni.

Partout il y a du monde en foule; partout règne la gaieté. Çà et là on voit des jockeys faire caracoler des chevaux de différentes espèces; les acheteurs sont autour des courtiers. Là le trafic a lieu instantanément; tous les courtiers sont riches et fiers de leur argent.

L'un étend la main pour acheter un cheval, l'autre debout marchande un bidet. D'un côté de braves sipahis étendent leurs housses sur les bancs des maisons, s'y assoient et arrangent leurs pipes *pour fumer;* d'un autre des jeunes gens à la mode, se tenant courbés, sont assis en cercle. Ici quelques fats parlent d'une boulette de tabac qui s'est mise en morceaux; là deux ou quatre petits-maîtres, sans cesser de parler, assaisonnent chacun séparément leur riz. Bref un bruit pareil à celui

[1] Ce mot signifie proprement, le livre embelli de dessins, que Manès prétendit avoir reçu du ciel; et par suite le lieu où il en fit l'exhibition, sa galerie ou son atelier de peinture : car il était, dit-on, un excellent peintre. D'autres assurent que c'est le nom d'une caverne qu'il avait sculptée. L'auteur veut dire que Manès, au lieu de prendre ce surnom, se serait fait plutôt nommer *Manès du bazar de Dehli*, tant ce marché est beau.

[2] *Urdû* اردو signifie *camp;* mais on donne aussi ce nom au marché de Dehli, parce qu'à l'époque de la conquête des Mogols, il était surtout fréquenté par les soldats vainqueurs. C'est là que les Musulmans prétendent que fut formé l'hindoustani du nord, et c'est ainsi qu'ils en expliquent l'appellation d'*urdû*.

d'un lieu de pèlerinage, et une affluence semblable à celle de la procession des piques[1], ont lieu chaque jour, excepté le vendredi à midi[2].

VERS.

Là on ne fait cas d'aucune marchandise, tellement la vente des chevaux y est considérable. En effet les chevaux de chaque province y sont sans nombre. Si vous en demandez un, on vous en offre mille. Cependant, malgré cette quantité, le prix en est élevé. Si vous désirez le bon marché, où pourrez-vous le trouver? Comme ces chevaux sont très-recherchés, leur valeur augmente de plus en plus. Ne prenez pas la peine de demander le prix d'un cheval. Un bidet du Kankaï [3] se vend autant qu'un cheval turc. Ici jeunes et vieux veulent un cheval et l'achètent. Que dis-je? l'enfant même dit à sa nourrice : Amène-moi un cheval. Comment quelqu'un lui donnerait-il un jouet autre qu'un cheval? Les potiers connaissant cette disposition, ont fait des chevaux avec de la terre, qui acquiert ainsi la valeur de l'argent.

Bref chaque endroit de cette ville, dont les fondements sont bénis, est délicieux et dans un état prospère; ainsi on y voit nombre de mosquées, de monastères, de colléges élégants et agréables, et quantité de maisons et de jardins. Je dois citer entre autres la grande mosquée, qui en l'année 1060 de l'hégire, vingt-quatrième du règne de Schâh-jahân, fut construite au milieu de la ville en pierres rouges, de telle façon que

[1] C'est-à-dire de celle des dévots à Schâh Madâr. Sur ce personnage célèbre on peut consulter mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.

[2] Dans les contrées musulmanes le travail n'est interrompu le vendredi qu'à midi pour la prière solennelle.

[3] Pays plus connu sous le nom de *Concan*.

jamais les anciens ne virent un semblable monument, et jamais les modernes n'en entendirent parler. Ses fondements vont jusqu'au poisson[1]; tandis que ses minarets s'élèvent jusqu'aux astres, le dôme de ses voûtes est semblable au firmament immobile; ses tours élégantes vont jusqu'au ciel; les degrés de ses chaires sont plus hauts que le marchepied du trône de Dieu; les colonnes de la voie lactée sont plus basses que celles de ses portes; son mihrâb est le lieu spécial où les prières sont exaucées, car celui qui y prie est accepté à la cour divine; ses murs sont plus grands que la digue d'Alexandre; son emplacement est semblable à celui du paradis.

VERS.

Dans le terrain dépendant du temple il y a un bassin agréable, où le riche et le pauvre trouvent abondamment de l'eau pour y faire leurs ablutions. Chacune de ses pierres est préférable à l'agate. Ce bassin est le pendant de la fontaine de l'eau de la vie. Le fidèle qui y fait son ablution, participera avec honneur à l'assemblée du jour de la résurrection. Si quelqu'un boit une goutte de cette eau, il sera purifié intérieurement. La propreté qu'elle procure est un véritable salut; c'est l'eau de la vie pour les pécheurs. Celui qui en boit une goutte ne sera jamais altéré, quand même il vivrait jusqu'au jour de la résurrection; et s'il y fait une seule fois son ablution, l'enfer aura peur de son ombre.

Quoiqu'un avantage indicible résulte de la bâtisse des mosquées et des caravansérais, ainsi que de la formation des jardins, parce que d'une part cela assure à ceux à qui on les doit un nom dans le monde, et que de l'autre il s'y trouve beaucoup d'aise pour les hu-

[1] Sur lequel, selon les Indiens, repose la terre.

mains; néanmoins la construction des bains est aussi importante, car elle est favorable au vieillard et au jeune homme, et chasse la peine du cœur de tous. Aussi dans cette ville s'opère-t-il, par l'effet des bains royaux (publics), un bien général : personne n'en est privé. Quant à leur construction, elle est préférable à celle des bains de Platon. Les portes de ces bains et leurs murs sont de la plus belle forme; la surface extérieure de leur dôme se joint au globe de feu (le firmament), tandis que les fondements de leurs murs touchent au centre de la terre. Le vestiaire est un endroit délicieux; le bassin de ces bains est pour les tempéraments secs l'eau de la vie, et leurs étuves sont l'approvisionnement de ceux qui sont brûlés par le feu. La lune est le miroir où leurs persiennes vont se réfléchir, (à cause de leur hauteur.) La chaleur *des étuves* développe la chaleur naturelle, et la fraîcheur *de l'eau du bain* augmente la fraîcheur naturelle.

VERS.

Tous, grands et petits, trouvent ici du bien-être; aussi les bains sont-ils le meilleur lieu. Quiconque se frottera d'huile une fois dans ces bains, n'aura jamais une maladie de peau. Pour se laver des souillures du cœur, il suffit de se plonger une fois dans ce bassin. La poussière du chagrin ne restera pas sur le cœur de celui qui s'y baignera un instant. Pour décrire ces bains, un éloquent poëte ne pourra faire que des vers qui se ressentiront de la fraîcheur de leur eau, quoique empreints de la chaleur poétique [1].

[1] Ou peut-être, son discours sera *chaud*, c'est-à-dire, aura du succès; de même qu'on dit *un marché chaud*, pour *un marché très-fréquenté*.

En un mot les édifices de la ville sont sans pareils; et outre ceux dont il a été parlé, il y en a quantité d'autres. Mais autant dans l'intérieur de la ville les habitations sont nombreuses, autant il y a au dehors un grand nombre de tombeaux. On voit *en effet* dans les environs les sépulcres de beaucoup d'empereurs, de vizirs et d'amîrs. Le plus considérable de tous, celui de l'empereur Humayûn, est sur la rive de la Jamuna, dans le fort de Kaïcubâd nommé Kîlû. En outre les tombeaux des savants, des hommes remarquables et des faquirs, qui au temps de leur vie ont été célèbres dans le monde, s'y trouvent en telle quantité qu'ils forment comme une ville de muets.

LE SARKÂR DE NARNAUL.

Narnaul[1] est un ancien village à la distance de 50 kos de Dehli; l'eau et l'air en sont très-bons, les environs en sont très-appréciés par les gens réfléchis. Les édifices sont la plupart de briques ou de pierres. Le mehndî[2] y est très-coloré; les champs de cette plante sont contigus à la ville. Souvent les enfants de ses habitants vont jouer dans ces champs; en retournant ils mettent dans leurs souliers des feuilles de cette plante; et en arrivant à leur maison, leurs pieds sont aussi rouges que la jujube. Il y a aussi du gibier de toute espèce, et en telle quantité que les chasseurs vendent quatre perdrix un païça seulement. Et aussi ceux qui

[1] C'est la patrie du père de l'auteur de l'*Araïsch-i Mahfil*, d'où ces extraits sont tirés.

[2] Ou *hinna* (*Lawsonia inermis*).

ont l'habitude de se nourrir de viande de boucherie ou de végétaux, ou qui en mangent par besoin, en trouvent en abondance; ainsi que, dans toutes les saisons, des fleurs de bonne odeur et des fruits de bon goût, qui font parvenir au cœur et au cerveau de ceux qui les désirent, le bien-être et le plaisir. Des gens distingués et nobles de toute nation habitent cette ville; mais les schaïkhs et les saiyîds y sont en plus grand nombre, ainsi que les docteurs et les savants. Jusqu'au temps de Muhammad Schâh, qui habite le paradis, cette ville était dans un état très-prospère. Les savants et docteurs *dans la loi musulmane* étaient tellement en force, que dans la lune de ramazân il n'était pas permis qu'un boulanger ou qu'un aubergiste chauffât son four avant midi, ou un torréfieur de grains son chauffoir; ou que quelqu'un, pendant la durée du jour, fumât dans le bazar : et si on se permettait une telle chose, on était puni.

Au dedans et au dehors de la ville il y a beaucoup d'édifices *tumulaires;* car des milliers de personnages éminents reposent dans cette terre. Mais le tombeau du grand saint, le saiyîd Muhammad Turk, est dans l'intérieur de la ville. Il y a longues années qu'il fut martyrisé par les infidèles. Les habitants de Narnaul rapportent, au sujet de son tombeau, des histoires étonnantes et merveilleuses qui dérogent aux lois de la nature, et ils y vont prier tous les jeudis.

Jusqu'au règne d'Ahmad Schâh, les Hindous n'avaient pu bâtir de pagodes ni dans la ville, ni dans ses environs. Mais en ce temps-là un atit[1] ayant donné en présent un

[1] Sorte de faquîr hindou.

grand nombre de roupies au frère du nawâb Muzaffar Khân Khândaurân[1], voulut y en bâtir une, et jeter ainsi les bases de l'infidélité... En effet l'atit bâtit la pagode, et l'entoura d'un petit mur. Lorsque cette nouvelle parvint à Schâh Abd ulbâqui Pîrzâda[2], il monta à cheval, et ayant pris avec lui plusieurs centaines de nobles et de plébéiens, il alla démolir ce temple jusqu'aux fondements, et traita sévèrement l'atit. Ce dernier alla se plaindre au nawâb son protecteur, qui fut très en colère, et envoya des soldats avec l'ordre d'abattre la maison du pirzâda, après l'avoir pillée. Mais le schaïkh, plein du souvenir de Dieu, continua de rester intrépidement assis dans son habitation; bien loin d'éprouver aucune crainte, il empêcha les gens de cet endroit d'agir. « Que personne, dit-il, ne vienne à mon secours et ne s'attache à moi dans ce malheur. Je n'attends aujourd'hui de secours et d'aide de personne, si ce n'est du Très-Haut; car la coutume des faquirs n'est pas de se battre. » Alors ceux qui avaient été envoyés par le nabâb considérèrent que c'était une folie que de perdre la religion, et pour ce monde de se laver les mains de la vie future. Ils traitèrent avec bienveillance le schaïkh, et aucun d'eux ne dépensa inutilement l'argent comptant de sa foi par avidité pour les biens du monde. De son côté le nabâb ayant appris ce qui était arrivé, en fut couvert de honte, et renonça à cette affaire inconvenante.

Sous le règne d'Ahmad Schâh, les gens distingués de

[1] « L'habitation de ce nawâb était à la distance de sept kos de Narnaul, et cette ville était un fief qui en dépendait. » (Afsos.)

[2] Zélé faquir musulman.

Narnaul commencèrent à perdre leurs richesses et leur influence; la désunion s'introduisit dans leur réunion, et chacun alla où il vit sa convenance. Enfin la ville susdite devint déserte, et s'en est emparé qui l'a voulu. Tel est jusqu'à ce jour l'état de cette ville; qui sait ce qui en sera désormais? Dieu seul connaît les choses cachées.

SARHIND.

C'est une ville ancienne, que Firoz Schâh pendant son règne, en 770 de l'hégire, sépara des dépendances de Sâmâna, et dont il fit un pargâna distinct. A partir de ce temps, son état florissant et prospère s'accrut de jour en jour. A la distance de vingt kos de Sarhind il y a une pagode nommée Bhawânaghât [1]. La plupart nomment ce lieu Mahâdéo. C'est un ancien temple des Hindous; mais Fidâî Khân qui était du corps des omras, choisit cette place pour le lieu de sa résidence dans la quatrième année du règne d'Alam-guir (Aurang-zeb), lui donna le nom de Bajnor, et conformément à l'ordre du sultan il en chassa le râjâ qui y régnait, et dont les ancêtres gouvernaient le pays depuis plusieurs générations. Il y arrangea un jardin très-agréable et très-beau, étagé en cinq plans [2], avec des édifices admirables et des bancs très-commodes. Si on est triste, on n'a qu'à venir en cet endroit, et la tristesse ne vous atteindra jamais plus. Outre la construction des édifices dont nous

[1] Quai de Mahâdéo ou Siva nommé Bhawâna du nom de sa femme.

[2] A peu près comme on le fait en Bourgogne pour la vigne, en Provence pour l'olivier.

parlons, il fit une chose plus merveilleuse; il conduisit avec tant d'art dans ce jardin un courant d'eau du pied de la montagne, que dès lors tous les bassins et tous les ruisseaux en furent alimentés, et ainsi on n'eut plus besoin de réservoir. Aussi les roses s'épanouissent-elles dans ce jardin avec tant d'abondance, qu'à l'époque de leur floraison on en retire chaque jour un nombre infini de belles et d'odorantes. L'auteur du *Khulâçat uttawârîkh* assure qu'il alla un jour de *printemps* se promener dans ce jardin tout *printemps*, et qu'en ce jour-là même on cueillit quarante mans[1] de fleurs de roses, qui furent portées dans les boutiques de distillateurs.

THANÉÇAR.

C'est une ancienne ville à trois kos de Sarhind. Tout près de là, du côté du midi, il y a un grand étang d'eau nommé Kurket[2], que les livres indiens disent être le nombril de la terre; ce fut là aussi, selon les Indiens, que commença la création. Le fait est qu'ils reconnaissent cet endroit comme un grand lieu de pèlerinage, et comme une action très-méritoire de se baigner dans cet étang, surtout lors des éclipses de soleil. En effet à cette époque des troupes d'hommes et de femmes d'entre les nobles et les plébéiens, des petits et des grands, viennent de loin s'assembler là, et ils font des aumônes secrètes ou publiques avec de l'argent ou des marchandises de

[1] Le *man* est du poids de quarante *ser*. Le ser vaut à Calcutta une livre 13 onces; mais il varie selon les lieux.

[2] Ou plutôt *Kurû-kschetr*, le champ des kauraus, c'est-à-dire le lieu de leur grande bataille avec les pandaus.

différents genres. Quoiqu'il y en ait parmi eux d'avares et de pauvres, cependant chacun donne l'aumône au delà de ses moyens. Mais outre l'étang dont il vient d'être parlé, tous les lacs, réservoirs, bassins, puits qui sont dans les environs de cette ville à quarante-huit kos à la ronde, les lieux près desquels coule la rivière Sarsatî, ceux qui sont célèbres par les noms des anciens sages (munis), et dont il est fait mention dans les anciens livres, tous ces endroits sont reconnus pour des lieux de pèlerinage, parce que les pandaus et les koraus, qui étaient les chefs des Hindous, s'étant fait la guerre entre eux, furent tués là même.

A quarante kos au delà de Dehli, du côté du nord, dans une ancienne ville nommée Sambhal, il y a un ancien temple des Hindous nommé Harimandir (temple de Wischnu); on dit que dans les derniers temps une incarnation sortira de là[1]. Près de cet endroit se trouve le lieu nommé Nânak-Matâ[2], où des disciples et des dévots de Nânak se réunissent en grand nombre et sont occupés au culte. Il y a au nord de cet endroit les montagnes de Kamâun, où se trouvent des mines d'or, d'argent, de cuivre, de verre, de fer, de soufre et de borax. En outre on tire de là des faucons et des oiseaux de

[1] Apparemment celle du cheval.

[2] Le texte persan prouve que c'est bien ainsi qu'il faut traduire : نانک متا est pour نانک متها ou متھ *collége ou couvent de Nânak.* Ce nom est aussi donné à une autre localité de l'Inde. Voici le texte persan : وپیوست آن نانک متا جای است که مریدان ومعتقدن آل بابا نانک هجوم نموده نیایش بجا اوردند A la lettre : « Contigu à cet endroit est le lieu nommé Nânak-Matâ, où les disciples et les dévots de « la secte de Nânak se rendent en foule, et célèbrent ses louanges. »

proie. Bien plus, l'espèce particulière de bœuf de la queue duquel on fait des chasse-mouches, le daim du musc, le ver à soie, le cheval de montagne s'y trouvent en grand nombre. Il y a là aussi du miel blanc en grande abondance. Comme les constructions qui sont sur ces montagnes sont bien fortifiées et complétement isolées, les zamîndârs[1] de cet endroit ne sont pas asservis par les sultans, mais restent toujours indépendants. Le chemin de ces montagnes est très-mauvais et très-rude; les montagnards vendent ordinairement à l'armée différentes sortes de fruits, surtout des noix en abondance et à très-bon marché.

Il y a dans cette province deux grandes rivières; l'une est la Jamuna, dont la source n'est pas connue; la plus grande partie des voyageurs qui ont parcouru le monde, surtout ceux qui vont et viennent de la Chine par le chemin des montagnes, disent que ce fleuve prend sa source dans la Chine, traverse les montagnes et arrive à Baschbar[2]. On dit que dans ce pays il y a beaucoup d'or, parce que certaines pierres, sans avoir rien qui les distingue des autres, y produisent l'effet de la pierre philosophale, et que le fer et le cuivre, en touchant ces pierres, deviennent de l'or : c'est pourquoi les habitants laissent paître sur ces montagnes les chevaux, les ânes et les bœufs[3], après avoir eu soin de leur ferrer les pieds; et souvent leurs fers se changent en or. Aussi les cymbales des gouverneurs de ce pays sont-elles d'or; par consé-

[1] Propriétaire d'une terre, ou plutôt sorte de fermier d'un fief.

[2] Ou Baschambhar.

[3] De l'espèce nommée *gâé-nîl.*

quent, comment citer tous les ustensiles et les instruments *qui sont aussi d'or?* Bref la Jamuna traverse ce pays, et vient à Sarmor. Jadis les zamîndârs de cette localité envoyaient sur des bateaux aux sultans de l'Inde, et même aux vizirs et aux amîrs, par la voie de cette rivière, de la glace (ou de la neige). Par ce motif les gens du peuple nommaient le râjâ de Sarmor, roi neigeux (ou glacial). Ensuite la Jamuna après avoir traversé des montagnes, arrive sur la terre unie. En cet endroit Schâh-jahân bâtit sur ses bords un château élevé; et aussi chaque amîr occupant un emploi honorable, et d'autres officiers du roi y construisirent, selon leurs moyens et d'après leur goût, divers beaux édifices agréables. De cette manière il s'éleva là une petite ville charmante qu'on nomme Mukhlispur, ville où Schâh-jahân allait souvent se promener et se divertir. C'est en ce lieu qu'il ouvrit le canal nommé Schâh-Nahr (le fleuve roi), qui est de la largeur de la moitié de la Jamuna, et qu'il le conduisit à Dehli. Or la rivière dont il est question, après être descendue de la montagne, répand la fraîcheur dans les lieux où elle passe. On trouve sur ses bords le château d'Ark, et plusieurs châteaux royaux ou appartenants à des amîrs. Puis elle parvient à Mathura, à Gokul et à Brindâban, lieux qui sont distants du siége du khalifât (de Dehli) de quinze parasanges. Ensuite la Jamuna va baigner les murs d'Akbarabâd (Agra), où il y a encore beaucoup d'édifices royaux et de palais d'amîrs sur ses bords; puis elle va passer auprès de la ville et du château d'Itâya (Etawa); ensuite elle baigne les murs de Kalpi, et plus loin d'Akbarpur, où sont sur ses bords les constructions du

râjâ Bîr-Bal, lequel naquit dans la ville susdite. En dessous d'Akbarpur, les rivières de Chambal, de Téwa, d'Astân, etc. viennent séparément, du côté du Gûndwâna, se réunir à la Jamuna. Enfin cette dernière rivière après avoir passé à Malkoça, va se mêler au Gange sous les murs de la forteresse d'Ilâhâbâd.

La seconde rivière est le Gange (Ganga), dont personne ne connaît non plus la source. Toutefois les Hindous croient que Ganga descend du Baïkunth [1], ce qui est développé dans les anciens livres des Hindous. Puis ayant coulé sur la montagne de Kaïlas, elle va auprès de la Chine. C'est ainsi qu'il est dit dans le *Schâhnâma* de Firdaucî, que les édifices de pierres de Syâwusch, fils du roi Kaïkâus, sont sur les bords du Gange. Elle roule ensuite ses flots dans la contrée montagneuse de Badrî. Là il y a un rempart de glace qu'on nomme Himânchal [2]. Les Hindous croient qu'ils obtiennent le salut éternel par la dissolution de leur corps dans cette rivière. C'est pourquoi les pandaus allèrent y mourir. Dans cette montagne les bords de la rivière sont tellement élevés, qu'on peut à peine voir le courant, et qu'on ne peut le traverser sur un bateau. C'est pourquoi dans les endroits où on doit passer, on attache aux arbres des deux bords de grandes et fortes cordes, et on traverse le fleuve à l'aide de ces ponts de corde [3]. On se rend *par là* de toutes les villes pour le culte de

[1] Paradis de Wischnu.

[2] C'est-à-dire, *montagne de neige*, l'Himalaya.

[3] Ces ponts de corde sont communs dans l'Inde et au Thibet; ils ont peut-être donné l'idée des ponts suspendus de fil de fer.

Badrînâth[1]; mais ceux qui n'ont pas l'habitude de passer par ces ponts de corde, ont grande peur en allant et en venant.

Ensuite le Gange après avoir laissé la montagne de Badrinâth, vient baigner Sarinagar. De là elle va à Rikhî-kesch ; puis elle coule dans la montagne d'Haridwar. Quoique les Hindous pensent que le Gange est digne d'adoration dans tout son cours, ils l'en croient cependant plus particulièrement digne en ce lieu..... Bien plus, ils envisagent comme une cause de salut d'y jeter là les os des morts. Aussi l'eau de cette rivière, prise en cet endroit, s'envoie-t-elle partout, dans des pots, en forme de présent; et ce qu'il y a d'agréable, c'est que l'eau du Gange a beau y rester enfermée pendant un long espace de temps, elle ne se gâte pas, et les vers ne s'y engendrent jamais. Ajoutez à cela qu'elle est plus légère et plus douce que celle des autres rivières, et que de plus elle est si bonne, qu'elle est convenable à tous les tempéraments, au point de donner quelquefois aux malades la santé, et même de procurer l'utilité d'un remède à quelques infirmités chroniques. En outre elle donne aux gens bien portants de la force, et elle les rafraîchit. Elle nettoie l'estomac, et accroît la faculté digestive. Elle augmente l'appétit, elle donne des couleurs, et rétablit le tempérament dans son état normal. C'est pourquoi les souverains de l'Inde et beaucoup d'amîrs, quelque part qu'ils soient, boivent de cette eau.

[1] C'est-à-dire, *le seigneur de Badrî*, nom de l'idole vénérée dans ce lieu.

Le Gange parvient donc à Haridwar, de là au village nommé Sâdât-Bârah (les douze saiyids), puis il arrive tout auprès d'Hastinapur. Ensuite il passe près du château de Makkétar, de la ville d'Anûp, de Karmâs, de Sorûn, de Badâun, de Kanauj. Il passe encore à Schewrâjpur, à Khajua, à Manikpur et à Schahzâdpûr; enfin il arrive à Ilâhabâd, où la Jamuna se jette aussi avec quelques autres rivières. Ensuite le Gange ayant passé au château de Chanâr et dans quelques autres lieux, arrive sous les murs de Bénarès. Lorsqu'il est parvenu à Patna, soixante et douze rivières viennent s'y jeter, arrivées séparément des montagnes du nord et du midi; toutefois il conserve son nom : mais son lit s'est beaucoup accru; car en cet endroit on aperçoit difficilement la rive opposée, et pendant les pluies on ne l'aperçoit pas du tout. De là le Gange passe par Râjmahall, Murschidâbâd, Mîrdâdpur, Hajrâhtî; puis il arrive sous les murs de Jahânguîrnagar, ville qui se nomme aussi Dhâka (Dacca). Enfin après avoir coulé quelques parasanges, il se divise en deux branches : une branche se dirige vers l'orient, et va se jeter dans l'eau salée (la mer) à Châtgâm[1], et on la nomme Padmawati; la seconde coule du côté du midi, et se divise en trois branches. On nomme la première Sarsati, la seconde Jamunâ, et la troisième Gangâ.

[1] C'est-à-dire, *les quatre villages* (चातुर ग्राम). C'est la ville plus connue sous le nom de Chittagong ou Islâmâbâd; c'est même sous ce dernier nom qu'elle est indiquée dans Hamilton, *East India Gazetteer:* le nom de *Chittagong* est réservé au district dont cette ville est le chef-lieu. Il ne faut pas confondre Chittagong avec Sâtgâm, dont il sera parlé plus loin, et qui d'après son étymologie signifie *les sept villages.*

De la dernière il se forme mille petits ruisseaux, qui vont se jeter dans l'Océan près du port de Chatgâm. Ensuite la Sarsati et la Jamunâ viennent aussi se jeter là dans la mer. Mais il est de fait que le Gange, en s'avançant de Rajmahall, et en parvenant près de Cazihattâ, se nomme alors Padâ. Il s'en sépare une branche qui va du côté de Murschidâbâd, puis elle arrive à Nadyâ, se joint au Jallinguî, et ayant passé au delà de Calcutta, elle va se décharger dans l'Océan : le nom de cette branche est Bhaguirati. Le Padâ, qui originairement est le Gange, vient à Chatgâm, et s'y jette dans la mer. Çette rivière (Padâ) coule à trois kos de Dâka, et proche du vieux Gange. Bref en se rendant à la mer à Chatgâm, le Gange, la Jamuna, la Sarsatî forment mille ruisseaux. La plupart des voyageurs assurent que des voleurs, des malfaiteurs et des brigands habitent sur les bords du Gange, depuis sa source jusqu'à son embouchure; et l'auteur du *Khulâçat uttawârîkh* en donne la raison par une plaisanterie. « Puisque, dit-il, les péchés se détachent du corps des hommes qui se lavent dans le Gange, ces péchés prennent apparemment, par manière de métempsycose, la forme humaine, et font ainsi tout le mal *possible* aux créatures. »

L'air de la province de Dehli est presque tempéré. La récolte, alimentée tant par le moyen des pluies que des courants d'eau, et çà et là par des puits, se fait trois fois l'an. Différentes espèces de fruits, même de l'Irân et du Turân, y mûrissent avec abondance; et des fleurs odorantes et de vives couleurs, de différentes es-

pèces, s'y épanouissent. Il y a quantité de grands édifices de pierres ou de briques.

A l'orient de cette province est celle d'Agra, à l'occident Lahore, au midi Ajmîr, au nord les monts Kamâun. Depuis Palwal (en Agra) jusqu'à Ludhyâna au bord du Satlaj elle a cent soixante kos de longueur, et du district (*sarkâr*) de Réwârî jusqu'aux monts Kamâun elle a cent quarante kos de largeur. Elle compte huit sarkârs, savoir : Dehli, Sarhiud, Firoza, Saharâmpur, Sambhal, Badâun, Réwarî et Nârnaul; sarkars desquels dépendent deux cent vingt-neuf villes, villages ou hameaux. Le revenu de cette province est de soixante et quatorze karors soixante-trois lakhs trente-cinq mille dâms.

PROVINCE D'AKBARÂBÂD (AGRA).

Agra était un village qui dépendait du pargâna de Byânâ, lorsque le sultan Sikandar Lodî ayant vu qu'il était susceptible d'agrandissement, le choisit pour sa capitale, et en fit une très-belle ville, qui fut célèbre sous le nom de Bâdal-garh. Ensuite l'empereur Jalâl uddîn Akbar ayant remarqué qu'elle était précisément située au milieu de son empire, y bâtit un château très-fort, augmenta l'étendue de la ville et le nombre de ses beaux édifices. Il est certain que personne, parmi ceux qui ont parcouru le monde, n'a jamais vu un château si fort ni une ville si vaste. La Jamunâ coule au milieu de la ville l'espace de quatre kos. Sur ses deux rives de beaux édifices et des constructions de différentes espèces déploient le spectacle de la puissance

de Dieu. A cause de ces avantages, des gens de toute nation et des habitants de chaque royaume sont rassemblés là en grand nombre; et aussi quelque chose qu'on désire en fait d'objets et de marchandises des sept climats, on les y trouve en tout temps et en grand nombre. On s'y procure, dans chaque saison, des fruits variés de chaque ville et de chaque pays, et des fleurs de chaque espèce. Parmi les fruits qui sont particuliers à Agra, il y a le melon muscat, célèbre sous le nom de *jamâlî* d'Akbarâbâd, qui est très-doux, et qui a bon goût et bonne odeur, mais qui est un peu petit. Le bétel aussi y est plus délicat et plus odorant qu'ailleurs. De plus on y fabrique des objets beaux et remarquables de différentes sortes et espèces. On y trouve en effet dans tous les genres des artistes habiles, surtout pour la broderie d'or et d'argent, qui y est très-belle et bien faite. Ainsi beaucoup de marchands achètent de ces étoffes brodées pour turbans; ils les transportent de pays en pays, et en retirent de grands profits. Bref la ville susdite est très-peuplée et très-belle. On y trouve aussi beaucoup de tombeaux de savants et de saints; et dans les environs ceux de Muhammad Akbar Padschâh et de Schâh-jahân, qui sont élégamment construits et ont une belle apparence.

BYÂNÂ.

Byânâ était autrefois une grande ville, et son château était bien fortifié et bien gardé. Dans les temps anciens on y détenait les coupables et les prisonniers. Le mehndî de ce pays est très-coloré, et les mangues

y sont très-grosses; elles ont environ le poids d'un ser.

SEKRÎ.

Sekrî est un village des dépendances d'Agra. Le schâh Akbar y bâtit un château de pierres, pour obtempérer à l'ordre du schaïkh Salîm Chischtî[1], et en outre différents beaux édifices, quantité de magnifiques monastères, et plusieurs mosquées bien construites. Ensuite il lui donna le nom de Fathpur (ville de la victoire), et il y établit sa résidence. Près de cette ville il y a un grand étang de la circonférence de deux kos, sur le bord duquel se voit un grand palais et une tour élevée. Il y a aussi une très-grande place pour faire battre les éléphants, et un jeu de mail très-vaste. Près de là se trouve une mine de pierres rouges, d'où l'on tire les colonnes, les blocs et les moellons nécessaires pour les édifices, de quelque quantité et grandeur que ce soit.

GWÂLYÂR.

Gwâliâr (Gualior) est un château célèbre dont l'eau et l'air sont excellents, et dont la force et la solidité sont très-renommées. Les sultans étaient dans l'usage d'y détenir les prisonniers qu'ils avaient intérêt à garder étroitement.

Les habitants de cet endroit s'énoncent purement. Les chanteurs y sont extrêmement remarquables, et les femmes y sont d'une vivacité charmante.

[1] Voyez des détails curieux sur ce personnage, et sur ses rapports avec Akbar, dans mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, article *Muïn uddîn Chischti.*

C'est là qu'est situé le tombeau de Muhammad Gaus, schaïkh distingué, dit-on, parmi les personnes les plus recommandables de son siècle, et sous la dépendance de qui était la planète de Mars.

KÂLPÎ.

Kâlpî est une très-belle ville sur les bords de la Jamuna, et où sont enterrés beaucoup de saints derviches. En outre il y a le tombeau de Bhîm[1], et on n'ignore pas qu'il existe, dans la grotte qui en dépend, des mines de turquoises et de cuivre; mais les frais d'exploitation en égalent le revenu. La chaleur y est excessive pendant l'été, au point que le vent du samûm souffle souvent dans ses environs. La plupart des voyageurs sont affectés de sa violence, et en souffrent beaucoup; que dis-je? quelques-uns en meurent. A cause de la crainte qu'il inspire, les habitants restent la plupart du temps dans leurs maisons pendant cette saison; ils ne sortent pas, si ce n'est par nécessité et en évitant les heures de la chaleur. Le sucre fabriqué dans ce pays est célèbre dans l'Inde.

MATHURÂ.

Mathurâ est une ancienne ville sur les bords de la même rivière. Ce fut là qu'eut lieu la naissance de Krischna, et l'honneur et l'avantage de cette prérogative sont célébrés dans les livres hindous. Du reste c'est

[1] Il s'agit probablement de Bhîm, fils de Satwata, qui s'empara de Mathura. (*Harivansa*, tom. I, p. 404.)

un endroit de pèlerinage pour les Hindous, et ils le reconnaissent comme un lieu de dévotion depuis la création du monde. Au temps d'Alam-guîr (Aurang-zeb) l'idole de Mathurâ était Keschorâé (Keçorâ); mais le sultan renversa le temple qui la renfermait, et bâtit une mosquée à sa place. Le magistrat Abd unnabî Khân bâtit aussi au milieu de la ville une grande mosquée; il s'acquit ainsi un nom dans le monde, et reçut la récompense dans l'autre. En outre il bâtit dans Baçarant, du bord de la rivière à l'intérieur *de la ville*, quelques centaines de degrés de pierres et de briques, degrés dont plus de cent, au mois de mai et d'avril, sont submergés dans l'eau. Par là la beauté du quai fut augmentée, et les baigneurs furent plus à leur aise. En un mot il contenta les Hindous mêmes, et il se fit un beau renom dans la ville dont il s'agit.

Il y a deux *principales* rivières dans la province d'Agra : la Jamunâ, dont nous avons déjà décrit le cours; et la Chanbal qui à huit kos d'Agra passe par Bhadâwar et le château d'Iraj, puis arrive à Akbarpur qui dépend de Kalpî, et là se jette dans la Jamunâ. Mais la source du fleuve susdit est à Khâspur, qui dépend du Malwa.

A l'est de la province d'Agra se trouve Ghâtampur, au nord le Gange, au midi Chandérî, à l'ouest Palwal. Sa longueur depuis Ghâtampur, qui dépend d'Ilahâbâd, jusqu'à Palwal, qui est du ressort de Dehli, est de cent soixante et dix kos; et sa largeur depuis Canauj jusqu'à Chandérî, qui est des dépendances du Malwa, est de cent kos. Elle comprend les sarkars d'Akbarâbâd, de Barî, d'Alwar, de Tajarah, d'Iraj, de Kâlpî, de Sânwân, de

Canauj, de Kaul, de Barodha, de Mandlâwar, de Gualior, etc. au nombre de quatorze. On compte dans leur dépendance deux cent soixante-huit villes, villages ou hameaux. Elle produit quatre-vingt-dix-huit karors dix-huit lakhs soixante-cinq mille huit cents dâms.

PROVINCE D'ILÂHÂBÂD.

Le nom indien de sa capitale est *Prâg* [1], et la plupart des Hindous l'appellent aussi Tribénî. Akbar ayant bâti entre le Gange et la Jamunâ (près du confluent de ces deux rivières) un château de pierres bien fortifié, accompagné de belles constructions nombreuses et solides; il éleva là aussi une ville pittoresque, qu'il nomma Ilâhbâsch (habitation de Dieu). Ensuite Schâh-jahân la nomma Ilâhâbâd (ville de Dieu). Les deux rivières se réunissent à l'orient du fort, et une source d'eau sort aussi du château et vient se joindre à elles. C'est à cause de cette circonstance qu'on a nommé ce lieu *Tribéni* (c'est-à-dire, confluent de trois rivières). Les Hindous disent que cette source c'est la Sarsatî; mais il n'est pas dit, dans les livres hindous, que la Sarsatî se montre en cet endroit. Il y a aussi dans le château un arbre qu'on nomme *akhaï-bar*, c'est-à-dire, arbre éternel [2]. On sait d'après les livres indiens, que cet arbre doit subsister jusqu'à la résurrection. Aussi Jahân-

[1] Qu'on pourrait écrire *Prague*, comme la capitale de la Bohême.

[2] On nomme ainsi le figuier du Bengale. Selon les Hindous, c'était sur une feuille de cet arbre que Wischnu était endormi le jour de la création.

guîr le fit-il couper en vain, et fit en vain mettre à sa place une plaque de fer très-lourde; quelques jours après l'arbre poussa de nouveau, brisa la plaque, et se montra au dehors. La conséquence de tout ceci, c'est que les Hindous reconnaissent Prâg ou Ilahâbâd comme un lieu de pèlerinage digne du plus grand respect; ils le regardent même comme le roi des lieux de dévotion.

Lorsque le soleil est dans le signe du Capricorne, hommes et femmes viennent en troupes, de loin et de près, à Ilâhâbâd, et s'y réunissent. Ils s'y baignent tous les jours pendant un mois, et font des aumônes selon leurs moyens. De plus, chacun donne quelques roupies *comme redevance*, pour le noble gouvernement impérial. Les Indiens considèrent aussi comme très-méritoire de mourir en cet endroit. C'est pourquoi dans les temps anciens bien des personnes, dans l'espoir du salut éternel ou de renaître dans le rang de princes, s'y déchiraient vivants avec des scies; mais ces actes furent prohibés à partir du temps de Schâh-jahân.

Les Anglais détruisirent le château d'Ilâhâbâd la vingt-quatrième année du règne de Schâh-alam, et le reconstruisirent sur un autre plan. Auparavant il était propre à une fête, et actuellement il l'est à un combat. Autrefois cette ville était très-peuplée; il y avait douze palais et douze dâiras[1], dont quelques-uns existent encore jusqu'à présent; mais la beauté qui la distinguait a dis-

[1] Afsos nous fait savoir plus loin que les habitants d'Ilâhâbâd nomment دائره *dâira* les maisons des faquirs, c'est-à-dire les monastères.

paru. Du reste « l'excellence de l'habitation dépend de l'habitant[1]... »

BÉNARÈS.

A trente kos au delà de la capitale susdite se trouve Bénarès. Son nom est aussi écrit dans les livres hindous *Bârânacî*, à cause que cette ville est située entre les deux rivières Barnâ et Acî [2]. On la nomme aussi Kâschî (ou Kâcî), et on en rapporte la fondation à Mahadéo. Bref cette ville est très-ancienne; ses bâtiments sont très-élevés, et construits en pierres et en briques cuites : la plus grande partie *de ces édifices* est sur le bord de la rivière; mais dans les maisons il n'y a pas de cour intérieure. En outre il y a au dedans et au dehors de la ville mille pagodes, mille temples spécialement consacrés à Siva, cent bassins *pour les purifications*. L'idole de ce lieu est Bicéçornâth [3], et un grand temple lui était consacré; mais Aurang-zeb le renversa, et bâtit à sa place une grande et belle mosquée qu'on a nommée la mosquée de Bicéçor. En outre Aurang-zeb renversa plusieurs autres pagodes célèbres, et bâtit des mosquées à leur place.

Bénarès est encore actuellement bien peuplée; mais les rues sont très-étroites, obscures et puantes; que dis-je? il y a des ruelles où les rayons du soleil ne pénètrent jamais : aussi le sol reste-t-il extrêmement humide. Toute-

[1] شرف المكان بالمكين Proverbe arabe que l'auteur cite comme compliment à l'adresse des Anglais.

[2] C'est-à-dire à leur confluent.

[3] Statue particulière de Siva, invoqué sous ce nom.

fois les constructions sur le bord de la rivière sont toutes fort agréables, et très-favorables à la promenade. Il y a aussi, à l'ouest de la ville, des jardins charmants et délicieux, où l'on ne saurait être jamais triste, quand même on n'aurait personne auprès de soi. La beauté de ces lieux est tellement admirable, que si un ange jouissait de leur vue il perdrait la raison. Les belles femmes[1] y sont en très-grand nombre...

On considère Bénarès comme la maison de la science indienne; car les grands pandits, les brahmanes distingués, les lecteurs des Védas, ceux qui connaissent les mystères des Schastars, les astrologues et les astronomes, les gens habiles en tout genre, demeurent en grand nombre dans cette ville. C'est pour ce motif que des brahmanes et des fils de brahmanes viennent de loin dans cette ville, les premiers y enseigner, les seconds y étudier pendant un long espace de temps. Il y existe encore jusqu'à présent un collége sanscrit[2], dont nos seigneurs les Anglais payent les dépenses, d'après l'usage établi; et beaucoup de gens spirituellement indépendants, de dévots et de religieux, convaincus que c'est un gage de salut que de mourir en cette ville, laissent leur patrie, et ayant retiré leurs mains du monde, préfèrent rester là plutôt que de faire des actes de dévotion envers Râma. Bien des vieillards décrépits, bien des malades désespérés de leur vie, vont là rendre le dernier soupir. Comme dans cette ville il y a beaucoup

[1] L'auteur dit, *les fées*.

[2] Le texte porte هندی *hindi* ou hindoustani; mais il est évident qu'il s'agit ici de l'ancienne langue indienne, c'est-à-dire du sanscrit.

d'allants et de venants de tout lieu, elle ne manque pas d'être habitée. On y ourdit habilement les vêtements de soie et de fil d'or. Le drap d'or et d'argent y est surtout extrêmement brillant; et on ne fait nulle part comme à Bénarès, si ce n'est en Guzarate, les étoffes de soie et coton nommées *maschrû*[1], et celles de soie avec des fleurs d'or ou d'argent nommées *kamkhwrâb*[2]. Quoiqu'on commence à fabriquer des maschrûs à Mawo (Mow), toutefois il y a une grande différence dans la qualité de l'étoffe et dans sa finesse. Elle est pareille à celle qui existe entre les gens de basse condition et ceux de la classe élevée. A l'ouest de la ville est le palais nommé Aurangâbâd, de briques cuites, et très-vaste. A sa droite il y a l'étang de Pachâs-mochan. Un peu plus loin que cet étang, hors de la ville, se trouve le lieu nommé *Cadam-i scharif*[3]. La plupart des gens du peuple et des gens distingués viennent là le jeudi, et jusqu'au soir il y a une réunion considérable. Quoiqu'on y trouve peu de salles d'assemblée et de monastères *musulmans*, cependant cette ville n'est pas dépourvue d'agrément. Du reste il y a les tombeaux d'un grand nombre de notables musulmans, entre autres celui du schaïkh Alî Hazîn[4].

[1] مشروع

[2] كمخواب

[3] C'est-à-dire, *le pas précieux*. C'est une prétendue trace du pied de Mahomet.

[4] Voir sur cet auteur et ce saint célèbre, mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, et le premier volume de cet ouvrage.

MIRZÂPUR.

A huit kos de Chinnâr (ou Chinnar-gârh), du côté du midi, sur les bords du Gange, on trouve Mirzâpur. Quoique cette ville soit petite, cependant elle est bien peuplée, et ses environs sont agréables. Ses édifices sont généralement de briques cuites, surtout les maisons des marchands. La canne à sucre blanche (*paundâ*) de ce pays a de la réputation. En effet, quoique celle de Hougly soit très-tendre et très-douce, cependant la première est, de plus, grosse et bien nourrie.

KÂLÎNJAR.

Le château de Kâlînjar est un fort construit en pierres et qui est inaccessible, étant situé sur une montagne grande et élevée. On ignore son origine. Beaucoup de sources y sourdent, et plusieurs étangs grands et pleins d'eau pure y étalent leur beauté. Il y a là un temple de Bâïron (Siva), et dans le voisinage une forêt d'arbres touffus, la plupart ébéniers. On tire de là des éléphants. Près de Kâlinjar il y a une mine de fer; bien plus on trouve dans quelques endroits des diamants, ce qui est une source de profit pour les habitants de cette contrée.

JAUNPUR.

C'est une grande ville qui est traversée par la Goumtî. Firoz Schâh la fonda sous son règne, et lui donna le nom qu'elle porte d'après celui de Fakhr uddin Muhammad Jaunân, qui était l'oncle paternel de Firoz. Comme cette ville avait été bâtie dans un endroit fréquenté par les

voleurs et les malfaiteurs, ses magistrats étaient souvent obligés à verser le sang.

L'eau et l'air de ce lieu conviennent au tempérament de ceux qui y résident et des voyageurs. Son emplacement est plus beau que celui d'un jardin. La plupart des maisons y sont de briques cuites et de pierres; il n'y a que çà et là des habitations couvertes de chaume. Quoique l'état de cette ville ne soit pas aujourd'hui aussi florissant qu'il l'était autrefois, cependant c'est une bonne fortune *que d'y demeurer;* car un jardin d'automne, quoiqu'un demi-jardin *pour ainsi dire*, est néanmoins digne d'être vu, et offre de l'agrément à ceux qui s'y promènent. En particulier la grande mosquée de cette ville n'en a pas de comparable quant à la construction; en effet elle est un modèle des ouvrages parfaits. Sa bâtisse est toute de pierres, il n'y en a rien en briques... Le sultan de l'Orient[1] Ibrahîm Scharqui[2] fit élever cet édifice en 852 de l'hégire, et il acquit par là un beau renom dans les deux mondes. La date de sa construction se déduit des mots *la grande mosquée de Scharc*[3].

Le pont qu'on voit en cet endroit est aussi sans pareil dans le pays de l'Inde. La solidité et la dureté de ses briques sont plus évidentes que le soleil. Plusieurs siècles ont passé; mais on dirait qu'il est bâti d'aujour-

[1] On nommait ainsi les rois de Jaunpur.

[2] C'est-à-dire, Ibrâhim l'oriental. Mais il y a sans doute quelque erreur sur le nom de ce souverain; car d'après les Tables de Prinsep, Schams uddîn Ibrâhim Scharquî régnait de 804 (1401) à 845 (1441). C'est Mahmud ben Ibrâhim qui régnait à l'époque dont il s'agit.

[3] مجد جامع الشرق En additionnant la valeur numérale des lettres qui composent ces mots, on a en effet le nombre 852.

d'hui, et qu'il vient d'être terminé. Ce fut sous le règne d'Akbar que Mumin Khân le construisit...

Il y avait aussi quelques palais; mais actuellement il n'y en a plus qu'un de briques cuites, au midi du pont, et deux de briques de terre non cuite, au nord, à un peu de distance. L'huile d'essence des fleurs et l'*attar* (essence de roses) de Jaunpur sont d'une excellente odeur, au point que de la plupart des pays on en demande comme une rareté; aussi les parfumeurs et les marchands en portent-ils dans les différentes contrées. Bref l'huile du sugandrâé et celle du béla [1] ne sont pareilles nulle part. En sa présence l'eau de rose devient par honte de l'eau pure; et comparée à elle, l'odeur de l'essence du suhâg [2] n'est point agréable.

L'huile de chambéli [3] est aussi fort estimée; mais il est néanmoins connu que la meilleure chambéli est celle de Bârh, et le béla le plus apprécié celui de Jaunpur. Quant à moi, j'en doute.

Les gens distingués de ce pays sont pour la plupart spirituels, savants et instruits.

L'eau et l'air de la province dont il s'agit sont extrêmement bons. Il y a des fruits de beaucoup d'espèces différentes; on y vend particulièrement du raisin en grande quantité, extrêmement juteux, de bon goût, doux et gros. Des fleurs agréables à la vue et bonnes pour l'odorat s'y trouvent aussi en abondance dans chaque saison; surtout le mogrâ y est très-grand, très-

[1] *Jasminum zambac.*

[2] Voy. *Canoun-i Islam*, p. XLIII.

[3] *Jasminum grandiflorum.*

fourni et très-odorant. Une seule de ses fleurs produit l'effet d'une cassolette de parfums.

L'agriculture a un grand développement en Ilâhâbâd; mais les lentilles y sont rares, et encore plus l'*holcus sorgum* et le *spicatus*. Quant aux étoffes, l'espèce de mousseline nommée *jhûnâ* et le *muhr-i gul* y sont bien tissés.

Les fleuves de cette province sont le Gange, la Jamuna et le Sarjû. La longueur du Soubah, en partant de Manjholî et Jaunpur jusqu'aux montagnes du nord, est de cent soixante kos; et sa largeur depuis Chaunsa, où on passe le Gange, jusqu'à Ghâtampur, est de cent trente. Cette province a le Bihâr à l'est, Akbârâbad à l'ouest, Aoude au nord, et Mandhû-garh au midi. Elle compte seize sarkârs, savoir : Ilahâbâd, Gâzîpur, Bénarès, Jaunpur, Chinnâr, Kalinjar, Karâ, Mânikpur, etc. de qui dépendent deux cent quarante-sept endroits. Elle rapporte trente-sept karors soixante lakhs et soixante et un mille dâms.

PROVINCE D'AOUDE.

Dans les livres indiens la ville d'Aoude se nomme Ajodhya[1]. C'est la ville où naquit Râm-Chand, et elle fut sa capitale. A cause de cette circonstance, les Indiens la reconnaissent comme un grand lieu de dévotion. En effet le râjâ[2] susdit était d'une origine illustre et d'un noble caractère; de plus il était en possession de tous

[1] Ou mieux Ayodhya.

[2] On se souvient que l'auteur de l'*Araïsch-i Mahfil* est Musulman; car un Hindou aurait parlé différemment de cette incarnation de Wischnu.

les avantages extérieurs et intérieurs. Il exécuta beaucoup d'œuvres merveilleuses et prodigieuses, et il opéra bien des choses étonnantes. Ainsi il jeta un pont sur l'Océan, et ayant pris avec lui une innombrable armée de singes et d'ours, il attaqua Lankâpur[1], défit Râwan, brisa les fers de sa femme (Sita), et la ramena. La plus grande partie de ses faits et gestes sont écrits dans le *Râmâyana*. Bref la ville dont il s'agit avait cent quarante-huit kos de longueur sur trente-six de largeur. Quiconque criblait la terre des environs, y trouvait de l'or.

A une lieue au delà de la ville, la rivière Gahghrah se joint au Sarjou, baigne le château fort de la ville, et poursuit son cours. Près de la ville il y a deux tombeaux dont la longueur n'est pas moindre de sept à huit gaz[2]; le peuple croit que ce sont ceux de Seth et de Job. D'après cette idée beaucoup de gens vont là le jeudi réciter des fatihas[3]. Selon quelques personnes, il y a à Ratanpur le tombeau de Kabîr le tisserand[4].

FAÏZÂBÂD.

Cette ville, appelée aussi Bangala, est nouvelle. Elle est située à trois kos à l'occident d'Aoude; elle est très-spacieuse et fort agréable. La terre y est très-bonne et grasse. Le menhdî y est très-coloré et d'une couleur foncée. Le raisin de Corinthe, la mûre et d'autres fruits,

[1] Ou *ville de Lankâ,* capitale de l'île de Ceylan.

[2] Mesure de trois pieds.

[3] Sur ces pratiques, voyez mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, et mon Eucologe musulman.

[4] Voyez dans le même Mémoire l'article sur Kabir, et le même article dans le premier volume de cet ouvrage.

les plantes potagères, les fleurs odorantes et de vives couleurs, particulièrement le champa et la tulipe, y sont en grande quantité. Mais le melon muscat est très-mauvais et insipide, et, comme la prostituée, son extérieur promet plus qu'il n'est en effet.

Voici l'histoire de la fondation de cette ville. Le gouverneur de la province ayant été destitué, ses fonctions furent dévolues au nawâb Burhân ulmulk Sadat Khân, sous le règne de Muhammed Schâh, qui habite le paradis. Sadat n'ayant pas d'enfant mâle, eut pour successeur son gendre le nawâb, vizir des provinces, Abû'lmançûr Khân Safdar-jang. Cè grand personnage jeta les fondements de Faïzâbâd, qui consista d'abord seulement en des casernes. Plus tard le gouvernement de ce soubah devint le partage du nawâb Schujâ uddaula, fils de Safdar-jang. Après l'affaire de Baxar, il éprouva le désir de rendre florissante la ville dont il s'agit. A cet effet il éleva sur le bord du fleuve plusieurs palais, de beaux jardins et de superbes édifices. Il fit aussi construire un bâtiment à trois portes très-élevé et fort agréable, tout proche de la forteresse et du marché, et ce fut là qu'il fixa sa demeure. A son imitation, la plupart des chefs, ses courtisans, élevèrent en cet endroit des constructions, et, petits et grands, tous bâtirent des maisons selon leurs facultés. Aussi ce lieu devint-il bientôt assez grand. Mais les maisons pour la plupart n'étaient que de briques séchées au soleil, et il y avait peu de bâtiments de briques cuites. Toutefois, dans la volonté de l'architecte de la puissance[1], la stabilité ne

[1] C'est-à-dire de Dieu.

devait pas être le partage de cette ville; que dis-je? elle était destinée à la destruction. Ainsi en l'année 1188 (de l'hégire), après la déroute du nawâb Hafiz ulmulk Hafiz Rahmat Khân[1], eut lieu le décès du nawâb Schujâ uddaula, et son tombeau fut élevé en cet endroit. Son successeur légitime, le nawâb Açaf uddaula Vizir, fils de vizir, s'étant assis sur le trône du commandement, il établit le siége de l'empire à Lakhnau, d'après l'ancien usage. Bien plus il y bâtit des édifices, et y arrangea des jardins beaux et agréables; et l'état florissant de la première ville décrut en proportion de l'accroissement de la population dans la seconde. En sorte qu'aujourd'hui, 1220 de l'hégire, et huitième année du gouvernement du nawâb Saadat Alî Khân Vizir, ces deux villes sont dans la position que je viens d'indiquer.

BAHRAÏCH.

Ville ancienne sur les bords du Sarjû, très-vaste et fort importante ; elle est entourée de plaines de manguiers en grand nombre, et de jardins de fleurs en grande quantité. C'est là que se trouvent le tombeau de Rajab Sâlâr et la châsse de Salar Maçûd Gâzî[2].

[1] Cette série de noms exprime un seul et unique personnage. Les personnes qui s'occupent de l'histoire de l'Inde, doivent bien prendre garde à ne pas se laisser égarer par cette quantité de noms, de surnoms et de titres honorifiques que porte souvent le même individu, et sous lesquels il est désigné *ad libitum.*

Sur le personnage dont il s'agit ici, on peut consulter les Mémoires écrits par son fils, et traduits en anglais par C. Elliot, sous le titre de *The life of Hafiz ool mulk Hafiz Rehmut khan.*

[2] Ici il y a un long article sur ces deux saints musulmans, article dont

DÉOKAN.

Ville où depuis longtemps on bat la monnaie de cuivre nommée *païçâ*. Des montagnes situées au nord de cette ville on tire de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du borax, du miel, du curcuma acide[1], du gingembre sec, du poivre long, de l'ambre gris, du sel, de l'assa fœtida, de la cire, des chevaux laineux[2], trois espèces de faucons[3], etc. En outre les montagnards apportent des montagnes beaucoup d'autres choses, pour les vendre; aussi y a-t-il toujours foule à Déokan, et un grand mouvement à cause de l'achat et de la vente.

NIMKAR MISRAK[4].

Lieu célèbre consacré au culte des Hindous, sur la Gumtî, rivière qui poursuit sa course après en avoir baigné le fort; il y a dans les environs un bassin qu'on nomme Bramhawarat-Kund (le bassin des brahmanes), dont l'eau bouillonne en tourbillon à tel point qu'il est impossible de s'y plonger; bien plus, tout ce qui y tombe est rejeté tout de suite; cet endroit est pour les Hindous un grand lieu de pèlerinage. Ce qui lui donne de la célébrité, c'est qu'on croit généralement que c'est sur ses

j'ai déjà donné la traduction dans mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.

[1] *Chûk kachûr*, sorte de plante médicinale.

[2] D'une espèce particulière.

[3] Nommées *bâz*, *jurra* et *schahîn*.

[4] مصرك On sait que le mot مصر, qui proprement signifie l'Égypte, et par suite sa capitale le Caire, se prend aussi comme nom générique, pour signifier *ville*. De là مصرك peut être un diminutif signifiant *petite ville* ou *village*. Les deux mots du texte signifient alors *la petite ville de Nimkar*.

bords que des pénitents et des munis, par l'excellence de leur esprit et la perspicacité de leur intelligence, ont rétabli et écrit de nouveau les livres hindous qui avaient été perdus à la suite des révolutions du ciel et du bouleversement de la terre[1], de façon que tout le monde a obtenu des avantages spirituels par l'effet des questions *traitées dans ces livres.*

Il y a près de cet endroit la source d'un petit ruisseau qui se joint à la Gumtî; il est large d'un gaz, et profond de quatre doigts. Lorsque des brahmanes lecteurs des Védas récitent sur ses bords des prières (*mantras*), et que pendant les exercices du culte ils jettent dans cette source du riz, quelle qu'en soit la quantité, ils n'en trouvent cependant pas de traces.

LAKHNAU.

Lakhnau est une très-grande ville sur le bord de la rivière Gumtî; elle était anciennement la capitale *de la province;* mais le nawâb Schujâ uddaula transféra sa résidence à Faïzâbâd après l'affaire de Baxar, et ce fut là qu'il quitta le palais périssable du monde. Ensuite le nawâb Açaf uddaula favorisa de nouveau de sa résidence Lakhnau, et y fixa le siége du commandement. Depuis lors sa population s'est fort accrue, et elle est arrivée à un degré de prospérité considérable. Actuellement aussi elle est encore la résidence du nawâb; mais comme elle est bâtie dans un lieu inégal, il y a beaucoup de montées et de descentes.

[1] L'auteur veut parler apparemment du rétablissement des Védas par Vyaçadéva.

VERS.

La maison de l'un est sur un monticule exposé au grand air, et la cabane de l'autre semble enfouie sous terre [1].

Du reste Lakhnau contient beaucoup de palais, et un grand nombre de faubourgs et de quartiers qui sont tous florissants. On nomme le quartier où se trouve le tombeau du schaïkh Mînâ, *Mînâ-Nagarî* (ville de Mînâ). Beaucoup de gens y vont le jeudi faire des oblations; celles des gens du peuple consistent en mélasse, qu'ils boivent ensuite. Hors de la ville, du côté du nord, près de Lakhpérî, il y a le tombeau de Pîr Jalîl; et au bord de la Gumtî, sur un monticule, celui de Schâh Pîr Muhammad [2]. Sur le même monticule il y a une mosquée fort grande et très-vaste dont les dômes sont extrêmement élevés, et dont on voit les minarets au delà de la Gumtî, en venant du nord et de l'ouest, de trois ou quatre kos, tellement ses pinacles sont, jusqu'à ce jour, brillants. Près de cette mosquée, à l'est, il y a l'édifice nommé Pach-Mahla [3], qui dans l'origine était le palais du nabâb Abu'lmakârim Khân, grand personnage du nombre des schaïkhs de Lakhnau, et qui était aussi amîr. Or le motif pour lequel

[1] Ce vers est tiré d'une satire de Haçan, dont on trouvera la traduction p. 347; mais le premier hémistiche offre une variante. On lit ici : کسیکا گهر هی ٹیلی پر هوا مین, conformément à une traduction; et dans la satire originale : کسیکا آسمان پر گهر هوا مین, ainsi que je l'ai traduit en son lieu.

[2] Sur ces saints musulmans, voyez mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.

[3] Pour *Panj-Mahla*, ou *cinq étages*, parce que, dit Afsos, à cause du grand usage, le *noun* de ce mot a été supprimé, et le *ché* a été mis au lieu du *jîm*.

ce palais fut ainsi appelé, c'est qu'anciennement on nommait, à Lakhnau, un édifice à deux étages *do-mahlâ* (deux lieux ou étages), et celui de trois *si-mahlâ* (trois lieux ou étages). Il peut se faire que l'édifice dont il s'agit eût *dans l'origine* cinq étages, et qu'ainsi il fût nommé panj-mahla...

Un autre édifice parfait c'est l'imâm-bârâ[1] *qui est en cet endroit;* car en effet aucune construction ne saurait être plus solide ni plus durable, et dans une bâtisse quelconque il n'y a aucune salle de cette espèce.

VERS.

Le bas de cet édifice est plus élevé que le haut du firmament; l'arc de la pensée ne saurait l'atteindre.

La mosquée attenante à l'imâm-bârâ se voit de toute la ville, et elle est très-solide; chacune de ses tours est aussi spacieuse que les grandes mosquées (où l'on fait la khotba); et quant à la hauteur, elle est pareille aux bastions du ciel.

VERS.

Si les anges venaient habiter la terre, ils se fixeraient là, et s'y livreraient au culte *de Dieu.*

Lorsqu'après le nawâb Açaf uddaula, le nawâb Yamîm uddaula Nâzim ulmulk Saâdat Alî Khân Vizir, fils de vizir, s'assit sur le siége du commandement, et par la grâce de Dieu posséda son royaume héréditaire, il voulut, à l'exemple de ses aïeux, embellir la ville de Lakhnau;

[1] Sur cet édifice du culte musulman, voyez mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.

aussi bâtit-il nombre de maisons grandioses et agréables à la fois, et de plus il arrangea un parc très-vaste, et doubla la beauté des jardins qui existaient déjà. Il embellit particulièrement le jardin nommé *jardin du vizir;* et dans celui qui est nommé *jardin de Moïse*, il bâtit un édifice anglais si agréable, que le printemps ne le quitte jamais, et que l'automne n'y parvient pas.

VERS.

L'aspect de ce lieu est pareil à celui qui est produit par les talismans. Lorsque quelqu'un y est venu, pourrait-il le quitter pour aller ailleurs?

Réellement tous ces édifices sont susceptibles d'être décrits, et le méritent; mais un des plus excellents, c'est le palais de la science temporelle (collége) d'Abbas[1], sur qui soit la paix. Le nawâb Rafî ulmakân, par un effet de la pureté de sa foi, fit avec habileté rebâtir complétement ce palais en 1117 de (l'hégire), et dépensa à cet effet plusieurs milliers de roupies... O mon Dieu, daigne fortifier l'édifice de la fortune de celui qui a élevé ce palais, et favorise-le d'un accroissement de tes faveurs excellentes...

Sous le gouvernement de Schujâ uddaula feu Bâquîr Khân bâtit un imâm-bârâ contigu au quartier des joailliers, et acquit ainsi la gloire de ce monde et le bonheur éternel dans l'autre. Ce khân, Mogol de nation, était la colonne du temps; il commandait à une centaine de cavaliers mogols et autres. Maintenant son successeur

[1] Saint musulman, chef de la dynastie des Abbacides.

légitime, l'agâ Fâth Alî, est dans la prison de la vie[1], mais sans emploi et dans la détresse; toutefois il est le propriétaire de l'imâm-bârâ dont il s'agit... lieu de lamentations et de pleurs[2]. Dans les réunions qui s'y tiennent, il n'y a pas le soupçon de l'hypocrisie; car les gens qui sont assemblés, n'ont nul autre désir que de gémir et de crier.

VERS.

Si c'est une erreur de dire qu'on ne trouve nulle part une telle multitude de monde, il est vrai de dire qu'une telle violence de pleurs ne se trouve pas ailleurs.

Qu'il est heureux le sort de celui qui a bâti cet édifice! il s'est fait ainsi un nom dans le monde, et s'est assuré une récompense dans l'autre. Le tombeau de ce personnage est précisément dans cet endroit; et beaucoup de fidèles, soit riches, soit pauvres, sont ensevelis dans les bâtiments et dans la cour de cet imâm-bârâ.

VERS.

O mon Dieu, que quiconque dort paisiblement dans cet endroit, soit au jour de la résurrection réuni avec Huçaïn!

Auprès de la grande place du marché, au midi, se trouve le quartier des Français. Le motif de cette dénomination est, que pendant le sultanat d'Akbar un négociant français s'était logé dans cet endroit; et comme il l'avait

[1] C'est-à-dire vivant.

[2] Voyez des détails là-dessus dans mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, et dans les Séances de Haïdarî, traduites par M. l'abbé Bertrand.

fait sans la permission de l'empereur, ce dernier s'en était fâché, et l'en avait fait chasser. Ensuite dans le temps d'Aurang-zeb, conformément à l'ordre impérial, le lieu susdit fut donné aux enfants de Mulla Cutb uddîn le martyr; et jusqu'à présent il est la demeure de leurs descendants.

En cet endroit il y a un ancien collége, où d'excellents maîtres ont donné leurs leçons, et où jusqu'à présent le fil de l'enseignement s'est perpétué, tellement qu'outre les étudiants de la ville, il y en vient des côtés et des confins les plus éloignés pour acquérir de la science, et ils l'obtiennent en effet. La vérité est qu'on apprécie, dans cette ville, l'instruction et la science plus que dans les autres pays; on y trouve en effet les hommes les plus excellents des deux sectes (sunnite et imamienne). Dans celle des sunnites on doit distinguer le maulawi Mubin Sâhib; et dans l'excellente secte[1] des imamiens, le maulawi[2] Saiyîd Dildâr Alî est l'unique du siècle. Tout le monde sachant à quel point ce saint est submergé dans l'océan du spiritualisme, il est inutile d'en parler ici; et son éloquence est si manifeste, qu'on n'a pas besoin de la mentionner. Par son moyen des centaines de personnes sortirent de la voie de l'erreur, et arrivèrent au chemin de la direction; il donna un accroissement parfait à la secte imamienne, et c'est lui qui est l'auteur

[1] Ce mot annonce assez que l'auteur appartenait à cette secte, autrement dite des Schiites, qui sont à la fois, comme je l'ai dit ailleurs (chapitre inconnu du Coran), les protestants et les légitimistes de l'islamisme.

[2] La différence entre *maulawi* et *maulana* est très-légère. Ces deux mots sont arabes. مولوى signifie *mon maula, mon docteur,* et مولانا *notre maula, notre docteur.*

de la prière qu'on dit à l'assemblée du vendredi dans l'Hindoustan.

Les poëtes aussi ne sont nulle part en aussi grand nombre qu'à Lakhnau, tant ceux qui écrivent en persan que ceux qui écrivent en hindoustani. La raison en est qu'après la dévastation de Dehli, beaucoup de princes et de pauvres étant venus de l'Hindoustan (proprement dit) dans le temps du nawâb Safdar-jang et Schujâ ud-daula, se fixèrent dans cette ville, où ils jouirent d'une sécurité continuelle. En conséquence Lakhnau est la ville *par excellence* quant au langage de ses habitants. *Sous ce point de vue* elle a remplacé Dehli : car ceux qui demeurent à Lakhnau ont appris, par la grande fréquentation *avec les gens de Dehli*, la véritable prononciation de la langue; de telle sorte que sentant mieux la cadence, ceux qui avaient l'imagination poétique devinrent poëtes. Malgré cela une grande différence est restée dans l'accent; mais rarement celui qui connaît l'hindoustani s'en aperçoit-il dans la conversation et y fait-il attention.

Il y a en dehors et en dedans de la ville des pagodes, et à l'ouest de la porte du soulier il y a un ancien temple de Kali[1]. Les Indiens se réunissent là tous les lundis, et rendent leur culte à la déesse du lieu; et les jours qui suivent la fête du holî[2], il y a grande illumination pendant la nuit. Du côté du midi, hors de la ville, est situé le temple de Bhawani[3]; là aussi une

[1] Déesse de la mort, femme de Siva.

[2] Fête du printemps, carnaval des Hindous. Je donnerai, à l'article des Chants populaires, quelques échantillons des chansons que le peuple chante à cette époque, et qui sont aussi nommées *holî*.

[3] Mère des trois dieux Brahma, Wischnu et Siva.

fois la semaine les Indiens viennent pour leur culte, et offrent des mets cuits, etc., et le huitième jour du holî il y a une grande foire. Les Hindous de toute la ville, et même les Musulmans, accourent curieux de ce spectacle. Mille Musulmanes vont là montrer leur beauté à leurs admirateurs : il y a foule jusqu'au soir autour et devant le temple. Bien plus tous les jardins qui sont auprès, sont remplis de monde. En un mot, une autre foire pareille n'a pas lieu dans la ville susdite; elle se nomme Athon[1].

A quatre kos au sud-ouest de la ville est un réservoir nommé Sûraj-Kundh[2]. Là aussi chaque année, à la fin des pluies, cent mille Hindous, hommes et femmes, viennent se baigner, et il y en arrive de très-loin. Avec eux aussi mille Musulmans élégamment vêtus accourent pour jouir du spectacle; et les courtisanes de toute la ville, bien parées et ornées, se montrent çà et là; il y a foule jusqu'au soir.

BALGRAM.

Gros village dont la plupart des habitants ont de la capacité, sont poëtes et spirituels. Il y a un puits dont l'eau, prise pendant quarante jours de suite, donne la faculté de bien chanter. Beaucoup de gens excellents ont vécu à Balgram, entre autres le saiyîd élevé Abd uljalîl Balgramî, grand poëte très-versé dans les langues arabe et persane, qui a vécu sous le règne de Farrukh-siyar, et à qui la place d'historiographe du Sindh avait été

[1] آٹھون, pluriel de اٹھ, *huit.*

[2] Le bassin du soleil.

donnée par ce monarque. Puis Mîr Gulâm-i Alî Azâd, qui était aussi sans égal au milieu de ses contemporains pour l'éloquence, la science et la vertu. Il a écrit des vers arabes avec une telle élégance et en si grande quantité, que personne parmi les habitants de l'Inde ne l'a jamais fait. Ses cacîdas sont une preuve de son talent, que les langues les plus éloquentes d'entre les Arabes sont incapables[1] de louer. Sa naissance eut lieu en 1114 de l'hégire, et sa mort en 1202. Son petit-fils, le muftî Mir Haîdar, était aussi dans notre temps la bénédiction du ciel, et l'unique parmi ses contemporains. Il avait une habileté parfaite dans les sciences arabes, et dans les persanes un indicible savoir : il écrivait tous les genres de prose, et était habile dans tous les secrets de la poésie[2]. Il fut honoré pendant plusieurs années de la charge de muftî dans le gouvernement de l'honorable Compagnie, et fut toujours distingué de ses égaux. Il mourut en 1217.

En résumé, ce pays est fertile *au moral;* nombre de personnes parfaites continuent à y naître.

Quant à la province d'Aoude, en général, l'eau et l'air en sont bons. Il y a beaucoup d'espèces de grains; les riz nommés *istimâlî* et *jhanwân* sont entre autres de bon goût, blancs, d'une excellente qualité et d'une agréable odeur; et dans les plaines de cette province les récoltes sont semées trois mois plus tôt que dans beaucoup de dépendances de l'Hindoustan *proprement* dit. Souvent les rivières s'enflent dans le mois de jeth, et la plus grande partie des terres sont submergées dans

[1] A la lettre, « muettes » لال.

[2] On le compte parmi les poëtes hindoustanis. Voy. tom. I, p. 379.

l'eau; aussi le riz croît-il avec plus d'abondance et plus rapidement. Toutefois si l'eau le couvre avant que l'épi soit formé, la récolte est perdue.

Dans les forêts d'Aoude les buffles *sauvages* et les tigres se trouvent en quantité, particulièrement dans les environs de Gorakhpur[1] et de Bahraïch. En outre les daims, les porcs-daims et autres animaux sauvages y sont abondants.

Quoique les rivières soient nombreuses dans cette province, néanmoins les grandes ne sont qu'au nombre de trois; ce sont le Ghâgrâ, le Sarjû et la Dâsnî. La longueur de la province, depuis le district de Gorahk jusqu'à Canauj, est de cent trente kos; et sa largeur, depuis les montagnes du nord jusqu'à Sadhaur, dépendances d'Ilâhâbâd, est de cent quinze kos. A l'orient se trouve le Bihar, au nord des montagnes, du côté du midi Manikpur, au couchant Canauj. Aoude, Baraïch, Khaïrâbâd, Lakhnau, Gorakhpur sont ses cinq districts, de qui dépendent cent quatre-vingt-dix-sept endroits (villes, villages, hameaux). Le revenu d'Aoude est de soixante-six karors quarante-cinq lakhs quarante mille dâms.

PROVINCE DU BIHÂR TOUT BAHÂR (PRINTEMPS).

Sa capitale est Azîmâbâd, autrement dite Patna; elle a de beaux environs, et l'eau et l'air y sont bons. Elle est située au bord du Gange, qui dans cet endroit prend le nom de *Rivière des dix-huit nœuds* (sinuosités). La

[1] Une des anciennes capitales d'Aoude. On se souvient que ce royaume est désigné, dans les Aventures de Kamrup, sous le double nom d'*Aoude* et de *Gorakh*.

ville est très-longue, mais très-étroite. Anciennement les édifices étaient pour la plupart *de terre* couverts de tuiles; maintenant ils sont de briques cuites, parce que l'élégance et la splendeur de la ville susdite s'est accrue depuis le gouvernement de nos seigneurs les Anglais. En effet Bâquîpur même qui est à trois kos à l'ouest de la ville, et Dânâpur[1] qui est à trois kos au delà de cette seconde ville, sont des endroits bien habités et florissants; il y a beaucoup de boutiques, de maisons et de jardins des Anglais; tout cela est charmant et symétrique. De Patna à Bâquîpur, et de là à Dânâpur, se trouvent de nombreux villages; il n'y a pas d'espace sans habitation. Les remparts de Patna sont de briques non cuites, si ce n'est du côté de la rivière où ils sont de briques cuites. Il y a là une forteresse célèbre; elle est très-vaste et bâtie de briques; mais elle est actuellement bien vieille. Elle contient plusieurs différents bâtiments. Près du château, à l'ouest, il y a une mosquée, et un collége très-vaste et bien bâti. La mosquée, quoique la construction en soit surannée, n'a pas d'égale dans la ville susdite, bien qu'on y trouve nombre de mosquées vieilles et neuves. J'ai entendu dire que ce fut le nawâb Haïbat-jang qui la fit bâtir; actuellement elle appartient aux petites-filles de Ṣirâj uddaula[2]. Devant la porte de l'orient, à une assez grande distance, on voit le jardin de Jafar Khân; et à la distance d'un kos de la

[1] Ou Dinâpur.

[2] Nawâb du Bengale, grand ennemi des Anglais. Ce fut lui qui fit entasser des prisonniers de cette nation dans un lieu obscur et sans air, qui a été nommé *black hole* (le trou noir), où ils périrent presque tous.

porte de l'occident, se trouve le tombeau de Schâh Arzân. Les alentours sont agréables; tous les endroits en sont délicieux; chaque jeudi le peuple de la ville se réunit là en grande quantité; des bayadères (*kanchanîs*) et des courtisanes viennent aussi de tous les quartiers de la ville. Des danses ont lieu jusqu'au soir, et même un peu avant dans la nuit. Sous le gouvernement musulman, la foule qui s'y rendait était très-considérable; mais maintenant elle est bien réduite, il n'y a plus qu'une petite réunion. Personne néanmoins n'empêche d'y aller; celui qui désire s'y rendre y va, et celui qui ne s'en soucie pas n'y va pas.

Au midi de ce tombeau il y a un imâm-bârâ au bord d'un lac; c'est là que sont enterrés[1], le dernier des dix premiers jours de muharram, les taazias (représentations du tombeau de Hucaïn) de toute la ville.

A Patna les grains de différentes espèces sont en grande quantité, et ordinairement à bon marché. Le lait y est extrêmement succulent et gras; on y emploie beaucoup de lait aigre, de bon goût et fort épais. Les racines[2] de tout genre y sont très-abondantes et à bon marché. Certains fruits frais y sont fort bons; particulièrement la grenade y est très-savoureuse et très-grosse, et les grains en sont énormes et très-succulents. Quoiqu'elle ne vaille pas celle de la Perse, néanmoins elle est préférable aux grenades de la plupart des provinces de l'Hindoustan; et elle n'est pas inférieure,

[1] Sur cet usage, consultez mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.

[2] *Tarkâriyân*, végétaux bons à manger, plantes potagères.

quant à la grosseur et à la bonté, à la grenade de Jalâlâbâd[1].

On tisse admirablement dans cette ville des étoffes de différentes espèces. La mousseline de Schaïkhpura est particulièrement célèbre. Les pipes (*huccas*) et quelques ustensiles de verre ne se font mieux nulle part qu'à Azîmâbâd. Les espèces de perroquets nommés *amrit*, *baïla* et *kajla* s'y trouvent en grande quantité. Quand on les élève et qu'on prend la peine de les enseigner, ils parlent promptement, et répètent bien ce qu'on leur a appris.

GAYÂ.

A trois kos de la ville susdite est Gayâ, grand lieu de dévotion des Indiens, situé au pied d'une montagne; ils y viennent de loin, et y font de bonnes œuvres pour les âmes de leurs pères et de leurs aïeux. Particulièrement pendant les quarante jours d'hiver lorsque le soleil entre dans le signe du Sagittaire, mille personnes, hommes et femmes, viennent de près et de loin se rassembler en ce lieu. Là, afin de soulager les âmes des trépassés auxquels ils s'intéressent, ils récitent des mantras (prières, hymnes, etc.), et font des offrandes d'eau et de riz. Ils considèrent en effet ces actes comme devant procurer le salut à ces âmes, et comme la meilleure pratique de dévotion.

Près de cette ville se trouve une carrière de marbre;

[1] Il y a trois villes de ce nom dans les provinces de Dehli et d'Agra; mais je pense qu'il s'agit plutôt de Jalâlâbâd en Afghanistan, désormais célèbre par la défense héroïque des Anglais en 1842.

des ouvriers font dans ce lieu même beaucoup de vases et d'urnes avec la pierre dont il s'agit, et montrent ainsi leur habileté. On fait aussi de très-beau papier à Arwal[1] et dans tout le Bihâr.

MUNGUÎR.

Le *Khulâçat uttawarîkh*[2] nous fait savoir que sous le règne d'Alam-guir (Aurang-zeb), ou auparavant, on avait bâti un mur de pierres depuis le Gange jusqu'aux montagnes, et qu'on avait ainsi fixé les limites de la province de Bihâr; mais depuis nombre d'années jusqu'à celle-ci, qui est la quarante-huitième du règne de Schâh-alam, on n'en a pas vu la trace, et on n'en a pas même entendu parler. Dieu seul sait si ce mur a ou n'a pas existé.

Au bord de la rivière on avait construit un château de briques cuites, tellement solide qu'il existe encore en ce moment; mais à la vérité il tombe en ruine de tous côtés. Dans l'intérieur les Anglais ont bâti des maisons de bambou et de chaume, et quelques autres de briques cuites. Au pied de la montagne de Jahâr-Khand il y a un temple nommé Baïjnâth[3], que l'on dit consacré à Mahâdéo. Il y a là un arbre de pîpal[4] dont personne ne

[1] De là on nomme *Arwali* ou d'Arwal une sorte de papier très-fin. La ville d'Arwal est située dans la province de Bihâr.

[2] Ce passage, et beaucoup d'autres passages analogues, prouvent que le travail d'Afsos n'est pas une traduction de cet ouvrage persan; mais, comme je l'ai dit ailleurs, qu'Afsos l'a pris simplement pour base de sa composition.

[3] वैद्यनाथ *Siva*.

[4] C'est ainsi qu'on nomme en hindoustani le *ficus religiosa*, vulgaire-

connaît l'âge. Lorsque parmi les desservants du temple, il y en a qui ont besoin d'argent pour une dépense nécessaire, ils viennent sous cet arbre après avoir jeûné [1], s'y asseyent et invoquent Siva. Deux ou trois jours après, *l'individu qui a eu recours à ce moyen* voit tomber auprès de lui une feuille *de papier* écrite en hindî par une plume invisible. Il apprend par cette feuille la somme qui lui est destinée, et le nom de celui qui doit la lui donner, avec l'indication de la province et du district, fût-ce à cinq cents kos. Alors le dévot porte ce billet à son chef, et ce dernier lui en donne un autre rédigé d'après la teneur du premier, et qu'on nomme lettre de change de Baïjnâth. Muni de ce papier, le dévot va auprès de la personne désignée, et celle-ci remet aussitôt le montant du billet au porteur. Ce qui est plus étonnant encore, c'est que dans le temple dont nous venons de parler, il y a une grotte merveilleuse où le chef des desservants du temple va une fois l'an, au jour nommé

ment nommé l'*arbre des banyans,* et non pas le *banyan,* comme disent quelques voyageurs. Milton, dans son *Paradis perdu,* vers la fin du livre IX, décrit ainsi cet arbre extraordinaire :

There soon they chose
The fig-tree, not that kind for fruit renown'd;
But such as at this day, to Indians known
In Malabar or Decan, spreads her arms
Branching so broad and long, that in the ground
The bended twigs take root, and daughters grow
About the mother-tree, a pillar'd shade
High over-arch'd, and echoing walks between :
There oft the Indian herdsman shunning heat,
Shelters in cool, and tends his pasturing herds
At loopholes cut through thickest shade...

[1] A la lettre, « après avoir laissé le boire et le manger. »

schîv-barat[1]; il y prend de la terre, en donne à chaque desservant, et cette terre se change en or dans la proportion de la quantité qu'on en a reçue.

TIRHUT.

Dans ce village, où se trouve un très-ancien collége hindou, l'eau et l'air sont fort bons; le lait aigre est très-épais, et il a fort bon goût. L'auteur du *Khulâçat uttawârîkh* dit qu'il reste un an sans se corrompre; mais vraisemblablement ceci est une exagération, car c'est contraire au bon sens et à l'expérience. Naturellement le lait aussi est excellent : on dit que si un laitier y mêle de l'eau, il éprouve un accident du monde invisible. En cet endroit les buffles *femelles* sont tellement grandes et fortes, qu'un tigre ne peut les terrasser; durant les pluies, les daims, les cerfs, les tigres se réunissent ensemble en grande quantité, et se réfugient dans les villages; leurs habitants prennent ainsi *facilement* le plaisir de la chasse.

RAHTÂS.

Rahtâs (Rahtâs-garh) est un château sur une haute montagne escarpée, qui a quatorze kos de circonférence; il y a beaucoup de champs susceptibles d'ensemencement, et de nombreuses sources y sourdent. Dans quelque lieu que ce soit, si on creuse quatre coudées, il sort de l'eau. Il y a nombre de cascades, et du temps des pluies plus de deux cents étangs. Dans la province du Bihâr, l'été est violent et l'hiver tempéré : on n'a pas besoin, pendant plus de deux mois, des vêtements de coton.

[1] Ou *le jeûne de Siva*, jour de pénitence pour les Hindous.

Anciennement il y pleuvait plus de six mois; maintenant il n'y pleut qu'environ cinq mois; mais le terrain reste humide pendant toute l'année, à cause de la quantité des rivières qui le traversent. Le vent ne souffle pas fort, et la poussière ne s'élève pas non plus. L'état de l'agriculture est très-satisfaisant; le riz spécialement y est d'excellente qualité. Le légume nommé *kîçârî*[1] s'y trouve en grande abondance et à très-bon marché, mais il a mauvais goût; il a beaucoup d'analogie avec les pois; les pauvres et les gens de basse condition s'en nourrissent, quoiqu'il occasionne des maladies.

Il y a un grand nombre de rivières dans ce souba; toutefois les plus larges sont le Gange, le Sone et le Gandak. Le Sone vient des montagnes du midi, et se réunit au Gange près de Munîr; on dit que cette rivière a la même source que le Narbadâ. Quant au Gandak, il vient du côté du nord, et se réunit au Gange près d'Hâjîpûr[2]. Le Karm-Nâçâ, qui prend sa source dans une montagne du Dekhan, se jette dans le Gange au passage de Chonsâ; et le Pan-pan[3], qui vient du côté du midi, s'y jette près de Patna, après que le Gange a passé au delà de Kanauj.

Du Gange à Rahtâs il y a soixante et douze rivières qui portent bateau, et on en trouve de petites sans nombre. Beaucoup d'Hindous, en passant le Karm-Nâçâ, font bien attention qu'une goutte d'eau de cette rivière ne les atteigne pas; ils se garderaient bien par conséquent de s'y

[1] *Lathyrus sativus.*

[2] Vis-à-vis Patna. (Hamilton, *East India Gazett.* tom. I, pag. 614.)

[3] Pompon ou Pompor des cartes anglaises.

baigner. L'auteur du *Khulâçat uttawârîkh* dit que lorsqu'on boit de l'eau du Gandak à l'endroit où il se jette dans le Gange, il vous pousse au cou un goître, qui devient peu à peu comme un fruit de coco. L'auteur du *Siyar ulmutaakhirîn*[1] dit de son côté, que c'est une propriété de l'eau et de l'air (du climat) d'Hajîpûr, que la plupart des gens de ce pays soient atteints de cette maladie, et qu'ils aient à leur cou des goîtres comme des colliers. Mais la vérité est qu'on n'observe pas cela actuellement; il peut se faire que cet accident eût lieu il y a quarante à cinquante ans; mais il n'en est pas ainsi de nos jours. Quelle est, du reste, la localité où cette excroissance ne se remarque pas au cou de quelque personne? Quant à l'eau de la rivière susdite, soit mêlée avec celle du Gange, soit seule, des millions d'hommes en ont bu et en boivent encore jusqu'à présent, et toutefois le cou d'aucune de ces personnes ne s'enfle, à plus forte raison ne leur vient-il pas de goître. Mais au-dessous de Muzaffarpûr il coule une vieille gandak [2] dont l'eau a réellement cette qualité. On va jusqu'à dire que les quadrupèdes et les oiseaux qui boivent de cette eau, éprouvent cette excroissance à leur cou; en sorte que la plus grande partie des hommes et des animaux de Muzaffarpûr sont atteints de cette incommodité : ce pays est apparemment celui dont on dit que les oiseaux, notamment les corbeaux, ont le goître.

[1] Ou *Gestes des modernes*, ouvrage bien connu, et dont on a publié le texte et la traduction à Calcutta.

[2] *Gandak* est, dans le nord de l'Inde, un nom générique pour *rivière*. L'auteur parle ainsi, parce que de nouveaux bras du Gange et des autres rivières se forment sans cesse. Voy. Ham. *East Ind. Gaz*. t. I, p. 615.

On nomme *sâlgrâm* une pierre qui se trouve dans les environs de Hâjîpûr. Elle est de couleur noire, petite, ronde et huileuse ; on la nomme en persan *sangu-i mihakk* ou pierre de touche. L'auteur du *Khulâçat uttawarikh* va jusqu'à dire qu'on la tire des environs du village susdit, jusqu'à la distance de quarante kos; les Hindous vénèrent cette pierre, la considérant comme miraculeuse. Bien plus, la croyance des brahmanes est que toute idole brisée n'est plus digne d'adoration, si ce n'est cette pierre.

La longueur de ce souba, de Téliyâ-Garhî à Rahtâs, est de cent vingt kos; et sa largeur, de Tirhut aux montagnes du nord, est de cent dix kos. Il a à l'orient le Bengale, à l'occident Ilâhâbad, au nord Aoude, au midi une grande montagne. Il est formé de huit sarkârs : Hâjîpûr, Munguîr, Champaran, Sâran, Tirhut, Patna, Bihâr, Rahtâs. Deux cent quarante villes, bourgs ou villages en dépendent. Son revenu est de trente-huit karors sept lakhs trente mille dâms.

PROVINCE DU BENGALE.

Le véritable nom de cette province est *Bang;* quant au mot *âl* qu'on y ajoute, il signifie, dans la langue du Bengale, une grande chaussée qu'on construit autour des jardins, des champs ensemencés, etc. pour les garantir de l'eau. Dans les temps anciens, les propriétaires fonciers de ce royaume construisaient dans les vallées, où la terre est basse, de ces levées de terre, hautes de dix coudées, et larges de huit, bâtissaient dessus leurs habitations, et préservaient de cette façon leurs récoltes. C'est ainsi qu'on a donné à ce souba le nom de Bengale.

Dans cette province la chaleur était tempérée, il y a quarante à cinquante ans[1], et il n'y avait presque pas d'hiver; le temps des pluies commençait au mois de jeṭh (mai-juin), et durait six mois. Mais actuellement la chaleur n'est pas plus forte dans aucune province de l'Inde; c'est au point que l'an passé elle fut si intense, qu'un nombre infini de gens en souffrirent, et que même beaucoup d'hommes et d'animaux en moururent. Quant au froid, il est tel, qu'on dort pendant la nuit enveloppé dans une couverture de coton du poids d'un ser[2] sans être atteint par l'engourdissement; et que depuis le premier pahâr[3] du jour, jusqu'à ce qu'il ne reste que deux ou trois gharîs du second, on n'a pas besoin de *razâi* (couverture piquée), et depuis deux pahârs (midi) jusqu'à trois pahârs un dupaṭṭa[4] suffit. Toutefois dans cette saison il tombe beaucoup de brouillard semblable à une petite pluie; bien plus, le ciel est quelquefois couvert de vapeurs : le soleil ne se voit pas avant que le jour soit avancé d'une heure, ou d'une heure et demie. Les pluies durent cinq mois, ou un peu moins; elles commencent à la mi-jeth (juin), et finissent au commencement de kâtik (octobre). Toutefois s'il pleut dès le commencement de jeth et jusqu'à la fin de kâtik, il n'y a pas de mal. Ne pleut-il pas quelquefois aussi hors de la saison des pluies dans les contrées de l'ouest?

[1] N'oublions pas que l'auteur écrivait en 1808.

[2] Nous avons déjà dit que le *ser* vaut une livre treize onces.

[3] Le *pahâr* a la valeur de trois heures; il y en a quatre de jour, et quatre de nuit.

[4] Sorte de châle.

Le riz est très-abondant au Bengale; ses espèces sont tellement nombreuses, que si on prenait un grain de chacune, on en remplirait un pot à eau. Ce qu'il y a d'agréable, c'est que le riz y lève trois fois par an dans les rizières; les plantes de riz poussent à mesure que l'eau croît, leur épi ne plonge pas dans l'eau. Les propriétaires des champs de riz qui en ont mesuré des tiges, les ont quelquefois trouvées plus hautes de cinquante à cinquante-cinq palmes.

Dans cette province les sujets ne se révoltent pas contre le gouverneur; ils acquittent d'eux-mêmes, par portions, l'impôt de l'année entière dans les huit premiers mois.

Les maisons sont la plupart couvertes de chaume, bien que beaucoup d'entre elles soient agréables, solides, bien construites et durables. Quelques-unes coûtent jusqu'à quatre à cinq mille roupies. Au lieu des murs il y a des taṭṭîs[1]; car les murs de briques non cuites n'étant pas assez solides, il faut les construire en briques cuites, ce qui est trop coûteux pour les pauvres, et ce que répugnent à faire par économie ceux qui pourraient supporter la dépense. La plupart des ustensiles de ces personnes sont d'argile, peu sont de cuivre. Des arbres entourent *et traversent* beaucoup de villages de cette province; car on bâtit les maisons *qui forment les villages*, dans des lieux où se trouvent des arbres de tous côtés. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, le feu prend à une maison, le village entier s'enflamme, et personne ne reconnaît la place

[1] Sorte de paillassons de vétyver, qui servent de volets ou de jalousies.

de sa maison, si ce n'est par les restes de ces arbres.

On fait dans cette province des nattes qui sont pareilles à la soie pour la douceur, et quant à la finesse, préférables au tapis nommé *chandnî*, fait avec l'étoffe nommée *mahmûdî*[1]. Bien plus, durant les chaleurs, la chandnî, comparée à la natte du Bengale, est comme de la poussière[2], car celle-ci est plus fraîche. On l'appelle avec juste raison natte froide[3]; c'est vraiment un nom bien appliqué.

La principale nourriture des gens de ce pays consiste en poisson, riz bouilli, huile amère[4], lait aigre, piment, plantes potagères, herbages : *ils sont tellement friands de ces choses*, que s'ils trouvaient le poisson du prophète Jonas, ils le mangeraient; et que si on leur présentait la feuille d'une herbe quelconque, ils n'hésiteraient pas de la prendre. Ils mangent aussi beaucoup de sel : toutefois dans quelques endroits de cette province on ne s'en procure que difficilement. Ils ne se nourrissent pas de pain de froment, d'orge ni de vesce, quelque bon qu'il soit. La chair de chèvre, la volaille, le beurre fondu ne conviennent pas à leur tempérament. Bien plus l'auteur du *Riâz ussalâtîn* (jardin des rois) dit que leur estomac repousse généralement ces nourritures, et que souvent ceux qui en mangent les rejettent; mais je n'ai jamais vu cela. Il est vrai que je ne suis pas resté en société avec de purs Bengaliens; il peut se faire d'ailleurs

[1] Sorte de mousseline.

[2] C'est-à-dire, lui est inférieure.

[3] سيتل پاٹی

[4] On entend par là l'huile de moutarde.

que ce soit le cas pour quelques-uns d'entre eux, mais non pas pour tous.

Le vêtement des gens du peuple, riches ou pauvres, est approprié aux exigences de la pudeur; car les hommes lient au-dessous du nombril un pagne blanc, qu'on nomme *dhotí*, et qui les couvre jusqu'au genou; ils roulent autour de la tête un turban de deux ou trois doubles, et le haut de la tête reste découvert. Mais les habitants de l'Hindoustan proprement dit, ou d'autres pays, qui sont venus habiter le Bengale, et même ceux dont la famille y habite depuis deux ou trois générations, ceux qui ont beaucoup fréquenté des Hindoustaniens ou qui ont des emplois, se servent des vêtements nommés *jâma* et *nîmâ* [1], et ils restent même habituellement dans leurs maisons *vêtus* de cette manière. Quant à ce que dit l'auteur du *Khulâçat uttawârîkh*, que les hommes et les femmes ne portent aucun vêtement et vont nus, cela signifie sans doute qu'ils ne s'habillent pas comme les peuples pour lesquels l'expression de *vêtir* est prise dans le sens le plus étendu [2]. Cet auteur assure aussi que les affaires du dehors sont dévolues aux femmes; or cette singularité n'a pas lieu actuellement; mais il peut se faire que ce fût ainsi dans le siècle *où cet auteur écrivait*. Voici ce que nous avons à dire sur les vêtements des femmes : elles se contentent d'un seul vêtement, qui se nomme *sâri;* c'est une pièce d'étoffe dont elles s'enveloppent de manière que la moitié part du milieu du

[1] Sortes de robes ou de vêtements longs.

[2] C'est-à-dire, qu'ils ne s'habillent pas comme les peuples qui ont des vêtements complets.

corps et arrive jusqu'aux jambes, et que l'autre moitié couvre de la même façon le dos et le cou. Elles ont généralement la tête nue; bien plus, leurs pieds aussi sont nus, et elles ne portent pas de souliers.

Ici les voyages ont lieu le plus souvent sur des barques, surtout pendant les pluies; c'est ainsi que dans cette province on trouve tout prêts sur les quais une grande quantité de bateaux de différents genres, petits et grands; lorsqu'un voyageur le désire, il y monte, s'assoit, et va tranquillement dans la ville où il veut se rendre. Dans la saison de la chaleur et du froid on trouve à sa disposition des *raths* (voitures à quatre roues), des *gârîs* (à deux roues), des litières et des palanquins; on choisit celui qu'on veut de ces moyens de transport. Mais on ne peut se procurer un bon cheval, si ce n'est à un grand prix; au contraire les éléphants y sont en quantité. On n'y trouve ni perles, ni diamants, ni cornalines, ni agates, à moins que ces objets ne proviennent des autres pays. A l'exception du raisin et du melon muscat, le Bengale produit toutes les espèces de fruits, particulièrement la mangue, l'ananas, la banane, et ils y sont meilleurs que dans les autres pays de l'Inde. Parmi les fruits particuliers de ce pays, il y a une sorte de pomme au parfum de rose[1]; quoiqu'elle soit douce, elle n'est pas bonne; mais avant d'être digérée, elle donne des rapports qui ont l'odeur de la rose.

On trouve aussi dans le Bengale toutes les espèces de fleurs; le kéora[2] y est en grande quantité, ainsi que le

[1] Le fruit du jambosier, *eugenia jambos.*

[2] *Pandamus odoratissimus.*

mâdhûltâ [1], espèce particulière à cette province. Dans quelques endroits le gingembre, et même le poivre noir, croissent naturellement. Il y a en abondance différentes espèces de bétel. La soie aussi y est très-commune. Bien plus on y tisse des étoffes de soie de différentes espèces, tellement bien qu'on n'en voit nulle part de pareilles. Le fait est que dans quelques villes du Bengale on tisse si habilement des étoffes blanches, fines ou grosses, que ceux qui les voient les prennent pour de l'eau courante[2], et que celui qui s'en couvre le corps éprouve du bien-être. Il est certain que les tisserands les plus intelligents des autres pays ne peuvent imiter le tissu de ces étoffes. Quand même ils resteraient occupés à faire et à défaire leur travail pendant leur vie entière, pourraient-ils donc jamais tisser pareillement? C'est pourquoi les chefs de ce pays envoient souvent en présent, comme rareté, à leurs connaissances, des vêtements et des effets *confectionnés avec ces étoffes;* et les marchands ont l'habitude d'en exporter beaucoup de royaume en royaume pour en faire le commerce. La seconde espèce (la grossière) se fabrique encore de nos jours; mais la fabrication de la première (l'espèce fine) a été peu à peu abandonnée, à cause des vicissitudes du temps. Quant à la fabrique des turbans, que les gouverneurs d'ici envoyaient chaque année au sultan, elle n'a plus fonctionné depuis Muhammed Schâh. Bien plus,

[1] Espèce de kéora.

[2] آبروان C'est aussi le nom d'une espèce de mousseline. L'auteur joue sur les mots.

les gouverneurs gardèrent leurs turbans[1]; la passion s'empara de leur esprit, et leur fit oublier entièrement leurs devoirs. Ils furent enivrés de la boisson de l'orgueil et de la fierté, et ôtèrent entièrement la main de la pratique de leurs obligations; mais aussi subirent-ils l'effet de cette ivresse, et leur âme et leur cœur furent en proie à cent espèces de malheurs.

LAKHNAUTÎ.

Ancienne ville dont le fondateur est Schangal-dîp. Ce dernier habitait les environs de Kûch, village aux confins du Bengale; ce fut de là qu'il sortit pour faire des excursions guerrières; il finit par s'emparer des provinces du Bihâr et du Bengale. Ensuite il fonda la ville dont il s'agit, et en fit sa capitale; c'est ainsi que la ville susdite resta la capitale du souba du Bengale pendant deux mille ans. Ensuite ce fut Tândâ, puis Jahanguîrnagar[2], enfin Murschidâbâd; et même aujourd'hui la résidence du gouverneur du souba susdit est dans cette dernière ville. A l'époque où le sultan Humâyûn vint par sa présence augmenter la splendeur de Lakhnautî, comme il en trouva l'air et l'eau bons, il lui donna le nom de Jannatâbâd (ville du paradis); mais maintenant elle est ruinée à tel point, que mille bêtes féroces et venimeuses y font leur demeure. Bref on ne voit plus que des restes de la porte du château, et des vestiges de la mosquée d'or.

[1] Allusion à l'usage qu'ils avaient d'envoyer à la cour leur propre turban en signe de soumission.

[2] Ou Dacca.

VERS.

Là où étaient mille jardins, il n'y a plus actuellement la trace d'une seule rose. Là où se voyaient les trônes des rois, il n'y a pas même le lit d'un mendiant.

A l'ouest de la ville se trouve un lac nommé Chath-bhath, dont la digue existe jusqu'à présent. Tant que les constructions de la ville étaient solides, l'eau n'y pénétrait pas pendant la saison des pluies; mais actuellement qu'elles sont en ruine, la ville devient tout à fait une mare d'eau. Bien plus, les bateaux peuvent y flotter facilement.

A la distance d'un kos du château, il y avait un ancien édifice où se trouvait un étang très-puant qu'on nommait Piyâz-bârî (bassin d'oignons). Quiconque buvait de cette eau, mourait en proie à divers genres de maladies. On dit qu'avant le temps d'Akbar on détenait en ce lieu les coupables, afin qu'en buvant de cette eau ils mourussent; mais que ce sultan interdit cette pratique et abolit cet usage.

MURSCHIDÂBÂD.

Cette grande ville située sur la rive du Bhâghîratî[1], fut fondée sous Aurang-zeb; mais auparavant au même endroit, un marchand nommé Makhsûs Khân avait bâti sur les deux rives du fleuve un caravansérai avec beaucoup de boutiques, et auquel il avait donné le nom de Mahksûsâbâd. Or Muhammad Alam-guîr (Aurang-zeb) in-

[1] Nom que les natifs donnent à la branche du Gange appelée Hougly par les Européens.

vestit Jafar Khân Nacîrî des soubas du Bengale et d'Orissa, et lui donna le titre de murschid Culî-khân. Ce dernier fonda une ville à l'endroit nommé Makhsûsâbâd, et lui donna le nom de Murschidâbâd; bien plus il en fit le lieu de sa résidence, en sorte que jusqu'à présent que nous sommes en 1220 de l'hégire (1785-86), et sous le gouvernement des chefs honorables de la Compagnie des Indes, la résidence du soubadâr est encore dans cette ville, qui a en longueur un peu plus de quatre kos. Les étoffes de soie, celles à fleurs, et les sârîs[1] d'ici sont célèbres; les jardins et surtout les édifices ne sont pas susceptibles de descriptions[2]. Le motîjhîl[3] et le gaurî[4] du bangla (maison d'été) ont été détruits; leur nom est seulement resté sur les langues.

Le principal des édifices dus au nawâb Sirâj uddaula, est son imâm-bârâ qui subsiste encore jusqu'à présent. Sa forme et sa construction ne sauraient être décrites convenablement; en effet il n'y a pas dans l'Inde un imâmbârâ aussi solide, quoique son état actuel soit inférieur au dixième du dixième de ce qu'il était; mais le dessein d'un jardin rappelle ce jardin.

L'idiome hindoustani des habitants de cette ville est correct, comparé à celui des habitants des autres endroits de la province. Le motif de cette différence, c'est la fréquence des rapports des natifs avec ceux de l'Hindoustan;

[1] Pièces d'étoffes dont s'enveloppent les femmes.

[2] Soit parce que ce serait trop long, soit surtout parce qu'on ne saurait les décrire convenablement.

[3] Lac, ou plutôt bassin de perles.

[4] Salle de marbre de Gaur.

car après les désastres de Dehli et avant la domination anglaise, les Hindoustaniens étaient venus en grand nombre à Murschidâbâd; bien plus ils avaient choisi cette ville pour leur résidence. Du reste Murschidâbâd n'est pas du tout dénué d'agrément; mais elle est située sur un terrain plus bas que la rivière; donc, si ce qu'à Dieu ne plaise, la digue de la rivière ou celle du lac d'Akbarpur se rompait durant les pluies, toute la ville serait submergée. C'est ainsi qu'à la fin de l'année 1216 (1801-1802), comme par suite du débordement de l'eau, la digue du côté de Bhagawân Gola fut rompue, beaucoup d'édifices furent submergés au point, que dans le nouveau bâtiment qu'avait fait construire le défunt nawâb Muzaffar-jang, il y avait de l'eau plus haut que le genou, et qu'il s'en trouvait à peu près autant dans les autres maisons. On dit qu'un débordement pareil eut lieu une fois durant le temps du nawâb Muzaffar-jang. Que Dieu le modérateur tout-puissant conserve actuellement cet endroit agréable, et rende ses digues fortes comme des montagnes!

HOUGLY.

Le port d'Hougly et le village de Sâtgâm[1] sont à la distance d'un demi-kos l'un de l'autre. Autrefois Sâtgâm était très-peuplé et très-florissant; il était grand et plein de beaux édifices, et le gouverneur y demeurait; mais comme il fut dévasté par le débordement des rivières, Hougly prit sa place en prospérité et en splendeur. Le

[1] Ainsi que je l'ai déjà dit, il ne faut pas confondre ce village avec Chatgâm ou Chittagong, autre ville du Bengale, dont il a été et dont il sera fait mention.

fauj-dâr[1] de cette dernière ville était en relation directe avec le sultan *de Dehli*, et était ainsi presque indépendant du gouverneur du Bengale; mais Jafar Khân (nawâb du Bengale) ayant demandé pour lui-même au sultan la charge de fauj-dâr du port susdit, le plaça alors sous son administration directe. Il se mit à traiter favorablement les marchands et les négociants étrangers qui y venaient : non-seulement il n'extorquait pas un dâm de plus de la taxe véritable, *telle qu'elle était officiellement fixée;* mais il ne l'exigeait pas même toute. Par suite Hougly fut fréquenté par beaucoup de commerçants de l'Europe et de la Chine, de l'Irân et du Turân, par des Arabes et des barbares. Bien plus, beaucoup d'armateurs y fixèrent leur demeure; c'est pourquoi l'état florissant de cette ville s'accrut considérablement. Quoiqu'il y eût des marchands de différentes nations, néanmoins les Mogols y étaient les plus considérés; on ne permettait pas aux Francs de jeter les fondements d'un fort ou d'une tour; il ne leur était permis que de construire des *kothîs* (comptoirs ou magasins). Lorsque *plus tard* les fauj-dârs d'Hougly commencèrent à extorquer *des impôts* et à exiger au delà de leur droit, la ville susdite tomba en décadence; et Calcutta au contraire devint de plus en plus florissant, parce que les Anglais qui y étaient établis, favorisaient et protégeaient les marchands, et que les taxes des douanes étaient modérées; c'est ainsi que cette ville est actuellement devenue le siége du gouvernement *anglais*.

[1] Sorte de maire.

CALCUTTA.

Cette ville était anciennement un village ; on la nomma Kâlî-Katâ, parce que l'idole du lieu se nomme Kâlî, et que dans la langue du Bengale *katâ* a la même signification que *sâhib*[1]. Peu à peu ces mots s'altérèrent dans la prononciation, le *yé* disparut, et il resta *Kalkatâ*[2]. Actuellement voici le récit de l'établissement des Anglais dans ce village et de son agrandissement. Jusqu'au gouvernement du nawâb Jafar Khân, le comptoir de la Compagnie était à Hougly, contigu à Gholghât (Golgot) et près de Mogalpûr. Tout à coup un jour, au moment où le soleil se couchait, la terre de cet endroit s'affaissa; en cet instant les Anglais prenaient leur repas. Leurs chefs, en tombant et retombant, se sauvèrent avec beaucoup de peine; mais tout l'argent et les effets furent submergés, et beaucoup d'animaux, et même des hommes périrent.

Ensuite M. Chânak[3] ayant acheté le jardin *dit* de Bénarès, en coupa les arbres, et commença à bâtir un magasin, et même il voulut construire des maisons de deux ou trois étages. Lorsque les murs furent complétement élevés, et que le toit commença à se couvrir de poutres, les scharîfs et les notables du lieu, particulièrement les

[1] صاحب Dans l'Inde musulmane ce mot est un titre d'honneur, signifiant *maître, monsieur;* il se prend aussi pour *schâh* ou *sultan:* ainsi *Tippû sahib* signifie le *sultan Tippû; Kâlî katâ* signifie la *déesse Kâli.*

[2] Ce qui fait véritablement *Calcutta;* car l'*u* représente ordinairement, dans l'orthographe anglaise, l'*a* bref oriental, et les deux *t* se prononcent comme un seul.

[3] Le gouverneur Job Charnock, mort en 1692.

Mogols, qui étaient les principaux négociants, tinrent au faujdâr, nommé Mîr Nâcir, ce langage : « Lorsque des étrangers monteront sur des maisons élevées à ce point, nous serons avilis[1]; l'honneur ne sera plus du tout notre partage. » Alors le faujdâr écrivit l'exposition des faits au nawâb susdit; ensuite il lui envoya tous *ceux qui se plaignaient;* ces derniers étant arrivés en sa présence, Jafar Khân (nawâb du Bengale) écrivit tout de suite pour défendre de continuer les travaux. Le faujdâr donna connaissance de cette prohibition, et déclara qu'aucun maçon, laboureur ou charpentier ne devait plus s'approcher de cet endroit, et qu'il fallait laisser les constructions inachevées. M. Chânak fut très-affligé par ce contre-temps, et même il voulait combattre; mais ses soldats étaient en petit nombre, et il n'avait qu'un navire. Pensant donc qu'il ne pourrait résister au grand nombre de Mogols qui nécessairement soutiendraient le faujdâr, il abandonna *son idée première* et leva l'ancre; puis il bombarda les habitations de la rive et partit. En vain le faujdâr se disposa à l'empêcher de poursuivre sa route; il n'arriva pas assez tôt, et le vaisseau parvint à la mer sans accident. De là *Charnock* se rendit dans le Décan. A cette époque Aurang-zeb s'y trouvait bloqué de tous côtés par l'ennemi, qui empêchait les munitions d'arriver; aussi une grande famine désolait-elle l'armée impériale. Le chef du comptoir de Carnatic (Charnock) ayant porté

[1] A cause que ces étrangers, ou *nâ-mahrams*, pourraient voir ce qui se passerait sur les terrasses et dans les cours des maisons des natifs, et ainsi apercevoir leurs femmes, ce qui est une atteinte à l'honneur des maris musulmans.

des grains sur des navires, les fit parvenir à l'armée; il rendit ainsi à Aurang-zeb un service essentiel, et fut *par là* l'objet de ses faveurs et de ses complaisances; aussi put-il parvenir au comble de ses désirs et de ses vœux. En effet Aurang-zeb, l'asile du monde, fut content de lui et de la nation anglaise, tellement qu'il accorda *à Charnock* un diplôme et un firman pour l'exempter de la taxe, et l'autoriser à bâtir le comptoir de Calcutta[1]. Alors M. Chânak, muni des ordres et des firmans royaux, revint du Décan au Bengale, et envoya auprès du gouverneur un agent chargé de présents. Ayant réussi dans cette démarche, il put, conformément au diplôme, bâtir le comptoir; il tourna ensuite son attention à rendre la ville florissante, et il se mit aussi à s'occuper des intérêts du commerce. Le comptoir qu'il fit élever est encore sur pied aujourd'hui, et on le nomme Purânâcala[2].

[1] J'omets la description de cette ville, parce que je l'ai déjà donnée dans le Journal des Savants, art. sur les *Hindee and Hindoost. Select.* en 1832.

[2] Ou *la vieille citadelle;* c'est le Fort-William. J'emprunte à un autre écrivain hindoustani une note sur l'établissement appelé Collége de Fort-William.

« Les chefs honorables de la Compagnie des Indes fondèrent le collége de Fort-William, et y placèrent des maîtres très-spirituels et tellement capables, qu'au moyen d'une méthode intelligente ils purent réduire à trois ans le temps de l'instruction, qui s'étendait jadis à douze années; bien plus, ils y introduisirent l'enseignement des langues de tous les pays. Ce fut dans la ville de Calcutta, et vis-à-vis de la forteresse, qu'ils élevèrent cet édifice. Il est tel, que jusqu'aujourd'hui personne ne vit jamais un monument sur un plan pareil, ni même n'en entendit parler. Si on regarde la ville en se tenant debout du côté de la forteresse, on dirait que le collége forme le nez de la ville, ce qui change l'aspect de Calcutta. On peut se figurer que la forteresse est une tête, dont la ville

CHANDANNAGAR [1].

Cette petite ville, autrement dite Farâsch Dângâ[2], est à la distance de douze kos de Calcutta. Les Français y ont un comptoir, et c'est à eux qu'appartenait toujours l'autorité et le revenu sans que les Anglais s'en mêlassent en rien; mais il y a quelques années, comme la sédition et le trouble[3] y eurent lieu, messieurs les Anglais s'en emparèrent, et actuellement elle est encore en leur pouvoir.

SIWRÂMPÛR [4] OU SÉRAMPOUR.

C'est une petite ville située aussi sur les bords de la Bhâguîratî, à six kos de Calcutta et, de l'autre côté de la rivière; elle est vis-à-vis Achânak, et la rivière est entre deux. Sérâmpour dépend du Danemarck[5]; les Anglais n'ont rien à y voir : il y a jusqu'à présent un comptoir

est le corps, auquel le collége donne la vie. Lorsqu'en se tenant près du collége on laisse errer sa vue, on aperçoit, jusqu'où elle peut s'étendre, d'un côté des prairies verdoyantes, d'un autre la rivière qui roule ses flots... » (Amman de Dehli, préface du *Ganj-i khûbî.*)

[1] Ou *ville du sandal*, autrement dite Chandarnagar (Chandernagor), ou *ville de la lune*.

[2] فراش ڈانگا Le premier mot est peut-être pour فرانس (Français), et le second pour دانگ (sommet d'une montagne). Ces mots signifieraient ainsi « la ville élevée des Français. » Dans le *Calcutta Magazine*, décembre 1845, ces mots sont traduits par « l'assemblée des Français. »

[3] Il ne faut pas oublier que l'auteur écrivait au commencement du siècle. Il parle ici de la révolution française.

[4] *Ville de Siva et de Râma*, selon l'orthographe de l'auteur, qui écrit سیورام پور. Si on lit *Srî-râm-pûr*, ces mots signifient alors *la ville du dieu Râma*.

[5] Depuis peu de temps cette ville a été acquise par la Compagnie des Indes.

de Danois. Quant à Achânak, elle est des dépendances de Calcutta. Là aussi lord Wellesley a fait construire un bel édifice, et arranger un vaste jardin dont l'emplacement est aussi spacieux qu'un parc, et où l'air, dans chaque saison, est celui du printemps. Il y a beaucoup d'animaux sauvages; les oiseaux y sont d'une beauté remarquable. En les voyant, l'homme devient immobile d'étonnement comme la peinture d'un mur, et la puissance de Dieu lui vient en mémoire; le polythéiste[1] lui-même se met à réciter ces mots du Coran : « Béni soit Dieu le meilleur des créateurs[2]; » et l'infidèle[3] aussi, sans réflexion, se met à dire: « Louange à Dieu seigneur des créatures[4]. » C'est aussi Wellesley qui a fait la route de là à Calcutta, si droite et si unie, que la tortuosité n'est point restée à son nom. En outre il a placé dans ce chemin deux rangs d'arbres qui donnent de l'ombre; ainsi il a fait de ce chemin un parterre, et il a donné mille aises aux voyageurs.

SILHAT.

C'est un district où se trouvent de nombreuses montagnes bien cultivées. Les boucliers de rhinocéros de ce pays sont célèbres; et en effet ils sont fort bons et très-bien exécutés; dans aucune province de l'Hindoustan, on ne fait de tels boucliers. Les fruits de ce pays ont la plupart bon goût; le meilleur est le kaula[5]. Il s'y produit

[1] L'auteur, par ce mot, entend les Chrétiens.

[2] فتبارك الله احسن الخالقين (*Cor.* XXIII, 14.)

[3] C'est-à-dire l'Hindou.

[4] Ce sont les mots par lesquels commence le Coran.

[5] Sorte d'orange.

beaucoup de chinaroot[1], et l'odorant bois d'aloès s'y trouve en abondance dans les montagnes. On le coupe à la fin des pluies, puis on le met dans l'eau, enfin on l'expose à l'air; après quelques jours on peut distinguer les bonnes pièces des mauvaises; on met de côté les premières, et on jette les dernières. S'il faut en croire le *Khulâçat uttawarîkh* seulement, les eunuques sont communs en ce pays. Toutefois j'ai souvent entendu dire le contraire, et je n'ai rien lu là-dessus dans le *Riâz ussalâtîn;* c'est pourquoi je n'ai pas suivi en ceci l'auteur que j'ai pris pour guide.

BUGLA.

Ce district est situé au bord de la mer; il y avait un château fort, aux quatre côtés duquel se trouvaient quantité d'arbres touffus. Le flux et le reflux ont lieu ici comme à Calcutta. Un jour de la vingt-neuvième année du règne d'Akbar, une inondation extraordinaire eut lieu, et toute la ville fut submergée; ce fut à tel point, que le râjâ de l'endroit monta sur un bateau et s'enfuit. Bref l'agitation du déluge eut lieu pendant cinq heures, et la fluctuation de la rivière ne décrut pas; en outre l'éclair brilla souvent, les nuages tonnèrent, la pluie tomba en abondance. A la fin deux cent mille hommes ou animaux furent submergés dans le torrent de la mort.

Il est dit dans le *Khulâçat uttawârîkh*, que depuis le 1er jour de la lune jusqu'au 14e les flots de la rivière s'élèvent ici, chaque jour, pareils à des montagnes; et que depuis le 15 ils décroissent graduellement : mais ce

1. *China smilax.* Linn.

fait ne se trouve pas consigné dans le *Tarîkh-i Bangâla* (chronique du Bengale).

KÂMRÛP.

Près du district susdit se trouve celui de Kâmrûp, qu'on nomme aussi Kanwrû. Les femmes de ce pays sont très-belles, et incomparables dans l'art de la magie; on fait des récits extraordinaires sur leurs jongleries et leurs conjurations... Là les plantes sont aussi merveilleuses et étonnantes. C'est ainsi que les fleurs, plusieurs mois après avoir été séparées de leurs tiges, sont odorantes comme si elles étaient fraîches. Il s'y trouve quantité de manguiers [1], dont les branches, ressemblant assez aux rameaux de la vigne, fleurissent et portent du fruit en abondance. Ce qui est plus remarquable, c'est que si on fait des entailles à un certain arbre [2], il en découle une liqueur telle, qu'elle peut éteindre la soif des gens altérés.

On apprend par le *Riyâz ussalâtîn*, que dans les temps anciens ce pays dépendait des râjâs de Kûch-Bahâr.

Le vêtement des femmes et des hommes de Kâmrûp consiste seulement en un lunguî [3], et leur prononciation se rapproche de celle des habitants du Kûch-Bahâr.

ASCHÂM.

Proche de Kâmrûp se trouve le pays d'Aschâm (Assam), qui est extrêmement étendu. La rivière de Brah-

[1] Voyez *Ayeen Akbery*, tom. II, pag. 2.
[2] Il s'agit ici du palmier qui produit le toddy.
[3] Sorte de pagne.

maputra, qui coule de l'occident à l'orient, le traverse. L'air qu'on respire sur les bords de cette rivière est également bon pour les gens du pays et pour les étrangers; mais dans les endroits éloignés il est convenable aux natifs, et mortel aux étrangers. Les pluies durent huit mois; et dans les quatre mois d'hiver qui suivent, on n'y est pas sans pluie. Les fleurs et les fruits de l'Hindoustan et du Bengale se trouvent là en grande quantité; de plus, il y en a plusieurs qui sont particuliers à ce pays. Le riz *y est* en grande abondance, le sel en très-petite quantité. On n'y sème ni blé, ni orge, ni maçûr[1], quoique la terre pût néanmoins produire ces grains, car tout ce qu'on sème croît. Les coqs de ce pays se battent vaillamment[2], quand ce serait avec un animal quatre fois plus fort qu'eux; ils combattent avec tant d'acharnement, que leur cervelle vole par morceaux sans qu'ils cessent pour cela de se battre. Ils meurent et expirent, mais ils ne reculent pas devant leur rival.

Il y a aussi beaucoup de beaux et gros éléphants dans les forêts d'Assam; les daims, les cerfs, les nilgâos[3], les béliers y sont en grande quantité. On trouve de l'or dans le sable de la rivière, mais de mauvaise qualité; en sorte qu'il ne se vend que huit roupies le tola[4]. Le plus singulier, c'est que le râjâ de ce pays se tient assis sur un lieu élevé, et ne pose jamais les pieds par terre. S'il les pose quelquefois *par hasard*, il perd son royaume. Une

[1] *Cicer lens.*

[2] Allusion aux barbares combats de coqs.

[3] Sortes d'antilopes.

[4] Poids de vingt-quatre grains.

vaine croyance de ces râjâs, c'est que leurs ancêtres habitaient le ciel, et qu'à une certaine époque ils en descendirent au moyen d'une échelle d'or, mais n'appuyèrent pas leurs pieds par terre. D'après cette croyance, on nomma le râjâ de ce pays *swarguî* ou céleste, *swarg* étant un mot indien qui signifie *ciel.* Lorsque le roi de ce pays meurt, on ensevelit avec lui, dans le caveau sépulcral, plusieurs hommes et femmes vivants, d'entre ses gens, avec les vêtements et les objets convenables; bien plus, avec des vêtements *de rechange* et de la nourriture. On allume aussi quelques lampes alimentées par du beurre clarifié, et on les place dans le caveau[1].

Près de ce pays est le Tibbat (Thibet), et près du Thibet le Mâchîn[2]; la ville de Khân-Balig[3] est la capitale de ce pays. Elle est à quarante journées de distance de la mer; on dit que de cette ville à la mer on a creusé un large canal, dont les quais sont bâtis de pierres et de briques. Alexandre le Grand entra dans ce pays, et après avoir parcouru toute la province, il sortit par le côté de la mer. On dit que conformément à l'ordre du khân, de savants philosophes aux idées élevées construisirent là, près de la mer, un talisman sous la

[1] Sindebad le marin, dans le récit de son quatrième voyage, rend compte de pareils usages; ils sont communs à plusieurs pays de l'Asie.

[2] On entend par Mâchîn (en chinois *Ta-chin*), les provinces nord de la Chine, autrement nommées le Kathaï.

[3] C'est-à-dire, *la résidence du khân* (du grand khân de Tartarie). Cette ville est aussi nommée Kambala; Marco Polo dit qu'elle était la résidence d'hiver du grand khân, et Marsden pense que c'est la ville de Peking. (*Travels of Marco Polo,* edited by Marsden, pag. 31, 263, 267, 274.)

forme des cinq doigts de l'homme; lorsqu'un vaisseau veut s'approcher du rivage, ce talisman l'en empêche par un signe.

Entre l'orient et le midi[1] est la ville d'Arracan, qui est la capitale d'un grand royaume, voisin du port de Châtgâm (Ghittagong). Il y a là une grande quantité d'éléphants, sur le nombre desquels on en trouve de bruns; mais il n'y a pas de chevaux, non plus que de vaches et de buffles, et les chameaux et les ânes y sont très-chers. On y trouve un animal gris blanc qui ressemble aux buffles, et qui fournit du lait.

La religion des peuples de ce pays est distincte de celle des Musulmans et des Hindous[2]; ils prennent toute femme, sans distinction, pour leur épouse, excepté leur mère, en sorte que le frère ne s'abstient point de sa sœur. En outre il y a cet usage, que les femmes des militaires vont à la cour saluer le *sardâr* (chef) et lui faire visite, tandis que leurs maris restent à la maison. Ce qui est digne de remarque, c'est que les femmes et les hommes d'ici sont noirs; et ces derniers, sans ou avec peu de barbe[3]. Ils obéissent fidèlement à leur chef, et le craignent beaucoup : on le nomme *wâlî*.

Près d'Arracan est le Pégû. Les troupes de ce pays ne consistent qu'en éléphants et en fantassins. Aux confins de cette région il y a des mines de métaux et de pierres précieuses, qui occasionnent entre les habitants

[1] Au sud-est du Bengale.

[2] Ils sont, en effet, bouddhistes.

[3] Conf. *Ayeen Akbery*, tom. II, pag. 4; Hamilt. *East Ind. Gaz.* tom. I, pag. 606.

des royaumes de Pégû, d'Arracan et les Mugs[1], des querelles et des guerres.

En résumé, la province du Bengale est extrêmement vaste, et partout également florissante. Les principales rivières parmi celles d'ici sont le Gange et le Brahmaputra. La longueur de ce souba depuis Châtgâm jusqu'à Téliya-Garhî, de l'est à l'ouest, est de quatre cents kos; et la largeur, depuis les montagnes du nord jusqu'au sarkâr de Madâran, est de deux cents kos. A l'orient il y a la mer, à l'occident le Bihâr, au midi et au nord des montagnes; toutefois on lit dans le *Riyâz ussulâtîn*, que la mer est du côté du midi, et les montagnes du côté de l'orient et du nord. Le Bengale se compose de soixante-sept *sarkârs* ou districts, qui comprennent onze cent neuf villes ou villages. Le revenu dans les temps anciens était de quarante-six karors et vingt-neuf lakhs de dâms; ce qui fait un karor cinquante-neuf lâkhs quatorze cent quatre-vingt-deux roupies-sikkas[2] et quinze anas, plus ou moins. L'armée permanente était de vingt-trois mille trois cent trente cavaliers, et de quatre-vingt-un mille cent cinquante-huit fantassins; il y avait quatre mille deux cents canons et quatre cents vaisseaux.

[1] Nation qui forme plus de la moitié de la population d'Arracan. (*As. Res.* t. XVI, p. 372.)

[2] C'est-à-dire de bon aloi.

SATIRES.

SATIRE DE SAUDA SUR LE POËTE FIDWI (DE LAHORE).

Il est venu à Ahmadnagar un homme recommandable; il est tout intelligence et tout discernement de la tête aux pieds. Il critique les vers de chacun. Quant à l'album de ses poésies, on reconnaît facilement qu'il se compose de centons empruntés à Jâmî[1]. Il a même pillé mes vers. Le schaïkh et le brahmane trouvent que ses productions se rapportent à leurs religions respectives... Ses discours sont absurdes, et il est plus absurde encore. Il n'a aucune idée des vers ni de la poésie. Voici, dans ma zélée conviction, ce que j'ai à dire sur son compte. Que tous mes amis ouvrent l'oreille de l'intelligence pour l'écouter.

Il a lu le Coran par mon entremise. Que quelqu'un de vous lui demande, ô mes amis : « Comment avez-vous rejeté les lois du Coran, de ce livre où on lit ces mots[2] adressés aux infidèles : « Vous avez votre religion, *et nous la nôtre?* » Donc, d'après le Coran, les brahmanes et les schaïkhs ont une religion distincte. En effet les uns sont Hindous, et les autres Musulmans. Ce n'est donc

[1] Célèbre poëte persan, à qui on doit entre autres le poëme de *Yuçûf o Zalîkhâ*, qui a été édité et traduit en allemand par Rosenswig.

[2] *Coran*, CIX, 6.

qu'avec les schaïkhs qu'on peut concevoir un rapport de religion...

Voyez combien est sensée la critique qu'on fait de lui, puisqu'il ignore les choses les plus connues[1]. Comme autorité de ses vers il prend la parole de Dieu, mais ses citations mettent au jour sa sottise.

O vous que je prends pour arbitres, écoutez les demandes, puis les réponses qu'il y fait, et vous jugerez facilement combien elles sont mauvaises. Apprenez la vérité dont Dieu est le témoin, et voyez si les torts sont de mon côté. Était-il nécessaire que Fidwî vînt ici pour que les gens sans aveu s'attachassent à lui? Il ne marche qu'accompagné de ses amis, et on compte jusqu'à cinq cavaliers qui le suivent. Mais qu'une foule de gens aillent de maison en maison se moquer de ses vers, il ne se déconcerte pas, et se pose comme un grand poëte. Or celui-là est grand que Dieu a fait tel; mais se dire grand soi-même, c'est montrer sa folie. Si, pour juger de son mérite, on apportait son poëme de *Zalîkhâ*, et qu'on le comparât aux poëmes qui roulent sur le même sujet, le déploiement du tapis de ses belles pensées exciterait une discussion parmi les auteurs rivaux. Zalîkhâ est une femme bien connue; elle n'est pas de l'invention de Fidwî. Que ceux d'entre vous qui aiment *les compositions du* maulawî Jâmî, s'informent de Fidwî, si Zalîkhâ est un homme ou une femme.

[1] Jeu de mots intraduisible. Il y a à la lettre : «puisque les mots «*marûf* معروف sont pour lui *majhûl* مجهول.» Ces deux expressions signifient, en effet, *connu et inconnu*; mais elles s'appliquent aux voyelles و et ى, qui doivent se prononcer *û* et *î* quand elles sont *marûf*, et *o* et *é* quand elles sont *majhûl*.

Dans son orgueil Fidwî dit à chacun : « Demandez à tous, bons ou mauvais, qui connaît mieux que moi la langue persane. Seul d'entre les poëtes de l'Inde je suis allé en Irân, et j'ai appris la langue de ce pays, étant parvenu jusqu'au Khorâçân. Qui est actuellement mon égal en persan? Qui s'exprime aussi bien que moi en vers hindoustanis? » Mais ceux à l'oreille de l'intelligence desquels ses discours sont parvenus, disent en riant : Dieu sait *ce qu'il faut penser de ces prétentions*. Si celui-ci est allé en Khorâçân, d'autres sont allés à la Mecque ; et de même que les uns vont, les autres viennent. Par l'absurdité de son langage la poésie s'est altérée, et le malheureux écrivain est injustement l'objet du dédain *de la foule*. On veut écrire actuellement des vers sans suite et sans raison, parce qu'on désire de la célébrité parmi le vulgaire...

A ce sujet il me vient en mémoire une anecdote, qui donnera l'amande[1] du discours à celui qui saura en comprendre le sens. Un soldat était le débiteur d'un banyân, et il était dans l'impossibilité de s'acquitter. Le banyân ne pouvait en avoir ni ṭakâ ni païçâ[2]; il était embarrassé dans ses achats et ses ventes. Par hasard un hibou tomba entre les mains du soldat; il pensa aussitôt qu'il pourrait tromper le banyân[3]. Il couvrit l'oiseau d'un vêtement, et le coiffa d'un bonnet; puis il le prit sur sa main, et alla se promener en poussant des cris d'admira-

[1] C'est-à-dire : le fruit, et non l'écorce; le résumé, et non les détails.

[2] C'est-à-dire, ni sou, ni denier.

[3] Le soldat (*sipâhî*) est Musulman, et le banyân Hindou. Saudâ, qui est Musulman, tourne en ridicule la prétendue simplicité de l'Hindou.

tion. Il fit en sorte de rencontrer le banyân, qui lui demanda en souriant quel était cet animal[1], et où il le portait. Le soldat, content de son stratagème, s'empressa de lui répondre : « Tout le monde nomme cet oiseau faucon; je le céderais volontiers à un prix avantageux. C'est avec cet oiseau que chassent les rois et les princes. Le taux de sa valeur varie depuis quelques centaines de roupies jusqu'à mille. » — « De quoi vit cet oiseau ? » dit encore le banyân. — « De riz et de lait, » répondit le soldat.

Le banyân voulant s'assurer si le soldat disait la vérité, alla de maison en maison s'informer de ce que coûtaient les faucons. Quand il sut qu'ils avaient en effet de la valeur, il pensa qu'il devait profiter de l'occasion qui se présentait, et acheter celui du soldat. Il consulta sa femme là-dessus. « Écoute, lui dit-il, et dis-moi ce que je dois faire. J'ai prêté mes païçâs à un soldat, et je n'ai pas l'espoir de les retirer argent comptant; mais j'ai vu entre ses mains un faucon, et je veux le lui acheter demain, si cela se peut, *pour me payer.* » — « Tu es bien stupide, lui répondit sa femme; le faucon ne se nourrit que de chair, et nous l'avons en horreur. » — « Tu te trompes, il ne mange que du riz et du lait. » — « S'il est ainsi, va le chercher demain matin sans faute. » En effet, suivant l'avis de la femme, le banyân sortit au matin; et ayant, selon son usage, son carnet sous son

[1] Saudâ, pour contrefaire le langage des banyâns, suit ici et plus loin, dans l'écriture arabe, la prononciation hindoue, qui diffère de la musulmane. Il écrit donc پهه pour ف; ج pour ز, ض, ظ; گ pour غ; كهه pour خ; ك pour ق.

bras et son calam à l'oreille, il alla chez le soldat et lui dit : « Tu me dois deux cents roupies : eh bien, je consens à prendre en payement le faucon ; livre-le-moi, après en avoir fixé le véritable prix. » — « Bien, dit le soldat, ceci est comme de l'huile et du sel du même poids. J'ai acheté cet animal cinq cents roupies, je vous le laisse à trois cents pour en finir. » Le marché fut conclu, et le banyân emporta l'animal. Arrivé à son logis, il dit à sa femme : « Vois le faucon que j'ai le bonheur de posséder par la faveur de Râma. » — « Insensé, répondit celle-ci en apercevant l'animal, on s'est moqué de toi ; cet oiseau est celui que les Musulmans nomment *bûm* (hibou) ; tes roupies sont désormais perdues. » Le banyân voulait aller aussitôt à la poursuite du soldat ; mais il fit réflexion que puisque son stratagème avait réussi auprès de lui, il pourrait se rencontrer un autre fou qui se laisserait prendre. Il attacha donc le hibou à une perche, et se tenant assis à la porte de sa boutique, il demandait en vain aux passants s'ils voulaient acheter cet oiseau.

Fidwî est bien le hibou de cette histoire. Il voulait qu'on le crût un faucon, et que de pays en pays sa réputation s'étendît ; et de même qu'on trompa le banyân, en lui faisant prendre un hibou pour un faucon, ainsi Dieu a donné à Fidwî la folie des vers. Il ne pense qu'à cela, tout en vendant du sel et de la poix. En effet Fidwî a une boutique d'épiceries ; mais il ne parle que poésie à tous ceux qui se présentent, pendant les quatre pahars du jour. Si on vient lui demander quelque médicament, il s'écrie : Voici Fidwî, voici Fidwî. Il ne peut être poëte, et toutefois il veut être

célèbre; c'est le hibou du marchand. Il n'a pas même le bon sens de la femme du banyân, puisqu'il ne cesse pas de croire qu'un hibou est un faucon [1].

Par exemple : en entendant réciter un de mes vers, écrit dans l'esprit du peuple par la main de l'intelligence, ce vers lui plut, et il voulut l'imiter. Or ce vers était ainsi conçu : « Dans le jardin où vous avez déployé votre âme comme un vêtement serré, le zéphyr est venu ouvrir les oreilles des roses. » Mais Fidwî défigurant le sens, déchira les oreilles de la rose, et y substitua les yeux [2] du narcisse. Puis il alla se vanter dans tous les cercles qu'il avait développé mon idée, et il récitait sa nouvelle version en ces termes : « Comme vous avez ouvert avec gentillesse les deux yeux de l'âme, le zéphyr l'ayant appris, a ouvert l'oreille du bouton du narcisse. »

Messieurs, voilà l'affaire, jugez par là de tout le reste. Outre le plagiat, il y a en lui un autre défaut, c'est de décrire la femme de la plus singulière façon... Il compare sans cesse l'oreille à la rose, et jamais le narcisse à l'œil. Il veut répondre aux poëtes, et il se déshonore lui-même...

Maintenant, ô Sauda, arrête-toi, tu as assez discouru; reste en silence. Il est inutile de parler aux gens sans intelligence. Si tu es ému par ce rimeur maladroit, tu as bien tort; car de son côté Fidwî ne s'émeut jamais.

[1] Le tort le plus réel de Fidwî, c'est qu'il avait écrit lui-même une satire contre Saudâ, ainsi que Kamâl nous l'apprend. Cette circonstance explique l'animosité de Saudâ, qui appartenait à cette classe qu'Horace a nommée *Genus irritabile vatum*.

[2] Saudâ dit ceci, parce que les poëtes orientaux comparent ordinairement les yeux au narcisse, et non les oreilles.

SATIRE DE SAUDA SUR L'AVARE UMDA.

Par hasard un de mes amis était allé à l'habitation de Umda. Lorsqu'il fut arrivé, de noirs nuages s'amoncelèrent dans le ciel de toutes parts. Le maître de la maison, fort inquiet[1], ne demanda pas seulement à mon ami de ses nouvelles, mais sans se lever il lui dit : « Regardez un peu l'atmosphère. N'avez-vous pas le manteau de laine pour la pluie? » — « Je ne croyais pas qu'il vînt à pleuvoir, répondit le visiteur, sans quoi je l'aurais porté sans doute. » Ce dernier répondit ainsi sans comprendre le sens des paroles de Umda; mais voici ce que notre avare imagina de faire, lorsque les gouttes de pluie commencèrent à tomber. Il mit devant le visiteur un manteau pour la pluie, et lui dit : « Puisque le sort le veut ainsi, il convient que mon ami remette sa visite à quelque temps, car il commence à pleuvoir, et mon ami sera obligé de se mouiller pour retourner en sa maison. » Le malheureux visiteur était un homme simple; comment aurait-il pu comprendre les motifs qu'avait son hôte pour lui parler ainsi? Il répondit avec une grande naïveté : « Quelle nécessité y a-t-il que j'aille si loin tout mouillé? Si le ciel ne se découvre pas, eh bien je passerai la nuit ici. » Lorsque ces mots fâcheux furent parvenus à l'oreille de notre avare, son âme fut sur le

[1] Dans la crainte d'être obligé de garder chez lui son hôte pendant le temps que durerait la pluie. Elle est, en effet, si violente dans l'Inde, qu'on est obligé de rester forcément où on se trouve, jusqu'à ce qu'elle soit passée.

point de quitter son corps. Il fut tellement saisi, qu'il ne pensa plus aux devoirs de l'hospitalité. Tantôt il disait en soupirant : « Les nuages sont-ils donc accumulés au point qu'il faille parler de rester ici? » Tantôt il ajoutait : « Voyez donc là-haut, on aperçoit en un endroit le ciel. » Tantôt il s'écriait : « Ah! si le soleil se montrait, comme je célébrerais l'îd[1] avec plaisir dans ma maison! » — « Je vois quelque chose *des rayons du soleil*, dit tout à coup quelqu'un, faites bien attention. » — « C'est vrai, mon ami, s'écria Umda; bénie soit ta langue. » Mais bientôt les ruisseaux s'enflèrent, et notre pauvre avare, agité, s'écria : « Malheureuse année[2]! Comment se fait-il qu'il pleuve tant? Tout jusqu'aux arbres des montagnes sera submergé. Actuellement il n'y a plus ni orient ni occident, car le monde entier est couvert d'eau... » La nuit se passa, et la pluie ne discontinua pas de tomber. A la fin notre avare, pensant que c'était une dure pierre qui était tombée sur lui, se mit à s'entretenir avec son hôte; mais la seule chose dont il eut soin de faire mention dans son discours, ce fut de citer le hadîs[3] : « Fais de courtes visites[4]. » Lorsque l'heure du repas arriva, il sortit, prenant pour prétexte que son portier lui avait

[1] عيد signifie *fête*; mais avec l'article ce mot désigne la principale fête du culte musulman, c'est-à-dire *la fête des sacrifices* عيد الضحا. M. Quatremère a observé avec raison à ce sujet, que dans le Nouveau Testament on entend aussi par *la fête*, ἡ ἑορτή, la Pâque, principale fête des Juifs et des Chrétiens.

[2] Il y a dans le texte un jeu de mots intraduisible entre *pluie* et *année*, qui l'un et l'autre sont exprimés par le mot *baras*.

[3] Paroles de Mahomet conservées par la tradition.

[4] زُر غِبًّا وزُد حِبًّا « visite brièvement, et acquiers ainsi l'amitié. »

dit que quelqu'un le demandait, et il alla recommander de tenir l'aiguière pleine d'eau à l'endroit convenable. En se retirant il dit tout bas à son hôte : « Si vous désirez prendre quelque chose, vous n'avez qu'à faire appeler le cuisinier, et à le lui demander. » Mon ami, d'après l'autorisation qu'il en avait reçue, ne tarda pas d'avoir recours au cuisinier. Mais ce dernier n'arriva qu'après s'être fait beaucoup prier, et notre hôte lui ayant demandé s'il y avait quelque chose de prêt, il répondit qu'il n'y avait absolument rien... « Eh bien, s'il n'y a rien de prêt, répliqua-t-il, l'intendant vous donnera bien quelque chose à apprêter. Allez donc le lui demander, et cuisez-le-moi. » — « Cette démarche est fort inutile, reprit à son tour le cuisinier; tout ce que je pourrais obtenir de lui, serait de la poussière pour vous amuser à cribler... »

Notre avare, au lieu de mettre la nappe *pour traiter ses hôtes,* l'enlève quand elle est mise. Il aime qu'on ait le visage et le ventre vide... Sa salle à manger est pleine d'air... Son domestique dont les fonctions consistent à servir à table, n'a rien à faire; aussi s'amuse-t-il à cueillir des roses. S'il exécute par hasard quelque travail extraordinaire, son maître lui donne, mais par testament, des confitures et des fruits au vinaigre...

Ici il faut renoncer à dîner, mais dormir *à la place* son plein ventre[1] pendant la chaleur, tandis que le froid règne constamment dans la cuisine, au point de geler le nez des cuisiniers. Si jamais par hasard on voit s'élever la fumée de la cheminée, les porteurs d'eau

[1] بیت بهر

accourent aussitôt avec leurs seaux de cuir pleins d'eau. Ceux qui ont de grands lits nommés *chapparkhats*, les laissent pour se sauver; ceux qui en ont de petits nommés *khatolâs*, les emportent sur leur tête. Quand on apprête dans cette cuisine, c'est en effet un événement si extraordinaire, qu'il met tout le monde en émoi...

Habituellement les cuisiniers se plaignent qu'on ne leur commande rien. « Que ferons-nous pour vivre en sortant d'ici, disent-ils, quand nous aurons oublié notre métier?... » On peut bien célébrer l'îd partout sous le firmament, mais ici le ramazân ne cesse pas d'avoir lieu.

J'ai vraiment honte de continuer à développer le caractère de Umda. Ce hibou a un fils que tout le monde chérit, et qui est la lampe de la maison. Un jour il fit la folie d'inviter un ami. Ce ne fut pas un banquet splendide et somptueux qu'ils firent, un seul plat le composa. Mais notre réprouvé arriva bientôt grondant. Il était bien aise de trouver son fils en défaut *pour avoir le prétexte de le renvoyer de chez lui*, et il n'aurait pas même été fâché de se débarrasser de la mère de ce fils. Comme des personnes vinrent pour tâcher de lui faire entendre raison, il leur dit : « Plût à Dieu que cette femme m'eût donné une pierre *au lieu de cet enfant*, ou bien qu'il fût mort en naissant! Oui, mes amis, il vaudrait mieux que je n'eusse point de fils, tellement le mien est désordonné. Quoique son grand-père aimât le plaisir, voici cependant la manière dont il agissait. Tous ceux qui servaient dans sa maison, allaient dans la nuit, d'après l'ordre qu'ils en avaient reçu, demander de maison en maison les restes des repas, et ils en portaient un sac

plein à leur maître. Il choisissait pour lui-même les meilleurs morceaux, et les mangeait; quant aux mauvais, il les donnait à ses gens pour leur nourriture. Ce que mes ancêtres ont eu tant de peine à amasser, ce malheureux le jette au vent. Je connaissais bien sa prodigalité, mais je n'aurais jamais pu comprendre ce manque de sens. Il dépensera tous les païçâs que j'avais enfouis; il mangera, je crois, jusqu'aux briques de la maison... »

SATIRE DE SAUDA SUR LE DOCTEUR GAUS.

Dans le grand bazar demeure un sot médecin, qui est la honte des docteurs, et l'opprobre de la médecine. Il a l'apparence du diable, et il se nomme Gaus. Les ravages qu'il fait parmi les hommes sont pareils à ceux du conquérant Hulâkû. Il est natif de la Grèce ce maudit qui a dans sa maison l'apparence d'un hibou. Depuis qu'il s'est mêlé de médecine, la désolation a régné à partir de la Grèce jusqu'à la Syrie où il *alla d'abord;* et actuellement il est plus connu dans l'Inde que l'ange de la mort. Que dirai-je du calam *qui lui sert à écrire ses ordonnances,* et qui est encore plus redoutable que l'épée du destin? Ce n'est point un roseau, mais un poignard aigu qui immole également Hindous et Musulmans. Ce méchant naturel n'écrit pas une ordonnance sans envoyer son malade au ciel ou à l'enfer. Lorsqu'il donne une médecine à ses malades, la mort se hâte d'anéantir la guérison. Il n'a pas plutôt médicamenté la personne la plus charmante, qu'il devient dès lors l'ennemi de sa vie. En

un mot il s'occupe avec tant d'activité à tuer les hommes, que comparés à lui, le destin et la mort sont calomniés gratuitement. Il meurt actuellement, par son intervention, une telle quantité d'hommes et de femmes, que les fossoyeurs n'hésitent pas d'emprunter en donnant hypothèque sur lui.

Je veux dire à son sujet quelque chose de curieux, qui fera rire ceux qui l'entendront. Lorsque cet effronté médecin est malade, comme il se traite lui-même, les laveurs de cadavres, les chantres des enterrements et les fabricants de bières viennent tous entourer sa maison; et poussant des gémissements, ils lui disent et redisent ces mots, que chacun d'eux répète en particulier : « O imprudent, ne te traite pas toi-même; prends-nous en pitié, malheureux que nous sommes. Si tu persistes à te médicamenter toi-même, aie soin du moins de nous recommander auparavant à quelque autre docteur qui te ressemble, afin que notre esprit soit en repos à l'égard de notre pain quotidien. Par reconnaissance, nous ne manquerons pas d'envoyer à ta tombe des fleurs et des cierges. »

Parlerai-je de son diagnostic? Mais *je n'ose entrer en matière;* ma langue reste silencieuse dans ma bouche. Un jeune homme avait mal à la tête par l'effet d'un rhume, lorsque le hasard le conduisit en la maison de notre médecin. Gaus examina son pouls avec beaucoup d'attention, et il ne crut pas que cette indisposition pût être autre chose qu'une fièvre de consomption; enfin il écrivit habilement une ordonnance, après y avoir réfléchi depuis le matin jusqu'au soir. Comme le jeune

homme la présenta au pharmacien, ce dernier après l'avoir lue, lui demanda s'il était malade. Celui-ci lui répondit, en poussant des soupirs et faisant des exclamations : « Monsieur, j'ignore ce que j'ai, mais un médecin m'a dit que j'étais phthisique. » Le pharmacien, en entendant ces mots, fut vivement affecté, et il lui dit en caressant sa barbe : « Quel est donc l'homme sans pudeur qui a écrit cette ordonnance ? Il y est question d'une médecine de zédoaire. Écoute, mon ami, ajouta-t-il avec émotion, dépeins-moi, je t'en prie, la tournure de celui qui a commis une erreur aussi extraordinaire. » L'adolescent répondit ingénument au pharmacien : « Excellent homme, comment l'indiquerai-je ? A qui pourrai-je comparer sa figure ? Il est plus laid que le cochon, et il a l'air plus vil que le chien. Sa bouche est puante ; son visage a la couleur de la poix, ou pour mieux dire, de la lie d'une purge de julep. » Le pharmacien ayant entendu parler de cette odeur et de ce teint, s'écria : « Nul doute, je reconnais mon homme. C'est ce malheureux boucher qui depuis le matin qu'il se lève, se livre à un meurtre général *de ses malades.* »

Gaus n'est pas méchant, mais c'est une mauvaise organisation. Ne l'appelle pas médecin, c'est un nouvel Hulâkû. Apprends qu'un jour j'étais à ma boutique, lorsqu'il y vint un individu qui pour tout le monde avait l'apparence d'un mendiant. Cet homme m'offrit de me conduire auprès de Gaus. « Vous désirez, me dit-il, faire sa connaissance ; Gaus de son côté désire faire la vôtre. Rien de mieux que de vous réunir. » Comme cette proposition me convint, je l'acceptai avec empressement.

Nous nous mîmes en marche ensemble, et la mort nous suivait à pas comptés. Lorsque nous fûmes arrivés, et que j'aperçus cette maison sauvage, je compris alors ce que c'est que le séjour de la mort. Je fus étonné de voir cette quantité de malades entassés dans une seule maison plus étroite que le tombeau. Quand ce méchant praticien arriva, tous ses malades l'entourèrent. Il examina le pouls d'une personne qui s'échappa *de la foule*, et il dit qu'elle avait un grand échauffement, mais qu'on devait en tirer profit *pour sa santé*. En conséquence il lui ordonna une médecine irritante [1], et lui conseilla de se nourrir de pain de vesces et de légumes secs [2]. Pour les douleurs d'entrailles [3] il indiqua le kaṭol [4], et pour la dyssenterie l'ispagol [5]. Au fou il ordonna du lait de chamelle, à l'hydropique la saignée... Il fit mettre du sel sur des plaies, et arrêter l'écoulement d'un abcès. Puis s'étant approché du palanquin d'une dame, il l'engagea à lui donner sa main pour qu'il tâtât son pouls. Quand il l'eut examiné, il dit sans discernement à la servante de cette bégam : « Écoute-moi, jeune fille ; ta maîtresse a mal aux reins ou à la tête, et je crains même que ce ne soit la goutte. » Il finit par se convaincre que son mal était l'épilepsie, et ordonna qu'on lui

[1] L'expression que je rends ainsi est سفوف يهود, ou le *safûf* des Juifs. On entend par là une médecine sèche, en poudre, par opposition à un électuaire.

[2] On voit que Sauda critique le traitement par les semblables, traitement usité en homœopathie.

[3] Ténesme.

[4] *Dolichos pruriens.*

[5] Herbe aux puces.

donnât du jus de citrouille. « Si elle éprouve le désir de manger, ajouta-t-il, ne lui donne pas autre chose si ce n'est de l'eau d'orge. » La pauvre fille, en entendant ces prescriptions, s'écria : « Quel singulier traitement ! Mais ce remède sera un poison pour elle. Cette vieille dame est paralytique de la moitié du corps, et son visage même porte des traces de spasme. Vous voulez donc la tuer ? » — « Laideron, répliqua notre docteur, esclave sans intelligence, qui n'as coûté qu'une roupie et demie, toi qui n'as jamais lu ni Sadîdî [1] ni le Cânûn, tu oses discuter avec les médecins ! »

Un assistant dit à ce propos, par taquinerie, à cette suivante : « Écoute-moi, le docteur n'a pas tort. Ta maîtresse est dans son palanquin, derrière son rideau, et celui-ci est en dehors : comment peut-il savoir si elle est paralytique, ou si elle a des crispations de nerfs ? Réfléchis un peu, ce n'est pas une plaisanterie. » — « Sans doute, » ajouta Gaus. La jeune fille, en colère de cette observation, cracha sur la barbe du docteur, et lui dit : « Apporte donc Sadîdî et ouvre le Cânûn, ô insensé. Tu donnes du jus de citrouille aux gens affectés de spasme, de paralysie, d'épilepsie ; mais donne-moi la preuve que ta prescription est exacte. Je veux voir où elle se trouve écrite. » ..... Le docteur lui donna un coup de pied, qu'il accompagna d'un coup d'écritoire [2]. Elle le tira par

[1] Nom de l'écrivain arabe à qui on doit le *Mugní*, commentaire sur l'ouvrage de médecine intitulé *Mûjaz ulcánún*, par Ibn Nafîs, et imprimé à Calcutta en 1828, à l'Education-Press, in-4°.

[2] Les Orientaux se servent d'écritoires oblongues d'argent ou de cuivre, qui placées à leur ceinture ressemblent au manche d'un poignard.

la barbe ; il la saisit par les tresses de ses cheveux. Bref ils finirent par rouler ensemble dans la poussière ; et à force de se frapper mutuellement, ils perdirent haleine. On accourut, et on les releva ; on les sépara en les suppliant *de se calmer*. Les gens sensés maudirent le docteur, et louèrent la jeune fille.

Le profit qu'il faut tirer de cette anecdote, c'est de ne pas prendre les médecines ordonnées par un tel homme, si on ne veut pas creuser son propre tombeau.

SATIRE DE SAUDA SUR KÂFÛR, PRÉFET DE POLICE DE DEHLI [1].

O mes amis, qu'autrefois la police était bien faite ! On coupait la main de celui qui volait un seul citron, on mettait en prison celui qui prenait un morceau de bois, et le voleur d'un concombre était sévèrement frappé. Le *kotwâl* (préfet de police) ne recevait pas de cadeau, aussi ne connaissait-on pas dans le monde le nom de *voleur*. La paix et la tranquillité régnaient dans la ville. Les habitants passaient une vie heureuse. Actuellement quelque part que vous regardiez, l'impudence se montre *au grand jour*. On ne voit que voleurs, thags et filous. Dans la rue du grand marché de Dehli, j'ai vu s'effectuer des vols en aussi grande abondance que ceux qui ont rendu célèbre la plaine de Sirhind nommée Talâwarî... Celui qui vient là faire le commerce d'un damrî [2],

[1] M. T. Pavie a déjà cité quelques phrases de cette satire dans un article de la *Revue des deux mondes*.

[2] Huitième d'un paiça.

s'en retourne en se frappant la tête, car il y a perdu son turban. Comment l'état de cette ville ne serait-il pas tel, puisqu'il y a un kotwâl tel que Kâfûr? Les voleurs le craindraient-ils, puisqu'ils le méprisent? Si c'était un *digne* préfet de police, il serait en possession de la force *nécessaire pour réprimer le mal;* mais *bien loin de là,* il est lui-même voleur de moustiquière[1]. Il n'occupe sa place que pour recevoir des présents; par ce moyen le voleur pénètre dans son cœur. Ce kotwâl est la force du bras des méchants. Ce frère de voleur est comme un sac de voleur. Ce fils de prostituée est assis devant la porte de sa maison, lui qui détruit les maisons *par sa connivence avec les voleurs.* Il ne se contente pas d'être lié avec les thags, il est en véritable association avec les filous. Quand il voit un beau châle à la tête de quelqu'un, on dirait que c'est la propriété de son père. Lorsque sa patrouille parcourt *la ville,* elle a soin de sonner de la trompette *pour avertir les voleurs.* Écoutez, ô voleurs. Ne manquez pas, au matin, d'envoyer au kotwâl sa portion *de vos vols.* Ses agents sont habiles; mais faites bien attention, car ils sont coupeurs de bourse. Tous ses domestiques sont exercés dans l'art du vol; ils volent jusqu'aux plus mauvais sujets eux-mêmes. Quant à lui, lorsqu'il vient dans une maison, c'est un malheur pour le maître du logis; mais si on est instruit de son arrivée, on cache tout, jusqu'à la boîte aux odeurs et au bétel.

[1] C'est-à-dire, je pense, « il vole les voleurs eux-mêmes. » Comme si le domestique chargé de tendre la moustiquière pour préserver son maître des cousins, allait la vendre au lieu de la préparer.

Les gens du kotwâl font si lestement leurs tours, que si lui-même est inattentif un seul instant, ils lui jettent de la poussière dans les yeux, et il a bientôt à pleurer les vêtements mêmes qu'il porte. Un jour il leur dit pour plaisanter : « Vous êtes mes chéris; mais si vous me volez mes propres effets, n'allez pas du moins les vendre au marché. Fixez-en vous-mêmes le prix, et je vous le donnerai... »

Que dirai-je actuellement de ce qui se passe au milieu de la ville? Chaque *nuit* le vacarme du *jour* de la résurrection se fait entendre; on dirait que c'est la dernière nuit du monde, et qu'Isrâfîl a embouché sa sinistre trompette. Les chiens aboient avec de tels cris, que les morts se réveillent en sursaut du sommeil de la mort. Le sommeil est même anéanti dans le ciel; l'œil de la lune reste ouvert; quel est l'homme qui peut fermer l'œil, réveillé qu'il est, dans son trouble, par la crainte des voleurs? A la nuit on tire des milliers de coups de fusil, au point de fendre les parois des magasins. Ces gens si ardents pour le vol, et dont la fin ne peut être que funeste, brisent jusqu'au tronc du bain. Tous, jeunes et vieux, réunis, s'accordent pour faire les préparatifs de l'attaque...

Du soir à l'aurore il y a du bruit. « Accourez, *s'écrie-t-on*, le voleur a emporté un paquet. » Et au matin, lorsque la rosée est sur la rose, on dirait qu'elle pleure quelque petit paquet de vêtements *qu'on a enlevé*. Comment l'argent resterait-il dans la caisse, lorsque la dent des voleurs s'attache même aux haillons qui couvrent le corps? Actuellement on ne vole plus comme autre-

fois; les voleurs errent çà et là en disant : « Livrons-nous à la violence : qui pourra, par ses soins, se garantir de nos attaques? Si on ne nous livre pas de vêtement, quel bagage nous donnera-t-on?... »

Effectivement le maître de la maison, quel qu'il soit, prend actuellement ses précautions la nuit et le jour; s'il voit un ami dans sa glace, il croit avoir un espion dans la maison. Il n'est personne qui n'entende parler de vol, c'est l'entretien des gens qui fréquentent les tavernes. Le schaïkh ne se réveille pas pour se livrer aux austérités, mais de crainte que le voleur ne le surprenne. Comme les gens voient régner l'injustice, ils portent plainte au kotwâl; celui-ci dit : « Moi aussi je suis désespéré, le marché des voleurs est chaud[1]; c'est à tel point que lorsque je m'avance contre les méchants, je me désiste de l'entreprise au dernier moment. Qui frapperai-je? qui injurierai-je? En effet, quel est celui qui est innocent de vol? Ceux-ci, en jouant du tambour, prennent mon turban sur ma tête. Mes amis, je puis à peine y résister; voyez donc un peu jusqu'où en viennent les voleurs; pauvre moi comment pourrai-je anéantir ce vice, puisque l'arène des voleurs est dans la maison des amîrs eux-mêmes?

« Si on regarde les idoles *de chair, on se convaincra* que dans leurs mains le hinna est un voleur *qui enlève les cœurs*. La pantomime est faite actuellement *dans le but du vol;* la maison de Dieu elle-même est un repaire de voleurs; comment quelqu'un peut-il sauver ce qu'il

[1] C'est-à-dire, achalandé, fréquenté; ce qui signifie qu'il y a beaucoup de voleurs.

possède, puisque le molla de la mosquée est lui-même le premier voleur[1]? Actuellement que les jeunes gens et les vieillards se fassent justice; car je m'avoue incapable de la leur rendre. Le vol est tellement élevé dans l'estime *publique*, que son échelle de corde est comme la voie lactée de la voûte céleste. »

Si ce que Saudâ vient de dire n'est pas bien spirituel, qu'on sache qu'il en a dérobé l'idée.

SATIRE DE MIR SUR SA MAISON QUE LA PLUIE AVAIT DÉTRUITE.

De même que l'âme est renfermée dans un corps de terre, ainsi ma maison est une prison pour moi; ses obscurités (ténèbres) sont claires (manifestes) pour tout le monde; j'ai mis mon corps vivant dans un tombeau. Un grand mur commande mon habitation, et la rend une caverne obscure; et l'architecte connaissant ma mauvaise fortune, a mal fixé *à dessein* toutes les gouttières. Lorsque dans la saison des pluies l'eau coule *sur ma maison*, le jour se change *aussitôt* en une nuit obscure. La pluie, semblable à des piques élevées, tombe dans la cour; ce lieu devient comme une rue où l'eau roule ses vagues, ou comme un véritable ruisseau... Le chaume de la toiture a servi au nid des oiseaux; mais les araignées ont un cœur compatissant, car elles ont ourdi leur toile *pour me couvrir*. La vieille paille s'y ramasse... la terre s'y accumule, grâce aux filets de l'araignée... Que dirai-je?

[1] A la lettre, « se lève de grand matin pour voler. »

c'est une maison par façon de parler. Le toit est ouvert; si je veux me reposer, je suis obligé de rester debout pour couvrir ma tête sous la portion qui reste du toit de bambous. Les nattes qui recouvraient le toit se détachent, et vont dans la cour de la maison *emportées par la pluie.* Les toiles[1] qui garantissaient la maison vont dans l'eau, et se couvrent de terre. Actuellement ma position est encore plus mauvaise qu'elle ne le fut jamais; car je suis obligé de tenir, entre ma tête et la toiture, un paquet de hardes *pour me garantir de la pluie. Mais* comme l'eau s'écoule avec violence, la salle s'affaisse, et le faîte de l'édifice reste sur ma tête; tandis que les murs, pareils aux cœurs des amants, se brisent entièrement.

Quand ce ne sont que des gouttes continuelles de pluie qui tombent, et non des averses, elles ressemblent à de plaintifs gémissements qui ne sont pas dépourvus de charme; mais la pluie, en se précipitant tout à coup, a brisé le toit. Chaque planche et chaque solive s'en est détachée en glissant. A la fin les pièces de bois qui soutenaient la toiture ont été renversées elles-mêmes; et les ouvertures voûtées des croisées qui étaient demeurées intactes, ont croulé. Les ais angulaires ont été emportés par le torrent, et les fragments de la toiture se sont dispersés. Les vagues sont entrées au milieu des briques et des piliers, et l'âme est restée douloureusement affectée de cet affreux malheur. La fluctuation

[1] Le mot que je traduis par *toile* est گله. Voici l'explication de ce mot d'après le *Burhân-i câtî :* ان پارچه است که بر سقف خانها مانند سایبان بندند, c'est-à-dire, « c'est la toile qu'on met sur le toit des « maisons, comme une espèce de tente. »

de l'eau a tout emporté; l'intérieur même de la maison a été envahi par l'eau écumante...

La destruction de ma maison fut pour mon esprit un lourd fardeau *qui l'accabla;* c'était comme de la poussière qui ternissait ma raison. Les chambranles des portes furent arrachés, les faîtes des murs tombèrent. Les vagues de l'eau balayèrent tout, elles renversèrent de fond en comble l'édifice; elles réduisirent en terre les briques de la maison. Tous les piliers cédèrent; la porte s'affaissa, aussi bien que le toit et la maison elle-même. Comme cette maison n'était que louée, nous réfléchîmes, nous qui l'habitions, à ce que nous devions faire. « Quittons maintenant cette maison, dîmes-nous, sortons-en, et allons nous mettre à couvert sous quelque volet de natte; nous serons à temps de mourir noyés, s'il le faut; il est toujours bon de nous retirer d'ici. » Ces paroles excitèrent la peur dans l'âme de chacun, et il fut décidé que je me chargerais du paquet des habits, et que mon frère porterait le lit sur sa tête... En même temps l'un sort ayant pris une lampe, un autre ayant mis sur sa tête un fanal. Un troisième s'en va à l'abri d'un van; un quatrième se roule par terre, renversé par la pluie. Celui-ci se couvre le visage; celui-là s'enveloppe d'un manteau. On en voit un se munir d'un filet de corde, et par ce moyen porter son lit à son cou; et un autre entourer d'une natte ce qu'il veut garantir.

Quant à moi, j'emportai de ma maison mes effets, et je les confiai à mes amis. Des bandes d'hommes, dans un état déplorable, s'éloignèrent en grande hâte pour chercher un lieu sûr. C'est ainsi que marchent les troupes

errantes de kanjars[1]... Nous sommes sauvés, étant à la fin venus dans la maison d'un frère; mais nous nous trouvons dans un état fâcheux : notre maison n'est plus qu'une bulle d'eau. Là où nous découvrirons une agréable résidence, nous demeurerons désormais.

SATIRE DE MIR SUR UN MENTEUR.

O menteur, c'est aujourd'hui ton tour dans la ville; chacun s'occupe de toi, tous font attention à ta manière d'être. O menteur, tu es montré au doigt par tout le monde : par le roi, le vizir, le faquîr.

O menteur, par toi la ville est dans la désolation. O menteur, tu mérites bien qu'on soit envers toi dans une violente colère. O menteur, tu as eu peu à peu de la vogue; ta marchandise est aujourd'hui étalée de tous côtés. O menteur, que dirai-je? tu es comme un danger qui menace la tête, et il est très-vrai que tu es un extraordinaire fauteur de troubles. O menteur, y a-t-il actuellement un fourbe pareil à toi dans le monde, puisque les gens les plus distingués comme les plus bas suivent tes ordres? O menteur, tous dans la ville t'obéissent; comment quelqu'un ne mourra-t-il pas sans qu'on mente encore sur son compte?

Cependant on commence à être mécontent de tes propos, et demain on te parlera avec violence. On a attendu pendant des gharîs et des pahars l'effet de tes promesses; que dis-je? pendant des années entières.

[1] Caste de marchands ambulants, jongleurs, etc.

O menteur, qui pourra expliquer ta manière d'être? Comme le bouton de rose, tu as une autre langue sous ta langue. Joseph, qui était prophète et véridique par excellence, et qui par sa beauté extérieure était le jardin et le printemps[1], eut, à cause d'un menteur comme toi, son vêtement déchiré; et ayant quitté son pays, il resta plusieurs années en prison. O menteur, tu es un malheur qui s'attache au cœur; notre temps est toujours dans le trouble par l'effet de ta langue...

O menteur, tu as occasionné mille embarras; de tous côtés des disputes et des discussions ont eu lieu par ton fait. O menteur, tu ne parles jamais avec droiture; quand tu dis oui, on est sûr qu'en réalité c'est non. O menteur, c'est ainsi que beaucoup de gens ont été dégoûtés de la vie, et qu'ils n'ont plus eu de confiance aux promesses des hommes. O menteur, comment dans ce temps-ci pourrait-on se procurer des moyens d'existence, puisque par tes mensonges l'emplacement où on doit les trouver est devenu étroit?... Ainsi tout le pivot des affaires c'est le mensonge et la tromperie; elles sont aujourd'hui débarrassées de la véracité, de la bonne foi, de la droiture. L'amîr actuel est un heureux cavalier du mensonge; sans sa fortune, ne devrait-on pas assurer qu'il n'est qu'une bête de somme? Il est difficile d'expliquer ici cette affaire, quoique toute affaire humaine puisse se résumer en paroles.

O menteur, mon cœur est très-affligé; il est déchiré par les imposteurs tels que toi, comme l'aurore que les rayons du soleil semblent déchirer...

[1] Allusion au titre du roman des Quatre Derviches, باغ وبهار.

SATIRE DE MIR SUR UN GLOUTON.

Une de mes connaissances est un méchant glouton; son estomac n'est qu'un trou garni d'une écumoire; son ventre est un chaudron qui peut contenir cent mans; sa respiration est aussi forte que le souffle des dragons; ses entrailles sont celles du diable, ses dents sont pareilles à celles de l'éléphant. A peine le jour commence-t-il, qu'il est blessé par la faim; il ouvre sa grande bouche, on dirait la vallée d'une montagne. Ne demande pas quelle est sa manière de manger, car c'est celle d'un chat; sa bouche s'ouvre également pour les friandises comme pour le pain brûlé. Ses joues ont l'apparence du biscuit, elles sont noires comme la plaque de fer où cuit le pain; la coupe de sa tête est comme une marmite renversée; son ventre noir, toujours ouvert, est comme une fournaise. Lorsqu'il connaît par hasard le chemin de la cuisine, il va lécher jusqu'aux marmites; et combien de politesses ne fait-il pas aux cuisiniers?...

Quand le repas est servi, il accourt comme un milan qui se précipite sur la chair. Au moment du repas, sa main est comme un plat rempli de pain, ou comme une fourchette... On dirait qu'il a un chaudron à viande accroché à un bâton, ou bien que des marmites sont sous ses vêtements. Son immense avidité le fait soupirer, à la nuit, après le halo qu'il prend pour du pain. Lorsqu'il se met en train de manger, il dévorerait des bâtons : il ne peut se satisfaire, et il se battrait pour des os, comme un chien. Quelquefois la faim le jette dans une sorte de

folie; alors il mettrait les hommes en pièces, et les mangerait. S'il entend dire qu'il y a quelque part du hâlîm[1], il accourt; il tombe volontiers aussi sur le macaroni, surtout s'il est joint à l'espèce de pudding nommé *bogrâ*.

Lorsqu'il se met en colère par l'effet de la faim, il s'agite comme la chèvre des montagnes. Il mange volontiers du blé torréfié[2]; il mâcherait du fer préparé. Si j'entendais dire que le monde est brûlé par le feu, je croirais que c'est sa faim qui le brûle. Quand, étant désœuvré, il se promène dans le marché, en voyant un melon d'eau il en perd la tête; il mange des feuilles d'arbres et de l'herbe; outre la canne à sucre, il mange du bambou. En apprenant son arrivée, les gens du marché se mettent sur leurs gardes; l'un couvre d'une planche l'étalage de sa boutique, l'autre se hâte d'appeler un gardien. Les marchands d'herbes couvrent leurs herbages; les banquiers exercent la plus grande vigilance. « Peut-être, disent-ils, il viendra ici manger en un instant notre profit. » Il avalerait même des briques et des pierres, pourvu qu'il remplît son ventre... Pour se gorger, il dévorerait jusqu'à une montagne...

Par hasard cet homme était mon hôte; il mangea d'abord tout ce qu'on lui servit, ensuite il demanda ce qu'il y avait encore dans la maison, et je le lui fis apprêter. Comment décrirai-je le repas que je lui donnai?

[1] Sorte de friandise qu'on mange lors des fêtes de muharram. On peut la comparer aux *Christmas plum-cakes* ou aux *cross-buns* des Anglais.

[2] Dans l'Inde on croque du blé torréfié, comme dans le midi de l'Europe des amandes, des noisettes et des fèves.

J'étais à cette époque dans une heureuse position; je pouvais donc lui offrir une nourriture recherchée. Il y avait un ragoût de quatre mans de carottes; je l'avais mis dans un chaudron qui pouvait contenir dix mans. Parlerai-je de la quantité de pains que je lui fournis? j'en aurais eu pour manger deux à quatre ans. Ce glouton tomba sur ce plat avec l'avidité de l'âme d'Ach'ab [1] le cupide. Il restait un monceau de pains auquel on n'avait pas touché : ce glouton s'en empara, et les dévora. Que dirai-je encore sur ses repas? Sa bouche est toujours dans l'attente; lorsqu'il mourra, c'est qu'il aura été malade de faim, et qu'il aura été privé du viatique du pain; mais que l'odeur de la nourriture pénètre dans ses narines, s'il était mort il se relèverait. Il mourra; mais, chose incroyable à l'esprit, sa faim ne mourra pas : sa vie sortira affamée, et *à son tour* elle sera absorbée dans le tombeau.

SATIRE DE JURAT SUR LA SAISON DES PLUIES [2].

Est-ce une pluie dont nous sommes témoins? ou n'est-ce pas plutôt un déluge qui semble devoir submerger l'univers entier? On ne voit partout que de l'eau; le monde apparaît comme une bulle à la surface de l'Océan. Si une pluie aussi violente que celle dont nous sommes témoins durait un jour seulement, le globe de la terre serait englouti sous les eaux. Dans une pareille saison,

[1] Personnage dont l'avidité a passé en proverbe.

[2] Voyez une charmante description de la saison des pluies, dans les *Monuments de l'Inde* par M. Langlois, pag. 181 et suiv.

aucun projet ne peut être exécuté. L'homme, et tout ce qui a vie sur la terre ne se montre nulle part. On ne voit plus que les oiseaux aquatiques; meubles et ustensiles, tout est perdu. Les familles sont forcées de chercher un asile sur des bateaux : soins inutiles; l'eau les remplit, et il faut les vider sans relâche, au risque de perdre la vie de fatigue, si mieux on n'aime disparaître au milieu des flots. Les ruisseaux et les rivières débordées entraînent les maisons, tandis qu'un déluge de pluie couvre le monde. Vous êtes en butte à la fois aux flots tumultueux de la rivière et à la violence de la pluie; aussi, comment la maison de terre ne serait-elle pas renversée? De pareilles pluies s'ouvriraient un passage à travers le fer; elles rouillent l'acier et le dissolvent. On peut comparer en ce moment les maisons de terre aux gâteaux spongieux nommés *bataçâ*, qu'on mettrait dans l'eau. Les toits de chaume qui les recouvrent, ne sauraient en effet les garantir en rien; car ils sont détruits par la moindre pluie accompagnée de vent. Dirai-je aussi ce que deviennent les maisons construites en briques cuites? Leurs plates-formes enduites de chaux se changent en un crible, au travers duquel il pleut sur la tête de ceux qui habitent ces demeures.

Les torrents d'eau qui coulent de toutes parts, donnent un même aspect à la terre et au ciel; que dis-je? le ciel, comme un navire, semble flotter sur les vagues, tandis que les bateaux sont submergés, et que les étoiles brillent dans l'onde, comme l'œil de l'amant au milieu des pleurs qu'il répand. Les eaux sont tellement élevées au-dessus de la terre, que les oiseaux se précipitent

dans l'abîme des mers, tandis que les poissons s'avancent jusqu'à la lune[1]. Le vautour nage à côté du cygne; l'Océan ne connaît d'autres bornes que le firmament.

Le prix des grains a beau être modique, les maisons n'en sont pas moins pleines de cadavres, comme si la disette régnait dans le pays. Ceux qui ont le bonheur de survivre, distribuent du grain en aumônes après l'avoir offert sur les tombes des saints. A l'orient et à l'occident, les champs ensemencés sont totalement couverts d'eau: le cultivateur voit sa récolte perdue; et les yeux pleins de larmes, il va s'asseoir dans sa maison. Quelquefois on entend le bruit éclatant du tonnerre, et tout à coup le mur de la maison s'écroule avec fracas. Il tombe des grêlons en si grande quantité et si gros, qu'on les prendrait pour des pierres à vendre pour bâtir.

Parlerai-je du moulin à moudre le blé, renversé par l'orage, et du four d'où l'eau sort *au lieu de feu?* Peindrai-je le boulanger *qui au milieu de tant d'eau* demande en vain un moulin *à eau*, pour fabriquer son pain *à l'eau*[2]? Répéterai-je ce que chacun dit en gémissant? « Il aurait mieux valu une année de sécheresse qu'une année si pluvieuse. » Il n'est pas jusqu'au commerce d'étoffes qui ne souffre de ces orages. Qui pense, en effet, à acheter des vêtements, lorsque l'eau du Gange coule jusque sous les oreilles? Le temps est agréable pour les porteurs d'eau seuls, qui à leur gré trouvent de l'eau partout. Mais que le confiseur surtout est à plaindre! Son four est plein d'eau, le sucre qu'il conservait dans des jarres

[1] Jeu de mots entre *mâhî*, poisson, et *mâh*, lune.

[2] Par opposition au *pain au lait*.

de terre s'est changé en sirop. Il ne sait comment faire du feu pour préparer ses friandises; car il ne voit partout que de l'eau, comme à l'époque de la fête de muharam, où ce liquide, sous le nom de *sabîl*, est offert par la piété des fidèles aux voyageurs altérés...

Les marchés des denrées de toute espèce sont dépourvus de chalands, les balances vides de marchandises. Les fruitiers, les bouchers, les cuisiniers des caravansérais, tous se plaignent et se lamentent. Le bois à brûler est rare; avec ce qu'on donnait pour dix mans[1], on n'en a plus que deux... La main de la pluie prive les bûcherons de la vie en détruisant leur état.

Des torrents d'eau traversent les boutiques, et l'on n'y trouve plus à acheter que de la terre, des bûches de bois, des détritus de végétation. Tout service est interrompu par les pluies, on ne peut rien faire à cause d'elles... Ni les maçons, ni les journaliers ne sauraient être employés. Cette saison funeste suspend tous les genres d'occupation. A cause de ces pluies prolongées, les femmes sont obligées de se tenir renfermées dans leurs zanânas. Les hommes mêmes doivent renoncer à voyager, tant que la pluie, comme un voleur, infeste les chemins; ceux qui se hasardent à sortir de leur maison, s'exposent à périr au milieu de la route. Dans tous les cas, on ne peut aller d'un lieu à l'autre sans bateau, quand même on aurait pour guide le prophète Khizr, *à la garde duquel sont confiées les eaux;* et à moins qu'un autre Noé ne soit le patron du bateau, on n'a pas de salut à espérer. En ce temps le dévot même est infidèle à Dieu; car

[1] J'ai indiqué, page 345, la valeur de ce poids.

il est nécessairement en relation avec les patrons des barques, qui sont athées, s'il faut en croire leur nom[1].

De son côté le calam se plaint d'être employé, dans un temps si humide, par les hommes laborieux. Le peintre aussi se voit dans l'impossibilité de travailler; son dessin est à chaque instant mouillé. S'il veut, par exemple, décrire les nuages chargés des pluies de la mousson, un orage vient inonder la surface du papier.

L'eau remplace le vin dans les jarres où on le tient. En y entrant par l'orifice, elle fait entendre le bruit de la liqueur qui pénètre dans un vase à goulot étroit; on dirait un long gémissement. Les jarres de vin sont entraînées par l'eau; la poix qui en couvrait l'embouchure s'en détache et tombe.

Il est inutile aujourd'hui de songer à aller se promener dans les jardins, puisque le cyprès est lui-même immobile, le pied dans l'argile. Au lieu de roses et de tulipes qui ornaient les parterres, le courant a tout envahi, et des jets d'eau comme une fleur double remplacent la végétation. Si un mariage de gens riches se fait dans cette saison, le bruit du tonnerre peut tenir lieu du son du tambour; la lueur des éclairs, de la lumière des flambeaux. Il n'y a pas d'endroit propre à faire cuire les aliments; on ne trouve plus partout que de l'eau, et pas autre chose. Tant le nouveau marié que chacun des membres de la procession nuptiale arrivent trempés, ressemblant à des voyageurs qui viendraient d'un pays lointain. La jeune épouse pourra-t-elle recevoir son

[1] L'expression *nâ khudâ* نا خدا (pour *nâo khudâ* ناو خدا « maître « de navire »), paraît signifier, en effet, *athée* (sans Dieu).

mari sans que la timidité la couvre de sueur, comme en ce moment la terre est inondée d'eau?...

En résumé, tout le monde est ruiné par la pluie; autant vaut mourir que de vivre dans de pareilles circonstances. Il n'y a plus ni joie ni tristesse; tout semble avoir été submergé dans l'eau.

Eh, ne crains-tu pas, ô Jurat, que tes vers ne mouillent même tes cahiers, tant la saison que tu décris abonde en eau? Non, ce papier glacé du Cachemyre ne craint pas l'influence de l'atmosphère... Mes vers frais brilleront comme des lampes éclatantes, ou comme ces vers luisants qui apparaissent dans l'angle des maisons.

SATIRE DE KAMAL SUR LE RAJA DE JAÏNAGAR, QUI LIVRA AUX ANGLAIS LE VIZIR ALI KHAN [1].

O râjâ de Jaïnagar, tu es l'âne de la souveraineté; un vil pourceau vaut mieux que toi, ô râjâ de Jaïnagar. Certes ton père t'était bien préférable, ô râjâ de Jaïnagar; mais pour toi, tu as renversé sa maison, ô râjâ de Jaïnagar. Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar!

L'action infâme que tu as faite est tellement abominable, que tout le monde te considère comme plus méchant qu'Yazîd lui-même. La malédiction que tu as encourue est telle, que chacun doit se faire un devoir de

[1] Sur le fait dont il s'agit dans cette satire politique, écrite en mukhammas, on peut consulter Hamilton, *East Ind. Gaz.* tom. II, pag. 42.

prononcer sur toi cet anathème : « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Qu'y a-t-il d'étonnant, du reste, que tu aies commis cette infâme action, puisque tu es un esclave, quoique issu d'un brave ? Tu as beau te ceindre la tête d'un châle du Marwar[1], ou t'en entourer le corps, je ne me laisserai pas embrasser par toi[2]. « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Lorsque quelqu'un vient se réfugier dans la maison d'un autre, doit-on tenir envers lui la perfide conduite que tu as tenue ? Puisque tu as traité si déloyalement le fils du vizir, comment cet hémistiche ne serait-il pas sur la langue de chacun : « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Hélas ! il était venu auprès de toi, te croyant un homme d'honneur. S'il avait su que tu étais un lâche, il aurait agi différemment. Tu n'as eu aucune pitié de son abandon et, à prix d'argent tu l'as rendu prisonnier des Francs. « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Après lui avoir donné ta parole en jurant sur l'eau du Gange, et avoir mis ses mains dans les tiennes, lorsqu'il vint dans ta ville chercher le repos, tu lui as donné pour vêtement, tant qu'il vivra, le marbre *des murs de*

[1] Contrée à l'est de Jaïnagar.

[2] Cette expression, que j'ai adoucie, et une strophe que j'ai cru pouvoir conserver plus loin, donneront une idée des licences immorales que la dépravation orientale permet aux poëtes. Le lecteur ne sera pas étonné d'apprendre que j'ai été obligé de supprimer, dans ma traduction de cette satire, plusieurs strophes que la décence et le bon goût européen repoussaient.

la prison. « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar! »

En le trahissant ainsi dans la maison du malheur, ô impie, tu n'as donc éprouvé aucune crainte de Dieu? O méchant homme, tu n'es pas un râjâ, mais ce qu'il y a de plus vil. Comment le monde entier, révolté à juste titre de ta conduite, ne s'écrierait-il pas : « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar! »

On ne croyait pas qu'il se fiât à toi; que dis-je? on était convaincu qu'il ne le ferait pas. Ah! il n'était pas juste de livrer si traîtreusement cet Açaf[1] du temps, ou plutôt son lieutenant. « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar! »

Toutes les créatures de Dieu de l'un et de l'autre sexe ont ressenti dans leur cœur une vive douleur à cause de ton action. Des larmes de sang coulent de tous les yeux; tous les visages sont pâles. Tous disent chaque jour en soupirant profondément : « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar! »

Par là tu es parvenu au bien-être, mais je dirai la vérité. Tu es le limon des marchands d'esclaves; tu es le voile de ta maison[2]; tu es la solde des fils de prostituée, de tous tant qu'il y en a. Cet hémistiche sera célèbre dès aujourd'hui jusqu'à demain (à la fin des temps)[3]:

[1] Ce mot, qui est le nom d'un ministre de Salomon célèbre par sa sagesse, et à qui sont dédiés plusieurs psaumes, s'emploie comme nom propre, ou plutôt comme titre d'honneur chez les Musulmans. C'était entre autres celui d'Açaf uddaula, roi d'Aoude, dont Alî Khân était ministre.

[2] C'est-à-dire, tu la rends désormais obscure moralement.

[3] C'est tout à fait la formule biblique : *Ex hoc nunc et usque in sæculum.*

« Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Tous les Hindous disent de toi, quelque *chaleur* qu'il fasse, « Ceci est un mlekscha qui n'a pas de *fraîcheur* (bonté) dans le cœur. » Parmi tes amis mêmes tu es reconnu comme méchant. Ton bazar est *froid* pour la justice, quoiqu'il soit *chaud* quant au reste. « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Que la colère de Dieu tombe actuellement sur toi du monde invisible ! Dis-moi, quelle crainte avais-tu donc, et de qui avais-tu peur *pour te décider à trahir Ali Khân?* Tu n'avais avec les *Anglais* aucun lien de parenté, ni *envers lui* aucun motif de vengeance. Comment se fait-il que tu aies mis à ton cou *par cette action* le collier de l'anathème? « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Tu l'as donc livré aux Anglais, ô *toi qui as un cœur* de bronze ! Sans doute ils ont pensé dans leur esprit que tu étais un sot méprisable, *puisqu'ils t'ont fait cette proposition.* Les Francs sont des gens entreprenants; comment leur esprit ne serait-il pas sans repos? mais ils ne s'écrieront pas moins, en se frottant les mains : « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Tu mérites qu'on déshonore la rânî *ta femme*, puisque tu as vendu Ali Khân pour de l'or; mais tu es tellement abruti, qu'à ta face même tout le monde jusqu'à tes serviteurs t'accable d'injures, et dit : « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar ! »

Maintenant tu es vraiment comme des cheveux en désordre, et tu te repens de ton action; mais tu es

assis en la puissance d'un tyran, et enfermé dans une prison. Eh bien, j'en suis satisfait, et je m'écrierai face à face avec toi : « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar! »

Si tu as seulement un bout de cheveu d'honneur, ô homme infâme, tu dois prendre du poison, et aller mourir dans un lieu éloigné. Ne montre jamais ici ton visage à personne; *car* quel est celui qui ne dira pas, s'il te voit : « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar! »

C'est Kamâl *qui le déclare :* qui est-ce qui pourra te plaindre *de ce qu'il* pleut du ciel en terre la malédiction pour toi? Ce serait une folie que de croire trouver un homme sans foi comme toi. Personne ne peut rien citer de semblable à cette trahison. « Que la malédiction de Dieu soit sur toi, ô râjâ de Jaïnagar! »

SATIRE DE LAKHNAU, ET ÉLOGE DE FAIZABAD, PAR HAÇAN[1].

Ce que je vois n'est pas Lakhnau; c'est le malheur qui cherche un vain prétexte pour s'appesantir sur le monde.

Comme cette ville est construite sur un lieu montagneux, les rues sont ici des montées, là des descentes.

[1] Voyez tom. I, pag. 202. Une description plus développée de ces deux villes se lit dans le poëme du même auteur intitulé *Gulzâr-i Iram*, poëme dont on trouvera plus loin quelques fragments.

On dirait que la maison de l'un est au ciel, en l'air[1], tandis que la chaumière de l'autre est sous terre. La population de cette ville est tellement compacte, qu'un nouvel habitant ne pourrait trouver à y respirer. Les rues, couvertes d'une terre noire, ont une humidité aussi désagréable que celle qui trempe les aisselles de l'Abyssin. Comment, en habitant cette ville, jouirait-on d'agréables loisirs, puisque toutes les maisons y sont aussi tristes que le cœur des malheureux? On y est resserré comme les graines de sésame quand on en extrait l'huile...

Il y a mille rues tortueuses semblables aux cheveux embrouillés qui entourent une belle figure. Ceux qui s'y mettent à l'ombre ont leur respiration arrêtée au point que leur vie s'échappe. Quant à Lakhnau, on s'y perd dans la nuit; on a beau, pour retrouver son logis, frapper avec le pied l'une après l'autre les portes de toutes les maisons, on ne saurait retrouver la sienne jusqu'à ce que le soleil éclaire la ville. Lakhnau est comparable à Kufa, que les dissidents (*schiya*) trouvent belle, tandis qu'en réalité elle est fort laide. Lorsque la Gumtî, qui baigne les murs de Lakhnau, est grossie par les pluies, elle envahit toutes les maisons. Peut-on alors traverser *les rues*, à moins d'être monté sur le dos d'un autre homme? Il vaut mieux rester renfermé, et enveloppé de son manteau regarder ce spectacle. Quant à moi, je me suis enfui de là, à mesure que j'en ai détaché mon cœur, et je me suis dirigé vers Faïzâbâd.

Là j'ai trouvé une ville admirablement florissante; j'ai vu que tous les habitants sont contents, et qu'ils ont

[1] Voyez une note, page 372.

le cœur épanoui comme la rose. Le marché est large, et ses divisions sont droites comme les lignes d'un album rayé. Il y a deux rangées d'arbres tellement bien alignées, qu'on n'en a jamais vu ailleurs de pareilles; puis il y a un kiosque à trois portes qu'on dirait trois âmes réunies. Ici vous voyez des joailliers, là des merciers; ici des changeurs, là des orfévres. Les pièces d'or et d'argent pleuvent *de toutes parts;* elles sont rangées sur des tablettes comme des bouquets de narcisse. Les gâteaux nommés *firnî* et *fâlûda* ressemblent à la lune et aux étoiles réunies. Le sorbet dont on les accompagne est comme la nuit dans laquelle l'éclat des astres se déploie. Voyez la crème épaissie du lait *qu'on trouve dans ce bazar; elle est si excellente que* le halwâ[1] lui-même y dépenserait son argent. Les boutiques où l'on vend cette dernière friandise sont élevées; tout autour il y a des lampes brillantes.

On trouve aussi étalés des gâteaux sucrés nommés *andarsa* et *golî;* ils sont si nombreux, qu'on dirait qu'il en pleut du ciel. Mais jusqu'à quand décrirai-je toutes ces sucreries? je m'aperçois que mon calam a déjà la langue liée[2].

Des millions de bayadères et de courtisanes viennent se promener *en ce lieu*, sûres d'y trouver de quoi fixer leur cœur. L'éclat de leur robe, qu'elles ont soin de montrer en marchant, est tel, que l'éclair en ressent de la jalousie. Le perroquet perd aussi l'esprit en voyant l'émeraude qui orne leurs oreilles. Leur visage est rayon-

[1] Gâteau fait avec de la farine, du beurre et du sucre.

[2] C'est-à-dire s'arrête.

nant, et la sueur qui le couvre le rend semblable à la fleur *ornée par l'émail* de la rosée.

Il y en a qui ont pour vêtement une robe *de dentelle* à réseaux ouverte autour du cou et jusqu'à la poitrine[1]. Au moyen de ce réseau séducteur elles opèrent leur chasse, et sont satisfaites de leur opération. Bref les voyageurs qui viennent en ce lieu, n'en sortent pas sans y avoir laissé leur âme.

[1] Dans l'Inde les femmes se contentent souvent de se couvrir d'un sârî, pièce de mousseline légère qui rappelle le *vestis vitrea* des dames romaines.

GAZALS, CACIDAS,

ETC.

GAZALS EXTRAITS DU DIWAN D'YAQUIN.

1.

Si je suis venu auprès de toi, c'est pour t'offrir ma vie en sacrifice. C'est parce que je suis *affamé* de tes charmes que je me soumets à *dévorer* tes injures.

Cette belle *idole* après m'avoir assassiné, a dit à ses compagnes : L'infidèle est encore en vie, il pourra servir dans une pagode (maison *d'idole*)...

La certitude (Yaquîn) a bloqué le château de feu de l'amour; mais si une flamme s'en échappe, elle suffira au papillon *pour se brûler*.

2.

Le seuil de la porte de mon amie est préférable au trône du roi. Pour moi l'ombre de son mur est préférable à celle du huma.

Fallait-il me charger de chaînes dans la saison du printemps, quand j'ai des roses dans mes mains et des épines aux pieds?...

Après avoir été repoussé, j'ai pu goûter la douceur de l'union; et toutefois le trouble auquel j'étais en proie était pour moi préférable à ce repos.

Depuis le jour où j'ai pu contempler mon amie, mon cœur a été anéanti. O Yaquîn, si tu te fusses abstenu, ce cœur qui était malade serait aujourd'hui guéri.

3.

Le printemps est venu; que dois-je faire, ô jardinier? dis-moi la vérité. Mon nid pourra-t-il rester dans le jardin[1]? dis-moi la vérité.

Il est minuit, et tu tiens un flacon de vin. Dieu te garde! mais où vas-tu? dis-moi la vérité.

Des millions de personnes versent autour de toi des larmes abondantes. O charmant jeune homme, de quel jardin es-tu le gracieux cyprès? dis-moi la vérité.

O Yaquîn, toi qui passes les nuits à faire entendre des plaintes et à soulager l'infortune, de quel homme traité avec injustice as-tu appris à pousser ces cris et ces gémissements? dis-moi la vérité.

4.

Mon cœur, qui par l'effet de tes yeux semble avoir quitté la place qu'il occupait dans mon corps, palpite violemment; ainsi se brise la fiole qui tombe d'une niche.

Comment celui à qui Dieu a départi la vue, ne mettrait-il pas du surma *pour la conserver?* Est-ce que le mont Sinaï ne fut pas réduit en poussière, *et ne devint-il pas ainsi du surma,* en voyant l'éclat de la majesté divine?

[1] C'est-à-dire, pourrai-je y rester?

Lorsque chacun se permet d'affirmer ou de nier l'existence de Dieu, l'unitaire, contemplateur de la nature, ne sera-t-il pas secouru par la grâce, *pour avoir accès à la bonne doctrine?*

Yaquîn est mort au matin dévoré par son malheureux amour. Que ferait à sa blessure un emplâtre de camphre?

5.

Cet esclavage inutile me rendra-t-il libre? Cette maladie me laissera-t-elle à la fin, lorsqu'elle aura pris ma vie?

Pouvais-je désirer l'infamie? Mais que ferais-je? le désespoir m'entraîne, et me conduit dans la rue de ma bien-aimée.

Moi qui ne pouvais pas me passer d'un confident de mes peines, j'ai éprouvé dans ces derniers temps le chagrin du cœur *dans l'isolément.*

Puis-je me flatter d'avoir aujourd'hui la connaissance de l'art d'aimer, moi qui ne sais que pleurer et gémir?

Yaquîn, en disant adieu à celle qui l'a charmé, serrera-t-il encore une fois contre sa poitrine aux rudes poils ce sein poli comme le miroir?

GAZALS EXTRAITS DU DIWAN DE SOZ.

1.

La vie a été sur le point de me quitter; mais cette idole à odeur de rose n'est pas venue. O Dieu! il ne m'a servi à rien de vivre.

En ce monde ton amour remplit mon cœur; il ne sera en repos que lorsqu'il t'aura possédée.

Mon âme est venue au *bord* de mes lèvres, à cause de mes violents désirs. Dieu a eu pitié de moi, et ma bien-aimée n'est pas venue au *bord* du toit *du rendez-vous*.

Il est vrai que tu avais demandé à mon messager quel était celui qui l'avait envoyé, et que dans son trouble il avait oublié mon nom.

Quoi qu'il en soit, dans l'agonie de la mort Soz prononcera ces mots : « La vie a été sur le point de me quitter; mais cette idole à odeur de rose n'est pas venue. »

2.

Pourquoi ces gens invoquent-ils hors de propos le nom de l'amour, eux dont le but n'est pas l'amour?

Son ivresse est mortelle comme l'agonie. Je vous le dis, ne buvez pas la coupe de l'amour.

Quel charme peut avoir l'amer baiser que vous me donnez? Je lui préfère l'injure qui provient d'un amour véritable.

Oh! combien ce temps fâcheux serait admirable, si

le zéphyr matinal m'apportait un message d'amour de ma bien-aimée!

L'ignominie du monde était écrite dans ma destinée. O mon Dieu, ne permettez pas que personne soit déshonoré par l'amour.

Soz, ne te dirige pas d'après les discours des gens austères; car les jours de l'amour n'admettent pas de retard.

3.

Peut-on jouir du repos, tant que l'envie réside dans le cœur? Celui qui connaît l'envie, n'est pas tranquille sous la voûte du ciel au mouvement circulaire.

L'homme devenu mendiant par l'envie erre à mille portes, et ne peut jamais remplir la coupe de son désir.

Tourne ton visage du côté du contentement; agrée mes paroles. Des malheurs de mille sortes accompagnent l'envie.

O homme, ne t'avilis pas dans les mains du temps. Or c'est l'envie qui peut t'avilir plus que tout autre vice.

Hélas! je n'ai trouvé personne de plus envieux que moi; le destin a taillé pour moi le manteau de l'envie.

Soz, il vaut mieux passer son temps dans une agréable insouciance, plutôt que d'y laisser placer le pied de l'envie.

4.

Hélas! ma vie est sur sa fin, et toutefois ma bien-aimée n'est pas venue. Je me meurs, et hélas! elle ne m'a pas montré sa face.

Tu sais que je suis ton esclave ; quel inconvénient y aurait-il eu que tu fusses venue? Hélas! ô ma bien-aimée, comment n'en as-tu pas éprouvé du regret dans ton cœur?

J'emporte, en quittant le monde, le désir de m'unir à toi; ô perfide, de mon tombeau s'élèveront des cris d'hélas.

La bienveillance doit accompagner, ô ma bien-aimée, la beauté extérieure; mais chez toi il n'en est pas ainsi.

Mais pourquoi réciter des vers, discourir, dire des plaisanteries? Cent fois on a entendu de ces choses de la bouche de Soz.

5.

Assez, ô mon cœur impuissant; assez, reste silencieux, ne te consume pas à pleurer. C'est assez, reste silencieux.

Ne fais pas de bruit; car tes soupirs ne parviendront pas jusqu'à elle. C'est assez, reste silencieux.

O ignorant, en vain tes yeux la recherchent; écoute mon discours. C'est assez, reste silencieux.

En te voyant pleurer, les hommes pleureront; mais, ô mon cœur, c'est assez, ne pleure pas. C'est assez, reste silencieux...

En vain ces vers sont comme des étincelles. O Soz, dont la langue est de feu, reste silencieux.

GAZALS EXTRAITS DU DIWAN D'ISCHC.

1.

Mon diwân, commencé au nom de Dieu, est l'expression de mes soupirs enflammés. Il est mon Coran, et les créatures y trouveront un remède dans leur affliction...

Je ne songe pas à discuter sur ce qui est d'obligation ou de surérogation ; mes amis, le degré de ma foi est plus élevé.

Pourquoi ces vers, tracés au nom de Dieu, ne seraient-ils pas agréés? C'est là mon parterre, et la louange de l'Éternel le rend florissant.

Cet hommage ne m'a pas été suggéré. Ce n'est pas non plus un vain jeu de l'imagination, mais une réalité. C'est à l'amour (Ichsc) qu'il est dû, sans aucune autre considération.

2.

En considérant le monde, j'ai vu que tout n'y était que songe et qu'illusion. Dans quelque miroir que j'aie regardé, je n'y ai vu que ma figure[1].

Mes amis, à quoi servirait à mon cœur de brûler toujours? Ne faut-il pas que le feu qui le consume se manifeste à l'extérieur?

A qui dirai-je ces paroles, et qui les comprendra?

[1] L'auteur veut dire que tous les êtres se réduisent à un seul, qui est Dieu. Telle est la doctrine du panthéisme spiritualiste des sofis musulmans et des philosophes indiens.

J'ai vu le croissant sur la surface même de la terre.

Le cœur est la maison de Dieu; soyez-en convaincus. En effet, lorsque j'ai regardé dans mon cœur, j'y ai découvert la beauté divine.

Pourquoi le marché du désespoir serait-il fréquenté de notre temps? On sait bien que celui qui s'y livre est perdu sans ressource...

La joie enivrante de mon cœur m'annonce ta présence. Reçois de ma part des milliers d'actions de grâces pour t'être manifesté à moi.

J'ai passé ma vie à parcourir le monde; mais j'ai bien peu rencontré de personnes qui ressemblassent à Ischc.

3.

Séduisant échanson, donne-moi une coupe de vin, à moi dont le cœur, brûlé par la main de l'amour, ressemble au Kabâb.

Tu cherches en vain à m'inspirer la crainte du feu de l'Enfer. Y a-t-il un tourment plus redoutable que le feu de l'absence[1]?

Tes paroles sont une simple conjecture. Sache qu'elles n'ont point de fondement, et que l'existence de la créature[2] est pareille à celle de la bulle d'eau.

Il est cependant nécessaire, ô rossignol, de vivre en

[1] N'oublions pas que ces poésies sont mystiques, et qu'il s'agit de la séparation de Dieu.

[1] Je laisse ce mot pour la fidélité de la traduction; mais il est évident que, d'après le système de l'auteur, il signifie l'être émané de Dieu, et qui a une existence visible.

ce monde-ci où jaillit la source *de notre bonheur futur*.

Ne me donne pas de conseil, ô sévère Musulman; mais bien plutôt écoute ce discours hardi que j'ai adopté comme une bonne maxime : « Affranchis-toi de l'idée de la dualité; laisse-toi guider par l'œil de l'intelligence; et alors tu pourras te prosterner dans la pagode, et t'enivrer à ton gré. »

Austère conseiller, ce n'est pas le bonheur que recherche l'amour (Ischc); tu sais bien que la situation des amants est toujours difficile.

4.

Nous ne sommes pas aveugles, nous qui te cherchons; nous savons te voir, de quelque côté que nous tournions nos yeux...

Je dois choisir entre toi et les deux mondes; ô mon idole, dis-moi toi-même ce que je dois préférer.

O schaïkh, si j'ai le bonheur d'être uni à mon amie, je saurai me taire; je ne serai pas si fou que de publier mon bonheur.

Est-il loisible de faire mourir quelqu'un pour une faute contre l'amour? Dans ce cas me voici prêt à subir ma peine, pourvu que ce soit en présence de mon amie.

Il me sera sans doute permis de faire ma prière au mihrâb de l'amour, lorsque j'aurai d'abord accompli mon ablution avec le sang de mon cœur.

Ischc, c'est une circonstance favorable que ton amie soit affable; mais si tu la tourmentes, elle pourra bien devenir acariâtre.

5.

Dirai-je ce que j'ai souffert de peine et de chagrin? c'est visible aux regards; car c'est bien réel.

Un long soupir s'élève de mon cœur jusqu'à mes lèvres; comment porter le fardeau de mon anxiété?

Tous les secrets sont connus du cœur de l'amant; il est inutile de chercher à les découvrir dans la coupe de Jamschîd[1].

Mes larmes coulent avec une abondance telle, que je n'en ai jamais vu de pareille, ni dans la pluie, ni dans l'Océan, ni dans les profondeurs de la terre.

Viens visiter le jardin de mon cœur, et tu y trouveras des fleurs qui ne s'épanouirent jamais dans les bosquets d'Iram.

En relevant le voile qui cache la vérité, on la découvrira dans le temple de la Mecque comme dans la pagode. Pourquoi tant aimer ces mystères? serait-ce un mal que de les rejeter[2]?

Si Ischc vient à bout d'attirer ton cœur à lui, ah! désormais il n'aura plus à craindre le déshonneur.

6.

Sans être un rosier printanier ni un orgueilleux cyprès, je suis agité par le vent dans le jardin du monde.

Je ne me plains ni de mes amis, ni de mes enne-

Coupe magique, célèbre dans l'Orient. Conf. Genèse, XLIV, 5.

[2] Le lecteur s'est déjà aperçu que l'auteur de ces poésies est un panthéiste spiritualiste, quoique extérieurement musulman.

mis ; c'est mon propre cœur qui détermine mon infortune.

Hélas! en ta présence je me consume comme la bougie; je suis plein de désirs, et cependant j'ai la langue coupée [1].

Dans mon ardeur pour te contempler, je suis devenu tout œil, comme le miroir...

Docile à tes avis, ô bon conseiller, je réparerai mes fautes pour ne pas me montrer avec la robe déchirée au jour du jugement.

Qu'est-ce que la multiplicité *des êtres ?* Peut-on mettre en doute l'unité? Ischc sera-t-il dans une funeste hésitation à ce sujet?

7.

A cause de cette bougie [2] que tu as admirée dans notre assemblée, j'ai consumé mon cœur par le feu *de l'amour,* et cependant sans espoir.

Je n'ai ni la force de voyager, ni le viatique nécessaire; voyez si je pourrai jamais parvenir à ma destination.

Quel avantage retirerait l'amant d'apercevoir la litière de Laïla ? Si tu veux jouir de la réalité de l'amour, anéantis les vains et mondains désirs de ton âme...

Mes amis, Ischc a le sang agité par la violence de sa passion. La nouvelle en est parvenue à son homicide maîtresse.

[1] C'est-à-dire, je ne puis les exprimer.

[2] Le poëte veut parler ici d'une femme, dont les joues aux vives couleurs rappellent l'éclat de la bougie allumée.

8.

Non, jamais je n'affligerai personne; j'éprouve en moi-même une crainte salutaire. Pourquoi ne suivrais-je pas son influence?

Il n'y a pas de cœur qui ne te recherche, pas de langue qui ne t'adresse son langage [1].

O conseiller, pourquoi m'inquiéterais-je de tes avis? Je reconnais qu'il est impossible qu'il n'y ait pas quelque reprise à mon vêtement.

Tant que le schaïkh ne fera pas l'ablution religieuse avec le sang de son cœur, pourra-t-il entrer dans la caaba des sentiments spirituels?...

Le résultat des désirs c'est l'abattement; ce qu'il y a de mieux, c'est d'être libre de désirs.

O Ischc, le feu qui te dévore n'a pas de miroir pour le refléter; les flammes de ton amour n'en ont pas en face d'elles.

9.

Quelque part que tu portes tes regards, se manifeste à toi le sens des mots : « il n'y a de Dieu que Dieu. »

Mais si tu nies mon affirmation, comment pourrai-je la démontrer? Cette voie est séparée de toutes les routes; là le savant s'égare et se perd.

Te dirai-je les sentiments d'Ischc? Mais les soupirs de son cœur ne peuvent se produire sur sa langue.

[1] Ici l'auteur s'adresse à Dieu.

GAZALS DE SAUDA.

1.

Quelle est la lumière que je vois dans l'habitation de mon cœur? Elle ne peut provenir que du feu que l'amour y a allumé.

Maintenant que je suis venu à ton banquet, ô échanson, permets-moi de goûter pendant quelques jours la saveur de la boisson de l'amour.

Je me suis retiré de ta maison; car il y a là bien des rivaux et des jaloux. C'est ainsi que dans le jardin qu'habite le rossignol, se trouve un nid de corneilles.

O ma bien-aimée, Saudâ peut-il espérer que tu te réuniras à lui? Voudrais-tu supporter la compagnie des gens sans cervelle *comme lui?*

2.

Si tu étais clairvoyant, tu saurais que la bonté de Dieu se manifeste depuis la rose jusqu'à l'épine.

La beauté de l'ami se manifeste à ses amis dans chaque objet de la nature.

La grâce est liée au fil de la foi. S'il n'en était ainsi, le rosaire des Musulmans et le cordon des brahmanes ne seraient d'aucune utilité.

O ma bien-aimée, tes injures excitent mon courage, de même que l'amère médecine donne le bien-être au malade.

Comme la clarté arrive du soleil à la lune, ainsi la grâce parvient de toi à la créature...

Purifie le miroir de ton cœur, et regarde-toi dans ce miroir. O mon ami, la vue de toi-même te sera utile à toi-même.

Ô Saudâ, tu as écrit tes compositions en hindoustani, et ainsi tu as fait lire tes vers à un monde *de gens*.

3.

O rossignol du jardin, dis-moi quels sont ces hommes ivres et tapageurs?

Tous les calices des fleurs sont tombés brisés comme des flacons de vin.

Les deux astres du soleil et de la lune, afin de faire le niçar sur ton visage, sont tout pleins d'or et d'argent[1].

O chasseur, dis-moi quel est celui qui a fait languir la colombe, et occasionné l'agitation de son cœur?

Si toi, homme religieux, tu bois du vin[2] mêlé avec l'opium, nous enverrons chercher des sucreries à la rose, et nous te les donnerons.

Farhâd et Caïs (Majnûn) ont été traités comme moi. Tel est l'état de Saudâ. Oh! combien l'amour n'a-t-il pas causé de malheurs!

[1] Le poëte compare le soleil et la lune à deux plats, le premier plein d'or, et l'autre d'argent (et en effet ces deux astres désignent ces deux métaux), préparés pour la cérémonie du *niçâr*, laquelle consiste à jeter sur la nouvelle mariée, en signe d'honneur, des pièces d'or et d'argent, etc. Dans ce vers on peut remarquer la figure de rhétorique arabe nommée لف ونشر *réunion et dispersion*, figure sur laquelle on trouve des renseignements dans mon troisième Extrait du *Had. ulbalâgat.*

[2] C'est-à-dire, « si tu te complais dans l'amour de Dieu. » Dans le style des sofis, le vin c'est l'amour de Dieu.

CACIDA DU MÊME.

J'ai entendu dire qu'un jour Khosroès alla voir un derviche dans sa cellule. Tandis que le roi admirait le derviche, celui-ci regardait Khosroès.

Le derviche était assis le visage tourné vers le monde futur, et le dos à ce bas monde. Il avait retiré de ce monde *passager* la main du désir, et avait allongé le pied sur sa natte. Lorsque le roi l'eut salué, celui-ci mit avec insouciance la main à sa tête, et après avoir médité longtemps, il fit signe au roi de se retirer. Le roi voyant cette manière d'agir, se mit en colère, et fronçant le sourcil, il dit au derviche : « O insensé, tu n'as pas le moindre sentiment des convenances. Tu ne m'honores pas, moi Khosroès, à qui Alexandre lui-même paye un tribut. Qui sur la terre m'est aujourd'hui comparable parmi ceux qui sont assis sur des trônes ou qui portent des couronnes? Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui me soit égal pour la puissance et les richesses? La robe de la fierté me convient, tandis qu'elle ne saurait orner un individu comme toi. Dis-moi, mets-tu ton orgueil dans ton bonnet et ta natte? »

Lorsque le derviche eut entendu le discours de Khosroès, il lui répondit : « O roi puissant, toi qui es brillant comme le soleil; toi à qui, selon l'opinion commune, l'atome ne saurait être comparé, sache que je n'ai ni royaume, ni richesses que je craigne de me voir enlever. Je n'ai d'argent comptant que celui de ma vie, encore en fais-je aussi peu de cas que du plus petit poil de mon

corps. Ta puissance ne produit aucun effet sur mon imagination, et je ne fais aucune attention à ton or. Dieu m'a rendu content de mon état; il m'a défendu d'être envieux de personne. Si tu m'interroges au sujet de ton rang et de ta dignité, je te répondrai que tu t'es emparé de la puissance et de l'or que tu possèdes. Mille animaux errent autour de toi; mais il y a aussi du nom d'hommes bien des créatures qui en réalité sont au-dessous des animaux. Lorsque le roi et le mendiant devront quitter le monde, tu n'emporteras pas ta couronne, et tu laisseras ton trône. Ni moi non plus, je ne prendrai ni mon bonnet, ni ma natte. Pourquoi donc te rendrais-je des honneurs? Quelle perfection, quelle excellence et quel mérite y a-t-il en toi *pour me décider à le faire?* Rends-toi justice dans ton propre cœur. Suis-je égaré, ou n'es-tu pas plutôt insensé toi-même? »

Ces paroles du derviche produisirent de l'effet sur l'esprit du roi; il jeta loin de sa tête la couronne de la royauté; il tomba aux pieds du mendiant. A la fin, ô Saudâ, Khosroès retira ses regards de ses richesses et de son empire; il abandonna le royaume du monde, et ceignit ses reins pour travailler sans relâche à gagner le royaume de l'autre vie.

RUBAI DU MÊME.

Le fidèle ne connaît pas ma ceinture de brahmane; on y trouve néanmoins le chemin qui conduit au chapelet de l'islamisme. Je suis à la fois schaïkh, sophî et

prêtre de cette idole qu'on admire au point qu'en la voyant on s'écrie, Dieu, Dieu!

GAZAL DE MIR TAQUI.

Le torrent de mes larmes coule à son gré dans la plaine. Il en fut ainsi des pleurs de Majnûn.

Aucune grandeur ne m'est échue, quoique mon horoscope ait été bon, et que le humâ ait plané sur ma tête pendant dix millions d'années.

En attendant ta lettre mes yeux sont devenus blancs[1], à cause de la couleur des traces des pas de celui qui devait m'apporter ce message de ma bien-aimée.

Le messager est retourné; mais toi tu ne t'es pas retournée un peu, et tu n'as pas regardé de mon côté, quoique, ô cruelle, mon existence tout entière soit attachée à toi.

Comment, ô Mir, pourras-tu placer les pieds dans la pagode et dans le temple de la Mecque? Ici se trouvent avec Dieu des idoles; là Dieu seul *est honoré.*

QUITA DU MÊME.

Mon cœur a été comme la nourriture dédaignée par les grands. Le message que j'ai reçu l'a plongé dans le chagrin.

[1] C'est-à-dire, «j'ai perdu la vue à force de regarder la trace des pas « du messager de ma bien-aimée.» Dans le langage mystique, la bien-aimée c'est Dieu, et le messager Mahomet.

Les jeunes petits-maîtres de Dehli au bonnet de travers dédaignent les intrigues d'amour : il n'y en a plus maintenant. Les porteurs de chapeau (les Européens) ont fait des amants un massacre général.

Quant à moi, Mir, je prends toujours l'amour des belles pour ma Quibla, ma Caaba, mon imâm.

RUBAI DU MÊME.

Quelqu'un dit en pleurant: « Comment s'en est allée ainsi la jeunesse? » *Réponds-lui :* « Comme le zéphyr disparaît, ainsi que l'odeur de la rose. »

O Mir, la vieillesse est venue tout d'un coup comme une tempête. Comment pouvoir supporter ce choc, nous qui sommes semblables aux feuilles d'automne?

EXTRAITS DES FARDIYATS DU MÊME.

1.

Cet Alexandre, qui possédait l'empire le plus vaste qui fut jamais et les plus grandes richesses, a quitté le monde les mains vides.

2.

En me souvenant de tes boucles d'ébène, mes pleurs brillent sur mes joues. C'est la nuit obscure, c'est la pluie, ce sont les vers luisants.

3.

Tous rient de moi en voyant l'altération de ma cou-

leur. O ma bien-aimée, c'est ton amour qui a changé mon visage en un champ de safran.

4.

Des gouttes de sueur tombent des boucles de tes cheveux. On les prendrait pour des étoiles qui brillent dans l'obscurité de la nuit.

GAZAL DE MIR HAÇAN.

Quelle calamité que celle que l'amour a excitée en moi! il m'a arraché le cœur.

O Dieu, unis à moi celle qui m'a privé de mon cœur, autrement ma vie est terminée.

Mon œil verse des larmes de sang. C'est mon cœur qui a causé ma ruine.

Le ciel ne m'a jamais fait rire, sans m'avoir fait aussi pleurer par compensation.

Je n'ai pas à me plaindre, moi Haçan, de mon ennemi; c'est mon amie elle-même qui me traite cruellement.

GAZAL[1] DE SULAÏMAN SCHIKOH.

Jusqu'ici j'ai plongé mon cœur dans l'océan de l'amour, et *j'ai mis ma confiance dans le Tout-Puissant*[2].

[1] Cette pièce est citée dans le tazkira de Kamâl, qui donne une trentaine de pages des vers de ce prince poëte.

[2] Ces mots sont tirés du Coran.

Lorsque le Créateur prononça ces mots : « J'ai mis en l'homme mon souffle[1], » à l'instant même il me fit sortir du néant[2].

La splendeur de Dieu entoure mon âme comme le halo environne le disque de la lune.

Les soupirs enflammés que je pousse dans ma tristesse montent jusqu'au ciel, et semblent augmenter l'éclat du trône de Dieu...

Ce que tu vois, ô mon fils, n'est pas la voie lactée ; c'est la peau de daim où doivent se reposer les faquirs.

Cette lumière spirituelle qui nous éclaire est véritablement admirable ; elle s'identifie avec tous les hommes, et elle en est néanmoins distincte.

O échanson, je veux prendre de ta main la coupe du vin de la contemplation, et m'abreuver de cette précieuse liqueur.

« Mon existence est accessible à l'humanité, a dit Dieu ; si tu me cherches, tu me trouveras[3]. » Telles sont les paroles par lesquelles il a montré la voie que je dois suivre.

Quant à moi, Sulaïmân, je ne ferai connaître la peine de mon cœur qu'à un homme de Dieu qui s'unira d'affection avec moi.

[1] Ces mots sont aussi tirés du Coran.

[2] Ceci fait allusion à la croyance des Musulmans, que Dieu créa dès le commencement toutes les âmes.

[3] انا الموجود فاطلبنى تجدنى Cette sentence est probablement un hadîs.

GAZAL DE SCHANKAR.

Toutes les voleuses de cœurs que j'ai *trouvées* dans le monde, *je* les *ai trouvées* sans fidélité.

Les médecins n'ont découvert aucun remède pour le mal de l'amour; *j'ai* en effet *trouvé* que cette maladie est incurable.

On ne doit employer que la patience et la résignation, si on veut *trouver* un heureux dénoûment pour son amour.

La pitié est inconnue à cette idole au cœur dur; en vain *je trouve* d'énergiques tintements à la cloche du cœur.

J'ai parcouru la tente et le haram; mais ai-je pu, comme je l'aurais désiré, *trouver* la Caaba du cœur?

O Schankar, peux-tu, sans consentir à ta honte, *trouver* du goût au jeu de l'amour?

GAZAL DE LALAN.

O mes compagnons, vous êtes partis *pour l'éternité* après avoir fait le voyage du monde; quant à moi, j'ai vécu pour éprouver l'affliction, et je ne suis pas mort.

O messager, demande à ma bien-aimée si elle doit s'en aller, et quand elle reviendra. Je vois, hélas! que les jours de la réunion sont passés.

J'étais venu dans sa rue souriant comme la rose; et comme la fleur humectée par la rosée du matin, mon œil était humide.

Mais lorsque cette beauté a dédaigné de venir auprès de moi, les perles de mes larmes n'ont pu sortir de mes yeux.

J'erre çà et là dans le désert comme le vent capricieux. O Dieu, où sont allés les gens de cette caravane?

O Lalan, tu as le premier rang dans la réunion des poëtes, parce que le premier tu as récité des vers hindoustani[1].

[1] On sait que beaucoup de poëtes musulmans de l'Inde écrivaient de préférence en persan jusqu'au XVIII[e] siècle. Apparemment dans l'académie dont Lalan faisait partie, il fut le premier qui se mit à faire des vers dans la langue vivante.

EXTRAITS OU ANALYSES

DE DIVERS

MASNAWIS, ROMANS EN VERS,

ETC.

FRAGMENTS DU BARA MAÇA DE JAWAN[1].

LE PRINTEMPS[2].

Je donne au cœur la nouvelle de la venue du printemps. Chacun en ressent de la joie; chacun répète cette nouvelle avec plaisir. Le printemps arrive pompeusement dans le monde. La rose à cent feuilles s'épanouit partout. La beauté du bouton et de la rose fait l'admiration du monde, et lui donne le contentement. Assis au milieu des roses, tous se revêtent d'un vêtement printanier. Ils errent çà et là dans l'ivresse et sans crainte. Comment pourrais-je décrire la magie des jardins? Me serait-il possible d'en montrer la beauté? Des fleurs de mille espèces s'y épanouissent au point que Rizwân[3] en les voyant oublierait le paradis. Ces fleurs distinguées par des couleurs différentes, brillent au sein des feuilles vertes

[1] Voyez le Ier volume, pag. 267.
[2] Mois de chaït et de baïçâkh (mars et avril).
[3] L'ange portier du paradis.

comme des pierres précieuses, au point que si un joaillier les voyait, il resterait stupéfait. J'ai aperçu la physionomie des jardins; ils sont la honte de la montagne et de la plaine. Le rossignol ne continue pas à faire entendre ses plaintes; il n'est occupé que de l'amour de la rose. Comme le cœur du perroquet est enclin vers la verdure, son discours est tout vert[1]. L'abeille noire voltige çà et là en bourdonnant. Les tourterelles roucoulent de tous côtés. Le coucou fait entendre à chaque instant de tels cris, qu'ils neutralisent ceux de l'amour.

Arrive, échanson aux vêtements couleur de rose. Viens, musicien aux douces paroles. Remplis sans délai ma coupe d'une liqueur couleur de pourpre. En effet le musicien de la joie, chargé de ses instruments, s'avance vers le jardin. Nous dresserons en ce lieu le banquet du plaisir, et nous ferons de la musique jusqu'à ce que le bouton du cœur s'épanouisse comme la rose.

O zéphyr, porte à cette *autre* rose la nouvelle que le printemps est venu. O toi, ornement du jardin, viens, te balançant avec grâce, montrer aux promeneurs ta beauté. Je n'attends pas seul comme le narcisse solitaire[2]; tous désirent te voir. Le rossignol ne gémit point, ne chante point; chacun ne songe qu'à ta venue. Puisque le cyprès, emblème de la liberté, est parmi tes esclaves, livre à la joie ton esprit mélancolique. Ici les platanes sont debout, et levant les mains[3], ils te prient de tout leur

[1] C'est-à-dire, frais comme la verdure, agréable.

[2] Conf. les *Oiseaux et les Fleurs*, pag. 17.

[3] Cette figure est assez fréquente chez les poëtes musulmans. On en trouve entre autres un curieux exemple dans la description de la prise

cœur de venir. Le sapin se rappelant ta taille élégante, se tient sur son pied avec étonnement. Quelque éloignés que soient les maulsaris[1] dans le jardin, ils envoient jusqu'ici leurs fleurs pour toi. Leur ombre, qui s'étend gracieusement en ce lieu, doit te déterminer à y venir. Le grenadier est tellement fleuri, qu'on dirait que le feu embrase l'arbre entier[2]. Quelques manguiers sont en fleur, et quelques autres sont en feuilles seulement. Le fruit nommé *kâm-rakh* dit en montrant sa beauté : « Ne porte (*kam rakh*) tes regards que sur moi. » La beauté des jeunes poiriers et cognassiers n'est pas moindre que celle des autres arbres. La vigne a bien fleuri; aussi se chargera-t-elle de grappes vermeilles. La pomme n'est pas encore mûre; mais, sur les pommiers, sont ici des boutons, là des fleurs épanouies. Les arbres fruitiers sont tellement chargés de fleurs, que le rossignol en les voyant oublie le rosier. Elles se montrent toutes à la fois; il n'est pas une feuille qu'elles n'accompagnent. Les fleurs s'épanouissent de tous côtés, au point qu'en les voyant l'arbre du corail est étonné. La rose colore le jardin; l'argawân l'orne de ses rameaux fleuris. Les arbrisseaux sont tellement chargés de fleurs, qu'on peut *facilement* en former des bouquets. Au milieu de ces fleurs, comment la gul-turra[3] ne se livrerait-elle pas à sa co-

de Constantinople par l'historien turc Saad uddin. Voyez la traduction que j'ai donnée de ce morceau dans la *Bibliothèque des Croisades* de M. Michaud, t. IX, p. 416.

[1] *Mimusops elengi.*

[2] En effet la fleur de la grenade est d'un rouge tellement foncé, qu'on peut bien la comparer à la flamme.

[3] *Poinciana pulcherrima.*

quetterie, puisque l'architecte de la puissance (Dieu) l'a faite *si belle?* Il y a tant de jasmins jaunes épanouis, que l'œil du monde les regarde avec surprise. Quand leurs fleurs jonchent gracieusement la terre, elles font l'effet d'un champ de safran. La belle couleur du séolî[1] est manifeste à tous les yeux; pourquoi la décrirais-je? Cette aimable fleur rappelle les corps de rose. L'odeur du schab-bo[2] se répand de tous côtés. Le cerveau du promeneur en est parfumé... L'ischc-péchâ (torsion d'amour) froisse les cœurs[3]. La double[4] couleur de la rose a déployé tout à la fois une telle beauté, que le jardin dit à chaque instant, de la langue de son état[5]: « La couleur de l'amant (vêtu de vert) et de la maîtresse (couleur de rose) est réunie... » Le lit de fleurs du gul-aurang s'étant montré, le cœur du rubis se change en sang *par jalousie.* Le lis ouvre de ce côté ses langues (pétales), et décrit avec amour le jardin. La beauté de l'hyacinthe et du basilic m'a fait oublier le souvenir des boucles de cheveux des beautés aux joues de rose. En effet les amants en se promenant disent sans cesse : « Le jardin est plus coloré que la joue des belles. » Chaque rose parfume le jardin si agréablement, que la bonne odeur en parvient d'ici jusqu'au Khutan[6]. Si en ce moment ma bien-aimée vient étaler ses gracieuses gen-

[1] *Rosa glandulifera.*

[2] Violette jaune ou d'Égypte.

[3] Jeu de mots tiré du nom indien du jasmin américain.

[4] Rose et verte.

[5] Expression très-usitée en Orient, et dont j'ai donné l'explication dans la préface des Oiseaux et des Fleurs.

[6] Partie de la Tartarie au nord de la Chine, d'où vient le musc.

tillesses, elle rivalise avec le charme du jardin. Quant à moi, mon cœur se dilate, lorsque je me promène au milieu des roses, et qu'avec mes amis je bois du vin couleur de rose. C'est le temps du divertissement et du plaisir. Ne mettez pas de retard, hâtez-vous d'accourir...

La tourterelle pousse des gémissements de son cœur affligé. L'eau s'écoule de chaque allée. Les rivières grossies ont leurs flots soulevés par le souffle du vent. A mesure que les sources se déchargent avec force dans leur sein, elles produisent un bruit agréable. Les cascades se précipitent avec violence. Les bassins sont pleins jusqu'au bord. Partout où vous regardez, vous voyez la lumière s'y réfléchir. Les roues pour tirer l'eau sont en mouvement sur les puits. Tous les jardins sont actuellement pleins d'eau. Partout est une source jaillissante; en chaque lieu se produit un confluent...

Dans le mois de baïçakh (avril) commence la chaleur. La rosée sur la feuille de la rose est comme les gouttes de sueur *sur la joue de la beauté*... La chaleur du soleil développe l'odeur de la rose au point que l'air en est tout à fait parfumé. Là où elle parvient, le cerveau de l'âme en est embaumé. On entend partout des chants érotiques; les vives émotions de l'amour, pareilles aux flots de la mer, sont des chaînes pour les cœurs. Les abeilles qui voltigent font retentir le jardin du bruit sourd de leur bourdonnement. La rose secoue le pan de sa robe, et jonche ainsi le jardin des feuilles vermeilles de ses fleurs. Ainsi dans le jardin du monde sont disséminées les roses de l'espérance, que les hommes

cueillent à l'envi. Chacun est heureux et content; on ne parle que de plaisirs et de divertissements...

Lorsque le Khosroès du soleil[1] entre dans la maison du Bélier, il montre à tous le jour de la joie; mais il y a une autre cause de contentement. En ce jour, en effet, le prince des croyants, qui siége sur le trône du prophète[2], se montre *au peuple* dans toute la splendeur et la pompe de son rang. Aussi se livre-t-on à la joie et à l'allégresse. On adresse au souverain des vœux et des félicitations, et la nappe des banquets est déployée partout.

L'ÉTÉ[3].

En voyant arriver cette calamiteuse saison, chacun est troublé dans son esprit, et s'écrie : « Je suis mort! » La chaleur du soleil est en effet si excessive, que jusqu'aux nids des oiseaux tout est brûlé. On dirait qu'il tombe du firmament une pluie de feu, et que des étincelles sans nombre remplissent l'air. Les creux pratiqués autour des arbres pour conserver l'eau de la pluie, les ruisseaux et les petites rivières sont entièrement secs. Les oiseaux et les quadrupèdes errent de toutes parts à la recherche de l'ombre. Peut-on blâmer l'homme de s'entourer dans cette saison de tout ce qui peut contribuer à son bien-être? On a soin de préparer d'avance une chambre souterraine, parce que là seulement on peut goûter quelque repos. Au milieu s'élève un bassin rempli d'eau de rose et de musc. Des parfums suaves

[1] C'est-à-dire, le soleil brillant comme Khosroès.

[2] L'auteur veut parler du Grand Mogol.

[3] Mois de jeth et d'açârh (mai et juin).

embaument l'air. Les murs sont recouverts de nattes tressées avec du vétyver, sur lesquelles on fait jeter sans cesse de l'eau. On agite continuellement le pankhâ, et c'est ainsi qu'on peut jouir d'une température agréable au milieu des ardeurs de l'été. En effet l'air enflammé du dehors acquiert en entrant dans les appartements intérieurs une étonnante fraîcheur, et la saison des pluies semble avoir remplacé celle de l'étouffante chaleur.

Quand on veut se garder de la chaleur dévorante qui règne dans l'atmosphère, il ne faut pas poser le pied hors de la maison. Et cependant j'erre à l'aventure agité par l'amour, sans me mettre en peine de l'ombre des arbres ni des murs, tant est violente ma passion. Ainsi s'écoule ma vie. Je supporte du matin au soir les injustices de mes rivaux ; et tandis que je fais mille avances à ma bien-aimée, je ne reçois jamais d'elle aucune marque de retour.

Dans cette même saison, des orages et des tempêtes ont ordinairement lieu. Un vent impétueux s'élève jusqu'au ciel. Il occasionne de nombreux accidents. Ceux qui voyagent par eau sont surtout à plaindre ; leur navire est souvent submergé dans les flots. De toutes façons on ne parvient au rivage qu'après avoir passé d'affreux moments de terreur, et quelquefois après avoir bu de l'eau amère. C'est au point qu'on dit en proverbe, « Que voyager par eau en ce temps, c'est se résigner à mourir[1]. »

[1] Je laisse la saison des pluies (mois de sâwan et de bhâdon), qui a été décrite ailleurs. On doit se rappeler qu'il y a dans l'Inde six saisons

L'AUTOMNE [1].

La saison des pluies a passé, et une sorte d'hiver s'est manifesté. Les nuages se sont dissipés; le ciel est pur actuellement; et l'eau des étangs, que la pluie avait rendue trouble, est claire désormais. Que dirai-je de cette saison, si ce n'est que la température en est ravissante? Le firmament, aussi net qu'un miroir d'acier poli, excite l'étonnement. A la nuit la lune brille d'un vif éclat; elle répand partout la lumière, et chasse l'obscurité. Sa belle couleur rappelle aux buveurs celle du vin (de Schirâz); et par elle le bouton du cœur, resserré par l'amour des belles, s'est épanoui. La nature a une apparence telle, qu'on croirait voir une admirable peinture, et que le souffle vivifiant de Jésus[2] semble régner dans l'air. Oh! qu'elle est délicieuse cette portion de l'année! qu'elle est excellente cette saison! combien n'est-elle pas désirée par les habitants du monde! Dans ce temps on ne ressent pas une chaleur violente, et par l'effet du froid le souffle de la vie n'est pas dans le cas d'arriver jusqu'aux lèvres. La douceur de la température ne saurait être trop célébrée. Personne ne soupire ni ne se plaint. Moi seul je suis dans le chagrin de la séparation. De mes yeux coulent des larmes de sang. Je fais entendre des gémissements en

de deux mois chacune : le printemps, *baçant;* l'été, *grisch;* la pluie, *barschâ;* l'automne, *sarad;* l'hiver, *him;* et enfin la saison de l'humidité, *sicir.*

[1] Mois de kuâr et de kâtik (septembre et octobre).

[2] Les Musulmans attribuent au souffle de Notre Seigneur la vertu de ressusciter les morts et de guérir les malades; de là viennent les allusions à cette croyance.

regardant le ciel... Mon cœur est tellement en proie à la douleur, que je ne saurais apprécier cette agréable saison. Alors seulement que Dieu m'unira à cette charmante idole, la patience reviendra dans mon cœurdésolé.

L'HIVER.

Dans le premier mois [1] de cette saison, chacun se couvre de vêtements de martre zibeline, d'hermine, de satin, qui rappellent les dessins des peintres les plus habiles. Si Bihzâd [2] et Manès voyaient ces costumes, ils en seraient ravis. L'un s'entoure le cou d'un cachemire, l'autre se ceint la tête d'un châle rouge. Celui-ci porte un double châle couleur de safran, un à la tête, et l'autre à la ceinture. Dans les parterres on voit des plates-bandes de violettes épanouies, dont l'agréable couleur fait perdre l'intelligence aux rossignols, et leur fait oublier la rose à cent feuilles. Il y a aussi une admirable abondance de narcisses. Dans cette saison les jeunes filles se promènent volontiers dans les jardins. Les grâces charmantes qu'elles déploient dans cet exercice impressionnent vivement le cœur, et le font sortir de son engourdissement.

Dans le second mois [3] de cette saison, l'apparition de l'aurore et le lever du soleil excite la jalousie de la lune. Le brouillard sur la face de l'astre du jour est pareil au voile de la nouvelle mariée. L'air manque d'é-

[1] Mois d'aghân (novembre).

[2] Nom d'Isfandyâr, fils de Guschtasp, qu'on cite ainsi que Manès comme un peintre distingué.

[3] Mois de pûs (décembre).

nergie ; il semble qu'on va expirer... On regrette le zéphyr matinal qui répand les parfums des fleurs; on regrette les courants d'eau limpide; mais chaque saison a son caractère. Il faut actuellement endosser les habits d'hiver; il faut étendre des tapis dans l'intérieur des maisons, et y placer des coussins. C'est le temps des réunions de famille. Les soins affectueux des belles au visage de fée attendrissent les cœurs de fer. La flamme de la branche qui pétille, brille comme le rubis. Le bois d'aloès qu'on brûle dans des cassolettes, parfume le cerveau de l'âme[1]. Son odorante fumée remplit les salons. Ici est l'échanson avec le vin et la coupe; là le musicien avec ses instruments...

Le 13 du mois de pûs[2] est une grande fête pour les Chrétiens. Dans ce jour ils se livrent à la joie et à l'allégresse. Les Anglais surtout boivent à pleins bords la coupe de la joie. Ils se réunissent, et prennent part à des festins où la gaieté préside. Ils se font des présents[3] par politesse, et s'adressent des félicitations. A cette occasion les Bengaliens leur offrent du poisson et des fruits.

Le motif de la joie des Chrétiens, c'est que ce jour est l'anniversaire de la naissance de Sa Seigneurie Jésus. Voilà pourquoi d'une part ils dressent la table des banquets, et de l'autre ils font dans leurs églises les prières et les cérémonies de leur culte. Ils distribuent aussi des

[1] مغز جان, expression analogue à celle de دماغ جان, qui a le même sens. Voyez mon édition de la *Grammaire persane* de W. Jones, p. 119.

[2] Qui correspond au 25 décembre, jour de Noël.

[3] C'est ce qu'on nomme *Christmas gifts*, et qui équivaut à nos cadeaux de jour de l'an.

aumônes et des dons en abondance. J'ai été témoin de cette grande solennité; jamais je n'en vis de pareille [1].

EXTRAITS DU DUAZDA MAÇA [2].

MOIS D'AÇARH.

Açârh est arrivé; les nuages commencent à tonner, et l'éclair à briller dans la nuit obscure. Mais laissons l'éclair s'agiter dans l'atmosphère; parlons de mon cœur qui est agité par les désirs. La nuit est ténébreuse; de grands nuages *couvrent le ciel;* la splendeur des éclairs me fait perdre l'esprit. Je pleure loin de mon époux, tandis que le ciel verse des torrents de pluie. Sans les pluies je dormirais auprès de lui. Mes yeux sont inondés de larmes, comme un panier mouillé par la pluie dégoutte d'eau. Au milieu de la fraîcheur des bois et des forêts occasionnée par l'eau dans cette saison des

[1] Après ceci, Jawân décrit la saison de l'humidité, *sicir* (mois de mâgh et de phagûn), pendant laquelle on célèbre le holî, et il y a rattaché les fêtes musulmanes du Muharram. J'ai déjà traduit, dans mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, et dans ma Notice des fêtes hindoues, ce qu'il dit sur ce double sujet.

[2] Ce poëme, dont je parle pag. 267 du premier volume, semblerait, d'après son titre, être une description des différents phénomènes de la nature dans les divers mois et saisons de l'année; mais ce n'est qu'une suite de masnawîs, où ces phénomènes ne sont cités que pour y puiser des allusions érotiques. Ces poëmes sont mis dans la bouche d'une femme, comme dans plusieurs recueils indiens du même genre, dont le principal, celui d'Amarou, a été publié et traduit en partie par feu mon honorable ami de Chézy, sous le pseudonyme d'Apudy. Voyez le texte des trois masnawîs que je donne ici, pag. 112 et suiv. de la *Chrestomathie hindoustani*, publiée pour l'École des langues orientales par les soins de M. l'abbé Bertrand.

pluies, pourquoi suis-je pareille à la plante desséchée? Mon époux est dans un pays lointain, pourquoi me livrer *en vain* à la douleur? Pourquoi rester aujourd'hui dans une attente inutile, éloignée que je suis de mon bien-aimé? Comme je ne saurais rejoindre mon époux, à force de pleurer mes yeux sont devenus comme le velours *cramoisi*. De chacun de mes cheveux il sort du feu; le feu de l'amour qui consume mon corps n'est pas éteint par l'eau *des pluies*. Dans cette nuit obscure le noir merle[1] parle; il développe la douleur de quelqu'un. Charmant oiseau, je suis folle de tes accents. Viens m'écouter, prête un peu l'oreille à mon discours. Tu sembles nourri du feu *qui me consume*, et noirci par sa fumée. Parle, afin d'éteindre ce feu; fais tes efforts pour ramener mon époux. Tandis que je languis loin de lui, va auprès de mon brun *ami*. Cherche mon bien-aimé de contrée en contrée. Charge-toi pour lui d'un message de ma part; dis-lui que mon bonheur n'a été que d'un jour, comme une guirlande de fleurs. Désormais plus de repos pour moi. Peut-il de son côté avoir un instant de tranquillité? Au prix d'un jour, il y a maintenant des milliers de jours. Des forêts *de chagrin*, des montagnes *de soucis* sont tombées *sur moi*.

Je suis folle de ta beauté. C'est à elle que je dois l'éclat et la splendeur de la mienne. Ma lune (mon vi-

[1] Le texte porte *bhangam* بهنگم, qui est évidemment ici le nom d'un oiseau, et qui paraît le même que بهنگ. Or ce mot, ou du moins *bhang-râj* (le roi des bhangs), se trouve dans la liste des principaux oiseaux de l'Inde, donnée par Gilchrist dans son *Hindoostanee philology;* et ailleurs il est rendu par *blackbird,* c'est-à-dire *merle,* et le contexte prouve qu'il s'agit en effet d'un merle.

sage) est lumineuse par ton soleil (ton visage). Jusqu'à présent elle a été à l'abri de tout ce qui aurait pu altérer sa sérénité. Reste donc à l'étranger puisque tu le veux, et moi je serai seule sans toi, occupée dans mon isolement à compter les étoiles. J'avais lâché ce charmant oiseau à la recherche de mon époux qui est parti depuis beaucoup de jours; mais il n'a pas trouvé cet ornement de l'assemblée [1]. Açârh s'est évanoui, Sâwan est venu, et le merle n'est pas de retour.

MOIS DE SAWAN.

Lorsque les nuages de sâwan se sont amoncelés, le contre-coup s'en est fait sentir dans mon esprit. Les nuages sont épais; je suis terrifiée par leur densité, et je suis troublée en voyant les rangées de hérons blancs. Au soir j'éprouverai toujours la froideur de la tristesse, tant que mon amant ne reviendra pas de l'étranger. Toutefois la grenouille croasse toujours dans l'eau, et les paons au milieu des bois font entendre des cris amoureux. Un manteau vert est étendu sur le sein de la terre, et cependant dans cette saison mon époux est absent.

A ce moment de l'année je me balançais ordinairement avec mes compagnes sous les yeux de mon bien-aimé, et lui-même agitait l'escarpolette. Quoi! nous voilà à l'époque de la nouvelle saison pluvieuse, et moi, sans force aussi, je suis privée de mon époux.

O kokila, pourquoi fais-tu retentir tes cris plaintifs? En les entendant la douleur s'empare de moi. Quelle

[1] C'est-à-dire, l'époux dont il s'agit.

est celle qui a pu me priver de l'affection de mon bien-aimé? Le ciel a-t-il vu des jours aussi mauvais *que les miens?* Quelle femme peut oublier son bien-aimé? Ho! va dire au mien ma souffrance et ma douleur. Seule, loin de mon époux, dans ma couche qu'il a laissée vide, je sens ma douleur redoubler. Je suis aussi désireuse de la vue de mon époux que l'héliotrope l'est de voir le soleil. Cher taon, sur quel lotus es-tu retenu? où te reposes-tu? C'est moi qui suis ton lotus; je me nomme Kanwaldah : je suis au milieu de l'eau; mais je ne suis pas heureuse sans le soleil. Lorsque mon soleil s'unira à moi, alors s'ouvrira le lotus de mon cœur. Sans le soleil je ne puis jouir du bonheur, et je brûle dans l'eau des larmes. L'eau n'éteint pas le feu qui me consume. Hélas! comment ma bonne fortune m'a-t-elle abandonnée? Considère mon chagrin, ô kokila, et dis-moi dans quel endroit lointain se trouve mon époux? Va lui chanter de ma part, va lui faire entendre des soupirs qui puissent pénétrer son cœur. Insensée ! quel chant désire-t-il ouïr, tandis que je pleure en proie à la plus grande tristesse? O kokila, oublieras-tu ton chant? ne découvriras-tu pas à ce cher époux mon chagrin? Mais le kokila n'est pas revenu à la maison; et déjà le mois de sâwan est dépossédé par celui de bhâdon?

MOIS DE BHADON.

Régulus a paru aujourd'hui, le ciel est effrayant. Dans la nuit obscure le grillon fait du bruit. Des femmes chantent le gûjrî, d'autres le malâr, toutes chantent le dhamâr en compagnie de leurs époux. En entendant le

gujrî, le cœur devient mélancolique; en entendant le malâr, les larmes coulent des yeux. Si mon bien-aimé vient à la maison ce matin, je t'offrirai, ô Khizr, un bateau[1]... Ma jeunesse se passe inutilement; mon époux s'en est allé dans les pays étrangers; telle est ma vie. Son retour n'aura-t-il pas lieu en ce temps où on voit arriver partout l'éclatant ver luisant? Mais ce ne sont pas des vers luisants : ce sont des étoiles brisées qui sont tombées du firmament, à cause de mon affliction. On dirait que le papîhâcrie douloureusement *piyâ*, *piyâ* (amant, amant). A force de l'entendre, il ne me reste plus d'âme dans mon corps. Le feu de ma douleur ne cesse de brûler; en me consumant je deviens plus noire que le koyal[2].

O kokila, va dans le jardin de mon époux, et fais entendre ces mots de ma part à mon phénix[3]. Dis-lui : « Elle est ta Satî; elle est devenue plus légère qu'un tolâ, plus mince qu'une mascha[4]. » L'absence n'a pas laissé de chair à son corps amoureux. Le souffle semble ne plus l'animer. La séparation, par sa persistance, produit des tempêtes. Elle a brisé comme un flacon mon cœur. Il n'y a pas de remède pour moi malheureuse. Ton absence, ô mon bien-aimé, a tué mon âme; elle m'a jetée dans l'affliction. C'est comme un déluge qui

[1] Sur ce saint et mystérieux personnage, et sur les bateaux qu'on lui offre comme *ex voto*, voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*.

[2] L'auteur de ce poëme paraît faire une différence entre le koyal et le kokilâ, quoique les dictionnaires traduisent l'un et l'autre par *coucou*.

[3] Où *anca*, c'est-à-dire mon amant. Sur l'anca, voyez les *Oiseaux et les Fleurs*.

[4] Noms de poids indiens.

a englouti le livre de la patience. Comment peux-tu n'avoir aucun souci de moi, ô mon bien-aimé, tandis que la vie m'est devenue à charge *à cause de ton absence?* O mon époux, tu n'éprouves donc pas le désir de me voir. Si la maison est petite, peu importe à la femme et à son ami? O koyal, fais-moi entendre le discours de ton affliction, à moi dont les paroles du cœur sont vertes et jaunes (mûres)[1]. Quelle est celle dont l'éclat a charmé mon bien-aimé? quelle est celle qui me l'a enlevé? Mon cœur est tout à fait abattu par l'absence; il est ensanglanté par le sang de mon foie. Le koyal n'a rapporté aucune nouvelle de cet ami; que peut-il donc lui être arrivé? Les ailes du koyal sont brûlées par le feu qui me consume. Bhâdon s'en est allé, et kuâr est arrivé sur notre tête. Les dernières pluies sont passées; qui sont les rivales qui gardent mon époux, et me font oublier de lui?

EXTRAITS DU GULZAR-I IRAM[2],

PAR MIR HAÇAN DE DEHLI.

HALTE DE FAQUIRS[3].

Lorsqu'on arriva au soir à la station, chacun se prépara à prendre du repos... Les bougies changèrent

[1] Ceci équivaut à l'expression vulgaire : *il dit du vert et du mûr*, c'est-à-dire, *du bon et du mauvais*.

[2] C'est-à-dire, *le Jardin d'Iram*. Ce nom d'un célèbre jardin d'Arabie est donné ici par métaphore à la ville de Faïzâbâd, dont l'éloge fait le principal sujet de ce poëme d'environ vingt pages, petit in-8°.

[3] Je possède dans ma collection particulière un dessin original, re-

en jour la nuit, et furent placées devant les noires piques[1]. Les malangs[2] se mirent à pirouetter[3]. D'autres jouaient du tambourin. Il y en avait qui offraient des sucreries ou des fleurs... Il se trouvait dans la réunion nombre de femmes à figure de lune... La chaleur occasionnée par la quantité des personnes réunies était telle, que le cœur s'amollissait comme la cire... Les piques ressemblaient à la taille élancée des belles qui appellent les hommages des hommes et des génies, et aux longs soupirs qui sortent de ma poitrine...

Au milieu de la foule il y avait une femme dans l'ivresse de la jeunesse, et dont la beauté excitait la jalousie des fées. Là je vis aussi un ami épris d'amour... L'un et l'autre nous étions martyrs de cette passion. Il s'associa à ma douleur. Nous disions et nous écoutions le récit de nos amours malheureuses ; nous pleurions comme la bougie, en nous frappant la tête... Dans cette nuit noire nous parlions des noires tresses de cheveux qui liaient notre cœur. Tous dormaient, et nous seuls étions réveillés. Notre cœur battait comme une cloche...

Au matin le son de la cloche annonça le départ de la caravane... Bientôt le collet de l'aurore fut déchiré,

présentant précisément une halte de faquîrs de l'ordre de Madâr, telle qu'elle est décrite ici.

[1] Sur ces piques, nommées *chharî*, voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 60.

[2] Faquirs de l'ordre de Muïn uddîn chichtî.

[3] On sait que ces tournoiements font partie des exercices religieux de quelques derviches, notamment des Bektaschîs, qu'on voit à Constantinople.

et le soleil parut. Nous nous séparâmes des idoles *vivantes,* qui restèrent en arrière. Que sont-elles actuellement devenues? Hélas! on n'en voit pas seulement la trace sur la poussière.

LE BAZAR DE FAÏZABAD.

Gracieux échanson[1], lève-toi, ne te livre pas au sommeil; car je veux arrêter mon calam pour décrire *en détail* ce lieu.

Ici il y a un gros marchand, là un mercier, quelque part un changeur, ailleurs un orfévre. Il n'y a que perles et que rubis; on voit pleuvoir les pièces d'or (*aschrafis*) et d'argent (roupies); elles sont placées sur les tables comme des bouquets de narcisses[2]. Il y a des étoffes d'or et des dentelles d'argent qui brillent comme l'éclair. Quelque part il y a des melons d'eau; ailleurs des melons muscats. Là se tiennent debout des jardiniers tenant à la main des guirlandes de fleurs qui parfument l'âme.

D'un autre côté on fait cuire des gâteaux et des biscuits sucrés. On entend le craquement des cannes à sucre qu'on brise pour en retirer le suc... Les marchands sont assis dans leurs boutiques pleines de marchandises, devant leur comptoir. Tous annoncent à haute voix ce qu'ils vendent. Un d'eux dit : « Admirez cette marinade de limons. » Un autre : « Voyez cette

[1] Les poëtes musulmans invoquent l'échanson, comme nos poëtes la muse.

[2] Ce vers est cité par Afsos dans sa description de Calcutta. Plusieurs vers du *Gulzâr-i Iram* sont cités çà et là par le même écrivain.

quantité de piments.» Celui-ci tient en sa main du gingembre sec... celui-là un électuaire... On trouve du riz et de la viande cuite, du kabâb[1] et du kabâba[2]. Il y a aussi la médecine des cinq sels, et la potion digestive nommée *pâjan*. Il y a du pain au lait et du pain à l'eau que les acheteurs se disputent...

Les boutiques des confiseurs se distinguent par leur éclat; il est tel qu'il éclipse celui des rayons du soleil. Ce qu'on y vend ressemble à la lune et aux étoiles...

Ceux qui aiment à lécher la neige, en trouvent aussi à acheter.... Les amandes à la rose fournissent le sirop de la vie. Cette friandise adoucit à la fois l'esprit et le corps. C'est un Abyssin qui vend ces sucreries, qui sont, comme l'eau de la vie, *entourées de ténèbres*. Mais je ne puis continuer à faire l'éloge de ces douceurs; car la langue de mon calam s'arrête[3].

On trouve du café tout préparé, et aussi du café en grain, et de la noix d'arec... Cette abondance de toutes choses fait oublier le souvenir des générosités de Hâtim. En effet, quelque marchandise que vous désiriez, vous la trouvez dans ce bazar. Il y a des passementeries de tout genre, des étoffes d'or et d'argent, des franges de toute espèce. Dans les boutiques des cordonniers vous voyez des souliers qui ressemblent au croissant de la lune, et qui ont des étoiles pour orne-

[1] Viande coupée par morceaux, et dont on fait des brochettes, ou qu'on mange avec le riz en pilau.

[2] *Piper cubeba;* jeu de mots.

[3] C'est-à-dire: le bec de ma plume, collé par les matières gluantes dont je parle, est forcé de s'arrêter. La même métaphore se trouve dans les Extraits d'Afsos.

ment. Chez les miroitiers la vue est attirée, et le cœur est fixé. La figure de chacun s'y réfléchit distinctement, et est répétée mille fois...

Il y a encore des marchands de perroquets grands et petits, et on trouve des divertissements de tout genre. L'un joue de la flûte, l'autre fait danser un esclave... Celui-ci a des livres ornés de dessins ou des recueils d'images représentant de bonnes et de mauvaises choses, et dont il fait l'exhibition aux passants. Ailleurs on voit danser des Kaschemiriennes ou d'autres troupes de danseuses. Les oiseaux, colombes, rossignols, maïnas, prennent aussi leurs ébats. De belles bayadères déploient leur habileté; on leur jette en récompense des pièces de monnaie, comme au Nau-roz. Il y a aussi des conteurs et des narrateurs, et des lecteurs du commentaire du Coran par Baïdâwi. Chacun est libre de placer où il lui plaît sa préférence. C'est une image du paradis; car on n'y fait de mal à personne, et on n'a rien à démêler avec qui que ce soit.

LE JARDIN.

Je puis le contempler ce jardin vermeil, image de celui du ciel. Si j'en voulais décrire l'agréable température, mon calam devrait prendre des plumes et des ailes[1]. Les herbages et les fruits y sont aussi innombrables qu'en Perse... Si je voulais les mentionner, ma langue s'arrêterait frappée de mutisme. Des femmes, comme autant de tulipes, se promènent gracieusement dans ce jardin. O échanson, donne-moi au plus tôt une coupe

[1] C'est-à-dire, mon discours devrait s'élever à la hauteur du sujet.

de vin, quoique déjà la vue de ces belles tulipes m'ait jeté dans l'ivresse. On aperçoit aussi mille fleurs de tulipes là où la vue peut s'étendre. Dans ces admirables tulipes se reflète la rougeur du firmament. En ce même lieu les femmes sont réunies. Ces fées dorment à l'ombre des arbres. On aimerait voltiger autour d'elles, comme le papillon autour de la bougie. La vue des roses est aussi attrayante, leurs pétales tombent sur mes pieds. Leur belle apparence réduit le buis au silence.

Parmi les belles promeneuses dont je parle, il y en a qui sont couvertes d'étoffes moirées, d'autres de mousseline légère et d'étoffes de soie brodées. Il y en a qui se distinguent par leur agaçante coquetterie, ou par leurs nombreux ornements de métal enrichis de diamants. On en voit qui ont des robes de plusieurs couleurs, et une ceinture de brocart. A ces vêtements, rouges ou verts, s'adaptent des bordures d'argent ou d'or. Elles ont un dopatta[1] moiré, et un voile qui retombe des deux côtés sur leurs épaules. Leurs pieds sont ornés de grands anneaux où viennent se prendre les cœurs des amants. Leur robe, dont elles montrent l'éclat en marchant, excite le dépit de l'éclair lui-même[2]. Leurs chemises, ouvertes du cou à la poitrine, sont des filets *pour les amants*. Les boutons qui les atta-

[1] Quoique d'après son étymologie le mot دوپٿه signifie une pièce d'étoffe composée de deux lés, toutefois il se prend généralement pour tout châle qu'on porte autour du cou. Voyez à ce sujet une note dans les *Aventures de Kâmrûp*, pag. 250.

[2] A la lettre, « l'éclair se frotte les mains *du dépit qu'il éprouve d'être* « *surpassé dans son éclat.* »

chent, sont au col ce que le soleil est à l'aurore... Le peigne retient les tresses de cheveux entourées de rubans tissus d'or. Le corset serre gracieusement la portion du corps qu'il couvre. Les boucles ornent l'oreille comme le halo la lune. Il y a aussi la parure des bracelets enrichis de diamants, des pendants d'oreilles ornés de perles. Il y a celle du menhdî et des ghûnghûrûs[1], et des pantalons rouges qui siéent si bien à ces corps de rose... L'incarnat des lèvres est rehaussé par les lignes du missi, comme la rougeur du ciel par un noir nuage... O le charmant ornement du cou que celui qu'on nomme *haïkal !* quelle grâce il donne aux mouvements de celle qui le porte ! Et ces cheveux si propres et si lisses qu'embellit l'ornement de métal nommé *chând*[2] !...

Je remarquai une de ces femmes que sa beauté me fit distinguer; sur ses épaules flottait un dopatta de Bénarès, et la toilette était complète. Une chaîne d'or entourait son cou comme une cravate; au lobe de son oreille était une émeraude dont la belle couleur verte faisait perdre *de dépit* l'esprit au perroquet.... Un joli amulette de Daryâyî[3] serrait son bras; sa robe était de mousseline, son corset était semé d'étoiles... Ses cheveux

[1] En arabe *khalkhâl.* On nomme ainsi les anneaux dont les femmes s'ornent les pieds. Ils sont creux, et contiennent dans l'intérieur de petits morceaux de métal, qui résonnent lorsque les femmes marchent, et surtout quand elles dansent.

[2] A la lettre, « lune. » C'est une sorte de petit plateau que les femmes mettent sur leur tête. On en voit, entre autres, la figure dans le *Canoun-i islâm* d'Herklots.

[3] Sur ce saint célèbre, voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.*

étaient ornés de perles, c'était la lune dans l'obscurité des nuages... Elle avait frotté son corps du parfum d'Argaja; à son front elle avait appliqué du sandal. Elle portait à la main un chapelet d'ambre gris... Ses brillantes boucles d'oreilles étaient à son brun visage comme la clarté à une obscure maison.

Bref toutes ces figures de lune et ces corps de rose vont çà et là dans ce jardin. Si tu les observes, tu en verras une occupée à se mettre son do-schâla[1], une autre à arranger une guirlande de champa. Une troisième place une rose à son oreille, une quatrième un bouquet à son corset. Par ces actes gracieux elles brisent le cœur des rossignols[2]... Celle-ci applique à son front la marque de sa caste; celle-là se promène en faisant du bruit avec les grelots de ses pieds. Une d'elles lance une balle à sa compagne; une autre assise, touche de sa main la joue de sa voisine. On en voit s'agiter pour saisir un papillon, et gagner ainsi le cœur d'un amant; on en voit courir çà et là coquettement, et tomber avec adresse... On en voit se promener timidement la main sur les hanches avec une compagne, tandis que d'autres se livrent au plaisir de la boisson, et font circuler parmi elles le flacon enivrant... Il y en a dont les regards sont passionnés et expriment le plus énergique amour... Celle-ci arrive en palanquin, et dit à ses porteurs de la descendre. Lorsqu'elle soulève le rideau qui la couvre, les papillons

[1] Ou double châle.

[2] C'est-à-dire des hommes. La femme est comparée à la rose, et l'homme au rossignol, par allusion aux amours du rossignol et de la rose.

croyant voir le flambeau débarrassé de sa lanterne, se précipitent sur elle. Le rossignol croit voir sa rose chérie, et se laisse facilement prendre et mettre en cage. Les perroquets accourent; ils parlent et chantent de mille manières...

POËME PAR CAIM,

INTITULÉ *MASNAWI-I ISCHQUIYA-I DARWESCH* [1].

Il y avait dans le Panjâb un derviche, qui habitait, au bord d'un chemin, une cellule en un endroit extrêmement agréable; on aurait dit que des perles de la plus belle eau, réduites en poussière, en formaient la terre. Il y avait dans un angle un bosquet qu'on aurait pris volontiers pour le jardin de Rizwân [2]; les arbres de ce lieu étaient tellement beaux, que le tobâ [3] lui-même ne les égalait pas. Leurs branches et leurs fleurs naissantes étaient serrées l'une contre l'autre comme de tendres amis. L'ombre agréable dont on jouissait sous leur feuillage semblait entraîner l'âme par le pan de la robe. Les

[1] مثنوی عشیقه درویش, c'est-à-dire, «poëme érotique, en vers à «hémistiches rimés, sur un derviche.» Ce conte est cité dans le *Majmûa ulintikhâb* de Kamâl. Il ressemble beaucoup à celui de Mîr, qui est intitulé *Schuala-i ischc*, et dont on trouvera plus loin la traduction. Il y a beaucoup de masnawîs hindoustanis sur des sujets analogues; on en lit un entre autres dans la volumineuse collection des œuvres de Mîr, lequel roule sur un amant et une maîtresse qui s'aimèrent sans se l'être jamais dit, et qui périrent ensemble sur un bûcher.

[2] C'est-à-dire, pour le paradis dont Rizwân est le gardien.

[3] Arbre du paradis.

voyageurs qui passaient par là oubliaient leur propre pays, *tant ils trouvaient ce lieu agréable*...

Le destin voulut qu'une procession nuptiale vînt à passer par ce chemin. En voyant cet endroit si frais et si pittoresque, tous ceux qui formaient cette procession, hommes et femmes, descendirent de leurs montures; la fiancée mit aussi pied à terre; elle voulait respirer l'air frais[1] dont elle était privée dans son palanquin, où elle souffrait beaucoup de la chaleur, et dont elle écartait le rideau avec ses doigts de pistache[2] qui d'un seul coup auraient pu sacrifier tous les hommes[3]. Lorsque le solitaire vit ce délicieux visage, il ressentit une vive agitation; le regard de cette belle fut *pour lui* comme la flèche lancée par un Tartare, qui perce le cœur de part en part. Ils avaient à peine passé quelques instants ensemble, qu'heureux et contents ils s'étaient fait mille promesses, et mille fois s'étaient juré fidélité. Cependant le jour était sur son déclin, et il fallait se remettre en route; mais les deux amants voulaient rester réunis.... Que le chemin de l'amour serait agréable, s'il ne s'y rencontrait pas l'épine de la séparation!... La fortune a-t-elle fait rire quelqu'un, sans qu'au milieu de ses joies elle ne lui ait fait répandre des larmes de sang?

Quoi qu'il en soit, tandis que cette belle, dont le

[1] A la lettre, « elle voulut manger de l'air. »

کیا انی ھوا کھانی کا آھنگ

[2] La peau qui recouvre la coquille de la pistache est rouge, et ressemble assez aux doigts teints de menhdî ou binna.

[3] C'est-à-dire que leur beauté était telle, qu'elle aurait décidé les hommes à s'offrir en sacrifice pour celle dont ils embellissaient le corps.

cœur était blessé, allait se remettre en marche, le derviche dont le cœur était également blessé, se roulait dans le feu *de l'amour*. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler ; ils étaient ensemble, et gardaient un énergique silence. Cependant on souleva le palanquin de la fiancée, et la caravane quitta la station. La belle se mit donc en route, tandis que l'amant resta dans sa cellule; ils étaient tristes l'un et l'autre, et des larmes secrètes mouillaient leurs yeux. Le faquir disait : « Cruelle fortune! pourquoi ai-je donné si facilement mon cœur? En le livrant à cette tyrannique beauté, je dois l'abandonner comme l'animal demi-mort. Quel tort ai-je eu envers elle, que tout à coup elle m'a fait froidement cent piqûres fâcheuses, et qu'à chaque instant une nouvelle épine s'enfonce dans mon cœur? Elle m'a précipité dans le malheur que je redoutais. Le feu du chagrin a envahi mon cœur tellement, que l'enfer lui-même ne saurait en supporter l'effet. Je suis comme un oiseau qui a l'aile brisée, et qui gît tristement dans la plaine. J'ai le gosier altéré dans le désert des soupirs, tandis que mes larmes abondantes y forment un torrent d'eau. »

Il voyait en effet dans cet endroit sec l'apparence d'une belle eau[1]. Quand le palanquin de la femme qui avait attiré son attention eut disparu loin de ses regards, il s'arrêta méditant profondément pendant quelques instants; puis après être monté sur un arbre, il porta ses regards jusqu'où ils purent atteindre : comme il n'aperçut pas l'objet de son amour, ce jour lui parut aussi obscur que la nuit. Dans son émotion il tomba, et après un

[1] Par l'effet du mirage.

long évanouissement son âme l'abandonna. On poussa des soupirs et des gémissements ; ce fut un deuil général; on n'entendait que des cris perçants et de touchantes lamentations. Les cœurs endurèrent mille peines à cause de ce malheureux, et les yeux et les cils furent mouillés de larmes; puis, conformément au rite accoutumé, on l'enterra à cet endroit même.

O échanson de la taverne de l'amour, sers-moi deux ou trois coupes de vin, pour m'exciter à continuer mon récit douloureux. On ne saurait comprendre combien est funeste le mal brûlant de l'amour; ce n'est pas l'amant seul qui se lamente, la personne aimée a elle-même le cœur serré par le chagrin. Là où tu verras un rossignol désolé, tu trouveras une rose le vêtement déchiré; là où gisent des papillons les ailes brûlées, là même languissent des bougies demi-éteintes[1].

Pendant que le malheureux derviche perdait la vie en cet endroit, à la même heure, au même instant, la jeune femme passionnée dont nous avons parlé avait la tête troublée : on aurait dit qu'elle était instruite de ce qui se passait. Lorsque l'amour se manifeste, une montagne est pour lui comme une fiole fragile; le plus petit miracle de l'amour, c'est qu'un cœur qui aime connaît l'état du cœur *qui répond à son affection.* Ce fut ainsi que cette femme intelligente comprit *par sympathie* ce qui était arrivé à son bien-aimé. Ces deux amants étaient séparés à l'extérieur; mais réellement ils ne faisaient qu'un; ils étaient comme une figure qui se réfléchit dans

[1] On trouve sur les sympathies de l'amour des idées analogues dans le poëme de *Joseph et Zalîkhâ* de Jâmî, p. 86 de l'édit. de Rosenzweig.

deux miroirs. Ce qui arriva à l'amant eut aussi lieu pour la maîtresse...

L'intention de cette Laîla était, pour s'arracher à cet état pénible de séparation, de se faire ouvrir une veine *sous prétexte d'une saignée*. La lancette du chirurgien qui arriva pour exécuter cette opération, était plus aiguë et plus piquante que les cils des tyranniques beautés qui font couler le sang de leurs adorateurs. De son côté la belle fermait les yeux et s'arrachait les cheveux; comme elle voulait aider puissamment à l'opération, on aurait pu faire sortir du sang de la pierre la plus dure. En prenant dans sa main ce bras charmant, dont il n'était pas mahram[1], le docteur fut sur le point de perdre la raison...

Celui dont l'horoscope est mauvais a beau trouver le humâ, cet oiseau d'heureux augure sera pour lui pareil au hibou; et s'il a des perles, elles se changeront en eau, comme la grêle lorsqu'elle fond. De même si un prodigue acquiert de l'or, cet or devient dans ses mains de la cire.

Lorsque l'aimable voyageuse fut arrivée à la maison *de son mari*, chacun se présenta devant elle, chacun jeta sur elle des perles en forme de sacrifice, *comme on le pratique à l'égard des nouvelles mariées*, à tel point que la cour de la maison en fut remplie...... Tous lui témoignaient de l'affection, tous lui adressaient avec joie les félicitations *de circonstance*. Seule elle était en proie au

[1] C'est-à-dire : le bras d'une femme qui n'était unie avec lui par aucun lien qui pût le rendre *mahram* محرم, c'est-à-dire, admis licitement dans le *harem* حرم.

chagrin et à la tristesse, et elle ne cessait de faire entendre des cris et des gémissements : tantôt elle était troublée comme les boucles de ses cheveux en désordre ; tantôt elle était languissante comme le narcisse. Cette femme malheureuse, au lieu de mettre du fard rouge sur son visage, l'ornait de son sang.

Toutes les personnes de la maison voyaient son état, mais n'en connaissaient pas la cause ; selon leur intelligence, jeunes et vieux devisaient sur sa conduite. Constamment agitée comme le poisson sur la terre sèche, tantôt elle faisait voler la poussière comme fait le vent, tantôt elle déchirait sa robe comme la rose son calice. Dans sa douleur elle arrachait ses cheveux ; elle gémissait sur son malheureux amour... Lorsque cette douleur se fut beaucoup prolongée, tous eurent la même idée ; ils pensèrent qu'il fallait la ramener en sa maison.

O échanson, toi dont la coupe *qui circule* figure la révolution du monde, par quelle tyrannie ne veux-tu pas me donner de vin? J'ai mes lèvres aussi altérées que le roseau avec lequel j'écris ; donne-moi donc de ce vin qui doit prêter de l'énergie à mon livre.

Un vieillard fut alors chargé d'écrire *au père de la jeune femme* une lettre sur ce qui se passait, et il la conçut en ces termes[1] : « Votre fille est en proie à une chaleur et à une fièvre dont on ne peut comprendre la cause ; c'est au point qu'elle a perdu la dignité qui répandait sur sa personne l'éclat de l'eau. Elle qui n'a pas encore

[1] Je supprime les compliments orientaux qui commencent cette lettre. J'ai fait çà et là beaucoup d'autres coupures, que j'ai généralement indiquées par des points.

vu l'automne des fleurs de roses nouvellement écloses, est néanmoins comme une vieille branche, qui à chaque instant laisse tomber ses feuilles. Dieu seul sait quel malheur lui est arrivé, et ce que la main de la destinée a accompli en elle; les médecins désespérés ne connaissent pas sa maladie; peut-être, habituée qu'elle était de demeurer avec ses parents, elle ne peut supporter la privation de leur société. Il convient donc d'envoyer quelqu'un qui la ramène d'ici en sa maison. »

On confia cette lettre à un messager, en lui donnant les indications nécessaires... Lorsque ce dernier fut arrivé à sa destination, vieillards et enfants, tous lui demandèrent des nouvelles. Après avoir dit des choses qui brisaient le cœur, il finit par leur remettre la lettre; sa lecture les jeta dans la consternation. C'était le soir; et quoique ce jour-là fût celui de la nouvelle lune de l'îd, il devint pour eux plus amer que la nuit du deuil. Tous étaient dans un état extraordinaire; ils ne voyaient autre chose à faire que de compter les étoiles. A la fin l'aurore se montra pour connaître cet état fâcheux, et déchira son collet par l'effet de la douleur; le soleil levant teignit couleur de sang le vêtement de la nature qui était couleur de rose. Lorsque la noirceur de la nuit fut dissipée, quelques femmes se mirent en route pour aller prendre la belle affligée. Après avoir parcouru la distance qui les séparait d'elle, ces femmes à stature de cyprès, ces buissons de roses, arrivèrent fatiguées. On les fit asseoir, et on leur offrit à manger. De leur côté elles s'informèrent de l'état de la malade : elles demandèrent si on pouvait y porter remède; si ceux à qui on

avait montré cette jeune femme avaient déterminé sa maladie. On fit le récit complet de la marche des choses; chacun frappait des mains en soupirant, mais personne ne pouvait comprendre le fond de l'affaire. A la fin le départ ayant été fixé pour le lendemain matin, on songea à se reposer.

O fortune contraire, comment as-tu pu souiller de poussière ce visage de lune? Il ne reste plus aujourd'hui de trace des beaux jours écoulés. Quelle plante verdoyante a levé la tête sans que tu l'aies renversée sur la terre? Tu n'as pas laissé la perle la plus pure sans la briser avec la pierre de l'injure; c'est par ton influence que le rossignol soupire, c'est à cause de toi que la rose est malheureuse; dans un instant tu jettes au vent l'âme de Schîrîn, et le sang de Farhâd retombe sur ta tête. Ainsi agis-tu sans cesse; que d'injustices ont eu lieu dans cette circonstance! D'abord tu as frappé le derviche au moyen de cette rose, et aujourd'hui tu veux t'occuper de cette charmante fleur... En effet, lorsque le soleil éclaira la nuit, et que des quatre points cardinaux le bruit du jour s'éleva, la femme dont nous racontons l'histoire quitta sa couche.

Il y avait auprès d'elle une vieille nourrice qu'on aurait prise pour l'aïeule de la mère du genre humain... Ce fut à cette femme que l'on confia la jeune fiancée...

Dans leur route elles eurent encore à traverser l'endroit charmant *où avait péri le derviche*, et qui semblait être le chaton de l'anneau du monde. La verdure s'y déployait au milieu des roses, comme un paon qui dans son orgueil ouvre les plumes de sa queue. Ce lieu in-

vitait au repos le voyageur, comme le fait pour l'enfant le sein de sa mère. Notre belle voulut s'y arrêter, et elle se fit descendre dans la chaumière *qu'avait habitée son amant*... La vieille nourrice l'y laissa seule, pour qu'elle pût se livrer sans contrainte à la violence de son chagrin...

O échanson de la taverne de l'amour, remplis encore ma coupe à pleins bords; les instants de vie *qui nous sont donnés* sont un butin; profitons-en; l'espace de la vie est bien court. Hélas! le flambeau du banquet de l'existence est sous le pan de la robe du vent[1]; Dieu seul sait la couleur qu'aura le temps pour nous. Je t'en adjure, remplis ma coupe, et rafraîchis le jardin de mon cœur.

Heureux est l'effet de l'attraction de l'amour, attraction qui se fait sentir à la fois dans deux cœurs. Laîla attire Majnûn comme l'ambre gris la paille. L'union de deux êtres qui s'aiment est semblable à celle de l'eau et de l'argile; le cœur attire le cœur comme l'aimant le fer.

Lorsque la belle *dont nous parlons* fut arrivée dans la chaumière *que nous venons d'indiquer*, au lieu du derviche elle trouva un tombeau. Aussi l'aiguillon du chagrin, qui était concentré dans son esprit, devint-il pareil à la piqûre du scorpion qui détermine de violentes lamentations. La pudeur lui commandait de se taire; mais cent soupirs brûlants s'élevaient dans son cœur, et mille gémissements étouffés arrivaient du cœur aux lèvres. De ses cils ne tombaient pas seulement quelques gouttes d'eau, mais un déluge de larmes coulait de ses yeux. Elle

[1] C'est-à-dire, est sans cesse exposé à être éteint.

voulait retenir l'expression de sa douleur; mais peut-il y avoir à la fois amour et modération? A la fin l'étincelle du chagrin grandit, et une chaleur violente se fit sentir. Cependant les ténèbres se répandirent dans le monde depuis la lune jusqu'au Poisson[1]; alors la belle affligée se précipita *vers le tombeau de son amant;* ses amies eurent beau la retenir, elle s'échappa de leurs mains comme l'eau. Cette rose était en ce moment semblable à la brochette de kabâba sur la braise; et de même qu'on la tourne, elle se roulait en proie à l'attraction de l'amour. Il s'éleva de son cœur une telle vapeur, qu'elle empêchait de voir... Bref, dans un instant le tombeau du derviche reçut dans ses flancs cet être charmant, et le fit disparaître comme Jonas, lorsqu'il entra dans le ventre d'un grand poisson.

O échanson, la coupe du vin que tu passes à la ronde représente la révolution du ciel; actuellement au lieu d'un flacon de vin apporte-moi plutôt une fiole d'eau de rose. Tout ce qui est composé d'argile et d'eau est destiné à périr; le roi dans son palais, comme le derviche dans sa cellule.

Quelque temps après un grand monceau de terre s'offrait aux regards; il n'y avait ni fente ni crevasse par où on pût apercevoir l'intérieur; on creusa, et on mit à découvert ce qu'il cachait. On trouva les deux amants si étroitement embrassés, qu'on aurait dit qu'ils ne formaient qu'un seul être... Les parents de la fiancée

[1] Jeu de mots entre ماه *lune* et ماهی *poisson*, c'est-à-dire ici, le Poisson du zodiaque, ou le poisson fabuleux sur lequel la Terre est censée reposer.

étaient accourus; ils furent étonnés de cet événement. On laissa là les deux cadavres sans les déplacer, et on construisit un monument au-dessus de l'endroit où ils gisaient.

Conformément aux rites du deuil, tous étaient là, esclaves de la douleur : les uns déchiraient leurs vêtements, les autres jetaient de la terre sur leur tête; l'œil souillé de sang de l'un était mouillé par des larmes, tandis que l'autre se frappait la poitrine ou la tête. Les belles dont la bouche était *serrée* (petite) comme le bouton de rose, avaient aussi le cœur *serré* par le chagrin. Les fleurs étaient décolorées; le cyprès avait l'apparence de la tristesse... A la fin on parvint à calmer l'affliction de toutes ces personnes. Ainsi que cela se pratique ordinairement, on leur dit : « Vous poussez en vain des milliers de soupirs et de gémissements; cet événement est fort simple; son seul remède c'est la patience; les choses se sont ainsi passées depuis le commencement du monde; aussi cette sentence[1] d'un contemplatif est-elle bien vraie : « Que tu vives cent années ou un jour, il faut tout de « même quitter cette maison[2] qui séduit ton cœur. » Ne crois pas que ce que tu vois doive durer toujours; nous sommes tous dans la main du destin.... des choses anciennes il n'est actuellement demeuré que le souvenir. Qu'est devenue Schîrîn? qu'est devenu Farhâd? O vous qui dédaignez avec insouciance de précieux instants, voyez la rose inexorablement tombée au fond du limon y pourrir dans l'inutilité. On ne doit se laisser abattre

[1] Elle est en persan dans le texte.

[2] C'est-à-dire, le monde.

par rien; mais quoi que nous fassions, nous n'en péririons pas moins. Pourquoi donc se livrer à ces démonstrations de deuil, tandis que votre propre état est digne de gémissements et de regrets?

Bon gré, mal gré, on enleva de là le bagage du chagrin, et on le serra avec le cordon de la patience; puis chacun retourna chez soi.

O toi qui médites sur le sens des choses extérieures, vois dans cet amour temporel une image de l'amour spirituel... En nous se réfléchit, comme dans un miroir, l'éternelle beauté; si elle détournait de nous son visage, que serions-nous, si ce n'est un peu de poussière? Détruisons radicalement l'orgueil qui nous domine, et nous ne trouverons de démontré que l'existence de Dieu. Les êtres que nous admirons sont comme des gouttes introuvables dans l'Océan; ils sont tellement perdus dans l'essence divine, qu'il est difficile de les en séparer. Que dirai-je de plus, et quelles histoires rappellerai-je pour faire comprendre ces doctrines?

Mais c'est assez, ô Caïm; que le silence soit actuellement ton partage; souviens-toi qu'un long discours, quelque beau qu'il soit, peut ennuyer à la fin.

EXTRAITS DU POËME DE JOSEPH ET ZALIKHA,

PAR AMIN.

Observation. Au lieu de donner de ce poëme l'analyse que j'avais annoncée dans le tome Ier de cet ouvrage, pag. 59, je préfère en faire connaître quelques extraits fidèlement traduits. On

pourra ainsi comparer plus facilement avec les poëmes persans sur le même sujet la rédaction d'Amîn.

La légende de Zalîkhâ ou Zulaïkâ, femme de Putiphar, telle que la tradition orientale l'a développée d'après le récit de la Bible, se lit dans le Coran, surate de Joseph[1]. Feu M. de Sacy[2] a fait aussi connaître cette légende dans l'analyse qu'il a donnée du *Yuçûf o Zalikhâ* de Jâmî, traduit littéralement en allemand par M. de Rosenzweig, et dont M. Jules Boilly, un de mes anciens auditeurs, a fait une traduction française à la fois élégante et fidèle, que sa modestie seule l'a empêché de publier jusqu'ici, mais qui ne tardera pas sans doute de voir le jour. Enfin nous espérons jouir bientôt de la traduction anglaise du poëme de Firdaucî sur le même sujet, traduction que nous devrons au zèle de M. N. Bland, que j'ai aussi eu l'honneur de compter parmi mes auditeurs. Le poëme de Bitaubé, intitulé *Joseph*, est fondé sur cette légende; on peut aussi le lire pour en avoir une idée.

PREMIER EXTRAIT. — INVOCATION.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

O mon ami, écoute d'abord l'éloge du Créateur qui a formé les deux mondes. Il a tiré du néant tout ce qui existe; il a augmenté la valeur de la terre, puisque avec elle il a fait l'homme qu'il a gratifié de la foi, vertu qui repousse le démon comme il doit l'être. Il a mis l'homme au-dessus des génies et des autres créatures; ce n'est qu'après avoir réfléchi qu'il l'a créé. Les faveurs dont Dieu a comblé l'homme, il ne les a données à aucune autre créature dans le monde.

Dieu a étendu la terre convenablement, afin qu'on pût y dresser d'élégantes bâtisses; il a placé au-dessus le fir-

[1] On en trouve une version urdû dans la Chrestomathie hindoustani à l'usage des élèves de l'École spéciale des langues orientales.

[2] *Journal des Savants*, 1826.

mament sans support, et au milieu le soleil qui éclaire la lune. Les étoiles aussi donnent de la lumière; elles servent au même effet. C'est Dieu qui a fait couler sur la terre des rivières qui fournissent à l'homme une eau douce. Du milieu des eaux de la mer on retire des perles et des pierres précieuses. Admirez la puissance manifeste de Dieu: il a fait croître sur la terre des bosquets fleuris qui fournissent aux hommes des fruits abondants. Il a créé les huit paradis, dont les portes et les murs jettent un vif éclat, à cause des diamants et des perles qui en forment les matériaux; il y a beaucoup de belles houris et de jeunes garçons; le Créateur les a parés d'or et de joyaux: il a par là embelli le paradis. Sur des trônes d'or enrichis de pierreries, les serviteurs de Dieu sont assis en repos, la tête ornée d'une couronne. Dans le ciel il y a des palais tout d'or, dont les portes sont d'émeraude et de rubis. Au milieu du paradis on découvre un jardin et un enclos d'où coulent les meilleurs fleuves. Il y en a douze; ils fournissent du miel pur, et aussi du vin pur et de l'eau. Tous ces biens, Dieu les a produits pour ses serviteurs.

Écoutez: Dieu a fait en outre sept enfers, et il y a établi des degrés pour la punition. Voici la description du feu de l'enfer; mouillez, par l'effroi *qu'il inspire,* vos yeux de larmes. Ce feu ressemble à l'eau; Dieu y enfonce des milliers de fois les damnés... Voyez combien ce feu est ardent; il brûle la peau, et les os brûlés il les réduit en cendres. Les infidèles seront consumés dans ce feu; ils seront toujours plongés dans les tourments; ils ne sortiront pas de ce lieu; ils y brûleront de la même ma-

nière pendant l'éternité. Tu ne nous y précipiteras pas, ô mon Dieu; tu nous en éloigneras, en faveur de l'expiation du prophète.

J'interromps actuellement ta louange, ô mon Dieu, pour donner les perles et les pierreries de la description de Mahomet l'élu, ton bien-aimé. Ton amour a enveloppé son cœur; c'est à cause de lui que tu t'es manifesté *par la création*, et que tu as été visible dans ce monde *par tes œuvres*. Au septième ciel tu as placé, comme ornement pour ton ami, la lune, le soleil, les étoiles; et sur ton trône tu as mis la tablette et la plume à cause encore de ton ami. Tous ces paradis, ces gracieuses houris et ces jeunes garçons, tu as tout créé pour Mahomet; pour ce prophète par excellence tu as fait germer les végétaux des sept terres, ô admirable Créateur. Enfin tu as créé Mahomet pour lui donner le royaume des deux mondes.

DEUXIÈME EXTRAIT. — INTRODUCTION. ENFANCE DE JOSEPH.

O échanson, remplis promptement ma coupe; verse à boire à Amîn, dans une coupe de cristal, le vin rouge comme le rubis, et donne-le-lui sans retard; la vue seule de ce vin généreux mettra Amîn hors de lui, au point de lui faire laver les mains des deux mondes[1]. Ceux qui veulent s'unir à Dieu parviennent à leur but; oui, ils sont bien les amants de Dieu. Ceux qui ont rempli leur cœur de l'amour de Dieu feraient-ils attention à quelque autre objet périssable? Le temps ne reste pas

[1] C'est-à-dire, d'y renoncer. On sait que dans le langage figuré des sofis, le vin c'est l'amour de Dieu.

en un même état; le firmament n'a pas toujours le même mouvement. Lorsque l'homme vient dans ce monde, il a devant lui en perspective le voyage de l'autre vie. Voyez, le jour n'existerait pas si la nuit ne le suivait; le jour convient à la nuit. Personne ne demeure toujours dans le monde; notre existence n'est que d'un jour. L'un vit plus tôt, l'autre plus tard; voilà ce qui se passera jusqu'à la résurrection.

Apprenez actuellement quel est le but d'Amîn; c'est d'écrire Joseph et Zalîkhâ en langue vulgaire. On trouve partout cette histoire en persan, mais Amîn veut la mettre en langage vulgaire. Pour que chacun la puisse connaître, l'emploi de la langue vulgaire est très-avantageux.

Écoutez actuellement la chronologie des prophètes; je vous indiquerai chacun d'eux en particulier. Le premier est Adam, qui fut le premier homme dans ce monde; il passait tout le jour dans le service de Dieu. Lorsque Seth fut né, Adam passa de ce monde à l'autre; quand ce dernier eut cent ans, le resplendissant Édris (Énoch) naquit. Édris ayant quitté le monde selon l'ordre de Dieu, y laissa Noé, que Dieu sauva du déluge. Cependant Noé reçut l'avis que son Seigneur l'appelait à lui; il obéit sans retard, et laissa *en mourant*[1] Abraham *surnommé* l'ami de Dieu. De même lorsque Abraham retourna à Dieu, il laissa Isaac le fils de ses entrailles; Isaac *à son tour* termina sa vie, et Jacob demeura comme un souvenir de lui. Ce Jacob résidait dans le royaume de Chanaan, pays très-riche; c'était là que ce prophète

[1] Il ne faut pas chercher ici l'exactitude biblique.

habitait. Il faisait nuit et jour de ferventes prières. Dieu lui avait donné de grandes richesses : il vivait heureux, occupé du service du Créateur. Il avait beaucoup de chameaux, et une quantité considérable de chèvres : des brebis sans nombre étaient dans ses étables. Dieu aussi lui avait accordé plusieurs fils ; il l'avait traité généreusement à cet égard. En effet le Très-Haut lui avait donné douze fils, à savoir, dix d'une esclave, et deux d'une dame[1]. Apprenez les noms des fils de la dame ; Amîn va vous les indiquer. Le nom du premier est Yuçûf (Joseph), celui du second Ibn-Yamîn (Benjamin).

Ce Joseph était le seul prophète d'entre ses frères, et en outre il était incomparable dans le monde *pour sa beauté*. Dès le temps où Joseph sortit du sein de sa mère, il fut pareil à l'astre du jour au milieu du monde ; le soleil et la lune en rougirent, les étoiles en perdirent la raison. Parmi les hommes et les génies, nul dans l'univers n'était comparable à sa beauté ; les anges des cieux n'étaient rien comparés à lui ; les houris et Rizwân lui-même n'auraient osé se vanter devant lui. La beauté de Joseph dépassait les bornes du possible, tellement Dieu l'avait embelli dans les vues de sa sagesse.

On éleva Joseph avec soin, on le tint séparé de ses frères ; deux nourrices l'allaitèrent avec affection. Elles s'offraient en sacrifice à sa beauté comme le rossignol *à l'égard de la rose ;* elles ne l'éloignaient pas de leur sein ; elles le tenaient toujours entre leurs bras ; jamais elles ne le laissaient seul ; elles ne cessaient pas de le traiter avec tendresse. Elles avaient constamment

[1] Ici encore la tradition musulmane a modifié le récit de la Bible.

Joseph sur leur poitrine; elles renouvelaient sans cesse ses vêtements; elles l'ornaient d'or et de joyaux. Quand elles l'avaient ainsi paré, elles admiraient *encore plus* sa beauté, et elles se convainquaient que personne au monde ne lui était comparable; ainsi agirent toujours ces bonnes nourrices.

Lorsque Joseph eut atteint l'âge de trois ans, il fut séparé de ses nourrices. Puis sa mère s'étant retirée du monde[1] d'après la volonté de Dieu, Joseph fut malheureux dans son isolement. Alors Jacob réfléchit en lui-même, et se demanda auprès de qui il placerait Joseph. Jacob avait une sœur qu'il chérissait tendrement; il prit Joseph avec lui, et le conduisit chez elle. Il lui dit: « O ma sœur, élève cet enfant, car pour moi je suis vieux et faible. Mais ce sera jusqu'à nouvel ordre; lorsqu'il sera grand, je le reprendrai. » La sœur de Jacob agréa la proposition de son frère, elle attacha son cœur à Joseph. Jacob se retira après avoir confié à sa sœur Joseph, qui ainsi resta dans la maison de sa tante. Celle-ci chérissait son neveu; elle admirait sa figure; elle était heureuse de l'avoir auprès d'elle. Quand Joseph sortait par hasard un instant, sa tante le rappelait, et le faisait rentrer à la maison. Sans Joseph elle n'avait pas de repos un seul moment; elle n'était occupée que de lui; son unique soin consistait à élever Joseph. Pour lui elle avait oublié toutes les choses de ce monde.

Quand Jacob désirait voir Joseph, il venait le trouver chez sa sœur; car Joseph était la Quibla de cette femme, tant son cœur lui était dévoué. Elle n'avait pas d'autre

[1] C'est-à-dire, sa mère étant morte.

désir *que d'être avec Joseph;* elle n'allait en aucun endroit pour ne pas le quitter; sa seule satisfaction était de le voir.

Lorsque Joseph eut sept ans, Jacob dit à sa sœur : « Actuellement je veux ravoir mon fils; je veux qu'il vienne désormais habiter ma maison, afin que la tristesse s'éloigne de moi. Je veux rendre ma maison brillante par le visage de ce fils chéri; il faut donc me le remettre aujourd'hui même. En me l'abandonnant sans difficulté tout de suite, et en me le laissant emmener, tu me rendras content. Rien à cette heure ne me fait plaisir; excepté Joseph, rien ne me convient. Pendant le jour je ne parle que de Joseph; pendant la nuit je ne pense qu'à lui. »

Lorsque la sœur de Jacob eut entendu ce discours, des épines s'enfoncèrent dans son cœur. « Pouvais-je penser, se disait-elle, que mon frère me l'enlèverait? qu'aussitôt qu'il serait grandi, il retournerait à la maison de son père? Sans voir Joseph comment vivrai-je? Mais que dis-je? je ne vivrai pas, je coudrai un linceul sur mon corps. »

Cependant elle dit à son frère d'emmener Joseph, et de le garder dans sa maison, puisqu'elle ne pouvait élever aucune prétention sur cet enfant dont elle n'était pas la mère. Mais tout en consentant à ce que Joseph retournât chez son père, elle dit en elle-même : « Mon cœur ne trouvera le repos que si Joseph revient chez moi. Or on dit que d'après la loi, lorsque quelqu'un vole une autre personne, et qu'on trouve l'objet dérobé entre les mains du voleur, on prend ce dernier, et on le réduit en esclavage; le possesseur de l'objet volé

devient le maître, et le voleur l'esclave. On ne saurait manquer sans doute de se conformer à cette loi. »

Apprenez donc ce qu'elle fit en secret, encouragée par la loi dont il s'agit. Elle prit une ceinture d'Isaac qu'elle possédait; et avec adresse, sans que personne l'eût vue, elle en ceignit Joseph, et lui mit sa robe par-dessus. Elle baisa Joseph au front et au cou, et le fit asseoir sur les genoux de Jacob, en lui disant: « Gardez votre fils avec vous, je vous le confie et le livre entre vos mains; quant à moi je mourrai, à cause de l'affliction dans laquelle me jette son absence. Comment, en effet, passer mes jours dans cette privation? » Lorsque Jacob eut pris congé de sa sœur, il se mit en marche avec Joseph, et il ne tarda pas d'arriver en sa maison, où il s'assit tenant Joseph sur ses genoux.... Bientôt sa sœur arriva, faisant beaucoup de bruit et disant : « Un voleur est aujourd'hui venu dans ma maison, et il s'est emparé de la ceinture de mon père, laquelle est un tissu d'or et d'argent; c'était un souvenir béni d'Isaac, je la gardais précieusement, un voleur est venu et l'a emportée. Hélas! comment pourrai-je mettre la main sur lui? si je le trouve, je le prendrai, et j'en ferai mon esclave, je le garderai dans ma maison. » Elle fouilla donc partout, cherchant sa ceinture, et elle ne la trouva sur personne si ce n'est sur Joseph. Alors elle jeta au milieu de la ville des cris tels qu'on les entendit partout... Elle trouva donc la ceinture autour des reins de son neveu, ce qui étonna beaucoup Jacob, et en fronçant le sourcil elle déclara que son neveu était son esclave... Jacob n'ouvrit pas la bouche, tant son cœur était blessé par la douleur. Comment au-

rait-il pu parler contre la teneur de la loi? Ses yeux se mouillèrent de larmes, et il se mit à pleurer. Sa sœur contente s'empressa de se saisir de Joseph, et rendit ainsi vide la maison de son frère. Heureuse elle retourna dans la sienne, pleine désormais de l'éclat de Joseph. De son côté Jacob pleurait jour et nuit, en pensant que son bien-aimé Joseph avait quitté son logis. La privation de Joseph ne lui laissait aucun repos; il pleurait, et de ses yeux coulaient des torrents de larmes. Tandis qu'il était dans le chagrin, sa sœur jouissait du bonheur; l'un et l'autre restèrent ainsi jour et nuit dans cet état opposé. Tant que la tante vécut dans ce monde, elle fut dévouée à son neveu et l'aima tendrement; lorsqu'elle quitta la vie par la volonté de Dieu, Joseph resta seul.

Jacob ayant appris la nouvelle de la mort de sa sœur, fut content dans son esprit, en pensant que son fils chéri lui serait rendu. Il alla satisfait à la maison mortuaire; et sans se livrer à des manifestations de douleur, il conduisit Joseph joyeusement en sa demeure, et là jour et nuit il admirait le visage de ce fils bien-aimé. Ainsi il s'attacha de plus en plus à lui, le contemplant sans cesse. Ses autres fils ne lui venaient jamais en mémoire, tellement il était occupé de Joseph. La vue de son beau visage le charmait, comment aurait-il pu penser à ses autres fils? Joseph était par sa beauté comme la lune resplendissante; que dis-je? il ressemblait plutôt au soleil. Ceux qui le voyaient un seul instant en étaient ravis, tant Dieu avait donné d'éclat à son visage.

TROISIÈME EXTRAIT. — ZALIKHA VIEILLE ET MALHEUREUSE, ET JOSEPH DEVENU MINISTRE.

Échanson, donne-moi une coupe du vin transparent de la bouteille qui repose sur la console. Il épanouira mon cœur, il en chassera jusqu'à l'atome du chagrin.

Le repos ne saurait être à l'amant sans sa bien-aimée; sans elle il est dans l'impatience du matin au soir. Loin d'elle ses yeux sont mouillés de larmes; loin d'elle il est privé de sommeil. Il ne peut ni manger ni boire. Il ne saurait vivre enfin.

Amîn continue l'histoire de Zalîkhâ; de sa bouche sortent les perles de son génie. Que celui qui voudra se rendre acquéreur de ces perles royales accoure avec empressement. Je donne gratuitement ces perles inestimables. Je n'accepte rien en échange de personne. Que celui qui a de l'esprit prenne ces perles excellentes et inappréciables. Quant au sot, il ne connaît pas plus le diamant que l'honneur.

Zalîkhâ, par suite de son amour pour Joseph, avait follement dissipé toutes ses richesses. Elle n'avait rien mis en réserve, et de la même manière elle avait consumé sa vie. Elle avait perdu sa jeunesse, elle était devenue vieille, et cependant la flèche de l'amour était toujours enfoncée dans son cœur. Sa taille droite comme un *alif* (ا) était devenue courbée comme un *dal* (د); ses dents qui ressemblaient à des perles étaient tombées. Ses beaux cheveux couleur de musc avaient pris la teinte du camphre; ses deux yeux, qui donnaient une idée du soleil et de la lune, avaient perdu leur éclat. Sa bouche, pareille à

la fleur de l'argâwân[1], était devenue par l'effet du chagrin comme celle du safran; ses joues, fraîches et vermeilles, étaient désormais livides comme le noir collyre; ses deux lèvres resserrées comme un bouton de fleur et rouges comme le vermillon, s'étaient séparées en se fanant, et leur belle couleur avait été remplacée par une teinte jaune[2]... En un mot Zalikhâ était aussi dépourvue de son ancienne beauté que dénuée de ses richesses passées. Elle avait tout donné; elle ne possédait plus rien; mais elle entendait toujours avec plaisir prononcer le nom de Joseph. Enfin elle s'avisa d'un expédient *pour jouir au moins de sa vue*. Elle se bâtit une chaumière sur le chemin où passait journellement le cortége du ministre d'Égypte. Elle vint se fixer dans cette chaumière, et y transporta l'idole à laquelle elle avait spécialement consacré son culte; idole qu'elle ne cessait d'adorer, et devant laquelle elle courbait continuellement sa tête. Là elle avait l'avantage d'entendre prononcer quelquefois le nom de Joseph; là elle pouvait l'apercevoir, lorsqu'il passait suivi de son cortége. Elle demeurait fixement en ce lieu comme une pénitente[3]. Sa tête, qui jadis était ornée d'une couronne d'or, était alors souillée de terre et de poussière. Son

[1] Nom persan de l'arbre de Judée (*cercis siliquastrum*), dont les fleurs sont en effet d'un rouge de pourpre. C'est sous ce nom qu'on désigne dans tout l'Orient l'arbre de Judée. M. Dantan, interprète du roi, m'assure qu'à Constantinople on ne lui donne pas d'autre nom.

[2] Je supprime quelques détails de mauvais goût sur les incommodités de la vieillesse.

[3] Il y a ici dans le texte le mot جوگن *joquin*, et plus loin le mot بیراگن *baïrâguin*, féminin de جوگی *joquî* et de بیراگی *baïrâquî*, mots qui signifient l'un et l'autre une sorte de faquir indien, un pénitent, des mots *jog* et *baïrâg* (pénitence).

front, autrefois marqué du tika et ceint du sîsphûl[1], était alors dépouillé de toute parure; son nez privé de l'anneau précieux qui l'embellissait auparavant; son cou de l'amulette qui l'entourait.... Ses oreilles n'avaient plus les perles qui les couvraient, les boucles qui les chargeaient... A la place des beaux colliers de différents genres qu'elle portait dans sa jeunesse, elle avait pris celui de Wischnu[2]; au lieu des bracelets qui serraient ses bras, on y distinguait les traces de la boue qui les salissait, de la poussière qui nuit et jour les recouvrait. La ceinture d'or qui autrefois ceignait ses reins, était remplacée par le cordon des faquirs; les chapelets de pierres précieuses qui ornaient ses poignets, par des rosaires de noyaux de fruits. Ses pieds étaient dépourvus de leurs anneaux et grelots, ses orteils de leurs bagues; et à ces ornements étaient substitués des chiffons, sur lesquels rampaient des scorpions. Ce n'étaient pas de légers vêtements de brocart imprégnés de musc, d'essence de rose et d'ambre qui couvraient son corps, mais une étoffe grossière et lourde, qui ressemblait à celle avec laquelle on ensevelit les morts. Plus de matelas, de tapis, de coussins, de châles; elle n'avait pour se reposer que la terre, pour oreiller qu'une brique. Mais ce n'est pas à quoi elle faisait attention, car l'amour de Joseph consumait tout son être. Elle habitait donc cette chaumière, passant les jours et les nuits à pleurer, et son chagrin ne faisait que s'accroître. Lorsqu'elle entendait annoncer que Joseph approchait, elle accourait; mais elle était tellement émue, qu'elle

[1] A la lettre, « Fleur-de-la-tête, » joyau de ce nom.

[2] Emblème de la pénitence.

ne pouvait l'apercevoir... D'autres fois, lorsque Joseph passait suivi de son cortége, elle poussait des cris et des gémissements. « O Joseph, disait-elle, tu m'as rendue insensée, tu as jeté au vent ma jeunesse. » Mais les chobdârs[1] lui demandaient comment elle pouvait être amoureuse de Joseph. « Il est le roi d'Égypte, lui disaient-ils, et toi tu es une pénitente; il est charmant, et tu ressembles à une vieille sorcière. Comment pourrais-tu lui plaire? comment écouterait-il tes paroles insensées? » En parlant ainsi, on la repoussait du chemin, et elle allait tristement se rasseoir dans sa chaumière. Là, en pensant à Joseph, elle pleurait encore; à chacun de ses cils était une larme qui ressemblait à une perle enfilée. Telle était son occupation habituelle, ainsi passait-elle son temps.

QUATRIÈME EXTRAIT. — ZALIKHA BRISE SON IDOLE, ET CROIT EN DIEU. SA PRIÈRE EST EXAUCÉE [2].

O échanson, apporte-moi la coupe qui montre le monde, coupe à laquelle Aristote avait travaillé. Cette coupe qu'il avait embellie pour Alexandre, remplis-la de vin pur, et je la prendrai.

Celui qui sait l'histoire du monde, comprend ce que c'est que la terre et le ciel. Pour moi je connais les étoiles heureuses et malheureuses, je connais la révolution du soleil et de la lune; ma vue pénètre les étages du ciel, elle découvre les couches de la terre.

[1] Les massiers, les officiers de police.

[2] Voyez le texte de ce chapitre dans l'Appendice à mes *Rudiments de la langue hindoustani*, pag. 61.

O mes amis, qu'aucun de vous n'ait dans son cœur d'attachement au polythéisme; car il s'expose à gémir de son erreur. Servez le Tout-Puissant, et courbez votre tête devant lui; si vous l'abandonnez, qui mettrez-vous à sa place? Comprenez bien dans votre cœur qu'il est unique; ceux qui l'ont abandonné pour adorer la pierre, ceux-là, soyez-en sûrs, iront immanquablement en enfer.

Écoutez : les désirs de Zalîkhâ sont désormais accomplis; elle était restée au milieu *de l'erreur*. A présent je vais dire comment elle en sortit. Une nuit l'ardeur de l'amour se saisit d'elle; elle tomba privée de sentiment devant son idole; puis, lorsqu'elle revint à elle, elle lui adressa ces mots : « Jusqu'ici je t'ai considérée comme mon Dieu, et je t'ai adorée; mais je n'aurais jamais cru que tant de soins n'eussent abouti qu'au repentir. Les années de ma vie se sont écoulées pendant que je t'adorais nuit et jour; j'ai perdu ma vie à ton service, et cependant tu ne m'as été utile en rien. Avec combien de respect ne t'ai-je pas placée pour te contempler? et néanmoins tu m'as été infidèle; tu n'as pu me réunir à Joseph, et c'était la seule chose au monde que je t'avais demandée; c'est en vain que j'ai été dévouée à ton service; c'est en vain que je t'ai abandonné mon âme. Au contraire, combien le Dieu de Joseph n'a-t-il pas fait de choses? Il a sauvé Joseph de tous les périls. Lorsque ses frères le jetèrent dans un puits, son Seigneur l'en retira; lorsque je le plongeai dans un cachot, son Dieu l'en fit sortir; puis Dieu l'a fait roi, car il lui a donné, pour ainsi dire, le trône du royaume d'Égypte. Sois maudite de Dieu, inutile idole, car il s'en faut bien que tu aies fait

autant pour moi. Dois-je donc te placer au-dessus du Dieu de Joseph? *Ah bien plutôt* je te méprise, et je veux te jeter dédaigneusement par terre. Je crois au Dieu de Joseph, celui-là remplira mes désirs dans les deux mondes; celui-là accomplira mes souhaits; celui-là guérira mes blessures. Il éloignera de moi dans ce monde ma peine; il me favorisera de l'union avec Joseph. Quant à toi, c'est à l'homme seul que tu dois véritablement ton existence. De toi-même que pourrais-tu faire, impuissante et misérable? Souvent une mouche vient se placer sur toi, et tu ne saurais la faire envoler. Si je te mets par terre sens dessus dessous, tu ne peux de toi-même te redresser; tu n'as en toi-même aucune puissance, et en effet qu'as-tu fait pour moi? En vain j'ai consumé ma vie à ta suite; en vain je me suis plongée dans le culte des idoles. Pendant le jour j'ai courbé ma tête devant toi, et dans la nuit j'ai entouré ton corps de bandelettes. Combien de milliers de fois n'ai-je pas fait ce service? et aujourd'hui pour la première fois je veille devant le Dieu de Joseph. Par cet acte mes désirs sont comblés dans les deux mondes. Le miséricordieux m'accorde ce que je lui demande; c'est ce Dieu lui-même qui m'a donné la direction que je suis maintenant. » En appelant sur l'idole les malédictions de Dieu, Zalîkhâ la prit, la dépouilla de ses bandelettes, et la jeta violemment sur la terre. Puis elle distribua aux pauvres, dans la vue de Dieu, les vêtements d'or qu'elle avait mis sur cette idole. Les fragments de l'idole brisée valaient plusieurs lâkhs d'argent; elle les distribua aussi sur-le-champ *aux pauvres*. Le cœur de Zalîkhâ fut tellement changé, qu'elle

donna en aumônes tout ce qui lui restait. Alors une voix céleste et intérieure lui fit entendre ces mots : « Tes bonnes œuvres ont été agréables à la cour de l'Éternel; puisque tu as éloigné ton cœur de l'infidélité et que tu l'as attaché au Créateur, tu obtiendras réellement l'objet de ton désir; Dieu t'accordera sa grande miséricorde. »

Zalîkhâ fut contente en entendant ce discours. Elle appliqua alors son cœur à méditer sur le Très-Haut, elle renonça pour toujours aux ténèbres de l'idolâtrie. Elle chassa *de son esprit* l'obscurité de l'argile idolâtre; s'étant purifiée, elle s'occupa du service de Dieu, et elle en fut agréée. Ce fut de nuit que se passa cet événement; après avoir brisé l'idole, elle embrassa l'islamisme.

Voyez combien le Seigneur la traita avec bonté; il lui accorda le bonheur dans les deux mondes.

CINQUIÈME EXTRAIT. — À LA PRIÈRE DE JOSEPH, ZALIKHA REDEVIENT JEUNE. JOSEPH L'ÉPOUSE.

Échanson, donne-moi du vin dans une coupe pareille à la fleur du bel[1]; donne-moi de ce vin inappréciable que je recherche. Le flacon *que tu tiens dans tes mains* ressemble *par sa couleur* au mogra[2], et le vin qu'il contient ressemble *par son odeur* au musc. Donne-moi du vin distillé des vignes du paradis, du flacon que Rizwân lui-même a rempli; ce flacon et cette coupe donneront de l'éclat à la réunion dans laquelle ils seront apportés.

Amîn est disposé à se sacrifier pour toi, si tu le gra-

[1] *Jasminum zambac.*

[2] Autre nom du même végétal.

tifies de cette coupe charmante, qui dans les pénibles difficultés donne du courage. En effet celui sur qui tombe l'infortune, y trouve une agréable compagnie; il lui doit le bonheur après le chagrin. Cette coupe dénoue les liens des affaires ; elle en éloigne les embarras, et elle donne le contentement dans le monde. C'est ainsi que Dieu traite favorablement ses serviteurs ; à la fin le faible esclave devient khân.

Prêtez l'oreille à l'histoire de Joseph. Quand il reçut de Dieu l'ordre *d'épouser Zalîkhâ*, cette injonction du Seigneur lui fut agréable. Il commanda qu'on amenât de son palais un palanquin enrichi de perles, et qu'on y plaçât Zalîkhâ; ce palanquin était recouvert d'une étoffe brochée d'or avec des franges ornées de perles. Mille cavaliers l'accompagnaient devant et derrière. Au milieu du cortége du prophète Joseph on voyait cette litière éclatante d'or. Les mêmes chobdârds qui avaient maltraité Zalîkhâ s'empressaient autour d'elle. Ils devançaient le palanquin pour donner plus de pompe au cortége, criant au peuple : « Amis, la dame arrive, accourez sur son passage ! » Cependant les soldats de la suite disaient entre eux : « Quoi ! on appelle dame cette pauvre femme qui était livrée à la pénitence ! personne ne comprend la puissance de Dieu ; toutefois sa sagesse est visible à tous. »

Zalîkhâ était assise dans le palanquin ; mais la crainte avait saisi son cœur au point qu'elle disait : « O mon Dieu, c'est un songe sans doute que de voir Joseph aussi bienveillant à mon égard. Suis-je en effet réveillée? O mon Dieu, est-il bien vrai que j'aie enfin obtenu ce que

mon cœur désirait? » Alors elle entendit en elle-même une voix céleste qui lui dit : « Non, ce n'est pas un songe, tu es véritablement réveillée. Dieu veut enfin combler tes vœux; il te placera dans la maison de Joseph. » Quand Zalîkhâ eut entendu ces agréables paroles, elle fut remplie de joie dans son cœur; elle rendit au Très-Haut d'humbles actions de grâces sur cet heureux changement de fortune, elle ne se sentait pas de joie; elle effaça de sa mémoire ses chagrins passés, et dans son palanquin elle s'épanouit comme une rose dans un parterre.

Joseph fit son entrée dans la ville avec une grande pompe; le palanquin de Zalîkhâ le suivait. Tous les habitants du Caire accoururent, s'empressant de lui offrir en hommage sur des plats des pièces d'or et d'argent, et de lui adresser, au sujet de Zalîkhâ, des félicitations qui s'accordaient si bien avec ses propres sentiments.

On fit descendre Zalîkhâ dans le palais de Joseph; toutes les femmes *du gynécée* vinrent à sa rencontre. En voyant sa chétive apparence, sa laideur et son âge avancé, elles se prirent à rire et disaient : « Quelle est donc cette vieille que le roi a amenée? Qu'en fera-t-il? La gardera-t-il dans son palais, dans l'état déplorable où elle se trouve? »

Joseph leur répondit : « Ne m'interrogez pas à son sujet; la sagesse de Dieu se manifestera à son égard. » Cependant il ne tarda pas à la faire monter sur un trône d'or enrichi de perles et de pierreries. On avait étendu au-dessus un tapis de brocart, et il était couvert de coussins rembourrés les uns de laine, les autres de soie ou de plume. Zalîkhâ désormais satisfaite s'y assit, tandis

que ses suivantes debout joignaient les mains en signe de respect. Elles étaient toutes sur pied à son service; une d'elles était occupée à chasser les mouches; une autre lui massait les pieds; celle-ci lui présentait la boîte à bétel; celle-là tenait à la main l'éventail à plumes de paon. Il y en avait qui lui offraient une coupe parfumée et un flacon de vin pur. Tels étaient les honneurs dont elle était entourée sur son trône. En outre on agitait un pankhâ de bruyère auprès d'elle; on tenait devant elle un miroir.

A la nuit Joseph entra dans son palais; il s'appliqua d'abord au service de Dieu; il courba sa tête jusqu'à terre, et unit son cœur au Très-Haut. Il lui adressa ensuite cette prière : « O Dieu, fais que Zalîkhâ redevienne jeune, éloigne d'elle l'épuisement de l'âge, rends-lui l'éclat de la jeunesse. » Après avoir prononcé ces mots, Joseph continua de tenir sa tête contre terre. Sur ces entrefaites Gabriel lui apparut. « Lève la tête, lui dit-il, ta prière est parvenue à la cour céleste; l'Éternel a exaucé tous tes vœux; cette vieille femme redeviendra jeune; Dieu lui rendra ses attraits et sa vigueur première. »

Quand Joseph eut appris ces bonnes nouvelles, il leva la tête, et ses regards se portèrent sur Zalîkhâ. Il admira son visage beau comme la lumière du ciel; ses deux yeux qui brillaient d'un vif éclat; ses cheveux d'un noir lisse, ressemblant à la fois au musc pour la couleur, à l'ambre pour l'odeur. Il admira ses joues qui de jaunes qu'elles étaient devenues avaient repris leur belle couleur, et leurs noires éphélides; sa poitrine qui s'orna de nouveau de deux oranges; sa bouche, de belles dents

comme deux rangées de perles. Il vit que ses lèvres étaient encore comme un bouton fermé; que leur pâleur s'était dissipée, que leur teinte livide avait disparu; que son menton amaigri était devenu comme une pomme pour la forme et pour la fraîcheur; que son nez qui avait grossi par l'effet de la vieillesse, était affilé comme le tranchant d'une épée. Il vit que sa taille qui était voûtée et qui avait pris la tournure du *kaf* (ک), était devenue aussi droite que l'*alif* (ا); que ses mains et ses pieds déformés étaient aussi beaux qu'auparavant; que les veines qui paraissaient distinctement sur son corps s'étaient cachées dans la chair; que sa maigreur, produit de l'âge, avait fait place à toute l'apparence de la jeunesse; en un mot, que Dieu avait embelli ses quatre-vingts ans des agréments de dix-huit. A mesure que la vieillesse s'éloigna de Zalîkhâ, l'incertitude quitta Joseph; il s'empressa d'offrir ses actions de grâces à la cour du Très-Haut, et de distribuer d'abondantes aumônes.

Le lendemain matin Joseph réunit tous les habitants de la ville, grands et petits; des milliers de soldats et de domestiques s'empressaient autour d'eux; il leur distribua des vivres, il les combla de bienfaits. Puis il leur déclara qu'il allait célébrer son mariage au milieu de cette assemblée. La cérémonie eut lieu en effet avec les réjouissances d'usage. On fit asseoir tout le monde dans ce lieu magnifique. On fit circuler des sucreries sur des plats; on récita les fatihas[1] d'usage. Enfin le roi *Joseph* après avoir distribué des pièces d'or et d'ar-

[1] Voy. mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, et mon *Eucologe musulman*.

gent, renvoya chacun chez soi. Les assistants se retirèrent, en formant des vœux pour le bonheur de Joseph. « Seigneur, disaient-ils, conserve en paix le roi à qui nous devons tant de bienfaits. Jamais nous n'en aurons un meilleur. »

SIXIÈME EXTRAIT. — MORT DE JOSEPH. LA FAMINE A LIEU EN ÉGYPTE. ON JETTE LE CORPS DE JOSEPH DANS LE NIL POUR LA FAIRE CESSER.

Échanson, apporte cette coupe de diamants et ce flacon d'émeraude pure dignes l'un et l'autre de la nation de Mahomet. Le vin qui est contenu dans cette bouteille est le produit des vignes du ciel. Remplis-en donc ma coupe, et que Dieu te bénisse. Apporte couvert de friandises le plateau de cristal auquel sont enchâssées des perles du paradis. Donne-moi de la véritable manne céleste, viens éclairer de ta présence cette réunion. Gratifie Amîn de ce vin et de ces sucreries; il te bénira soir et matin...

On doit réfléchir sur l'inconstance de la fortune, et ne pas y attacher inconsidérément son cœur. Elle ne fut pas longtemps favorable à Zalîkhâ. Par la mort de Joseph elle la rendit malade de la blessure de la séparation. Elle avait réuni Joseph et Zalîkhâ dans ce monde; mais comment aurait-elle voulu laisser jouir longtemps du bonheur ces époux? Elle ne peut voir personne en repos; elle déploie constamment sa tyrannie inexorable [1]...

[1] La mort de Zalîkhâ, par suite du chagrin d'avoir perdu Joseph, est décrite dans le chapitre qui dans le texte précède celui-ci.

Cependant une affreuse famine se répandit dans l'Égypte, par suite d'une grande sécheresse. Depuis longtemps pas un seul nuage n'avait obscurci le ciel, on n'avait pas vu un éclair; le malheur menaçait le monde. On n'entendait pas le tonnerre, il ne tombait pas une goutte de pluie, malgré les vœux ardents du peuple d'Égypte. Aucun champ ne produisait de grain; les plantes périssaient desséchées : il n'y avait rien à manger; pas un morceau de pain qui donnât l'espoir de vivre; pas une goutte d'eau à boire. On n'avait d'espoir qu'en Dieu. Or le fils de Joseph, qui avait succédé à son père dans ses fonctions souveraines, fit venir un astrologue qu'il y avait alors en Égypte, et lui dit : « Apprends-moi le motif de ce qui se passe. Pourquoi cette disette a-t-elle eu lieu inopinément dans mon royaume, et le désole-t-elle? » L'astrologue lui répondit : « Sire, écoutez ce mystère, je vais vous l'expliquer. On n'aurait pas dû enterrer dans le même tombeau les corps de Joseph et de Zalîkhâ. Enlevez donc Joseph de son tombeau, et séparez-le de Zalîkhâ; puis faites exécuter une châsse de pierre, et placez-y le corps de Joseph; fermez hermétiquement cette châsse, prenez-la ensuite, et jetez-la dans le Nil[1].

[1] M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne et savant arabisant, s'est occupé, comme on sait, de la publication d'une Histoire du Nil par Ahmad ulmanûfiyî, histoire dont il a donné plusieurs portions, accompagnées d'une traduction et de notes curieuses, dans le Journal Asiatique. Dans cette histoire on trouve un passage qui se rapporte à la légende citée par le poëte Amîn. Voici ce passage que m'a communiqué M. Bargès : « L'auteur du *Succardân* (Ahmad Ibn Yahya Ibn Abî Hadjelah de Tlemsen) a dit : Une des choses les plus étonnantes qui avaient lieu autrefois, c'était que les Chrétiens (Coptes) jetaient dans le Nil un reli-

Si vous n'agissez pas ainsi, vous mourrez tous en vous repentant inutilement dans votre cœur. »

Ce discours de l'astrologue parut au roi bien extraordinaire; toutefois ne voyant pas d'autre moyen de salut, il fit fabriquer un coffre solide de pierre. Il fit ensuite ouvrir le tombeau de Joseph; on en remùa la terre, et on en retira le cadavre. On le plaça dans le coffre de pierre, qu'on souda avec de l'huile de résine (poix), afin que l'eau ne pût y pénétrer; puis on précipita ce coffre dans le Nil, pour qu'il y restât jusqu'au jour de la résurrection. Dès que le coffre fut submergé, de grandes pluies eurent lieu. Tout le royaume d'Égypte devint frais et verdoyant; la ville du Caire reprit son aspect florissant. Telles furent les vues de l'éternelle sagesse.

Prêtez actuellement l'oreille à la fin de l'histoire.

Zalîkhâ avait voué son amour à Joseph; elle lui avait sacrifié son esprit et son cœur. Elle avait précieusement conservé en elle-même le feu de cet amour; il n'y avait

quaire qui contenait le doigt d'un de leurs martyrs. Cette cérémonie se pratiquait chaque année, le 8 du mois de paschonsch, à Chobra, village situé sur les bords du fleuve, non loin du Caire, et les Chrétiens prétendaient que sans cela on ne devait pas attendre de crue. Cependant comme la curiosité amenait beaucoup de monde sur le Nil, et qu'il s'ensuivait du désordre, Dieu inspira à un prince musulman de se saisir du reliquaire, et de le mettre au feu, ce qui fut fait en 754 de l'hégire. Or il arriva, chose vraiment extraordinaire, que cette même année le fleuve béni éprouva une crue telle, que jamais depuis l'établissement de l'islâm on n'en avait vu de pareille : elle dépassa, en effet, la hauteur de vingt coudées. A partir de cette époque le Nil a débordé comme au temps où l'on suivait l'usage superstitieux des Chrétiens, et l'on a vu ainsi une coutume fâcheuse abolie pour toujours. »

pas eu de refroidissement dans l'argile et l'eau de son être. Lorsqu'elle eut cessé d'appartenir au monde visible, le feu de son amour ne s'éteignit pas; il subsista tel qu'il était auparavant, et par l'effet de ce feu son corps resta brûlant. Or apprenez ce qui arriva par l'effet de la révolution du ciel [1]. Lorsqu'à côté de Joseph on eut enterré Zalîkhâ, son ardeur se communiqua à la terre, et elle parvint jusqu'à Joseph, dont le corps se réchauffa. Cette ardeur ayant donc pénétré jusqu'au prophète (Joseph), ses effets se firent sentir dans tout le royaume d'Égypte. Ce fut ainsi que se manifestèrent des chaleurs excessives, qui eurent pour résultat la famine dont il a été parlé. Elle fut telle, que le dénûment atteignit tout le monde; mais lorsqu'après avoir retiré de la terre le corps de Joseph, on lui eut fait trouver le repos dans le fleuve, alors disparurent les effets fâcheux produits par la chaleur surnaturelle dont nous avons parlé, et par la permission du Seigneur l'Égypte redevint florissante.

Qu'un tel prodige vous remplisse tous de crainte; courbez votre tête sous l'ordre du Très-Haut. Le temps tend toujours à détruire; il se plaît à anéantir les villes les plus peuplées; il ne permet pas à l'amant et à la maîtresse de rester réunis, il les sépare impitoyablement; aussi ne saurait-on trop redouter sa funeste influence. Ceux qui se sont livrés à l'amour profane sont exposés à ces vicissitudes du temps : mais ceux qui ont établi dans leur cœur le saint amour, ne sauraient s'émouvoir de ces inconvénients; jour et nuit plongés dans ce divin senti-

[1] C'est-à-dire du destin.

ment, ils sont heureux, et leur cœur est éclairé par la lumière céleste. Si Zalîkhâ avait été simplement amoureuse de l'homme, on devrait déplorer les malheurs auxquels elle fut en butte; mais c'est de Dieu qu'elle fut éprise, c'est lui qu'elle vit dans Joseph. Alors toutes ses peines furent nulles, elle ne cessa pas d'être enivrée de ce sublime amour.

Quiconque aime ce qui est périssable, périra avec lui dans ce monde. Celui au contraire qui aimera ce qui est éternel, celui-là pourra espérer de le posséder dans les deux mondes.

LA FLAMME DE L'AMOUR[1],

MASNAWI DE MIR TAQUI.

L'amour produit toujours de nouveaux actes. Partout quelque nouvelle chose a lieu de sa part : s'il vient occuper le cœur, ici la douleur le suit, là de longs soupirs s'échappent de la poitrine, et même le sang dé-

[1] شعلهٔ عشق Voyez le Ier vol. p. 344. Cette légende rappelle celle de Héro et Léandre (Hir et Ranjha), et elle ressemble tout à fait à celle qui fait le sujet du *Doli-nâma*, dont j'ai parlé dans le tome Ier de cet ouvrage, pag. 543, et dont j'ai annoncé l'analyse. Comme en donnant cette analyse je ne pourrais guère que répéter des choses pareilles à ce qu'on va lire ici, je me dispense de la publier. La principale différence des deux récits consiste en ce que dans le *Doli-nâma* les amants au lieu de périr dans les flots, périssent l'un et l'autre en se précipitant du haut d'un arbre.

Les personnes qui voudront comparer ma traduction au texte, s'apercevront que j'ai fait quelques coupures de temps en temps pour éviter des répétitions fastidieuses.

coule des yeux; la folie trouble le cerveau. Tandis que d'un côté on pleure de regret, d'un autre on rit de la blessure *qu'on a faite.* Ici l'agitation règne dans le cœur, là le sourire suit une nouvelle blessure : ici d'un cœur qui gémit s'élève un soupir impuissant qui expire sur les lèvres; là l'humidité des paupières exprime la douleur du cœur. Tantôt l'amour jette le cœur dans la détresse, tantôt il détermine l'altération de la couleur du visage. Ici l'amant supplie à cause du chagrin qui fend son âme; là l'impatience de son cœur le jette dans l'insomnie.

Sur le mont Sinaï l'amour se manifeste par la flamme, sur le mont Béçatûn par les étincelles du ciseau[1]. Tantôt il produit l'incendie, tantôt le carnage. Ici il se manifeste par les gémissements du rossignol; là il serre de son collier le cou de la tourterelle. Il met en pièces les cœurs des amants, comme le boucher la viande, et quelquefois il produit sur une assemblée l'effet d'un charme. Dans un temps l'amour est le désir des cœurs, dans un autre il en est le tourment. On l'admet avec empressement dans son cœur, et il ne le quitte que lorsqu'il vous a fait périr... S'il vous rend heureux quelques jours, ne vous flattez pas de jouir longtemps de votre bonheur.

Il y avait quelque part un beau jeune homme. Ses joues ressemblaient à la tulipe, et sa taille au cyprès élevé. Il ressentait l'amour dans son cœur brûlant; il avait un cœur plus tendre que la cire. Il recherchait

[1] Allusion aux sculptures qui furent, dit-on, exécutées au mont Béçatûn par Farhâd, amant de Schîrîn.

avidement la vue des belles, et cette vue jetait le trouble dans son cœur. Une chevelure en désordre rendait son état désolé; un œil noir lui faisait pousser des soupirs. Un jour qu'il était inquiet et rêveur, il alla se promener dans un jardin. Il s'y reposa un instant à l'ombre d'un berceau de roses et sur un lit de fleurs : mais il ne tarda pas de se lever les yeux pleins de larmes, sans avoir pu éloigner de lui la tristesse; et suivant la ligne des arbres, il se dirigea du côté de sa maison. Il marchait morne et soucieux, sans qu'aucun sentiment vînt émouvoir son cœur, lorsque tout à coup un objet qui devait être pour lui la source du malheur, vint frapper ses regards. En effet une jeune beauté jetait sur lui, d'une fenêtre entr'ouverte, des regards scrutateurs. L'intéressant jeune homme l'aperçut en dressant la tête, et ce regard décida de son sort et l'asservit à jamais. Ce regard, lui faisant perdre la raison, jeta le trouble dans son existence, et le priva de toute énergie. Voir cette belle, et tomber en défaillance, fut pour lui une même chose. Cependant elle s'éloigna sans s'apercevoir de l'effet qu'avaient produit ses charmes, tandis que le jeune homme dont nous parlons était étendu par terre, les joues sur la poussière. Son visage prit une teinte sombre, la modération s'éloigna de son cœur; la folie vint agiter son esprit, en même temps que des larmes de sang coulaient de ses yeux, et qu'un feu dévorant brûlait son cœur. Il revint cependant à lui, et se levant, préoccupé, du lit de la terre, il se mit à faire entendre des soupirs qui ne devaient pas trouver d'écho, de plaintifs et inutiles gémissements, et ses larmes mouillèrent ses lèvres sèches. Puis il alla s'asseoir à la porte de la belle

inconnue, résolu d'y mourir s'il ne pouvait toucher son cœur.

Là, sans prendre de nourriture, toujours dans l'agitation de l'amour, il avait l'apparence d'un insensé. Les passants ne tardèrent pas à le remarquer; ils en eurent pitié, car ils comprirent que c'était l'amour qui l'avait mis dans ce funeste état. Toutefois les parents de la jeune fille virent au contraire de mauvais œil ces démonstrations, et vouèrent à ce jeune homme une inimitié mortelle. Ils tinrent conseil pour le tuer, afin de se délivrer de cet amour importun. Mais voici ce qu'ils dirent à ce sujet : « Si on vient à savoir que nous l'avons fait périr, nous serons diffamés. Les nobles et les plébéiens ne manqueront pas de demander quelle faute a commise ce jeune homme pour avoir été ainsi traité. On s'informera qui l'a tué, et où cela a eu lieu. Si ce sang assoupi se réveille, beaucoup de malheurs en résulteront. Il faut s'y prendre de manière qu'il ne s'ensuive pour nous aucune honte. Pour cela il faut placer le soupçon de la folie sur la tête de ce jeune homme; puis une fois que nous l'aurons fait passer pour insensé, chacun se mettra à le maltraiter. Les uns se contenteront de lui parler avec dureté, mais d'autres pourront le tuer à coups de pierres. »

Ils agirent donc de telle sorte, que les enfants de la ville accoururent pleins de colère et d'animosité; mais quoique l'agitation entourât le jeune homme dont nous parlons, il n'y prenait pas garde, absorbé qu'il était dans les rêves de son imagination. Il ne parlait que de la beauté de celle qui l'avait charmé, et il avait la tête appuyée sur

le seuil de pierre de sa porte. Il disait en lui-même : « Je ne puis même soupirer, ni regarder de ce côté : je déshonore cette jeune fille, et mes ennemis mettent ma vie à l'étroit. » Il parlait ainsi au zéphyr du matin : « Va dire à ma bien-aimée de ne pas rester dans l'insouciance. *Dis-lui que* je ne puis vivre dans cette infortune, et que l'impatience s'est emparée de moi. Je donne ma vie pour elle; mais elle ne lève pas les yeux vers moi, et ne regarde jamais de mon côté. Peu à peu j'ai perdu la raison, et j'ai été couvert d'ignominie. Mes soupirs ne peuvent l'atteindre, et je ne puis lui adresser la parole. Devant moi je vois mille jours noirs; pour un condamné je vois cent bourreaux. Aucun être compatissant n'a pitié de moi; je n'ai d'autre compagnon que la solitude. Mon cœur a l'espoir de l'union; il est attaché à cette idée comme l'eau à l'argile : mais on ne veut pas me laisser en repos. Dans un seul moment que de vexations *n'éprouvé-je pas?* Je suis tourmenté par la pluie des *pierres;* car la fiole de mon cœur n'est pas de *pierre.* Je ne suis coupable que d'un regard; mais ce regard a couvert mon cœur de blessures... »

Le bruit de cette aventure se répandit au loin. Comme on sut que ce jeune homme ne mangeait ni ne dormait, on en conclut que c'était un amant désespéré. La pâleur de son visage annonçait l'amour, et non la folie; et le côté où se dirigeaient ses regards faisait deviner les pensées de son cœur. Bref son amour finit par être une histoire sans voile. Les parents de la jeune fille furent *de plus en plus* agités; et décidés à repousser l'ignominie, ils prirent la résolution d'éloigner pendant quelque

temps de leur maison celle qui excitait la jalousie de la lune éclatante. A la nuit on la fit monter dans un palanquin accompagnée d'une nourrice[1] trompeuse. Il s'agissait de lui faire traverser la rivière, et de la conduire à la maison d'une parente, pour attendre que les choses fussent calmées, et qu'on pût la faire revenir éclairer le gynécée comme une bougie allumée.

Précisément en sortant de la maison le palanquin passa devant le jeune homme. Celui-ci devinant son malheur à l'agitation de son cœur, suivit la litière en poussant des soupirs... Il étendait ses mains, et faisait aller ses pieds aussi vite que le palanquin. Ses larmes coulaient pendant qu'il se démenait à la poursuite de son amie, et qu'il disait en lui-même : « Rêvé-je, ou suis-je éveillé? Puis-je me flatter d'avoir jamais accès auprès de ma bien-aimée? Je suis étonné de mon destin contraire. » Bientôt la patience enleva loin de lui ses bagages; ses discours se changèrent peu à peu en lamentations, et des étincelles s'échappèrent de son cœur. Il dit alors *en s'adressant à son amie* : « Je ne vois d'autre remède à mon état que de mourir. La demeure de l'union est éloignée, et n'a pas de solidité; d'ailleurs tu ne veux rien faire pour y parvenir. Tu es tout près de moi, et cependant je suis séparé de toi par une immense distance. Ta coquetterie ne te permet pas de faire attention à moi un seul moment; ton miroir ne t'en donne pas le loisir. Tandis que tu tresses tes cheveux, mon âme supporte la torsion de l'anxiété; pendant que tu admires la *noire* lentille de ta joue, mon cœur s'empreint d'une *noire* brûlure.

[1] Dans l'Inde ce mot est synonyme de *femme de chambre*.

Tu trouves le repos sur ta couche, tandis que je ne puis que bâiller.... Ah! ne sois pas insouciante, prends pitié de mon état. »

Ces discours frappèrent les oreilles de la nourrice, qui était rusée et artificieuse. Elle fit venir auprès d'elle le jeune homme, et le consola en lui faisant espérer qu'il pourrait obtenir la main de celle qu'il aimait. « O toi, lui dit-elle, qui as supporté le chagrin de la séparation, le temps de l'absence finira pour toi. Ne te plains point; prends patience, afin que le secret de l'amour ne soit pas dévoilé... Sache que ta bien-aimée n'aurait pu faire la route sans toi; car bien que votre rencontre soit due au hasard, il y a eu aussi l'attraction de l'amour. Ta présence, en effet, a dilaté son cœur, l'ivresse de l'amour a troublé sa raison. Ainsi j'espère que nous préparerons bientôt le banquet du plaisir. »

Tandis que cette femme tenait ce discours trompeur, elle jurait en secret au malheureux jeune homme une haine mortelle. Cependant on arriva au bord de la rivière; elle était agitée, fluctueuse, sombre et profonde. Un bateau s'approcha; il ressemblait à la lune sur le firmament. La jeune fille et les personnes de sa suite y montèrent, ainsi que le jeune homme. Lorsqu'on fut arrivé au milieu du courant, la *méchante* nourrice jeta dans l'eau la babouche de sa maîtresse, et *feignant qu'elle y fût tombée par hasard*, elle pressa le jeune amoureux de se jeter à la nage pour la prendre. Celui-ci, sans hésiter, sauta dans la rivière; mais les vagues furent une chaîne à ses pieds. Cette perle pure fut entraînée au fond, et ce fut l'amour qui l'attira. Les gens qui se noient

reviennent généralement au-dessus de l'eau; mais comment en arriverait-il de même à celui qui s'est perdu dans le fleuve de l'amour?

Quand ce jeune homme, ayant plongé dans la rivière, eut perdu le joyau précieux de sa vie, la méchante nourrice satisfaite s'empressa de conduire à l'autre bord la rose nouvellement épanouie *qui était confiée à sa garde*, sans comprendre que l'amour est une passion terrible qui provoque les plus grands malheurs...

Après qu'une semaine se fut écoulée, la jeune beauté, honte de la lune, dit à sa nourrice : « Puisque ce malheureux s'est noyé, le déshonneur a cessé. Celui qui excitait des troubles a disparu, et avec lui le tumulte et le mal... Toutefois mon cœur est continuellement agité, ou pour mieux dire il est comme un oiseau sacrifié. Assez longtemps j'ai été insensible ; mais l'état de mon âme est actuellement différent. Ou je mourrai aujourd'hui, ou demain je deviendrai folle... Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de me ramener à la maison. Nous traverserons lentement la rivière, et peut-être qu'alors mon cœur se dilatera. »

« En effet, dit la nourrice, maintenant que j'ai endormi le trouble et que j'ai écarté la ruine, personne ne nous empêche de retourner. Désormais vous ferez la consolation de votre père et la joie de votre mère. Vous vous divertirez avec vos amies, et avec les personnes qui sont mahrams pour vous. »

Au matin donc *notre* belle désespérée, la jalousie du soleil, se mit en route. Arrivée au bord de la rivière elle prit sa nourrice avec elle, et après être montée sur

le bateau, elle dit à la nourrice : « Où ce jeune homme est-il tombé? En quel endroit les flots l'ont-ils entraîné? De quel côté a-t-il été ballotté par les vagues?... Je veux entendre le bruit de la rivière; je veux voir le tourbillon de l'abîme. Dites-moi si cette rivière est dangereuse, et si les accidents y sont fréquents. »

Quoique la nourrice fût accomplie en méchanceté, elle ne mit pas d'importance à ce discours ; et lorsque le bateau fut arrivé au milieu de l'eau, elle dit : « C'est ici que l'événement a eu lieu. Là ce jeune homme a disparu comme la bulle d'eau et comme le mirage. » En ce moment *notre* belle tout en disant : « Où est-ce donc? où est-ce donc? » se précipita dans la rivière, résolue de mourir. Les flots devinrent pour elle un filet qui la serra comme le noir serpent, et dont chaque anneau se changea en un abîme. Son beau visage, au milieu des vagues, produisait l'effet de la réflexion de la lumière de la lune sur l'eau. Ses doigts teints de hinna excitaient la jalousie de la branche du corail. Bientôt les flots coulèrent au-dessus de sa tête, qu'ils couvrirent entièrement; la surface de l'eau devint aussi unie qu'un miroir, et l'attraction de l'amour attira jusqu'au fond cette lune. Des plongeurs, et tous ceux qui l'accompagnaient, s'élancèrent dans la rivière, faisant agir leurs pieds et leurs mains. Malgré tous leurs efforts ils furent tous impuissants; leur main n'atteignit pas cette perle précieuse.

La nourrice se frappant la tête, alla porter la nouvelle de ce malheur. Le père, l'oncle, la mère, le frère de notre belle, tous ceux enfin qui faisaient partie de la maison et de la famille de cette rose, se dépouillèrent

de leurs parures, se couvrirent de poussière, et firent entendre de leurs lèvres des plaintes et des soupirs. Ils se dirigèrent sans retard du côté de la rivière, brûlant leur cœur et leur foie par le feu du chagrin. Une grande foule était réunie sur le rivage; on employait des pêcheurs pour qu'ils retirassent avec leurs filets *les corps des deux amants*. Enfin on finit par réussir; mais ils étaient morts l'un et l'autre, et étroitement embrassés.

Actuellement qu'écrirai-je de plus? Cesse, ô Mîr, tes discours; car quelque abondance qu'il y ait dans ta diction, quelque puissance qu'il y ait dans ta langue, il vaut mieux mettre sur tes lèvres le sceau du silence, et renoncer à prolonger ce chant.

ANALYSE DU POËME INTITULÉ

QUISSA-I ABU'LFAÏZ NURI, PAR KHANÎ [1].

Il y avait une belle et jeune femme nommée Bîbî Jamâl, que Dieu avait ornée de tous ses dons. Orgueilleuse de sa beauté, elle était convaincue qu'elle n'avait

[1] Voyez le tome Ier, pag. 297. On trouvera sans doute que le récit qui suit présente sous un jour bien sombre le caractère passionné des femmes de l'Asie. Sans doute les couleurs sont chargées, déjà j'en ai fait la remarque à propos d'anecdotes de ce genre, dans un article inséré dans le Journal Asiatique (1829), sur une suite des Mille et une Nuits publiée par MM. de Hammer et Trébutien (de Caen); mais on conçoit que le climat ardent d'une partie de l'Asie, joint à l'état d'abrutissement moral où languissent les femmes, et à leur séparation absolue de la société, puisse les pousser à des excès inconnus aux pays où les bienfaits du christianisme ont rendu la femme la véritable compagne de l'homme.

pas sa pareille au monde. Toutefois elle ignorait l'amour, quoiqu'elle eût déjà seize ans. Ses longs et noirs cheveux étaient parfumés d'ambre et de musc ; sur sa tête était un voile de brocart ; une ceinture d'or ceignait sa taille. Elle marchait avec une grâce parfaite ; on ne pouvait la voir sans être ému. Si le roi (*schâh*) l'eût aperçue, il serait volontiers devenu mendiant (*gadâ*) pour lui plaire [1].

Un jour l'eunuque préposé à la garde du harem, qui était la résidence de cette belle personne, alla dans une mosquée où se trouvaient des individus qui faisaient partie d'une caravane venant de la Syrie. Ils entouraient un jeune homme qui lisait le Coran, et qu'ils avaient pris pour imâm. Or ce jeune homme était d'une grande beauté. L'eunuque le fit savoir à sa maîtresse, et Jamâl envoya aussitôt une de ses suivantes à la mosquée s'assurer si ce jeune homme était d'une beauté comparable à la sienne. Sa commission fut remplie. Le jeune homme était en chaire (*mimbar*), et la messagère put s'assurer que sa beauté surpassait celle de sa maîtresse. « L'éclat de son visage est tel, dit-elle à son retour, qu'il rendrait inutile, dans un endroit obscur, l'emploi de la lampe ou de la bougie. »

A ces mots Jamâl versa des larmes de jalousie, et soupira violemment. Cependant, reprenant un peu de calme, elle renvoya la même suivante inviter Abû'l-faïz Nûrî (tel était le nom du jeune imâm) à venir prendre part chez elle à un repas. Le message fut rempli. Mais Nûri craignait Dieu ; il vit là un piége que lui

[1] Allusion au roman de Hilâlî, intitulé *Schâh o Gadâ.*

tendait une femme artificieuse; il n'hésita pas de répondre à la suivante de Jamâl qu'il ne pouvait accepter. Cette réponse fidèlement rapportée excita dans le cœur de Jamâl la plus violente colère, et la détermination de se venger de cet apparent dédain.

A la nuit elle fit venir auprès d'elle quatre hommes résolus; elle leur ordonna d'aller chercher au cimetière un cadavre, et de le placer ensuite à la porte de Nûri. En effet ces hommes allèrent prendre un mort, qu'on avait enterré le jour même; ils l'habillèrent complétement, et après avoir serré autour de son cou une corde, ils le portèrent au lieu indiqué. Tout le monde étant endormi, personne ne s'aperçut de leur action.

Au matin, lorsque Nûri vit en se levant ce cadavre sur sa porte, il s'écria : « L'orage est tombé sur moi; on m'appellera homicide. O Dieu, aie pitié de moi dans cette circonstance; préserve mon honneur intact. »

La nouvelle de la découverte de cet homme assassiné parvint jusqu'aux oreilles d'Omar. Comme on accusait Nûrî de ce crime, le khalife le fit venir en sa présence. « Je ne suis pas coupable de ce forfait, dit Nûrî, et j'ignore qui l'a commis; mais que votre majesté ordonne à tous les Musulmans de venir reconnaître le cadavre; puis elle agira selon les règles de la justice. » Omar approuvant le discours de Nûrî, chacun alla examiner le corps mort, et un jeune homme finit par le reconnaître pour celui de son frère enterré la veille. Tous les témoins de cette reconnaissance furent alors convaincus que Nûri était en butte à quelque haine secrète.

La méchante coquette qui avait voué sa haine à Nûrî,

fut couverte de confusion en apprenant les propos qu'on tenait ; mais elle n'en persista pas moins dans ses désirs de vengeance, et résolut de faire périr son rival en beauté. Or Nûri, pour se livrer à ses exercices de piété, passait souvent la journée dans les bois, et la nuit au cimetière. Jamâl imagina d'écrire à Omar une lettre pour accuser Nûrî de fréquenter le cimetière avec des intentions suspectes, et d'avoir dérobé le linceul du cadavre qu'on avait trouvé à sa porte.

Omar étonné de cette nouvelle accusation, voulut savoir par lui-même si elle avait quelque fondement. A la nuit il sortit de la ville, et se rendit au cimetière. Il y trouva Nûrî en prières. Sans l'interrompre, il revint promptement à son palais, et renvoya à Jamâl sa lettre avec mépris. Cette dernière fut déconcertée : elle ne savait qu'imaginer pour perdre Nûrî. Un mois s'écoula dans cette incertitude.

Cependant une caravane en route pour la Mecque arriva, et les chefs demandèrent à Omar un imâm. Pour sauver Nûrî des nouveaux artifices auxquels il pouvait être en butte, le khalife le revêtit de ces fonctions. Mais la méchante Jamâl l'ayant appris, partit comme pèlerine avec cette caravane, suivie de sa fidèle suivante et d'un jeune esclave. Bientôt la caravane se mit en marche, et s'avança de journée en journée. Nûrî se tenait en arrière de la masse des pèlerins, pour être plus libre de se livrer à la méditation. Un jour Jamâl, qui n'attendait qu'une occasion pour assouvir sa haine envers Nûrî, donna ordre à sa suivante de faire glisser adroitement dans les effets de Nûrî un collier de perles qui

ornait sa poitrine, afin de pouvoir accuser Nûrî de vol. La suivante obéit. Mais comme Jamâl craignait que par des paroles imprudentes sa suivante ne dévoilât cette infâme machination, elle la fit tuer par le jeune garçon qu'elle avait à son service, et qui prit aussitôt la fuite.

Cependant Jamâl feignant une grande désolation, se plaignit qu'on avait volé son collier, assassiné sa suivante, et obligé son esclave de fuir pour échapper à la mort; et elle demanda qu'on fît une sévère enquête pour découvrir le coupable. A cet effet on visita les bagages de tous les voyageurs; mais on ne trouva rien. Jamâl fit alors observer qu'on n'avait pas fouillé dans les hardes de Nûri. Les pèlerins se récrièrent. « Nûri est notre imâm, dirent-ils; il nous protége; il nous fait jouir de la tranquillité; il est pour nous comme une forteresse pour une ville; il est l'Océan, et nous sommes les rivières; il est le ciel, et nous sommes la terre. Comment le soupçon pourrait-il l'atteindre? » D'après le consentement de Nûrî on visita néanmoins ses effets, et on y trouva le collier. Tous furent étonnés, et Nûrî trembla. Jamâl se contenta de constater le fait; puis elle s'occupa de la sépulture de sa servante, ce qui eut lieu conformément aux rites musulmans.

La caravane continua à se diriger vers la Mecque, et pendant le trajet Nûrî garda un morne silence; mais quand les pèlerins furent arrivés à leur destination, il délia sa langue, et s'adressant à Dieu, il lui dit : « Mon Dieu, je reconnais que je suis un pécheur; mais j'ai mis en toi ma confiance, et je n'y renoncerai jamais : sauve-

moi de la violente tempête qui s'est élevée contre moi. » Une voix intérieure le rassura, et rendit le calme à son cœur.

Lorsque les cérémonies du pèlerinage furent terminées, et que les pèlerins se furent séparés en groupes pour former leurs caravanes respectives, celle dont Nûrî était l'imâm se mit en route. A leur arrivée à Médine, les principaux individus qui la formaient allèrent présenter à Omar leurs devoirs. Nûrî avait la tête baissée et l'air triste ; on aurait dit qu'une flèche lui avait percé le cœur. Cependant la méchante Jamâl s'avança, et formula son accusation. Nûrî resta impassible. Omar lui demanda s'il n'avait rien à dire pour sa défense. Il ne répondit rien, et fut condamné à être empalé. Nûrî ne se découragea pas, car il était plein de confiance en la bonté de Dieu.

Alî passait au moment de l'exécution ; il la fit suspendre, convaincu qu'on allait commettre une injustice ; et embrassant Nûrî, qu'il connaissait, il le ramena auprès du khalife. Par une heureuse coïncidence, l'esclave qui avait assassiné la suivante se présenta devant l'assemblée, et fit connaître toute la vérité. En vain Jamâl tâcha de se défendre ; elle fut condamnée à la mort. On lui lia les bras, et tout le peuple fit tomber sur elle une pluie de pierres. Mais Nûrî accourut, et demanda grâce pour elle, espérant la sauver. Alî fit cesser la lapidation. On détacha Jamâl, et on la releva ; elle était encore en vie, et elle eut assez de force pour se jeter aux pieds de Nûrî. Ainsi fut punie cette femme, qu'avait rendue coupable l'orgueil de la beauté.

L'orgueil ne réussit à personne ; celui qui s'y livre sera abaissé. Au contraire l'humilité est toujours avantageuse : elle est honorée de Dieu. Mes amis, ne soyez pas orgueilleux ; craignez la colère divine. C'est parce que Satan fut orgueilleux, qu'il fut puni, ainsi que nous le font connaître les livres saints.

LA MARCHANDE DE BANG DU TOMBEAU DE CUTB [1],

PAR FAÏZ [2].

J'ai vu cette sémillante marchande de bang, gentille comme une houri. Son visage était plus parfait que celui des femmes de la cour d'Indra ; sa beauté surpassait celle des péris. Comme elle savait que l'angle de son œil causait le malheur, elle s'en servait pour charmer les cœurs. Ses sourcils étaient plus longs que l'épée indienne : ils attaquaient tous les cœurs. Cette femme charmante, qui occupait une place élevée dans le pays de la beauté, était assise sur la grande place du marché. Ses deux lèvres, dont les lignes du missî relevaient l'éclat, ressemblaient au rouge rubis ; sa taille était aussi fine que ses longs cheveux. Ses joues brillantes et lisses étaient préférables à la rose. Ses deux yeux, agaçants comme ceux du khanjan[3], excitaient la jalousie de la gazelle ; ils séduisaient en effet le cœur, dont ils arrachaient la pa-

[1] Au sujet de ce saint personnage, voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.*

[2] Voy. tom. I, pag. 163.

[3] C'est le *wagtail* ou bergeronnette (hoche-queue).

tience. Son nez était plus agréable que le bouton de rose, sa bouche plus gracieuse que le bec de la bergeronnette; ses dents étaient des perles de la plus belle eau... Ses deux tresses de cheveux, qui descendaient sur sa poitrine, ressemblaient à deux noirs serpents qui troublaient l'esprit. Aucune femme n'était plus adroite à dérober les cœurs. Elle était aussi belle que Radhika, et elle savait se draper admirablement. En la voyant on perdait le sentiment. Sur son corps étaient toujours les ornements convenables. Son dopotta de brocart brillait à la lumière; sa robe de mousseline à fleurs enserrait à la fois son corps et les cœurs des amants, qui disaient en voyant cette belle figure : « Tout périra, hors sa face[1]. » Le ghumghrû ornait sa cheville; son talon ressemblait à une orange[2]. Elle portait un collier à double rang et une guirlande de fleurs; elle avait au pouce droit une bague dont le chaton était un petit miroir...

Elle vendait du bang, de la bière et du vin, et en même temps elle jetait dans le mépris et l'infamie les amants. « Venez, disait-elle, remplir vos coupes; éloignez de votre esprit toute appréhension. » Ces agaceries lui réussissaient. Elle gagnait les cœurs par une œillade; mais, quoique aimée par plusieurs, elle n'aimait personne. Il n'y avait pas de pudeur dans son regard; l'or était son seul but.

Par hasard j'eus à passer par ce chemin, et je m'arrêtai en cet endroit pour admirer les différents spectacles

[1] Cette expression est employée dans le Coran, XXVIII, 88, en parlant de Dieu. Ici c'est une impiété que tolère l'exagération orientale.

[2] A cause du hinna ou menhdî, dont sont teints les pieds.

qu'on y montrait. Pendant ce temps cette houri s'écriait : « La journée d'hier a été bonne, celle d'aujourd'hui le sera pareillement. » En montrant les liqueurs qu'elle débitait, elle disait : « Ceci est la clef de la porte de la joie. » C'était une étonnante réunion, une foule extraordinaire. La beauté de cette femme produisait une séduction générale. Pendant qu'elle vendait de la bière et du vin, le violon et la guitare résonnaient. Des militaires et des habitués des marchés formaient des groupes; les libertins étaient aux aguets, debout comme des bougies; les jongleurs faisaient résonner leurs anneaux comme des tambours; des individus rôdaient devant les échoppes comme les chiens devant les boutiques des bouchers; d'autres préparaient leur pilau; chacun enfin s'occupait de son affaire. On voyait là des Afghans du Caboul, solides comme des montagnes. Les gens du bas peuple conversaient ensemble avec vanité ; ils glorifiaient l'homme vil pour se vanter eux-mêmes, et abaissaient l'homme distingué. Ils finissaient par se donner des coups de poing et de pied, car tel est leur usage.

La belle marchande fuyait ces groupes composés de divs et d'animaux de proie, assurée qu'elle n'avait rien de bon à gagner avec ces sortes de gens. En effet, après en être venus de la conversation aux coups, ils tirèrent les uns contre les autres des sabres et des épées. Un d'eux, *furieux contre cette femme, qui évitait ses importunités*, s'élança sur elle, et lui donna un coup d'épée à la tête. Un second la saisit par le milieu du corps, et lui enfonça son couteau dans la poitrine. Il plongea ainsi cette pleine lune dans le décroissement de la mort. Un

tumulte affreux suivit cet événement tragique. On voyait des gens animés des plus mauvaises dispositions. Une véritable émeute eut alors lieu. Plusieurs furent victimes de ce désordre, et perdirent la vie d'une manière cruelle.

O Faïz, tiens-toi éloigné du banquet des gens vils; reste réuni jour et nuit avec les bons.

ANALYSE DU QUISSA-I KHAWIR SCHAH [1].

Il y avait un roi nommé Khâwir, qui était tellement juste, que de son temps le lion et la brebis buvaient à la même source, que le faucon prenait soin de la perdrix, et que l'eau et le feu existaient dans le même lieu. On dormait en sûreté à l'ombre des arbres, et dans les maisons les portes ouvertes. Il n'y avait pas de pauvres; chacun était riche comme Caroun. Au quarantième anniversaire de la naissance de ce roi, on fit de grandes réjouissances. Quant à lui, il était triste et taciturne. La peine qu'il éprouvait de n'avoir pas d'héritier troublait son bonheur. Son vizir l'engagea à consulter les astrologues et les pandits. Ceux-ci lui assurèrent qu'il obtien-

[1] L'histoire qui fait le sujet du masnawî dont je donne ici l'analyse, ressemble à celle de *Saïf ulmuluk* (proprement *mulk*), c'est-à-dire, *l'épée de l'empire*, et de *Badî ujjamâl*, ou *la merveille de la beauté* des contes inédits des Mille et une Nuits, traduits par M. de Hammer, t. II, p. 120 et suiv. de la traduction française de M. Trébutien. L'auteur de ce roman en vers est Aschic (Mahdî Alî), dont j'ai parlé dans mon premier volume, et dont je parlerai encore dans les Additions; et non Mâh-licâ, auquel je l'ai attribué par erreur, t. I, p. 319.

drait un fils, s'il se recommandait aux prières de Schams uddîn Tabrez [1], toutes-puissantes auprès de Dieu. Il agit en conséquence, et se rendit lui-même à la cellule du contemplatif.

Le saint solitaire accéda aux vœux du roi, et ses prières furent exaucées. Il annonça à Khâwir Schâh cette bonne nouvelle, et lui prédit en même temps la haute fortune qui attendait ce fils, auquel il voulut qu'on mît le nom de *Mâh-licâ* (visage de lune). Le roi, ravi de joie, donna à cette occasion une fête splendide. Il passa la nuit dans son harem en compagnie de Mâh-jamâl (lune de beauté), et après quelque temps on put se convaincre de la vérité des paroles du faquir. Quand neuf mois furent écoulés, le roi eut enfin un héritier. Les astrologues qui vinrent tirer l'horoscope du prince nouveau-né, déclarèrent que lorsqu'il aurait quatorze ans, il deviendrait amoureux d'une belle; mais que ce ne serait qu'après avoir parcouru des plaines et des montagnes, des forêts et des déserts, qu'il pourrait s'unir à l'objet de son affection. Ils ajoutèrent qu'il posséderait les sept climats, et qu'il serait aussi juste que Salomon.

A l'occasion de l'heureuse naissance du prince royal, Khâwir magnifiquement vêtu reçut les félicitations des grands de l'empire, et les nazars dont ils les accompa-

[1] Saint musulman renommé, qui fut le maître du spiritualiste Jalâl uddîn Rûmî, dont M. Rozensweig a entrepris de publier le célèbre masnâwî mystique. Voy. Graham, *Transactions of the liter. Soc. of Bombay*, t. I, p. 103, 113 et suiv. et p. 108, un très-beau gazal de Schams Tabrez.

gnèrent [1]. Des réjouissances eurent lieu ; on chanta des vers analogues à la circonstance. Il y eut musique, danse, spectacle [2]. On aurait cru être à la cour d'Indra... Des fêtes pareilles à celles du Nau-roz durèrent quarante jours. Les nuits ressemblaient à celle du schab-barat, et les jours à ceux de l'îd...

Cependant on donna à Mâh-licâ une éducation convenable à son rang; et arrivé à l'âge de quatorze ans il était un prince accompli.

Une nuit il fit dresser son lit sur la terrasse de son palais pour dormir au clair de la lune. Dans son sommeil il vit en songe une belle qui toucha son cœur [3]. Il lui demanda son nom et son pays. Elle lui répondit qu'elle se nommait Camar-talat (lever de la lune), et qu'elle était du Magrib [4]; que s'il l'aimait en effet, il devait venir la chercher dans la ville qu'elle habitait. Le prince n'eut pas plutôt entendu cette réponse, qu'il se réveilla en proie à l'amour le plus violent et à l'agitation la plus vive. La tristesse, comme une lourde montagne, vint oppresser son cœur; le ciel sembla se briser et l'écraser de son poids. Il déchira le collet de son vêtement comme le bouton de rose son enveloppe, et fit entendre des gémissements semblables à ceux de la colombe.

[1] Un très-joli dessin représente ici, dans mon manuscrit, le roi assis sur le masnad, ayant derrière un chaunrî-bardâr (porte chasse-mouche), et devant les personnes qui lui offrent des *nazars* ou présents sur des plats d'or.

[2] *Tamâschâ.* Sur ce divertissement voyez l'intéressant article de M. A. Chodzko, intitulé *le Théâtre en Perse*, dans la *Revue indépendante.*

[3] Un nouveau dessin représente, dans mon manuscrit, le jeune prince couché, l'ange du sommeil à ses pieds, et dans la campagne Camar-talat.

[4] C'est-à-dire de l'Occident.

Pareil à Caïs (Majnûn), Mâh-licâ prit le chemin du désert. La terre était son lit, une pierre lui servait d'oreiller. La douleur de Khâwir Schâh son père égala celle de Jacob. Comme lui, il perdit la vue à force de verser des larmes. La reine se tint tristement dans le harem, pleurant et sanglotant. Les sujets participèrent à la tristesse royale; la nature elle-même s'y associa. Dans les jardins, au lieu de la rose vermeille et du majestueux cyprès, il n'y avait plus que ronces et épines. Le chant joyeux du rossignol était remplacé par les cris plaintifs du paon, du corbeau et du hibou.

Après avoir longtemps erré à l'aventure, le prince royal aperçut une ville, où entraient en foule des gens qui paraissaient livrés à l'agitation. On lui apprit que cette ville se nommait Sabz (verdoyante), et qu'elle était habitée par des fils de péris; que le prince Humâyûn, qui en était roi, serait obligé de céder ce jour-là même son trône à son frère Maïmûn, ou qu'une guerre éclaterait entre les deux frères. D'après ces nouvelles, Mâh-licâ ne jugea pas qu'il fût prudent d'entrer dans la ville; mais il alla passer la nuit dans un jardin des environs.

La fée Mubârak, fille d'Humâyûn, vint par hasard se promener en ce lieu. Elle n'eut pas plutôt aperçu Mâh-licâ, qu'elle en fut violemment éprise. Pendant qu'il dormait encore, elle ordonna à ses femmes de le placer sur son char, et elle l'enleva ainsi à travers les airs. Le zéphyr du matin réveilla Mâh-licâ, qui fut surpris de se trouver sur un char magnifique à côté d'une belle péri. Mubârak lui dit qui elle était, et le rassura. Toutefois un div

nommé Koh-païkar (forme de montagne), qui était amoureux de Mubârak, ayant passé près du char et ayant vu le prince, fut saisi de jalousie. Son premier mouvement fut de renverser le char; mais l'amour arrêta son bras. Il se contenta d'enlever le prince, et de le lancer contre une montagne [1]. Cependant Dieu préserva miraculeusement de la mort Mâh-licâ, et il alla tomber près de la cellule d'un anachorète, à qui il fit le récit de ses aventures. Le faquîr lui annonça que Camar-talat existait en effet, et qu'elle était fille de Badr-munir, roi d'Occident; mais que son royaume était à plusieurs années de marche, et que la route était du plus difficile accès...

Malgré les paroles décourageantes du saint personnage, Mâh-licâ voulut se mettre en route pour le pays de sa bien-aimée. Alors le bon anachorète lui donna un amulette qu'il conservait précieusement pour lui-même, et lui annonça que par ce moyen il triompherait des obstacles et parviendrait à ses désirs.

Mâh-licâ voulut d'abord délivrer Mubârak des mains du div Koh-païkar. Instruit par le derviche, il retourna à Sabz, marchant, par la puissance de son amulette, aussi rapidement que le souffle du matin, et il ne tarda pas d'entrer dans le jardin où habitait Mubârak. En ce moment le div l'avait renfermée dans une sorte de coupole défendue par des instruments tranchants destinés à mettre en pièces ceux qui en approcheraient. Son amulette lui fit savoir que c'était un talisman, et lui

[1] On trouve dans Kâmrûp une aventure tout à fait pareille.

indiqua la manière d'en détruire l'effet, de délivrer la fée et de dompter le div. Ainsi fit-il.

Mubârak pénétrée de gratitude envers Mâh-licâ, lui déclara que tout son désir était de ne plus le quitter. Mais le prince avoua à la fée le secret de son amour pour Camar-talat. « Il faut que je la trouve, lui dit-il, ou je périrai à sa poursuite. » La franchise de Mâh-licâ n'offensa pas la fée. Ils entrèrent dans la ville de Sabz, et descendirent dans le palais royal. Ils le trouvèrent plongé dans un morne silence, et tout le monde vêtu de noir. Humâyûn avait renoncé au trône, et il était tristement retiré au fond de son palais avec la reine Saad. Ils pleuraient ensemble leur fille bien-aimée. Quelle ne fut pas leur joie quand ils apprirent son retour! Ils la serrèrent dans leurs bras, et firent ensuite autour d'elle la pérambulation du rituel indien. Mubârak ressemblait en ce moment à la bougie autour de laquelle tournoie le papillon.

Humâyûn reconnaissant offrit à Mâh-licâ de mettre son armée à sa disposition pour l'aider dans son entreprise; mais ce dernier refusa cet avantage, et partit sans différer pour continuer son voyage. Il arriva bientôt à une montagne tellement élevée, que la vue elle-même se fatiguait à la mesurer, et que le vent n'avait pas la force d'y monter. Il fallait cependant la traverser; mais par la grâce de Dieu cette montagne (*koh*) devint pour lui comme une paille (*kâh*), et en un instant il parvint au sommet. Arrivé là, son pied glissa, et il roula du haut de la montagne en bas dans la vallée, sans toutefois éprouver aucun mal.

En cet endroit demeurait un div femelle, noir comme de la poix, et qu'on nommait Chab-rang (couleur de nuit). En voyant Mah-licâ elle fut éprise de lui comme Mubârak, et lui offrit à manger et à se reposer. Le prince, à la vue de cette mégère, récita le verset du Coran qui commence par les mots *lâ haul*[1]. Quant à Chab-rang, elle fit, dans la vue de plaire à Mâh-licâ, ses apprêts de toilette. Elle versa d'abord sur sa tête un vase de cuir plein d'huile de moutarde pour oindre ses cheveux; elle les peigna avec une sorte de scie, et les orna d'œufs de sîmorg en guise de perles. Le reste de sa toilette fut aussi grotesque.

Chab-rang avait une sœur nommée Rahat-afzâ (augmentant le plaisir), qui demeurait dans le voisinage et qui la fréquentait. Celle-ci étant venue voir sa sœur, trouva chez elle Mâh-licâ, en fut éprise à son tour, et l'enleva. Le prince lui raconta son histoire, et la rendit compatissante à son sort. Elle lui donna même d'utiles conseils. « Tu trouveras, lui dit-elle, sur ta route un pays où le magicien Chitr a dressé cinq talismans; c'est là que sont les limites du jardin d'Iram, et qu'on entre dans le chemin de la terre d'Occident. »

Après avoir laissé Rahat-afzâ, le prince arriva à une montagne pleine d'animaux féroces, tels que lions furieux, loups affamés, dragons, serpents, ours, buffles, rhinocéros. Il eut peur, et se réfugia sur un arbre élevé en se recommandant à Dieu le vainqueur des difficultés. Or ceci était le premier talisman du magicien Chitr. En cet endroit demeurait un des agents de Chitr nommé

[1] Il n'y a de force *et de puissance qu'en Dieu très-haut, très-grand.*

Mûschak (chauve-souris), et célèbre par ses maléfices. Ayant aperçu le prince, il s'empara de lui, et le renferma dans une cellule, où il le laissa sans eau ni nourriture. Pendant qu'il alla faire son rapport à Chitr, sa femme nommée Schâtira put voir Mâh-licâ. Elle aussi en fut éprise, et Mâh-licâ sut l'intéresser à son sort. En effet Schâtira lui apprit que cet édifice était le produit de la magie; et elle lui donna un livre contenant des explications à ce sujet, et indiquant les moyens d'anéantir les effets de ce talisman. Il en profita, sortit de l'édifice où il était retenu prisonnier, et se dirigea à gauche. Il prit un chemin ténébreux, où il se trouva en face d'un dragon dont la bouche ouverte était aussi large qu'une caverne : il y entra sans crainte, et lui enfonça son épée dans le cœur en récitant le Takbîr[1]. Puis il eut devant lui une montagne, au milieu de laquelle était un jardin, où se trouvait, dans un endroit entouré d'un courant d'eau, un arbre sous lequel était un sofa occupé par un grand div. Mâh-licâ, instruit par le livre que Schâtira lui avait remis, tira son écritoire de sa ceinture, écrivit dix mille fois le nom de Dieu sur des morceaux de papier, dont il fit des boulettes qu'il donna à manger aux poissons du ruisseau. Le prince ayant fait périr tous ces poissons par ce procédé, éventra avec son poignard celui dans lequel le div avait caché son âme, et le brûla ensuite. En ce moment la forteresse de Mûschak fut anéantie, et tout fut uni comme un miroir. Il ne resta que Schâtira seule, qui était dans l'attente du

[1] C'est-à-dire les mots الله أكبر «Dieu est grand.» Voyez mon *Eucologe musulman.*

dénoûment. Elle s'empressa de faire savoir la mort de Mûschak à son père nommé Manyos. Avant de continuer sa route, Mâh-licâ voulut confier Schâtira à Mubârak, fille d'Humayûn, et retourna encore à cet effet à Sabz.

Le magicien Chitr fut très-affligé lorsqu'il apprit la mort de Mûschak. En un clin d'œil il arriva auprès de Mâh-licâ, qui marchait sans défiance. Il lui lia la langue, et se transformant en sîmorg, il prit Mâh-licâ dans ses griffes, et s'envola dans les airs. Schâtira désolée envoya ses gens de tous côtés à la recherche de Mâh-licâ. Les uns allèrent à l'Occident, les autres à l'Orient; les uns au Nord, les autres au Midi; ceux-ci du côté du ciel, ceux-là sous terre; il y en eut même qui se changèrent en poissons, et qui allèrent au fond de l'eau. On chercha Mâh-licâ depuis la lune (*mâh*) jusqu'au poisson (*mâhî*); mais on n'en trouva pas la trace.

Sur ces entrefaites Chitr fit venir auprès de lui le gouverneur de la ville, nommé Kartâs. « Conduis en prison, lui dit-il, Mâh-licâ, qui a détruit les talismans et tué Mûschak. » Kartâs obéit; il fit charger Mâh-licâ de chaînes, et lui serra le cou avec un carcan. Mais Mâh-licâ ne songeant qu'à son amour, trouva ce collier de fer aussi léger qu'une guirlande de fleurs.

Un magicien nommé Marscham, qui avait été envoyé par Schâtira à la recherche de Mâh-licâ, arriva par hasard au lieu même où il était détenu. Il vint à bout de s'entendre avec le prince. A la nuit il prit la figure de Chitr, et suivi d'un autre magicien, il s'introduisit dans la prison une épée tranchante à la main, en demandant

où était Mâh-licâ. Un des gardiens croyant avoir affaire à Chitr, l'accompagna à la cellule qu'occupait le prince. Le magicien qui suivait Marscham tua le gardien, et délivra aussitôt Mâh-licâ; puis l'enlevant dans les airs, il le conduisit auprès de Schâtira.

Au matin, lorsque Kartâs vint à la prison, et qu'il apprit ce qui s'était passé dans la nuit, il resta muet d'étonnement comme une peinture; puis il alla faire savoir à Chitr cette fâcheuse nouvelle.

Mâh-licâ resta quelque temps auprès de Schâtira. Un jour qu'il était dans une plaine déserte et boisée, il aperçut un daim. Voulant tuer cet animal, il fit galoper son cheval à sa poursuite, et à force d'aller en avant il finit par arriver dans le royaume des Tasma-pâ [1]. Comme il avait perdu la trace du daim, il descendit de cheval, et s'assit sous un arbre, où il s'endormit de fatigue. Ce sommeil fut fâcheux pour lui; car le roi des Tasma-pâ, nommé Caïs, passa en cet instant auprès de lui, et le prit pour sa monture. Il se mit en effet sur son cou, et lui donna des coups de fouet pour le faire marcher. Arrivé à son palais, il fit entrer Mâh-licâ dans l'étable comme un vrai cheval, et lui lia les pieds et les mains. Le prince trouva en cet endroit d'autres hommes ainsi attachés, qui tous lui racontèrent en pleurant leurs mésaventures.

Mubârak avait une sœur de *lait* nommée Saîd, avec laquelle elle était aussi liée que le *lait* et le sucre. Un

[1] Les mêmes que les Tasma-paîrs ou Dual-pâ des Aventures de Kâmrûp. Dans un manuscrit orné de dessins de cet ouvrage, ces êtres fabuleux sont représentés avec de très-longues jambes minces et flexibles.

jour elle voulut aller la visiter, et se mit en route dans un char aérien. Comme elle eut à passer par le royaume des Tasma-pâ, elle aperçut Mâh-licâ. Elle descendit avec empressement de son char, lui ôta ses liens, et le délivra de sa captivité ainsi que ses compagnons humains; puis elle ramena Mâh-licâ auprès de Schâtira, et de là Mâh-licâ retourna à Sabz en compagnie des deux fées dans le char de Mubârak. En s'y rendant, il passa par l'endroit où il avait tué le div colossal à forme de montagne. Or Châr-pahlû, frère de ce div, était agité par le désir de la vengeance, au point qu'il ne pouvait goûter le sommeil. A la nouvelle du passage du prince, il se hâta d'accourir, enflammé de colère[1]. Il saisit Mâh-licâ, et le conduisit en la maison d'Ajdar (dragon), fils aîné de son frère dont Mâh-licâ était le meurtrier. Ajdar voulait que son oncle lui arrachât le cœur et fît cent morceaux de son corps. Provisoirement on le suspendit dans un puits sec la tête en bas. « Bon Dieu, s'écria Mâh-licâ, toi qui tiras Joseph du puits où ses méchants frères l'avaient jeté, viens à mon secours et délivre-moi. » — « Prononce le nom de Dieu, lui dit une voix intérieure, et tu verras paraître un div prêt à exécuter tes ordres. » Il agit ainsi, et d'après sa volonté ce div le retira du puits.

Alors Mâh-licâ reprit la route de Sabz. Humayûn ayant appris à qui il avait affaire, alla à sa rencontre, et le reçut avec de grands honneurs. Mubârak était présente. Ils traversèrent ensemble la ville, et arrivèrent au

[1] La métaphore française rend très-bien celle du texte : هوگیا جلکی شعله غصه سی « étant brûlé par la colère il devint flamme. »

château royal. Toute la nation des fées fut charmée de l'arrivée de Mâh-licâ, et l'accueillit avec le plus grand empressement. Il raconta devant la cour ses aventures, et elles excitèrent la sympathie générale.

Sur ces entrefaites Maïmûn arriva devant Sabz à la tête de son armée, dans l'intention de combattre. Humâyûn n'osa pas s'avancer pour lui tenir tête, mais s'enferma dans son palais. Toutefois Mâh-licâ lui offrit ses services, et lui assura que s'il l'honorait de ses ordres, il mettrait en déroute Maïmûn. Humâyûn accepta ses offres obligeantes, et se mit en marche en compagnie du prince. Maïmûn vivement affecté appela son vizir, et l'envoya auprès de Mâh-licâ. Le prince consentit à la paix, à condition que Maïmûn enverrait son fils aîné Maçûd en otage.

Puis Mâh-licâ demanda la permission de quitter Sabz, et de poursuivre ses recherches. Les fées Saad et Mubârak versèrent des larmes; elles serrèrent Mâh-licâ dans leurs bras. La princesse Schâtira resta évanouie pendant plusieurs gharîs. Quand elle eut repris ses sens, elle fit au prince de tendres adieux, et lui dit : « Après cinq journées de marche tu trouveras un jardin plus beau que le paradis. Là habite un faquir, qui te donnera une rose de ressemblance[1]. Tu m'enverras aussitôt cette fleur merveilleuse, et par elle je serai instruite de tout ce qui t'arrivera. »

Mâh-licâ se mit donc en route, s'avançant comme le soleil ou comme la lune dans leur cours. Après le trajet indiqué, il rencontra l'anachorète que Schâtira lui avait

[1] گل تمثال

annoncé. A sa demande le dévot lui donna une rose de ressemblance, et de plus les instructions dont il avait besoin pour continuer sa route et parvenir à son but. Mâh-licâ envoya la fleur à Schâtira, et continua son chemin. Arrivé aux confins des possessions de Mûschak, Murscham lui amena Maïnos (père de Schâtira), qui suivi de son armée se dévoua au service du prince. Il lui annonça qu'il avait devant lui la forteresse de Bû'lajab[1], qui avait sous ses ordres deux mille magiciens intelligents. Il ajouta qu'il était très-difficile de le combattre, et qu'en le faisant on s'exposait à périr.

Mâh-licâ demanda son livre antimagique; il y lut ce qui se rapportait à Bû'lajab, et y apprit comment il devait détruire son talisman. En effet il pria, et la forteresse disparut en un instant. Bû'lajab en colère se changea en feu, et alla s'attacher à l'armée de Mâh-licâ. Sans se déconcerter, Mâh-licâ récita des prières contre la vanité de la magie, et ordonna aux soldats de son armée d'invoquer le grand nom de Dieu pour être préservés des atteintes du feu. Ils obéirent, et furent ainsi à l'abri des sortiléges. Comme Bû'lajab vit que ses efforts étaient inutiles, il alla chercher son armée, et la conduisit au combat; mais le prince triompha du div, et le tua; puis il renvoya Murscham en son pays, et confia à un magicien expérimenté la garde des possessions de Bû'lajab.

Chitr apprit le nouveau succès de Mâh-licâ, et il en fut très-affligé. Il prit aussitôt la résolution de s'assurer

[1] بو العجب Cette expression, qui est arabe, signifie «père de l'étonnement,» c'est-à-dire, auteur de choses étonnantes.

par lui-même de la vérité des rapports qu'on lui avait faits. Il ne tarda pas de trouver le corps de Bû'lajab séparé de sa tête, et ne vit plus de trace de la forteresse de ce magicien. Alors il prit la figure de Mubârak, et par le pouvoir de la magie il produisit un char pareil à celui de cette fée, et s'y assit. Quand il fut arrivé devant la tente du prince, il descendit du char. Mâh-licâ s'empressa d'accourir, et de demander à la fausse Mubârak le motif de sa visite. Elle lui répondit qu'elle craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Mâh-licâ touché de cette marque d'affection, la prit par la main, et la conduisit dans sa tente. Alors Chitr chargea Mâh-licâ de liens au moyen de mots magiques, puis l'entraîna sur son char, qui s'éloigna tout de suite avec la rapidité du vent. Arrivé à son château, il appela tous ses magiciens, et leur demanda conseil au sujet de Mâh-licâ. « Si je le tue, leur dit-il, mon talisman est détruit; si je lui laisse la vie, aucun de nous ne pourra se sauver. » D'après cette alternative les magiciens furent d'avis de ne pas le tuer, mais de le mettre dans une étroite prison, et de le faire soigneusement garder. Chitr enferma donc Mâh-licâ dans un endroit nommé la Maison des calamités [1], et y mit un factionnaire.

Murscham, qui ne se doutait pas de ce qui s'était passé, se leva au matin, et voulut aller présenter ses devoirs à Mâh-licâ; mais il ne le trouva pas. Étonné, il s'informa auprès des domestiques. Ceux-ci lui apprirent que la veille au soir ils avaient vu s'approcher un char

[1] خانهٔ آفات

sur lequel était une fée, et que cette fée avait emmené Mâh-licâ. Ce peu de mots suffit à Murscham pour comprendre la nouvelle mésaventure de Mâh-licâ. Ayant appuyé sa tête sur le genou de la réflexion, il médita un instant sur ce qu'il devait faire; puis sous le costume d'un atit il se mit en marche pour se rendre à la demeure de Chitr, et finit par découvrir le lieu où Mâh-licâ était renfermé. Sur ces entrefaites il fit la rencontre de Schamschâd, qui avait parmi les magiciens une grande réputation, et il lui raconta ce qui était arrivé. Schamschâd le rassura, et lui promit de délivrer Mâh-licâ.

Schamschâd se présenta devant Chitr, et lui dit qu'il venait s'assurer par lui-même s'il était vrai qu'un humain nommé Mâh-licâ, qui était venu le combattre, avait été jeté par lui en prison. Chitr répondit que c'était vrai en effet, et que le lieu où était Mâh-licâ effrayerait l'enfer lui-même, tellement il était horrible. Schamschâd témoigna le désir de voir cette prison, et Chitr s'empressa de le satisfaire. Schamschâd fit observer que cette prison était meilleure pour des divs que pour des hommes; qu'il pouvait lui en offrir, pour renfermer Mâh-licâ, une autre qui lui semblait préférable; qu'il avait dans sa maison un puits aussi profond que celui de Babel [1]; et que si Chitr voulait lui confier Mâh-licâ, il se chargerait de l'y retenir prisonnier. Chitr y ayant consenti, Schamschâd l'emmena sans perdre de temps, puis il envoya chercher Murscham. Ce dernier accourut suivi de l'armée que Mâh-licâ avait conduite avec lui de la ville

[1] Allusion à une légende rapportée dans le Coran.

de Sabz. Mâh-licâ le serra contre sa poitrine, et ils combinèrent tous trois ensemble ce qu'il y avait de mieux à faire dans cette circonstance.

Cependant Chitr apprit qu'il avait été trompé, et il en ressentit un profond dépit.

Mâh-licâ rencontra encore sur sa route une forteresse fantastique nommée Cartâl, dont le gardien s'appelait Abyaz ; mais il détruisit ce talisman comme les précédents, au moyen des instructions qu'il trouva dans son livre antimagique[1], et il tua Abyaz en prononçant le Takbîr.

Chitr ne tarda pas d'apprendre ce nouveau triomphe de Mâh-licâ. Il vint à bout de s'emparer de lui une seconde fois, et de le renfermer dans une cage de fer après l'avoir changé en tigre. Toutefois le prince fut encore délivré. Murscham s'entendit avec Châr-pahlû. Ce dernier s'adressa à Châr-karda son frère de lait, qui était très-lié avec Chitr. Châr-karda décida adroitement Chitr à lui donner Mâh-licâ pour le manger ensuite rôti[2].

Chitr y consentit, rendit Mâh-licâ à sa forme première, et le donna à son ami. Ce dernier ordonna devant Chitr à un domestique prévenu à l'avance, de lui faire rôtir cet homme pour en faire sa nourriture. Peu de temps après le domestique apporta un homme embroché. Châr-karda le mangea en présence de Chitr,

[1] Je ne donne pas même en abrégé le récit de quinze pages qui se trouve à ce sujet dans le *Khâwir-nâma*. Le lecteur n'y trouverait que des choses analogues à celles qu'on lit dans des circonstances pareilles en plusieurs endroits des Mille et une Nuits, entre autres dans l'histoire d'Azem et de la reine des génies.

[2] Les divs sont des espèces d'ogres, comme les râkhas ou râkschas de l'Inde, et ils sont anthropophages.

qui fut charmé de penser que la mort de Mâh-licâ le débarrasserait de tout souci. Mais il n'en était pas ainsi; car le prince, rendu à la liberté, alla rejoindre son armée.

Ses tribulations n'étaient pas terminées. Il eut affaire à un nouvel adversaire nommé Jamschîd, dont le talisman consistait en une forteresse gardée par des dragons. Il détruisit sans peine la forteresse enchantée, et le magicien Jamschîd embrassa l'islamisme. Mâh-licâ satisfait lui laissa ses possessions, et lui demanda des instructions sur les pays qu'il avait encore à parcourir et sur la route qu'il devait suivre. Il en apprit qu'il allait traverser les domaines du grand magicien Fahm. Jamschîd se chargea de précéder le prince, et convertit Fahm à l'islamisme. Ce fut ainsi que Mâh-licâ n'eut pas à le combattre, et le combla au contraire d'honneurs.

Cependant Chitr apprit avec désespoir que Mâh-licâ vivait encore et avait obtenu de nouveaux succès. Il se déguisa en danseur, et suivi d'un musicien il pénétra dans l'armée de Mâh-licâ. Il s'introduisit auprès du prince, le trompa au moyen de sa métamorphose, et s'en étant emparé de nouveau, il le changea en tortue par la puissance de son art : puis il le jeta dans l'océan de feu, qui est un endroit redouté de l'enfer même; mer dont les vagues étaient des flammes, et les bulles d'eau des étincelles. Mais le magicien Fahm l'ayant su, se précipita dans cette eau de feu; il en retira cette tortue, et la porta à Murscham.

Pour arracher Mâh-licâ à cette transformation, ils eurent recours à un magicien célèbre surnommé *le*

Philosophe. Celui-ci fit rejaillir de l'eau sur la tortue en récitant la profession de foi musulmane, et le prince reprit sa forme naturelle. Fahm l'engagea à se reposer dans un jardin qui était près de la ville, et qui excitait la jalousie de celui de l'éternité. Le prince consentit à dresser en cet endroit ses tentes. Fahm le devança pour faire dans son palais les dispositions nécessaires afin de recevoir le prince. Le lendemain matin Mâh-licâ y fit son entrée, et fut ravi de la magnificence de l'ameublement, et des présents splendides qu'il reçut. Un repas somptueux lui fut servi, pendant lequel des danses attachantes, de gracieuses pantomimes, exécutées par de belles bayadères, captivèrent son attention.

Chitr fut en proie à une violente colère lorsqu'il apprit que Fahm s'était fait musulman et s'était placé sous l'obéissance de Mâh-licâ. Aussitôt transformé en araignée il va dans le palais du magicien, et ayant aperçu Mâh-licâ dans le parc, il le changea en mouche, le saisit par une patte, et l'enleva rapidement. Heureusement Fahm et Murscham veillaient sur le prince. Le mouvement qu'ils firent pour le sauver saisit de crainte Chitr, et lui fit lâcher la prétendue mouche. Fahm la prit, et la rendit à sa véritable forme, en agissant comme le Philosophe à l'égard de la tortue.

Mâh-licâ décidé à détruire le pouvoir de Chitr, qui mettait sans cesse sa vie en danger, lut attentivement ce qui le concernait dans son livre antimagique. Il y apprit d'abord la manière de détruire la redoutable forteresse qui était son boulevard. Il s'entendit avec Fahm et Murscham, et ils partirent ensemble pour cette nou-

velle expédition. Instruit par son grimoire, il ne fut pas arrêté par les fossés pleins d'eau bouillante qui entouraient la forteresse, ni par le div talismanique dont la bouche servait de porte à ce château, et dont le corps en formait les murs. En un instant tous les talismans furent détruits. Lorsque Chîtr apprit ce qui se passait, il s'avança vers le prince favorisé de Dieu, et le reconnut. Sans tarder il se transforma en sîmorg[1], enleva Mâh-licâ, le transporta dans sa forteresse, et chargea Kartâs de le renfermer dans un étroit cachot; mais Murscham et Fahm ayant été instruits de ce nouvel incident, se déguisèrent en messagers, et allèrent à la porte du château en question. Ils vinrent à bout de tromper les portiers; ils enchaînèrent Kartâs, et mirent encore une fois Mâh-licâ en liberté. Ce dernier traversa les fossés et les contrescarpes, et alla rejoindre son armée. Chîtr en fut tellement affecté, qu'il tomba en syncope. Alors il prit la figure de Fahm, et se saisit de nouveau du prince, qui fut délivré par le véritable Fahm, et put revenir au milieu de son armée. A la suite de ce dernier événement, Murscham embrassa l'islamisme.

Mâh-licâ après avoir franchi le troisième et le quatrième fossé, tomba encore au pouvoir de Chîtr, qui pour arriver à ses fins, se transforma cette fois en tigre. Le prince fut enchaîné dans une fournaise ardente; mais l'amulette qu'il avait conservé le préserva des atteintes du feu. Bien convaincu que « l'homme est une grande

[1] Cet oiseau fabuleux est le même qu'on nomme *anka* en arabe. Voyez p. 487.

infortune[1], » il s'exerça à l'art de retenir son haleine[2], et il vint à bout de ne respirer qu'une fois en deux jours. Chîtr étant venu voir Mâh-licâ, le crut mort. Il appela Kartâs, et lui ordonna de transporter le prétendu cadavre près de l'armée du prince, afin que tout le monde pût se convaincre de sa mort. Cette exhibition produisit son effet. Fahm accourut dans la tente de Murscham, et ils se concertaient ensemble, lorsque Mâh-licâ se leva, et alla les trouver. Puis il traversa le cinquième fossé, et continua sa marche à la tête de son armée.

Quand Chîtr eut appris que Mâh-licâ, bien loin d'être mort, avait franchi le cinquième fossé, et que par la faveur du ciel il avait vaincu tous les obstacles, il en fut aussi surpris que mortifié; et métamorphosé en tourbillon de vent, il l'emporta, ainsi que Fahm et Murscham; et ayant conduit Mâh-licâ dans son château, il l'y chargea de fers.

Cependant l'agitation se répandit dans l'armée du prince. Elle croyait avoir perdu pour toujours ses chefs. Châr-pahlû tâcha de calmer les esprits, en disant que le prince accompagné de Fahm et de Murscham était allé à la ville de Sabz.

Sur ces entrefaites Mâh-licâ s'étant endormi dans

[1] هی بُرا بلا آدم, sentence proverbiale qui est souvent exprimée en d'autres termes.

[2] Art très-apprécié chez les Indiens, et au moyen duquel ils prétendent prolonger leur vie; ils croient aussi que par là le corps acquiert une légèreté telle qu'il peut se soutenir en l'air et marcher sur l'eau. On nomme cette science *patanjal;* elle est la base du système philosophique du swâmi Ananta.

sa prison, vit en songe [1] celle dont il poursuivait depuis si longtemps la recherche à travers mille obstacles. Cette vue l'encouragea, et lui fit supporter avec patience sa captivité passagère. Il en fut, en effet, délivré par le Philosophe mentionné plus haut et par Châr-pahlû. Murscham et Fahm le rejoignirent, et avec leur aide il entreprit de se rendre maître de la forteresse de Chîtr, forteresse où il avait si souvent été retenu prisonnier. Il réussit, et en détruisit le talisman. Mais Chîtr prit encore sa revanche. Il s'empara de Mâh-licâ en l'attirant dans un piége au moyen d'une figure fantastique de femme que son art lui donna le pouvoir de former. Cette fois Mâh-licâ fut délivré par Maçûd Schâh, fils de Maïmûn Schâh et frère d'Humâyûn Schâh.

Enfin le prince et Chîtr, en présence de leurs armées respectives, se livrèrent un combat à outrance [2]. Mâh-licâ, fidèle aux prescriptions de son livre, triompha de son adversaire et le tua. Ainsi il se défit enfin de ce grand magicien, qui pour le vaincre avait déployé toutes les ressources de l'art magique. Alors il reprit son itinéraire, et arriva bientôt au jardin d'Iram dans le royaume de Schâh Bal [3]. Ce dernier, effrayé d'abord par l'arrivée de

[1] Un joli dessin de mon manuscrit représente Camar-talat gracieusement couchée sur un lit, et entourée, d'après l'usage indien, de ses femmes; une debout, et deux accroupies. Le prince est dans l'admiration.

[2] Dans le dessin qui illustre le texte, le visage du prince est entouré d'une auréole.

[3] Dans l'histoire de Saïf ulmulûk, traduite par Pétis de la Croix dans les Mille et un Jours, *Schâh Bal* est le nom du père de Badî uljamâl, héroïne du conte.

cette armée de parî-zâds, de divs et de magiciens, se mit sur la défensive; puis, à la suite des explications qu'il reçut, il permit au prince d'entrer dans ses états, et de là Mâh-licâ ne tarda pas de se rendre dans la ville du Magrib. Dans cette ville charmante le parfum de l'union lui donna une nouvelle vie. Là toutes les femmes ressemblent aux planètes de la lune et de Vénus. Le climat y est délicieux, tout y respire le plaisir. On n'y entend que les sons harmonieux de la voix et des instruments de musique.

Mâh-licâ fit savoir à Badr-munîr qu'il désirait obtenir la main de Camar-talat sa fille, et qu'il venait à cet effet d'un pays lointain, après avoir affronté mille dangers. Badr-munîr accorda au prince sa demande. Alors ce dernier fit son entrée dans la ville au milieu d'un grand concours de peuple. Partout sur son passage on avait accroché des miroirs, et sur tout le chemin qu'il devait parcourir on avait étendu des tapis et jeté des fleurs. Muschtarî, ministre de Badr-munîr, alla à sa rencontre; puis, lorsqu'il descendit de son éléphant à la porte du palais, Mâh-païkar, fils de Badr-munîr, l'embrassa et le conduisit auprès de son père[1], qui le fit asseoir à côté de lui sur son trône[2]. « Je t'ai accordé, lui dit Badr-munîr, la main de ma fille; mais j'y mets

[1] Dans mon manuscrit, un dessin représente l'entrevue du roi et de Mâh-licâ. Ce dernier tient à sa main un nazar; ils ont chacun derrière eux un serviteur. Dans le fond on voit à une fenêtre du harem Camâr-talat, qui est venue voir incognito son futur époux.

[2] Tel est l'usage en Orient. Le trône, nommé *masnad* dans l'Inde, n'est pas, comme en Europe, un siége à une seule place. C'est une espèce de lit de repos, où peuvent s'asseoir deux ou trois personnes.

néanmoins pour condition que tu exécuteras ce qu'elle t'ordonnera. »

Alors Mâh-licâ vint au seuil de la porte du harem s'entretenir avec Camar-talat par l'entremise du chef des eunuques; mais la princesse ne tarda pas de le faire asseoir auprès du rideau, et lui parlant sans l'intervention d'un tiers, elle lui fit connaître les conditions dont son royal père avait parlé. Ces conditions au nombre de quatre étaient les suivantes :

1° Qu'à sa noce viendrait danser la fée Mahâ-sundar (très-belle); 2° que Mâh-licâ irait enlever le div Arnabaïns, qui était caché dans un endroit inaccessible aux oiseaux mêmes; 3° qu'il lui amènerait le div Landhor; 4° qu'il irait lui chercher au fond de la mer le lit de Parî-païkar, fille de Khusch-jamâl, lit formé d'une perle unique au monde.

Mâh-licâ n'hésita pas à accepter ces conditions, persuadé que le destin le favoriserait comme auparavant. Pour les remplir, il alla d'abord dans le royaume d'Indra[1] y chercher Mahâ-sundar, qu'il décida à danser à son mariage. Il fut aussi heureux pour les trois autres conditions[2]. Enfin, après toutes sortes d'aventures

[1] J'ai déjà fait observer dans mon Mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, que les poëtes musulmans de l'Inde ne se font pas scrupule de mettre en œuvre la mythologie hindoue. Des poëtes chrétiens ont fait la même chose pour la mythologie grecque. On connaît l'amalgame qui dépare le beau poëme de Camoëns.

[2] Les détails minutieux, relatifs à l'accomplissement de ces conditions, occupent 54 pages. Je suis obligé de les passer entièrement. Je laisse aussi la longue description que fait le poëte du mariage de Mâh-licâ, description dans laquelle il épuise toutes les ressources de l'éloquence et des métaphores orientales, choses dont ce volume offre assez d'échantillons.

et d'accidents, Mâh-licâ revint au pays du Magrib. Au jour fixé le mariage si désiré fut conclu; il fut accompagné des réjouissances les plus splendides. Quand toutes les cérémonies du mariage et les divertissements de la noce furent terminés, le prince retourna dans sa patrie, avec la belle Talat, auprès de ses royaux parents. En le revoyant après une si longue absence, Khâwir Schâh et la reine furent comblés de joie; des larmes d'attendrissement mouillèrent tous les yeux; puis il y eut de nouvelles réjouissances, qui ne le cédèrent pas aux premières en magnificence[1].

ANALYSE DU JAZB-I ISCHC.

Observation. Cette nouvelle, dont il a été parlé dans le t. Ier, pag. 217, est très-simple quant au fond, et très-complexe quant à la forme, à cause surtout du grand nombre de vers hindoustani et persans qui y sont intercalés. Il semble même que l'aventure qui fait le sujet de l'ouvrage ne soit qu'un cadre pour renfermer des poésies de l'auteur, et d'autres écrivains célèbres, tels que Saadî, Haçan, Mîr Taqui, Fidwî, Figân, Soz, Jurat, etc. Je passerai néanmoins la partie anthologique pour donner en peu de mots l'analyse du cadre romanesque, assez insignifiant par lui-même, mais qui offre des détails ethnologiques curieux. Le dénoûment est pareil à celui de plusieurs autres poëmes hindous-

[1] Ici finit le LXIVe et dernier chapitre du poëme. Il y a ensuite une prière, des vœux pour Schâh-alam, pour Akbar Schâh son fils, pour le nawâb, protecteur du poëte, et pour Bhorîkhân Aschufta, dont il a été parlé dans le premier volume. Puis vient le tarikh de l'ouvrage, qui donne la date de 1203 (1788-89).

tani : il ressemble entre autres à celui du *Schnala-i-ischc*, dont j'ai donné un peu plus haut la traduction. Il y en a même, à cette occasion, une longue tirade.

Sous le rapport philologique mon manuscrit offre une particularité digne de remarque : c'est que les désinences verbales y sont séparées de la racine, et forment des mots distincts.

Il y avait dans l'armée des Mahrates un jeune Anglais remarquable par sa beauté, son esprit et ses bonnes manières. La division à laquelle il appartenait, partie de Brindâban, arriva de kos en kos au village de Chhatâ, et y séjourna quelque temps. Là ayant obtenu un congé, le jeune Anglais monta sur un cheval agile, et se rendit en un lieu nommé Simrî, où se tenait en ce temps une foire motivée par un pèlerinage à Bhawanî. Dans un jardin où il entra d'abord, la rose vermeille lui rappela les joues de la beauté; le buis majestueux, sa taille élégante; le narcisse entr'ouvert, ses yeux languissants; les sumbuls, ses tresses pareilles au noir serpent. Il y avait un bassin plein d'eau pareille à celle de la vie, et dont la pureté surpassait celle de la perle. Sur ces bords s'élevait le temple de Bhawanî, temple très-élevé et spacieux, qui contenait dans son enceinte une foule d'hommes et de femmes en habits de fête. L'un faisait le pûjâ de l'idole, l'autre méditait sur la divinité, un troisième se baignait dans l'eau sacrée; ceux-ci jouaient des instruments de musique, ou chantaient des râgs particuliers au culte de la déesse; ailleurs il y avait des individus qui contaient des histoires à des auditeurs étonnés. De jeunes femmes se balançaient à des escarpolettes, et par leurs gracieux

mouvements troublaient les cœurs. Ici des calendars faisaient jouer des ours et des singes; là des jongleurs exécutaient toute espèce de tours. Partout des houris à face de Vénus, n'ayant d'autre but que de captiver les cœurs, allaient et venaient, déployant les avantages qui faisaient admirer en elles la puissance de Dieu.

Notre jeune Anglais fut ému par ce charmant spectacle; mais il fixa surtout son attention sur un groupe de quatre femmes à formes de fées, qu'il vit sous un arbre. Deux d'entre elles, qui étaient sœurs, lui parurent les plus belles qu'il pût y avoir entre les horizons; et une encore plus parfaite que l'autre. Le peintre qui ne se sert pas de couleurs[1] avait tiré le portrait de cette femme sans pareille sur la feuille de la beauté. Atteint d'un seul trait de l'arc de ses sourcils, l'Anglais en fut violemment épris, et il ressentit en lui un trouble pareil à celui du poisson hors de son élément. Il la suivit quand elle alla faire son offrande à Bhawanî, et ils tinrent bien des discours muets.

Sur ces entrefaites un joguî se présenta les cheveux épars, et le corps enduit de cendre de bouse de vache. Il jouait d'une flûte dont les sons faisaient tressaillir les hommes et les animaux. La foule l'entoura comme un cercle lumineux; et notre jeune homme, qui aimait la musique, s'approcha aussi de lui, et en forme de nazar lui donna une pièce d'or. Le faquir se retira en dansant comme il était venu; et comme il passa devant nos belles inconnues, la plus jolie lui donna quelques

[1] C'est-à-dire Dieu. Je conserve çà et là quelques-unes des métaphores hardies du poëte.

pièces de monnaie, et quatre gâteaux, qu'elle le chargea de remettre de sa part au jeune homme qu'elle avait remarqué.

Cependant les parents de ces jeunes personnes, inquiets de l'attention qu'elles attiraient, leur firent quitter ce lieu. Elles obéirent à regret, et ne cessèrent de se retourner, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu aux regards. Alors la douleur et le chagrin entourèrent le jeune Anglais; la patience et la résignation détournèrent de lui leur visage; mais dans l'espoir de pouvoir flairer encore, comme le zéphyr, cette rose précieuse, il se mit à sa poursuite, sans savoir où elle avait dirigé ses pas : cependant on lui donna des indications qui lui permirent de l'atteindre, et il la suivit jusqu'à sa demeure en chantant des vers érotiques; mais là il dut s'arrêter, et il s'éloigna ensuite.

Quant à nos belles, elles ne furent pas plutôt rentrées dans leur maison, qu'elles montèrent à leur terrasse. Un autre jeune homme, attaché au même corps d'armée que le premier, vint à passer, et fut saisi d'admiration en voyant la belle inconnue accompagnée de ses trois amies. De son côté elle lui adressa la parole, et le pria de dire au jeune Anglais qui avait touché son cœur, que le pèlerinage devait durer trois jours; qu'il pourrait l'y rencontrer encore; et que désormais, semblable au perroquet privé, il ne devait plus quitter sa maîtresse.

Quand l'aurore parut, la belle Indienne, afin de ne pas réveiller les soupçons, se livra d'abord à ses occupations ordinaires; puis, lorsque quatre gharîs du

jour se furent écoulés, elle se rendit au jardin avec ses trois compagnes. Le jeune Anglais plein de désirs et d'espérance y arriva bientôt de son côté, et s'assit sur un banc. Au même instant le faquîr dont nous avons parlé auparavant, arriva dansant et jouant de son instrument. Notre jeune homme lui témoigna le désir d'avoir un gage plus durable de l'amour de la jeune fille que les gâteaux qu'il lui avait donnés la veille de sa part. Le faquîr le fit savoir à la belle ; celle-ci répondit : « Que puis-je donner à celui à qui j'ai livré mon cœur et ma vie? Le souvenir qu'il demande doit être la blessure de son cœur; quant aux gâteaux, ils indiquent les quatre jours que dure la foire du pèlerinage. Le premier a passé sans résultat, mais il faut actuellement mettre à profit les trois autres. »

Après avoir ainsi parlé, elle alla sous un grand arbre de pîpal[1], où se trouvaient placées des statues, et elle fit le pûjâ devant une d'elles. Pour cela elle jeta d'abord dans le feu le sipand[2], puis elle teignit de minium une feuille de manguier, qu'elle avait apportée pour le pûjâ, et la divisa en deux; elle plaça son doigt délicat sur la poitrine de la statue, et regardant en même temps le jeune Anglais, elle récita un vers érotique. Enfin elle lui dit en souriant : « Le feu de ton amour jette des étincelles dans la cassolette de mon cœur, et ce cœur brûle comme le sipand. L'épée de ton amour a percé mon cœur, et l'a mis en pièces; mais ton cœur est plus dur

[1] *Ficus religiosa.*

[2] Ou *ispand*, nom d'une graine particulière, et aussi de la graine de moutarde, et du menhdi ou hinna.

que la pierre de cette idole qu'on a beau adorer, et qui n'en est pas émue ; tu restes froid, en effet, malgré mes avances. » Le jeune homme repoussa ces reproches les yeux pleins de larmes, et accusa au contraire sa belle d'indifférence et de froideur.

Quand la jeune Indienne se mit en marche pour se retirer, le jeune Anglais la suivit. Ce jour-là une vieille et laide femme accompagnait ce trésor de beauté; mais notre jeune homme ne s'en mit pas en peine, et comme s'il eût été sans témoins, il exprima toute l'effervescence de son amour à sa belle maîtresse. Lorsqu'ils furent proches du logis, encouragé par les aimables paroles de la jolie Indienne, il saisit sa main; mais la vieille se fâcha, et le jeune homme déconcerté se retira. La jeune Indienne monta tout de suite sur sa terrasse pour tâcher d'apercevoir son amant; puis, quand elle l'eut vu, elle se retira avec la vivacité de la flamme.

Les deux derniers pahars du jour s'écoulèrent pour notre belle aussi lentement que deux années, à cause de l'inquiétude qu'excitait en elle son secret qui avait été connu. Lorsque la nuit vint, elle s'étendit sur son lit, et se couvrit le visage pour dormir. Au matin, dans l'espoir de rencontrer son amant en allant faire le pujâ ou prendre le bain sacré, elle se mit en route le cœur palpitant de crainte. Elle alla se placer à l'endroit où elle s'était mise les jours précédents; mais le jeune Anglais n'y vint pas. La jolie Indienne exhala son désespoir en beaux vers. Ses compagnes l'engagèrent à la prudence, et lui récitèrent un masnawî analogue à la circonstance, poëme auquel elle répondit par d'autres

citations. Le lendemain les deux amants se rendirent chacun de leur côté au jardin de Bhawanî. Le pujâ terminé, la belle se retira, et le jeune Anglais la suivit. Elle lui adressa la première la parole pour se plaindre de sa coupable indifférence de la veille. L'Anglais lui donna ses motifs d'excuse, et lui fit les plus chaudes protestations d'amour. L'Indienne arriva au seuil de sa porte en continuant de s'entretenir quelques instants avec l'Anglais; mais en ce moment un individu sortit de la maison en colère, et fit rentrer les quatre jeunes filles en les gourmandant vivement. Il sortit même quelques hommes armés, qui se mirent en embuscade; mais le jeune homme s'enfuit, et se rendit au même lieu où déjà il avait vu plusieurs fois sa maîtresse. Elle ne tarda pas d'arriver accompagnée de ses jolies compagnes. Ils y trouvèrent encore le même faquîr leur confident, et ils se mirent à s'entretenir avec tendresse; mais on les avertit de se tenir sur leurs gardes, parce que trois espions les surveillaient. Alors l'Indienne se dirigea vers la cour du temple de Bhawanî pour faire le pujâ, et le jeune homme alla se mettre près d'une fenêtre du temple. Là regardant timidement, il vit la jeune brahmine sa bien-aimée debout sur un pied, et occupée à exécuter les rites du pujâ. Elle aperçut ce jeune homme, que son état désolé faisait ressembler à la rose flétrie par l'automne, et elle en eut pitié. Pour lui témoigner son intérêt, elle lui donna d'abord quelques gâteaux consacrés à Bhawanî; puis avançant sa main hors de la fenêtre, elle serra affectueusement la main de son amant. « C'est malheureusement le dernier jour du pè-

lerinage, lui dit la jeune Indienne, nous ne pourrons plus nous revoir; et cependant je voudrais t'avoir constamment auprès de moi, comme le miroir dont je me sers pour ma toilette. » — « Ne te désespère pas, répondit le jeune homme, je ferai ce que tu me diras. Apprends-moi ton nom, pour que ma bouche puisse au moins le prononcer sans cesse, ce qui sera de bon augure pour notre union prochaine. » En ce moment s'étant aperçue qu'un des espions les avait vus, la jeune Indienne retira sa main de celle du jeune homme; elle sortit du temple les yeux pleins de larmes, et alla s'asseoir dans une boutique. Son amant la suivit, et entra dans une boutique en face de la première. Après une demi-heure la jeune Indienne se retira chez elle accompagnée de ses amies, et le jeune Anglais la suivit de loin. D'après son usage elle monta sur sa terrasse pour voir encore une fois son amant. Il était assis sous un arbre, chantant des vers analogues à la circonstance.

Notre Indienne eut encore l'adresse de venir parler au jeune Anglais; elle lui reprocha sa conduite embarrassée et son manque d'énergie. Elle lui cita ce proverbe hindoustani bien connu : « La nuit est courte, et la tâche est longue; l'occasion est légère, et l'affaire de l'amour est importante. » Enfin elle lui donna un rendez-vous au bord d'un étang voisin. Il s'y rendit exactement, et elle de son côté n'y manqua pas, ayant pris le prétexte d'aller se baigner. Là commença un nouvel assaut de plaintes et de protestations d'amour exprimées en beaux vers. Nos amants jouissaient d'un instant de bonheur, lorsque le ciel à la marche incertaine, et qui

est aussi changeant que le caméléon, y vint mettre obstacle. Pour parler sans figure, les parents de la jeune personne, qui depuis la veille avaient conçu des inquiétudes sur son compte, avaient résolu de s'emparer du jeune téméraire, qu'ils croyaient vouloir battre en brèche l'honneur de leur pupille, de le renfermer, et même de renverser l'édifice de son existence. Ils le firent savoir à des misérables atits sans aveu, et leur indiquèrent l'étang où nos deux amants étaient en colloque. Ces atits accompagnés de quelques autres personnes se hâtèrent d'arriver. Quand le jeune Anglais vit venir cette troupe menaçante, il engagea sa belle amie à se retirer par prudence; et elle feignit en effet d'aller faire le pujâ devant une statue voisine.

Ce jeune homme, qui n'aurait pas cligné l'œil en voyant mille Rustams s'avancer contre lui, se prépara bravement à combattre. Pendant qu'on entourait la belle, et qu'on s'en emparait, tel qu'un tigre affamé lorsqu'il se jette sur des brebis, il frappait de tous côtés avec adresse et courage; mais un des assaillants vint traîtreusement par derrière lui assener un coup de bâton sur la tête. Il en fut garanti miraculeusement, et se mit à la poursuite du traître, qu'il voulait tuer et envoyer en enfer. Ce dernier, pour se sauver, plongea dans l'étang, et agissant des pieds et des mains, il en sortit par le côté opposé. Quoique le jeune Anglais ne sût pas nager, il n'hésita pas à se jeter dans l'étang pour le poursuivre; mais il tomba au fond, en poussant un cri de détresse qui fut entendu par la belle indienne, et qui l'émut au point qu'elle s'évanouit.

En reprenant ses sens agités, elle s'aperçut qu'on l'avait transportée dans sa maison. Obligée de dissimuler, non-seulement elle ne manifesta pas extérieurement la peine violente qu'elle ressentait en elle-même; mais elle parut contente aux yeux de tous. Lorsque quelques instants se furent écoulés, elle retourna, en compagnie de ses amies, auprès du même étang pour continuer le pujâ qu'elle avait commencé. En cet instant il y avait une foule considérable d'hommes et de femmes; mais sans y prendre garde, tout en feignant de jouer, elle s'avança vers l'étang, et trompant l'attention de ceux qui l'entouraient, elle s'y précipita, et alla chercher son malheureux amant, qu'elle entraîna près du bord. Alors, pour les sauver, des pêcheurs les prirent dans leurs filets; mais les filets se brisèrent, et ces deux belles perles de l'océan de l'amour tombèrent une seconde fois au fond de l'eau. Tout nouvel effort pour les en retirer fut inutile, on ne découvrit pas même leurs cadavres.

ANALYSE DU QUISSA-I LAL O GAUHAR.

Observation. Ce roman, écrit d'un style élégant et facile en dakhnî, se compose de cinq cents distiques ou baïts. Il est féerie comme la plupart des romans orientaux, mais très-simple quant au fond. Il ressemble un peu à Kâmrûp, et à d'autres récits déjà connus, surtout au conte des Mille et une Nuits que j'ai déjà cité, pag. 156. On sait qu'il n'y a pas beaucoup de variété dans

es romans orientaux, et qu'un petit nombre de légendes, quelquefois sans modification essentielle, y fait le fonds de ce genre de littérature.

Il y avait un roi de Bengale nommé Zamurrud Schâh, autre Nuschirwân, autre Alexandre, qui avait un fils nommé Lal, beau de visage et très-aimable. Un soir Lal s'était endormi sur son masnad (trône), lorsqu'à minuit des fées l'ayant aperçu, s'approchèrent et admirèrent sa beauté. Quelques-unes d'entre elles disaient que Gauhar, la perle des péris, était néanmoins plus belle, d'autres soutenaient le contraire; enfin elles se décidèrent à transporter Lal avec son masnad auprès de Gauhar, qui dormait aussi sur le sien, pour voir qui des deux était le plus parfait. Ainsi firent-elles, puis elles réveillèrent Lal et Gauhar pour en mieux juger. Ceux-ci étonnés gardèrent d'abord le silence; ensuite Lal demanda à Gauhar qui elle était, et si elle savait qui avait transporté là son trône. « Je suis, dit-elle, la fée Gauhar, fille de Jawâhir Schâh, roi puissant parmi les parî-zâdas. La ville où vous vous trouvez se nomme Naguîna; notre empire s'étend jusqu'au désert du Magrib. » Lal dit son nom à son tour et celui de son père, et épris des charmes de Gauhar, il s'élança sur son trône. Celle-ci, pour l'éviter, s'élança sur celui de Lal. Les fées voulant empêcher la continuation de ces actes, endormirent Lal par enchantement, et le transportèrent de nouveau au lieu où elles l'avaient pris.

Lal et Gauhar devinrent ainsi amoureux l'un de l'autre. Les compagnes de Gauhar étaient étonnées de l'entendre nommer sans cesse Lal. Jawâhir Schâh, ins-

truit de cette circonstance, alla voir sa fille; et d'après ce qu'il vit et entendit, il crut qu'elle avait perdu la raison, et il la fit enchaîner sur son trône. Mais il fut fort étonné de le trouver changé. C'était en effet celui de Lal. La pauvre jeune fée se désolait; des pleurs comme des perles roulaient dans ses yeux. De son côté Lal était dans une position analogue. Son père, Zamurrud Schâh, le crut, comme celui de Gauhar, attaqué de folie, et il remarqua aussi que son trône enrichi de diamants avait été changé contre un trône de saphir. Il appela des médecins pour le traiter; mais ils reconnurent en lui la maladie de l'amour, et ils en instruisirent le roi, en ajoutant qu'on ne pourrait l'en guérir qu'en le réunissant à celle qui l'avait charmé. Zamurrud Schâh, plein de tendresse pour son fils, le pressa de lui faire savoir la vérité. Alors Lal lui raconta son aventure, et le pria de lui permettre de se déguiser en derviche, et d'aller à la découverte de son aimable périî. Le roi après avoir élevé bien des difficultés, finit par y consentir; et Lal se mit en route, laissant dans la tristesse son père, sa mère et tous les sujets.

Le jeune prince marcha au travers des forêts vers l'Occident. Après avoir cheminé pendant deux ans, il aboutit à un désert affreux énergiquement peint par le poëte. Là trempé de sueur, les pieds ensanglantés, consumé par la soif, et ne pouvant plus se soutenir, il se roula par terre de désespoir. Cependant l'amour lui fit reprendre courage. Lorsqu'il eut marché l'espace de quelques kos, il aperçut enfin un édifice; il alla se reposer à l'ombre de ses murs, et s'endormit.

Cet édifice était un merveilleux château où demeurait une belle fée nommée Hîrâ (diamant), qui était reine des parî-zâdas, et très-habile dans la magie. Elle aperçut Lal à travers les jalousies, le lia par le moyen d'un charme, et le transporta dans son palais. Ravi de la beauté de Lal, elle le réveilla en lui pressant les pieds, et pensant qu'elle avait enfin trouvé un amant digne d'elle, elle lui demanda qui il était. Notre jeune prince lui raconta son histoire, et la supplia ensuite en soupirant de lui indiquer le chemin de Naguîna. La rusée Hîrâ lui répondit : « J'ai entendu dire que cette ville est à un lakh de parasanges d'ici; n'expose donc pas ta vie à y aller. Reste auprès de moi, et je ferai tout ce qui pourra t'être agréable. »

Lal dédaigna les avances de Hîrâ. Il lui déclara que l'amour qu'il ressentait pour Gauhar était comme inné en lui, que rien ne pourrait l'arracher de son cœur. Alors Hîrâ en colère le transforma en daim. Ainsi métamorphosé le prince fit entendre des cris plaintifs. Il cherchait en son esprit quelque stratagème pour échapper aux machinations de Hîrâ, lorsqu'il aperçut un merveilleux arbrisseau, sur les branches duquel deux oiseaux s'entretenaient ensemble. Le mâle disait à sa femelle : « Il est bon que tu connaisses les propriétés de cet arbrisseau. Sache donc que si on est submergé dans l'océan de la magie, on est délivré en se frottant la tête avec la racine de cet arbre; si on se ceint les reins avec ses feuilles, on disparaît de la vue du monde; si on applique ses fleurs à sa poitrine, on est transporté dans l'endroit qu'on veut; enfin, celui qui prendra ses

branches en main n'a qu'à former un souhait pour qu'il soit accompli. »

Lorsque Lal eut entendu le discours de ces oiseaux, il pensa que sa main avait saisi la perle de son désir. Après avoir repris la forme humaine au moyen du frottement indiqué par les volatiles, il prit à ces arbrisseaux quelques branches chargées de feuilles et de fleurs, et s'étant fait une ceinture de ces feuilles, il cessa d'être visible; puis il appliqua sur sa poitrine des fleurs, en exprimant le désir d'être transporté à Naguîna. Aussitôt cette ville s'offrit à ses regards, et il se mit à la parcourir au comble de la joie. Toujours invisible il parvint jusqu'au trône de Gauhar, et il la trouva enchaînée et entourée de parî-zâdas qui la gardaient à vue. Cependant Gauhar se lamentait, et disait : « Aucun être ne me plaît si ce n'est Lal. Qui pourra lui transmettre mes paroles? Si je ne le revois pas, je ne tarderai pas, malgré ma jeunesse, d'être jointe à la poussière. »

Quand Lal vit l'état de Gauhar (*perle*), des larmes comme des *perles* coulèrent de ses yeux; mais se souvenant aussitôt du pouvoir que lui donnaient les rameaux de l'arbre merveilleux, il n'eut qu'à former un désir, et Gauhar fut délivrée de ses liens. Elle ne tarda pas à comprendre que Lal était auprès d'elle. Son cœur lui en donna le témoignage. Elle dit aux pari-zâdas : « Mon Lal est venu dans mon palais, c'est lui qui a brisé mes liens. » Puis elle s'écria : « Rends-toi visible à moi, ô mon bien-aimé, je t'en conjure. » Lal, touché des cris de Gauhar, ôta de ses reins sa ceinture de feuilles;

il devint ainsi visible, et alla s'asseoir sur le masnad de la fée. Les pari-zâdas, frappés d'étonnement, coururent aussitôt avertir Jawâhir Schâh de ce qui se passait. Celui-ci entra dans une violente colère, et tirant son épée, il alla à la tête de tous les parî-zâdas auprès de Gauhar. Là, dans son irritation, il ordonna de mettre Gauhar dans une cage, et de la précipiter au fond de l'Océan. « Puisque son amant est un mortel, ajouta-t-il, peut-il être mon gendre? Quant à cet homme, renversez-le par terre, tuez-le comme un animal qu'on immole, et noyez-le dans son sang. » Les parî-zâdas obéissants se disposaient à exécuter les ordres du schâh; mais Gauhar, en voyant arriver cette troupe hostile, répandit des larmes de ses yeux comme l'eau tombe du ciel au mois d'avril; puis Lal prit à sa main une branche de l'arbre merveilleux, et d'après son désir Jawâhir Schâh et tous les parî-zâdas se trouvèrent serrés dans des liens étroits. Jawâhir faisait entendre des cris plaintifs. « Ouvrez, lui disait-il, la vessie du musc de la compassion, brisez les nœuds des cordes de la colère; et j'en jure par la puissance de Salomon, j'unirai le rubis (Lal) à la perle (Gauhar), et je les placerai dans le même chaton. »

Lal se confiant à la parole du schâh, fit tomber par la force de son désir les liens des parî-zâdas, et les laissa aller. En effet Jawâhir arracha de son cœur l'épine de l'inimitié, et se ceignit les reins dans le service de Lal. Les préparatifs des fiançailles furent promptement terminés. Bientôt des instruments de musique annoncèrent la joie; des mets savoureux et de délicieuses boissons furent distribuées. De charmantes danseuses déployèrent

leur talent. On entendait le son mesuré des anneaux de leurs pieds... La cour d'Indra elle-même était dans l'admiration de ce spectacle. Les cérémonies étant achevées, on conduisit les mariés à la chambre nuptiale. Leur bonheur fut consommé sans retard, et à l'aurore ils firent leurs ablutions. Pendant quarante jours ils distillèrent la rose de l'intimité, rose qu'ils avaient cueillie dans le jardin de l'amour. Après cet espace de temps Lal voulut retourner dans son pays, et emmener avec lui Gauhar. Jawâhir leur donna des parî-zâdas pour les accompagner. Ceux-ci placèrent les nouveaux époux sur un char enrichi de diamants, et les transportèrent avec la rapidité du vent vers le lieu qui était le but de leur voyage.

Un malheureux hasard les conduisit au séjour de Hîrâ. Or depuis le jour où Lal avait quitté le palais de Hîrâ et s'était sauvé par la puissance du talisman qu'il avait trouvé, Hîrâ était plongée dans un violent désespoir. Elle songeait à son malheur, lorsqu'elle aperçut Lal et Gauhar dans leur char venant de l'Occident. Aussitôt elle enleva ce trône dans un tourbillon, et rendit les parî-zâdas semblables à des toupies. En voyant ce qui se passait, Lal lava avec ses larmes formées du sang de son cœur ses joues couleur de rose. Cependant il prit en ses mains des branches de l'arbre qui avait déjà opéré tant de merveilles, et exprima le désir d'être délivré des machinations de Hîrâ. Son vœu fut exaucé, et les parî-zâdas, aussi lestes que le vent, prirent de nouveau leur essor, transportant le trône aérien.

Dès le soir Lal aperçut sa ville désirée, et il ne tarda pas d'arriver à la porte. On alla prévenir Zamurrud

Schâh. « Fais résonner le naubat, lui dit-on, ton fils Lal est revenu. Cesse de te livrer à la tristesse et au chagrin; assieds-toi content et satisfait. » Zamurrud prit alors un peu de nourriture, demanda son char, y monta, et alla à la rencontre de son fils chéri. Quand il l'aperçut, il descendit de son char, et le serra contre sa poitrine aussi bien que Gauhar, en faisant des vœux pour leur bonheur. Ensuite il les fit asseoir sur un trône splendide, puis il donna aux parî-zâdas des robes d'honneur, et les congédia. Lorsque Lal rentra au palais, les instruments de musique retentirent, et on chanta des hymnes de congratulation. Zamurrud fit faire dans toute la ville une proclamation pour annoncer qu'il abdiquait en faveur de Lal, et qu'on devait désormais lui obéir comme à lui-même. Il mit ensuite la couronne sur la tête de son fils, et renonça pour toujours au gouvernement. Des fêtes furent célébrées à l'occasion de cet heureux événement, et on distribua aux pauvres de larges aumônes. Lal et Gauhar jouirent longtemps de leur bonheur.

EXTRAITS DU SAÏR-I ISCHRAT[1].

On raconte que dans les temps anciens il y avait dans la ville de Patan[2] un roi, qui avait confié l'éducation

[1] Je dois ajouter à ce que j'ai dit de cet ouvrage, tom. I, pag. 441, qu'on en a encore donné une nouvelle édition lithographiée à Bombay en 1838, et que le VIII[e] chapitre, dont je n'avais pas aperçu le titre, traite de la modestie, de la retenue, de la noblesse des désirs, de la patience, et généralement de toutes les vertus morales.

[2] Il s'agit ici ou de la ville de la province de Multan, sarkar de Débal-

de son fils à un maître distingué par sa science, et que ce maître lui enseignait, par d'agréables récits, le gouvernement de l'état et la manière de réussir dans ses désirs. Voici quelques-unes de ces histoires.

1 [1].

Une fois le sultan Mahmud était couché sur le lit du repos. Tout à coup, au milieu de la nuit, ses yeux s'ouvrirent, son sommeil fut interrompu. Il se tourna et se retourna dans l'espoir de se rendormir; mais ce fut en vain, le narcisse de ses yeux resta ouvert. Alors il pensa que peut-être quelque infortunée victime de la tyrannie se roulait sur la terre, et que c'était un sentiment de sympathie envers ce malheureux qui l'agitait.

VERS.

Si au milieu de la nuit un homme en butte à l'injustice fait entendre de plaintifs gémissements, la poussière du chemin elle-même en est remuée, le monde en est agité comme l'éclair.

C'est une flèche qui ne manque jamais son but; elle détruit en un instant la création entière.

Le feu indiqué par la fumée (vapeur) des soupirs du cœur est étonnant; il se manifeste là où ils se font entendre, aussi facilement que dans le coton *qui sert d'amadou.*

pur, qu'on nomme aussi Ajodan, et dont on trouve une description dans les Extraits de l'*Araïsch-i mahfil*, ou bien de Pattan-Somnath en Guzarate, dont j'ai eu occasion de parler dans mon écrit intitulé *Saadi auteur des premières poésies hindoustani.*

[1] Cette anecdote, la première du chapitre Ier du texte, est connue; on la lit entre autres dans le *Gulistan;* mais je pense qu'on ne sera pas fâché de la trouver ici revêtue du costume indien.

Ces soupirs sont comme un globe de feu; le cœur c'est la poudrière, qui n'aurait pas éclaté si on y eût fait attention.

Mû par ces réflexions, Mahmûd appela l'officier chargé de la garde, et lui ordonna de voir s'il n'y avait pas quelqu'un à sa porte. Le chambellan alla regarder de tous côtés, et vint rapporter au roi qu'il n'avait vu personne. Rassuré, Mahmûd s'étendit de nouveau sur son lit; mais il ne put s'endormir, et continua à demeurer privé de repos. Il ordonna une seconde fois qu'on allât voir s'il n'y avait pas quelqu'un aux alentours de son palais. Ses esclaves s'empressèrent d'exécuter ses ordres, et l'assurèrent qu'il n'y avait personne. Alors, craignant que ses gens ne se fussent acquittés de leur commission avec négligence, il prit une épée sous son bras, sortit de son palais, et sans faire de bruit il se mit à chercher partout. Il entra dans une mosquée qui était en face de son palais, et bientôt un bruit sourd de soupirs et de gémissements parvint à ses oreilles, et il ne tarda pas d'apercevoir un individu, qui prosterné sur son tapis étendu par terre, adressait à Dieu en pleurant cette prière.

VERS.

Tandis que le sultan se livre au sommeil sans souci, je sais que tu ne cesses de veiller, ô mon Dieu. Le sultan, retiré dans son palais, a fermé sa porte; mais la tienne est accessible à tous.

Lorsque cet homme leva la tête, le roi lui dit : « Mon ami, je suis resté toute la nuit à te chercher. Je te trouve enfin : que désires-tu? de quoi as-tu à te plaindre? » Il répondit : « Un des principaux officiers de votre ma-

jesté s'introduit tous les soirs dans la maison du malheureux qui vous parle, et y déchire le voile de son honneur. Si l'épée de votre majesté ne lave pas avec l'eau dont sa lame est moirée la souillure qui déshonore ma maison jusqu'ici respectable, je saisirai le pan de votre robe au jour de la résurrection, *en vous accusant d'injustice.* »

Ces mots stimulèrent le zèle du roi. « Cet homme criminel est-il en ce moment dans ta maison? » lui dit-il. — « Non, répondit l'interlocuteur du roi; mais je crains qu'il n'y revienne. » — « Va, ne te mets en souci de rien, lui dit Mahmûd, et avertis-moi aussitôt qu'il s'introduira de nouveau dans ta maison. »

Deux nuits après, l'officier dont il s'agit revint dans la maison du malheureux dont nous avons parlé. Ce dernier courut au palais avertir le roi. Mahmûd au cœur de lion (*scher*) prit son épée (scham-*scher*) bien trempée, et suivit cet homme en lui disant : « Indique-moi le coupable, et d'un seul coup je le plongerai du sommeil du plaisir dans celui du néant, où il restera jusqu'au jour de la résurrection. » En effet le roi ne tarda pas d'arriver au lieu où cet officier se trouvait. D'abord il donna ordre d'éteindre les bougies, et s'étant avancé il frappa le coupable. Puis il demanda de la lumière, et après avoir examiné celui qu'il avait tué, il adressa à Dieu l'expression de sa reconnaissance, et dit au maître de la maison de lui donner à manger de ce qui se trouverait en ce moment chez lui. Ce dernier obéit, et apporta de l'eau et du pain sec, que le sultan mangea avec un plaisir tel, qu'il n'en avait ressenti de pareil dans sa

vie. Son pauvre hôte lui en demanda humblement la raison par cette expression figurée : « Comment la même table peut-elle être partagée par Salomon et par les fourmis[1] ? » Il voulut savoir aussi par quel motif il avait fait d'abord éteindre les bougies, et pourquoi il avait désiré qu'on les rallumât ensuite. Le roi répondit : « Lorsque tu m'as demandé justice, je m'étais promis de ne pas manger que je n'eusse éloigné de ton harem le déshonneur. Je m'étais aussi imaginé que nul autre que mon propre fils seul ne pouvait braver la crainte qu'inspire mon inexorable justice ; parce qu'en effet dans la famille royale on est souvent ivre du vin de l'orgueil. Ainsi j'ai fait éteindre les lumières dans la crainte que ce ne fût mon fils, et qu'en le voyant l'amour paternel ne m'eût porté à l'épargner. Mais lorsque la justice a été satisfaite, et que je me suis assuré que c'était un étranger, j'ai remercié Dieu de ce que le coupable n'était pas mon fils.

VERS.

Le feu dévorant n'épargne rien, ni ce qui est sec, ni ce qui est frais. Ainsi devant la justice l'ami et l'ennemi doivent être égaux.

[1] Allusion à une légende rapportée dans le Coran, XXVII, 18, et qui est souvent citée dans les auteurs musulmans. Voyez entre autres les allégories arabes que j'ai publiées sous le titre de : *les Oiseaux et les Fleurs*, pag. 117.

2[1].

Un jour quatre personnes, à savoir, un savant, un saïyid, un militaire et un banyan, allèrent ensemble dans un jardin, et se mirent à cueillir des fruits mûrs et verts qu'ils mangèrent. Ils en prirent et en coupèrent beaucoup d'autres qu'ils jetèrent après y avoir goûté. Lorsque le jardinier vint, et qu'il vit que tous les fruits avaient été gaspillés, il pensa en lui-même qu'étant tout seul, il ne pouvait pas entrer en discussion avec ces quatre individus, qui ne manqueraient pas de le frapper. Il s'adressa donc d'abord au savant, et lui dit : « Salut, seigneur. En qualité de savant vous êtes le pilier de la religion, le directeur dans la bonne voie des gens égarés, fourvoyés et perdus. Quant à ce saïyid de notre foi et de notre religion, je suis son serviteur, et j'ai aussi beaucoup de considération pour ce militaire. Lorsque des hommes tels que vous et eux, qui êtes mon appui, venez dans ce jardin, c'est pour moi un sujet de bénédiction et de bonheur. Mais qu'est-ce que ce marchand? De quel droit vient-il sans crainte dans ce jardin dévaster la propriété de mon père? Il n'a pas de prétexte à donner. » Ayant ainsi parlé, le jardinier se précipita sur le banyan, le terrassa, lui lia les mains et les pieds avec une corde, et le jeta dans un coin. Puis il dit au soldat qui était ivre : « Tes deux compagnons sont des personnages recommandables; ils peuvent considérer ce jardin comme leur appartenant, quoique j'en aie payé l'impôt foncier; mais quant à toi, qui t'a porté à le dévaster? »

[1] Extrait du chapitre II.

Là-dessus il le saisit par le collet, et se fatigua les mains et les pieds par les coups qu'il lui donna. Il le lia aussi, et le mit à l'écart.

Ensuite il dit au savant : « Tout le monde est plein de respect pour les saïyids, et j'ai moi-même pour eux la plus grande considération; mais toi qui as des prétentions à la science, ne sais-tu pas que c'est un crime que de dévaster un jardin qui ne vous appartient pas ? A quoi te sert donc ta science ? Il en est de toi comme de l'âne chargé de livres. » Ayant ainsi parlé, il le saisit par la barbe, le renversa par terre, et après lui avoir donné des coups de pied, il lui lia les mains et les pieds, et le jeta comme un paquet.

Lorsque le saïyid fut resté seul, le jardinier lui dit : « Écoute-moi : tu n'as que la prétention d'être saïyid; mais qui est-ce qui a pu donner cette dignité à un méchant tel que toi ? *Dans tous les cas*, le prophète ne t'a pas permis sans doute de disposer de ce qui appartient à autrui. Pourquoi donc as-tu dévasté ma propriété ? » Le jardinier finit par attacher au saïyid les coudes derrière *le dos*, et il laissa ainsi liés les quatre compagnons, jusqu'à ce qu'ils lui eussent payé à son gré le prix des fruits qu'ils avaient mangés ou détruits.

Cette anecdote est la mise en action de ce proverbe : « Lorsqu'au jeu de nard [1] on sépare les pièces, elles sont perdues [2]. »

[1] Sur cette espèce de jeu de dames, voyez les *Oiseaux et les Fleurs*, pag. 136.

[2] جگ پھوٹا اور نرد ماری گئی, ou bien comme dans les *Oriental Proverbs* de Roebuck (t. II, p. 65), جگ پھوٹا نرد مری.

3[1].

On raconte que le ministre[2] de Harûn urraschîd était bon administrateur et très-généreux, et qu'il était dans une telle intimité avec le khalife, que sans permission il s'introduisait hardiment dans ses appartements particuliers, et ne se séparait pas de lui un seul instant. Un jour Raschîd était assis dans son palais, et s'entretenait avec son médecin sur une indisposition qu'il ressentait, lorsque le ministre arriva, et alla s'asseoir à sa place accoutumée. Le khalife contrarié demanda à son médecin si on entrait ainsi dans sa maison sans son agrément. Le docteur lui répondit que non. « Eh bien, dit le khalife, tu vois que la maison du souverain ne ressemble pas à la tienne. » Le vizir comprit que par ces mots le khalife faisait allusion à lui. Il se leva, et les mains jointes il lui dit respectueusement : « Votre esclave sait très-bien que personne n'entre sans permission dans une maison; mais c'est vous, sire, qui m'avez donné cette faculté, et qui m'avez répété plusieurs fois de votre langue bénie, que je pourrai entrer dans votre palais quand je le voudrai et sans être empêché par personne. Si je viens d'entrer *sans permission spéciale*, c'est d'après cette autorisation; sans cela aurais-je osé avancer d'un pas dans votre palais? Désormais votre dévoué serviteur, repentant

[1] Extrait du IV[e] chapitre.

[2] Il s'agit ici de Jafar, fils de Yahyâ Barmékî. Sur ce personnage et sur sa disgrâce, voyez entre autres la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, tom. I, pag. 14 et suiv.

qu'il est d'avoir agi ainsi, ne se permettra plus une pareille incivilité. »

Dès ce jour, en effet, le vizir n'entra plus chez le khalife sans en avoir obtenu la permission; mais la poussière qui avait couvert le cœur de Harûn, ne put être enlevée par l'eau de l'excuse; la fortune du ministre finit par changer, et son étoile par déchoir. Ainsi une contrariété si légère fit oublier le dévouement, le zèle, l'activité de cet éminent ministre. Sa vie, sa fortune, sa famille, tout fut détruit[1].

La leçon qu'on peut retirer de ce récit, c'est qu'il faut se tenir en garde contre l'humeur variable des souverains. On ne doit pas compter sur l'égalité de leur caractère. Un jour ils sont contents d'une injure, un jour un salut les met en fureur.

VERS.

Quoique le spectacle des flots ondoyants de la mer soit agréable, il est plus sûr de se reposer sur le rivage.

Lorsque le lion montre ses dents, ne crois pas que ce soit pour sourire. S'il ouvre la bouche, c'est pour boire le sang de mille meurtres.

Si tu as accès auprès du sultan, ne sois jamais dépourvu de crainte. Considère-toi comme ayant dans ton panier un serpent ennemi de ta vie.

Ne t'assois pas sur le trône, quand Mahmûd lui-même t'y inviterait. Ayaz ne conserva sa dignité que parce qu'il se tint dans les limites convenables[2].

[1] Cette explication si simple de la chute des Barmécides n'est pas la moins probable. On sait que de grands effets sont dus souvent à de très-petites causes.

[2] Allusion à la légende bien connue de Mahmûd et d'Ayaz, légende

Il finit par tomber tendant la tête *au bourreau,* celui qui était entré droit comme la flèche dans l'intimité du prince.

4 [1].

On raconte que lorsque le Très-Haut eut amené Adam de derrière le voile du néant dans le monde de l'existence, et que, pour manifester sa puissance prodigieuse, il eut mis en son corps une âme immortelle, Gabriel apporta au premier homme en manière de présent trois choses, l'intelligence, la science, et la pudeur, et il lui dit de choisir celle des trois qu'il préférerait. Adam choisit l'intelligence comme une épouse; et Gabriel s'adressant alors aux deux autres qualités, leur ordonna de se retirer. Mais elles lui parlèrent en ces termes : « Nous sommes restées éternellement ensemble toutes les trois : pourquoi laisserions-nous actuellement l'intelligence toute seule? » L'ange leur ayant permis de rester, l'intelligence s'établit dans le cerveau, la science dans le cœur, et la pudeur dans les yeux. C'est ainsi que l'homme est plus excellent que les animaux. En effet, au moyen de l'intelligence il distingue l'indifférent, l'ami et l'étranger, et s'élève à la connaissance du Créateur, conformément à cet axiome : « On ne voit pas Dieu, mais on le connaît par l'intelligence. » Or cette faculté comprend la science et la pudeur; car ceux qui n'ont pas ces deux dernières qualités, témoignent par là qu'ils sont dépourvus de la première.

qui fait le sujet de plusieurs poëmes persans et hindoustani. Voyez *Kâmrûp,* pag. 142.

[1] Extrait du v[e] chapitre.

VERS.

Par l'intelligence l'homme est en possession de toutes les perfections. S'il faut en croire un proverbe arabe, « L'intelligence produit la moitié des miracles [1]. »

5 [2].

Lorsque Alexandre était de retour de la conquête du monde, il passa par un pays dont les habitants ne se servaient d'aucune des choses généralement employées par les hommes, ne se nourrissaient que de l'herbe des champs, et ne se livraient à aucune espèce d'occupation. Alexandre envoya quelqu'un auprès du roi de ce pays lui dire de venir le voir. Le roi s'y refusa en disant : « Qu'ai-je à faire avec Alexandre? » Alors ce grand conquérant alla lui-même auprès de ce roi, et lui demanda pourquoi sa nation ne se servait pas des denrées et des autres choses usitées parmi les humains. « C'est, répondit-il, parce que tout cela est inutile pour la conduite morale. » Puis Alexandre voulut savoir pourquoi ils se contentaient de manger de l'herbe. « Nous ne voulons pas, répondit-il, qu'une nourriture appétissante nous engage à nous gorger pour la satisfaction de notre palais. On dit en proverbe : Dans la fosse tout se change en limon [3]. » Après avoir dit ces mots il prit un crâne, le mit devant Alexandre, et lui dit : « Voilà la tête d'un

[1] العقل نصف الكرامات.

[2] Extrait du VIe chapitre.

[3] اتری گهاٹی هوئ ماٹی Voyez Roebuck, *Orient. Proverbs*, t. II, pag. 19.

roi injuste et cruel qui tyrannisait les créatures de Dieu. A la fin Dieu l'a fait mourir, et l'a précipité dans l'enfer. » Puis il plaça devant lui une autre tête, en disant : « Ceci est le crâne d'un roi juste et religieux, qui conduisit ses sujets, à l'ombre du manteau de son bonheur, avec justice et générosité. Toutefois la mort ne l'a pas respecté; elle l'a fait périr aussi, et son corps décomposé a été bientôt confondu avec la poussière. Ainsi aucun de ceux qui sont sous le ciel, pareil à une meule *quant à sa rotation*, ne peut espérer d'être préservé de la mort. Un jour ton état sera semblable à celui des souverains dont tu vois les restes. »

Lorsque Alexandre eut entendu ce discours, il pleura malgré lui, et dit à son interlocuteur : « Si tu veux rester avec moi, je te donnerai la moitié de mon royaume. » Mais celui-ci lui répondit : « Tous les peuples sont tes ennemis à cause de tes richesses et de tes possessions; mais parce que je me contente de mon territoire borné, tous sont mes amis. Je ne veux pas qu'à cause de ces biens mes amis deviennent mes ennemis. »

VERS.

Qui est-ce qui reconnaît le crâne qu'on tire de la tombe? Peut-on savoir si c'est celui d'un malheureux ou d'un roi puissant? La monarchie *universelle* convient seulement à celui dont l'essence est impérissable, dont le royaume existe de toute éternité, et qui est riche par excellence.

6 [1].

Un jour on annonça à Platon que quelqu'un l'avait

[1] Extrait du VII[e] chapitre.

loué; mais le sage baissa la tête, et parut réfléchir. La personne qui lui avait adressé la parole, lui dit alors : « Seigneur, pourquoi cet air pensif? Je ne crois pas vous avoir rien dit d'offensant. » — « Je ne songeais pas à ce que tu m'as dit, répondit le philosophe; mais je réfléchissais à ma sottise d'être flatté des louanges d'un insensé. »

7 [1].

Salmân le Persan, quoique gouverneur d'une ville, avait l'usage de se couvrir simplement d'un froc, d'aller à pied, et de faire lui-même ses achats. Un individu qui avait acheté une mesure de farine, voulait trouver quelqu'un de gré ou de force pour la lui porter. Ayant aperçu Salmân qui venait, il s'empara de lui sans le connaître, mit le sac sur sa tête, et le lui ayant fait tenir, l'obligea de marcher. Quelqu'un le rencontra dans le chemin, et lui dit : « Émir, où portez-vous donc ce fardeau? » En entendant ces mots, l'individu qui avait usé de violence tomba aux pieds de Salmân, et lui fit des excuses. « Votre serviteur, lui dit-il, ignorait qui vous étiez. Veuillez bien l'excuser, et faire tomber ce sac de dessus votre tête. Je voudrais, pour réparer ma faute, me servir de la poussière de vos pieds en guise de surma. » — « Non, répondit Salmân; j'ai consenti à porter ce sac jusqu'à ta maison. » En effet il ne le laissa pas, et après l'avoir porté à la maison de cet homme, il lui dit : « J'ai fait ce que tu as voulu; mais promets-moi de ne jamais te servir désormais de personne par force, de ne faire porter que ce qu'on

[1] Extrait du IXe chapitre.

pourra porter, et enfin de ne jamais manquer d'humanité [1]. »

8 [2].

Un voyageur qui s'entretenait un jour avec ses amis de ses aventures passées, leur fit le récit suivant : « Dans ma jeunesse j'étais d'une extrême méfiance, et je voyageais seul. Un jour que j'étais à cheval et que je traversais un bois, je vis de loin un édifice destiné à des distributions de charité, et où demeurait un goçâïn [3] qui tuait les voyageurs isolés, et qui s'emparait de leur argent. Il agissait ainsi depuis longtemps, et avait donné la mort à beaucoup de gens qu'il avait trompés. Lorsque j'arrivai en ce lieu, et que le goçâïn eut vu mes vêtements qui annonçaient l'aisance, il éprouva le désir de se défaire de moi pour me voler ensuite, et il vint m'offrir à boire et à manger. Je mangeai et je bus. Quelques coupes de vin excitèrent même ma gaieté. Lorsqu'un pahar de la nuit fut passé et que le temps de dormir arriva, le goçâïn étendit un matelas pour me coucher auprès de la

[1] Cette anecdote rappelle un trait de la vie privée de l'excellent et malheureux Louis XVI. Il était à sa fenêtre un jour d'été, en manches de chemise, lorsqu'un valet le prenant pour un de ses camarades, lui donna un coup bien appliqué sur l'épaule. Le roi se retourna. « Pardon, sire, dit le valet confus, je vous avais pris pour un tel. » — « Bien, dit le bon Louis XVI; mais dans tous les cas il ne fallait pas frapper si fort. »

[2] Extrait du xe chapitre.

[3] C'est le nom d'une classe de faquirs hindous. Ici il désigne apparemment les dévots à Durga, lesquels, comme les thags et les phansgars, considèrent comme une pratique méritoire les sacrifices humains, et sous ce prétexte assomment les voyageurs sans défense, et les volent ensuite.

porte, et arrangea à côté celui d'un jeune fils qu'il avait. Par suite de ma méfiance je tirai ce jeune garçon endormi dans mon lit, et je me plaçai dans celui du jeune homme. Là j'étais éveillé le visage caché sous la couverture, lorsqu'après un ghari je fus étonné de voir le goçâïn s'avancer avec un poignard aigu à la main, et me traversant, aller l'enfoncer dans la poitrine de son malheureux fils[1]. Effrayé, je me levai, comprenant que le goçâïn avait voulu me tuer. Je tirai mon épée, et me tins debout à la porte pour l'empêcher de sortir. Lorsque ce scélérat vit que j'étais en vie, et que son fils n'était plus qu'un cadavre, un tremblement convulsif agita son corps, et il me dit d'un ton extrêmement soumis : Jeune homme, il n'est que trop vrai que j'ai voulu attenter à votre vie ; mais Dieu vous a sauvé, et le coup qui devait vous frapper m'a privé de mon fils. Actuellement que vous devez être pénétré de reconnaissance envers Dieu, je me mets sous votre protection. — Misérable, lui répondis-je, jette ton poignard, et joins les mains. Puis je le saisis, lui liai les bras derrière le dos, et, au moyen d'une corde je l'attachai fortement à un poteau. Sur ces entrefaites il arriva des cavaliers, auxquels je fis part de ce qui venait de se passer. Ils entrèrent dans l'intérieur de l'édifice, et se mirent à chercher partout. Ils y trouvèrent beaucoup de richesses, et les

[1] Cette histoire est analogue à un fait qui a fourni le sujet d'un drame intéressant. Suivant ce dernier récit, vrai ou faux, un tuteur voulut se défaire de la pupille dont il avait dilapidé la fortune ; mais par un hasard providentiel, la nuit de l'assassinat elle avait changé de lit avec la fille de l'assassin, qui tua ainsi sa propre fille.

cadavres de ceux que le goçâïn avait assassinés et dépouillés ensuite. Ces cavaliers me donnèrent l'argent qu'ils avaient découvert, et en l'acceptant je fis la résolution de ne voyager jamais plus qu'en caravane, ou du moins avec des compagnons. »

VERS.

Si on voyage en compagnie d'amis, on souffre à la vérité tout de même des fatigues du voyage; mais elles sont accompagnées de satisfaction.

Rien n'est plus avantageux que de voyager; mais ne va pas seul. Ainsi l'oiseau ne doit pas se séparer de sa femelle.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME SECOND.

